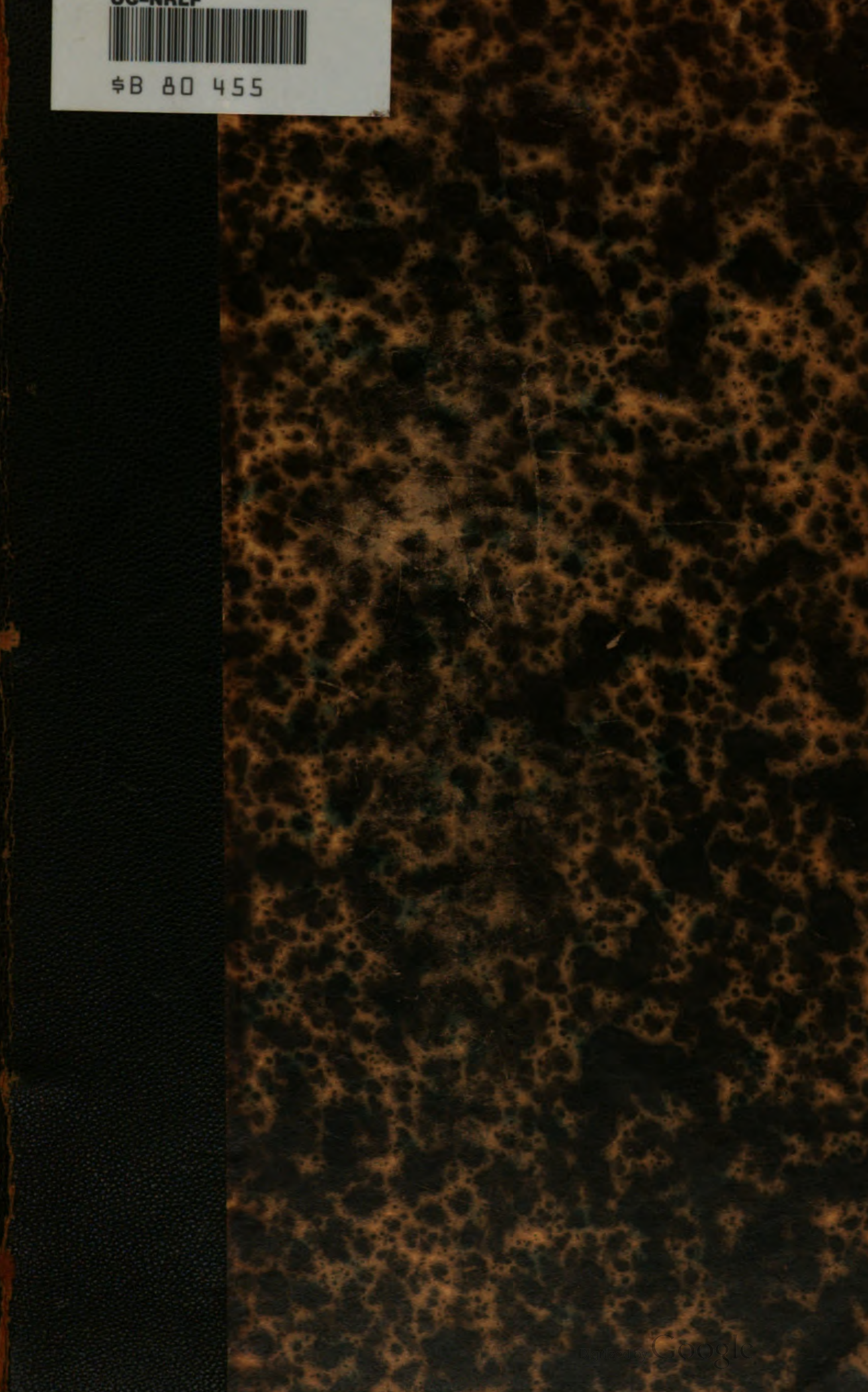
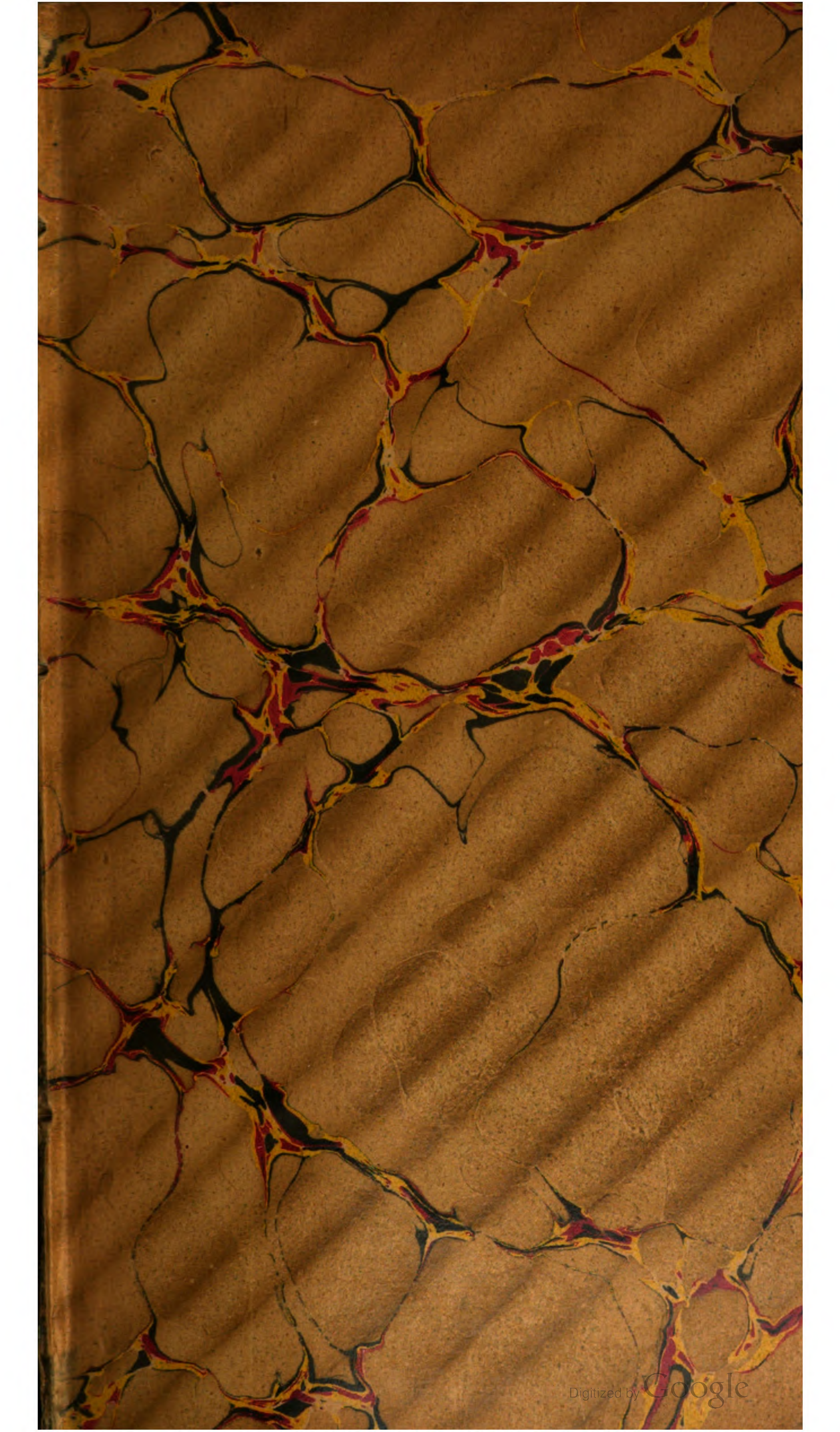



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



DU MÊME AUTEUR :

La Théorie de l'Art pour l'Art en France, chez les derniers romantiques et les premiers réalistes....... .... 7 fr. 50

(Théophile Gautier, Flaubert, Baudelaire, Leconte de Lisle, Louis Ménard, Théodore de Banville, Renan, les Goncourt, etc.)

(Couronné par l'Académie française, prix Bordin.)

(Hachette et Cie.)

Charles Baudelaire. (Versification et métrique)............ 3 fr.

(Hachette et Cie.)

EN PRÉPARATION :

La Vie politique de François de Chateaubriand. (Cent-Jours, Deuxième Restauration, Monarchie de Juillet.)

Les Correspondants de Chateaubriand.

(Pour paraître comme suite et annexe de la *Correspondance de Chateaubriand* en publication à la librairie Champion.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie 8, RUE GARANCIÈRE. — 16056.

ALBERT CASSAGNE

LA VIE POLITIQUE

DE

FRANÇOIS DE CHATEAUBRIAND

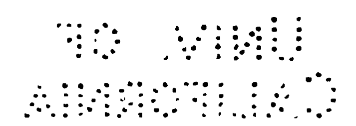
★

CONSULAT, EMPIRE, PREMIÈRE RESTAURATION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911


UNIV. OF
CALIFORNIA

AVANT-PROPOS

Les lecteurs de ce livre s'apercevront sans doute, au bout d'un petit nombre de pages, qu'il s'en dégage, au sujet de Chateaubriand, une conception qui, peut-être, les surprendra tout d'abord.

Je la résumerai d'un mot en disant qu'il fut homme d'action par essence et poète par accident.

Comme, du fait des circonstances et grâce aux admirables moyens d'expression dont bénéficia Chateaubriand, l'accident est, aux yeux de la postérité, devenu l'essentiel, cette vérité prend aujourd'hui l'air d'un paradoxe un peu fort. *Poète, et rien que poète;* tel est le mot d'ordre donné, reçu et transmis par certains hommes d'État et politiques, qui n'aimaient pas Chateaubriand, par la plupart des historiens et des critiques, depuis Louis XVIII et Vitrolles (1) jusqu'à M. Léonce Pingaud, lequel reprenait à son compte, en ces derniers temps (2), cette formule qu'il faut bien considérer comme dédaigneuse.

Qu'on daigne cependant ne rien préjuger; on verra peut-être, en lisant ce qui suit, que Chateaubriand est plutôt de la race des La Rochefoucauld et des Retz que de celle des purs hommes de lettres; que son caractère, ses goûts, ses ambitions, son hérédité, tout l'a poussé vers l'action, et cela

(1) En passant par Sainte-Beuve, bien entendu.
(2) *Revue de Paris*, 1er août 1909.

non pas incidemment, à telle ou telle époque de sa vie, mais continûment, de la jeunesse à la vieillesse.

Il est même de ceux qui ont aimé l'action pour l'action, et c'est pourquoi, pour le dire tout de suite, il ne faut pas s'empresser de crier à la pose (trop simple explication dont la critique a vraiment abusé à son endroit) quand il nous dit, à plusieurs reprises, qu'il n'est pas ambitieux, même de gloire. Peut-être bien; si l'on envisage dans l'ambition les résultats acquis et consolidés. Non; si l'on y voit l'un des plus énergiques stimulants de l'action.

De même pour l'argent. Personne n'en a eu plus souvent, et quelquefois plus indiscrètement, besoin. Était-ce avidité? Personne n'en a fait moins de cas. Jamais l'argent n'a été pour lui une fin; jamais il n'y a vu autre chose qu'un moyen, et, le plus souvent, qu'un moyen d'action.

Maintenant, si l'homme d'action a fortement et sans cesse inspiré l'écrivain, il faut reconnaître qu'en retour l'écrivain qu'il est devenu a quelquefois indûment réagi sur l'homme d'action.

On doit ajouter que cette position n'implique aucune appréciation *a priori,* dans un sens ou dans l'autre, de ses talents politiques : ils sont naturellement sujets à discussion, et un des objets de ce livre est justement de permettre d'en juger.

Cela bien posé et compris, d'autres choses, ce semble, s'ensuivent et se comprennent.

D'abord, que ce n'est pas seulement par morgue de gentilhomme ou par pose (toujours) qu'il s'est flatté de n'avoir jamais été « pédant ou crasseux » comme les hommes de lettres d'autrefois, et de n'avoir pas eu davantage « la morgue, l'assurance, l'envie, la vanité fanfaronne des nouveaux auteurs ».

Ce n'est pas une fois, c'est vingt fois, qu'il a déclaré ne voir dans les lettres que « l'espérance pour entrer dans la vie et le repos pour en sortir (1) ».

Les vrais hommes de lettres ont bien senti, sans l'avouer, qu'au fond il n'était pas des leurs, mais ils lui en ont voulu de l'avoir un peu trop cavalièrement proclamé. Pour le lui faire payer, ils l'ont, malgré lui, tiré à eux tant qu'ils ont pu.

Il faut voir, par exemple, comme Sainte-Beuve rapproche, sans y toucher, de Chateaubriand émigré et rongeant son frein dans l'exil, son bien aimé Joseph Delorme (2) : une de ces naïvetés comme l'amour-propre du poète en inspirait au si peu naïf critique! Mais le Chateaubriand d'alors agitait d'autres problèmes que le geignard et sensuel carabin à la recherche d'une âme sœur autour de l'Odéon!

Donc, poète, il était le Chef, le Père, le Maître, le Sachem, tout ce qu'on voulait; — politique, un vague agité impossible à prendre au sérieux, sans aucun intérêt, et dont il valait mieux, pour lui, ne pas parler.

Lamartine, par des attitudes assez analogues, s'est attiré un traitement du même genre; mais son cas n'est pas semblable. On ne sent guère, dans les *Méditations* ou dans *Jocelyn,* l'influence du mouvement politique contemporain, ni les desseins personnels de l'auteur; — tandis qu'on sent cela presque à chaque page, si l'on sait lire, dans l'*Essai sur les Révolutions* dans le *Génie du christianisme,* et même dans les *Martyrs,* sans parler, bien entendu, des œuvres proprement politiques; car non seulement il y a en Chateaubriand un homme d'action, mais, chez lui, l'homme d'action explique continuellement le poète, et

(1) Préface des *Études historiques,* 1831.
(2) *Lundis,* X, 82.



ses œuvres les plus littéraires ne se comprennent tout à fait et ne reçoivent leur pleine signification que si on les examine à la lumière de sa pensée et de ses visées politiques.

Quant à Victor Hugo, à qui, à ce point de vue, on l'associe quelquefois, il serait facile de faire voir que son cas est encore plus dissemblable, en ce que, chez lui, l'aspiration politique s'est développée relativement tard et d'une façon pour ainsi dire adventice, comme une conséquence des succès de l'écrivain et du dramaturge en quête d'un public toujours plus étendu; tandis que, chez Chateaubriand, la vocation de l'action a préexisté même aux premières œuvres.

Cette manière d'envisager Chateaubriand exige naturellement qu'on le replace en présence d'une foule de circonstances, de difficultés, d'occasions, d'influences, qui d'ailleurs ne peuvent toutes être restituées avec une absolue certitude dans leur grande complexité, mais qui, telles quelles, agissant à la manière de réactifs sur une plaque sensible, font mieux apparaître certains traits dominants de sa physionomie.

On lui voit alors une volonté passionnée et sujette à s'égarer, mais tenace, persévérante, réfléchie et calculatrice beaucoup plus qu'on ne croit, qui d'ailleurs a fini, après bien des vicissitudes, par le porter au pouvoir. Quand il nous dit dans la « Préface testamentaire » de ses *Mémoires :* « Je dis ce qui est, ce qui est arrivé, *sans que j'y songeasse...* », il n'en faut rien croire. C'est le romantique qui parle ici, et, selon la formule de l'École, dissimule la réflexion pour faire croire à l'Inspiration fatale, sacrée, géniale, en politique comme en poésie. Mais les traces de cette volonté toujours vivace, même quand elle couve sous la cendre des projets détruits, apparaissent de bonne heure

dans sa vie, et, de bonne heure aussi, elles apparaissent dans les témoignages de ceux qui l'ont le mieux connu. N'est-ce pas Joubert qui, dès 1803, le trouve « boutonné par système », et, avec une allure de bon garçon, foncièrement secret?

On lui verra aussi cet esprit de domination, qui ne peut se satisfaire par la suprématie littéraire ; qu'il exerce un temps, faute de mieux, disent les mauvaises langues, sur les femmes de son entourage, et qui lui fait lâcher un jour cet imprudent et dangereux aveu : « Je ne vaux rien en seconde ligne. »

Peut-être est-ce aussi l'un des caractères de l'homme d'action que cette légère sérénité d'ingratitude avec laquelle il se détache de ceux ou de celles qui lui ont fait jadis un marchepied de leur personne ou de leur fortune. L'homme d'action, l'ambitieux, comme le voyageur, comme le marin, ne s'attache pas ; les yeux fixés sur le but, qui recule et qui change, il passe sa vie à se détacher perpétuellement. Les êtres ou les choses lui reviennent plus tard, quand il cesse d'agir, et il les célèbre dans son souvenir. Ainsi fit Chateaubriand. Nietzsche a dit de la reconnaissance qu'elle était une vertu de bourgeois. Il faut bien avouer que M. de Chateaubriand n'avait rien de bourgeois, à aucun point de vue.

Quant à cette célèbre mélancolie, qui, disent les critiques, *a pour caractère d'être sans causes,* on en verra sans doute s'évanouir l'incompréhensible concept, par la simple apparition des causes, sous la forme des déboires, déceptions, revers et désillusions d'une activité souvent rendue vaine, ou, ce qui est pis, comprimée.

S'il se désole un jour de voir pulluler autour de lui tant de Renés rêveurs qui contrefont le sien, ce n'est pas seule-

ment par le souci, naturel à tout artiste, de l'original et de l'unique; c'est parce qu'on n'a pas compris que son René à lui, occasionnel enfant des circonstances, et rêvant parce qu'il ne pouvait agir, n'était pas le vrai fils de sa nature.

« Non! s'écriait à Saint-Malo, en août 1898, mon cher et dogmatique maître Brunetière (avec cet accent dont vous vous souvenez, et qui vous entrait, sur le moment, ses convictions dans le cœur), Chateaubriand n'avait pas inventé la mélancolie moderne; il l'avait *retrouvée,* et, pour la retrouver, il n'avait eu qu'à écouter murmurer en lui les voix de la terre natale! »

Peut-être; mais ces voix, il ne les entendait que dans le silence de l'inaction, dans les périodes où les vicissitudes politiques comprimaient son activité, ou dans la vieillesse, c'est-à-dire quand il s'est trouvé condamné à l'inaction définitive. Or, remarquons-le, *René* est un fruit de l'exil, et c'est dans les périodes d'inaction et dans la vieillesse qu'il écrivit ces *Mémoires d'outre-tombe* qui ont tant contribué à teinter sa vie entière de mélancolie. A part l'influence du régime imposé à Combourg par la sévérité d'un père qui ne riait pas souvent, il n'est pas certain que la jeunesse de Chateaubriand ait été triste et par conséquent qu'il soit né mélancolique. Le seul témoignage très ancien que nous en ayons (1), celui de ce vieil abbé de Montdésir, qui l'observa sur le vaisseau qui l'emmenait en Amérique (1791), nous le montre plutôt débordant de vie et un peu énergumène.

Si la vie tout entière de Chateaubriand a été orientée vers la politique et vers l'action, on ne s'étonnera pas de nous la voir prendre, en cet ouvrage, à l'*Essai sur les Révolutions,* et même avant. Il n'y a rien de plus artificiel et gratuit que

(1) Cf. la publication qu'en a donnée M. Victor Giraud dans l'Introduction de son édition d'*Atala* (1905).

cette assertion de Sainte-Beuve : « *La première moitié de ma vie à la poésie, s'est dit M. de Chateaubriand, la seconde moitié à l'histoire, à la politique* (1). » S'il n'est entré définitivement dans la vie politique *active* (2) qu'à la Restauration, c'est, on le verra, qu'il n'a pu, et bien malgré lui, le faire plus tôt. Mais jamais, depuis l'émigration, sauf en de bien rares intervalles de lassitude ou de découragement, la politique n'a cessé d'être l'objet de ses visées, et il a bien cru une ou deux fois, et notamment après le *Génie du christianisme,* qu'il y entrait pour de bon.

Personne ne croira donc que cette première partie de son existence, retracée en ce volume, soit, pour l'intérêt, inférieure à celle qui suit de la distance qui sépare, dans la hiérarchie administrative, le secrétaire d'ambassade de 1803 du ministre des Affaires étrangères de 1824. Aux yeux de l'historien psychologue, les valeurs y sont égales. Un même caractère s'y développe, les efforts n'y sont pas moindres, ni les vicissitudes, ni les illusions, ni les déboires, ni l'ampleur de la scène.

Peut-être aussi, de ce point de vue, comprenant mieux Chateaubriand, le jugera-t-on avec plus d'équité. Dirai-je que, quand je m'approchai de cette haute renommée pour la considérer de plus près, c'était sans particulière sympathie? Je ne vis d'abord, comme tant d'autres, au revers de l'artiste incontesté, qu'un assez vulgaire ambitieux. Sortant d'un long commerce avec les purs ouvriers de l'Art pour l'Art, j'étais enclin à le traiter en transfuge des Lettres, plutôt malavisé et outrecuidant. L'ayant remis dans le tourbillon de l'action et dans la mêlée des partis, l'ayant vu parmi les

(1) *Chateaubriand et son groupe,* II, 56.

(2) « Mes écrits politiques commencèrent à la Restauration ; avec ces écrits également commença mon existence politique *active.* » (*O.-T.*, III, 59.)

passions, les compromissions, les calculs, les feintes, les bassesses et les traîtrises, porter des coups et en recevoir, j'ai envisagé d'un autre œil ses faiblesses; j'ai compris qu'il ne convenait pas de mesurer le combattant de tant de luttes à la même aune que l'ermite de Croisset. L'ayant en outre comparé, dans les mêmes attitudes, à quelques-uns de ses plus notoires contemporains, j'ai constaté qu'il ne faisait pas la moins bonne figure, loin de là!

Je n'ai pas voulu jeter un voile ingénu sur ses défaillances, comme l'ont essayé de pieux biographes (pieux dans tous les sens); j'ai seulement tâché de me garder de ce que Bourdaloue appelle le « zèle de la perfection des autres », plus communément nommé pharisaïsme, et de ce grossier sans-gêne par lequel le premier philistin venu se croit en droit de lever une patte sacrilège au bas des plus nobles statues. Du reste, aussi peu dupe que possible.

Pour être équitable et pour voir clair en de telles matières, il ne fallait pas séparer cette grande existence littéraire et politique des événements majeurs qui l'ont conditionnée. Au fond la vie d'un Chateaubriand, magnifique aventure, n'est qu'un épisode individuel du bouillonnement national qui poussa les Français de son temps jusqu'en Égypte et à Moscou. Rien de commun avec le monachisme d'un Renan, d'un Taine ou d'un Flaubert! Lui, a vraiment vécu la vie agitée des hommes de son temps, avec eux et parmi eux, et il n'a bien ouvert les yeux sur l'*ignominia seculi* que quand il s'est vu, à soixante ans, mis à l'écart définitivement, et condamné, pour toute action, à revivre tristement son passé dans des Mémoires. Alors sa consolation fut de se donner quelques belles attitudes pour la postérité, et d'arranger après coup, le lointain aidant, les circonstances de sa vie en vue d'une artificielle unité de

caractère et d'opinion. On sait qu'il n'a réussi qu'à moitié à donner le change aux critiques soupçonneux. On ne le regrettera pas, si l'on préfère aux arrangements d'une esthétique toujours un peu conventionnelle le riche épanouissement d'une vraie vie.

Pauvre cadet breton, sans argent, sans autre capital que son épée, dont il usa peu, et sa plume, qui lui rendit, mais non tout de suite, les services que l'on sait, il dut lutter désespérément pour se faire jour à travers le troupeau des médiocres, toujours épais à toute époque. Il eut à s'accrocher, à se faufiler, à virer, volter, solliciter, flatter, à promettre, et à tenir ou à ne pas tenir. Bien qu'il n'ait rien fait de contraire à l'honneur, et qu'il ait eu même, en certaines circonstances, un geste parfaitement élégant, il ne fut donc point le Bayard qu'on nous montre quelquefois. Mais, encore un coup, ne le comparons point à quelque idéal imaginaire. C'est aux contemporains qu'il faut le comparer. Qu'on les voie à côté de lui, dans la même presse (on les y verra), et qu'on juge! Ceux qui apprennent l'histoire ailleurs que dans les manuels pour la jeunesse savent ce qu'on trouve souvent à la base des grandes renommées. Combien de ces héros historiques rappellent ce personnage d'Anatole France qui « devint un très honnête homme dès qu'il fut riche » !

Mais soyons indulgents sans ironie; car, à bien le prendre, il faudrait plutôt plaindre ceux qui ont dû avoir recours à des moyens qu'on ne peut toujours approuver pour faire reconnaître aux faibles d'intelligence et de vouloir une légitime et finalement utile supériorité.

De tout temps, on lui en a beaucoup voulu de ses prétentions à la politique; comme si, d'avoir écrit *Atala* ou les *Martyrs*, cela le frappait d'incapacité rédhibitoire pour un

ministère ou pour la plus simple préfecture. Cela ne nous arrêtera pas longtemps; c'est toujours le « *il est savant, dit un politique; il est donc incapable d'affaires* » de La Bruyère. Il n'y a en cela que des cas d'espèces. On jugera par ce qui suit du cas de Chateaubriand. Passons.

On a trouvé aussi fort malséant que Chateaubriand ait, dans cette première partie de son existence, tour à tour flatté et frondé, sollicité et attaqué Napoléon, qu'il l'ait ensuite flétri, plus tard exalté, et finalement qu'il se soit comparé à lui un peu plus que de raison.

Évidemment, il a eu tort. La belle indépendance d'un Delille lui eût fait en certains cas plus d'honneur; mais Delille, pur lettré, vieillard illustre, quoique sans génie, vivait dans son cabinet, s'y trouvait bien, et ne songeait qu'à n'en pas sortir. Chateaubriand était jeune, dévoré d'ambition ; l'action était un besoin de sa nature. Pouvait-on lui demander d'étouffer complètement des instincts si puissants et de renoncer pour jamais à l'action, quand on croyait l'Empire éternel? Certes, sa vie y perd en unité, en tenue; elle n'y perd pas en intérêt. Il y a quelque chose de dramatique dans ses soumissions suivies de révoltes, dans cette lutte continuelle de l'ambition qui voudrait plaire avec cette « impossibilité d'obéir » d'une nature indomptable. Au reste, ceux qui aujourd'hui condamnent si sévèrement cette inconséquence de Chateaubriand oublient peut-être la dureté du régime de fer, ne se représentent pas assez l'Empereur abolissant autour de lui, partout où s'étendait son regard, et Dieu sait s'il portait loin ! toute volonté libre, toute pensée indépendante. L'*obsequium et modestia,* cette devise et formule, selon les Rémusat, qui s'y connaissaient, du fonctionnaire impérial, ne pouvait être la règle d'un Chateaubriand.

Au total, d'ailleurs, il n'est pas douteux que, tout compte fait, Chateaubriand n'ait encore été, dans l'universel aplatissement, un des rares qui se soient tenus debout, et, une fois au moins, lors de l'article du *Mercure* de 1807, son attitude a été vraiment belle.

Il y a des hommes, dit un jour l'Empereur à Metternich, et la France en abonde malheureusement, qui se croient aptes à tout parce qu'ils ont une qualité ou un talent. Au nombre de ces hommes se trouve Chateaubriand qui fait de l'opposition parce que je ne veux pas l'employer. Cet homme est un raisonneur dans le vide, mais doué d'une grande force de dialectique. S'il voulait user de son talent dans la ligne qu'on lui désignerait, il pourrait être utile. Mais il ne s'y prêterait pas, et il n'est dès lors bon à rien. Il faut savoir se conduire soi-même ou se soumettre à des ordres. Il ne sait faire ni l'un ni l'autre; aussi ne faut-il pas l'employer. Il s'est offert vingt fois à moi; mais comme c'était pour me faire plier à son imagination, qui toujours le conduit à faux, et non pour m'obéir, je me suis refusé à ses services, c'est-à-dire *à le servir* (1).

On voit que la citation n'est pas tronquée et on ne dira pas qu'elle a été choisie de parti pris, car Chateaubriand n'y est pas ménagé. Chacun y verra ce qu'il voudra. Quant à moi, j'y vois l'hommage involontaire et mal gracieux du despote à celui qui voulait bien servir en collaborateur indépendant, mais non en abdiquant sa personnalité, et je trouve, somme toute, le propos fort honorable pour Chateaubriand.

Pour le parallèle avec Napoléon, il est vrai que Chateaubriand en a abusé dans ses *Mémoires,* mais en retour on en a abusé contre lui. Voyons-le.

Quand le souvenir de Napoléon le poursuit, quand par exemple, à Londres, il remarque que le futur empereur avait gagné cent batailles alors que lui languissait encore, au même âge, dans l'ombre de l'émigration : « resté si loin

(1) Metternich, *Mémoires et Documents*, I, 309.

de lui, le pouvais-je jamais rejoindre (1)? » — quand, plus tard, il écrit encore : « Nous revînmes en France presque en même temps, lui de Memphis, moi de Londres ; il avait saisi des villes et des royaumes, ses mains étaient pleines de puissantes réalités ; je n'avais encore pris que des chimères (2) » ; — que fait-il que de prendre sa mesure en différents moments de sa vie d'après ce mètre démesuré, et de constater lui-même la disproportion (3) ?

Quand il écrit : « Bonaparte envahit le 3 juin l'électorat de Hanovre ; à Rome je fermais les yeux d'une femme ignorée (4) », soutiendra-t-on qu'il égale cet épisode de sa vie sentimentale à la reprise de la lutte contre l'Angleterre, d'incalculable conséquence?

Rappelons-nous qu'il écrit des Mémoires, où la loi du genre l'autorise à tout rapporter à lui-même. Et puis qu'on songe au temps où il écrit ces pages. Quel être pensant, voulant, imaginant, ne rêve alors de Napoléon? Faut-il citer Hugo, Lamartine, Stendhal, Balzac (5)? Et d'ailleurs, bien après, Napoléon, génie malfaisant, si l'on veut, mais type moderne de l'énergie, ne restera-t-il pas le dieu qu'invoqueront longtemps encore les forts, les non résignés, les hommes de caractère et de volonté?

On pourrait même aller plus loin, et voir dans ce rapprochement, qu'on trouve si indiscret, plus qu'un cri d'orgueil : la révélation de quelques réelles affinités. Il y a tout de même des analogies qui font réfléchir entre ces deux

(1) *O.-T.*, III, 179.
(2) *O.-T.*, III, 180.
(3) Il prenait la même mesure, ce parlementaire oublié qui criait au général Boulanger : « A votre âge, Napoléon était mort! »
(4) *O.-T.*, III, 191.
(5) Qu'on se souvienne seulement de Balzac, écrivant à Mme Hanska : « J'aurai porté une société entière dans ma tête... Ce que Napoléon avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. » — Entre mille !

destinées, entre le Corse et le Malouin, nés si voisins dans le temps (1), tous deux à demi étrangers, un peu sauvages, l'un près du bandit et l'autre près du corsaire, tous deux de petite noblesse, mais de race dominatrice, échappés, par l'éloignement du centre, à l'irradiation amollissante d'une monarchie toujours niveleuse, quoique décadente. Il y a aussi des rapprochements à faire dans leurs allures d'adolescents, dans leur attitude plus tard vis-à-vis du catholicisme renaissant, dans ce même regard d'aigle jeté sur cette proie opime, destinée à devenir entre leurs mains un instrument de domination spirituelle et sentimentale pour l'un, matérielle et politique pour l'autre (2).

Inutile de poursuivre; d'ailleurs qui voudrait trop prouver ici ne prouverait rien.

Et maintenant, limitons nos prétentions. Qu'on veuille bien ne chercher dans cet essai rien de définitif. Trop d'archives particulières gardent encore leurs secrets, trop de lacunes apparaissent encore dans les dépôts publics, dont certaines, sans doute volontaires, ne seront pas facilement comblées (3). Pour m'informer et m'éclairer, je n'ai pas épargné mon temps et ma peine; malgré tout, j'ai eu sou-

(1) « Vingt jours avant moi, le 15 août 1768, naissait dans une autre île, à l'autre extrémité de la France, l'homme qui a mis fin à l'ancienne société, Bonaparte. » (*O.-T.*, I, 13.)

(2) Il y a dans *les Déracinés* de M. Maurice Barrès quelques pages charmantes et profondes sur cette communauté d'essence. Ce sont celles où, devant le tombeau de Napoléon, le jeune Nancéen Sturel expose à quelques amis de son âge les réflexions que lui inspire la destinée du héros corse.

(3) Je fais allusion à certaines recherches poursuivies infructueusement aux Archives et qui m'ont conduit, de dossier en dossier, à cette impasse : une chemise parfaitement classée à sa place, et vide! Le contenu s'était évaporé. Quand? et par quelle main intéressée? Mais le bureaucrate méticuleux, dont on avait dépouillé le carton, avait conservé, à défaut du corps, la chemise! - Il m'est même arrivé de ne pouvoir retrouver des pièces publiées il y a longtemps déjà, quoique incomplètement. Pourtant, j'ai bien cherché. — Cf. p. 156.

vent à dire : je suppose. D'autres réduiront encore ce qui reste ici d'hypothétique.

Je n'ai pas non plus la prétention d'avoir fait des découvertes; je crois seulement avoir regardé un peu plus que d'autres d'un point de vue dont on n'avait pas abusé jusqu'ici en ce qui concerne Chateaubriand.

Surtout, rien de « scientifique » en telle matière. Les appareils propres à la mesure des passions humaines n'étant pas encore inventés, ne faisons pas trop d'affaires ici des prescriptions de bon sens qui en tiennent lieu pour le moment. N'en faisons pas fi non plus; elles nous sont nécessaires, en attendant mieux, pour atteindre cette approximation qu'exigent maintenant la production et la jouissance de l'illusion.

Car que sont les ouvrages de cette sorte? Qu'on n'y cherche ni des enseignements pour la postérité, ni des leçons de morale, ni cet attrait *sui generis*, ce culte du passé pour le passé dont certains historiens parlent avec une gravité mystique. En somme, le genre d'intérêt qu'on y peut prendre ressemble à celui des romans. Mettant en scène des personnages connus, ils excitent, comme le roman historique, cette curiosité particulière qui s'attache aux récits où sont mêlées des personnes dont nous avons déjà entendu parler.

Bien que les choses qui s'y passent soient moins extraordinaires (et, du reste, pas toujours), ils procurent, parce que la vérité y est plus approchée, un plaisir d'imagination équivalent, en recréant sous nos yeux une vie généralement plus intense, plus ample et plus riche que la nôtre.

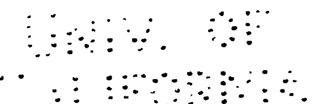
C'est ainsi qu'on apercevra, traversant ces pages, indépendamment du héros principal, et lui faisant cortège, un certain nombre de figures déjà connues par ailleurs et dont quelques-unes ne manquent pas de caractère. Il y a celles

qu'on ne fait qu'entrevoir un instant de temps à autre et de loin : Napoléon, le prince Lucien, Fouché, de Bonald, Bertin, Hyde de Neuville, Guéneau de Mussy, Armand de Chateaubriand... Il y en a qu'on suit plus longtemps : les doux et les modestes, qui s'effacent : Joubert et Chênedollé; les maîtres politiques : Pasquier et Molé; le groupe des femmes, chacune à sa façon aimante et inspiratrice : Mmes de Chateaubriand, de Beaumont, de Custine, de Noailles, de Duras; Fesch, qui est à part et de choix; surtout Fontanes. Quand on s'attend, sur la foi de discours d'apparat ou de vers empesés, à ne trouver devant soi, qu'un respectable, mais ennuyeux pontife, quelle joie de voir apparaître, sous la solennelle simarre du Grand Maître, ce merveilleux type, Panurge imprévu, râblé, roué, agile, si peu respectable, mais si peu ennuyeux, et toujours, dans ses pirouettes et cabrioles, si impayablement décoratif!

Telle est la vie que j'ai essayé de raconter, et voilà comment je l'ai comprise. Elle m'est apparue curieuse, amusante, variée, attachante. Certainement, ce sera ma faute si elle ennuie le lecteur.

Pâques, 1911.

Il ne me reste plus à faire qu'une chose très agréable, qui est d'exprimer ma gratitude à ceux qui ont bien voulu m'aider, ou en me facilitant l'entrée de nos grands dépôts d'Archives, ou en y guidant quelquefois mes recherches, ou en me communiquant des renseignements utiles, ou en m'éclairant de leurs conseils : M. le baron de Courcel, ancien ambassadeur, président de la Commission des archives diplomatiques, M. Rigault, chef du bureau historique aux Affaires étrangères, M. Schmidt, des Archives, M. Léonce Pingaud, MM. Champion et Louis Thomas, M. Le Braz, M. Victor Giraud, M. Herpin, M. Digeon, M. le marquis de Granges de Surgères, M. le comte Waliszewski. — Je les remercie tous du fond du cœur.



LA VIE POLITIQUE

DE

FRANÇOIS DE CHATEAUBRIAND

PREMIÈRE PARTIE

LA CONQUÊTE DE ROME

CHAPITRE PREMIER

TATONNEMENTS

Le voyage d'Amérique (1791). — Le mariage (1792). — L'émigration (1792). — Temps d'exil. — L'*Essai sur les Révolutions* (1797).

Il y a évidemment deux hommes en Chateaubriand : un homme d'action et un poète. Le poète, on peut le croire, n'a rien perdu, à aucun point de vue, à se doubler d'un homme d'action. L'homme d'action, par contre, a été fort éclipsé par le rêveur, le rêveur s'étant doublé à son tour d'un trop magnifique metteur en scène. Il faut s'y résigner. Le rêve, du reste, n'est-il pas, contre l'apparence, plus durable parfois que la plus indiscutable réalité? Atala, Blanca, Velléda vivent encore et vivront longtemps dans nos mémoires; qui, sauf les historiens de profession, se souvient des négociations de Vérone ou de la guerre d'Espagne?

Pourtant le fils du gentilhomme armateur et corsaire, restaurateur si intrépide par le négoce ou par la guerre de la fortune familiale et réduit plus tard dans l'inaction de Combourg

à la plus sombre mélancolie, ce fils ne fut jamais homme à s'absorber totalement dans le rêve. Qui sait même si le rêve ne fut pas chez lui, de bonne heure, le refuge où se retirait son âme, dans le dépit de ne pouvoir jouer quelque rôle à sa convenance?

Déjà, c'est bien le fils de ce père aventureux qui entreprend le fameux voyage d'Amérique (1). Il importe assez peu ici qu'il ait borné ses pérégrinations au Niagara, ou même à quelque banale navigation sur l'Hudson. Songeons aux motifs complexes qui le poussèrent à s'embarquer à Saint-Malo en avril 1791.

Motif poétique : il a conçu, tout jeune disciple de Rousseau, « l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les mœurs des sauvages, en les liant à quelque événement connu (2) ». L'événement est le massacre de la colonie des Natchez, à la Louisiane, en 1727. Bientôt il s'aperçoit que les vraies couleurs lui manquent, et qu'il faut aller visiter les peuples qu'il veut peindre; cela déjà, à cette époque, n'est pas seulement d'un poète. Inutile de souligner l'importance de ce mobile au point de vue de la littérature. Mais d'autres nous retiendront davantage.

Motif politique : partir pour l'Amérique, c'était *émigrer vers une terre de liberté*. Écoutons-le : « A cette époque, le mouvement d'émigration s'accroissait; mais comme on ne se battait pas, aucun sentiment d'honneur ne me forçait, contre le penchant de ma raison, à me jeter dans la folie de Coblentz. Une émigration plus raisonnable se dirigeait vers les rives de l'Ohio; une terre de liberté offrait son asile à ceux qui fuyaient la liberté dans leur patrie (3).» Déjà l'homme que l'aventure attire perce dans le choix de la lointaine Amérique, préférée par le jeune émigré à l'Angleterre ou aux États du Rhin.

(1) Nous négligerons, antérieurement, l'entreprise inattendue du jeune officier de Navarre-Infanterie pour se procurer de l'argent par le commerce des bas de coton. Voir sur ce point la série de lettres de 1790 publiées par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES, *Une gerbe de lettres inédites de Chateaubriand*, 1911.

(2) Préface de la première édition d'*Atala*.

(3) Introduction du *Voyage en Amérique*, *O.-T.*, I, 309. (Je cite les *Mémoires d'outre-tombe* d'après l'édition de BIRÉ, et les désignerai toujours par les initiales *O.-T.*)

Mais, *émigrer vers une terre de liberté,* n'est-ce pas là une teinte ajoutée plus tard par un Chateaubriand devenu libéral et occupé à mettre de l'unité dans sa biographie? Nullement. Si l'on veut comprendre le Chateaubriand de cette époque, qu'on pense à l'engouement plus passionné que réfléchi de la jeune noblesse pour la révolution américaine, et plus spécialement au goût de la noblesse bretonne pour l'autonomie provinciale et en général pour l'indépendance. Il faut se souvenir de Chateaubriand le père, que « son sang breton rendait frondeur en politique, grand opposant des taxes et violent ennemi de la cour (1) ».

Qu'on rapproche aussi le fils d'autres types du temps, et entre autres de ce marquis de la Rouërie, qui avait fait la guerre d'Amérique brillamment, mais sans profit, n'ayant rapporté de chez les *insurgents* que des dettes, une popularité locale et son nom familier de *Colonel Armand*. De retour, soit en son château de Saint-Ouen-de-la-Rouërie, peu éloigné de Combourg, soit à Fougères où il avait une maison et où le jouvenceau Chateaubriand le rencontrait en allant visiter ses sœurs, il se consumait dans l'inaction, rongé du besoin d'agir quand même (2).

« Ses opinions, dit M. Lenôtre, ne paraissent pas avoir été d'une logique parfaite : il était à la fois royaliste et révolutionnaire; il tenait pour l'ancien régime en réclamant l'ancienne constitution bretonne, et, contre la cour, en désapprouvant les tendances hostiles à l'esprit philosophique des parlements. Nous croyons qu'il était surtout dévoré d'un besoin d'activité et qu'il recherchait toutes les occasions de luttes et de conflits. » Ainsi, un peu plus tard, dans la conjuration bretonne, le concours ardent qu'il apportait à la cause royale n'était pas absolument désintéressé, paraît-il, et comportait comme conditions le rétablissement des anciens États et l'autonomie de la Bretagne.

Cet état d'esprit était celui de bien d'autres. C'était alors, selon toute vraisemblance, celui du chevalier de Chateaubriand, cadet breton.

Il part, du reste, pour un autre motif encore. Il s'agissait de

(1) *O.-T.*, I, 192.
(2) Lenotre, *La Rouërie*, p. 29.

découvrir un passage du Pacifique dans l'Atlantique, par le pôle. Il serait parti de New-York avec deux chariots traînés par des bœufs, aurait marché vers l'ouest, reconnu la source du Mississipi, repris sa route à l'ouest en traversant « la haute Louisiane » et en suivant le 40° parallèle jusqu'au Pacifique. De là il devait remonter vers le nord en explorant la côte, mal connue, doubler le cap septentrional, et, si le passage n'existait pas, revenir à New-York par la baie d'Hudson (1).

On a souvent raillé, c'était un jeu facile, la curieuse disproportion des moyens et du but en cette singulière équipée. Soit; il avait vingt-deux ans. Mais le mobile reste : l'activité avide de se dépenser, mal réglée, mal mesurée, il est vrai, et, à défaut des préparatifs et des maturations nécessaires, la volonté d'agir, cette ardeur d'aller au loin chercher la gloire pour se révéler, en attendant que ce soit pour se faire aimer.

Comme il n'y a plus de guerre là-bas, il ne pourra qu'aller faire un bref pèlerinage aux champs de Lexington. Il s'abandonnera à ses réflexions « en foulant cette terre philosophique (2) ». Il ne saurait être question maintenant de revenir un Lafayette, héros doublement émancipateur, dont la gloire ébranle les imaginations, ou même un colonel Armand, mais il espère rapporter au pays malouin quelque chose comme le renom d'un Cook, découvreur de terres lointaines, dont (même longtemps après) il ne prononcera jamais le nom sans admiration.

Bien des années plus tard, un de ses compagnons de voyage, l'abbé de Montdésir, évoquant ses souvenirs, le revoit sur le vaisseau qui l'emporte, le diable au corps, et un peu énergumène. « C'est sans contredit, dit-il dans sa Relation (3), un homme de talent, de parole et d'action. »

Parti avec peu de ressources, il revient, huit mois après, rembarqué à crédit, sans argent ni auréole. A peine de retour (4),

(1) Il n'est pas sans intérêt de noter que ce plan est déjà exposé dans une note de l'*Essai* de 1797 (deuxième partie, chap. XXIII). Il y reviendra plus tard dans les *Mémoires*, I, 365.

(2) *Essai sur les Révolutions*, I, XXXIII.

(3) Publiée par M. Victor GIRAUD, dans l'Introduction de son édition d'*Atala*.

(4) Il a pris terre au Havre le 2 janvier 1792.

la question de l'émigration, de la vraie émigration offensive et en masse, se pose à lui, et pressante. Ce sera son premier acte politique, et c'est un des moments les plus obscurs de sa vie. Maintes fois il nous a dit combien il avait peu partagé l'erreur de ces émigrés qui comptaient revenir en force dans un mois, dans six semaines, pour restaurer le roi absolu et étouffer la Révolution en un tour de main, non sans de cruelles représailles. Il nous a répété qu'il était parti par point d'honneur, sans illusion; mais cela, il ne l'a écrit que longtemps après les événements. Il n'est pas sûr qu'il ait été à ce point clairvoyant, aussi indépendant des préjugés de ceux qui l'entouraient. Sans preuves certaines, on peut croire qu'il avait sa part des illusions et des préjugés courants, qu'il entrevoyait comme tant d'autres un rôle à jouer, un rôle avantageux qui, peut-être, le désignerait au roi, ou à ses frères, ou à la reine. Cela l'eût tiré de l'obscurité plus vite et plus sûrement qu'une exploration en des terres reculées d'où l'attention du monde était distraite.

Quoi qu'il en soit, pour émigrer, il fallait de l'argent, et cette nécessité se manifestait plus impérieusement peut-être qu'au moment du départ pour l'Amérique, car, en cette croisade, tout cadet de Bretagne qu'on était, il fallait tenir son rang et faire figure de noble. Un aventurier hardi pouvait, si trop de circonstances géographiques ou autres ne s'y fussent opposées, découvrir le passage nord-ouest sur un char à bœufs; mais qu'eût-on fait à l'armée des Princes d'un héros loqueteux? Certes, on en vit beaucoup de cette sorte quelques mois plus tard, sous la bannière des Condé, mais c'est ce qu'alors on ne prévoyait pas.

Donc, il fallait émigrer décemment. Chateaubriand y pourvut par le moyen du mariage, ou plutôt, prétend-il, on y pourvut pour lui.

« On me maria afin de me procurer le moyen de m'aller faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas (1). » Telle fut la première conséquence, inattendue, de sa résolution d'émigrer.

Bien controversée, l'histoire de ce mariage avec une amie de Lucile de Chateaubriand, Céleste Buisson de Lavigne, orphe-

(1) *O.-T.*, II, 4.

line de père et de mère, vivant chez son grand-père, et riche alors, d'après les *Mémoires*, de 5 à 600 000 francs !

On connait le récit de Chateaubriand. L'affaire est menée *à son insu* par ses sœurs. Ce qui reste de famille à la jeune fille consent facilement. Seul un oncle maternel, M. de Vauvert, *grand démocrate*, s'oppose au mariage de sa nièce avec un *aristocrate*. La pieuse mère de Chateaubriand exige que le mariage soit célébré par un prêtre non assermenté, ce qui a lieu, et en secret. (N'oublions pas que nous sommes sous le régime de la Constitution civile du clergé.)

M. de Vauvert apprend la chose. Se substituant au grand-père qu'il prétend tombé en enfance, il attaque en justice le mariage où il ne veut voir qu'un rapt. Il y a procès. En attendant le jugement, Mlle de Lavigne, qui n'a pas encore eu, paraît-il, de communication avec son mari, est enlevée par arrêt de justice et mise sous séquestre dans un couvent de Saint-Malo. L'affaire se plaide. Le tribunal juge l'union *valide au civil*. Les deux familles, ou ce qui en restait, étant d'accord, le fâcheux M. de Vauvert se résigne et se désiste ; le curé constitutionnel « largement payé » ne réclame plus contre la bénédiction nuptiale du prêtre non assermenté. Mlle de Lavigne, sortant de son couvent, devient Mme de Chateaubriand.

On s'est demandé d'abord comment un tribunal avait pu juger valide au civil une union célébrée secrètement par un prêtre non assermenté, alors que, comme le fait remarquer M. Chédieu de Robethon, « en vertu de la loi du 14 septembre 1791, le clergé *constitutionnel* restait chargé des actes de l'état civil jusqu'à ce que la loi instituât d'autres fonctionnaires, ce qui n'eut lieu que par la loi du 20 septembre 1792 (1) ».

Ensuite pourquoi Chateaubriand ne mentionne-t-il pas et a-t-il l'air de dissimuler ce fait important que le curé constitutionnel « largement payé », qui ne réclame plus contre la première bénédiction nuptiale, a pour être satisfait cette excellente raison qu'il a lui aussi donné la sienne, en l'église paroissiale de Saint-Malo, le 19 mars 1792, comme en font foi les registres de l'état civil de cette ville (2).

(1) Chédieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine*, p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 18. — On trouvera l'extrait des registres de Saint-Malo

Ces inexactitudes ont fait prendre en considération cette extraordinaire anecdote que Sainte-Beuve tenait de Viennet, son collègue à l'Académie, et qu'il faut bien rapporter une fois de plus :

M. Viennet, dans ses Mémoires (inédits), raconte qu'étant entré en service dans la marine vers 1797, il connut à Lorient un riche négociant, M. de la Vigne Buisson, et se lia avec lui. Quand l'auteur d'*Atala* commença à faire du bruit, M. Buisson dit à M. Viennet : « Je le connais ; il a épousé ma nièce et il l'a épousée de force. » Et il raconta comment M. de Chateaubriand, ayant à contracter union avec Mlle de La Vigne, aurait imaginé de l'épouser comme dans les comédies, d'une façon postiche, en se servant d'un de ses gens comme prêtre et d'un autre comme témoin. Ce qu'ayant appris, l'oncle Buisson serait parti, muni d'une paire de pistolets et accompagné d'un vrai prêtre, et, surprenant les époux de grand matin, il aurait dit à son beau neveu : « Vous allez maintenant, monsieur, épouser tout de bon ma nièce, et sur l'heure. » Ce qui fut fait. M. de Pongerville, étant à Saint-Malo en 1851, y connut un vieil avocat de considération, qui lui raconta le même fait et exactement avec les mêmes circonstances (1).

Il paraît que cette anecdote Viennet la racontait à qui voulait l'entendre. Sainte-Beuve en avait fait une note et l'avait soumise à Viennet qui n'y avait changé que quelques mots. Il la possédait encore manuscrite vers la fin de sa vie avec les corrections de la main de Viennet (2).

Sainte-Beuve en concluait que Chateaubriand, ayant à se marier devant un prêtre *non assermenté*, selon le désir de sa mère, et s'étant engagé à en trouver un, avait imaginé, dans son indifférence et son irrévérence d'alors, de s'en dispenser en improvisant avec quelques figurants de bonne volonté une comédie de mariage à laquelle l'oncle de sa femme serait venu mettre bon ordre. Il ajoutait que ce point éclairci ferait peut-être mieux comprendre le chagrin que Chateaubriand fit à sa mère, nous dit-il lui-même, *par ses égarements* (3).

Cette interprétation piquante scandalisait beaucoup les défen-

reproduit par M. Biré, d'après M. Ch. Cunat, au tome II de son édition des *Mémoires d'O.-T.*, p. 551.

(1) Sainte Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 406.

(2) D'après M. Chédieu de Robethon qui eut à ce sujet un entretien avec Sainte-Beuve, vers la fin de sa vie. (*Ouv. cité*, p. 23.)

(3) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 406.

seurs de Chateaubriand. Mais il faut avouer qu'elle n'était pas trop messéante à l'entreprenant jeune homme que nous fait entrevoir l'abbé de Montdésir, et en outre le pittoresque n'y perdait rien.

Présenté de la sorte, le mariage de Chateaubriand faisait un peu penser à la façon dont l'Ingénu de Voltaire, qui, lui aussi, revenait du lac Ontario, voulait épouser la belle Saint-Yves. Le pétulant chevalier aurait ainsi poussé sa pointe à la huronne, soit sous la simple impulsion d'une jeunesse fougueuse, soit avec le secret désir de mettre une famille récalcitrante en présence du fait accompli. C'est alors qu'il aurait imaginé, à la fois pour lever certains scrupules et pour contenter sa mère, quelque comédie de mariage, aujourd'hui pur vaudeville, plus vraisemblable en un temps où les prêtres non assermentés se cachaient pour célébrer le culte et où nombre de fidèles usaient clandestinement de leur ministère.

Cela aidait de plus à expliquer, par les regrets, peut-être par les remords d'une jeune fille pieuse, et par l'hostilité persistante de la famille, l'énigmatique séparation conjugale d'une douzaine d'années qui s'ensuivit bientôt pour se prolonger bien après l'émigration (1).

Cela pouvait encore s'étayer d'un propos de Mme de Chastenay (2), un temps familière de la Vallée aux Loups, qui dit tout net de Mme de Chateaubriand, comme une chose admise, courante et connue, qu'elle fut *enlevée*.

Mais M. Le Braz a retrouvé à Rennes l'acte du premier mariage qui fut secrètement mais réellement célébré le 21 février 1792, par l'abbé Louis Buard, insermenté, en présence de Mme de Chateaubriand, mère de Chateaubriand, de Mme de Marigny et de Lucile de Chateaubriand, ses sœurs (3).

L'histoire du mariage de comédie s'évanouit donc, mais il ne s'ensuit pas que tout soit faux dans l'anecdote de Sainte-Beuve. Il reste que Chateaubriand épousait pour la dot et que, marié devant un curé insermenté, il était *au point de vue civil* aussi

(1) La vie commune interrompue en juillet 1792 par l'émigration ne fut reprise qu'en 1804.

(2) *Mémoires*, II, 82.

(3) Communication qu'a bien voulu me faire M. Le Braz.

peu marié que par un mariage de comédie. Il est fort vraisemblable que, dans l'exaltation de ses sentiments de gentilhomme à la veille d'émigrer, il n'ait pas voulu entendre parler d'un autre mariage, ce qui ne faisait pas l'affaire de l'oncle *démocrate* chargé de défendre au civil les intérêts de la jeune fille. Qu'en cette extrémité l'oncle ait eu recours à la contrainte pour venir à bout d'une résistance intransigeante, rien d'impossible. Et par là s'expliquerait la rigueur des clauses du contrat (1) qui fut signé le 17 mars 1792, deux jours avant le second mariage.

En tout cas, et l'objet de son mariage étant, à défaut des circonstances, bien connu, il était temps qu'il se mariât. Un mois plus tard, le 20 avril 1792, l'Assemblée législative déclarait la guerre à l'Autriche, et le mouvement de l'émigration s'en trouvait précipité.

Il vient à Paris avec sa jeune femme, consulte et se concerte. Le sage Malesherbes, qu'il rencontre chez sa belle-sœur (2), le presse, avec l'autorité de son âge et de son caractère, de donner suite à ses projets.

Pourtant Chateaubriand n'émigre pas encore. C'est qu'il a éprouvé, relativement à la fortune de sa femme, une grosse déception. Il paraît que cette fortune était en rentes sur le clergé. Elles n'étaient plus payées ! Financièrement, l'affaire est manquée, et tant pis si elle n'est que financière ! Que faire ? Emprunter. Chateaubriand emprunte. Ce n'est pas la première fois (il est revenu d'Amérique à crédit), ni la dernière. Cette fois, 10 000 francs. A peine les a-t-il en mains, qu'il les joue, l'écervelé, et les perd, sauf 1 500 francs qu'il ne sauve du tripot que pour les oublier, en sortant, dans un fiacre. Il rentre chez lui, raconte à Mme de Chateaubriand qu'il a laissé les 10 000 francs dans le fiacre. Que pensa et que dit celle dont il a écrit : « La tromper en rien est impossible (3) » ? Le chercher n'est pas de notre sujet. Remarquons seulement

(1) Cf. HERPIN, « les Tiroirs de Chateaubriand », *Mercure de France*, 16 mars 1911.

(2) Son frère aîné avait épousé Mlle de Rosambo dont la mère était une des filles de Malesherbes. Malesherbes avait, en 1792, soixante et onze ans.

(3) *O.-T.*, II, 7.

cette légèreté qui nous aide encore à retrouver en ce jeune homme ces traits communs à tant de gentilshommes d'alors : insouciance, imprévoyance, imprudence, naïveté, tête folle et ardente, mœurs faciles, traits peut-être un peu moins communs plus tard (1).

Mais les 1 500 francs du fiacre se retrouvent par miracle, et Chateaubriand émigre avec son frère, sans sa femme, en cadet de Bretagne qu'il reste, pauvre d'écus, riche d'ambition. Nous sommes en juillet 1792.

En octobre, la campagne finit dans la débâcle de l'armée des Princes, après Valmy, et alors commence l'odyssée lamentable qui conduit à Londres, en mai 1793, un Chateaubriand misérable, désabusé, malade de corps et d'esprit, propriétaire de trente louis.

A Londres, il participe à la détresse des émigrés réfugiés comme lui; elle est générale. Mais la sienne est extrême. Pour ne pas mourir de faim, il fait des traductions du latin et de l'anglais; puis, travail plus relevé et plus digne d'un gentilhomme, travail de savant, il se met au service d'une société d'antiquaires de province qui, préparant une histoire du comté de Suffolk, a besoin d'un Français pour déchiffrer des manuscrits français du douzième siècle, d'une certaine collection Camden.

Du moins c'est lui qui nous dit cela dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Mais M. Dick (2), ayant patiemment contrôlé ces dires, prétend que la société d'antiquaires n'a jamais existé, non plus que la collection Camden, et M. Anatole Le Braz (3) qui a fait sur cette même période de la vie de Chateaubriand, de minutieuses et sagaces recherches, affirme, comme M. Dick, et avec preuves à l'appui, que Chateaubriand exerçait simplement les honorables fonctions de professeur de français dans les deux petites villes de Beccles et de Bungay.

(1) C'est Chateaubriand lui-même qui le remarque en 1826 : « Les mœurs sont loin d'être aussi corrompues qu'elles l'étaient au commencement de la Révolution; les scandales domestiques sont aujourd'hui presque inconnus; la France est devenue plus sérieuse, et la jeunesse même a quelque chose d'austère. » (Préface de la nouvelle édition de l'*Essai sur les Révolutions*.)

(2) *Revue d'histoire littéraire*, 1908.

(3) *Revue de Paris*, 15 août 1907, 15 juillet, 1er et 15 septembre 1908.

Renvoyons le lecteur, pour le détail, à ces très curieuses études. Elles ne nous intéressent ici qu'indirectement, tout en nous montrant une fois de plus, s'il en était besoin, combien les récits de Chateaubriand demandent à être contrôlés.

En même temps que ses leçons de français lui permettent de vivre, et même, en améliorant un peu sa condition matérielle, de rétablir sa santé compromise, il travaille à la rédaction de ses *Natchez*, réalisation d'un rêve de jeunesse et presque d'enfance (1).

Pour ce travail tout poétique, il utilise, selon M. Le Braz, les indications du pasteur Ives, de Bungay, qui a exercé quelque temps son ministère en Amérique, et aussi sa bibliothèque où il fait la connaissance d'auteurs comme Bartram et Carver, grand secours pour ses évocations exotiques, ainsi que l'a montré M. Bédier (2).

Voilà pour le rêve. — Mais à côté du rêve, il y a la réalité. Elle est triste terriblement. Il est si malheureux qu'il va écrire : « Je ne vois qu'une infortune réelle, celle de manquer de pain. Quand un homme a la vie, l'habit, une chambre, et du feu, les autres maux s'évanouissent (3). » Pourtant peut-être ces privations lui sont-elles moins sensibles à certaines heures que l'humiliation de sa pauvreté qui le contraint à s'isoler, à se séparer de toute société « parce que la société est l'ennemie naturelle du malheureux (4) », et qui lui fait baisser la tête quand il erre dans les rues.

Mais ce Breton têtu ne perd pas facilement l'espoir. Il se rappelle l'antique devise de sa famille, la sienne : *Je sème l'or*, devenue en sa misère durement ironique ; il songe au père énergique qui, sans désespérer, dans une passe aussi critique, rétablit la fortune des Chateaubriand.

Du moins le père avait-il, en vrai Malouin, sa double voie tracée d'avance : pour la paix, le négoce de mer, et pour la guerre, la course. Mais la voie du fils, où est-elle ? Rêver est bien ; agir est mieux. Encore faut-il savoir en quel sens agir.

(1) Préface d'*Atala*.
(2) *Études critiques*, 1903.
(3) *Essai sur les Révolutions*, chapitre *Aux Infortunés*.
(4) *Ibid.*

Comment orienter une jeune destinée, quand tout autour la vieille société fait ruine? Comment percer un si ténébreux avenir? Voilà le sujet des réflexions auxquelles l'invite d'ailleurs la solitude, en sa maturité d'hier née subitement de l'adversité.

D'abord, en face de lui, un grand fait : la Révolution, et, tout naturellement, cette question : *doit-elle durer?* Selon la réponse, on pourra ponter sur le Roi ou sur la Révolution.

Avaient-ils raison, les Ginguené, les Chamfort, qu'il fréquentait à Paris en 1789 et 1790, avant son voyage d'Amérique, et qui croyaient au triomphe des idées nouvelles? Certes, il avait dû être grandement sensible à leur influence puisqu'il nous a avoué que, si la Révolution n'avait pas débuté par des crimes, elle l'aurait entraîné (1).

Puis l'éloignement l'a distrait de ces influences; la force des traditions, l'exemple de la famille l'ont jeté dans l'émigration, et non sans doute, encore une fois, sans d'ambitieuses espérances. Mais, s'il partit avec beaucoup plus de confiance qu'il n'en avoue, il faut le croire certainement lorsqu'il nous conte les déceptions qui l'accueillirent de l'autre côté de la frontière, dès Bruxelles, au contact de « l'émigration fate ». Là, il est sûr qu'il vit clair : « Si nous eussions obtenu des succès, ce n'est pas nous qui aurions profité de la victoire (2). » Dès lors, il suivit, bien forcé, et aussi par point d'honneur, mais quel rude coup pour sa foi royaliste que cet effondrement d'illusions!

D'autre part, ce petit monde d'émigrés bretons, tenaces et irréductibles, auquel se bornèrent d'abord, semble-t-il, ses relations à Londres, influait en sens contraire. Était-il possible d'ailleurs qu'un si inconcevable bouleversement s'accomplit sans retour, que c'en fût fait pour toujours d'un ordre de choses millénaire?

Dans cette incertitude, une ressource s'offrait à son esprit actif, jeune, frotté de philosophie : chercher dans le passé la clef du présent et celle du mystérieux avenir.

Ici nous saisissons ce qui fut la pensée maîtresse et la vraie

(1) *O.-T.*, I, 334.
(2) *Ibid.*, II, 51.

raison d'être de l'*Essai sur les Révolutions*. L'*Essai* est sorti de ces réflexions de Chateaubriand à la recherche d'une ligne de conduite. Il faut l'entendre presque à la lettre quand il nous dit dans la *Notice* qu'il avait mise au début de son livre en 1797 :

Cet ouvrage a été d'abord entrepris pour moi et pour moi seul. On y voit presque partout un malheureux qui cause avec lui-même, dont l'esprit erre de sujets en sujets, de souvenirs en souvenirs; qui n'a point l'intention de faire un livre, mais qui tient une espèce de journal régulier de ses excursions mentales, un registre de ses sentiments, de ses idées.

Telle était, telle devait être, en effet, la forme primitive de l'*Essai*. Ces réflexions, peut-être qu'un autre les eût gardées pour lui, mais si certains ne pensent qu'en parlant, d'autres ont besoin d'écrire leur pensée pour en prendre conscience. Du reste, dans le cas de Chateaubriand, peut-être que ses réflexions n'eussent jamais vu le jour, si les événements, se décidant promptement dans un sens ou dans l'autre, l'avaient tiré de son incertitude, surtout en lui fournissant quelque occasion de passer du rêve à l'action (1). L'exil durant, avec ses loisirs forcés et sa misère, elles se fixèrent comme d'elles-mêmes (2). N'omettons pas qu'évidemment cette cristallisation fut favorisée par la secrète pensée qu'il pourrait en être tiré parti pour attirer l'attention sur un jeune écrivain inconnu. Mais la pensée première et décisive apparaît clairement encore aujourd'hui dans le *Prospectus* où l'auteur annonçait son ouvrage :

(1) M. Faguet écrit dans un sens analogue *(Politiques et moralistes)* : « Écrire est une façon aussi de ramasser ses idées en les exprimant, quand, sous le coup des événements, on sent comme le besoin de s'en rendre compte plus précisément qu'à l'ordinaire. » — Il le dit de Joseph de Maistre. Il le dirait du Chateaubriand de 1794 que ce serait aussi juste.

(2) L'ouvrage dut être commencé en 1794.

PROSPECTUS

ESSAI HISTORIQUE,

POLITIQUE ET MORAL

SUR

LES RÉVOLUTIONS

ANCIENNES ET MODERNES

CONSIDÉRÉES DANS LEURS RAPPORTS

AVEC LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE NOS JOURS,

OU

Examen de ces questions :

I. — Quelles sont les révolutions arrivées dans les gouvernements des hommes? Quel était alors l'état de la société, et quelle a été l'influence de ces révolutions sur l'âge où elles éclatèrent et les siècles qui les suivirent?

II. — Parmi ces révolutions, en est-il quelques-unes qui, par l'esprit, les mœurs et les lumières des temps, puissent se comparer à la révolution actuelle de France?

III. — Quelles sont les causes primitives de cette dernière révolution, et celles qui en ont opéré le développement soudain?

IV. — Quel est maintenant le gouvernement de la France? Est-il fondé sur de vrais principes, *et peut-il subsister?*

V. — S'il subsiste, quel en sera l'effet sur les nations et autres gouvernements de l'Europe?

VI. — S'il est détruit, quelles en seront les conséquences pour les peuples contemporains et pour la postérité?

Dédié à tous les partis.

Experti invicem sumus ego et fortuna.

3 vol. in-8°. Prix : 24 schillings pour les non-souscripteurs.

Ces six questions se trouvent reproduites dans l'*Exposition* de son livre, insérée à la page 16 de l'introduction, et il suffit d'y jeter les yeux pour apercevoir que la quatrième forme le centre et le nœud de tout :

Quel est maintenant le gouvernement de la France, ET PEUT-IL SUBSISTER ?

Quelques lignes plus loin suit ce passage également révélateur :

Il n'est point d'homme qui ne forme des projets de gloire, de fortune, de plaisir ou de repos; et nul cependant, dans un moment de crise, ne peut se dire : Je ferai telle chose demain, — s'il n'a prévu quel sera ce demain (1).

Ailleurs du reste, dans l'*Essai,* réapparait ce même caractère originel. Il s'agit du fameux chapitre *Aux Infortunés*, où Chateaubriand se pose une série de questions d'un ordre plus personnel et qu'on peut résumer ainsi : *Quelle est la tenue morale qui lui convient dans son infortune présente, en attendant que l'avenir soit éclairci?* C'est ce qu'il appelle en propres termes : trouver « quelques règles de conduite dans le malheur (2) ».

Inutile digression, dit-on, dit-il lui-même en ses notes de la seconde édition (3), avec sa faculté d'oubli. Inutile, peut-être; digression, non pas. C'est le reste qui est digression. Là est le vrai sujet, et partout où le jeune exilé se montre impatient d'orienter sa vie. Du moins il y était avant que le centre de gravité de l'ouvrage se fût déplacé.

Il était plus aisé de trouver une règle à observer dans le malheur que de percer les ténèbres de l'avenir politique. En telle matière, la recherche mène loin. La réponse à cette capitale quatrième question devait remplir le cinquième livre de l'ouvrage ; ce livre, l'auteur se proposait de l'écrire tout entier en dialogues, où auraient revécu sans doute bien des propos d'émigrés, bien des théories de philosophes en exil, et combien de hasardeux pronostics !

(1) *Essai*, I, 18.

(2) Il en déduit, comme on sait, trois : cacher ses pleurs ; — s'isoler ; — fierté intraitable.

(3) 1826.

Mais cette réponse ne fut jamais écrite.

Qu'ai-je prétendu prouver dans l'*Essai?* dit plus tard Chateaubriand. Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil (1).

Il se trompe; il ne le prouvait pas, il le supposait comme un postulat fondamental, à la base de ses spéculations. Admettons-le un moment comme établi; il fallait sa présomption ingénue pour espérer qu'il tirerait des révolutions du passé de quoi sonder la stabilité du présent. Mais cela, il ne le vit pas tout d'abord, et de là tant de rapprochements, tant de parallèles, qu'il eut raison de déclarer lui-même extravagants, dans la suite, quand il eut plus vécu.

Du reste, à voir le train dont allaient les choses, il finit par comprendre que tout serait décidé avant qu'il eût établi son pronostic, dont la réalité démolissait les ébauches à mesure qu'il les traçait :

Souvent il fallait effacer la nuit le tableau que j'avais esquissé le jour; les événements couraient plus vite que ma plume.

En attendant, l'ouvrage s'enflait. Chateaubriand, pressé maintenant de produire depuis qu'il s'était fait écrivain, pensait qu'il aurait plus tôt fait d'attendre les événements que de les deviner, et se décidait à mettre sous les yeux du public indifférent les éléments amoncelés d'une délibération qui durait encore. Pour la forme, il promettait une suite qu'il savait ne devoir jamais venir (2).

Du moins, dans cette incertitude du lendemain, tâchait-il prudemment de réserver la liberté de son action future, et faisait-il grand étalage d'impartialité. *Dédié à tous les partis,* écrivait-il en tête de son ouvrage. Messieurs, ami de tout le monde! Cela ne l'empêchait pas de craindre qu'il ne se fût fait beaucoup d'ennemis. Après les déceptions de Coblentz, pouvait-on se montrer trop circonspect? Étonnez-vous après cela si Joubert le représente un peu plus tard « boutonné par système », disant de lui :

(1) *Essai*, préface de 1826, p. 22.

(2) Voir la *Notice*. Il s'excuse sur sa santé : « Je crains de ne pouvoir remplir immédiatement la promesse que j'ai faite (dans le *Prospectus*) concernant les autres volumes de l'*Essai historique*. » C'est ce qui s'appelle un ajournement *sine die*.

La seule qualité qui ait été imprimée en lui avec force et qu'il ait invariablement retenue, est... une grande circonspection (1).

Et Chateaubriand lui-même a souscrit à peu près à ce jugement (2).

Cette spéculation, tentée par un si inexpérimenté politique ne l'éclaira guère, cela va sans dire; mais le curieux est que l'ouvrage orienta tout de même sa vie, et plutôt, dès ce moment, dans le sens de l'action que dans celui des lettres pures.

L'*Essai* parut en 1797, probablement vers mars :

C'est à la publication de l'*Essai historique* que je dois marquer le premier pas qui me fourvoya du chemin de la paix... Cette date est celle d'une des transformations de ma vie (3).

En effet l'*Essai,* avec son médiocre succès, n'en fit pas moins « du bruit dans l'émigration », et le jeune Breton, qui avait commencé par bretonner obscurément dans Holborn, avant de s'en aller chercher sa vie en province, devint une manière de personnage, logé maintenant « au quartier de la riche émigration de l'ouest, parmi les évêques, les familles de Cour et les colons de la Martinique (4) ». On l'admit chez les émigrés de marque, Malouet, Montlosier, Lally-Tollendal, le chevalier de Panat, Mallet du Pan, tous plus ou moins modérés, constitutionnels, *monarchiens,* auxquels la précautionneuse impartialité de l'*Essai* devait être moins antipathique qu'aux absolutistes, fort distincts et même fort peu amis des premiers. Il eut donc part aux entretiens de ces esprits distingués, et il est certain que son philosophisme, son scepticisme détonnèrent dans le nouveau milieu où, vu la jeunesse de l'auteur, ils ne furent peut-être pas pris très au sérieux. Villemain nous en a conservé un témoignage direct :

J'ai moi-même entendu, écrit-il, le chevalier de Panat (5) se vanter de la bonne guerre qu'il avait faite dans ce temps... au jeune émigré

(1) Joubert à Molé, 21 octobre 1803.

(2) « Je ne me fais pas une vertu de ma circonspection invincible autant qu'involontaire... » — *O.-T.*, II, 148.

(3) *O.-T.*, II, 150.

(4) *Ibid.*, II, 153 : « Étant devenu presque un personnage, la haute émigration me rechercha à Londres. »

(5) C'est celui que Chateaubriand appelle « le sale chevalier ». Cf. Hyde

philosophe, et du secours qu'il empruntait aux impétueuses boutades de M. de Montlosier (1).

Dans quelle mesure Chateaubriand subit-il cette influence, c'est ce que nous ne savons pas au juste. Mais plus que la guerre du chevalier de Panat et les boutades de M. de Montlosier, le spectacle de la Révolution qui s'affaiblissait dut agir sur son esprit attentif. Il nous a dit plus tard qu'alors il ne savait rien ou presque rien du détail des événements qui se déroulaient en France (2), mais il ne pouvait pas ne pas en apercevoir l'allure générale. Or, visiblement, le vent tournait, et ce n'était pas une saute brusque; depuis assez longtemps la physionomie de la Révolution s'altérait. Déjà, à tous les observateurs inquiets qui suivaient par-dessus les frontières les péripéties de ce drame passionnant même pour les spectateurs les plus désintéressés, Thermidor (juillet 1794) était apparu comme un symptôme évident que l'énergie révolutionnaire se relâchait. Il y avait eu ensuite de terribles soubresauts en germinal et prairial (avril, mai 1795), mais l'esprit de réaction progressait tout de même. Le courage, l'espoir du succès revenaient aux émigrés; l'idée d'un grand effort heureux ne semblait plus chimérique.

Le « comte de Combourg » vivait-il si retiré en ces petites villes de Beccles et de Bungay qu'il n'entendit jamais parler des trois régiments d'émigrés qu'une escadre anglaise emmena vers Quiberon, en juin 1795? Pourquoi ne fut-il pas de la partie, comme l'ancien compagnon de ses jeux d'enfance, Gesril, qui n'en revint pas et dont il a raconté la mort héroïque, ou comme Christian de Lamoignon, qui en revint, lui, mais blessé grièvement, et dont il allait faire un ami si cher? Sans doute parce qu'il se souvenait trop bien en 1795 des illusions de 1792; parce qu'il avait perdu beaucoup de convictions à Bruxelles et à Coblentz; parce que, même en cas de succès, il escomptait,

de Neuville (*Mémoires*, I, 323) : « C'est à Jersey que je rencontrai pour la première fois le chevalier de Panat, devenu célèbre par sa réputation d'esprit et de malpropreté. L'un faisait vite oublier l'autre; son esprit était si piquant qu'il faisait vite oublier sa mauvaise tenue originale. »

(1) Villemain, *Chateaubriand*, p. 71.

(2) *Essai*, II. Note de 1826.

pour lui, obscur soldat, un trop mince profit d'une cause dont les chefs suprêmes, les Princes, prêts à recueillir les fruits, s'il y en avait, apparaissaient, contre toute vergogne, soucieux surtout d'épargner leur personne.

A quel désastre avait abouti l'expédition mal préparée, mal dirigée, on le sait; et Chateaubriand, en le déplorant, avait pu se féliciter tout bas de sa prévoyance.

Mais la Convention, sur ses fins, ne s'en portait pas beaucoup mieux. Aux élections des deux Conseils qui, d'après la nouvelle constitution, allaient lui succéder, on prévoyait un succès royaliste. L'œuvre entière de la Révolution était en danger. Il avait fallu décider que les deux tiers des nouveaux législateurs seraient pris dans l'ancienne assemblée, grave mesure qui, en attestant la réalité du péril, le surexcitait, et qui amena les royalistes à tenter le coup désespéré, prématuré, du 13 vendémiaire (5 octobre 1795). Ce fut la Révolution qui triompha, cette fois encore, par un sursaut d'une vigueur inattendue.

Nouvelle et grosse déception chez les émigrés, passagère d'ailleurs, car le Directoire, né faible, se débattait au milieu d'embarras sans nombre. Les agents royalistes redoublaient d'activité, le dénouement semblait toujours un peu plus proche et le retour des exilés plus probable.

Il restait à savoir comment et par qui cela se ferait. Chateaubriand, fort occupé à tirer des révolutions d'Athènes l'horoscope de celle de France, trouvait bien, sans trop de peine, à rapprocher de Critias et de Théramène Robespierre et Tallien, dont le rôle était fini; mais à qui comparer Thrasybule, l'homme qui ramena chez eux les émigrés athéniens et chassa les Trente tyrans jacobins? Point obscur! Prudemment, Chateaubriand, dans son *Essai*, se contentait de vanter en divers endroits et avec insistance les mérites du général Pichegru, dont on attendait des merveilles.

A cela près, la restauration paraissait certaine et même imminente. C'est alors qu'on tint, à Londres et ailleurs, beaucoup de propos comme ceux des deux vieux évêques que Chateaubriand entendit un jour de printemps dans le jardin de Saint-James :

Monseigneur, disait l'un, croyez-vous que nous soyons en France au mois de juin? — Mais, Monseigneur, répondait l'autre après avoir mûrement réfléchi, je n'y vois pas d'inconvénient (1).

Et beaucoup d'émigrés, qui en disaient autant, faisaient leurs préparatifs.

Pourtant, après Fructidor (4 septembre 1797), on comprit qu'il fallait encore un peu patienter. Les mœurs s'étant adoucies, la déportation remplaça la guillotine, mais on proposa au Conseil des Cinq-Cents le bannissement en masse de tous les nobles. Et les émigrés déjà rentrés de refaire précipitamment leurs malles, tandis que l'espoir des royalistes, Pichegru, voguait vers Sinnamari.

Pendant ce temps, Chateaubriand, rongé d'impatience, bouleversé en outre par le souvenir de Charlotte Ives, laissait échapper le secret de son cœur dans le roman de *René,* d'abord simple épisode de ses *Natchez* (2), mais qui, en se développant, devait prendre une vie propre et se détacher de cette masse encore informe pour aller, un temps, s'incorporer au *Génie du christianisme.*

Pour expliquer la composition par Chateaubriand du caractère de *René,* les récents biographes, M. Le Braz (3) comme M. Dick (4), ont eu raison d'extraire des explications de son aventure sentimentale avec la fille du clergyman. Leur vue est juste, mais incomplète, car René, ramené des thèmes généraux et abstraits aux réalités particulières, n'est pas seulement l'émigré qui ne peut refaire sa vie et fonder son foyer sur la terre d'exil en associant à sa destinée celle d'une jeune fille qu'il aime, parce qu'il est marié dans son pays, sans l'être ; c'est encore, et davantage, l'être jeune, ardent et ambitieux qui se ronge à l'étranger de misère et d'activité inemployée, quand son pays offrirait, à ce qu'il croit, les plus diverses et les plus magnifiques carrières au déploiement de ses facultés. Dans le *Génie du christianisme*, à ce fameux chapitre *Du vague des*

(1) *O.-T.*, II, 125.
(2) On sait que les éditions des *Natchez* marquent encore dans la deuxième partie (narrative) la place où figurait *René*.
(3) *Revue de Paris,* 15 septembre 1908.
(4) *Revue d'histoire littéraire*, janvier-mars 1908.

passions qui servait primitivement d'introduction à l'histoire de René, on lit en effet ceci :

L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie de cent manières pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence publique, les jeux du gymnase et du Champ de Mars, les affaires du forum et de la place publique remplissaient tous leurs moments et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur (1).

Rien n'éclaire mieux la psychologie complexe du Chateaubriand, ou du René, de cette époque ; car si René n'était qu'un amoureux, en qui la fatalité passionnelle heurte les règles sociales, rien ne serait plus déterminé que ses aspirations ; on ne trouverait pas en lui cette passion du vague, cette recherche d'un objet inconnu, et tous les critiques ne lui auraient pas reproché de ne pas savoir ce qu'il voulait. Or, si on a bien saisi, dans ce qui précède, la signification de l'*Essai*, on aura compris du même coup pourquoi, dans la situation où il était en Angleterre et dans l'incertitude des événements, il ne trouvait où se prendre et ne pouvait raisonnablement savoir ce qu'il voulait.

On aura compris en même temps le secret de cette étrange mélancolie, qui a pour caractère, lit-on dans les manuels de littérature, d'être *sans causes*. Mais cette dérogation singulière à l'universelle causalité ne se justifie plus guère quand on jette un coup d'œil sur les circonstances ; on s'aperçoit alors facilement que les causes de mélancolie ne manquaient pas au jeune émigré : l'exil, une mère et des sœurs laissées misérables dans la patrie, un frère mort sur l'échafaud, une vie précaire, un présent triste, un avenir trouble, le bouleversement de son pays, la ruine et l'indigence en perspective, s'il y rentrait jamais, un amour douloureux, et plus que tout, semble-t-il, le malaise de l'homme qui, tenu à l'écart par ses compatriotes,

(1) *Génie du christianisme*, II, III, 9.

isolé de leur vie publique, ressent de loin plus ou moins consciemment l'essor national et souffre de n'y avoir aucune part.

Voilà bien des causes de mélancolie. Puissions-nous n'en jamais réunir autant!

Il est d'ailleurs vrai que l'auteur de *René* a lui-même encouragé l'interprétation des critiques en nous donnant son héros comme un « jeune homme sans force et sans vertu, qui ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ». Mais qu'on y prenne garde : René ne nous traduit que son désenchantement et son dégoût de la vie, sans aucune précision sur les circonstances qui ont produit ce triste état de son âme. Ne citons qu'un seul trait : on sait par l'*Essai* et par les *Mémoires* quelle place tiennent alors dans l'existence de l'exilé ses besoins matériels et sa dure pénurie. Or René, dans le roman, est au-dessus ou en dehors de ces choses; même il est représenté en deux ou trois courts passages (1) comme étant, sinon riche, du moins à l'abri des préoccupations matérielles. Chateaubriand pensait-il que ces cruels détails auraient diminué son héros, ou simplement ne jugeait-il pas qu'il y eût là matière à littérature?

Il n'importe ; en tout cas, c'en est assez pour qu'on voie que ses maux, trop réels dans la réalité, ne sont imaginaires que dans le roman. Il y est même si enfoncé que, se rappelant sous leur influence quelques crises d'adolescence, il en teinte de mélancolie jusqu'à sa prime jeunesse (2). L'avenir aussi en souffrira ; nous aurons à tenir compte encore bien des fois de l'empreinte laissée par une si rude et si longue épreuve.

(1) Comme celui-ci : « Je crus nécessaire de prendre des arrangements *concernant ma fortune.* »

(2) Ainsi René dit dans les *Natchez* (Lettre à Céluta) : « Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins : j'en portais le germe en moi comme l'arbre porte le germe de son fruit. »

CHAPITRE II

ORIENTATION

Fontanes. — Peltier. — *La Guerre des dieux* et l'origine du *Génie du christianisme* (1799). — Premier état de l'ouvrage. — La « conversion ». — Retour en France et second état du *Génie du christianisme* (1800). — Mme de Beaumont et ses amis. — Le *Mercure* et la campagne contre Mme de Staël. — *Atala* (1801). — Le Concordat et le troisième état du *Génie du christianisme* (1802). — L'attaque de Ginguené.

Parmi ceux qui, pour éviter la déportation de Fructidor, se réfugièrent à Londres en attendant des temps meilleurs, était Fontanes. Il y trouva, ou y retrouva, Chateaubriand. Mais il faut ici nous arrêter quelque peu. En cette histoire, le personnage importe.

Au 18 Fructidor, Louis Fontanes avait quarante ans. Sa jeunesse avait été triste. Descendant d'une famille cévenole dragonnée par Louvois, fils d'un père protestant et d'une mère catholique, il avait été, tout enfant, confié dans quelque village des environs de Niort à la sombre rigueur d'un curé janséniste. Bien qu'il eût passé ensuite sous une discipline plus douce, celle des oratoriens de Niort, ce début l'avait dégoûté à jamais des fanatiques; il en avait gardé cependant non de l'austérité, mais de la gravité, extérieurement.

De bonne heure orphelin, il s'essaie, fort jeune, à mettre sur pied les vers plus qu'élégiaques que lui inspire une maladive adolescence. Que dire du *Cri de mon cœur* composé, dit-on, à seize ans?

> Réveillé, pour souffrir, du sommeil de l'enfance,
> Je perds jusqu'à l'espoir à l'âge du bonheur...
> Ma vie est un fardeau : de mon âme accablée,
> Le malheur, je le sens, a brisé le ressort...

Exercice de rhétorique ou plainte sincère? on ne sait trop.

Non sans beaucoup d'hésitations, d'appréhensions, il se décide à venir tenter la fortune à Paris. Il est pauvre, de santé frêle, timide, peu confiant dans l'avenir. Il écrit à Dorat cette lettre effarouchée :

Je me suis dit de bonne heure : tu es malheureux, tu es sans appui, tu es trop fier pour ramper; végète donc dans une retraite ignorée. Paris n'est pas fait pour toi... Coulons dans le silence des jours déjà trop agités, et dont (ma faible santé l'annonce) le terme heureusement sera court (1)

Étant sans appuis, il en cherche, et s'exerce à louer les hommes du jour. C'est un bon moyen. A Florian, qui publie sa *Galathée*, il adresse des vers flatteurs, mais où persiste encore son goût pour la solitude quand il l'exhorte à choisir avec lui un asile « aux champs helvétiens » :

C'est là que *loin des Grands, des Prêtres et des Rois,*
Sur une montagne écartée,
Nous pourrons trouver quelquefois
Des *Nisida,* des *Galathée*...

Et Florian, de son côté, l'adressant à son oncle, le marquis de Florian, qui est à Ferney, le recommande en ces termes :

Menez-le voir tous les monuments de M. de Voltaire. Il est digne de baiser toutes ces reliques. Il est plus que dévot; il est prêtre du Seigneur et du sang d'Aaron (2).

Il offre même son encens, en prose et en vers, à de moindres divinités comme Arnaud Baculard, et on voit là, dit judicieusement M. Charavay, « que le futur grand maître de l'Université cultivait pour ainsi dire dès l'enfance le langage hyperbolique et flatteur qu'il prodigua plus tard à son maître impérial (3) ».

Il aura toujours, Sainte-Beuve l'a remarqué, de singuliers pressentiments. Une petite fable : *l'Aigle et le Rossignol*, parue dans l'*Almanach des Muses* de 1790, révèle incroyablement la sûreté de son jeune instinct :

L'aigle, roi des oiseaux, s'ennuyant, veut se donner un concert. Un

(1) Publié dans le *Journal des Dames* de 1777, et cité par SAINTE-BEUVE dans sa *Notice* en tête des *OEuvres de Fontanes*.

(2) Cité par PAILHÈS, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 56.

(3) *Inventaire des autographes* FILLON, 1879; trois lettres de Fontanes de 1769 et 1770.

se met en quête de musiciens. La buse, chargée du recrutement, amène des geais, des perroquets, des merles, des pies... Le concert est mauvais. L'aigle dégoûté de la musique s'en va chasser dans un bois. Il y entend le rossignol qui s'enfuit à sa vue :

Le génie est un peu sauvage...

L'aigle le rattrape, finit par le décider à venir à la cour, et, dès lors, ne s'ennuyant plus,

Obtint une gloire immortelle
Et fut béni de ses sujets.
Rois, cherchez le talent, qui fuit la tyrannie,
Dans le sein de l'obscurité ;
Il n'est rien de plus grand que la société
De la puissance et du génie.

En attendant que l'aigle (impérial ou consulaire) le soit venu chercher dans son bois, la vie a fait, quelques années plus tard, du poétereau souffreteux un solide courtaud, « un gros homme, carré comme un Limousin (1) », avec un râble et des dents de sanglier (2), une rude mâchoire, un fort appétit qu'envient ses amis (3). Appétit doit ici s'entendre en tous sens, car Fontanes est ambitieux, et de la bonne manière ; rien d'un rêveur de chimères; un homme tout pratique et qui vous fait sa devise intime du souhait moliéresque : *honor, argentum et bonum appetitum*.

Il a d'ailleurs ce qu'il faut pour réussir : un profond respect pour les choses respectables, les anciens, le grand siècle, la religion, M. de Voltaire, en public du moins ; entre quatre murs, c'est autre chose ; il a le propos libre et se passe des hardiesses. Sans pareil surtout pour découvrir, sonder, encenser, manier, pousser, utiliser les amis des deux sexes, tant au-dessus qu'au-dessous de lui. Le bon Chênedollé, séduit, verra plus tard à son sourire « une expression céleste » : « il aimait la jeunesse, dit-il; *il aimait l'Espérance* (4) », ajoute-t-il sans malice.

(1) C'est Lamartine qui le voit ainsi. *Souvenirs et portraits*, t. III.
(2) Le *Sanglier d'Érymanthe*, dira-t-on dans la société de Mme de Beaumont.
(3) Joubert célèbre dans une lettre de 1794 cette capacité de son estomac. — *Correspondance de Joubert*.
(4) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 286-287.

Assez tôt, s'étant fait soutenir par La Harpe et Ducis, avec peu de génie, mais du goût et du métier, il a acquis une bonne réputation d'homme de lettres, par un certain nombre de poèmes sur des sujets variés.

Muni de cette réputation, jointe à sa prudence naturelle, qui le rend tolérant, modéré, conciliant, pourvu d'un scepticisme accommodant, d'un fond de paresse jouisseuse qui lui fait aimer ses aises, ses habitudes morales et intellectuelles, il passe, à la veille de la Révolution, pour une manière de sage.

Son seul défaut, écrit de lui Joubert en 1788, est une certaine mobilité d'opinion très agréable en lui, et dont ses amis seraient bien fâchés de le voir corrigé.

L'aimable esprit ! C'est lui qui dira : « Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. »

Vient la Révolution. Notre Atticus reçoit sur les reins, comme les autres, le coup de fouet formidable. Son appétit s'en décuple. Le voilà qui regrette le temps perdu. Il écrit à Boisjolin, son ami (1792) :

Un souris de l'amour est plus doux à vingt ans ;
Mais à trente ans, la gloire est plus douce peut-être...

Sans trop de répugnance pour les idées nouvelles, l'envie de tenir un rôle, qui sera d'ailleurs conforme à son tempérament, lui fait rédiger, dès octobre 1789, avec Flins et Ginguené le *Journal de la Ville et des Provinces*, ou *le Modérateur*, qui, dit Sainte-Beuve, remplissait son titre.

Bientôt, effrayé par la tournure que prennent les événements, retiré à Lyon, s'étant fait bien marier par Joubert, pourvu d'une dot honnête, il se terre et se tient coi. Après le siège, dès qu'il le peut, il regagne Paris. Là, l'homme prudent se laisse compromettre pour avoir rédigé la pétition lyonnaise chargée de demander à la Convention le rappel de Collot-d'Herbois. Bien que la pétition fût, dit un historien lyonnais (1), « pleine d'art et de cajolerie », la Convention le prit de travers. On avait, paraît-il, reconnu son style. Il fallut se recacher, cette fois aux environs de Paris.

Après Thermidor, ces tribulations lui profitent, non, vrai-

(1) Guillon, *Histoire de Lyon*, II, 180.

semblablement, sans qu'il y ait avisé. Il est fait membre de l'Institut dès sa formation et on le nomme professeur à l'École centrale des Quatre-Nations. Il se trouve plus en vue qu'il n'a jamais été. Les temps étant devenus propices, il fait maintenant profession de modérantisme, et même il commence à attaquer, au nom de la continuité des traditions, l'œuvre trop brusque de la Révolution.

A cet égard, les discours qu'il prononce en séance publique au nom des professeurs de l'École centrale des Quatre-Nations, en 1796, méritent notre attention. Après avoir déclaré qu'ils avaient, ses collègues et lui, « une indifférence presque générale pour toutes les places qui ne donnent que du crédit et des richesses », il démontre qu'une législation qui ne repose pas sur les mœurs et sur les traditions ne peut être que caduque. Et, dans un autre discours, il proclame la prééminence à tout jamais du siècle de Louis XIV, non seulement au point de vue du goût, mais encore au point de vue de la philosophie. C'est le *monarchien* qui, rompant avec sa prudence ordinaire, se risque à jouer sa carte, un peu tôt, parce qu'il croit épuisée l'énergie du virus révolutionnaire.

Toujours modéré d'ailleurs, il fonde le *Mémorial* (20 mai 1797) et il y travaille, avec La Harpe, sans fracas ni violences, mais assidûment, à préparer les voies de la Restauration.

Arrive Fructidor (1). Le *Mémorial* est supprimé. Pour n'être pas déporté, il faut s'exiler. Fontanes étant déjà venu à Londres en 1785 pour essayer, sans succès, d'y fonder une *Correspondance,* sorte de revue destinée à faire connaître à l'étranger le mouvement des idées françaises, le choix du lieu d'exil en est plus tôt fait. Il part pour l'Angleterre.

A Londres, on s'empressa : c'était un des hommes les plus en vue du parti monarchien ; il apportait des opinions, des nouvelles, des jugements, des pronostics, et ces mille détails que les conversations disent toujours mieux que les lettres. Son esprit, son rôle, sa personne intéressaient.

De tous, le plus empressé fut Chateaubriand. Il avait aperçu Fontanes en 1789, à Paris, dans le temps où il se cher-

(1) 4 septembre 1797.

chait des relations parmi les lettrés philosophes qui menaient joyeuse vie. Flins, un des adorateurs de sa jolie sœur Farcy, lui avait fait rencontrer Fontanes. De là, des relations d'un jour. Il s'en était souvenu, assez au moins pour le mettre au nombre des personnages auxquels il faisait dans son *Essai* les avances les plus flatteuses.

Il n'en fallut pas plus pour que Chateaubriand accourût au-devant de Fontanes. Quels furent leurs premiers rapports, et comment se fit l'accord de leurs opinions et de leurs goûts? Il est à croire qu'ils eurent de la peine à se reconnaître, parce que, s'étant d'ailleurs peu connus, ils se trouvèrent assez changés sur ce peu qu'ils s'étaient connus.

Que pensa Fontanes, qui travaillait alors à sa *Grèce sauvée*, des morceaux ou des esquisses que put lui lire Chateaubriand?

Si quelque chose, dit Chateaubriand, devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire... Toutefois mon ami, au lieu de se révolter contre ma barbarie, se passionna pour elle. Je voyais bien de l'ébahissement sur son visage quand je lui lisais des fragments des *Natchez*, d'*Atala* et de *René ;* il ne pouvait ramener ces productions aux règles communes de la critique, mais il sentait qu'il entrait dans un monde nouveau, il voyait une nature nouvelle; il comprenait une langue qu'il ne parlait pas. Je reçus de lui d'excellents conseils : je lui dois ce qu'il y a de correct dans mon style, il m'apprit à respecter l'oreille; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples (1).

Cela est écrit bien longtemps après. Mais alors, en 1797, Fontanes aperçut-il, au débarqué, l'initiateur du romantisme? Quelle fut la nature de ses premiers conseils? Quelle fut la part de l'ébahissement et celle de l'admiration?

Il n'est pas facile d'en décider. Mais Chateaubriand doit exagérer l'ébahissement comme l'admiration. Il suffit que Fontanes ait été intéressé par une originalité qui pointait, mais n'éblouissait pas encore. Témoin l'*Essai*, témoin la première partie des *Natchez*, la partie *épique*, d'un style si ingénieux et si peu « barbare (2) » ; témoin cette singulière « Histoire cana-

(1) *O.-T.*, II, 166.

(2) Les images, les comparaisons, les périphrases surtout en sont à retenir. On lira, par exemple, la peinture du défilé qui suit la revue des

dienne » : *Azakia*, que publiera sous l'anonyme le *Paris* de Peltier, l'an suivant (31 décembre 1798), et qu'il faut certainement mettre au compte de Chateaubriand (1). Ce Français qui, vivant au milieu des sauvages sous le nom de Caelario, est mêlé à leurs combats et à leurs amours, doit être le prototype du René des *Natchez*, et ceux qui aiment à pister les grands types littéraires dans les stades peu connus de leur évolution s'intéresseront certainement à lui. Or, il y a plus de Rousseau encore que de Chateaubriand dans cette situation, revêtue à tout jamais d'une marque de fabrique indélébile, où la Huronne Azakia, non moins vertueuse que jolie, est placée entre son amant Castainville, devenu le Huron Caelario, et son vertueux mari Ouabi, aussi peu jaloux et non moins confiant que l'immortel Wolmar. Il est clair qu'en ce Caelario René ne s'est pas encore tout à fait dégagé de Saint-Preux. Et le style ne porte pas davantage la marque d'une personnalité extraordinaire.

Sur le terrain de la politique, qui nous intéresse plus spécialement, la reconnaissance fut peut-être un peu moins aisée. Chateaubriand avait connu Fontanes philosophe, dilettante, sceptique, libéral, favorable à la Révolution commençante, à peu près ce que lui-même, au fond, était resté. Depuis, Fontanes avait vécu à Lyon sous les bombes ; certains disaient qu'il s'en était échappé déguisé en paysan, avec une hotte sur son dos ; que, dans cet équipage, il avait dû passer devant la guillotine en chantant le *Ça ira* de sa plus belle voix (2). Ce sont des choses qui ne s'oublient pas. A Paris, il avait eu derechef la vision de l'échafaud. La Terreur passée, quand on croyait tout fini, il venait à peine d'échapper à la déportation ! Il arrivait *enragé*.

> En politique, dit Chateaubriand, il déraisonnait ; les crimes conventionnels lui avaient donné l'horreur de la liberté. Il détestait les journaux, la philosophaillerie, l'idéologie... (3).

troupes de Chépar, au livre I : « Les jambes noircies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages... »

(1) Cf. BALDENSPERGER, « Chateaubriand et l'émigration française à Londres » (*Revue d'hist. litt.*, 1907), p. 606.

(2) On trouvera cette histoire dans le *Paris* du 28 février 1799. Fontanes la fit démentir dans le numéro suivant.

(3) *O.-T.*, II, 172.

Aussi ne fallait-il plus lui demander, dans les conversations surtout (1), la prudente modération du *Mémorial ;* se trouvant d'ailleurs en sûreté de l'autre côté de la Manche, et ne se gênant plus, il ne voulait plus de ménagements.

Des ménagements, il n'y a qu'à relire l'*Essai* pour voir combien Chateaubriand désirait en garder encore, et la mésaventure de Fontanes était bien faite pour le confirmer dans ses intentions prudentes. Pourtant l'accord se fit, mais c'est Fontanes qui donna le ton, et Chateaubriand qui prit l'unisson. Tout l'indique : l'âge, l'importance respective des deux personnages, et enfin, si l'avenir était vraiment à la réaction, si Fructidor était la dernière convulsion de la Révolution à l'agonie, quelle aide Chateaubriand, si pressé, si avide de sortir à la fois de l'obscurité et de la misère, ne devait-il pas espérer d'un homme comme Fontanes?

Il le vit habile et décidé, infiniment plus au courant et plus instruit des réalités de la politique que les idéologues de l'émigration londonienne. Pressentant un sauveur, il se fit disciple ; adhérant à la doctrine de ce maître imprévu, et croyant à sa fortune, il s'accrocha désespérément.

D'ailleurs, tout ce qu'il entendait depuis quelque temps dans les milieux émigrés le préparait à accepter l'autorité de Fontanes.

Les lettres et la politique ne furent pas les seuls sujets de leurs entretiens. La philosophie et la religion y eurent part également. Sur un point, sur la valeur esthétique de la religion, Fontanes allait trouver son nouveau disciple particulièrement docile.

Le caractère le plus original de sa propre poésie est peut-être une religiosité parfois teintée de philosophisme (2) et parfois relevée, comme dans sa *Chartreuse de Paris,* d'une sentimentalité mélancolique, voire de sensualité amoureuse :

Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit au fond des monastères...

Ces accents, ce ton, cette tournure d'esprit ne pouvaient que

(1) Nous savons de reste, et par Chateaubriand lui-même, que Fontanes parlant et Fontanes écrivant n'étaient pas le même homme.

(2) Comme dans le Discours sur l'édit en faveur des non-catholiques,

plaire à celui qui venait de citer dans l'*Essai* de longs passages du *Jour des Morts* (1), et s'amusait à traduire en vers une élégie de Gray sur les *Tombeaux champêtres* (2). Cela sentait encore son Rousseau. N'était-ce pas Rousseau qui avait inspiré tant de pages de l'*Essai*, si bizarrement juxtaposées aux objections voltairiennes, le soin de la conciliation étant laissé au lecteur (3)?

Comme les deux amis avaient à cet égard même goût et même sentiment, on peut penser que ce fut surtout sur ce terrain de « l'imagination catholique » que se fit leur liaison intellectuelle et que se développa la sympathie.

Sur un autre point, sur la valeur sociale et politique de cette même religion, l'accord probablement ne fut guère plus difficile, ni plus long à établir. Pour avoir abjuré ses erreurs philosophiques et se trouver, à l'heure actuelle, bien revenu, surtout depuis Fructidor, de l'idéologie et des idéologues, Fontanes n'était nullement devenu, sous l'influence de Joubert ou de tout autre, comme on le croit quelquefois (4), un croyant convaincu. Il suffirait, pour s'en assurer, de jeter un coup d'œil sur sa lettre à Lucien Bonaparte du 18 avril 1801, dont il sera question plus loin.

Mais, quant à l'appui utile que pouvait trouver en la religion et en ses ministres de tout ordre le gouvernement, quel qu'il fût, qui devait succéder au Directoire, dont les jours étaient, selon lui, comptés, c'était autre chose. Les désordres de la Révolution lui avaient ouvert les yeux sur l'insuffisance sociale de l'idéologie, et, au moment de la réaction thermidorienne, il s'était souvenu à propos des paroles à lui dites, en 1787, par le philosophe genevois Bonnet :

(1) *Essai*, I, chap. XXII.

(2) *Paris* (11 décembre 1797) publie deux traductions en vers de l'élégie de Gray, l'une est donnée comme de « M... de Saint-Malo, auteur de l'*Essai sur les Révolutions anciennes et modernes* », et le rédacteur, en louant les deux morceaux, dit qu'il est assez naturel que, dans leur situation, des émigrés écrivent sur les cimetières. Dans les *OEuvres*, l'élégie est datée de 1796

(3) Ainsi le passage : « Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent... » (II, 286) qui passa dans le *Génie du christianisme*, ou l'éloge des curés de campagne, qui eut le même sort,

(4) Cf. L. SÉCHÉ, « Genèse du *Génie du christianisme* ». (*Revue bleue*, 1902, p. 500.)

Il est temps, avait dit Bonnet, que la véritable philosophie se rapproche, pour son propre intérêt, d'une religion qu'elle a trop méconnue, et qui peut seule donner un essor infini et une règle sûre à tous les mouvements de notre cœur...

Et Fontanes avait brodé sur ce texte un article du *Mémorial*. Il était déjà l'homme qui allait faire sienne la devise : « Point de culte, point de gouvernement », et déclarer tout catégoriquement qu'après une armée victorieuse il ne connaissait point « de meilleurs alliés que les gens qui dirigent les consciences au nom de Dieu (1) ».

D'autre part, M. Baldensperger a fort bien montré (2) à quel point était devenue courante, dans les milieux émigrés fréquentés par Chateaubriand depuis la publication de l'*Essai*, l'idée que la persistance des traditions catholiques était une garantie contre-révolutionnaire, et que le sentiment chrétien était nécessaire au maintien de l'ordre social, à la stabilité des institutions, à l'accomplissement espéré de la Restauration (3).

Tout porte donc à croire que, sur ce point encore, Chateaubriand, s'y trouvant préparé d'avance, se pénétra vite des idées de Fontanes, tout en réservant, bien entendu, au moins autant que Fontanes lui-même, ses croyances intimes ; car, il ne faut pas l'oublier, c'est précisément à cette époque (4) qu'il écrivait en marge de son *Essai* les gloses si terriblement impies que Sainte-Beuve a le premier signalées (5).

Fontanes pressa-t-il alors son jeune ami de mettre son talent, ce talent qui perçait, et se perdait dans les fragments inédits dont il avait eu connaissance, au service de ces idées? Chateaubriand l'offrit-il de lui-même? On n'en sait rien.

Ce qu'on sait, le voici : il y avait à Londres un agent des princes qui était là, avec le duc d'Harcourt, ce qu'étaient, ou ce que furent plus tard, à Hambourg de Thauvenay, à Vienne La Fare, à Madrid le duc d'Havré, à Rome de Vernègues, à Lis-

(1) Cf. la lettre susdite à Lucien Bonaparte.
(2) Article cité.
(3) M. Baldensperger cite d'intéressants passages de Montlosier, de Lally-Tollendal, de Peltier, de Calonne, où se manifeste clairement cette opinion.
(4) Fin de 1797.
(5) Sainte-Beuve, *Lundis*, t. X.

bonne de Coigny, à Naples de Chastellux. Tous avaient pour mission de mener des négociations plus ou moins occultes avec les gouvernements étrangers, de fournir des renseignements sur l'état de l'opinion en France et dans le pays où ils résidaient, de coordonner les efforts de l'émigration, de recueillir des fonds et aussi d'en distribuer pour les besoins de la cause bourbonienne (1).

A peine arrivé à Londres, Fontanes, royaliste de marque, et manquant d'argent, se trouva en rapport avec du Theil, et ce fut Chateaubriand qui le conduisit chez lui (2). L'audience étant particulière, nul n'y assista et Chateaubriand lui-même resta dans l'antichambre, confondu dans la foule des solliciteurs. Il est donc impossible de savoir au juste ce qui s'y dit. Mais il est certain que Fontanes demanda pour lui-même et, quoique ex-monarchien, obtint une subvention de l'agent des princes. Elle lui sera reprochée plus tard, et combien amèrement!

Il en demanda une aussi pour Chateaubriand, mais là, soit qu'il eût été moins éloquent, soit que son ami parût à du Theil moins intéressant, il n'obtint qu'une promesse.

Chateaubriand nous dit que son ami sortit fort satisfait :

M. du Theil avait promis d'encourager la publication de *mes ouvrages* et Fontanes ne pensait qu'à moi.

Quels ouvrages ? Le frère du roi sans trône n'étant pas en mesure d'encourager les tentatives littéraires d'un inconnu, il est clair qu'il ne peut être ici question des *Natchez* ou d'une continuation de l'*Essai*, ou de *René*, ou de quoi que ce soit d'analogue. Sans doute il s'agissait de quelque subvention en vue d'encourager la publication d'écrits royalistes.

On attendit donc la réalisation de cette promesse, pour laquelle Fontanes revint à la charge, et, en attendant, une grande intimité d'existence et de pensée s'établit. Fontanes

(1) Ce du Theil distribuait de l'argent quand il y en avait dans la caisse. Quand il n'y en avait pas, il en récoltait, et en fournissait au comte d'Artois qui dépensait largement. Il avait notamment inventé un moyen peu recommandable d'en procurer à son maître (de Boigne, I, 180). — Cf. aussi sur du Theil une brochure de Méhée de la Touche, parue en 1804 : *Alliance des Jacobins de France avec le ministère anglais.*

(2) *O.-T.*, II, 168.

s'était logé près de Chateaubriand qui s'était fait son cicerone et lui montrait Londres, quand il ne l'emmenait pas dans la campagne, ou quand ils n'assistaient pas ensemble à des réunions royalistes comme celles où Cléry, nouvellement débarqué, donnait lecture de son journal de la captivité du roi au Temple (1).

C'est au cours de ces conversations et de ces promenades que l'adhésion du disciple au maître se fit, absolue et complète, car Fontanes écrira, peu après l'avoir quitté, à Chateaubriand :

> Vous êtes la seconde personne (la première était Joubert) à qui, dans le cours de ma vie, j'ai trouvé une imagination et un cœur de ma façon (2).

Et Fontanes, qui vit à Londres des subsides de du Theil, agent du comte d'Artois, qui est lié avec l'irréductible Peltier par qui il est présenté aux notabilités de l'émigration et notamment au duc de Bourbon, choses qui seront plus tard de la part du même Peltier la matière de reproches sanglants dans l'*Ambigu* (3), Fontanes compte au parti absolutiste et y entraîne Chateaubriand, lequel s'éloigne un peu de ses amis monarchiens et espère en revanche participer aux largesses de du Theil.

Au bout de sept à huit mois, Fontanes, qui, malgré les secours monnayés qu'il reçoit des princes, par du Theil, n'a pas cessé d'essayer de rentrer en grâce auprès du Directoire (4), commence à s'ennuyer tout à fait. Il croit pouvoir retourner en France, mais non directement. Il lui faut faire un crochet par Hambourg, autre centre d'émigration, mais d'un autre esprit que Londres, et où le royalisme se relâchait. C'était « comme une espèce de purgatoire où les personnes qui méditaient de rentrer en France venaient se préparer à l'abjuration de leurs principes exclusifs (5) ». Vraiment Fontanes n'avait pas besoin

(1) *O.-T.*, II, p. 167 et suiv.
(2) Lettre du 28 juillet 1798.
(3) Cf. *Ambigu*, n[os] des 31 janvier et 10 avril 1804.
(4) Peltier lui rappellera (*Ambigu* du 31 janvier 1804) qu'il lui portait « dans son modeste *garret* de Panton Square les lettres par lesquelles le régicide Johannot lui mandait qu'il n'avait pu fléchir en sa faveur le régicide Rewbell » et qu'alors c'étaient les princes qui le faisaient vivre.
(5) De Boigne, I, 160.

de passer par là ! A Hambourg, il est d'ailleurs arrêté quelque temps par une recrudescence de sévérité du Directoire à l'égard de ses ennemis. Fort effrayé par les fusillades d'émigrés qu'on signale alors de tous côtés (1), il juge bon, avant de rentrer, de rompre les communications avec le comité de Londres, composé de brouillons compromettants.

L'orage inattendu qui vient d'avoir lieu à Paris, écrit-il à Chateaubriand de Hambourg (28 juillet 1798), est causé, j'en suis sûr, par l'étourderie des agents et des chefs que vous connaissez. J'en ai la preuve évidente entre les mains. D'après cette certitude, j'écris *Great Pulteney Street* (où demeurait du Theil), avec toute la politesse possible, mais aussi avec tous les ménagements qu'exige la prudence. Je veux éviter toute correspondance au moins prochaine, et je laisse dans le plus grand doute sur le parti que je dois prendre et sur le séjour que je veux choisir (2).

Il est moins discret avec Chateaubriand à qui il apprend qu'il va se fixer dans le voisinage de Saint-Germain. Mais il laisse de côté, pour le moment, la politique royaliste, dangereuse, et redevenant homme de lettres, il travaille à avancer sa *Grèce sauvée :*

J'ai fait la moitié d'un nouveau chant sur le bord de l'Elbe et j'en suis plus content que de tout le reste.

Il conseille à Chateaubriand d'en faire autant et d'avancer ses *Natchez*.

Ce que vous m'en avez lu, et surtout dans les derniers jours, est admirable et ne sortira plus de ma mémoire (3).

Et pensant toujours au solide pour ses amis comme pour lui, c'est une justice à lui rendre, il espère que « la parole si souvent donnée par le *contrôleur général des finances* (du Theil) est au moins acquittée en partie ».

Mais Chateaubriand, resté à Londres, et qui n'a pas obtenu la subvention sollicitée, Fontanes étant sur place, insistant, et quand on comptait sur lui, l'obtient encore moins, Fontanes parti, et, qui plus est, déjà suspecté de tiédeur ou de négli-

(1) Voir le *Paris* des six derniers mois de 1798.

(2) Cf. la lettre dans Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 34. Cette lettre figure dans les *Mémoires d'O.-T.*, II, 173.

(3) *Ibid.*, même lettre.

gence, peut-être de défection ou de trahison. Du Theil, toujours « environné de tous ces défenseurs du trône et de l'autel qui battaient les pavés de Piccadilly, d'une foule d'espions et de chevaliers d'industrie échappés de Paris sous divers noms et divers déguisements, et d'une nuée d'aventuriers belges, allemands, irlandais, vendeurs de contre-révolution (1) », a confondu Chateaubriand dans cette foule. Et comment, à cette époque, l'en eût-il distingué?

Le *Contrôleur des finances* n'a point tenu sa parole, répond-il à Fontanes (15 août 1799), et je suis très malheureux.

Pas d'argent, pas d'écrit politique. L'éclosion du polémiste, qu'un obscur instinct poussait peut-être alors à se révéler, est ajournée dans le futur, et voilà Chateaubriand, comme Fontanes, absorbé de nouveau par la pure littérature, et tout à ses *Natchez*, auxquels il ne cesse en ce moment de penser et de travailler.

Privé de Fontanes, il est retombé, semble-t-il, dans une quasi-solitude ; il est toujours pauvre et il est de nouveau fort triste. Il est même probable que l'attitude suspecte de Fontanes lui a nui dans les milieux émigrés. Dégoûté lui aussi de la politique royaliste, il ne cherche point à y ramener Fontanes :

J'ai laissé là toutes vos anciennes connaissances... Quelques personnes m'ont questionné sur votre compte. J'ai répondu comme je devais. Il paraît que beaucoup de *petites gens* sont peu contents de vous. Au nom du ciel, évitez tout ce qui peut vous compromettre, laissez à d'autres un métier indigne de vos talents et qui troublerait le reste de votre vie et celle de vos amis (2).

Ces conseils n'étaient pas indispensables; Fontanes n'avait garde de se compromettre encore sans profit. Du reste, la confiance de son ami n'a pas faibli. Plus que jamais il s'attache à lui, prodiguant les marques d'attachement, de dévouement, si humble, lui dont on n'a jamais vanté l'humilité.

(1) *O.-T.*, II, 168.
(2) 15 août 1798. *Correspondance de Chateaubriand*, I, 11. MM. Louis-Thomas et Champion ayant bien voulu me communiquer, au fur et à mesure, les épreuves de la *Correspondance*, qu'ils publient, je référerai à leur ouvrage, autant que me le permettra l'avancement de son impression.

Si je suis la seconde personne à laquelle vous avez trouvé quelques rapports d'âme avec vous, vous êtes la première qui ayez rempli toutes les conditions que je cherchais : tête, cœur, caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens que désormais je vous suis attaché pour la vie. . Vous possédez sans aucun doute le plus beau talent de France... Est-il donc possible que vous ne soyez pas touché de tout ce que le ciel a fait pour vous et que vous songiez à autre chose qu'à la *Grèce sauvée?*... De vous à moi, et de la *Grèce sauvée* aux *Natchez,* la chute est immense; mais vous voulez que je vous parle de moi...

Et il lui indique le plan des *Natchez,* une « division toute antique », en livres, qui doit se ressentir de l'influence de Fontanes; il y a un *livre de l'enfer,* un *livre du ciel,* etc. (1).

Ainsi retombé à peu près dans son premier isolement et plus que jamais démuni d'argent depuis que, devenu auteur, il a cessé ses leçons de français, il se rapproche de Peltier, l'homme de ressources, qui l'a une première fois tiré d'affaire. Les *Mémoires d'outre-tombe* ne mentionnent ce rapprochement qu'en raccourci, sous la forme d'une excursion improvisée vers Hampton Court et Oxford (2). Cela est regrettable, car Chateaubriand eût certainement pu trouver là-dessus dans ses souvenirs des détails qui nous eussent intéressés. Bien plus tard, le noble vicomte a parlé avec une désinvolture peu reconnaissante de cet « hilareux » confrère, et on ne s'est généralement pas avisé de lui en faire reproche. On a bien critiqué l'absence de gratitude dont il a fait preuve à l'égard de celles qui l'avaient aimé, une seule exceptée, mais personne n'a relevé le ton dégagé, délibéré et moqueur qu'il prend avec Peltier.

Ne parlons pas des services rendus à l'émigré besogneux par l'homme de ressources ; tout en combattant sans relâche pour le roi légitime, Peltier buvait en champagne, disent les *Mémoires*, les riches appointements que lui servaient en sucre les nègres d'Haïti. Il était à Londres leur chargé d'affaires! Combien d'émigrés eurent recours à cette bourse aux mailles relâchées! Mais là n'est pas le principal. Il y a chance pour que la verve, le tempérament, l'activité de cet endiablé Peltier n'aient pas été sans influence sur le jeune talent de Chateaubriand, et

(1) *Correspondance de Chateaubriand,* I, 11.
(2) *O.-T.*, II, 216.

pour que le polémiste qu'il fut plus tard ait été éveillé, pour une part, la moins solennelle, mais la plus vivante, par le hardi pamphlétaire des *Actes des Apôtres,* du *Paris* et de l'*Ambigu*. Peltier fut, trop tôt, un grand journaliste, en un temps où le métier ne menait à rien, et pas même à la gloire. On prend un singulier intérêt, aujourd'hui encore, à feuilleter la longue collection de ses articles cruellement injustes, mais passionnés, mordants, implacables, et quelquefois bien clairvoyants dans leur insolente éloquence.

Il y a dans tout Chateaubriand, dans celui des *Martyrs* ou des *Natchez* comme dans celui du *Conservateur* ou des *Mémoires*, deux écrivains, quelquefois très fondus l'un dans l'autre, l'un guindé, solennel, phraseur et périphraseur; celui-là est froid, poncif, ennuyeux; c'est celui qui se souvient trop des leçons de Fontanes. Mais il y en a un autre, incroyablement vif, hardi dans ses images, dans la propriété énergique des termes, créateur d'un verbe précis, vivant, pittoresque et neuf. On peut croire que cet autre, avec tout son génie, doit un peu à Peltier. Or, au seul Fontanes, marquis et pair, fut payé dans les *Mémoires* le tribut des éloges reconnaissants, et Peltier, bohème « scalabreux », fut expédié en deux ou trois passages à peine sympathiques. Nous pensons qu'il méritait mieux.

Il est vrai que c'est un des traits de l'orgueil romantique que la dissimulation des origines, surtout en matière littéraire ou artistique, la grande affaire étant de frapper le vulgaire stupide par le spectacle d'une continuelle génération spontanée et de l'ébahir par la soudaineté mystique des illuminations du génie: *prolem sine matre creatam!*

Donc, Peltier, qui avait déjà fait accueil au jeune émigré dans son *Paris,* en publiant en décembre 1797 l'*Élégie* de Gray, publie encore une fois de lui, en décembre 1798, l'histoire d'*Azakia,* en attendant qu'il lui prête bientôt son journal pour un essai de plus de conséquence.

Voici dans quelle occasion : le citoyen Évariste Parny vient de produire sa licencieuse *Guerre des dieux,* soit qu'il veuille flatter par ce genre de production les goûts irréligieux des membres de l'Institut où il prétend pénétrer pour remplacer Delille, élu qui refuse de siéger, soit qu'il ait tout simplement

obéi au penchant qui l'entraine aux compositions érotiques. L'ouvrage, applaudi par les ennemis de la religion, fait dans les cercles de l'émigration londonienne un scandale effroyable. Le *Paris* du 15 mars 1799 constate le succès (trois éditions déjà !) et se désole. Le rédacteur estime que Parny sera poussé par ce détestable triomphe dans le sein de l'Institut, mais qu'il y entrera « marqué maintenant au sceau du crime ». Il ajoute que la publication d'un tel ouvrage lui paraît « une chose plus fatale pour l'Europe que la conquête de deux nouveaux royaumes par les républicains », et il cite avec horreur une appréciation de Ginguené, alors directeur de l'Instruction publique, « vil prôneur », qui dit qu' « attaquer par des fictions ingénieuses ces religions ennemies du bonheur de l'homme, verser à flots le ridicule sur ce qui fit verser tant de sang, c'est bien mériter de la révolution, de la patrie et de l'humanité ».

Bref, l'émoi est à son comble chez les émigrés de Londres. Dans le *Paris* du 15 avril (1799), Peltier apprend à ses lecteurs que le libraire Deboffe, homme bien pensant, ayant reçu de France, sans les avoir demandés, un certain nombre d'exemplaires de la *Guerre des dieux,* les a aussitôt jetés au feu sous ses yeux. Il se réjouit aussi que Parny vienne d'échouer complètement à l'Institut qui a élu le jeune Legouvé. Enfin, dans ce même numéro du 15 avril, il insère une vive critique de l'ouvrage de Parny, en déclarant toutefois qu'il ne prend nullement à son compte et même qu'il désapprouve *les principes relâchés et l'indifférence religieuse de son auteur*.

Or, cet auteur anonyme ne paraît pas être un autre que Chateaubriand, alors si lié avec Peltier.

Comme le morceau est fort important, en voici l'analyse avec le texte des passages essentiels :

SUR LE POÈME DE LA « GUERRE DES DIEUX », PAR ÉVARISTE PARNY

Le rédacteur commence par regretter qu'un poète aussi délicat que Parny (1) *se soit laissé entraîner par le désir d'avoir des lecteurs à*

(1) Ce ménagement n'étonnera pas si l'on se rappelle que Chateaubriand avait beaucoup de goût pour Parny, qu'il l'avait été visiter avant la Révolution et en avait été aimablement accueilli. (*O.-T.*, I, 221.)

tout prix. Il se demande pourquoi « tant de sarcasmes surannés contre une religion qui ne peut plus se défendre. Quel sel, quel attrait peuvent avoir aujourd'hui de prétendus bons mots contre Jésus-Christ, contre la Vierge Marie, contre saint Joseph, contre l'opération du Saint-Esprit, contre le Père Éternel. Que peut-on trouver d'ingénieux et de piquant dans les rapprochements bouffons entre Marie et Vénus, entre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe et l'aigle de Jupiter, entre quelques traits de la mythologie et quelques emblèmes de la religion? Enfin, quel intérêt peut avoir un poème dont l'objet est de retracer d'une manière grotesque et avec tous les accessoires de l'imagination la plus bizarre comme la plus cynique dans ses licences, la lutte de la religion chrétienne et du paganisme?

« On peut dire que tous les genres de railleries, comme tous les genres de cruautés, ont été épuisés contre cette religion. Presque tout ce qui nous environne nous la montre ou persécutée ou bafouée, ensanglantée par le glaive de la fureur ou poursuivie par les traits du ridicule ; nos bibliothèques et nos musées ne nous présentent guère que les barbaries des persécuteurs et les sarcasmes des satiriques ; nous ne pouvons presque pas ouvrir un livre sans y trouver une sortie contre elle, ni regarder un tableau sans y rencontrer un martyr : *elle n'est plus* (1), et tous les arts nous en retracent sans cesse et à l'envi le souvenir; entrez dans ce temple magnifique de la peinture où les chefs-d'œuvre du génie sont devenus les trophées des victoires, les pinceaux des Rubens et des Poussin vous la feront voir au milieu des fouets, des croix, des tenailles, du plomb fondu; feuilletez les archives de la littérature : toutes les pièces de poésie ou d'éloquence de ce siècle, tous les ouvrages si volumineux qu'il a produits avec tant de légèreté ne semblent avoir été composés que dans le dessein de la rendre haïssable ou ridicule ; et comme les tyrans révolutionnaires, dans leurs persécutions sanglantes, n'ont été que des copistes, les plaisants d'aujourd'hui ne peuvent plus être que des plagiaires.

« La plaisanterie est une arme redoutable, mais dont la pointe s'use aisément... »

Dix ans de révolution ont blasé les esprits. Comment, après tant d'attentats, d'attaques dramatiques contre la religion, ses cérémonies et ses ministres, le public pourrait-il être sensible à de simples épigrammes? La plaisanterie de Voltaire avait du moins le mérite de la hardiesse et de la nouveauté :

« Il lançait au moins ses traits malins contre un colosse imposant, que les siècles avaient affermi, que l'éclat des richesses, l'appareil de la puissance, les hommages, les respects, les adorations environnaient

(1) Souligné par le rédacteur.

de toutes parts, qu'appuyaient des droits antiques et que semblaient fortifier encore les abus mêmes qui devaient hâter sa ruine et qui justifiaient alors la satire. Tout est changé, ou plutôt tout a disparu; Parny foule aux pieds des cendres inanimées; il insulte une ombre vaine, un souvenir que le temps efface, affaiblit chaque jour. Ni l'audace de ses railleries, puisque la puissance qu'il attaque n'est plus qu'un fantôme, ni leur nouveauté, puisqu'il copie Voltaire, qui s'est copié lui-même si souvent, ni l'esprit de parti qui ne survit guère à la cause qui le produit, ne sauraient donner aujourd'hui de l'intérêt à son poème... »

Il se plaint enfin de l'immoralité du poème, et ici vient ce passage essentiel où est posée la question des rapports de la religion et des mœurs :

« Il faut le plaindre (Parny) de n'avoir pas senti que si quelque chose peut suppléer aux institutions religieuses, ce sont les mœurs, et qu'en vain nous avons écrit sur nos édifices et dans notre calendrier, à la place du nom des saints, celui des vertus, si nous n'en devenons pas meilleurs... »

Il termine en déplorant que Parny, jusqu'ici le rival de Delille, ait encouru une telle déchéance.

Ou nous nous trompons fort, ou c'est Chateaubriand qui parle ici, et qui nous traduit exactement par cet article son état d'esprit au printemps de 1799. Il est toujours, on le voit, parfaitement incroyant. Pour lui, la religion est morte; elle n'est plus qu'un souvenir, un « fantôme », une « cendre inanimée ». D'autre part, à ce titre même, il considère que les attaques dirigées contre elle sont devenues vaines, et que, n'ayant plus ni objet, ni nouveauté, elles manquent désormais d'intérêt. Ainsi, selon lui, ce qui manque le plus à Parny (et de là les réserves de Peltier qui pense à ses abonnés), c'est l'à-propos!

En outre Parny n'a pas vu que les bonnes mœurs peuvent seules suppléer la religion, et le voilà, l'imprudent, qui, combattant la religion, donne l'exemple de l'immoralité!

Entre temps, Chateaubriand est frappé de l'émotion excitée à Londres par cette *Guerre des dieux,* émotion qu'il faut bien attribuer à ce que l'auteur a porté la main sur des questions brûlantes. Serait-ce donc qu'elles ne sont pas aussi éteintes qu'il le prétend lui-même dans son article? Et dans sa ténacité de Breton, dans son effort persistant pour sortir à la fois de la

misère et de l'obscurité, ses yeux s'ouvrent à la faveur de cet épisode.

Il travaille toujours à ses *Natchez,* mais il commence à se demander si cette sorte d'épopée en prose, ce rêve de jeunesse pourtant si chèrement caressé, et depuis si longtemps, ne va pas laisser froid un public dont l'attention est ailleurs.

Puisque la renommée cherchée doit être littéraire faute de mieux, ne conviendrait-il pas plutôt de tenter un sujet plus *actuel,* plus accommodé au goût public, que les rêveries transatlantiques d'un inconnu, même transposées sur le mode antique à la façon de Fontanes?

Or le goût public, qu'est-ce autre chose, pour Chateaubriand, que le goût des cercles émigrés de Londres, et aussi que le goût de Fontanes?

N'est-ce pas alors qu'il se souvient des entretiens où Fontanes lui vantait, croyance à part, la valeur esthétique et morale du christianisme, et aussi des idées en cours dans les milieux qu'il a fréquentés?

Si les plaisanteries contre la religion sont usées, si la religion elle-même est morte, ne peut-on extraire des souvenirs qu'elle a laissés, et qui, eux, sont, de toute évidence, vivants, la poésie des choses mortes et des ruines, laquelle est, depuis quelques années déjà, fort à la mode? Dans les cimetières et les tombeaux, dans les cérémonies du culte, dans les fêtes ou les anniversaires, dans les églises et les monastères, dans les inspirations procurées aux poètes et aux artistes (il en est question dans l'article sur Parny), dans tout ce côté extérieur et sensible de la religion détruite, n'y a-t-il pas, pour les hommes d'imagination et de goût, une riche mine à exploiter?

N'est-ce pas la vraie voie, celle qu'a montrée Fontanes dans son *Jour des Morts* et dans sa *Chartreuse?* Et lui-même ne la suivait-il pas déjà sans s'en douter, instinctivement, quand il traduisait le *Cimetière de campagne,* de Gray?

En outre, s'il a répliqué à Parny que les bonnes mœurs peuvent seules tenir la place de la religion disparue, c'est donc que la religion soutenait et entretenait la moralité : quels étaient ces rapports entre la religion et les mœurs?

Ainsi s'élabore dans l'esprit de Chateaubriand, au cours du

printemps et de l'été de 1799 (1), à Richmond ou à Londres, dans la compagnie de Christian de Lamoignon « admirable jeune homme » que Fontanes, à son départ, lui a « légué », ce qui sera le premier état du *Génie du christianisme,* sous ce titre : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts,* ouvrage qui est, dit expressément Chateaubriand, « *une sorte de réponse indirecte au poème de la* Guerre des dieux *et autres livres de ce genre* (2) ».

Faisons attention que, l'hypothèse admise, c'est dans l'article sur Parny, s'il est bien de Chateaubriand, comme nous le croyons, qu'il faut chercher la toute première idée du *Génie du christianisme*. Le grand Nil, qui féconda la nouvelle Égypte stérile depuis un siècle sous la lumière trop claire du soleil rationaliste, est sorti de ce filet d'eau.

Remarquons en même temps l'importance de cette orientation originelle sur le développement ultérieur de la pensée de Chateaubriand, même par delà le *Génie du christianisme*. Est-ce que les *Martyrs* ne seront pas, à leur façon et révérence gardée, une autre *Guerre des dieux?*

Mais nous n'en sommes pas là.

Chateaubriand fait alors quelques essais pour tâter l'opinion : « quelques lectures de mes premières ébauches servirent à m'éclairer ». Cela réussit; on le complimente. Un des oracles de l'émigration en matière de goût, le chevalier de Panat, lui écrit, charmé :

Ce n'est plus un théologien dans l'école; c'est le grand peintre de l'homme sensible qui s'ouvre un nouvel horizon. Votre ouvrage manquait et vous étiez appelé à le faire... (3).

C'était donc bien la bonne voie. Désormais renseigné, Chateaubriand pousse son travail avec une extrême ardeur, afin de pouvoir, à l'heure toujours plus proche du retour, paraître avec

(1) « L'ouvrage ainsi commencé à Londres en 1799... » (*O.-T.*, II, 181.) — « Je passai une partie de l'été de 1799 à Richmond, avec Christian de Lamoignon, m'occupant du *Génie du christianisme.* » (*Ibid.*, p. 214.)

(2) Lettre à la citoyenne F..., 17 août 1799. (*Correspondance*, I, 12.)

(3) La lettre du chevalier de Panat est citée dans les *Mémoires*, II, 183; il n'y a guère de raison de ne pas la croire authentique. On remarquera à la fin la façon dont Panat associe Fontanes et Chateaubriand : « Deux noms qu'une même gloire doit unir. »

son livre à la main, et, soulevé par un succès littéraire, devenir enfin quelqu'un. Le rêve n'est plus d'être un La Rouërie ou un Cook, mais un La Harpe, un Fontanes, un Ginguené. C'est un grand bouillonnement, une exaltation de travail et d'espérance, une chaleur de composition où se refondent morceaux des *Natchez* et débris de l'*Essai*. Un libraire se trouve : Dulau, « libraire du clergé français émigré » ; il se charge de la publication, probablement sur la foi du succès des lectures.

Ce Dulau, ancien bénédictin, passe, d'après une anecdote du *Mémorial de Sainte-Hélène,* pour avoir été plus spécialement auprès de Chateaubriand l'indicateur et l'interprète du goût public. Il aurait fait observer que « les lieux et les temps n'étaient plus favorables aux déclarations antireligieuses; qu'elles étaient devenues banales et de mauvais ton; que le moyen le plus sûr de capter désormais l'intérêt public serait de prendre le contre-pied, de se vouer au contraire à la défense de la religion... (1). » Il était libraire, comme tel, intéressé au succès des livres qu'il publiait. Commerçant, il pouvait aussi savoir ce qu'on vendait ou ne vendait pas. Il a pu, comme un autre, donner un conseil utile, mais ne lui donnons pas trop d'importance. Ce qu'il avait vu, vraiment Chateaubriand, en regardant autour de lui, l'avait pu voir aussi bien (2).

Cet ouvrage, qui célèbre la moralité et la beauté du christianisme, qui est une réponse à la *Guerre des dieux* de Parny, sera une œuvre d'actualité, ce que l'*Essai* devait être, et ne fut pas; car en cette première tentative, le débutant sans expérience et sans conseil avait mal calculé son effort. Visant trop loin, pour avoir voulu prévoir et prédire, en d'autres termes dépasser l'actualité présente, il était retombé fort en deçà, en d'inactuelles théories sur les révolutions antiques.

(1) *Mémorial,* à la date du 1er juin 1816.

(2) Mme d'Anjou, correspondante à Paris de Louis XVIII et du comte d'Avaray, écrit le 11 juillet 1800 : « La philosophie perd de son crédit dans beaucoup d'esprits. Non pas que la plupart deviennent religieux, mais le règne de l'impiété a fait son temps. C'était une mode; elle est passée. On voit aujourd'hui plus d'ouvrages pour la défense de la religion qu'en faveur du système d'incrédulité. et les athées n'ont plus le haut du pavé. » Cité par Vandal, « les Raisons du Concordat ». (*Revue des Deux Mondes,* 1er février 1907.)

Cette fois, ce genre d'erreur paraît moins à craindre. Ce sera bien un « livre d'émigré », mais littéraire; la politique royaliste en sera bannie, et même toute politique, pour ne pas faire obstacle à la vente.

Hâtivement, en trois ou quatre mois, l'ouvrage est sur pied, sous presse, et vite l'auteur écrit à Fontanes pour le lancer. Il ne cache pas sa satisfaction et sa confiance. Bien sûr d'être en conformité d'idées et de goût avec son ami, il est convaincu que l'ouvrage lui plaira :

19 août 1799.

CITOYENNE,

On cherche à vendre pour cent soixante pièces de 24 livres, à Paris, les feuilles d'un ouvrage qui s'imprime chez l'étranger, et qui a pour titre : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux arts*. Cet *octavo*, de grandeur ordinaire, et formant un volume d'environ 430 pages, est une sorte de réponse indirecte au poème de la *Guerre des dieux*, et autres livres de ce genre. Il se divise en sept parties...

(Suit le plan de l'ouvrage.)

... Un grand nombre des meilleurs morceaux des *Natchez* se trouvent cités dans cet ouvrage qui, comme vous voyez, est du même auteur.

On vous le recommande particulièrement, citoyenne, et pour la vente des feuilles, et pour les papiers publics, lorsqu'il paraîtra. Adressez, nous vous en supplions, le plus tôt possible, à ce sujet, un mot par la voie de Hambourg, ou toute autre voie, à MM. Dulau et Cie, libraires, Wardour Street, à Londres... Il n'y a pas un mot de politique dans l'ouvrage qui puisse en empêcher la vente. Il est purement littéraire, et nous connaissons bien votre indulgence pour l'auteur. Nous croyons que vous serez contente de ce que vous verrez...

(Suit l'indication de morceaux des *Natchez* que Fontanes connaît déjà et qu'il retrouvera dans l'ouvrage.)

Quel long silence, chère citoyenne, et que de choses d'amitié on aurait à vous dire! Mais par ces temps de calamité, il ne faut mettre dans une lettre que les mots absolument indispensables. Salut, bonheur et souvenirs... (1).

On aura compris que la « citoyenne » à qui Chateaubriand écrit est Fontanes, qui se cache encore à Paris et qu'il ne faut pas compromettre. *Quel long silence!* En effet, de la dernière lettre de Chateaubriand à celle-ci, il y un an (15 août 1798-19 août 1799). Mais désormais la correspondance est renouée,

(1) *Correspondance*, I, 12.

car Fontanes répond le 17 septembre par une lettre qui est perdue, et à cette lettre Chateaubriand réplique par la lettre célèbre dite de la *Conversion*.

Ce 27 octobre 1799.

Je reçois votre lettre, en date du 17 *septembre*. La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes aux yeux, me dites-vous. Le ciel m'est témoin que les miens n'ont jamais manqué d'être pleins d'eau toutes les fois que je parle de vous. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrissent davantage, parce que vous êtes selon les choses de mon cœur, et selon l'idée que je m'étais faite de l'homme à grandes espérances... Au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. *Je viens encore de perdre une sœur* que j'aimais tendrement (Mme de Farcy) et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures changent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau (1). Toutefois Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse mes yeux vers lui. Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces que j'ai vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants.

Il faut que je vous parle encore de l'ouvrage auquel vous vous intéressez...

Suivent des détails sur son ouvrage, puis deux morceaux qu'il en extrait et qu'il cite, puis ceci :

Je vous avais mal cité le titre de l'ouvrage; le voici : *Des beautés poétiques et morales de la religion chrétienne, et de sa supériorité*

(1) Entre parenthèses, cette insistance sur ce point semble bien indiquer que Chateaubriand n'était pas sûr de trouver là dessus une égale conviction chez son ami.

sur tous les autres cultes de la terre. Il formera deux volumes in-8° de 350 pages chacun.

Mais, mon cher ami, ce n'est pas de moi, c'est de vous que je devrais vous entretenir. Travaillez-vous à la *Grèce sauvée?* Vous parlez de talents : que sont les nôtres auprès de ceux que vous possédez! Comment persécute-t-on un homme tel que vous? Les misérables! mais enfin ils ont bien renié Dieu qui a fait le ciel et la terre; pourquoi ne renieraient-ils pas les hommes en qui ils voient reluire, comme en vous, les plus beaux attributs de cet Être tout puissant?

Tâchez de me rendre service touchant l'ouvrage en question; mais, au nom du ciel, ne vous exposez pas. Veillez aux papiers publics lorsqu'il paraîtra; écrivez-moi souvent. Voici l'adresse à employer : *à M. César Godefroy, négociant à Hambourg;* sur la première enveloppe, et, au dedans : *à MM. Dulau et Cie, libraires...*

Je suis à présent fort lié avec cet admirable jeune homme (Christian de Lamoignon) auquel vous me *léguâtes* à votre départ. Nous parlons sans cesse de vous. Il vous aime presque autant que moi. Adieu, que toutes les bénédictions du ciel soient avec vous! Puissè-je vous embrasser encore avant de mourir (1).

Quel changement de ton! Regrettons d'abord que la lettre antérieure de Fontanes soit perdue. Elle expliquerait peut-être bien des choses dans la réponse qui y fut faite. On vient de voir qu'elle était fort triste. Fontanes embrassait son ami les larmes aux yeux; il se plaignait de persécutions; Chateaubriand le plaint et lui recommande de ne pas s'exposer.

C'est que Fontanes était rentré en France depuis plus d'un an (vers juillet 1798), mais ne pouvait se montrer. Malgré son impatience, aiguisée par le fait que la fortune de sa femme avait gravement souffert de la Révolution, il se tenait caché et tremblait qu'on le découvrît. Ce n'était pas sans motif. Fouché avait inauguré, dès son installation au ministère de la police (2 thermidor an VII — 20 juillet 1799), la politique de bascule qu'il allait pratiquer si longtemps, frappant à droite et frappant à gauche, fermant les Jacobins, autorisant les premières rentrées d'émigrés, mais en même temps impitoyable pour ceux qui tentaient de rentrer sans sa permission, surtout s'ils étaient suspectés de royalisme actif, ce qui était le cas de Fontanes. Les antécédents du ministre faisaient tout redouter,

(1) *Correspondance*, I, 15.

car la peine applicable, et encore fréquemment appliquée, était la mort (1). De là le désarroi et les inquiétudes de Fontanes.

« Je viens *encore* de perdre une sœur... » suppose une autre lacune dans la correspondance. Il s'agit de Mme de Farcy morte le 22 juillet 1799 (4 thermidor an VII) (2). Le *encore* suppose évidemment que Fontanes a également eu connaissance d'un autre deuil antérieur. En effet, Chateaubriand a perdu sa mère plus d'un an auparavant, le 31 mai 1798, mais il ne l'a su, à cause de son éloignement et de la difficulté des communications en ces temps troublés, que longtemps après. Mme de Farcy, après la mort de leur mère, lui a écrit de Saint-Servan le 1er juillet 1798 pour lui annoncer le triste événement, lui rappeler en même temps combien leur mère avait souffert de ses « égarements », et l'adjurer, au nom de la morte et au sien, de renoncer à ses erreurs (3). Quand Chateaubriand reçut cette lettre, Mme de Farcy elle-même était morte (4). Ce double deuil, ces reproches, agirent fortement, nous dit-il, sur son âme impressionnable et le ramenèrent à la foi. C'est la *conversion* dont il fait part à Fontanes sur un ton qui, en dépit d'une certaine emphase, paraît sincère.

Mme de Farcy étant morte le 22 juillet de cette année 1799, où nous sommes, et la mort de Mme de Chateaubriand mère n'ayant été connue de son fils qu'après cette date, la crise intérieure a pu se produire presque aussitôt, soit en fin juillet, soit au début d'août; mais on s'expliquerait mal en ce cas la sécheresse et le ton satisfait de la lettre adressée le 19 août à la « citoyenne Fontanes ».

On doit donc supposer que Chateaubriand n'a appris qu'après cette dernière date la mort de sa mère, qu'il en a tristement fait part à Fontanes (lettre perdue), que Fontanes lui a répondu sur le même ton (lettre du 17 septembre, également perdue) et qu'il vient de recevoir la nouvelle de son second

(1) Madelin, *Fouché*, chap. ix et x.

(2) Abbé Caron, *Vie de Julie de Chateaubriand, comtesse de Farcy*.

(3) *Essai sur les Révolutions*. Préface de 1826.

(4) D'après Chateaubriand lui-même. (*Génie du christianisme*. Préface de 1802.)

deuil quand il écrit la lettre du 27 octobre (1). Les émotions qui amenèrent la conversion auraient donc été ressenties entre la fin d'août et la fin d'octobre.

On remarquera en tout cas que Chateaubriand, qui parle d'une part de sa conversion et d'autre part de son livre, ne dit nullement à Fontanes que son livre est le résultat de sa conversion, ou du double deuil qui l'a provoquée.

Comment d'ailleurs le pourrait-il? Sa conversion ne peut remonter qu'à deux mois *tout au plus*, et Fontanes sait par Chateaubriand lui-même que le livre, terminé, est à l'impression depuis le même temps *tout au moins* (lettre du 19 août). Au moment de la conversion, le livre n'était plus à écrire, il était écrit.

Du reste, depuis ces deux mois, l'ouvrage s'est un peu modifié. C'était un in-octavo de 430 pages, maintenant ce sont deux in-octavo de 350 pages chacun. Un bien gros changement en si peu de temps ! Mais peut-être le changement est-il surtout dans la disposition typographique? Peut-être aussi Chateaubriand, encouragé par le succès de ses lectures, y aura-t-il infusé des *Natchez* à plus haute dose ? On peut croire enfin que sous l'influence de son double deuil il aura ajouté de belles pages émues, et peut-être de beaux chapitres, autant du moins qu'il était possible en un temps si court.

D'autre part, le titre a été changé, et libellé de façon que l'intention apologétique y soit plus accentuée. Il est vraisemblable qu'il n'y a pas là une simple question de présentation au public et que cela répond à une certaine modification dans les tendances de l'ouvrage.

On n'oubliera pas que Fontanes, après s'être vu conférer en propres termes « les plus beaux attributs » de Dieu, est vivement sollicité de travailler au succès de l'ouvrage et de « veiller aux papiers publics quand il paraîtra ».

Voilà la vérité, ou du moins aussi approchée qu'il est possible, sur les premières origines du *Génie du christianisme*.

Plus tard, dans la première préface de son ouvrage, pour des raisons que nous verrons, et, beaucoup plus tard, dans les

(1) Sur cette question de dates, Léon Séché, « Genèse du Génie du christianisme ». (*Revue Bleue*, 1902, I, 505, note.)

4



Mémoires d'outre-tombe, Chateaubriand a prétendu que le livre était sorti tout d'une pièce de la conversion.

Je jetai au feu avec horreur les exemplaires de l'*Essai*, comme l'instrument de mon crime ; s'il m'eût été possible d'anéantir l'ouvrage, je l'aurais fait sans hésiter. Je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva d'expier mon premier ouvrage par un ouvrage religieux : telle fut l'origine du *Génie du christianisme*... Le titre de *Génie du christianisme, que je trouvai sur-le-champ*, m'inspira ; je me mis à l'ouvrage, je travaillai avec l'ardeur d'un fils qui bâtit un mausolée à sa mère (1).

Chateaubriand a beau ajouter que ses matériaux étaient rassemblés et dégrossis à l'avance, le simple rapprochement des dates rend cette version insoutenable. Quant au titre de *Génie du christianisme*, on voit que Chateaubriand ne l'a pas encore trouvé au point où nous en sommes, et on va le voir apparaître un peu plus tard. Donc le livre n'est pas le fruit de la conversion. Le contraire serait plus vrai. L'ouvrage était auparavant conçu, élaboré, et, sous sa première forme, terminé. Mais sa composition même avait exalté la sensibilité de l'auteur. Les funestes nouvelles, les reproches maternels, l'atteignirent en cet attendrissement propice ; le monde des souvenirs l'entoura ; de chers fantômes voltigèrent. Combourg, Saint-Malo, le foyer éteint, la patrie absente parlèrent à l'exilé. Il pleura et crut.

Quand il écrivit à Fontanes le 27 octobre 1799, il n'avait plus guère à passer à Londres que la durée d'un hiver. Comment il le passa, nous le savons mal.

Les indications données par les *Mémoires d'outre-tombe* sur les derniers temps sont rares, vagues et contestables (2). Mais Bonaparte, revenu d'Égypte (9 octobre), avait renversé le Directoire (9 et 10 novembre 1799). Le 18-Brumaire ouvrait d'incertaines perspectives, mais que l'espoir vivace embellissait. L'émigration se dispersait, la haute surtout, qui rentrait en quête des débris de sa fortune.

La fidélité périssait par la tête, tandis que son cœur battait encore dans la poitrine de quelques gentilshommes de province à demi nus (3).

(1) *O.-T.*, II, 179.
(2) Cf. Baldensperger, article cité, p. 610 et suiv.
(3) *O.-T.*, II, 226.

Cette fois encore, comme à Bruxelles, comme à Coblentz en 1792, la foi légitimiste du jeune chevalier, à peine restaurée, encore mal raffermie, eut à souffrir de ces exemples. Qui ne l'en excuserait?

D'ailleurs, la petite société qui l'accueillait, où l'on fêtait ses confidences littéraires, s'en allait. Celle qui en était l'âme, cette « dernière des Ninons », Mme Lindsay, était partie, et, du continent, elle appelait les Lamoignon qui se préparaient à la suivre. Chateaubriand, de nouveau désorienté, délibéra, et finalement résolut de partir aussi, mais non sans de longues hésitations, sans des appréhensions dont les *Mémoires* portent la trace évidemment sincère. Car, à Londres, il vivait, bien trop modestement, il est vrai; mais en France, vivrait-il? Et que deviendrait cette petite, mais élégante notoriété de l'émigration? Dans le courant des choses de France, n'allait-elle pas s'évaporer en imperceptible fumée? Que d'efforts, que d'habileté, que de chance il faudrait pour en faire sortir une de ces réputations qui mènent à quelque chose!

L'*Essai?* oublié; ce qui d'ailleurs valait mieux. Il pouvait compromettre, concordait mal avec une orientation modifiée. Restait l'œuvre nouvelle qu'on imprimait, dont le succès se dessinait si bien, succès assuré, semblait-il, jusqu'ici, mais qui devenait tout d'un coup problématique si ce petit monde de l'émigration, d'où il devait s'épanouir, se dissolvait dans une société transformée, y trouvait d'autres préoccupations, d'autres goûts peut-être. Là pourtant était toute l'espérance, et pour qu'elle ne fût pas aventurée, jouée à la légère, il fallait attendre, voir venir, suspendre l'impression et, pour mieux prendre le vent, rentrer en France.

Mais qui fera rayer le nom de Chateaubriand sur la liste des émigrés? Qui trouvera un nouveau libraire? Qui veillera au moment voulu sur les « papiers publics »? Qui donc, si ce n'est « l'homme à grandes espérances », Fontanes, précisément en train de renaître aux honneurs et à la fortune.

Il avait eu un moment de grosse anxiété. Au temps où il se cachait encore, un cheval l'avait renversé comme il se promenait le nez au vent, près du Carrousel, et, par ce fait divers,

Fouché avait connu sa présence à Paris (1). Heureusement pour lui, la période d'extrême danger était passée ; c'était quelques jours avant Brumaire. Il fit intervenir des amis bien placés (il en avait toujours) : Maret, Laplace, Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Il est vraisemblable qu'il dut faire quelques déclarations, prendre certains engagements et s'alléger de ce qui lui restait de royalisme. Moyennant quoi, on le laissa tranquille. Nul doute qu'il ne vit avec plaisir Brumaire, défaite de ses pires ennemis.

Dès le lendemain, les radiations d'émigrés commençaient par les victimes de Fructidor, et le terrible Fouché s'en faisait le principal instigateur. Fontanes, officiellement rappelé le 3 nivôse (24 décembre 1799), avec La Harpe, Michaud, Suard, put circuler sans crainte, et, quelques semaines plus tard, un merveilleux coup de fortune, l'arrachant de l'ombre où il rôdait, le servait royalement.

Laissons parler Joubert :

La résolution de mêler l'éloge de Washington à la cérémonie des drapeaux d'Égypte fut prise fort tard ; trois jours restaient à peine à l'orateur qui serait choisi. On proposa à Bonaparte tous ceux qui avaient marqué dans la Révolution, tels que Garat, Talleyrand, Chénier ; il les refusa tous sous différents prétextes, et il indiqua lui-même Fontanes (2).

D'où venait ce choix prometteur? L'habile homme avait-il déjà fait agir Lucien Bonaparte ou Élisa Bacciochi? Il ne semble pas que ces relations aient été nouées dès cette époque, ou du moins assez étroitement. Le Premier Consul se souvint-il d'un certain article du *Mémorial* paru le 17 août 1797, peu après la campagne d'Italie, sous la forme d'une flatteuse *Lettre ouverte au général Bonaparte,* et qui contenait déjà des invites et des avances enveloppées ? Se souvint-il des discours traditionalistes des Quatre-Nations, vers le même temps? Vit-il que dans ce même même *Mémorial* Fontanes avait déjà célébré Washington (22 août 1797)? Il semble plutôt que le nom de Fontanes, peut-être soufflé par Maret, ait été mis en avant pour

(1) Bourrienne, *Mémoires,* III, 280.

(2) Joubert à son frère Arnaud, 6 avril 1801. Dans P. de Raynal, *Correspondants de Joubert.*

écarter des personnages compromis et compromettants. En outre, l'idée de célébrer Washington indiquait l'intention du Premier Consul de rassurer ceux qui craignaient son ambition. Pour célébrer ce héros modéré, il fallait un orateur modéré.

Quoi qu'il en soit, ce fut le début d'une belle fortune. Tout vint de là.

Fontanes, pris au dépourvu, et paresseux, faillit refuser. Trente-six heures lui restaient ! Le fidèle Joubert accourut, et ce fut le doux philosophe (1) qui remonta l'homme d'action, qui fit valoir l'occasion singulière, inouïe, porte ouverte à toutes les ambitions.

Fontanes fit donc l'éloge du héros émancipateur qui sut réconcilier les partis au lieu de profiter de leurs divisions, et quant à l'autre héros, qui faisait tout le contraire, il le loua comme s'il eût fait de même. C'est ce qu'on attendait. Il célébra également le génie qui crée les empires et le bon sens qui les conserve, glissa quelques conseils de modération et de prudence, détacha du discours des Quatre-Nations et reproduisit un hommage aux traditions, bref fit entendre des paroles avisées où presque tous les partis pouvaient trouver à louer et à approuver. Quelques années plus tard, l'éloge eût paru tiède, ou frais; alors, on admira ce mélange savamment lié, cet air de dignité, cette aisance élégante d'un orateur officiel sans platitude, et surtout l'incomparable convenance *(caput artis decere)* !

Le succès du discours fut grand :

Il a plus avancé sa réputation que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Depuis ce moment, il est recherché, fêté, choyé; on ne l'appelle plus que le nouveau Bossuet (2).

Seuls, en France, les Jacobins maugréèrent :

Ainsi préluda, dit plus tard Thibaudeau, à une longue série de louanges ce courtisan d'autant plus dangereux qu'il leur prêtait l'appui de l'éloquence et donnait à la flatterie un ton de dignité (3).

A Londres, les émigrés restés grognèrent. Peltier écrivit (4) :

(1) Ou peut-être son frère, Arnaud Joubert.
(2) Joubert à son frère Arnaud, 6 avril 1801.
(3) Thibaudeau, *le Consulat et l'Empire*, I, 173.
(4) *Paris*, 1er mars 1800. — La cérémonie avait eu lieu le 20 pluviôse an VIII (9 février 1800).

Ce qui nous engage à parler de cette cérémonie, c'est la singularité qu'elle offre de voir Fontanes, à peine affranchi de sa déportation à Cayenne, venir se mêler aux barbares auteurs du 18-Fructidor et prostituer son beau talent à célébrer Bonaparte sous l'allégorie de Washington.

C'était juste à ce moment que le désorienté Chateaubriand se préparait à requérir pour son livre et pour sa rentrée l'appui de cette gloire naissante, ou renaissante. Mais Fontanes n'avait-il pas un peu oublié, dans sa prospérité, l'ami des mauvais jours? On pouvait le craindre, car ses lettres étaient rares.

Vite, Chateaubriand lui en fait passer une pour réchauffer sa mémoire et son zèle.

Ce 19 février 1800.

Depuis cette première lettre, écrite de votre *solitude,* où vous m'annonciez que vous alliez me récrire incessamment, je n'ai pas reçu de nouvelles de vous. Est-ce, mon cher ami, que les jours de la prospérité vous auraient fait oublier un malheureux? Je ne puis croire qu'avec vos beaux talents vous soyez fait comme un autre homme. Je vous gronderais bien fort, si j'ignorais les dangers que vous avez courus ; je suis encore trop alarmé pour avoir le loisir d'être en colère. Êtes-vous bien remis au moins? Ne vous sentez-vous plus de votre chute (1) ? Dépêchez-vous de nous tranquilliser là-dessus.

L'ami commun qui vous remettra cette lettre vous instruira de mes projets et de l'espoir que j'ai de vous embrasser en peu de temps ; pourvu, toutefois, que vous ne soyez pas aussi paresseux et que vous songiez un peu plus à moi. Le citoyen du B... vous dira aussi où j'en suis de mon travail, les succès qu'on veut bien me promettre, etc... J'arriverai auprès de vous avec une partie de l'ouvrage imprimée, et l'autre manuscrite : *le tout formera deux volumes in-8° de* 350 *pages.* Vous serez peut-être un peu surpris de la nouveauté du cadre et de la manière singulière dont le sujet est envisagé. Vous y retrouverez, en citation, les morceaux qui vous ont plu davantage dans les *Natchez.*

Je désire bien, mon cher ami, que vous prépariez les voies auprès d'un libraire. *C'est là mon unique espérance. Si je réussis, je suis tiré d'affaire pour longtemps ; si je tombe, je suis un homme noyé sans retour.* Tâchez donc de vous donner un peu de mouvement sur cet article, et ensuite sur un autre très essentiel, dont du B... vous parlera (radiation de la liste des émigrés). On dit que cela est fort

(1) Il s'agit probablement de l'accident du Carrousel.

aisé ; je compte sur votre crédit, votre amitié et votre zèle. Si vous mettez de la promptitude dans vos démarches, si je puis compter sur un libraire en arrivant, je serai au village dans le commencement d'avril...

Écrivez-moi sur-le-champ un petit mot; notre ami du B... se charge de me le faire passer. J'espère que nous nous connaitrons encore un jour davantage, et que vous vous repentirez de m'avoir traité si froidement. Mille et mille bénédictions, mon cher et admirable ami; puissé-je vous voir bientôt et vous dire combien je vous suis sincèrement et tendrement attaché. Rappelez-moi donc vite sous l'influence de cette belle muse dont la mienne a un si grand besoin pour se réchauffer. Souvenez-vous que vous m'avez écrit que vous ne seriez heureux que lorsque vous m'auriez préparé une ruche et des fleurs à côté des vôtres (1).

Tendres reproches, rappel de promesses, assurances d'attachement, gracieux compliments, tout n'est ici que pour encadrer et faire valoir le paragraphe central dont la clarté ne laisse rien à désirer.

Cela signifie que le livre des *Beautés de la religion* est la carte sur laquelle Chateaubriand se prépare à jouer son avenir, en rentrant en France. Que le « cher et admirable ami » veuille bien l'aider à la jouer dans de bonnes conditions. L'affaire est sérieuse : s'il gagne, il pourra se croire sauvé ; s'il perd : « noyé sans retour » !

Quant au livre, notons en passant qu'il n'a plus tout à fait l'air que Fontanes lui a connu. On n'est plus aussi certain qu'il y retrouvera son goût. Chateaubriand l'indique en une phrase qui trahit bien quelque appréhension.

Les voies ainsi préparées, Chateaubriand s'embarque à Douvres, le 8 mai 1800, muni d'un passeport prussien au nom d'un Suisse de Neuchâtel, et prend terre dans son pays apportant avec lui les feuilles manuscrites et les feuilles que Dulau a imprimées.

D'homme privé, je vais devenir homme public, s'écrie Chateaubriand achevant de raconter dans ses *Mémoires* (2) cette partie de sa vie ; je sors de l'asile virginal et silencieux de la solitude pour entrer dans le carrefour souillé et bruyant du monde !

(1) *Correspondance*, I, 19.
(2) *O.-T.*, II, 228.

Ainsi parle trente-six ans plus tard le vieillard désabusé. Mais alors, de ce carrefour, il voyait moins la souillure que le bruit, et ce bruit sonnait agréablement à ses oreilles de trente ans.

De Calais, Mme Lindsay le ramène à Paris ; on le dépose aux Ternes où Fontanes, prévenu, le vient chercher. Le chevalier, passant de son paisible séjour de Londres sur ce sol agité, s'attendait à « descendre aux enfers ». Il fut étonné d'apercevoir aux Champs-Élysées des bastringues où l'on chantait et dansait autre chose que la *Carmagnole*. Fontanes le mena chez lui, rue Saint-Honoré, puis chez Joubert. De là, il s'en fut chez Fouché échanger son passeport contre une permission d'étranger renouvelable de mois en mois, puis s'établit rue de Lille, dans un entresol.

Aussitôt les démarches commencent, et par les anciennes relations qu'on recherche. Chateaubriand revit ainsi Delisle de Sales, un concurrent sans le savoir : ne venait-il pas de publier un *Mémoire en faveur de Dieu*, signe des temps? Mais il fut jugé peu dangereux.

On ne crut pas inutile de faire une reconnaissance dans le camp adverse. Chateaubriand alla voir Ginguené, rue de Grenelle. Il fut reçu froidement (1). Lui avait-il, comme le bruit en courut plus tard, annoncé crûment son dessein : « trop de gens de talent défendent la Révolution ; je serai, pour éviter la concurrence, monarchique et religieux (2) » ? En tout cas, l'accueil ne fut pas pour le ramener de ce bord.

Quant à Fontanes, que Chateaubriand adjurait tant, dans sa lettre de Londres, de se donner du mouvement, il s'en était donné.

Lancé par ce coup éclatant de l'éloge de Washington, il entendait bien n'en pas rester là. Son œil exercé avait tôt découvert de quel côté était l'avenir. Mais la question était celle-ci : comment d'un *monarchien*, déjà devenu trop vite absolutiste, faire, sans perdre temps et sans scandale, un bonapartiste?

Par chance, les circonstances s'y prêtaient. C'était le moment où se formait rapidement, tout autour du Premier Consul, un

(1) *O.-T.*, II, 238.
(2) *Lettres normandes* (supplément de la *Minerve*), 25 juillet 1820.

fort parti de réaction que venaient grossir, au fur et à mesure qu'ils rentraient, tous les proscrits de Fructidor et ceux des émigrés que n'absorbait pas la recherche des débris de leurs biens.

Certes, les révolutionnaires, qu'enchaînait leur passé, Fouché, Réal, Garat, Grégoire, Thibaudeau, Carnot, Merlin, Berlier, Bernadotte, Moreau, Jourdan, et tant d'autres, maintenaient encore l'esprit jacobin au Conseil d'État, au Tribunat, à l'Institut, dans l'armée, dans les ministères et les préfectures; mais en face d'eux les réacteurs, le ministre des Relations extérieures, Talleyrand, alors en pleine faveur, le conseiller d'État Rœderer et son protégé, le journaliste Fievée, hier encore chargé par Louis XVIII de lui adresser une correspondance (qui ne cessa que vers le 18-Brumaire, et pour se continuer avec Bonaparte), Cretet, Chaptal, Savary, aide de camp du Premier Consul, Bourrienne, son secrétaire, étaient des gens avec qui il fallait déjà compter.

Même, exception faite pour Fouché, à qui ses fonctions de ministre de la Police faisaient à cet égard une situation privilégiée, ceux-ci approchaient peut-être de plus près le Premier Consul. Ils s'étaient donné pour chef son propre frère, Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur depuis l'installation du régime consulaire, mais qui se trouvait toujours insuffisamment payé de ses services de Brumaire, au surplus « né opposant (1) », inapte à faire un paisible homme d'État, et resté politicien. Lucien, suspect aux Jacobins dès sa présidence des Cinq-Cents et bien avant Brumaire, plus suspect encore depuis le coup d'État, malgré le ton de clubiste et la phraséologie qu'il avait conservés, plus en quête d'un rôle à jouer et d'un parti à conduire qu'en peine de diriger son ministère qui allait tout de travers, Lucien s'était trouvé là bien à propos pour servir ceux qui travaillaient à une réaction monarchique.

Naturellement, dans son esprit, cela devait aboutir à faire du Consul un César. Mais beaucoup d'autres, tout en le suivant, pensaient davantage aux Bourbons, et ils le pouvaient d'autant

(1) Sur Lucien Bonaparte à cette époque, cf. Fréd. Masson, *Napoléon et sa famille*, I, chap. vi ; — Pasquier, *Mémoires*, I, 401 ; — Mme de Rémusat, *Mémoires*, I, 132.

mieux que Bonaparte n'avait pas encore repoussé nettement les avances de Louis XVIII, comme il le fit après Marengo.

Ainsi, pour Fontanes, entrer dans ce parti, c'était, si l'on voulait, servir le roi, et, si l'on voulait, le Consul; c'était, en tout cas, se servir soi-même, et en sauvant les apparences.

Il manœuvra dans ce sens avec aisance et sûreté.

Avant de se mettre en route, il avait commencé, en homme prudent, par vérifier son bagage. Il était justement en train de faire imprimer le recueil de ses œuvres complètes. Il y avait là, en attendant la *Grèce sauvée*, qui n'avançait pas vite, ses poésies, une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et une traduction en vers du cinquième chant de Lucrèce, en tête de laquelle se trouvait un avant-propos fort philosophique. Cette littérature datait du temps où il ne voulait vivre que pour les lettres, ou du moins n'arriver que par elles. Après l'éloge de Washington, cela lui parut sentir un peu trop l'idéologue et plus capable de lui nuire que d'autre chose. Il arrêta donc l'impression et retira l'édition (1), à peu près vers le moment où Chateaubriand retirait la sienne à Dulau. On notera au passage la coïncidence. Simple rencontre? Plan concerté? Conseil du plus prudent et du plus avisé au plus jeune? Influence séparée des mêmes circonstances et des mêmes ambitions? Le lecteur choisira.

L'affaire faite, Fontanes se sentit plus leste. Certes, il avait grand besoin du Premier Consul, et grand désir de lui plaire; mais le Premier Consul, de son côté, indépendamment des services qu'il pouvait attendre de l'orateur officiel, avait besoin de s'appuyer sur des hommes de cette nuance pour pratiquer sa politique d'équilibre et contrepeser les jacobins. L'académicien Roger raconte ainsi dans sa Notice de la *Biographie univer-*

(1) On sait que les bonnes feuilles en tombèrent entre les mains de Sainte-Beuve qui en a reproduit d'intéressants passages (cf. *Chateaubriand et son groupe*, 2e leçon; et aussi la *Notice* qu'il écrivit de son côté en 1839, en tête des œuvres de Fontanes). — Fontanes eût fort désapprouvé cette publication; il n'aimait pas, pour cause, qu'on produisît ce qu'il n'avait pas jugé à propos de produire lui-même et à l'occasion il protestait vivement : « Je me suis élevé plus d'une fois contre l'indiscrétion de ceux qui réimpriment, sans mon aveu, les essais de ma jeunesse, et qui même veulent m'attribuer ce que je n'ai pas fait... » (*Journal de Paris*, 6 janvier 1810.) Hélas! On le réimprimera plus d'une fois ainsi, sans son aveu, et il lui en coûtera.

selle (1837), réimprimée ensuite en tête des œuvres de Fontanes, qu'il a vu entre ses mains la carte d'entrée particulière à l'aide de laquelle il était introduit (après l'éloge de Washington) au pavillon de Marsan :

Là, ajoute le complaisant biographe, se tenaient des conversations dont le but était évidemment d'entretenir dans l'esprit de Fontanes les illusions des royalistes, afin de le rallier, lui, et eux par lui, au pouvoir nouveau.

Fontanes était-il homme à conserver des illusions de cette sorte? Point du tout. Mais à les affecter, oui, et fort bien, de manière à s'en couvrir vis-à-vis des royalistes le plus longtemps possible.

D'ailleurs, dans son entreprise pour capter la faveur de Bonaparte, il ne s'en tenait pas à pousser sa pointe auprès du Consul.

Il avait jugé bon de s'introduire dans l'entourage immédiat de Lucien. Le tout jeune auteur de la *Tribu indienne* aimait fort la poésie et les poètes. Arnault, La Harpe, Esménard, Boufflers et d'autres, pour répondre à ce goût, lui composaient une cour obligeante dont les hommages lui étaient précieux. Fontanes, se jugeant qualifié là autant qu'un autre, s'empressa parmi ces élogieux courtisans, et dut faire merveille, car il se trouva bientôt le mieux en cour et casé au ministère de l'Intérieur, section de l'Instruction publique (1).

Auprès de Lucien, comme au pavillon de Marsan, il enseignait d'un air convaincu la doctrine du parti réacteur. Un de ses points essentiels était qu'il y avait lieu de restaurer l'Église romaine, afin d'étayer de ces traditions et de cette discipline encore solides un gouvernement qui voulait durer. L'habile homme se faisait toujours écouter quand il montrait le parti qu'on pouvait tirer comme instrument de règne d'un clergé fortement hiérarchisé qui tiendrait le peuple des villes et des campagnes, quand il retrouvait les accents du *Jour des Morts* ou de la *Chartreuse* pour célébrer l'empire des pompes catho-

(1) « Je créai pour lui, en attendant mieux, dit Lucien, une place, qui ne pouvait être que provisoire, de réviseur extraordinaire des pièces de théâtre et de littérature, qui, en réalité, lui assurait plus d'appointements que de besogne. » (JUNG, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, I, 390.)

liques sur l'imagination ou sur le sentiment des foules, et quand il dénonçait, par contre, le pouvoir dissolvant du philosophisme.

Cette poétique mêlée de politique, et fort pratique, pénétrait si bien l'âme jacobine de Lucien qu'il en concevait, pour la réaliser quelque jour dans un futur moins occupé, l'idée d'un vaste poème où l'ancien Charlemagne délivrerait l'Église des Lombards, comme le nouveau la devait délivrer des philosophes, pour le plus grand bien des Bonaparte et de leurs clients.

Or, c'est seulement quelques mois plus tard que le Premier Consul, en Italie, haranguait avant Marengo les curés de Milan (8 juin) (1), puis faisait adresser à Pie VII, après la victoire, les ouvertures d'où devaient sortir les négociations du Concordat.

On voit d'après cela combien l'auteur des *Beautés de la religion* arrivait à propos. Qu'il entrât dans les vues de son parti, avec son livre presque achevé; qu'il sût parer des agréments d'un style original ce dont les esprits positifs appréciaient, pour le moment, surtout l'utilité; qu'il ralliât par les séductions de l'imagination les incrédules, les hésitants; qu'il reconquît par le cœur ce que la philosophie du dernier siècle avait conquis par la raison; en un mot, et selon ses propres expressions, qu'il « sonnât la trompette devant le temple » qu'on voulait rouvrir, — tel est le rôle d'une si heureuse opportunité qui s'offrait à lui ou qu'on lui offrait.

On examina donc ce qu'il apportait, et Fontanes dut faire la grimace, car le docile disciple de Londres avait pris de l'essor et ce style d'exilé sentait un peu le sauvage. Heureusement Joubert était là. Sa finesse admettait et recherchait l'originalité; il perçut à ce miel une douceur insolite, et ce fut sans

(1) « Les philosophes modernes, leur dit le Premier Consul, se sont efforcés de persuader à la France que la religion catholique était l'implacable ennemie de tout gouvernement républicain. De là cette cruelle persécution que la République exerça contre la religion et ses ministres... L'expérience a détrompé les Français... Nulle société ne peut exister sans morale; il n'y a pas de bonne morale sans religion, il n'y a donc que la religion qui donne à l'État un appui ferme et durable. » L'allocution fut imprimée et publiée par ordre, (Dans Debidour, *l'Église et l'État en France*, p. 192.)

doute lui qui obtint qu'on laissât l'auteur écrire à sa manière (1). Quant au fond, pour bien adapter l'ouvrage aux besoins du moment, il est à croire qu'il y avait fort à remanier, puisque l'ouvrage, importé fini ou presque, ne put paraître que deux ans plus tard.

On trouva un libraire. Ce fut M. Migneret, « digne homme », qui fit quelques avances à l'auteur pour qu'il pût vivre en attendant la gloire. C'était, en effet, le plus pressé. Puis on le chambra dans son entresol afin qu'il se remît au travail, ce qu'il fit.

L'espoir, la confiance, l'enthousiasme littéraire ne l'empêchent pas d'être dans un singulier dénuement. Les assurances qu'on lui donne, ses propres espérances le soutiennent; mais, en attendant, sa vie est fort difficile. C'en est à regretter l'exil.

Le 30 juillet 1800, il demande à Fontanes de lui envoyer un médecin, car il est malade, et de lui trouver vingt-cinq louis ; il ajoute :

J'ai reçu de mauvaises nouvelles de ma famille et je ne sais plus comment faire pour attendre l'autre époque de ma fortune, chez Migneret. Il est dur d'être inquiet sur ma vie pendant que j'achève l'œuvre du Seigneur. Juste et belle Révolution! Ils ont tout vendu. Me voilà comme au sortir du ventre de ma mère, car mes chemises même ne sont pas françaises. Elles sont de la charité d'un autre peuple. Tirez-moi donc d'affaire, mon cher ami. Vingt-cinq louis me feront vivre jusqu'à la publication qui décidera de mon sort. *Alors le livre paiera tout,* si tel est le bon plaisir de Dieu, qui jusqu'à présent ne m'a pas été favorable (2).

Le livre paiera tout! Heureux auteur, qui servait d'un même effort et la cause éternelle et les intérêts de l'instant!

D'ailleurs, l'échéance apparaissait alors peu lointaine, distante seulement du temps qu'on peut vivre avec vingt-cinq louis (500 francs)! Il fallut en rabattre.

(1) Il écrira à Mme de Beaumont (1er août 1801) : « Recommandez à l'auteur d'être plus original que jamais, et de se montrer constamment ce que Dieu l'a fait... L'essentiel est d'être naturel pour soi : on le paraît bientôt aux autres. Que chacun garde donc avec soi les singularités qui lui sont propres, s'il en a de telles... L'accent personnel plaît toujours... » Tout le passage est fort remarquable. (*Correspondance de Joubert*, p. 58)

(2) Chateaubriand, *Correspondance*, I, 21.

Dans les loisirs que lui laissait son travail, Chateaubriand reconnaissait le Paris qu'il retrouvait, théâtre où s'étaient joués tant de drames que rejouait son imagination. Mais les acteurs avaient regagné la coulisse et les septembriseurs, s'étant faits « marchands de pommes cuites au coin des bornes (1) », étaient assommés de temps en temps par les ménagères, quand ils en étaient reconnus. Tel ce farouche roi des Dipsodes, du *Pantagruel*, finissant crieur de sauce verte et battu par sa femme !

C'est alors aussi que, par Joubert sans doute, il fut introduit, rue du Luxembourg, chez Mme de Beaumont qui attirait autour d'elle un de ces petits groupes d'émigrés rentrés, comme il s'en formait au retour de l'exil. Parmi ceux qui venaient presque chaque soir, de sept à onze heures, y tenir conversation, les uns ou les autres, on cite Mme de Vintimille, Mme de Staël, Mme de Saussure, Mme Hocquart, Joubert, Pasquier, Molé, Fontanes, Chênedollé, Guéneau de Mussy, de Bonald, un riche inconnu nommé Julien. Après la secousse qui avait troublé et mélangé les couches, en ramenant à la surface une écume peu limpide, après la grossière détente du Directoire, on jouissait là et ailleurs du plaisir de se retrouver entre gens de compagnie délicate. Des hommes et des choses, des lettres et de la politique, on ne disputait pas, on causait, et, même quand les opinions n'étaient pas tout à fait pareilles, on se faisait belle mine, parce que les intérêts qui divisent n'étaient pas encore remis en jeu.

Le grand charme de nos réunions, dit Pasquier, était dans l'indulgence et la complète liberté qui y régnaient ; le bonheur de se retrouver rendait tout facile ; on se pardonnait des nuances, des divergences d'opinion qu'on n'aurait jamais supportées avant 1791, querelles oubliées, ainsi que les rancunes et les haines qu'on devait retrouver si vivaces sous l'Empire et sous la Restauration. Nous vivions alors à l'abri de ces fléaux et sans contrainte ; sans autre frein que le respect que nous avions les uns pour les autres, nous parlions de tout... (2).

Mais renvoyons pour plus de détails sur cette société choisie et sur celle qui en était le centre à ceux qui l'ont décrite et

(1) *O.-T.*, II, 243.
(2) Pasquier, *Mémoires*, I, 206.

étudiée, à la Correspondance de Joubert et à M. A. Bardoux (1).

Politiquement (ici c'est le point de vue qui nous importe), l'opinion moyenne de ce petit groupe était un monarchisme évident, mais indécis dans sa forme, un monarchisme d'attente. En général, on avait de la sympathie pour le Premier Consul; chez quelques-uns cela allait à l'enthousiasme. Mme de Beaumont, notamment, éprouvait à son sujet des « ravissements » (2) ; c'est « un *interroi* admirable », dit Joubert; mais on n'admet pas son entourage. C'est « un Louis XIV parvenu », écrit Mme de Beaumont à Joubert (2 février 1800) (3) ; et il lui répond :

Cet homme n'est point parvenu, il est arrivé à sa place. Je l'aime. Sans lui on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant et de puissant. Ce jeu de la réalité, placé en son vrai point de vue, et que vous nommez *illusion,* quand elle nous plait et nous charme, ne s'opérerait dans notre âme, sans cet homme extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui manquent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaitre, non seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les autres grands hommes, pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses succès; qu'il en soit de plus en plus digne; qu'il demeure maitre longtemps. Il l'est, certes, et il sait l'être. Nous avions grand besoin de lui !... Mais il est jeune, il est mortel, et je méprise toujours infiniment ses associés (4) !

Fontanes, un peu trop mêlé à ces « associés », ne plaisait (Joubert et Chateaubriand mis à part) qu'à moitié (5).

Mais le charme de cette société distinguée ne devait pas

(1) *Bardoux,* Mme de Beaumont, 1884.

(2) Le mot, qui est d'elle, est reproduit dans une lettre de Joubert du 31 décembre 1799.

(3) *Correspondants de Joubert,* p. 119.

(4) *Correspondance de Joubert,* p. 49. Lettre datée de 1800, sans mois ni quantième.

(5) Il s'en plaint à Joubert plus tard. JOUBERT, *Correspondance,* p. 80. Lettre du 26 juillet 1803.

détourner Chateaubriand de ses grands desseins. Eût-il oublié ses propres intérêts, que Fontanes lui eût rappelé qu'il en avait d'autres à servir : ceux du parti clérical et réacteur.

Vers le temps où Chateaubriand prenait pied sur la terre de France, Fontanes, ralliant autour de lui les littérateurs fructidorisés, avait ressuscité l'ancien *Mercure*, feuille littéraire, placée dès le début sous les auspices de La Harpe, accueillante aux productions poétiques de Flins, d'Esménard, de Chênedollé, mais qui, à en juger par ses premiers numéros, semblait surtout destinée à reproduire les circulaires du ministre de l'Intérieur, et à populariser les bienfaits de son administration, bienfaits dont l'évidence, comme on sait, n'éclatait pas d'elle-même (1).

Quant à la doctrine politico-philosophique du parti, pour bien l'établir, Fontanes partait en guerre dès le premier numéro (1er messidor an VIII — 20 juin 1800) contre Mme de Staël, dont le livre *De la littérature* lui paraissait « un monument élevé à la gloire de la philosophie moderne (2) ».

Ainsi, on prenait position. En outre, cela avait l'avantage de satisfaire une vieille rancune de Fructidor : on avait vu la main de Mme de Staël, dont l'influence sur Barras et sur Talleyrand était notoire, dans le fameux coup de barre à gauche qui avait déçu tant d'espoirs prématurés (3).

En post-scriptum, Fontanes annonçait le livre des *Beautés de la religion* tombé par hasard *(sic)* entre ses mains, et qui « traitait les mêmes questions que Mme de Staël ».

Mais le champion de la religion n'étant pas encore en mesure d'entrer en lice, il ne fallait pas laisser tomber la curiosité, et bientôt Fontanes revenait à la charge. Après la fille, il s'en prenait au père; c'était pourtant un *Cours de morale religieuse* qu'avait publié Necker, mais, selon Fontanes, cela sentait encore le philosophisme.

(1) On lit dans le *Prospectus* qu'il y aura une partie littéraire où l'on s'efforcera de « détruire, dans les idées et dans le style modernes, *les traces de barbarie que l'influence du 18-Brumaire efface de jour en jour dans les lois révolutionnaires* », et une partie politique : « On y évitera le ton ordinaire des gazettes; on prendra, s'il se peut, celui de l'histoire. »

(2) Il y eut un second article sur le même sujet et dans le même sens dans le numéro du 1er thermidor an VIII (20 juillet 1800).

(3) Pasquier, I, 127.

Ce n'est point, disait-il dans son nouvel article (1er frimaire an IX — 22 novembre 1800), avec de la philosophie qu'il faut défendre aujourd'hui la religion, mais avec des raisons tirées des passions mêmes et avec tous les enchantements des beaux-arts. C'est ce que paraît avoir senti l'auteur d'un ouvrage inédit qu'on annonça dans le *Mercure*, il y a quelques mois, et qui terminera peut-être la querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion. Cet ouvrage s'intitule *Génie du christianisme,* ou *Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*. L'auteur, qui est catholique, a envisagé son sujet sous d'autres points de vue que M. Necker. Voici comment il expose lui-même son plan...

Suit le plan assez détaillé de l'ouvrage.

On y voit que l'ouvrage finissait par une « apologie adressée au chef et au héros de la France ».

Chateaubriand n'est pas nommé (l'article est d'ailleurs anonyme) (1), mais cette fois son ouvrage l'est ; le titre illustre est maintenant trouvé. Sur l'auteur, il y a cependant ceci, venant après des citations de l'ouvrage :

On dit que l'auteur qui s'annonce par un talent si rare est un jeune homme que le vertueux Malesherbes aimait particulièrement. Forcé de fuir pendant la Terreur, après avoir vu massacrer une partie de sa famille, il traîne encore des jours malheureux. Espérons que le dernier acte du gouvernement le rendra bientôt à sa terre natale... Aussitôt que son ouvrage sera publié, on s'empressera de l'annoncer aux lecteurs.

Ainsi se dessine un savant lancement, appuyé sur un parti qui grandit tous les jours et sur un mouvement d'idées de plus en plus imposant. Aussi bien l'auteur est-il tenu de prendre rang, de marquer sa place et de se dater.

Voici en effet, La Harpe qui reparaît au Lycée (3 frimaire an IX — 24 novembre 1800). Son discours d'ouverture est

(1) Il a été signalé avec justesse par M. Victor Giraud, dans son *Chateaubriand*. L'attribution à Fontanes me paraît certaine. Il faut le rapprocher d'un billet du 16 vendémiaire an IX (8 octobre 1800) où Chateaubriand dit à Fontanes : « Mon cher ami, *voilà vos épreuves ;* renvoyez-les le plus tôt possible... » (*Correspondance*, I, 22.) Il s'agit évidemment des épreuves de cet article, qui paraîtra le 22 novembre et auquel Chateaubriand a collaboré, pour le plan qu'il avait à fournir, et peut-être pour un peu plus. Je ne pense pas qu'il s'agisse ici des épreuves du *Parallèle* (voir plus loin) ; mais l'anonymat de l'article s'explique bien par la réserve à laquelle Fontanes est justement contraint après cette affaire du *Parallèle*.

tout entier sur ce thème que le christianisme a perfectionné les idées morales des peuples de l'Europe et que les bienfaits du 18-Brumaire doivent être rapportés à la Providence, laquelle a appelé Bonaparte du fond de l'Égypte pour lui faire sauver la France.

Le grand Cyrus, dit-il, mit un terme à la longue captivité d'Israël ; il s'éleva jusqu'à la connaissance du vrai Dieu par le seul sentiment des hautes destinées où ce Dieu l'avait appelé, et Cyrus permit de rebâtir le temple de Jérusalem (1).

Nous retrouverons ce langage-là ; Chateaubriand ne l'oubliera pas.

Pendant ce temps, Mme de Staël avait publié la deuxième édition de son ouvrage en y ajoutant une préface où elle répondait à Fontanes.

Mais ce ne fut pas Fontanes qui répondit à cette préface. Jugeait-il mauvais, pour l'effet, de continuer cette joute à demi courtoise contre une femme? Mme de Staël s'était-elle plainte, comme le croit M. Pailhès (2), à Joseph Bonaparte, alors en coquetterie avec les représentants du libéralisme? Il est possible ; mais la vérité est plutôt que les affaires du parti étaient pour le moment en baisse, que la situation commandait une extrême prudence et qu'une faute, due à l'ambition immodérée de Lucien et de Fontanes, était cause de tout le mal.

On sait quelle fut l'immense importance de Marengo (3) au point de vue de la consolidation du régime. Un nombre infini de gens qui, jusque-là, n'avaient eu que l'impression du provisoire, crurent alors au définitif, et se rallièrent. Fontanes lui-même avait cru pouvoir brûler ses vaisseaux. A propos d'une conspiration dont le but était de livrer le port de Brest aux princes réfugiés en Angleterre, il s'étonne, dans le *Mercure* (1er fructidor an VIII — 19 août 1800), que les faiseurs de contre-révolution conçoivent encore de tels projets, déclarant qu'il est *déshonorant* de conspirer ainsi, loin de tout danger, chez les *ennemis naturels* de la France ; qu'en

(1) Compte rendu dans le *Mercure* du 16 frimaire an IX (7 décembre 1800).
(2) *Chateaubriand et ses amis*, p. 72.
(3) 14 juin 1800.

exposant leurs complices, eux à l'abri, ils s'exposent eux-mêmes à l'indignation universelle, etc... C'est assez juste; mais quel langage dans la bouche de ce Fontanes, deux ans plus tôt l'*hôte de l'Angleterre* et le *subventionné des princes !*

C'était le moment, pour les nouveaux monarchistes, de pousser à la prolongation des pouvoirs du Premier Consul, de lui faire donner le Consulat à vie, d'y ajouter le droit de désigner lui-même son héritier, bref, d'instaurer une dynastie nouvelle et de rétablir la monarchie héréditaire en l'appuyant sur l'Église romaine réinstallée dans ses droits et privilèges. Lucien était doublement intéressé à ces projets. D'abord, il espérait qu'à défaut d'enfants de Joséphine, le choix de Bonaparte ne pourrait se porter que de son côté ou de celui de Joseph. Si Joseph était l'aîné, n'était-il pas, lui, le héros de Brumaire, un peu le fondateur de ce pouvoir dont il s'agissait d'assurer maintenant la stabilité (1) ?

Ensuite n'était-il pas le chef de cette forte coterie religieuse, politique et littéraire dont il avait fait son parti, et dont Fontanes était l'un des inspirateurs les plus écoutés?

Les circonstances paraissant favorables, on avait résolu d'aller de l'avant et d'agir sur l'opinion pour forcer la main même au Premier Consul, en admettant qu'il en eût besoin. Une brochure tendancieuse, intitulée *Parallèle entre César, Cromwell, Monk et Bonaparte,* dont l'objet était de préparer les esprits à l'établissement d'une nouvelle dynastie, fut élaborée dans l'entourage de Lucien :

Si tout à coup, y lisait-on, Bonaparte manquait à la Patrie, où sont ses héritiers? Où sont les institutions qui peuvent maintenir ses exemples, et perpétuer son génie? Le sort de 30 millions d'hommes ne tient qu'à la vie d'un seul homme! Français, que deviendriez-vous, si à l'instant un cri funèbre vous annonçait que cet homme a vécu (2)?

C'était juste le temps où l'on arrêtait (10 octobre) Topino-Lebrun, Arena et Ceracchi, auteurs d'une conspiration jacobine qui causa au Premier Consul une violente irritation et

(1) Cf. Fréd. Masson, *Napoléon et sa famille,* I, chap. VI et VII.
(2) C'est ce que disait tout à l'heure Joubert : « Mais il est *mortel!* »

dont triomphèrent les réacteurs parce qu'elle venait, à propos, justifier leurs desseins. Tout porte à croire que le principal auteur de la brochure était Fontanes (1) ; ceci est bien de son style :

Bonaparte est, comme César, un de ces caractères prédominants sous qui s'abaissent tous les obstacles et toutes les volontés ; ses inspirations paraissent tellement surnaturelles qu'on n'eût pas manqué de le croire sous la garde d'un génie, d'un dieu particulier, dans les siècles antiques où l'amour du merveilleux remplissait tous les esprits, et où les opinions religieuses, en relevant la destinée des héros et des législateurs, assuraient leurs institutions et le repos des peuples.

Lucien, de son côté, prit le patronage et la responsabilité de l'écrit, et, pour le répandre officiellement, le fit expédier aux préfets par les bureaux de son ministère, dès la fin d'octobre.

Trop de zèle! Les jacobins veillaient. Fouché, prévenu par ses agents, démontra au Premier Consul l'imprudence de la manœuvre, le mauvais effet produit sur la nation restée attachée aux institutions républicaines, sur l'armée restée révolutionnaire, en profita pour dénoncer les intrigues de Lucien, son ambition brouillonne, le désordre de sa vie et de son administration. Le tout était d'une telle évidence qu'il obtint sans trop de peine un désaveu formel et le retrait de la brochure. Les choses s'aggravèrent encore par la résistance de Lucien ; il y eut une série de scènes violentes à la suite desquelles fut décidée sa disgrâce et son éloignement. Le 6 novembre, son frère, lui retirant son ministère, le fit ambassadeur à Madrid (2).

(1) Rœderer écrit dans son *Journal* à la date du 26 brumaire : « Il est à peu près avoué, de tous les hommes instruits des détails, que la brochure est de Fontanes, sauf les exclamations de la fin, qui sont dans le genre de Lucien. » — D'après le même Rœderer, le *Parallèle* parut le 10 brumaire an IX (1er novembre 1800).

(2) Sur cette importante et caractéristique affaire du *Parallèle ;* voyez Bourrienne, IV, 216, 358 ; — Méneval, I, 353 ; — Fouché, *Mémoires*, I, 201, 279 ; — Comte de Survilliers, *Bourrienne et ses erreurs*, I, 271 ; II, 141 ; — Rœderer, *OEuvres*, III, 347 ; — Barante, *Souvenirs*, I, 66 ; — Jung, *Lucien Bonaparte et ses mémoires*, I, 421 ; — Fréd. Masson, *Napoléon et sa famille*, I, chap. vi ; — Madelin, *Fouché*, I, chap. ix ; — (Une version du *Parallèle* se trouve citée dans Bourrienne, VI, 81-96.) — Sur le

C'était un grave échec. Fouché, habile à travailler l'opinion par ses agents, ne manqua pas d'en faire ressortir l'importance. Il y eut dans le public un grand revirement, « un déchaînement affreux », contre Lucien et son entourage.

Voilà pourquoi Fontanes, ayant trop parlé, devait maintenant se taire. Il ne voulait plus éterniser sa dispute avec Mme de Staël, mais encore fallait-il répondre et clore la discussion d'une manière ou de l'autre, pour n'avoir pas l'air vaincu. Dans ces conditions, comment n'eût-il pas eu recours à cet ami qu'il tenait en réserve, que justement il mettait en avant par l'article du 22 novembre, et qu'il avait déjà donné expressément comme un auteur qui traitait des mêmes matières que Mme de Staël (article du 20 juin).

Chateaubriand, qui ne demandait qu'à se montrer, ne se fit pas prier :

J'avais acheté, dit-il dans les *Mémoires d'outre-tombe* (1), deux tourterelles; elles roucoulaient beaucoup : en vain je les enfermais dans une petite malle de voyageur; elles n'en roucoulaient que mieux. Dans un des moments d'insomnie qu'elles me causaient, je m'avisai d'écrire pour le *Mercure* une lettre à Mme de Staël.

Les poètes ont de gracieuses figures pour exprimer les nécessités de la politique!

La *Lettre au citoyen Fontanes sur la deuxième édition de l'ouvrage de Mme de Staël* parut dans le *Mercure* du 1er nivôse an IX (22 décembre 1800). Elle était fort longue. Cela commençait sur un ton de légère raillerie :

Hélas! il serait fort doux de croire que nous nous perfectionnons d'âge en âge, et que le fils est toujours meilleur que le père...

C'était le ton recommandé par Fontanes : « Nous ne devons pas, écrivait-il à Guéneau de Mussy (2), hurler comme certains journaux contre les philosophes, mais leur donner des ridicules. Cela est plus efficace. »

Venait ensuite, sur le même ton, l'argument personnel :

désordre de l'administration de Lucien, signalé à sa cour par l'ambassadeur de Prusse Lucchesini, en novembre 1800, cf. Jung, *Lucien Bonaparte et ses mémoires*, I, 433; — Miot de Mélito, I, 281.

(1) *O.-T.*, II, 244

(2) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, I, 186, pas de date.

J'ai peur que cette dame, qui se plaint si souvent des hommes en vantant leur perfectibilité, ne soit comme les prêtres qui ne croient point à l'idole dont ils encensent les autels...

Ce n'était pas très courtois, et c'était fort dangereux, parce que cela pouvait être retourné (1).

Quant à une discussion des idées de Mme de Staël, c'est ce qu'il ne faut pas trop chercher dans la *Lettre au citoyen Fontanes*. Chateaubriand en avertit lui-même le lecteur :

A présent, mon cher ami, il faut que je vous dise ma façon de penser sur ce nouveau *Cours de littérature;* mais, en combattant le système qu'il renferme, je vous paraîtrais peut-être aussi déraisonnable que mon adversaire. Vous n'ignorez pas que ma folie est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la perfectibilité. J'ai le malheur de croire, avec Pascal, que la religion chrétienne a seule exprimé le problème de l'homme. Vous voyez que je commence par me mettre à l'abri sous un grand nom, afin que vous épargniez un peu mes idées étroites et ma superstition antiphilosophique.

Il se donnait ainsi un air un peu exalté, tout en laissant entendre que Fontanes ne partageait qu'à moitié ses idées. Par là (était-ce un prudent mot d'ordre qu'il en avait reçu ?) il travaillait à lui rendre cet air modéré qu'il avait, pour le moment, grand besoin de retrouver, et que son récent excès de zèle venait, mal à propos, de lui faire quitter.

Cela fait, il ne s'oubliait pas. Il continuait, profitant de l'occasion :

Au reste, je m'enhardis en songeant avec quelle indulgence vous avez annoncé mon ouvrage. Mais cet ouvrage, quand paraîtra-t-il? Il y a deux ans qu'on l'imprime, et il y a deux ans que le libraire ne se lasse point de me le faire attendre, ni moi de le corriger. Ce que je vais vous dire dans cette lettre sera tiré en partie de mon livre futur sur les *Beautés de la religion chrétienne*. Il sera divertissant pour vous de voir comment deux esprits, partant de deux points opposés, sont quelquefois arrivés aux mêmes résultats. Mme de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion... (2).

(1) « Cette lettre, réfutation admirative et polie... », dit Villemain (*Chateaubriand*, p. 87).— C'est un des plus éloquents écrits de Chateaubriand », dit M. Biré (édit. des *Mémoires*, II, 244). — Le lecteur en jugera, s'il veut s'y reporter.

(2) Benjamin Constant écrira quelque chose d'analogue à Fauriel, quand l'ouvrage aura paru, en 1802 : « Il a pillé les idées de l'ouvrage de la *Lit-*

Cela tournait au Prospectus, et Chateaubriand signait : *l'Auteur du « Génie du christianisme »*.

Enfin Fontanes accompagnait la lettre qui lui était adressée d'une note qui, mieux encore que la lettre, donnera le ton de cette polémique et caractérisera la situation du parti à ce moment précis :

On ne voulait point, disait-il, répondre à la Préface que Mme de Staël vient de faire imprimer dans la seconde édition de son livre, contre le *Mercure*. La réplique était trop facile; et d'ailleurs de semblables disputes vont toujours plus loin qu'on ne veut.

L'auteur des deux extraits qui ont excité tant de colère s'était cru obligé de raisonner et d'être poli. Les partisans de Mme de Staël se sont dispensés de ce soin. Ils ont évité prudemment toute discussion; car ces hommes si profonds craignent, en général, de se compromettre, et se dérobent à la difficulté, quand on les serre de trop près. *Mais ils ont une ressource assurée pour forcer un adversaire au silence. Ils l'accusent de prêcher la contre-révolution, sitôt qu'ils doutent de leur infaillibilité. Quand une discussion littéraire devient un crime politique, il faut se taire et attendre.* C'est le parti qu'avait pris le critique de Mme de Staël; mais cette lettre lui parvient au moment même. Les choses neuves, la brillante imagination et l'intérêt dont elle est remplie ne lui permettent pas de la supprimer et de la retarder...

Il terminait en déclarant que la question était vidée et qu'on ne parlerait plus de Mme de Staël dans le *Mercure*.

D'ensemble, ce n'était pas mal combiné, et, pour Chateaubriand, comme entrée de jeu, assez réussi. En se substituant à Fontanes, il le dégageait d'une querelle qui devenait embarrassante; il reprenait, à son compte, des opinions qu'en attendant des temps meilleurs, il fallait au moins ne pas laisser tomber, mais moins dangereuses chez un inconnu, un « solitaire », un « sauvage », que le parti pouvait désavouer, que sous une plume désormais surveillée et suspecte. Enfin, en intervenant entre deux célébrités dans un débat qui depuis quelques mois déjà retenait l'opinion publique, il se mettait en lumière d'un seul coup :

térature dans tout ce qu'il dit sur l'allégorie, sur la poésie descriptive, et sur la sensibilité des anciens, avec cette différence que, ce que l'auteur de ce dernier ouvrage attribue à la perfectibilité, il l'attribue au christianisme. » (Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, I, 188.)

Cette *boutade*, écrit-il, me fit tout à coup sortir de l'ombre; ce que n'avaient pu faire mes deux gros volumes sur les *Révolutions*, quelques pages d'un journal le firent. Ma tête se montrait un peu au-dessus de l'obscurité (1).

Il n'oubliera jamais ce premier succès venu par le journal.

En attendant, le chef et l'espoir du parti était parti pour Madrid, où il arrivait le 6 décembre avec un train de roi et une suite de courtisans. Mais derrière lui, le parti se désolait. Fontanes en était malade, et, qui pis est, sans place, ou du moins sans place en rapport avec ses appétits. Il écrivait à Lucien le 7 décembre :

J'étais malade depuis votre départ, je vais mieux, et la solitude profonde où je vis ne peut s'embellir que par l'espérance de vous revoir. Je n'ai assurément nul mérite à refuser une place de chef de division dans un ministère où vous n'êtes plus. Ce n'était pas pour ce métier vulgaire, et où tant d'autres seront plus propres que moi, qu'il m'était doux d'exécuter vos ordres; c'était pour approcher mon âme de la vôtre, et pour unir quelquefois nos idées... (2).

Suivait une protestation de fidélité au chef disgracié, et, une fois de plus, une dénonciation des « sophistes et des idéologues ». « C'est là, disait-il, que sont vos véritables ennemis, ceux de la France et du Premier Consul, qu'ils environnent. »

Au demeurant, réduit à l'impuissance et à la « solitude », il ne pouvait, pour le moment, pas grand'chose.

Il tâchait de se consoler de l'absence du frère en aimant la sœur. Elisa Bacciochi avait alors (en 1800) vingt-trois ans (3). C'était une grande femme maigre et plate, au teint mat, aux cheveux noirs et à l'œil sombre. Ayant été huit ans pensionnaire à Saint-Cyr, elle avait gardé de la maison Maintenon un fonds de pédantisme qui la faisait se frotter aux gens de lettres, semblable par ce goût à Lucien, son frère préféré. Avec cela, autoritaire, agitée, ardente. Comment, ambitieuse comme elle l'était, avait-elle fait la folie d'épouser, trois ans plus tôt, le

(1) *O.-T.*, II, 224.

(2) Dans Pailhès, *Chateaubriand*, p. 73.

(3) Née en 1777. Cf. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, I, 53, 71, 188; II, 23.

capitaine Bacciochi, assez bel homme, mais dont on ne savait que faire à cause d'une incapacité vraiment trop rédhibitoire? Et comment réparer cette sottise qui, d'ailleurs, ne la tenait pas d'en faire d'autres avec qui lui plaisait, car elle ne se piquait pas de fidélité conjugale. Fontanes s'étant mis sur les rangs avec les grâces de la poésie et les siennes propres, elle l'avait élu, et, sans ces détestables jacobins, l'amitié du frère et l'amour de la sœur eussent déjà fait de lui un personnage dans l'État.

Pour le moment, Lucien parti, et emmenant Bacciochi comme secrétaire, Élisa tenait sa petite cour en l'hôtel de Lucien, rue Verte, jusqu'à ce qu'elle pût la transporter, aux beaux jours, en la terre du Plessis-Chamant. Et on vivait là assez retiré en attendant les événements.

Il s'en produisit un bientôt, et qui était d'importance. Le 3 nivôse (24 décembre 1800), comme le Premier Consul se rendait des Tuileries à l'Opéra, une machine infernale éclata rue Saint-Nicaise, tuant ou blessant une quarantaine de personnes. Par miracle, la voiture consulaire fut indemne.

On accusa aussitôt les jacobins, la police, Fouché incapable ou complice. Le *Mercure*, triomphant, écrivit (16 nivôse) : « Les yeux les moins clairvoyants ont reconnu la livrée sanglante des hommes du 2 septembre. » Les réacteurs, relevant la tête, fouettèrent l'indignation publique. L'opinion revira. On prit dans le tas une centaine d'anciens terroristes qu'on déporta sans jugement, et ce n'était qu'un acompte. Quel dommage que Lucien fût si loin! Fontanes, qui n'osait trop se montrer et laissait Rœderer mener la campagne (1), lui avait écrit dès le lendemain de l'attentat :

Je suis sans place (*toujours*), mais je n'accepterai rien sans votre approbation expresse... Il n'y a désormais de place convenable pour moi que celle qui m'attacherait à votre famille. C'est mon dernier mot. Un événement arrivé hier soir et dont les papiers publics parleront assez, doit vous avertir à Madrid que les frères d'un homme monté si haut sont trop loin quand ils ont passé les barrières de Paris. Je sais que le second poste est difficile et dangereux; mais il est des hommes condamnés à la gloire et aux dangers. Qui est fait pour la première,

(1) Madelin, *Fouché*, I, 337.

comme vous, ne craint pas les seconds; et puis, après tout, je vous dirai comme à Auguste dans Cinna :

Il est beau de mourir maître de l'univers... (1).

Mais ces nouvelles espérances furent sans lendemain, et tout fut encore perdu quand le 31 janvier 1801, un peu moins de six semaines après l'attentat, Fouché vint apporter à la Malmaison la preuve que les auteurs en étaient royalistes. Ce fut au tour du parti de la Révolution de triompher et d'entraîner l'opinion; et au tour des royalistes d'être poursuivis, traqués, incarcérés. De ce coup, le parti réacteur se retrouvait plus bas qu'avant la péripétie de nivôse.

Ce parti réacteur, ne l'oublions pas, était aussi le parti catholique et clérical. Mauvais moment donc pour publier le livre des *Beautés de la religion*, dont on attendait de si beaux résultats pour le bien public et pour quelques intérêts particuliers. Publier maintenant, c'était jouer une partie d'avance compromise. Chateaubriand, tenu au courant des mouvements de l'opinion par les papiers publics, comme tout le monde, et du dessous des choses par Fontanes, n'en avait garde. Mais pouvait-on traîner indéfiniment, et, à faire attendre si longtemps le livre annoncé, ne risquait-on pas d'émousser la curiosité du public? Enfin, ne faut-il pas tenir compte de l'impatience de l'auteur mis en goût par le bruit de la *Lettre au citoyen Fontanes*, et talonné d'ailleurs par le besoin?

Si quelques pages avaient réussi, mieux que l'*Essai*, quelques autres pouvaient encore réussir, et qui sait? mieux peut-être que le *Génie*. En tout cas le public ne perdrait pas de vue *l'Auteur du « Génie du christianisme »*, et cela lui permettrait d'attendre son heure plus commodément.

Il détacha donc, chose facile, de son gros manuscrit, alors en son deuxième état, les feuillets dont il augurait le mieux par le succès des lectures privées. C'était l'histoire d'*Atala*, qu'il se mit à réviser avant de l'envoyer chez Migneret.

Mais cette touchante histoire des deux sauvages énamourés en face de la nature avait été tracée, au moins dans ses grandes lignes, en un temps où l'auteur admirait Rousseau, et cela se

(1) Dans Pailhès, *ouv. cité*, p. 77.

sentait grandement, à l'ensemble et aux détails. Faible garantie d'orthodoxie pour un futur apologiste! On y pourvut par diverses retouches, additions ou retranchements. On fit entrer la religion où besoin était, et Fontanes, à qui le départ de Lucien faisait des loisirs, fut consulté aux endroits délicats, comme pour le discours du Père Aubry (1), plus spécialement destiné à christianiser l'amoureux poème.

Quant au reste, on tâcha de prévenir la malignité des critiques par une Préface appropriée :

Je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des sauvages,

disait délibérément le père de Chactas et d'Atala ; et le peintre des beautés vierges du Meschacebé et de la savane Alachua ajoutait :

Je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide partout où j'ai eu l'occasion de la voir...

Et tant pis pour qui s'embarrasserait d'accorder avec la Préface les descriptions et le récit qui suivaient!

On annonçait une fois de plus le *Génie du christianisme,* mais, vu les circonstances, si on se posait en champion de la religion, on s'attachait à déclarer que l'ouvrage attendu n'attaquerait ni la Révolution, ni les philosophes, et, si l'on rappelait avec complaisance la *Lettre au citoyen Fontanes,* on s'efforçait par quelques compliments et de l'humilité d'apaiser le ressentiment de Mme de Staël, d'ailleurs peu vindicative et auprès de qui Mme de Beaumont s'était déjà entremise.

Ensuite, quand tout fut prêt, on jugea utile de faire connaitre au public pourquoi le petit livre allait devancer inopinément le gros et on expliqua la chose par un accident domestique. Le *Journal des Débats* et le *Publiciste* insérèrent une note de l'*Auteur du « Génie du christianisme »* (10 germinal an IX — 31 mars 1801), où il était dit :

Ce livre (le *Génie du christianisme*) est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique; elle est intitulée *Atala*. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour

(1) *O.-T.*, II, 245.

prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage...

Dans les *Mémoires* (1), Chateaubriand est revenu sur cette aventure : « Des feuilles me manquaient; la peur me prit : je crus qu'on m'avait dérobé mon roman... » Mais il n'a pu s'empêcher de remarquer lui-même l'invraisemblance de cette supposition. Les lecteurs des *Débats* pensèrent, sans doute, comme nous, que l'auteur avait bien le droit de publier ses ouvrages quand et comme il voulait, et durent se demander pourquoi on leur donnait cette explication à laquelle ils ne comprenaient rien.

Il y eut encore, le 6 avril (16 germinal an IX), une note chaleureuse de Fontanes dans le *Mercure*, et l'ouvrage parut le 17.

Dire ses mérites et son succès, qui fut inouï, n'est pas notre affaire.

Il eut cependant quelques esprits pointilleux qui firent des réserves. Ainsi le critique de la *Décade* estimait, sous la signature Y (10 floréal an IX — 30 avril 1801), qu'une grande partie d'*Atala* paraissait être une satire de cette religion qu'on prétendait défendre; ainsi l'abbé Morellet releva malicieusement quelques expressions que l'auteur avait oublié de corriger et qui trahissaient mal à propos la primitive admiration de l'auteur pour Rousseau (2). Il y en avait même qui s'obstinaient à voir dans la vogue d'*Atala* « une affaire de parti (3) ».

D'ailleurs ces détails passèrent inaperçus et le succès n'en fut pas diminué.

C'est de la publication d'*Atala*, dit Chateaubriand, que date le bruit que j'ai fait dans le monde : je cessai de vivre de moi-même, et ma carrière publique commença (4).

On ira lire dans les *Mémoires* les jolies pages où il raconte l'étonnement, la griserie de ce succès subit, et cette pudeur,

(1) *O.-T*, II, 244.

(2) Lopez dit à Chactas qui va reprendre la vie sauvage : « Va, *magnanime* enfant de la nature, reprendre cette *précieuse* indépendance de l'homme... » Chateaubriand s'empressa de corriger ces inadvertances.

(3) Chateaubriand se plaint particulièrement de ceux-là dans son *Avis* sur la 3ᵉ édition d'*Atala*.

(4) *O.-T.*, II, 246.

cette sauvagerie, ou cette timidité, qui le faisait cacher ou dérober dans les guinguettes des Champs-Élysées d'alors sa gloire toute neuve, en même temps qu'il en jouissait si profondément.

On venait visiter l'inconnu que ce coup heureux faisait célèbre, des émigrés surtout qui voyaient en lui une gloire à eux, un émigré (pas même radié) qui faisait honneur à l'émigration. Il vit, ou revit, de Bonald, Chênedollé, Christian de Lamoignon. Celui-ci le mena chez Mme Récamier.

Mais elle ne le distingua pas; il n'en était pas encore digne. Entre elle et lui, « le rideau se baissa subitement ».

Un peu plus tard, après les amis, allait venir, de Bretagne, la famille; à elle aussi, il faisait honneur : sa sœur aînée, Mme de Marigny, puis Mme de Chateaubriand en personne. « Elle était charmante », nous dit ici son mari, mais il n'a pas jugé nécessaire de nous faire connaître ce que fut, après neuf ans de séparation, cette entrevue sans lendemain. Enfin vint Lucile, la jeune veuve, dont Chênedollé le triste, Joubert et Mme de Beaumont elle-même allaient subir diversement le charme orageux.

Et beaucoup d'autres vinrent. Mais tout enivré qu'il était, tout grisé des hommages féminins que lui apportaient un amas de billets parfumés, il demeurait misérable, sans place qui le fît vivre, ne sachant même s'il devait rester le Suisse Lassagne ou porter ce nom de Chateaubriand qui commençait à rayonner (1).

Il fallait remédier à cela. A cet endroit, on lit dans les *Mémoires :*

Je ne tardai pas à recevoir le châtiment de ma vanité d'auteur, la plus détestable entre toutes, si elle n'en était la plus bête : j'avais cru pouvoir savourer *in petto* la satisfaction d'être un sublime génie (non en portant, comme aujourd'hui, une barbe et un habit extraordinaires, mais en restant accoutré de la même façon que les honnêtes gens), distingué seulement par ma supériorité : inutile espoir! Mon orgueil

(1) C'est tout à fait au lendemain d'*Atala* (1er floréal an IX — 21 avril 1801) qu'il adressa une première pétition, qu'il renouvellera un peu plus tard, au ministre de la police, pour qu'on l'autorise à résider à Paris en attendant sa radiation, qu'il espère prochaine. Cf. V. Pierre, *Une pétition de Chateaubriand au Premier Consul.* (*Correspondant,* 10 mars 1903.)

devait être puni; la correction me vint des personnes politiques que je fus obligé de connaître : la célébrité est un bénéfice à charge d'âmes (1).

Tout simplement, cela veut dire qu'après son grand succès il eut, pour le compléter, des démarches à faire qui l'ennuyèrent. Il les fit tout de même, parce qu'il voulait parvenir.

Pourtant on lui facilitait les choses. Fontanes le présentait à Mme Bacciochi. En l'absence de Lucien et de Bacciochi, elle habitait retirée, mal portante, l'hôtel de son frère, le doublant dans son rôle de Mécène et de restaurateur du trône et du culte. Ce fut le premier pas. Mais le crédit de la protectrice et celui du protecteur laissaient à désirer, pour le moment.

Cela pouvait changer; mais, tout de même, il n'en était pas moins nécessaire d'assurer ce premier grand succès d'*Atala* dont personne ne pouvait dire encore s'il serait la base d'une vraie gloire durable. Il fallait un autre succès plus grand pour conquérir définitivement l'opinion, et surtout ce droit à l'action, que l'émigration avait fait perdre.

Alors, *on ne pouvait,* dit Chateaubriand, *arriver à la politique que par la littérature* (2).

Or, pour la publication du grand ouvrage qui devait être le manifeste du parti clérical et réacteur, momentanément abaissé, mais toujours puissant, l'horizon, après s'être singulièrement assombri, se mettait justement à s'éclaircir.

Voici qu'on recommençait à parler sérieusement du Concordat. La paix de Lunéville (9 février 1801) ayant rendu à Bonaparte sa liberté d'action, un envoyé spécial, François Cacault, avait été dépêché à Rome pour presser l'affaire, et tout faisait espérer une prompte solution. Dans le camp clérical, on renaissait à l'espoir. Fontanes, de sa retraite, escomptait déjà l'événement, prélude, selon lui, du rétablissement de la monarchie absolue, et préparait ses batteries. Il écrivait alors à Lucien cette lettre admirable, qu'il faut citer moins encore pour les précisions qu'elle donne sur la situation que pour le jour dont elle illumine son personnage :

(1) *O.-T.*, II, 253.
(2) *O.-T.*, II, 244.

28 germinal an IX — 18 avril 1801.

Je vous aime beaucoup et je vous écris peu. Je ne veux pas vous ennuyer. Je vis dans une trop grande solitude pour rien savoir qui soit digne de vous être envoyé. Je méprise les bruits publics. Toutes les nouvelles qui naissent le matin et meurent le soir ne valent pas la peine d'être écrites. Tous les yeux sont fixés en ce moment sur l'Égypte et sur le Sund (1). En dépit de quelques alarmes, je me confie entièrement à la fortune du Premier Consul. J'ai lu l'histoire, et je n'ai jamais vu qu'un grand homme s'élevât si haut pour manquer ensuite à sa destinée. Il faut que le dénouement soit digne de ce grand homme que j'ai vu commencer, et que j'espère bien voir finir. Je suis convaincu que tout ce que nous avons pensé se réalisera. De jour en jour, le dernier événement se prépare ; il est impossible de le reculer plus longtemps.

Si le culte se rétablit, comme je l'entends publier de toutes parts, c'est un grand pas vers le but désiré. Car, excusez mes vieilles superstitions, je pense comme le bonhomme Platon que je relis, et qui dit : *Point de culte, point de gouvernement.* Après une armée victorieuse, je ne connais point de meilleurs alliés que les gens qui dirigent les consciences au nom de Dieu. Je vois que les conquérants habiles ne se sont jamais brouillés avec les prêtres. On peut les contenir et s'en servir à la fois. C'est là, quoi qu'on en dise, la bonne philosophie : on peut rire des augures ; mais il est bon de manger avec eux les poulets sacrés. C'est ce que pensaient Cicéron, Pompée et César, qui se fit nommer pontife suprême. Tous ces hommes-là sont de votre famille qui hérita de leurs grandes qualités, et qui doit les imiter en tout.

Notre bon démon ne doit-il pas vous ramener bientôt? J'ai grand besoin de vous, et là-dessus, je ressemble à toute la France. Que de bons conseils, que de vérités courageuses à dire ! Quel appui vous pouvez donner dans le grand jour !

Votre successeur (2) fait, dit-on, tous les jours, le plus pompeux panégyrique de votre ministère en se montrant. On soutient que la place est toujours vacante.

Tout le tripot dramatique, comme disait Voltaire, est soulevé contre lui. Mais il oppose fièrement ses arrêtés à ceux des comédiens. Malgré sa belle défense, on craint qu'il ne succombe. Les rieurs sont pour les comédiens.

(1) La situation de l'*Égypte* commençait à beaucoup inquiéter. Ganteaume parti avec une escadre de secours venait d'être obligé de rentrer à Toulon (5 avril) et antérieurement Menou avait été battu à Toulon par Abercromby (21 mars). — D'autre part, Parker et Nelson, ayant forcé le Sund le 30 mars, avaient canonné Copenhague (2 avril).

(2) Chaptal.

Tout le monde se moque un peu de cette grande bataille. Dieu merci! je ne suis point du combat. Je vis très retiré. Je ne sors que pour aller m'entretenir de vous avec celle qui vous aime le plus. N'allez pas croire que c'est une des mille *Arianes* que fait votre absence. C'est mieux que cela. C'est une âme et un esprit comme le vôtre. Mes livres, la rue Verte et Madrid, voilà où sont toutes mes pensées. Mme Bacciochi peut vous dire si je vous suis tendrement attaché et si je m'occupe de vous. Elle a la bonté de me recevoir quelquefois; elle aime à m'entendre parler de son frère.

Il faudra bien que vous essuyiez une grande épître de moi sur le *Mercure* dans quelques jours. Je vous parlerai de son organisation, de l'imprimeur et des coopérateurs. Quand la première année sera finie, c'est-à-dire dans deux mois, on pourra lui donner peut-être une forme plus agréable aux abonnés en le faisant paraître plus souvent.

Recevez avec bonté les témoignages de mon dévouement, de mon respect et de mon amitié.

FONTANES (1).

Que voudrait-on de plus pour connaître l'homme, avec son caractère, sa politique, ses visées, sa rhétorique adulatrice?

Du reste, son attente fut encore une fois trompée, ou du moins retardée. Là-bas, à Rome, les cardinaux n'en finissaient pas d'examiner le projet de Paris. Vers le milieu de mai, le Premier Consul, irrité de tant d'atermoiements, se croit berné, entre dans une violente colère et envoie à Cacault l'ordre de quitter Rome si dans les cinq jours le pape n'a pas accepté purement et simplement son projet.

Cet éclat est à Paris le signal d'une violente campagne anti-religieuse. Fontanes est désolé :

Je suis surpris, écrit-il à Lucien toujours à Madrid, qu'un si grand homme tire sur ses propres troupes... Pour moi, chaque mot qui sort de ma plume est condamné sans appel... Si je suis bon à quelque chose, ce n'est pas dans ce moment. Je me réserve pour écrire l'histoire du nouvel empire, quand Charlemagne le fondera (29 floréal an IX — 19 mai 1801) (2).

En attendant, il est si bien réduit au silence que le *Mercure* du 21 mai annonce qu'il n'aura plus aucune part à la rédac-

(1) Dans PAILHÈS, *ouv. cité*, p. 74.
(2) Dans PAILHÈS, *ouv. cité*, p. 72. On remarquera dans la dernière phrase l'allusion à Charlemagne. (Voir plus loin.)

tion du journal. Il avait juste eu le temps d'annoncer *Atala* (6 avril). Adieu les beaux projets d'extension de sa feuille, qu'il annonçait à Lucien !

Dans le *Paris* du 30 mai, Peltier, constatant l'immense succès d'*Atala*, développa de curieuses considérations :

Nous prévoyons que cette affaire, *qui est devenue une affaire de parti*, aura des conséquences infiniment graves... Le gouvernement, prévoyant par là le succès du livre des *Beautés morales*, dont *Atala* n'est qu'un fragment, a cherché à en détruire l'effet par avance et a fait, dans cette intention, commencer l'attaque par les trois polissons de tribuns qui rédigent la *Décade* (Ginguené, Say, Boisjolin), tandis qu'il a réduit Fontanes au silence par ordre.

Nous observons, en finissant, que la publication imprudente d'*Atala* fera époque dans l'histoire de la Révolution; que ce livre a jeté l'alarme parmi les philosophes et le gouvernement... qu'il doit nécessairement s'ensuivre une réaction... que nous craignons beaucoup que l'honnête M. de Chateaubriand n'ait été en tout ceci la dupe, et qu'il ne ne soit bientôt la victime des suggestions d'une cabale orgueilleuse et trigaude que l'on appelait jadis les constitutionnels, mais qui aujourd'hui n'a plus de nom ; que bien loin d'être éliminé des listes fatales, il n'y soit maintenu ; et qu'il soit trop heureux d'être renvoyé chez les barbares ou les sauvages, sans même emporter avec lui les os de ses pères, mais avec le chagrin d'avoir menti à sa conscience et de s'être couvert de honte en couvrant d'éloges et d'adulations le gouvernement qui l'aura mis à la porte.

De fait, la réaction était manifeste. Fouché avait maintenant toute liberté pour agir contre ses adversaires. Il avait fait arrêter l'abbé Fournier (29 mai) pour avoir comparé en chaire la mort de Louis XVI à celle du Christ (1) ; il encourageait les évêques constitutionnels à réunir le Concile de l'Église gallicane, qui eut lieu effectivement un peu plus tard (2), et enfin il ne négligeait rien pour empêcher le règlement du Concordat.

D'autre part, M. J. Chénier publiait au commencement de juin une vive satire : *les Nouveaux saints*, contre les meneurs du parti concordataire. Geoffroy, Clément, La Harpe y étaient pris à partie, non sans verve, ainsi que Chateaubriand pour son *Atala* et pour l'ouvrage qu'il préparait, dont on connaissait les tendances :

(1) Madelin, *Fouché*, I, 349.
(2) Il se réunit à la fin de juin.

6

Un *culte dominant* va réjouir la France.
Telle est des nouveaux Saints la dévote espérance.
Ils sont nombreux, zélés; ils prêchent des sermons,
Des journaux, des romans, des drames, des chansons
Nous entendrons encor disputer sur la grâce,
Non celle de Parny, de Tibulle et d'Horace,
Mais celle d'Augustin, la grâce des élus,
Qui vaut bien mieux que l'autre, et qui rapporte plus...

Le succès du libelle est fort grand (1), et Chateaubriand écrit à Mme de Staël, avec qui maintenant il correspond amicalement, car elle n'est pas rancunière :

On pourrait peut-être trouver qu'elle (la satire) manque un peu de verve et de gaieté, et qu'elle est composée de réminiscences de Voltaire; mais elle est d'un style pur; les vers me semblent bien faits... (2).

En attendant, il ne peut obtenir sa radiation; il prévoit tristement qu'il ira « mourir sur une terre étrangère (3) », et cela lui paraît maintenant si probable, en dépit de son succès, qu'il semble avoir songé à prendre ses précautions en vue d'une telle éventualité.

Le gouvernement anglais, écrit-il encore à Mme de Staël, vient de me faire offrir un asile et une pension de 300 livres sterling... (4).

Le gouvernement anglais? Ou bien les princes ou leurs agents d'Angleterre? Et l'offre est-elle venue toute spontanée, sans sollicitation récente ou ancienne? Avec Mme de Staël, qui n'est pas de ce bord, il est là-dessus assez discret. Mais Peltier, un peu plus tard, visant les intentions successives de son ancien compagnon d'exil en train de chercher sa voie et de s'orienter, publiera en un article humoristique ce qu'il appelle la « Progression » du *Génie du christianisme*. (*Ambigu* du 20 janvier 1804.) On y lit ceci :

N° 1. — Première édition, à Londres, en 1800, *dédiée à Louis XVIII : 300 livres sterling*.

N° 2. — Seconde édition, à Paris, en 1802, dédiée à Bonaparte : une place de 15000 francs par an, etc.

(1) Dès 1802, on trouve une 6e édition.
(2) *Correspondance*, I, 49, Lettre du 16 juin 1801.
(3) *Ibid.*, I, 48. Lettre du 28 mai 1801, à Mme de Staël.
(4) *Idid.*, I, 50. 16 juin 1801.

Ces 300 livres sterling du début de la « Progression » ne sont autres évidemment que les 300 livres dont il est question dans la lettre à Mme de Staël. Ainsi l'origine en devient peu douteuse.

Quoi qu'il en soit, Chateaubriand jugea sans doute, Fontanes consulté, que la situation n'était pas assez désespérée pour qu'il dût accepter l'expatriation, renoncer aux espérances qu'il avait conçues, et changer son jeu. A la mention de l'offre venue d'Angleterre, il ajoute donc immédiatement (même lettre) :

Je préfère la pauvreté et ma patrie, tandis que celle-ci voudra me souffrir...

Il avait raison; car la réponse des cardinaux, tant attendue, arriva enfin avec une lettre conciliante du pape. Il était temps.

En outre le pape s'empressait d'envoyer à Paris le secrétaire d'État, Consalvi. Consalvi, arrivant à Paris le 20 juin, put se rendre compte par lui-même qu'il n'y avait rien à gagner à tergiverser davantage. Dès lors, les choses allèrent vite. Le 15 juillet, le Concordat était signé. Pie VII ratifiait en août, et le Premier Consul, à son tour, en septembre.

Pour l'instant, on en resta là, car il fallait passer devant le Tribunat et le Corps législatif. On n'en était pas sûr; il fallait les préparer. Mais l'affaire était en bonne voie, et le parti du Concordat prenait décidément l'avantage.

Chateaubriand en eut du coup sa radiation (1). Il n'était plus à Paris. En mai, Mme de Beaumont l'avait emmené à la campagne, à Savigny-sur-Orge, dans une petite maison qu'elle avait louée pour l'y aimer à son aise, lui donner le souper, le gite, et aussi pour lui permettre de venir à bout d'un gros travail qui demandait du calme (2).

Il s'agissait de mettre au point et même de recommencer une troisième fois, en vue des événements qui redevenaient probables et propices, ce *Génie du christianisme* dont Migneret avait déjà imprimé deux volumes.

(1) Il écrit le 23 juillet à Mme de Staël que Mme Bacciochi vient de la lui obtenir. (*Correspondance*, I, 54.)

(2) « Cette noble femme m'a offert un asile lorsque je n'en avais pas : sans la paix qu'elle m'a donnée, je n'aurais peut-être jamais fini un ouvrage que je n'avais pu achever pendant mes malheurs. » (*O.-T.*, II, 267.)

Mais dans quel sens? Et comment entendre ce recommencement? Au vrai, nous savons là-dessus peu de choses. Chateaubriand nous ayant dit (1), sans autre explication, que c'était le succès d'*Atala* qui l'avait amené à recommencer son œuvre principale, on pourrait en inférer qu'il voulait surtout, encouragé par le succès d'un épisode romanesque, augmenter dans son apologie la part des éléments du même ordre. Mais on se tromperait.

Qu'on lise la longue lettre que Joubert écrivait à Mme de Beaumont, à Savigny, le 12 septembre 1801, on verra que Chateaubriand faisait appel à la bibliothèque de son ami pour se procurer une quantité d'ouvrages de théologie ou d'histoire ecclésiastique. Joubert met à sa disposition, avec son obligeance ordinaire, ceux qu'il a, mais il l'avertit du danger :

Dites-lui qu'il en fait trop, que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; que c'est de la beauté, et non de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage; que son esprit seul, et non pas sa doctrine en pourra faire la fortune; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand... Qu'il fasse son métier; qu'il nous enchante... Ses in-folio me font trembler... (2).

Ce n'était donc pas l'élément romanesque et poétique que Chateaubriand se proposait de corser, mais le théologique et le doctrinal, et cela faisait trembler Joubert dont on approuve généralement l'inquiétude et les conseils. Chateaubriand cependant avait ses raisons. Joubert, tout vrai chrétien qu'il était, n'envisageait le dessein de son ami qu'en artiste; Chateaubriand, réaliste, pensait à l'art, certes, mais voyait aussi la qualité et les suites du succès. Un beau succès de pur écrivain était enviable infiniment; mais combien ce succès serait plus retentissant, plus universel, à la fois plus durable et plus immédiatement fructueux, si le poète se doublait d'un héraut de la Religion renaissante, se levant pour l'annoncer au moment même où le Concordat allait, en restaurant l'Église, manifester solennellement la permanence et la vitalité des forces du passé!

(1) *O.-T.*, II, 266.
(2) P. de Raynal, *Correspondants de Joubert*, p. 67.

Que ne pouvait-on espérer de la reconnaissance du grand parti que ces forces vivifiaient?

Mais, héraut de la Religion, n'était-on pas tenu de se pénétrer, sans doute plus que ne le pensait Joubert, du dogme et des matières de la foi? Pouvait-on, si l'on voulait faire sienne cette clientèle spirituelle, nombreuse et puissante, dont l'Église disposait, s'en tenir à de brillantes variations sur ce qu'il y a de moins religieux dans la religion? Non ; il fallait, dans une mesure qu'il était, il est vrai, délicat de fixer (et là se justifiaient les appréhensions de Joubert), tenir toutes les promesses d'un beau titre, et, dans le *Génie du christianisme,* ne pas négliger ce qui était l'essence même. Loin d'ajouter du romanesque, il en fallait retirer, ou le voiler de morale, ou quelquefois le désavouer, comme en introduisant, par exemple, dans l'histoire de René, ce rébarbatif pére Souël (1) qui vient y jouer exactement le rôle du père Aubry dans *Atala*.

Autrement, le public délicat et cultivé eût reconnu et salué de nouveau l'auteur d'*Atala;* mais qu'eût pensé l'humble desservant d'un simple virtuose du sentiment? Contre Joubert, Chateaubriand n'avait pas tort de « compter sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand ». En cela l'homme d'action, comme de juste, voyait plus clair que le philosophe.

Donc, il fallait faire du *Génie du christianisme* l'accompagnement littéraire, mais aussi religieux que possible, du Concordat. Cela, Chateaubriand l'avait vu avec une parfaite sûreté de coup d'œil, et ce qui le prouve, c'est la hâte fiévreuse avec laquelle il travaille à Savigny, faisant copier ses citations par Mme de Beaumont qui s'inquiète, à son tour, de cette précipitation :

Il veut, écrit-elle à Joubert (septembre 1801), que son ouvrage paraisse au mois de février, au plus tard...

Elle craint que cette hâte ne gâte tout, mais Chateaubriand ne veut rien entendre :

La moindre note sur ce ton le jette dans un abattement qui approche du désespoir...

(1) On lit dans la *Défense du « Génie du christianisme »* : « Au reste, le discours du P. Souël ne laisse aucun doute sur le but et les moralités religieuses de l'histoire de René. »

Pourquoi cette fièvre, cette date de février, cet abattement à la pensée qu'il pourra n'être pas prêt? Parce que c'est à peu près l'époque où l'on espère venir à bout de l'opposition des grands corps de l'État hostiles au Concordat.

Lucien, appelé à grands cris par Fontanes, ayant maintenant tiré de son ambassade d'énormes profits, cinquante millions, dit-on, récrimine, demande son rappel, annonce son retour qui, d'une façon ou d'une autre, est imminent.

Nul doute que, lui présent, la campagne ne reprenne avec énergie.

Tout cela, Chateaubriand le sait, non dans le détail, mais en gros, par Fontanes, avec qui il correspond de Savigny.

Il sait aussi que son sujet est dans l'air et qu'il ne faut pas trop se laisser devancer. La Harpe travaille à une Apologie de la Religion, et voilà Mme de Genlis qui annonce un ouvrage « dans le genre de celui de M. de Chateaubriand, et qui aura pour titre : *Dictionnaire poétique de la Bible à l'usage des artistes* (1) ». Que pèse aujourd'hui Mme de Genlis auprès de Chateaubriand? Mais alors, savait-on?

Voilà pourquoi Chateaubriand pousse avec une ardeur presque désespérée l'achèvement, cette fois définitif, de son livre, car il s'agit de paraître à temps.

Il en est malade de travail, écrit-il à Fontanes le 30 septembre (2), mais il peut enfin lui annoncer que, dans quinze jours, « tout ira bien ». Et, deux jours plus tard, il récrit à son ami pour le conforter, le morigéner, l'exciter à lui préparer les voies :

Le grand moment approche; du courage; du courage; vous me paraissez fort abattu. Eh! mordieu, réveillez-vous; montrez les dents. La race est lâche; on en a bon marché quand on ose la regarder en face (3)!

Et comme il a reçu une lettre de Mme Bacciochi, il ajoute qu' « elle est toujours adorable ».

Enfin, vers la fin de novembre, on revient à Paris; le livre

(1) L'annonce est dans le *Paris* du 15 août 1801.
(2) *Correspondance*, p. 56.
(3) 10 vendémiaire, 2 octobre 1801. *Ibid.*, p. 57.

est fini, et le voilà de nouveau sous les presses de Migneret qui, lui aussi, se hâte.

Le disgracié Lucien est enfin revenu de Madrid (23 novembre), et, malgré la médiocrité des services qu'il a rendus en Espagne, il redevient une puissance, car le Premier Consul a besoin, pour sa politique religieuse qui doit le mener au trône, de sa collaboration et de celle de son parti.

C'est le moment où l'on cherche, et où l'on trouve, un ingénieux moyen de vaincre l'opposition au Concordat en supprimant les opposants. D'après la Constitution, le Corps législatif et le Tribunat doivent être renouvelés chacun pour un cinquième au cours de l'an X (septembre 1801 à septembre 1802), à une époque que le gouvernement choisira et d'une façon que la loi n'indique pas. On décide alors que le Sénat, la plus dévouée des trois assemblées, sera chargé de l'opération, et on s'arrange pour qu'il élimine des deux assemblées soumises au renouvellement tous les opposants un peu redoutables. Cela se passe en janvier-mars 1802. Le Tribunat est, en outre, réorganisé, divisé en trois sections chargées de discuter les lois devant le Conseil d'État et de les soutenir devant le Corps législatif. Lucien est nommé président de la section de l'Intérieur, celle qui aura à s'occuper du Concordat, dont, dès lors, le vote n'est plus douteux.

Entre temps, pendant que Fontanes travaille (1) au discours que Lucien prononcera devant le Corps législatif pour enlever le vote du projet, il ne manque pas de présenter Chateaubriand au grand chef de leur commun parti, comme un précieux collaborateur du *Mercure* (2) et un auteur de grande espérance.

Celui-ci, disent les *Mémoires* (3), avait une maison de campagne près de Senlis (le Plessis-Chamant), où j'étais *contraint* d'aller dîner.

Il y retrouvait naturellement Fontanes, qui faisait les honneurs de la maison et donnait le ton; La Harpe lisait là des fragments de son poème en train sur la *Religion*, Esménard du sien sur la *Navigation*, Fontanes divulguait

(1) Fréd. Masson, *Napoléon et sa famille*, II, 109.
(2) Cf. *Mercure* des 5 juillet, 20 juillet, 8 octobre 1801; du 5 avril 1802, etc.
(3) II, 253.

sa *Grèce sauvée*, Lucien lui-même une certaine *Césaréide*, poème en prose sur Jules César dont les deux premiers chants, terminés, excitaient l'enthousiasme. Arnault seul faisait des réserves parce qu'il n'aimait pas les poèmes en prose, que prônaient Fontanes et Chateaubriand, ce dernier au moins en cela conséquent avec lui-même. Boufflers, Rœderer étaient admis dans cette société, d'abord très ouverte, et qui maintenant se fermait. Chateaubriand n'y jouait d'ailleurs qu'un rôle effacé (1).

C'est là sans doute que Lucien demanda à jeter un coup d'œil sur les épreuves du *Génie du christianisme*. Il y mit des notes. Notes politiques ou notes littéraires? Chateaubriand les trouva « assez communes (2) ». Ce haut patronage ne put sauver, paraît-il, un certain chapitre sur les *Rois athées* que la censure de Fouché fit retrancher (3), ou du moins disperser dans l'ouvrage.

En somme, on fut prêt, mais tout juste, car les événements couraient grand train.

D'abord le traité d'Amiens, avec l'Angleterre (26 mars 1802), mettait enfin la France en paix avec l'Europe.

Puis, le 8 avril, le Tribunat et le Corps législatif votaient le Concordat, avec, il est vrai, l'adjonction des articles organiques, demi-revanche de l'esprit de la Révolution.

Enfin, le 18 avril, allait être célébré à Notre-Dame le fameux *Te Deum* auquel Bonaparte et sa famille devaient se rendre dans les voitures du sacre de Louis XVI.

Or c'était le 14 avril que Migneret mettait en vente les cinq volumes du *Génie du christianisme*. On ne pouvait guère calculer plus juste.

Comme *Atala*, l'ouvrage avait une préface (4), car l'auteur croyait avoir bien des choses à expliquer à ses lecteurs.

Avant tout, le long retard de la publication, et pourquoi

(1) Tous ces détails sont tirés de Jung, *Lucien Bonaparte et ses mémoires*, I, 393 et suiv.

(2) *O.-T.*, II, 277.

(3) *O.-T.*, II, 184; Villemain, p. 92.

(4) On la trouvera notamment dans l'édition Biré des *Mémoires d'O.-T.*, II, 564.

c'était une troisième édition qu'on donnait au public sans qu'il eût connu la première ni la seconde.

Chateaubriand expliquait en termes discrets que la première édition avait été composée à l'étranger et qu'il l'avait refondue à son retour en France :

Je me déterminai à recommencer l'impression à Paris et à refondre le sujet en entier, d'après les nouvelles idées que mon changement de position me fit naître : on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie.

Le succès d'*Atala*, en le rendant plus sévère et plus exigeant pour lui-même, avait amené la deuxième refonte, et il publiait enfin la troisième édition. Il ne donnait d'ailleurs ces indications que pour attester son respect du lecteur et lui prouver qu'il avait bien senti toute l'importance d'un tel sujet.

Venait ensuite un point beaucoup plus délicat. Il s'agissait d'expliquer une conversion que les gens malveillants pouvaient être tentés, vu les circonstances, de rapporter à des motifs intéressés. A vrai dire, l'auteur semblait s'attendre un peu trop à cette interprétation désobligeante, et il prenait les devants, comme s'il la jugeait inévitable :

Ceux qui combattent le christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu. Il est donc probable que je n'y échapperai pas, moi surtout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion et en admirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions, et du vice de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais, mais j'aime mieux me condamner : je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement de quel moyen la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses jours une grande amertume; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le vœu de ma mère ;

quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru.

Et pour ceux qui, à défaut d'autres considérations, pouvaient voir en l'auteur du *Génie du christianisme* le porte-parole du parti réacteur, avec infiniment plus de vraisemblance encore qu'à l'occasion d'*Atala,* on ajoutait :

On voit par ce récit combien ceux qui m'ont supposé animé de l'esprit de parti se sont trompés. J'ai écrit pour la religion, par la même raison que tant d'écrivains ont fait et font encore des livres contre elle; où l'attaque est permise, la défense doit l'être.

La préface se terminait par un hommage au Premier Consul, une offre de concours humble et enthousiaste, une adhésion admirative à sa politique. On y retrouvait la phraséologie en usage dans le parti (1) :

Je suis loin de prétendre à aucun succès; mais je sais aussi que tout homme .qui peut espérer quelques lecteurs rend service à la société en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse; et dût-il perdre sa réputation comme écrivain, il est obligé en conscience de joindre sa force, toute petite qu'elle est, à celle de cet homme puissant qui nous a retirés de l'abîme.

Celui, dit M. Lally-Tollendal, à qui toute force a été donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a été confié pour restaurer la France, a dit au prince des prêtres, comme autrefois Cyrus : *Jéhovah, le Dieu du ciel, m'a livré les royaumes de la terre, et il m'a commis pour relever son temple. Allez, montez sur la montagne sainte de Jérusalem, rétablissez le temple de Jéhovah.*

A cet ordre du libérateur, tous les Juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, doivent rassembler des matériaux pour hâter la reconstruction de l'édifice. Obscur israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable...

Tel est ce morceau fameux. Replacé au milieu des circonstances qui l'expliquent, maintenant que l'histoire des trois éditions nous est à peu près connue, et à peu près aussi celle de

(1) Rapprochez l'hommage de La Harpe cité plus haut, page 66, et un peu plus bas l'article de Fontanes du 15 avril, page 91.

la conversion, il n'appelle plus guère de commentaires pour le moment. La suite des faits nous y ramènera.

Au lendemain de la mise en vente (25 germinal an X — 15 avril 1802), Fontanes publiait dans son *Mercure* un article où l'éloge du Premier Consul était savamment associé à celui du *Génie du christianisme*.

Raynal avait dit :

Il est passé, le temps de la fondation, de la destruction et du renouvellement des empires! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui la terre se taisait!

— Il a pourtant paru, répond Fontanes, cet homme dont la force sait détruire et dont la sagessse sait fonder! Son œuvre est si considérable que les imaginations religieuses la rapportent à quelque dessein divin. Puis il compare Bonaparte à Alexandre, dont Plutarque attribue la fortune à la Providence. Cela lui est une occasion de vanter la sagesse des anciens pour qui « tout ce qui domine et excelle en quelque chose est d'origine céleste », et à qui « le rétablissement du culte national eût paru l'affaire la plus importante de l'État ». De là il arrive à l'ouvrage de ce jeune écrivain qui sera bien accueilli parce qu'il sent, et ne dispute pas.

A quelques jours de là, l'insertion de cet article au *Moniteur* fit connaître au public que le Premier Consul avait agréé l'hommage.

Bientôt après, en attendant un second article de Fontanes, le *Mercure* (15 floréal an X — 5 mai 1801) donne un long extrait de *René*, et termine ainsi :

Ce serait peut-être le lieu de répondre à quelques personnes qui affectent de regarder le *Génie du christianisme* comme *un ouvrage de circonstances*. Assurément on n'avait pas encore vu d'ouvrage de circonstances en cinq volumes... On conviendra cependant qu'il est heureux pour l'auteur que les opinions de son livre paraissent conformes à l'esprit du gouvernement, et que ses espérances, à l'instant même où il les exprime, aient été réalisées par la main du héros qui vient de relever les ruines de la France et qui, en affermissant son ouvrage par la religion, répare les erreurs de ceux qui pardonnent encore moins au *Génie du christianisme* le sujet que le succès.

Les journaux du parti, cela va sans dire, emboîtèrent le pas.

Dussaulx, dans le *Journal des Débats* (20 floréal — 10 mai) fit ressortir l'importance de la quatrième partie, sur le rôle social du christianisme. De Bonald, dans le *Publiciste* (14 floréal — 4 mai) loua l'à-propos de l'ouvrage, etc...

Le succès ne déçut pas ceux qui l'avaient tant escompté. L'heureux auteur eut à la fois la gloire et le profit. Les biographes n'ont pas manqué de célébrer les mille écus qui tombèrent, paraît-il, en une journée, dans la caisse de Migneret, et Chateaubriand lui-même s'est complu, dans les *Mémoires,* à chanter sa victoire.

Mais vraiment il semblerait, à lire les pages où, longtemps après, le poète envisageait l'influence et les résultats de son œuvre, qu'il combattit à lui seul, nouveau David, cet énorme Goliath : l'empire voltairien :

Quelle espérance pouvais-je avoir, moi, sans nom et sans prôneurs, de détruire l'influence de Voltaire dominante depuis plus d'un demi-siècle?... N'était-il pas aussi ridicule que téméraire à un homme obscur de s'opposer à un mouvement philosophique tellement irrésistible qu'il avait produit la Révolution? Il était curieux de voir un pygmée *roidir ses petits bras* pour étouffer le progrès du siècle, arrêter la civilisation et faire rétrograder le genre humain.

Voilà ce qu'il n'eût pas osé, ce qu'il n'eût pas pu dire à ses contemporains dans sa préface de 1802. Mais plus tard, au temps des *Mémoires,* avait-il oublié quelles forces le secondaient, quelles indications l'avaient mis dans la voie? Étaient-ce des alliés négligeables que Bonaparte, et tout le clergé, et tous les catholiques, sans parler de Fontanes, de Lucien, de La Harpe, de tant d'autres soutiens plus obscurs? N'était-ce pas assez de s'être haussé, ignoré la veille encore, et rien que par le mérite de sa plume, au niveau de tels alliés et de leur avoir fait accepter une fructueuse collaboration par le seul prestige du génie littéraire?

Et puisque l'auteur du *Génie du christianisme* aimait tant à entrer en parallèle avec Napoléon, comparons un peu leurs deux entreprises.

Rien de plus connu, et d'ailleurs de plus transparent, que les desseins de Bonaparte préparant le Concordat. Ce qu'il veut, c'est un clergé obéissant à un pape docile aux impulsions de sa

politique au dehors comme au dedans, une milice spirituelle, prompte à marcher, selon les besoins du moment, contre les révolutionnaires athées, ou, comme disait déjà le *Moniteur* du 8 thermidor an VIII (27 juillet 1800), « contre ces méchants hérétiques d'Anglais (1) ». Les prêtres obéissant comme les agents d'un de ses ministères obéissent au ministre que lui-même tient sous sa main, le catholicisme sera façonné en service public, ayant à ce titre sa place dans l'État avec des honneurs dûment réglementés.

Ce sera le ministère des consciences, prolongement de l'Intérieur et de la Police générale. Fouché, clair interprète de la pensée du maître, le dit en sa mémorable circulaire aux évêques :

Il y a plus d'un rapport, monsieur, entre mes fonctions et les vôtres. Les miennes sont de prévenir les délits pour n'avoir point à les punir; les vôtres sont d'étouffer dans le fond des âmes les projets et même la pensée du crime. Notre but commun est de faire naître la sécurité de l'Empire du sein de l'ordre et des vertus (2).

L'aboutissant de cela, c'est le catéchisme que les évêques feront enseigner quelques années plus tard dans tous les diocèses de l'Empire, avec le contreseing de l'Empereur, ordonnant, au nom de Celui qui a prescrit de rendre à César ce qui appartient à César, de se soumettre à la conscription comme à l'impôt, et vouant les réfractaires aux peines éternelles.

Voilà pourquoi l'Empereur dira (3) à ce Fontanes qui le comprend si bien :

Fontanes! faites-moi des hommes qui croient en Dieu; car les hommes qui ne croient pas en Dieu, on ne les gouverne pas, on les mitraille!

De moindre envergure, transposée dans une autre sphère, mais analogue, est l'entreprise de Chateaubriand. Comme le Premier Consul, et d'un œil aussi sûr, il a vu dans le catholicisme une matière sans pareille; non pas seul, du reste, mais

(1) Cité par Miot, I, 312.
(2) Circulaire du 5 fructidor an XII (23 août 1804).
(3) En 1806: paroles rapportées par Ambroise Rendu, un des collaborateurs et des confidents de Fontanes. Cf. Eugène Rendu, *M. Ambroise Rendu et l'Université de France*, 1861.

avec tout un parti d'ambitieux, mécréants ou croyants (la foi ne fait rien à l'affaire). Seulement, où d'autres n'apportaient qu'ambition et intrigue, lui venait avec des dons d'expression véritablement exceptionnels.

En dressant sur pied tout d'une pièce, et presque toute neuve, la poétique du christianisme, juste au moment où l'antique vêtement des Muses païennes montrait si tristement la corde, il détournait au profit de l'art, et, par suite, de sa renommée personnelle, les réserves de poésie et de sentiment que l'Église amassait depuis des siècles. « Les prêtres gardent l'âme et me jettent le cadavre », disait Bonaparte avec dépit. Or, ce que visait Chateaubriand en 1802, ce n'était ni plus ni moins que cette domination des âmes qui échappait à la toute-puissance du maître et qu'il pensait s'assurer, lui, quoique laïque, au nom de l'art et du beau habilement confondus ici avec la religion.

De fait, honni des idéologues, qui pénétraient son dessein, il établit en quelque sorte, par le *Génie du christianisme,* son empire sur l'esprit de ceux ou de celles qui vivent surtout par le sentiment; il régna notamment sur le peuple sensible des femmes, auxquelles il persuadait que « par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse », et que la philosophie est mortelle à ses attraits (1).

Un tel règne ne fut pas, nous le verrons, sans lui procurer contentement et profit. De plus, s'il parvenait à posséder en maître les imaginations, nul doute qu'il ne se promît de passer, lors de quelque occasion qu'il saurait bien faire naître, avec l'aide de Fontanes, de Lucien et d'Élisa Bacciochi, de ce domaine en celui des grandeurs matérielles. Et en attendant ce transfert, il n'avait pas négligé ce qui pouvait préparer et faciliter le passage. L'importance donnée par lui aux chapitres, que Pascal eût méprisés, sur l'importance sociale et surtout politique de la religion et de ses ministres trahit là-dessus son point de vue et ses desseins. De même, si l'on fait abstraction de quelques imprudences bien légères sur le gouvernement représentatif, échappées aux diligentes revisions de Fontanes,

(1) *Génie du christianisme,* I, VI, 5.

et dont il ne manquera pas de triompher après la *Monarchie selon la Charte* dans ses notes des éditions ultérieures, il s'appliquait à seconder en ses vues l'homme de qui dépendait tout avenir. Il montrait par exemple l'impossibilité de maintenir une masse énorme de paysans éloignés de l'œil des magistrats sans une religion qui leur prêchât le devoir. Et quand il s'écriait : « Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village, une police, des prisons et des bourreaux (1) », il faisait bien entendre qu'il savait, tout poète qu'il était, voir les choses en homme pratique et comprendre le parti qu'un gouvernement avisé pouvait tirer d'une bonne religion pour faire l'économie de rouages administratifs encombrants et coûteux.

En vue d'ailleurs de l'intérêt le plus immédiat, cela valait encore mieux que de poétiser le culte et d'harmoniser les scènes de la nature avec les passions du cœur, thèmes qui, traités de sa main, étaient pourtant d'un effet sûr, ainsi que le garantissait le récent triomphe d'*Atala*.

D'autre part, pour Bonaparte comme pour Chateaubriand, cette grosse entreprise n'allait pas sans risques. Le difficile n'était pas de ressusciter le catholicisme, pour l'un en rouvrant les églises et en restaurant le culte, pour l'autre, en pénétrant de poésie le sentiment religieux. Bien que tous deux, et chacun à sa façon, ils aient prétendu nous en faire accroire là-dessus, le catholicisme se portait assez bien pour n'avoir pas à ressusciter, témoin d'un côté les dix-huit cents prêtres réfractaires réconciliés avec les lois, et les deux mille constitutionnels qui, à la veille du Concordat, exerçaient publiquement et régulièrement le culte (2); témoin d'autre part l'abondance des ouvrages contemporains du *Génie du christianisme,* de même ordre et de même inspiration, que Chateaubriand eut à concurrencer et qu'il n'éclipsa que par une écrasante supériorité de génie (3); témoin aussi la considérable force communiquée par le parti religieux aux politiques avisés qui s'appuyaient sur lui ou se rangeaient sous ses bannières.

(1) *Génie du christianisme,* IV, VI, 12.
(2) DESDEVIZES DU DÉSERT, *l'Église et l'État en France*, 1908, I, 345.
(3) Se rappeler la lettre de Mme d'Anjou, citée plus haut, page 44.

Le difficile était de faire accepter par les partis, d'une part la consécration politique et de l'autre la consécration poétique d'un état de fait. Surtout son exploitation au profit d'ambitions particulières, et qu'on devinait démesurées, devait exciter la plus jalouse, la plus ardente hostilité.

Et pour Bonaparte, comme pour Chateaubriand, cette opposition était redoutable parce qu'elle intéressait justement ce qui était à la base de leur domination présente ou future.

Le Premier Consul avait à lutter contre l'opposition de l'armée ; on sait assez par Thiébault, par Thibaudeau, quelle fut la colère ou la consternation des chefs de l'armée ; on se rappelle leur attitude insolente et révoltée à la cérémonie de Notre-Dame.

Quant à Chateaubriand, l'hostilité allait lui venir, non moins dangereuse, des intellectuels du temps, redoutables par la place qu'ils occupaient dans la critique et dans les Académies. Habitués à parler au public, à inspirer ou à contrôler ses goûts, ils pouvaient, par leur autorité autant que par leurs raisonnements, et surtout s'ils distinguaient quelques indices trop visibles d'ambition personnelle ou de calcul intéressé, discréditer gravement un jeune auteur trop pressé de se faire à côté et même au-dessus d'eux une grande place qu'ils ne lui auraient pas reconnue.

Pouvant ruiner totalement cette fortune littéraire qui naissait, ils y tâchèrent de leur mieux, et sans tarder.

Un écrivain d'esprit, de talent, et même de caractère, Ginguené, se chargea, ou fut chargé, de l'exécution. C'était un homme de cinquante-quatre ans, à qui un très honorable passé avait semblé jusqu'ici promettre un présent plus brillant. Directeur de l'Instruction publique vers la fin de la Convention, puis, en 1797, ministre plénipotentiaire du Directoire à Turin, où il avait d'ailleurs, selon Miot de Melito (1) qui l'y vit en fonctions, plutôt fait figure de *précepteur de rois* que d'ambassadeur; tribun après le 18-Brumaire, il avait déplu à Bonaparte par son acharnement à vouloir sauver malgré tout la liberté, et son hostilité connue vis-à-vis du Concordat l'avait

(1) *Mémoires*, I, 285.

fait éliminer lors de la récente épuration du Tribunat. Il venait donc de se voir rendre à la vie privée ; sa fortune déclinait au moment où d'autres hommes de lettres qui ne lui étaient nullement supérieurs en mérite, comme Fontanes ou Rœderer entre autres, commençaient, l'un par d'habiles flatteries, l'autre par une heureuse conformité de vues avec le maître du jour, une ascension dont le terme semblait encore éloigné.

Qu'il en ait conçu de l'aigreur, et que cette aigreur ait percé dans ses articles sur le *Génie du christianisme,* manifeste du parti dont le succès brisait sa fortune, rien de bien étonnant. Il n'en faut pas moins le traiter honorablement. Il est un de ces hommes de second ordre dont le tort essentiel, aux yeux de la postérité, est d'avoir traversé la route d'un homme de génie. Lui, en des voies diverses, en trouva par malchance deux sur son chemin : Bonaparte et Chateaubriand. C'était beaucoup !

Son premier article parut dans la *Décade* du 30 prairial an X (19 juin 1802) :

> J'ai pris, commençait-il, un terrible engagement avec notre société décadienne. J'ai promis de rendre compte de ce nouvel ouvrage, de ce *Génie du christianisme,* si longtemps annoncé, si démesurément loué à l'avance... qui paraît s'être entièrement éclipsé dans le public.

Il avait grand tort à tous égards de lancer ce premier trait, mais cela indiquait que la lutte serait sans merci et qu'on voulait anéantir l'adversaire.

L'attaque était d'autant plus dangereuse que Ginguené, Breton comme Chateaubriand, le connaissait depuis longtemps. Il l'avait connu avant le voyage d'Amérique « par ce cousinage que tous les Bretons ont entre eux (1) », au temps où Chateaubriand recherchait les philosophes et ne demandait qu'à se faire leur disciple. Plus tard, par la lecture de l'*Essai,* que l'auteur lui avait envoyé de Londres, il avait pu s'apercevoir que le disciple était resté assez fidèle. Plus tard encore, Chateaubriand, à son retour d'Angleterre, avait dû lui faire quelque imprudente confidence qui n'avait pu s'oublier (2).

(1) *O.-T.*, I, 223.
(2) Cf. plus haut, page 56.

Or, cette malheureuse préface où l'auteur, se défendant, avant qu'on l'attaquât, du reproche d'insincérité, se plaçait dans une attitude toujours suspecte, prêtait le flanc ; elle permettait au critique de porter des coups redoutables, même sans faire état d'entretiens particuliers.

Ginguené signalait donc le caractère fragile et précaire d'une conversion dont les motifs avaient été, de l'aveu de l'auteur, d'ordre exclusivement sentimental :

J'ai pleuré et j'ai cru ; l'auteur s'est-il bien rendu compte de ce que c'est de croire ? Quel rapport y a-t-il entre les croyances d'un dogme et les larmes ? Quelle solidité peut-il y avoir dans une conversion ainsi opérée, et que par conséquent d'autres larmes pourraient détruire ?

Et faisant allusion, quoique discrètement, à cet entretien du retour de l'émigration, il montrait l'erreur qui consiste à confondre la morale et la religion : « M. de Chateaubriand luimême, demandait-il, ne se rappelle-t-il point une conversation qui la lui a rendue sensible (l'erreur) ? »

Ensuite Ginguené s'attachait à faire ressortir que le *Génie du christianisme* était un livre de parti et de circonstance, un manifeste des ennemis de la Révolution, une œuvre de réaction et d'obscurantisme.

Il relevait dans l'ouvrage du jeune auteur des passages qui prenaient un peu trop le ton d'une provocation jetée d'un parti à l'autre. Ainsi Chateaubriand, faisant une revue rapide et enthousiaste des victoires de la République, ajoutait :

« Est-ce des athées qui ont accompli tant de prodiges, ou bien est-ce des paysans chrétiens, de braves officiers qui avaient pratiqué toute leur vie les devoirs de la religion ? On ne voit pas que tous ces grands esprits qui ne pouvaient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules aux prises avec ces Cosaques qui pensent monter au ciel en mourant sur un champ de bataille ! »

Je ne m'arrêterai point, répond Ginguené, à ce qu'il y a de plaisant dans cette fin qui met au grand jour combien il sert peu, dans ce jeu sanglant des combats, de croire ou de ne pas croire. Soit que ces pauvres Cosaques eussent affaire ou non à des incrédules, on ne pouvait

assurément être plus fort qu'eux en croyance, et cependant ils ont été vaincus. L'auteur ne voit-il pas ce qu'on est forcé de conclure ?

Je ne répondrai pas non plus à ce qui est en question dans ce passage. Toute la France, toute l'Europe y répondront pour moi. L'univers entier sait si la religion fut dans tout cela pour quelque chose ; il sait quel fut le cri de ralliement qui électrisa nos invincibles armées ; et dans les mêmes dangers, ce serait encore ce cri magique qui opérerait les mêmes prodiges. Mais où l'auteur a-t-il donc pris l'idée qu'il a de leur composition ? Il n'y voit que des paysans chrétiens et de vieux officiers dévots. Il serait temps qu'il s'instruisit un peu mieux des circonstances mémorables qui sauvèrent cette France qu'il vient catéchiser aujourd'hui.

Tous les gens qui cultivent leur esprit, qu'il désigne ironiquement par ce titre de *grands esprits,* et qu'il accuse de ne pouvoir *s'abaisser jusqu'à croire en Dieu,* par cette habitude où il est de réputer athée quiconque ne possède pas au même degré que lui le don de croire, ne purent pas sans doute *aller aux combats ;* l'âge, la faible santé de plusieurs, les habitudes de leur vie, la certitude qu'ils pouvaient servir autrement qu'en faisant ce que tout soldat pouvait faire, les retinrent dans leurs foyers ; mais un plus grand nombre encore, parmi cette jeunesse valeureuse qui sortit en foule de nos villes, porta dans les camps français une fleur de talents, de connaissances, d'idées philosophiques et de sentiments élevés qui ne s'est jamais vue dans aucune armée du monde ; et c'est ce qui, joint à ce grand nom de la République et à cet amour pour la liberté, exalté jusqu'à l'enthousiasme, les rendit capables de ces exploits qui ont étonné la terre.

Si ceux que l'auteur désigne avec cette ironie amère ne purent les suivre, du moins ils ne désertèrent point leur patrie ; ils n'allèrent point rêver et faire des romans sur les Apalaches ou aux bords du Meschacebé pendant que le sort des combats décidait si elle serait libre ou esclave, entière ou démembrée, glorieuse et triomphante, ou couverte de misère et d'opprobre. Ils bravèrent plus que les armées ennemies : ils restèrent exposés à ces proscriptions terribles qui en moissonnèrent un plus grand nombre que n'aurait fait le fer des Autrichiens et des Russes. Enfin, si la fortune avait trahi la grande et juste cause de la République, ils se seraient ensevelis sous ses ruines. Il n'y a rien là, je pense, qui appelle ou qui justifie le sarcasme et la dérision (1).

(1) Je cite d'autant plus qu'on ne retrouve pas ces passages dans la reproduction faite par Chateaubriand, dans ses *Œuvres complètes,* des articles écrits à l'occasion du *Génie du christianisme.* Il avertit qu'il s'est abstenu de les insérer « parce qu'il ne s'agit point ici des opinions politiques du critique » *et de l'auteur,* pourrait-il ajouter. Mais nous, c'est justement ce qui nous intéresse.

C'est déjà, avec une moindre ampleur, le débat qui s'engagera plus tard entre Carnot et Chateaubriand, au temps du *Mémoire au roi* et des *Réflexions politiques*.

Ginguené signalait aussi à ceux de son propre parti de dangereuses tendances liberticides :

L'auteur demande si ceux qui gouvernent les peuples doivent nier la divinité. Et pourquoi la nieraient-ils? Qui le leur a jamais conseillé?

Et Ginguené remarque que cette question est « étrange », mais que « celles qui suivent le sont bien davantage » :

En vertu de qui règnent-ils donc? D'où leur est venue leur puissance? Quel droit ont-ils donc de commander, et qui force les peuples à se soumettre? Et là-dessus, il cite Spinoza qui a dit : *la religion seule peut expliquer le miracle de l'obéissance.* On voit qu'il s'est reporté aux temps et lieux où Spinoza écrivait, en insinuant très clairement que les chefs, ou, comme il les appelle, les *maîtres* des empires ne tiennent leur autorité que de Dieu et que cette croyance seule les rend obéissants.

Un peu plus loin, Ginguené reprend ces questions à propos du gouvernement représentatif, dont Chateaubriand vient à parler en son quatrième volume, et répond aux questions susposées :

En vertu de qui régnez-vous?... En vertu du peuple qui nous a élus ou qui a sanctionné notre élection par son consentement... *Et qui force les peuples à se soumettre?* Personne ne les y force, ni ne pourrait les y forcer; leur libre consentement a tout fait et fait tout encore... Mais Spinoza et son axiome : *que la religion seule peut expliquer le miracle de l'obéissance,* qu'en dites-vous?... On n'a besoin de religion ni d'autre chose pour expliquer un miracle qui n'existe pas : or il n'y a point de miracle à ce qu'un peuple obéisse à des lois votées par ses représentants, et dont l'exécution est ordonnée par les magistrats qu'il reconnaît ou qu'il choisit lui-même.

Deux autres articles suivirent, le 10 et le 20 messidor an X (29 juin et 10 juillet 1802).

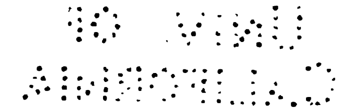
Ginguené y remarquait malicieusement que Chateaubriand s'occupe trop souvent des femmes; il lui reprochait son admiration aveugle pour le moyen âge, la chevalerie, « les institutions guerroyantes », amours, tournois, castels, galanteries, choses « du temps de la sainte ignorance », enfin son esprit de parti.

Et il prétend, et il assure qu'on se trompe quand on le suppose animé de l'*esprit de parti!*... Et quel autre esprit aurait dicté à tout propos ces sorties contre la philosophie?... Et ces sorties plus fréquentes encore contre les excès révolutionnaires, dont gémissent comme lui tous les vrais amis de la liberté?

C'étaient là des attaques ardentes, parfois éloquentes, non sans portée. Elles étaient de parti, et, à ce titre, si d'un côté elles soulevaient l'enthousiasme, de l'autre elles arrivaient affaiblies. Mais Chateaubriand en était tourmenté et il ne devait pas les pardonner à Ginguené. Bien longtemps après, écrivant ses *Mémoires*, il songera encore que cet indiscret ennemi avait failli trancher la racine même de sa fortune, et ce souvenir lui dictera un portrait dénigrant accompagné d'insinuations plus que malveillantes, dont Sainte-Beuve a eu cent fois raison de faire justice. On se reportera au passage des *Mémoires* et au livre de Sainte-Beuve (1).

En attendant ce temps des lointaines vengeances, il s'inquiétait, s'agitait, et, se tournant vers Fontanes, le suppliait de le défendre, afin que son laborieux mais éclatant succès ne fût point stérile.

(1) *O.-T.*, I, 222, SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe* (4e leçon).



CHAPITRE III

NOMINATION

Attente et démarches. — La nomination (4 mai 1803). — Mme de Custine. — M. Émery. — Chateaubriand à Lyon. — L'arrivée à Rome (27 juin). — Cacault et Artaud.

Chateaubriand était d'autant plus inquiet des attaques de Guinguené que son ambition, fort vive et impatiente, n'était nullement, en ce cas et en d'autres, vague et sans objet comme on l'a dit (1). Non seulement il avait, avant même que son livre fût fini, annoncé sa résolution de renoncer aux lettres et de *sortir de cette galère* (2), mais il avait jeté précisément son dévolu, et c'était Rome qu'il avait en vue.

Déjà, dans son ouvrage, on avait pu remarquer un éloge enthousiaste de cette « capitale des nations » qui « semble véritablement la *Ville éternelle* » et de cette cour de Rome qui « s'est montrée presque toujours supérieure à son siècle (3) ».

Au lendemain même de la publication de son livre, à peine le succès dessiné, il écrivait à Fontanes :

> Je ne puis aller vous voir ce matin, mon cher ami, étant surchargé d'affaires. Je vous dirai que les augures sont favorables. Dans la seule journée d'hier, Migneret a vendu pour mille écus.
>
> J'ai vu les grands hier, ils paraissent bien disposés.
>
> Protégez-moi donc hardiment, mon cher enfant. *Songez que vous pouvez m'envoyer à Rome.*
>
> C'est aujourd'hui que Mme Bacciochi présente l'ouvrage au Consul... (4).

(1) Mme de Rémusat notamment, *Mémoires*, II, 390.

(2) « Résolu que je suis de jeter là le métier d'homme de lettres, du moins pour longtemps, je me hâte de sortir de cette galère où je me suis follement embarqué. » A Mme de Staël, 16 octobre 1801. (*Correspondance*, I, 59.)

(3) *Génie du christianisme*, IV, IV, 6.

(4) *Correspondance*, I, 60. Pas de date précise, mais la teneur du billet indique qu'il fut envoyé tout de suite après la publication de l'ouvrage.

A la vérité, rien d'illogique en cette prétention. Où pouvait-on mieux placer qu'en cette tête et ce centre du catholicisme le chantre des pompes catholiques, bien plus même que du christianisme? Dans quelle situation? C'est ce qui restait à déterminer, mais il ne pouvait être question évidemment que d'un poste diplomatique ou d'une mission spéciale.

A cet effet, il n'épargnait pas les démarches, bien qu'il lui en coûtât. Et certes il en coûtait à son jeune orgueil, à sa sauvagerie native, développée par la solitude de Combourg, par celle du voyage d'Amérique, si restreint qu'on le suppose, par celle de Londres surtout, celle du moins des premiers temps de son séjour. Sa vie, dit-il, en était « toute dérangée (1) », depuis qu'elle cessait d'être à lui seul.

Pourtant il ne se dérobait pas, loin de là, sentant que le moment était décisif et probablement ne se retrouverait guère.

Il paraît que Bonaparte avait commencé par avoir des préventions contre lui :

> Comme je témoignais un jour (avant *Atala*) ma surprise au Premier Consul, raconte Bourrienne (2), de ce que M. de Chateaubriand n'était porté sur aucune des listes qu'il se fit présenter pour des places à remplir, il me dit : « On n'a pas manqué de m'en parler, mais j'ai répondu de manière à ce qu'on n'y revienne pas; il a des idées de liberté, d'indépendance; il n'entrerait jamais dans mon système, comme je l'entends; j'aime mieux l'avoir pour ennemi connu que pour ami forcé. Au surplus, je verrai plus tard; je l'essaierai d'abord dans une place secondaire, et, s'il va bien, je le pousserai. » Voilà mot pour mot ce que Bonaparte me dit de M. de Chateaubriand la première fois qu'il m'en parla.

Le passage est assez suspect. Comment, en 1800 ou 1801, le Premier Consul pouvait-il savoir si Chateaubriand avait des « idées d'indépendance » ? Il faut cependant en retenir une certaine prévention défavorable au jeune écrivain à peine revenu de l'émigration.

Atala, malgré son succès, n'avait été ensuite pour son auteur qu'une médiocre recommandation. « Encore des romans en A! J'ai vraiment bien le temps de lire toutes vos niaise-

(1) *O.-T.*, II, 293.
(2) Bourrienne, V, 343.

ries! » avait répondu le Premier Consul à sa sœur Baciochi qui lui apportait le petit livre dont Fontanes l'avait chargée.

Mais avec le *Génie du christianisme*, ce fut tout autre chose : « Bonaparte, toujours d'après le même Bourrienne (1), revint tout à fait de ses préventions. »

Chateaubriand le savait sans doute, et c'est pour cela qu'il pensait en profiter.

Après l'adoption du Concordat par le Corps législatif (2), par conséquent en avril 1802, probablement très peu après la publication du *Génie du christianisme*, il avait été présenté, chez Lucien, au Premier Consul. Il est facile de voir à travers le théâtral récit des *Mémoires* (3) qu'il avait eu en cette entrevue une attitude effacée et terne. N'ayant pas naturellement la présence d'esprit et le sourire du courtisan, il ne trouva rien de gracieux à répondre aux phrases brèves que Bonaparte lui adressa en passant.

> A la suite de cette entrevue, Bonaparte pensa à moi pour Rome : il avait jugé d'un coup d'œil où et comment je pouvais lui être utile... Fontanes et Mme Bacciochi me parlèrent de la satisfaction que le Consul avait eue de ma *conversation*... Ils me pressèrent de profiter de la fortune. L'idée d'être quelque chose ne m'était jamais venue; *je refusai net*.

Nous en savons assez pour n'être pas dupe de cet arrangement un peu audacieux.

C'est un des traits curieux et constants de son autobiographie que cette habitude de rapporter tout acte important de sa vie à quelque directe intervention du destin, où il n'est pour rien. A l'en croire, c'est toujours un avertissement mystérieux, un accident, une inspiration soudaine qui le décident.

Il est revenu d'Amérique parce que le foyer d'une cabane américaine a éclairé par terre les feuilles d'un vieux journal (4); — il a conçu le *Génie du christianisme* parce que de tristes nouvelles ont coïncidé, — écrit la *Lettre au citoyen Fontanes* parce que des colombes ont roucoulé trop fort, — publié *Atala*

(1) Bourrienne, V, 345.
(2) 8 avril.
(3) II, 330.
(4) *O.-T.*, I, 416.

parce qu'on lui a volé des papiers, — et il ira à Rome parce qu'une intuition soudaine a illuminé Bonaparte!

Ainsi, une sorte de pudeur singulière lui fera dérober à nos yeux la belle tension d'une volonté tenace! Pourquoi ce perpétuel effort pour nous mystifier? Est-il plus séant de faire paraître une âme incertaine et molle, jouet de tous les souffles, qu'une virile et patiente énergie, habile à profiter du temps? Quoi qu'il en soit, c'est là un vrai *tic* de sa physionomie morale, et c'est un des traits par où le poète illusionniste fait tort à l'homme d'action.

Sans plus nous arrêter, voyons la suite. Il faut cependant retenir de cette histoire que, dès juillet 1802, il fut question de Chateaubriand pour Rome, à la grande colère d'ailleurs des ennemis du Concordat, de ceux de gauche, cela sans dire, et aussi de ceux de droite, des royalistes intransigeants. A Londres, centre d'opposition anticoncordataire, d'où partit en septembre la première réponse aux notifications adressées par le pape en vertu du Concordat, sous la forme d'un refus de démission des évêques réfugiés, les partisans des princes français auraient voulu empêcher toute entente entre le gouvernement consulaire et l'Église; rien d'étonnant si les tentatives de Bonaparte et l'ambition de Chateaubriand y étaient vues du plus mauvais œil.

Dès juillet 1802 donc, dans le premier numéro de son *Ambigu*, qui succédait au *Paris*, Peltier, à propos d'on ne sait quel projet de voyage de Chateaubriand à Londres, dénonce avec amertume ses visées et sa volte-face :

M. de Chateaubriand, auteur de l'ouvrage intitulé *Génie du christianisme*, dont ses amis de Londres croyaient qu'il devait faire hommage à Louis XVIII, et que ses amis de Paris lui ont conseillé d'offrir au Premier Consul pour la fête de Pâques, M. de Chateaubriand, disons-nous, est attendu incessamment à Londres. Comme on assure qu'il a obtenu la place de *secrétaire de la légation de France à la cour de Rome*, à la suite de M. le chanoine Fecce *(sic)*, oncle maternel de Buonaparte, on croit que l'objet de son voyage est de venir faire un cours de politique ultramontaine chez M. l'abbé Barruel, afin de seconder puissamment le ministre français dans son ambassade et que le Sacré Collège trouve dans M. Fecce un digne représentant du Premier Consul.

Pourtant la chose ainsi annoncée n'était pas chose faite et on en restait là. Était-ce un effet des articles de Ginguené? Aucune nomination ne survenait, mais ce n'était nullement que Chateaubriand refusât. Bien au contraire, il s'impatientait.

Faute de mieux, pour empêcher qu'on ne l'oubliât, et pour soulager sa fièvre, il vidait à profusion dans les colonnes du *Mercure* (dont il acquérait une part sur les premiers bénéfices de son livre) ce qui restait dans ses tiroirs de manuscrits disponibles (avril : article sur *Young ;* mai, juin : sur *Shakespeare ;* juillet : sur l'*État politique et moral des nations contemporaines au moment de la révolution républicaine en Grèce* — cela, du fonds de l'*Essai* — sur *Beattie,* sur *Gilbert ;* août, septembre : sur *Mackensie...*).

Mais cela ne le satisfait qu'à moitié, car, dans son groupe, on se plaint fort de l'insuffisance du *Mercure* à mettre en relief un auteur comme il faut. Le 7 fructidor an X (25 août 1802), Mme de Beaumont écrit à Chênedollé (1) :

Notre ami veut attendre la décision d'une nouvelle espérance pour vous répondre... S'il était vrai qu'espérer, c'est jouir, nous serions bien heureux, car nous espérons beaucoup...

Et après avoir parlé d'une *Résurrection d'Atala,* inoffensive parodie qui l'inquiète assez tout de même, elle se plaint du *Mercure :*

Le dernier *Mercure* est détestable; M. Delalot y règne comme le roi de Cocagne, et, s'il ne bâille pas, du moins nous fait-il bâiller... Ah! qu'allait-il (Chateaubriand) faire dans cette galère?

Et à la fin elle montre Fontanes « tout honteux » de son *Mercure.*

Une autre façon de se distraire, de tuer le temps, s'il semblait un peu long rue Neuve-du-Luxembourg, et de rendre l'attente moins pénible, était de prendre la diligence et de s'en aller fréquenter, non loin de Paris, les châteaux qui se rouvraient alors et s'ouvraient particulièrement à l'auteur du *Génie du christianisme*. Prenons les *Mémoires* (2) ; nous y verrons la liste des accueillants châtelains et des accueillantes châtelaines :

(1) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 213.
(2) II, 293.

Mme de La Briche, au Marais, où se rencontraient les deux sœurs, Mmes de Vintimille et de Fezensac, et quelquefois ce vieux couple philosophique d'un autre âge : Saint-Lambert et Mme d'Houdelot ; le jeune Molé, que nous reverrons, à Champlatreux ; Mme de Custine, qui allait acquérir Fervaques ; la duchesse de Châtillon, Mme Lindsay, Mme de Clermont-Tonnerre, d'autres encore. C'était comme un prolongement de la petite société dont Mme de Beaumont était le centre, un monde royaliste décimé par la Terreur, mais rentré, et de nouveau nanti, donc moins intransigeant que l'émigration londonienne. Cependant si on y acceptait Bonaparte, surtout depuis Marengo, et il le fallait bien, on restait royaliste.

Quoique peu agissant, ce royalisme entretenait dans ces milieux une atmosphère d'ancien régime, et Chateaubriand l'y respirait comme les autres. Qu'il y fréquentât, tout en demandant à être employé par le gouvernement consulaire, ce n'était peut-être pas pour avancer beaucoup ses affaires, mais, dans le mélange des sociétés d'alors, ce n'était pas non plus pour trop étonner. L'exemple venait de haut. Talleyrand et Fouché se ménageaient de ce côté des accointances, et on ne leur tournait pas le dos ; on avait besoin d'eux et on les craignait. Ainsi Chateaubriand faisait-il alterner ses visites aux châteaux royalistes avec sa figuration dans les fêtes de Lucien au Plessis-Chamant et dans celles que donnait sa sœur Élisa à Neuilly, parmi les poètes les plus spécialement bonapartistes, Fontanes, Arnault, Boufflers, Andrieux (1).

On est d'ailleurs en droit de penser que, plus la nomination espérée se faisait attendre (il avait paru d'abord qu'elle serait immédiate), et plus Chateaubriand devenait pénétrable à ce royalisme.

Tout en restant intimement attaché à Mme de Beaumont, il subissait déjà, dans cet été de 1802, l'influence, et peut-être les avances, de Mme de Custine. Il est probable que, comme beaucoup d'autres femmes imaginatives, elle avait été au-devant de lui après le succès du *Génie du christianisme,* ainsi que le donne à penser le célèbre mais discret passage des *Mé-*

(1) Méneval, *Mémoires*, I, 62.

moires (1) où, évoquant la blonde chevelure de son amie, il en voile si gracieusement son souvenir.

Nous savons que, bien qu'elle fit bon accueil à Fouché, elle était fort royaliste. Essayait-elle de ramener Chateaubriand à la bonne cause, ou seulement de se l'attacher à elle-même ? Ce qu'il y a de sûr, c'est ce qu'on trouve dans une lettre que Chateaubriand écrivait à Fontanes le 22 fructidor an X (9 septembre 1802). Après lui avoir demandé des nouvelles de « la grande voyageuse » (entendez Mme Bacciochi, à laquelle il vient d'écrire, sans doute pour lui demander d'intervenir en sa faveur), il ajoute :

A propos de lettres, il vient de m'arriver par la poste, toute décachetée, une lettre qui me fait peine si F... l'a vue. On se plaint de mes rigueurs et on m'offre des merveilles. Je ne sais comment faire pour empêcher les indiscrètes bontés de m'arriver par le grand chemin. Cependant, si certains grands projets dont vous me parliez pour l'été prochain n'avaient pas lieu, je verrais alors quel parti prendre. Car j'apprends que ma femme est ruinée par ses parents. *(Encore !)* L'oncle vient de faire banqueroute au moment où j'avais donné ordre de poursuivre... (2).

F... est certainement Fouché. Que sont donc ces « merveilles » et ces « indiscrètes bontés » que ne devait pas connaître le ministre de la Police (3) ? Merveilles amoureuses ? Peut-être, s'il était rival. Propositions d'appui pécuniaire ou sollicitations de parti ? Plus probable, vu le contexte, et d'ailleurs n'empêchant pas le reste.

On voit qu'il ne repousse rien. Il faudra bien se tirer d'affaire d'une façon ou de l'autre. Si décidément on ne fait rien pour lui, il verra « quel parti prendre ».

Pour le moment, il a suspendu les démarches. Il est tout entier à la préparation d'une seconde édition. Mais la fièvre le brûle. C'est le temps où il écrit à Chênedollé (11 septembre) :

(1) II, 297. Cf. les ouvrages de Bardoux et Chédieu de Robehon, sur Mme de Custine.

(2) *Correspondance*, I, 62.

(3) Ministre de la police, il l'est encore pour quelques jours ; son ministère ne sera supprimé que le 14 septembre de cette année 1802.

Tous les jours voient se former et s'évanouir nos espérances ; vous savez ma manière de pousser le temps, de vivre dans les projets et dans les désirs, et puis, si je rentre en moi-même, je suis Gros-Jean comme devant. Rien de déterminé encore sur mes destinées futures. Cependant j'approche du dénouement, car j'achève la correction de mes gros volumes, et je me mets sur-le-champ à la poursuite des grandeurs. Si je n'obtiens pas dans un mois ce que je demanderai, je me désisterai de la poursuite, et Dieu sait ce que je deviendrai...

Ginguené vient de publier ses articles en forme de brochure, Fontanes ne m'a pas encore défendu; il dit qu'il le fera; Dieu le veuille! Apprêtez-vous, mon cher enfant, à venir nous retrouver bientôt, car le moment approche où notre sort va être déterminé d'une manière ou de l'autre... (1).

Le voilà tout entier. Son imagination travaille et « pousse le temps ». En attendant, Bonaparte, qui vient d'être fait Consul à vie (2), le néglige ; il est Gros-Jean comme devant et toujours attaqué. Un idéologue de l'Institut, Villeterque, vient de publier dans la *Bibliothèque française,* sur le *Génie du christianisme,* une critique fort dure sous son air d'impartialité, dangereuse précisément par son affectation de modération, et les articles de Chateaubriand dans le *Mercure* sont accueillis un peu froidement. Il est fort dégoûté, presque découragé : il écrit à Mme de Staël :

Ici tout est bassesse, cabale, esprit de parti, de coterie : il n'y a plus d'honorable que le repos et l'obscurité. Du reste, on ne m'envoie point à Rome parce que l'archevêque de Lyon (Fesch) n'y va pas, et que mes destinées étaient attachées aux siennes. Je balance entre une retraite absolue au fond de quelque province, ou une nouvelle expatriation (3).

Enfin, voici un événement : le *Mercure* du 18 septembre publie, en réponse à Villeterque, le deuxième article de Fontanes, tant promis, espéré, attendu. C'est un long morceau qui permettra d'attendre la *Défense* de son livre que l'auteur prépare. Fontanes est trop prudent pour se risquer sur un terrain propice aux embûches : sur les points entamés par Ginguené, sincérité de l'auteur, politique cléricale et contre-révolution-

(1) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, p. 194.
(2) 2 août 1802.
(3) *Correspondance*, I, 64. Lettre du 15 septembre 1802.

naire : silence ; mais on peut combattre la crainte réelle ou fictive que « l'imagination ne répande à la fois ses enchantements et ses erreurs sur une doctrine qui doit édifier plutôt que plaire ». Là-dessus, Fontanes s'étend ; il montre qu'il fallait à un siècle frivole le genre de démonstration qu'on lui a donné, et qu'il importait d'abord de rendre à la religion défigurée par ses ennemis son charme et sa majesté. Puis, passant à la poétique du christianisme, il se donne la tâche facile de louer les vues et le style de son ami.

L'effet est excellent. Chateaubriand est tout réconforté, d'autant plus que La Harpe, qu'il a été voir, est enthousiasmé ! Il a promis spontanément, lui, « une telle autorité », un article pour la deuxième édition du *Génie du christianisme :* « Laissez-moi faire, a clamé le vieux critique en s'agitant sur son fauteuil, je les ferai crier ; je serre dur (1). »

Vite Chateaubriand écrit à Fontanes pour qu'il permette qu'on réimprime ses articles en brochure comme Ginguené a fait des siens. C'est alors (28 septembre) qu'il écrit sa *Dédicace* au pape (2), pour souligner ses vues sur Rome et montrer qu'il maintient plus que jamais sa candidature. On voit s'il est question d'un *refus !*

Mais cette joie est passagère ; bientôt on retombe dans l'incertitude. Quelques jours après (1er octobre), Mme de Beaumont écrit à Chênedollé, et tout en annonçant que « l'article de Fontanes a paru et surpassé nos espérances », elle dit :

Notre ami n'est sûr de rien. Sa destinée est plus incertaine que jamais ; tout est dans le vague, et tristement dans le vague... (3).

D'ailleurs, après le grand succès du Concordat, très balancé par l'adjonction plus ou moins attendue ou prévue des Articles organiques, le parti tout entier paraît stationnaire. On a encore obtenu le renvoi de Fouché (4) ; mais Fouché, comblé d'honneurs, reste influent et en correspondance avec Bonaparte.

(1) Chateaubriand à Fontanes, 23 septembre 1802. *Correspondance*, I, 66.

(2) *Correspondance*, I, 68.

(3) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 216.

(4) 27 fructidor an X (14 septembre 1802).

Le *Mercure* languit. La Harpe appelé à la rescousse y fait sa rentrée par d'interminables *Études sur les paradoxes de Fontenelle, La Mothe, Trublet et autres, considérés comme les premiers abus de l'esprit philosophique au dix-huitième siècle;* mais ce n'est pas avec cela qu'on gagne des points sur l'adversaire.

Bref, on n'avance plus. Bonaparte, qui a pu mesurer la vigueur de l'opposition anticoncordataire, qu'a irrité la protestation de Pie VII contre les Articles organiques (24 mai), qui a vu le clergé, à peine réinstallé dans l'État, entamer une lutte sourde pour regagner son ancienne influence, Bonaparte n'est pas pressé de faire crier encore les philosophes en envoyant à Rome, avec un caractère officiel, l'esthéticien, sinon le théoricien, du catholicisme ultramontain, d'autant qu'on le lui signale peut-être comme étant en relations un peu trop suivies avec des royalistes mal ralliés. Celui auquel l'associait la rumeur dont Peltier, à Londres, se faisait l'écho en juillet, « le chanoine Fecce », était bien élevé, dès la fin du même mois (29 juillet), à l'archevêché de Lyon, puis, quelques semaines après, au cardinalat ; mais rien pour Chateaubriand !

En outre, il y a quelque dissidence chez les hauts protecteurs. En mai ou juin, Lucien, qui, entre parenthèses, n'a jamais été très chaud pour l'auteur du *Génie du christianisme,* a rencontré à Méréville (un château qui comptera aussi dans la vie de Chateaubriand) une Mme Jouberthou dont il est devenu l'amant éperdu. Cet amour l'absorbe au point qu'il semble se désintéresser des affaires, menant du reste train de prince, tant à Paris où il a acheté l'hôtel de Brienne, qu'à la campagne, au Plessis-Chamant, où il s'amuse à jouer la tragédie sous la haute direction de Talma et de Lafond, qui viennent de Paris lui apporter leurs conseils.

Élisa Bacciochi, qui n'est pas femme à partager son influence, se retire petit à petit devant cette intruse. Peu à peu, elle abandonne le Plessis, mais elle tient à y conserver des intelligences pour savoir ce qui s'y passe. Du moment qu'on joue la comédie quelque part, Fontanes, son amant, y est à sa place. C'est lui qui, tout en maintenant les acteurs bénévoles dans la grande tradition poétique qu'il représente parmi ces

parvenus (1), observe, épie, et renseigne Mme Bacciochi sur les phases que traverse la passion du « patron ».

Arrêtons-nous donc un moment pour voir le futur grand maître de l'Université, présentement député des Deux-Sèvres au Corps législatif, dans l'élégante posture où le surprend M. Frédéric Masson. Lisons cette impayable lettre du 12 vendémiaire an XI (4 octobre 1802) :

Tous les symptômes d'une passion vive se lisent dans les traits et les discours du patron. Il est discret, mystérieux; il concentre son bonheur, mais ce n'est pas là le compte de la dame : elle veut du bruit, de l'éclat, et tous les avantages productifs de l'affiche en règle. Son regard nous a bientôt appris que c'était elle qui tenait la cour et à qui on devait la faire. Cet orgueil est tout à fait plaisant. Du reste, *je n'ai pas trop mal joué mon rôle,* car je sais déjà de la dame qu'elle a été la plus infortunée des créatures ; il ne tenait qu'à moi de pleurer, mais d'un autre côté le patron m'a dit qu'elle était la plus vertueuse des femmes ; il ne tenait qu'à moi d'en rire. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre ; mais je me moque bien des deux *in petto.*

On doit jouer *Alzire.* Il est difficile d'avoir moins de grâce avec plus de beauté. J'avais envie de lui crier que la grâce est plus belle encore que la beauté, mais, pendant qu'elle répétait son rôle, on a prononcé votre nom, et ce nom exprimait ce que je voulais dire... Je vous avoue que j'ai d'abord eu grande envie d'abandonner la place à la favorite et aux favoris ; mais j'ai jugé qu'on me taxerait d'impolitesse et de mauvaise humeur. Vous savez, d'ailleurs, que j'aime ces lieux qui me parlent de vous : j'y reste donc, malgré les inconvénients, pour les souvenirs qui me sont chers... (1).

Et il reste, fidèle au souvenir, parmi les parties fines, et menant joyeuse vie, bien qu'on lui joue des tours, comme de lui glisser un renard dans son lit (3); (peut-être un jour qu'on l'avait pris trop près du trou de la serrure). Mais, tandis qu'il joue *Alzire ou le Triomphe du christianisme,* pièce d'actualité s'il en est, mêle-t-il à ses madrigaux et à des rapports de cette sorte quelque rappel des ambitions de son ami, lequel se morfond dans l'attente?

(1) « Arnault et Fontanes étaient nos plus mauvais acteurs; Fontanes, par principe d'aristocratie sociale. Il prétend qu'un amateur ne doit pas jouer comme un histrion. » (JUNG, *Lucien Bonaparte et ses mémoires,* II, 257.) Toujours décent!

(2) Fréd. MASSON, *Napoléon et sa famille,* II, 269.

(3) JUNG, *Lucien Bonaparte et ses mémoires,* II, 257.

Là-dessus, Chateaubriand, apprenant qu'on le contrefait à Avignon, demande à Lucien (20 vendémiaire an XI — 12 octobre 1802) des lettres de recommandation pour le préfet de Vaucluse, les obtient, et part pour le Midi afin de faire saisir l'édition et aussi de réaliser d'autres projets plus obscurs.

Au moment de partir, il écrit à son protégé Chênedollé qui est retourné chez lui, à Vire, parce que son père trouve qu'il coûte trop cher à Paris, et parce qu'il est un peu las d'attendre sans fin l'effet des promesses aventurées de son ami (1). Il n'est pas tenace, Chênedollé ; c'est un pur poète. Fontanes sera grand maître et marquis, Chateaubriand ambassadeur et ministre. Avec d'illustres amitiés, lui ne sera guère qu'inspecteur d'Académie (2).

Chateaubriand lui écrit donc (15 octobre 1802) :

Mon cher ami, je pars lundi pour Avignon où je vais saisir, si je puis, une contrefaçon qui me ruine ; je reviens par Bordeaux et par la Bretagne. J'irai vous voir à Vire et je vous ramènerai à Paris, où votre présence est absolument nécessaire si vous voulez enfin entrer dans la carrière diplomatique. Il paraît certain que nous recevrons des ordres pour l'Italie dans les derniers jours de novembre... Dans tous les cas, si le voyage d'Italie venait encore à manquer, vous seriez placé à Paris... (3).

Et il ne manque pas de lui recommander d'écrire en son absence rue Neuve-du-Luxembourg à l'amie laissée seule, pour la distraire. Mais que Chênedollé se garde bien de parler du retour par la Bretagne ! Mme de Beaumont doit croire qu'il reviendra directement d'Avignon.

Qu'est-ce que ce voyage de Bretagne ? L'obstacle à la nomination diplomatique viendrait-il de la situation irrégulière du ménage de Chateaubriand ? Fontanes, l'homme des convenances, aurait-il parlé ? Est-ce le Premier Consul qui aurait demandé qu'on rentrât dans la régularité ? Ce n'est pas impossible. Après le Concordat, quand le pape eut affranchi Talleyrand des liens de la prêtrise, Bonaparte avait bien exigé qu'il

(1) Qui lui avait promis de l'emmener à Rome avec lui.
(2) Il finira bien par devenir inspecteur général, mais à l'ancienneté, tout près de sa retraite.
(3) *Correspondance*, I, 69.

épousât son Indienne de Tranquebar, divorcée récemment d'avec un M. Grant. Chateaubriand a pu subir une pression analogue.

Faut-il voir enfin l'effet d'autres influences ? M. Émery et les Sulpiciens, auxquels nous viendrons tout à l'heure, lui firent-ils comprendre qu'à Rome le catholique auteur du *Génie du christianisme,* marié, devait faire figure d'homme marié ?

Toujours est-il que Chateaubriand s'en va revoir sa femme ruinée, mari glorieux, mais non pas empressé, par un chemin qui n'est pas le plus court.

Il arrive à Avignon la veille de la Toussaint, après avoir écrit ou achevé d'écrire pour le *Mercure,* en descendant le Rhône, un article sur la *Législation primitive* de Bonald (1). C'était une politesse qu'il rendait à l'un de ceux qui avaient loué son livre, et il en profite pour en faire une autre, en passant, à l'ami précieux dont il attend encore le coup d'épaule décisif :

Cette belle chaîne du génie français s'est brisée. La Révolution a creusé un abîme qui a séparé à jamais l'avenir et le passé. Une génération moyenne ne s'est point formée entre les écrivains qui finissent et les écrivains qui commencent. Un seul homme pourtant tient encore le fil de l'antique tradition et s'élève dans cet intervalle désert. On reconnaitra sans peine celui que l'amitié n'ose nommer, etc.

A Avignon, il déniche son contrefacteur, s'arrange avec lui et l'annonce à Fontanes. La lettre qu'il lui écrit (6 novembre) (2) est précieuse en ce qu'elle nous le montre prenant davantage conscience de sa jeune gloire, en recueillant de nouveaux fruits, et s'affirmant dans les doctrines qui la lui ont value. C'est à Lyon particulièrement qu'on lui a fait fête, qu'il a joui de se sentir quelqu'un en dehors du cercle de ses amis parisiens ; aussi est-ce désormais « la ville qu'il aime le mieux au monde ». « Quel beau et bon pays ! » s'écrie-il ; et il ajoute, avec une admirable candeur, en homme qui se félicite d'avoir pris le bon chemin et qui, du reste, en fait honneur à son guide : « Si j'avais écrit un livre philosophique, croyez-vous que mon nom fût même connu ? » Il peut bien confier à

(1) *O.-T.*, II, 308. L'article parut en deux fois : 20 novembre 1802, 8 janvier 1803.

(2) *Correspondance*, I, 72.

Fontanes ce qu'on ne lui eût pas fait avouer à Ginguené : « On ne juge pas ici mes talents, mais mes opinions. » Allons, décidément l'orientation était bonne et il n'y a qu'à persévérer.

Mais ces joies, en fortifiant sa confiance, ne sont pas faites pour diminuer son impatience. Si on ne veut pas employer l'homme d'action, le politique, le diplomate, reste le voyageur et le peintre, et le voilà qui pense à son nouveau Mécène, à Lucien entouré de sa cour d'artistes et qui a emmené avec lui à Madrid, dans sa suite, deux peintres, Lethière et Sablet.

J'ai un dernier projet : si on ne fait rien de moi, ce qui est très probable, je proposerai à votre grand ami de me faire faire le voyage de France en détail ; il me donnera un peintre, et nous aurons un ouvrage complet sur le vaste empire dont il n'existe pas une description passable. Cet ouvrage a manqué au siècle de Louis XIV ; j'en ai tous les plans et toutes les parties dans la tête : s'il réussissait, comme il y a quelques raisons de le croire, il rembourserait Lucien de ses frais, en cas qu'il ne voulût pas me les abandonner, et lui ferait honneur même dans l'avenir, si l'ouvrage était de nature à me survivre. On est bien bon d'aller si loin quand on a un pareil pays à sa porte. Le voyage pourrait durer trois ans, et coûterait soixante mille francs.

D'Avignon, il passe à Marseille, puis à Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes, et de là chez lui. Mais il ne peut que rester vingt-quatre heures auprès de sa femme et de ses sœurs. Il ne nous a pas expliqué cette brièveté de son séjour (1). Fut-il insuffisamment persuasif, ou ne le fut-il pas du tout, gêné par la pensée de celle qui attendait rue Neuve-du-Luxembourg ? Posa-t-il des conditions qu'on ne put accepter ? Mystère ! Toujours est-il que Mme de Chateaubriand resta chez elle.

Puis il passa par Vire, y vit Chênedollé, lui repromit de l'emmener avec lui à Rome (2), mais revint sans lui à Paris. Il y reprit sa vie expectante à côté de Mme de Beaumont, et, faute de mieux, sa collaboration au *Mercure*.

A Paris, La Harpe se mourait. Chateaubriand l'alla voir. C'était l'un des coryphées du parti, encore une autorité, quoi qu'il eût perdu de son crédit (3) depuis sa conversion, survenue

(1) *O.-T.*, II, 326.
(2) Cf. lettre du 25 mai 1803 à Chênedollé père. *Correspondance*, I, 86.
(3) Chateaubriand lui-même le reconnaît. *O.-T.*, II, 329.

en 1794, pendant qu'il était dans la prison du Luxembourg, et qu'il ne fût plus présentement qu'un vieux bonhomme radoteur. Mais il fallait le grandir pour honorer le parti. Il mourut le 11 février 1803. Fontanes fit sur sa tombe un beau discours pacifique, appelant les partis à la modération, parlant d'apaisement et de conciliation ; à l'éloge du défunt, il ajouta, pour s'entretenir la main, une flatterie au Premier Consul. Louant l'homme de talent qui « avait interprété avec une raison si éloquente les traditions des grands modèles », il en souhaitait la conservation :

Puissent-elles, ajoutait-il, en formant de bons écrivains, donner un nouvel éclat à cette Académie française qu'illustrèrent tant de noms fameux depuis cent cinquante ans, et que vient de rétablir un grand homme si supérieur à celui qui l'a fondée !

Mais Chateaubriand, qui n'a pas cette mesure, que l'impatience agace, et qui en devient un peu excitable, mit dans le *Mercure* (19 février 1803) un article combatif.

En ce temps, il était surtout occupé à mettre la dernière main à la deuxième édition du *Génie du christianisme*. On y trouvait d'assez nombreux changements de détail littérairement intéressants. Surtout la Préface malencontreuse avait disparu et en échange on pouvait lire une *Défense* fort étudiée de l'ouvrage par l'auteur.

Peu après, le *Mercure* (7 mai), annonçant la deuxième édition du *Génie du christianisme*, apprenait à ses lecteurs que le Premier Consul en avait accepté la dédicace.

Le Premier Consul a bien voulu prendre cette nouvelle édition sous sa protection, et M. de Chateaubriand l'en a remercié dans le langage d'un chrétien pénétré de reconnaissance pour ceux qui ont relevé les autels : « C'est un nouveau témoignage, dit-il, dans son Épître dédicatoire, de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans vos destinées, la main de cette Providence qui vous avait marqué, de loin, pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent. La France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la religion les bases de l'Etat et de vos prospérités ; continuez à tendre une main secourable à trente millions de chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

Le Premier Consul dit, rapporte Thibaudeau (1), « qu'il n'avait jamais été mieux loué ».

De fait, il y eut là une coïncidence remarquable. C'est alors qu'une feuille amie et bien renseignée, le *Journal des Débats*, annonça la nomination tant attendue. Chateaubriand, « étonné lui-même de cette nouvelle», dit un historien ingénu (2), écrivit à Talleyrand pour lui demander si c'était vrai. L'arrêté du Premier Consul daté du 14 floréal (4 mai 1803) nommant « le citoyen Chateaubriant » secrétaire de légation à Rome, vint enfin rassurer son ambition inquiète, et la consacrer.

Il était temps, car il y avait près d'un mois (19 germinal — 9 avril) que M. le Cardinal de Lyon était fait ambassadeur auprès du Saint-Siège, et nul doute qu'il n'eût le vif désir d'emmener avec lui quelque docile et maniable créature, non dénuée cependant d'une expérience qui pût suppléer à celle qui lui manquait à lui-même.

Évidemment, Chateaubriand ne remplissait aucune de ces conditions. Aussi l'affaire fut-elle menée à l'insu du cardinal, par Élisa Bacciochi et Fontanes. Fontanes surtout avait fort pressé Talleyrand. Il y avait entre eux d'assez vieilles relations, et notamment une mission obscure de Fontanes que Talleyrand avait envoyé vers Louis XVIII dans les environs du 18-Brumaire avec l'offre de ses services, à lui Talleyrand (3). Ce souvenir, à lui seul, valait bien quelques égards.

Chateaubriand sut d'ailleurs à quoi s'en tenir et s'empressa d'aller remercier Talleyrand. Il y avait bien à encourir le mécontentement certain du cardinal, oncle du Maître, et qui ne passait pas pour commode, mais enfin, cette fois, on avait, sinon mieux, du moins autre chose que les fumées de la gloire. C'était, avec ce nom magique de Rome, l'entrée définitive dans le domaine des belles et solides réalités. En le nommant, nous dit-il, Bonaparte, « ce grand découvreur d'hommes, croyait que tel esprit sait toujours, et qu'il n'a pas besoin d'apprentissage (4) ». C'était bien l'avis de Chateaubriand. La place con-

(1) Thibaudeau, *Consulat et Empire*, II, 450.
(2) Artaud.
(3) Pasquier, I, 248.
(4) *O.-T.*, II, 332.

quise, un peu étroite, on l'élargirait en peu de temps avec l'aide dévouée des amis et ce qu'on se sentait de talent.

Cet espoir le trompait, mais seulement quant aux temps; pas assez en tout cas pour qu'il ait eu tort de dire plus tard en regardant derrière lui un long passé bien rempli: *Je suis venu à la politique par la religion.*

Oui, enfin, il y était à la politique, et tout entier, car voici que le *Mercure* du 14 mai publie un long article, signé I..., sur la deuxième édition du *Génie du christianisme* et sur la *Défense,* où l'on trouve ceci :

> On ne peut nier que le *Génie du christianisme* n'ait fait une sorte de révolution dans les lettres. Le champ des arts était presque épuisé. M. de Chateaubriand l'a renouvelé... Les prosateurs, les poètes se sont emparés des idées et des couleurs que M. de Chateaubriand répand avec tant d'abondance. Beaucoup de livres nouveaux se sont parés des lambeaux du *Génie du christianisme;* on copie jusqu'aux formes de son style...
>
> *On assure que M. de Chateaubriand est déterminé à ne plus rien publier de longtemps.* Nous l'encouragerions presque dans cette résolution. Nous sommes persuadés que ce n'est pas en multipliant les volumes qu'on augmente sa renommée. On s'habitue bientôt au style et à la manière d'un écrivain, et l'originalité même finit par devenir vulgaire. M. de Chateaubriand a pu l'éprouver lui-même. Nous nous rappelons qu'il a donné dans deux articles sur le voyageur Mackensie des descriptions de l'Amérique peut-être supérieures à celles qu'on a tant louées dans *Atala*, et pourtant qui est-ce qui les a remarquées? Au reste, quand on a, comme M. de Chateaubriand, élevé un monument tel que le *Génie du christianisme,* on a le droit de se reposer.

Ce n'est pas Chateaubriand qui parle, mais il est clair qu'on parle en son nom. Qu'est-ce donc à dire, sinon que désormais, c'est fini de l'auteur! Adieu, cette gloriole des lettres, enivrante sans doute, mais parfois si décevante! Et puis le gentilhomme écrivain n'a eu jusqu'ici que trop de contact avec les pédants. N'est-ce pas assez d'avoir relevé, et à lui seul ou presque, il commence à se le persuader, les bannières de la religion ? La part est belle; elle suffit. D'ailleurs, il fallait une telle cause pour qu'il entrât en une telle lice. La cause gagnée, que les imitateurs glanent dans le champ après sa récolte; que les ergoteurs chamaillent; le voici maintenant, avec une gloire

intacte, à l'abri de ces déclins qui gâtent les renommées. A Rome, en ce centre de la chrétienté, la carrière du manieur d'hommes va commencer pour lui.

C'est le premier de ses *Adieux aux Muses :* les circonstances aidant, ce ne sera pas le dernier, mais ce n'est pas le moins significatif.

Qu'on songe combien d'autres, à d'autres époques ou à celle-ci, n'eussent pensé qu'à persévérer dans une voie si brillamment ouverte! Lui, dès qu'il le peut, s'en écarte; c'est qu'il entend depuis longtemps l'appel irrésistible d'une vocation qui crie des profondeurs de sa nature et le pousse à l'action!

Il semble après cela qu'il doive se hâter de bondir sur l'honorable marchepied qu'on lui présente. Point. Le voilà qui hésite, tergiverse, et véritablement pense à refuser. Ici est le fond de vérité sur lequel repose l'assertion simplifiée et déformée des *Mémoires*, citée plus haut : Bonaparte offrant, Chateaubriand refusant.

On a vu combien jusqu'ici ressemblait peu à un refus son impatience d'obtenir. Maintenant, il est exact qu'il est, pour le quart d'heure, peu pressé de s'en aller. Ce n'est pas que la place de secrétaire de légation puisse lui apparaître subitement comme au-dessous de lui ou insuffisante. Il n'a pas eu de surprise. Il sait depuis longtemps que c'est celle-là qui lui est réservée. Il la désignait notamment en termes précis à M. de Chênedollé père, en passant par Vire au mois de décembre dernier (1), et nous allons voir bientôt que, dans son esprit, la modestie relative de la place ne devait rien diminuer de la grandeur du rôle qu'il rêvait d'y jouer.

D'autre part, rien ne permet de voir dans ses hésitations le caprice d'une âme livrée au « vague des passions ». En le croyant, on confondrait singulièrement les époques. Il y a loin du pauvre émigré errant solitaire et presque famélique dans les rues de Londres, au brillant auteur du *Génie du christia-*

(1) Lettre du 25 mai 1803 : « Lorsque je passai par Vire, il y a six mois, j'eus l'honneur de vous dire qu'on m'avait promis de m'envoyer à Rome *en qualité de secrétaire de légation*, et que j'espérais pouvoir faire entrer M. votre fils avec moi dans la carrière diplomatique... » (*Correspondance*, I, 86.)

nisme, au moment où, d'enthousiasme et de son propre gré, il quitte les lettres pour la diplomatie et la politique. Vers 1798, René se consumait à chercher sa voie ou à ne pouvoir la suivre; en 1803, François de Chateaubriand, l'ayant trouvée, se prépare à y entrer sous les plus heureux auspices.

Mais comment empêcher que pour le lecteur lettré Chateaubriand ne soit d'un bout à l'autre René et rien que René? Quant à nous, songeons certes à observer le fond permanent du caractère, mais, en une existence aussi remplie, n'omettons pas de compter l'énorme influence des circonstances et d'observer la couleur différente des temps. Disons donc simplement qu'ici nous touchons un des moments où sa vie amoureuse a traversé sa vie active.

C'est le temps (avril-mai 1803) où il adresse à Mme de Custine cette série de billets brûlants qu'a publiés M. Bardoux. Mais quand il lui écrit : « Je suis, je vous assure, à moitié fou, et je crois que je finirai par donner ma démission; l'idée de vous quitter me tue (1) », il ne faut pas voir là l'indice d'un dégoût inattendu et subit pour une carrière qu'il a élue et tant recherchée. D'autant qu'il se montre susceptible de consolations, et même en suggère d'appropriées. Avant le « maudit voyage », un séjour à Fervaques, château historique de sa belle admiratrice, apaiserait sa peine : « Ah! promettez-moi le château d'Henri IV! » — « Une sainte apparition qui m'a visité dans ma demeure m'a rendu l'éloignement insupportable. Songez, je vous en prie, à ce château d'Henri IV; cela peut me consoler. »

Une autre fois, il lui propose de venir à Rome, ce qui n'indique pas qu'il songe lui-même à n'y pas aller.

Donc cette grande fièvre amoureuse (qui fut brève) suffit à expliquer ce qui peut ressembler à de l'hésitation.

Peut-être est-ce aussi à ce moment qu'il faut placer cette intervention de M. Émery à laquelle il attribue, dans les *Mémoires*, une si grande influence :

L'abbé Émery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, vient me conjurer au nom du clergé d'accepter pour le bien de la religion la

(1) *Correspondance*, I, 80 et suiv.

place de premier secrétaire de l'ambassade que Bonaparte destinait à son oncle, le cardinal Fesch. Il me faisait entendre que l'intelligence du cardinal n'étant pas très remarquable, je me trouverais bientôt le maître des affaires (1).

Et d'après ce récit, M. Émery serait revenu deux fois à la charge pour le faire accepter.

Chateaubriand n'a pas inventé cela.

Ce n'est pas une figure banale que celle de ce vieux prêtre de soixante et onze ans :

Il tenait toujours, disent les *Mémoires*, sa vie à votre disposition, en échange de sa volonté qu'il ne cédait jamais : sa force était de vous attendre, assis sur sa tombe.

Il faisait mieux que vous attendre; il venait vous chercher quand il avait à vous employer.

Inflexible sur les principes, mais souple et habile sur les moyens, il avait tôt compris tout ce que la religion, aux intérêts de laquelle il était si profondément dévoué, pouvait attendre des talents de Chateaubriand. De l'écrivain d'abord : après la publication du *Génie du christianisme*, il accueille avec empressement l'idée de Frayssinous et de Clausel de Coussergues de faire de l'ouvrage une édition abrégée; il veut lui-même opérer le triage et revoir les épreuves, afin qu'une si belle prose, une fois nettoyée de ce qu'elle a de trop profane, ne soit pas perdue pour l'enseignement des vérités de la religion.

Mais de l'homme, du futur haut fonctionnaire du gouvernement consulaire, peut-être n'y a-t-il pas moins à retirer? Le supérieur de Saint-Sulpice, simple prêtre, est un des grands chefs du clergé français, et les hommes de Bonaparte le redoutent pour son énorme influence, le respect qu'il inspire, les innombrables consciences qu'il régit par les prêtres qu'il a formés. Le 10 avril 1802, Bonaparte l'a nommé évêque d'Arras, pour s'en débarrasser en l'éloignant. Il a refusé, au grand déplaisir du Premier Consul qui pense à l'exiler hors de France, puis se ravise, le jugeant moins dangereux encore sous sa main. On l'a tenu complètement à l'écart des négociations du Concordat.

(1) *O.-T.*, II, 333.

Fouché l'a même emprisonné quelque temps et ne l'a élargi qu'une fois l'affaire faite, à la veille de la signature. Il a cédé à la force, mais il a une revanche à prendre. Il sait quels sont ceux que la confiance du Premier Consul va envoyer à Rome, et dont la tâche principale (on n'en devine pas d'autre essentielle pour le moment) sera de régler avec le pape l'application du régime nouveau.

En vain Bonaparte écrira à son oncle (11 novembre 1802) pour le mettre en garde contre Émery, et en général les Sulpiciens, qu'il traite d' « intrigants » ; Émery trouve moyen, on ne sait comment, comme directeur ou autrement, d'imposer son influence à Fesch, archevêque de Lyon, primat des Gaules; il prend même sur lui une telle autorité qu'il lui fait faire, un mois durant, dans une maison du faubourg Saint-Jacques, une si stricte retraite que personne, y compris le Premier Consul, ainsi que Fouché et sa police, ne sait ce qu'il est devenu, et qu'on le cherche partout pendant ce temps (1).

Mais s'il peut avoir prise sur Fesch par le fond de bigoterie qui est resté au récent prince de l'Église à travers tant d'aventures non canoniques, Fesch est oncle. Par là on craint qu'il ne reste dévoué, même contre le pape, à la fortune de la famille.

Or il y a le jeune secrétaire, celui qui justement est « venu à la politique par la religion ». On fait appel à son ambition, et sans doute aussi à sa piété; on lui représente qu'il va être là-bas le véritable représentant du clergé français, qu'il dominera sans peine de sa gloire d'écrivain, de sa science des Pères, peut-être même de sa qualité de gentilhomme, l'intrus mitré, le Corse inculte et de médiocre esprit. Quel rôle! Mirage peut-être, mais magnifique. Avoir en sa main le sort de la religion ; traiter à travers l'ambassadeur ou par-dessus sa tête avec le souverain de la chrétienté! Et l'on voudrait qu'il se dérobât pour une amourette, ou pis, par simple ennui !

Il y a bien la question d'argent, et il est vrai qu'elle se pose souvent dans l'histoire de Chateaubriand; mais il n'est pas de ceux que ces choses-là tracassent outre mesure. Il ne semble

(1) Gosselin, *Vie de M. Émery;* — Lyonnet, *le Cardinal Fesch.*

pas gêné de s'en ouvrir au cardinal ambassadeur. Il écrit à Fontanes, et de quel ton dégagé :

Mon cher ami, le cardinal part après-demain et ne s'arrête pas à Lyon. Il me donne quinze jours après lui pour arranger mon édition. Voilà donc l'affaire finie, mais il faut de l'argent. Le cardinal m'a dit qu'on pourrait m'avancer six mois : c'est six mille livres. Plus mes frais de route. Tâchez de rendre Talleyrand généreux. Mille écus de route, deux mille écus d'avance. C'est donc neuf mille livres, au moins, qu'il faut que vous m'obteniez. J'en ai besoin le plus tôt possible, n'ayant pas un sou pour déloger de mon grenier. Je vais prier Mme Bacciochi d'appuyer votre demande. Je compte sur vous. Je vous embrasse.

Vendredi matin (1).

Fontanes, Mme Bacciochi firent le nécessaire, et Chateaubriand eut ce qu'il demandait.

Enfin il part le jeudi 6 prairial an XI (26 mai 1802) à une heure et demie. Le samedi soir, veille de la Pentecôte, à onze heures, il arrive à Lyon, précédant d'assez peu, pense-t-il, son ambassadeur, seul avec un jeune domestique peu stylé qui lui dort sur l'épaule dans le coche, et sur lequel il s'attendrit. Après le domestique, il s'attendrit sur le maître :

Savez-vous, écrit-il à Joubert, que j'eusse assez aimé autrefois à être l'esclave d'un bon maître ?

Souhait peu ambitieux, il le confesse :

Tout cela n'est pas bien fier, mais je suis ennuyé de courir toujour pour mon compte les chances de la vie, et si quelqu'un voulait se charger de me nourrir, de me vêtir et de m'aimer, cela me ferait grand plaisir (2).

Boutade, ou lassitude vraie? Cela ne tient guère quand il est à Lyon. Lyon l'inspire. A peine arrivé, le jour de la Pentecôte, il écrit à Joubert et à Chênedollé une longue lettre, celle dont il vient d'être question, et où il raconte son voyage, son passage à travers la Bourgogne et à Villeneuve.

Puis, comme l'année précédente, Lyon lui fait fête, et le voici de nouveau plein d'ardeur en attendant le cardinal. Bien qu'il le sache un peu prévenu contre lui, bien qu'il se sente

(1) *Correspondance*, I, 85.
(2) De Lyon, dimanche de la Pentecôte. *Correspondance*, I, 92.

desservi à Paris par ses ennemis, il est plein de confiance dans sa force, dans les ressources du parti qu'il représente, dans ses appuis.

A ce titre, la lettre qu'il écrit à Fontanes, le 1er juin (1803); est à citer largement :

Lyon, 1er juin 1803.

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaisir, mais elle ne m'a point surpris. Si le châtelain et la châtelaine sont bien disposés, tout ce petit manège ne réussira pas. J'attends donc l'ambassadeur demain au soir. Dieu sait ensuite quand nous sortirons d'ici. Au reste, je suis comblé de marques d'intérêt et d'amitié dans cette bonne ville : on va même jusqu'à me proposer de me donner une petite maison au bord de la Saône, si je veux me fixer ici. J'ai appris, et on m'a confié des choses très intéressantes. Si le cardinal est bien conseillé, il n'y a rien qu'il ne puisse obtenir. *L'ingrat* qui s'était laissé prévenir contre le plus zélé de ses serviteurs ! Il ne sait pas tout ce qu'il me doit de faveur dans ce moment; je l'avertirai de ce qu'il doit faire s'il veut emporter *beaucoup d'argent*.

Dites, mon bon ami, à la meilleure des femmes, à la plus noble des protectrices, que mon cœur est plein d'une reconnaissance que rien ne pourra affaiblir et que j'ai pour elle cet amour respectueux qu'on a pour les anges Dites-lui que j'ai commencé pour elle une longue lettre, que je ne veux finir qu'après avoir vu le cardinal; que l'esprit public est ici excellent ; que le Consul y est aimé avec cette loyauté qui distingue les Lyonnais ; que la ville va voter un vaisseau pour soutenir une guerre dont l'odieux est rejeté unanimement sur les Anglais (1) ; que ce sont les *prêtres* qui entretiennent cet amour et ce dévouement pour Bonaparte. Quand le Consul a rétabli la religion, il a fait l'acte d'un grand homme; mais il ne se dit pas, ou plutôt on cherche à lui cacher *tout ce qu'il a fait pour lui-même*. On parle de *partis?* Mais certes, vingt-quatre millions de chrétiens sont, je pense, un assez grand *parti !* Eh bien! ce parti-là est décidément à celui qui a relevé les autels...

Rendez à M. de Hauterive (2) ses compliments au centuple ; assurez le ministre que mes dépêches seront *courtes*. Persuadez à la famille qu'elle peut tout demander de moi, hors une bassesse. Quant à la dame de la rue Saint-Lazare (3), je suis si sûr maintenant de son amitié que

(1) La guerre venait de recommencer avec l'Angleterre.
(2) Collaborateur de Talleyrand aux Relations extérieures.
(3) Toujours Mme Bacciochi.

je ne suis plus occupé qu'à chercher dans ma tête des moyens de me rendre digne de cette amitié. Mon amour-propre me fait désirer quelquefois qu'elle pût voir comment on me traite en province; les honneurs rendus au protégé rejaillissent sur la protectrice. Rappelez-moi au souvenir de Madame de Montarbi (1) ; dites un million de choses tendres à Madame de Fontanes; j'ai bien parlé d'elle ici. Embrassez notre petit et aimable Guéneau pour moi. Amitiés et joie à toute notre petite société de la rue du Luxembourg. Je finis en vous embrassant, comme Joseph en embrassant Benjamin : *in collum Benjamin fratris sui flevit*. Envoyez chercher la procuration chez Ménard : il oublie facilement les affaires dont on l'a chargé (2).

Il est donc entendu qu'il est dévoué à la famille du Premier Consul. Hautement protégé par certains de ses membres, il protège à son tour, et non moins hautement, un autre de ses membres, son chef, le cardinal-oncle. On peut de ce côté-là tout lui demander, *hors une bassesse*. La réserve est à noter ; dans cette lettre intime, elle est toute à son honneur. A cela près, dévouement absolu, et sincère. Mais qu'on ne s'y trompe pas. S'il est l'homme de « la famille », il est bien plus encore l'homme du parti catholique et, précisons, du *parti prêtre* (si l'on admet l'anachronisme du terme, non de la chose), l'homme d'Émery et des Sulpiciens. Ce parti est « à celui qui a relevé les autels ». Sans doute; et, au moment où va s'engager une guerre formidable, il consent à prêter son appui au chef de lÉtat qui joue là sa fortune; mais lui, à son tour, il faut qu'il sente l'immensité du service.

Ainsi le secrétaire d'ambassade s'en va rejoindre son poste moins en docile fonctionnaire du gouvernement qui l'emploie que comme un des jeunes chefs d'un parti qui traite d'égal à égal avec le dit gouvernement, ou du moins y prétend. Notons le fait au passage; c'est la première fois que l'occasion s'en présente; ce ne sera pas la dernière. Plus tard, presque toutes les fois que Chateaubriand s'en ira en ses ambassades, nous lui retrouverons la même attitude. Naturellement, elle lui réussira plus ou moins, suivant les circonstances, et selon qu'il aura affaire à un gouvernement plus ou moins fort ou énergique.

(1) Lectrice de Mme Bacciochi.
(2) *Correspondance*, I, 94.

D'ailleurs, avec sa faculté d'illusion, il se croit au faite, et le voilà déjà blasé. N'écrit-il pas le lendemain (2 juin) au « petit et aimable Guéneau » :

Vous êtes bien heureux, mon cher ami, d'avoir encore quelque chose à faire et de n'être pas comme moi rendu trop tôt au but : il ne faut arriver à l'auberge que pour se coucher...

Et ce qui l'épouvante, c'est « le vide de son avenir ». Il est d'ailleurs rassasié de la « fumée littéraire », et, quant aux places, il déclare qu'il n'a pas d'ambition et qu'il songe à « planter ses choux ». Cela ne l'empêche pas de se montrer pratique et sensible au profit matériel que lui vaudra son séjour à Lyon :

Vers, prose, compliments, etc..., c'est une fête continuelle. Ce qu'il y a de mieux dans tout cela, ce sont les propositions des libraires *(Ballanche père et fils)*. Je demande 30 000 francs pour une opération à faire sur mon ouvrage, et je ne désespère pas de les obtenir...

Et ce désabusé des « fumées littéraires » termine sa lettre par un gentil P.-S. où il prie le « cher paresseux » de ne pas oublier un article qu'il a promis pour le *Mercure*, à l'occasion des nouvelles éditions du *Génie du christianisme*, que Migneret est en train d'achever. Même, il est bien possible, comme le croit Sainte-Beuve, que ce P.-S. soit « la chose importante, celle qui probablement a fait écrire la lettre (1) ».

C'est que le *Génie du christianisme* reste, et il le sait bien, l'assise solide et durable de sa fortune, celle qu'il faut étendre et fortifier encore, s'il se peut.

Aussi, le 19 prairial (8 juin), avons-nous une lettre à Migneret, lettre d'affaires parfaitement conçue, nette et précise, pour lui faire part des arrangements conclus à Lyon avec Ballanche, et mettre de l'ordre dans cette série d'éditions.

L'édition in-4°, que Migneret va publier en quatre volumes, celle qu'annoncera l'article demandé à Guéneau de Mussy, sera la troisième édition. L'édition in-18 de Ballanche, et l'édition in-18 de Migneret feront la quatrième et la cinquième, et en avertissant le libraire de lui écrire souvent à Rome, il joint à sa lettre une *instruction* détaillée et très complète qui nous

(1) *Correspondance*, I, 96.

intéresse surtout par la destination qu'on assigne aux éditions de luxe. Migneret devra remettre trois exemplaires « cartonnés » à Mme Bacciochi, qui gardera pour elle un exemplaire in-4°. Un deuxième in-4° sera remis par elle au Premier Consul et un exemplaire in-18 à Mme Bonaparte.

Chateaubriand destine en outre des exemplaires in-4° à Fontanes, à Mme de Beaumont, et à Mme de Marigny, sa sœur, habitant Fougères, qui est ainsi distinguée, car Mme de Chateaubriand, sa femme, et Mme de Caud (Lucile), également à Fougères, ne recevront qu'un in-18.

En outre, Migneret portera à l'ambassade de Russie, chez M. de Markoff, rue de Condé, un paquet d'exemplaires. Il y en a un pour l'Empereur de Russie, un pour l'Impératrice mère, un pour la princesse de Mecklembourg-Schwerin, grande-duchesse de Russie, un pour l'Impératrice régnante ; trois autres exemplaires vont à Mme de Krudener (1), à Schwerin, en Mecklembourg, et parviendront à leur adresse par l'intermédiaire d'une dame d'honneur de la princesse Louise de Prusse, la comtesse Pauline Neale.

On comprend de reste l'envoi des exemplaires à la famille Bonaparte, aux amis, et à la famille de Chateaubriand, mais peut-être apprendrons-nous plus tard ce que signifie cet envoi russo-prussien.

Le même jour (8 juin), il se retourne vers Chênedollé à qui il a promis, il y a déjà longtemps, de l'emmener à Rome en l'associant à sa fortune, et qui, pour se rapprocher, est revenu de Vire à Paris. Il ne songe nullement à esquiver sa promesse. Bien au contraire. S'il aspire davantage, depuis qu'il a recommencé à voyager, à un établissement définitif, s'il parle d'une chaumière, d'un coin de terre à labourer de ses mains, comme étant l'objet définitif de ses vœux, il se fait de plus en plus une haute idée du rôle qu'il va jouer et de l'influence qu'il exercera :

Je n'ai qu'un seul désir et qu'une seule pensée, c'est de vous revoir. Vous sentez qu'ici je ne puis avoir aucune donnée nouvelle ;

(1) Le texte de la *Correspondance* dit *mademoiselle* de Krudener. Je pense qu'il faut lire *madame*. (*Correspondance*, I, 103.)

mais il paraît, par tout ce que je vois et tout ce que j'entends, que le travail de la légation est considérable, et conséquemment qu'on aura besoin d'une personne de plus. J'y perdrai mon crédit ou cette personne sera vous...

D'ailleurs, « les honneurs l'accompagnent » :

On ne se fait pas idée à quel point ma *gloire* est encore augmentée depuis l'année dernière. On me cite en chaire comme un père de l'Eglise, et si cela continue, je serai canonisé avant ma mort... (1).

Entre temps, le cardinal est arrivé. Sa présence était nécessaire dans son diocèse, en cette période de solennités religieuses. Après la Pentecôte, la semaine des Quatre-Temps : le samedi, l'ordination en grande pompe pour les débuts du cardinal-archevêque ; le dimanche suivant, la Trinité ; l'autre dimanche, la Fête-Dieu : trois chapitres du *Génie du christianisme* évoqués coup sur coup. Si l'ordination rappelle à l'auteur du livre certains développements un peu scabreux sur la virginité, qui certes ont peu fait pour le succès de l'ouvrage, et la Trinité, des pages abstraites, et en un autre sens, aussi scabreuses ; en revanche, la Fête-Dieu, qui « convient aux splendeurs des cours », à qui « on ne peut opposer aucune solennité païenne », avec la décoration des maisons, les rues populeuses de la grande cité jonchées de fleurs, la pompeuse et brillante procession déployée sur la place Bellecour, « l'image du soleil éternel » promenée au milieu d'une foule recueillie, au son des cloches et dans le grondement des canons, la Fête-Dieu (2) fait revivre aux yeux émerveillés de l'auteur le rêve qui lui avait inspiré quelques-uns de ses plus beaux accents. Dans le triomphe présent de l'Église, il voit, et avec quelque raison, son propre triomphe. Il s'en exalte.

La cérémonie terminée, il rentre chez lui, oubliant qu'il n'est désormais que diplomate, et, à propos d'une vie de Jésus-Christ écrite autrefois par un obscur jésuite, le P. de Ligny, qu'on vient de réimprimer, il écrit d'inspiration pour le *Mercure* un article ardent et provocant.

Après avoir loué le jésuite de s'être borné à une simple con-

(1) *Correspondance*, I, 99.
(2) Qu'on célébrait pour la première fois à Lyon depuis la Révolution. (Lyonnet, *ouvr. cité*.)

cordance des Évangiles, car rien ne pourrait égaler les Évangiles, et tout autre genre d'histoire serait dangereux, il ajoute :

N'en doutons point, ce culte *insensé*, cette *folie* de la croix, dont une superbe sagesse nous annonçait la chute prochaine va renaître avec une nouvelle force. La palme de la religion croit toujours à l'égal des pleurs que répandent les chrétiens, comme l'herbe des champs reverdit dans une terre nouvellement arrosée... Par quel prodige la croix reparaît-elle en triomphe dans cette même cité où naguère une dérision horrible la traînait dans la fange ou le sang ? D'où renaît cette solennité proscrite? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon et les cris des chrétiens foudroyés? *(Ici il souligne en mettant en note :* l'auteur écrivait ceci à Lyon le jour de la Fête-Dieu)... Si un homme eût dit alors : « Avant que dix ans soient écoulés, un prince de l'Église, un archevêque de Lyon, sorti du sang d'un nouveau Cyrus, portera publiquement le Saint-Sacrement dans les mêmes lieux », il eût passé pour un visionnaire... (1).

Il s'est souvenu que Fontanes vient de lui signaler les manœuvres de ses ennemis de Paris. Dans ces lignes, quel défi à Fouché, l'ex-proconsul mitrailleur de Lyon, qui n'est plus, il est vrai, ministre, mais qui le redeviendra, qui a conservé son influence, et qui n'est pas sans lire le *Mercure !* Quelle provocation jetée à la face de tous les ennemis de l'Église, conventionnels, idéologues, anticoncordataires, surtout quand il fait allusion dans une lettre adressée à son nouvel ami Ballanche, et bientôt rendue publique, à la destinée précaire des prêtres qu'il vient de voir consacrer :

Une chétive pension alimentaire, quelque presbytère à moitié ruiné, ou un réduit obscur, fruit de la charité des fidèles, voilà tout ce qui leur est promis... Il faut encore qu'ils comptent sur les calomnies, sur les dénonciations, sur les dégoûts de toute espèce ; disons plus, si un homme tout puissant retirait sa main aujourd'hui, demain le *philosophisme* ferait tomber les prêtres sous le glaive de la tolérance et rouvrirait pour eux les philanthropiques déserts de la Guyane... (2).

Et là-dessus, il part grisé (15 juin), laissant derrière lui, l'imprudent, plus qu'il ne faut pour attiser des haines déjà éveillées, et auxquelles il fera bien de ne pas donner prise. En partant, il écrit à Fontanes un billet enthousiaste :

(1) *Mercure*, 25 juin 1803.
(2) Dans Pailhès, *ouvr. cité*, p. 132.

Je quitte Lyon, mon cher ami, comblé d'amitiés, d'honneurs et presque d'argent. Du moins j'emporte deux cents louis en or, fruit d'une édition *méditée*. Les libraires m'auraient donné ce que j'aurais voulu. La belle et excellente protectrice m'a fait écrire; elle est contente de ma lettre...

Aucun nuage à l'horizon, même de ce côté inquiétant qui menaçait un peu : « Je suis à merveille avec le cardinal... » Il ajoute d'un air dégagé qui contraste un peu avec le ton pénétré de l'article du *Mercure* et de la lettre à Ballanche : « Nous avons fait une procession qui a ravi les Lyonnais (1). »

Le 27 juin, au soir, par Turin et Milan, il arrive à Rome, précédant de peu, dans sa chaise de poste, l'équipage du cardinal ambassadeur.

Avec l'ancienne légation, la prise de contact est délicate, parce que l'ex-ministre Cacault et l'ex-secrétaire Artaud, les deux doigts de la main, ne s'en vont qu'à regret, l'un et l'autre.

François Cacault est un vieux diplomate tout rond au physique et au moral, bonhomme et rusé, rompu aux affaires, vif, mais conciliant : « Un révolutionnaire corrigé », dit-il de lui-même. Peu d'hommes connaissent mieux l'Italie. Il a été secrétaire d'ambassade à Naples, à Florence, à Rome. Dernièrement, il a pris grande part aux négociations du Concordat. Quand les négociations ont failli échouer, c'est lui qui, tout en obéissant aux injonctions impérieuses du Premier Consul, et en quittant Rome, a décidé, sous main, Consalvi à partir pour Paris. Cela a sauvé la situation. Aimé du pape et du secrétaire d'État pour ce service éminent et pour d'autres plus menus, il est considéré du Premier Consul; s'il commence à passer aux Relations Extérieures pour un peu trop l'obligé et l'ami du pape et de Consalvi, Bonaparte ne le remplace par son oncle Fesch qu'en lui offrant, à son choix, une autre légation en Italie ou l'entrée au Sénat, et en lui conservant son traitement même après l'arrivée à Rome de son successeur. Cela l'empêche de quitter de trop mauvaise grâce un poste où il se plaît (2). Il a répondu à Talleyrand que, vu ses soixante et un ans et ses infir-

(1) 15 juin 1803. *Correspondance*, I, 104.

(2) Sur Cacault : cf. Artaud, *Histoire de Pie VII*, I, *passim*; — Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, III, 306; — Miot de Melito, I, 123.

mités, il préfère à toute légation le repos du Sénat (23 avril) (1).

Mais il s'est flatté, en s'en allant, d'assurer la situation du secrétaire de la légation Artaud, et de le conserver auprès d'un successeur si bien apparenté, pour faire sa fortune. C'est que le chevalier Artaud, ancien émigré, rentré en 1800 et rallié, l'a si bien conquis par ses belles manières qu'on le dit un peu mené par son secrétaire. Il apprécie en lui des qualités qui complètent les siennes propres. « Il y a en vous, lui a dit Cacault en l'emmenant à Rome, des manières qui me manquent; je suis trop vieux pour me les donner; vous adoucirez ma rudesse. » C'est pourquoi il appelle Artaud « sa politesse ».

Donc parce qu'il craignait pour la situation d'Artaud (2) et sans doute aussi par souci professionnel des affaires bien faites, en vieux fonctionnaire expérimenté, il apprit sans plaisir la nomination de Chateaubriand le 4 mai. Après avoir pris le temps de la réflexion, envisagé les intérêts des parties en cause, tâté le terrain autour de lui, recueilli probablement quelques renseignements qui ne le rassurèrent pas, il écrivit à Talleyrand, le 5 juin (16 prairial an XI), la lettre particulière qui suit :

CITOYEN MINISTRE,

M. de Chateaubriant est un grand auteur et un homme excellent; cependant, c'est gâter le bon effet que doit produire à Rome la légation de M. le cardinal Fesch que de le faire arriver avec un secrétaire de légation, auteur célèbre, dans les livres duquel on ira chercher quelle est la doctrine et la théologie du cardinal ministre.

Il naît déjà à cette occasion des idées troubles et inquiètes. Tâchez de mieux placer M. de Chateaubriant...

M. le cardinal Fesch est excellent; mais si la mission est gâtée par des alentours mal combinés, il n'aura pas tous les agréments qu'il mérite. Il faudra bien cependant que la chose marche et qu'il s'en trouve content : mais considérez que Rome a besoin d'un soutien sur lequel le Pape s'appuie avec confiance. Si les choses ne s'établissaient pas de cette manière, M. Fesch se tirerait d'affaire, mais le Saint-Siège s'écroulerait.

J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement.

CACAULT (3).

(1) Aff. Étrang. : Correspondance de Rome, an XI.
(2) Artaud, né à Paris en 1772, a, en 1803, trente et un ans.
(3) Correspondance de Rome, an XI.

Il est peu probable que ces préventions se seraient dissipées s'il eût connu ce que Chateaubriand écrivait de Lyon vers le même temps.

Mais Chateaubriand, de sang-froid, ne manque pas de circonspection, nous l'avons vu. Se sentant sur un terrain mal connu, il se présente fort modestement et ne s'aventure en aucune conversation présomptueuse. Il se trouve que Cacault est Breton comme lui, et cela ne fait pas mal. Ce qui ne fait pas mal non plus, c'est son admiration pour les merveilles de Rome qu'il s'empresse de découvrir et qu'il voit, avec son âme d'artiste, plus merveilleuses encore qu'elles ne sont. On est étonné de le trouver si simple et si aimable.

Artaud, en le promenant dans Rome, l'observe :

J'eus beaucoup de plaisir, écrit-il, à jouir de ses émotions qu'il exprimait d'une manière simple, franche, et en même temps imprévue. Il parlait peu parce qu'il était comme hors de lui d'admiration... C'était d'ailleurs avec une aménité si douce et si élégante qu'il manifestait ses moindres sensations qu'on ne tarda pas à l'aimer dans Rome (1).

Ainsi, il fait l'effet d'un homme plus occupé d'art que de politique ou de théologie, et Cacault, craignant d'avoir été trop prompt à juger un personnage qu'il ne connaissait pas, et d'ailleurs fort appuyé, se dépêche d'expédier à Talleyrand une seconde lettre particulière pour détruire l'effet de la première :

10 messidor an XI (29 juin 1803).

CITOYEN MINISTRE,

Le citoyen Chateaubriant est arrivé et m'a paru un digne homme très intéressant, incapable de faire ici le dogmatiseur. Je l'ai reçu et logé chez moi; tout ira bien. Je suis fâché à présent de m'être prévenu et alarmé en vous écrivant, mais pour vous seul, qu'il me paraissait très mal vu d'envoyer un docteur imprimé à Rome qui a le privilège exclusif du scavoir divin.

Le citoyen Chateaubriant ne cherchera pas ici à faire du bruit de son ouvrage, ni à se montrer théologien : il s'attachera au travail de la légation; ainsi tout est bien... (2).

(1) ARTAUD, II, 69.
(2) Correspondance de Rome, an XI.

Il écrit cela d'autant mieux qu'Artaud n'étant toujours pas rappelé, il espère encore le faire rester à Rome au même titre que Chateaubriand :

L'arrêté par lequel il a été nommé est conçu dans les mêmes termes que celui en vertu duquel M. Artaud est secrétaire de cette légation. Je les ai logés ensemble dans ma maison ; ils y vivent en frères, sans qu'il y ait ni premier, ni second.

De son côté, et le même jour (29 juin), Chateaubriand enthousiasmé écrit à Fontanes :

Mon cher et très cher ami, un mot pour vous annoncer mon arrivée. Tout me réussit. Me voilà logé chez M. Cacault qui me traite comme son fils, il est *Breton*. Le secrétaire de légation, que je remplace ou que je ne remplace pas (car il n'est pas encore rappelé), me trouve le meilleur enfant du monde et nous sommes les meilleurs amis. Je reçois compliments sur compliments de tous les grands du monde, et pour achever cette chance heureuse, je tombe à Rome la veille même de la Saint-Pierre, et je vois en arrivant la plus belle fête de l'année, au pied même du trône pontifical...

Au reste, la place que j'occupe est charmante : rien à faire, *maître de Rome,* choyé, prôné, caressé. La seule chose qui va me manquer, c'est l'argent. Il me faut une voiture. Mon prédécesseur en a une ; c'est l'usage. Je vais y employer l'argent de ma quatrième édition ; puis j'aurai recours à notre protectrice.

Le ministre va recevoir ma première dépêche. J'ai trouvé une lettre de lui qui m'était directement adressée. Ce qui m'a fait un immortel honneur, vu que toutes les dépêches sont envoyées à l'ambassadeur. Ma réponse est d'environ quarante-huit mots... (1).

Telle fut cette griserie des premiers jours pendant lesquels il eut vraiment un peu, selon sa propre expression, *la tête troublée*. C'était si enivrant, ce rêve réalisé (car il l'était dans son imagination) : *maître de Rome,* de Rome si belle en la splendeur de ces longs jours d'été, si grande par le souvenir, si séduisante par les promesses de l'avenir !

Mme de Beaumont reçoit de lui deux lettres que nous n'avons pas, mais qui, à en juger par ce qu'elle en écrit à Joubert (2), devaient être bien exaltées : « C'est une sorte de

(1) *Correspondance*, I, 112.

(2) *Correspondants de Joubert,* p. 142. Lettre de juin 1803 (sans quantième).

délire », dit-elle, délire où son ami voyait, paraît-il, « la trace de la dernière charrue romaine » ineffacée dans la campagne déserte, et des villes entières vidées d'habitants, avec des aigles planant sur leurs ruines. Pour l'automne, il se proposait de remonter le Tibre à sa source, « voyage qui n'a pas encore été fait », bien qu'il y eût quelques dangers, et un peu la peste, mais cela ne compte pas. En attendant, il fait son apprentissage d'archéologue et travaille déjà à recueillir de vieilles inscriptions.

Sans tarder, et sous l'empire de ces sentiments, négligeant d'attendre le cardinal qu'il croit encore loin, et dont, écrivant à Talleyrand, il n'annonce l'arrivée que pour le 16 messidor (5 juillet), il demande audience au pape, l'obtient, se présente, et reçoit un accueil qui met le comble à ses transports (2 juillet). Pie VII, « le pontife des tribulations », figure pâle, triste, mais grande et digne, est venu au-devant de lui, lui a pris la main, l'a fait asseoir à ses côtés, l'a appelé « son cher Chateaubriand », et, quant à son livre, après lui en avoir parlé en termes flatteurs, ou bien il le lui a montré ouvert sur sa table, comme il l'écrit à Joubert (1), ou bien il lui a cité la page et le volume où il en était, comme il le mande à Fontanes (2), ce qui du reste n'est pas moins obligeant.

Aussi, rentré chez lui, s'est-il hâté de faire savoir à Mme Bacciochi « qu'on ne pouvait voir un pontife plus saint et un prince plus respectable », d'autant qu' « il est sincèrement attaché à la personne du Consul dont il ne parle qu'avec admiration ».

Puis il continue à faire d'agréables constatations : la besogne « n'est rien du tout »; « la société est fort nombreuse; les femmes y sont très belles et personne ne trouve mauvais qu'on en soit très occupé : le Sacré Collège est très indulgent sur cet article ». Cacault et Artaud le comblent toujours de politesses et d'attentions, et voici le plus agréable et le plus important : son ouvrage « est entre les mains de tout le monde; il est traduit, et les cardinaux de Rome, bien moins scrupuleux que les

(1) 3 juillet. *Correspondance*, I, 111.
(2) 6 juillet. *Ibid.*, I, 116.

docteurs en Sorbonne, trouvent que c'est un chef-d'œuvre d'orthodoxie (1) ».

C'est là un point qu'il ne peut oublier, nous avons vu pourquoi, et qu'il n'oublie pas, car le 3 juillet, il a écrit à Migneret : la grande édition a-t-elle paru? a-t-il porté le paquet de l'empereur de Russie à l'ambassade? Guéneau a-t-il donné son article au *Mercure*, etc... Et Migneret est invité à le tenir au courant en lui écrivant souvent (2).

Pendant ce temps le cardinal est arrivé, et plus tôt qu'on ne l'attendait, le 1er juillet. Cacault le reçoit, le loge chez lui avec sa suite, et il est probable que Chateaubriand a retrouvé son chef tel qu'il l'avait trouvé à Lyon, car il écrit à Fontanes le 6 juillet : « Le cardinal est bien, très bien. »

(1) *Correspondance*, I, 116.
(2) *Ibid.*, I, 114.

CHAPITRE IV

ÉCHEC

La visite au roi de Sardaigne (juillet 1803). — Fesch et Chateaubriand. — L'affaire des pèlerins français. — Le *mémoire* de Chateaubriand au Premier Consul. — Mort de Mme de Beaumont (4 novembre). — Chateaubriand nommé chargé d'affaires dans le Valais (29 novembre). — Derniers jours en Italie. — L'affaire Vernègues.

Il y eut alors, à peine une semaine après l'arrivée à Rome, une chose tout à fait désastreuse, par quoi fut coupée net cette joie et cette confiance enthousiaste de Chateaubriand.

« Je reçois compliments sur compliments de tous les grands du monde », avait-il écrit à Fontanes. C'était bien d'en recevoir ; fallait-il en aller chercher ? Après ceux du Pape, il voulut ceux d'un roi, car le malheur fit qu'il y avait alors un roi à Rome, une Majesté plus qu'à demi détrônée, mais enfin une très incontestable et authentique Majesté.

Il faut ici quelques éclaircissements. Le roi de Sardaigne Victor-Emmanuel, dont le père avait perdu la Savoie et Nice (1796) et le frère le Piémont (1798), durement frappé par ces malheurs abattus coup sur coup sur sa couronne, vivait assez tristement à Rome, soit qu'il se souciât peu d'habiter l'inculte Sardaigne, seul reste de ses États dépecés, soit plutôt qu'il se crût, ainsi posté au centre de l'Italie, mieux à portée de tirer parti des événements, s'il en survenait. C'était justement pour cette raison que le gouvernement français le voyait là avec déplaisir, d'autant qu'il y était entouré d'émigrés et d'agents étrangers notoirement hostiles au gouvernement français et dangereux.

En outre, la réunion officielle du Piémont à la France prononcée par un sénatus-consulte récent (11 septembre 1802) et sa division en six départements, avait été l'un des motifs de la

non exécution par l'Angleterre des clauses du traité d'Amiens.

D'autre part encore, la Russie, du temps de Paul Ier comme depuis l'avènement de son jeune successeur Alexandre Ier, n'avait jamais cessé de faire entendre des réclamations pressantes en faveur du roi de Sardaigne ; c'était un reste de la politique d'hostilité implacable adoptée par la Russie vis-à-vis de la Révolution française, politique qui lui avait fait envoyer cent mille hommes en Italie, en 1799, sans que ses propres intérêts y fussent directement menacés. Depuis, la politique de la Russie à l'égard de la France avait changé, mais elle n'avait pas abandonné la cause de ses anciens clients, et après la rupture avec l'Angleterre, tout en approuvant, d'assez mauvaise grâce d'ailleurs, l'attitude de la France, elle avait renouvelé ses réclamations en faveur de son protégé.

Il y avait donc là une question européenne, qu'on pouvait considérer comme de nature à amener dans certains cas de grosses complications, comme d'aliéner à la France, au début d'une guerre aussi difficile, une puissance telle que la Russie.

Enfin, au point de vue de la guerre avec l'Angleterre qui commençait, la position géographique de la Sardaigne faisait craindre que les Anglais, déjà en possession de Malte, ne trouvassent là, avec la connivence probable du roi, une base pour quelque entreprise contre l'Italie. Comme on n'ignorait pas les dispositions de la cour de Naples, où la reine Caroline et son ministre Acton étaient notoirement d'accord avec les Anglais, on dut envoyer à Tarente le général Saint-Cyr avec une division française et occuper Ancône, dans les États du Pape, quel que fût alors le désir du Premier Consul de ménager le Saint-Siège.

Pour toutes ces raisons, pour le souvenir de son attitude dans la guerre antérieure, pour les précautions militaires qu'il nécessitait, à cause des embarras qu'il causait à la diplomatie française, le roi de Sardaigne, tout dépouillé, n'en était pas moins, aux yeux du Premier Consul, un malencontreux gêneur, un maudit fâcheux de roi, un personnage aussi détestable que possible.

Aussi Talleyrand, dans les Instructions qu'il rédigea pour Fesch peu après la rupture avec l'Angleterre et qu'il a datées

du 20 mai, n'avait-il eu garde d'oublier le roi de Sardaigne. Un passage important le concernait :

Le roi de Sardaigne s'est pour le moment fixé dans l'État ecclésiastique, et le gouvernement français qui d'abord avait désiré de le voir passer en Sardaigne, a ensuite consenti à cette résidence ; mais sa présence sur le continent d'Italie, dont il possédait autrefois une portion, les prétentions qu'il conserve encore, la prise que peuvent avoir sur son esprit les insinuations qui lui seraient faites dans le but d'exalter ses espérances et de les réaliser en troublant de nouveau l'Italie, obligent de ne pas perdre de vue la politique d'un monarque qui préfère une résidence étrangère au séjour de ses propres États. Il est important que Votre Éminence, *sans entretenir de correspondance officielle avec cette cour,* cherche cependant à en diriger les démarches et à lui persuader de se reposer avec confiance sur la bienveillance du Premier Consul... (1).

Personne n'ignorait, même en dehors du monde diplomatique, cette situation insolite et particulière du roi de Sardaigne. A Rome, pas un commis de chancellerie qui n'en fût informé.

C'est pourtant vers ce personnage, pour lui *tabou,* que s'en alla Chateaubriand, comme un étourdi. Pendant que Fesch subissait la série des cérémonies par lesquelles il était installé cardinal, et que l'on recevait à la légation tous les Romains de marque, Chateaubriand, que cela ennuyait, s'en fut chez le roi de Sardaigne et lui fit délibérément une belle visite.

Aussitôt, immense émoi ! Chateaubriand s'en est bien souvenu dans les *Mémoires,* et les oreilles lui tintent encore quand il écrit :

Un horrible cancan sortit de cette démarche insolite; tous les diplomates se boutonnèrent : « Il est perdu ! il est perdu ! » répétaient les caudataires et les attachés, avec la joie que l'on éprouve charitablement aux mésaventures d'un homme, quel qu'il soit. Pas une buse diplomatique qui ne se crût supérieure à moi de toute la hauteur de sa bêtise (2).

Comment un membre de la légation de France, ce qu'il y avait à Rome de plus officiel en fait de Français, après le car-

(1) Correspondance de Rome, an XI, f° 165.
(2) *O.-T.*, II, 349

dinal-ministre lui-même, n'avait-il pas compris que sa visite pouvait sembler une avance par laquelle il engageait et compromettait son gouvernement?

En vain Chateaubriand, prenant les devants, se hâte-t-il d'écrire à Talleyrand pour détourner l'orage, alléguant que sa visite n'a pas eu de caractère officiel, le cardinal n'ayant pas encore présenté au Pape ses lettres de créance; qu'il n'a fait visite que comme simple particulier et homme de lettres; que le roi de Sardaigne et la reine ne l'ont entretenu que d'art et de littérature (1); d'autres que lui écrivent à Paris, dénoncent la maladresse et accusent le présomptueux secrétaire; on parle même de trahison.

Le pis est que ces cris trouvent là-bas un écho complaisant chez tous ceux qu'ont irrités ses défis et ses fanfares de triomphe. Car il est clair que les provocations cléricales de l'article du *Mercure* du 25 juin ont indisposé même des esprits modérés; Morellet et Suard, tous deux pourtant de l'entourage de Mme de Beaumont, se sont laissés aller à en dire « grand mal » devant Fontanes (2). Qu'est-ce donc dans le camp des adversaires déclarés, dont cet impair surexcite l'animosité? Ils voient là un avantage à prendre sur tout le parti réacteur compromis par cette collusion d'un des siens avec un des rois chassés par la Révolution.

Cela tombe d'autant mieux, ou plus mal, que le protecteur, le répondant, Fontanes, étant alors plus en faveur que jamais, on peut espérer l'atteindre par ce biais.

Il vient d'être le porte-parole du Corps législatif; il a exprimé au Premier Consul les sentiments de cette assemblée en réponse à la communication qui lui a été faite sur les négociations en cours avec l'Angleterre, lesquelles n'étaient pas encore interrompues (juin 1803).

Dans cette harangue, il a associé des menaces aux Anglais à la flatterie coutumière qu'il adresse au consul, sans risque d'ailleurs d'en être désavoué, l'ayant eu cette fois pour collaborateur, et de fort près :

(1) Correspondance de Rome, an XI, 23 messidor (12 juillet).
(2) Fontanes à Joubert, 22 juillet. *Correspondants de Joubert*, p. 73.

Le maître, écrivit-il à Joubert, qui a tout dicté, commenté, revu et approuvé, voulait encore moins de politesse diplomatique. Je l'ai vu vendredi et samedi, deux jours de suite tête à tête. C'est la plus singulière chose du monde... Du reste, il est enchanté de moi (1).

Sans doute, car il n'est pas seulement chargé d'arrondir la pensée du Maître en périodes coulées dans le moule du Grand Siècle, c'est encore lui qui, changeant de style, l'a traduite en strophes solennelles qu'on a déclamées à Saint-Cloud, le 12 juin, en attendant que Paesiello les ait mises en musique pour l'opéra (2).

Puis, le Premier Consul, tout entier à la lutte sans merci qui s'engage avec l'Angleterre, et absorbé par ses immenses projets, est parti (23 juin) pour une longue tournée sur les côtes de la Manche où il va s'occuper sérieusement d'organiser le camp de Boulogne, de lever des troupes et des subsides; — et Fontanes, à qui ce départ laisse des loisirs, est allé se reposer à Neuilly, chez Mme Bacciochi, où il est redevenu pour un temps le bel esprit épicurien d'avant la Révolution. Heureux de satisfaire pendant cette accalmie, qu'il prévoit courte, son goût de toujours pour l'indolence, la bonne chère et la vie facile, il se laisse vivre :

Je fais des vers, écrit-il à l'un de ses jeunes protégés, Guéneau de Mussy, je joue Alvarez dans *Alzire*, je chasse le renard et joue aux échecs tous les soirs après un excellent diner; voilà ma vie. Elle est assez douce... (3).

Car la paresse de Fontanes modère son ambition et lui donne par moments l'air abandonné d'un sage désabusé des grandeurs et fatigué des affaires. Il arrive d'ailleurs que les affaires en souffrent. Voici par exemple le *Mercure*, journal du parti, dont il est avec Chateaubriand l'un des propriétaires, qui vivote péniblement « livré, dit Joubert (4), au jeu du *petit bonhomme vit encore* » et toujours à la veille de périr, avec à peine un millier

(1) *Correspondants de Joubert*, juin 1803 (pas de quantième).
(2) Joubert à Chênedollé, 10 juillet. *Correspondance de Joubert.* — Cf. aussi Miot, II, 102.
(3) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 332 (fin de juillet).
(4) Joubert à Chênedollé, 12 juillet. *Correspondance de Joubert*, p. 76.

de souscripteurs réels. Il faudrait payer de sa personne, se dépenser; on fait appel à Fontanes qui promet, donne des conseils, des encouragements, fait des compliments, mais se dérobe quand il faut intervenir activement :

Rien ne prouve mieux, mon cher ami (Guéneau), que le dernier *Mercure,* ce que je vous ai toujours dit sur ce journal. Vous n'avez nul besoin de mon travail pour le soutenir. Je n'ai rien fait dans le dernier numéro, et il n'en vaut pas moins. Je l'ai vu avec grand plaisir. L'entreprise ne tombera point si tous les coopérateurs ont du courage... A mon retour (de Neuilly), je vous promets quelques pages ; je le ferai avec d'autant plus de plaisir qu'il n'y a plus obligation... Soutenez toujours et le temps viendra où vos soins seront récompensés (1).

Et il n'oublie pas, en indiquant la tactique, les recommandations ordinaires :

Je n'ai point besoin de vous recommander une extrême circonspection. Rendu est la prudence même : il faut que chaque mot soit pesé dans sa balance...

Pas d'excès de langage qui donneraient prise aux philosophes !

Ils se félicitent des excès de Geoffroy qui passe toute mesure et toute pudeur.

Soit dit pour Geoffroy ; soit dit aussi, en passant, pour Chateaubriand.

Naturellement cette faveur de Fontanes et cet acheminement vers des destinées qu'on prévoit plus brillantes encore ne sont pas pour désarmer ses ennemis. Ils sont puissants, actifs, et ce n'est pas seulement l'envie qui les anime. Ils visent toujours en lui l'un des chefs de ce parti clérical qui réagit contre la Révolution, et, pour l'affaiblir, presque tout leur est bon. L'un d'eux, non l'un des moindres, Réal, qui, sous Régnier, ministre de la Justice, remplace en réalité Fouché écarté pour un temps du ministère, Réal, qui en sa qualité de haut policier connaît le fort et le faible de chacun, a trouvé ou du moins employé un moyen ingénieux. Il s'agit de faire remarquer tout doucement à Bonaparte l'indolence de Fontanes et les airs d'amateur détaché qu'il

(1) Fin de juillet 1803, dans SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe,* II, 332.

prend quelque fois parce qu'ils lui sont naturels et aussi parce qu'ils masquent bien l'ambition. Son actuel *farniente* de Neuilly est propice à l'insinuation. Fontanes, averti, et qui connait Bonaparte, s'émeut aussitôt; il se hâte d'écrire au Premier Consul et aussi de mettre en garde contre la maudite manœuvre ceux de ses amis qui pourraient bien s'y laisser prendre.

Joubert, par exemple, s'il n'était prévenu, ne manquerait pas de reconnaitre à son ami cette oisiveté philosophique et même de l'approuver comme favorable aux méditations du moraliste. Vite, Fontanes l'avise :

Je vous conjure, mon cher ami, de vous mettre en colère contre tous les sots et toutes les sottes qui disent que je ne fais rien. C'est le plus absurde et le plus *dangereux* de tous les propos. Je sais qu'on l'a écrit et fait dire par le préfet Réal à Bonaparte, avec l'intention formelle de refroidir son intérêt. Je viens de lui écrire. Il aime fort l'activité et l'indolence est inexcusable à ses yeux.. Il ne fait cas que d'une vie toujours occupée. Vous voyez que les petites choses toujours répétées peuvent avoir de grandes conséquences... (1).

Ombres légères, qui passent dans son ciel comme pour l'avertir d'avoir à surveiller l'horizon! Sa position appuyée sur le crédit de Mme Bacciochi, sur les services qu'il a déjà rendus et sur ceux qu'on attend de lui, n'en est pas moins solide, et il y a encore pour lui dans l'avenir, à moins de quelque inopinée mésaventure, de belles perspectives.

Bien mal à propos, le roi de Sardaigne vient troubler son bonheur.

Chateaubriand, dans son mauvais cas, s'est aussitôt tourné vers lui. N'est-il pas son appui et son conseil ordinaire? Ce n'est pas d'ailleurs sans embarras. Il le sait tranquille, à Neuilly; va-t-il après les fanfares de ses dernières lettres appeler à l'aide comme un vaincu? Même vis-à-vis des amis et dans les cas graves, l'amour-propre joue son rôle. Il n'ose pas écrire directement. Il prend Mme de Beaumont pour intermédiaire. Nous n'avons pas la lettre qu'il lui adressa. Il la priait d'aller voir Fontanes pour qu'il arrangeât l'affaire; mais la pauvre femme, à bout de forces, succombant presque à la phtisie qui la

(1) 22 juillet 1803. *Correspondants de Joubert.*

minait, ne put, à la veille de son départ pour le Mont-Dore, rencontrer Fontanes. Elle dut se contenter de lui écrire ceci :

M. de Chateaubriand, qui ne veut point accabler M. de Fontanes de ses lettres, me charge de causer avec lui d'une sottise qu'*ils* viennent de faire et de *les* aider à la réparer. Cette sottise consiste à avoir été faire une visite au roi de Sardaigne. Il ajoute : « Je suis tombé avec le cardinal, de sorte que le mal, qui après tout n'est pas un mal, est bien peu de chose. » Je ne sais pas si on en jugera ainsi ; je suis bien fâchée de partir sans avoir pu causer avec M. de Fontanes. J'espère que cette légèreté ne sera pas prise trop sérieusement ; cependant je ne suis pas tranquille. M. de Chateaubriand a écrit à MM. de Talleyrand et d'Hauterive sur cette affaire. Comment l'auront-ils prise? Je demande pardon à M. de Fontanes. Je suis tellement exténuée de fatigue que je ne puis relire ce griffonnage et qu'à peine j'ai la force de lui renouveler l'assurance de mes sentiments et de lui dire combien le souvenir des moments que j'ai passés avec lui me sera toujours cher (1).

MONTMORIN-BEAUMONT.

Fontanes dut pester. Mais il n'y avait pas à hésiter. La partie était liée. Chateaubriand n'était plus de ceux qu'un parti débarque sans se diminuer. Il fallait agir. Heureusement l'absence du Premier Consul était une circonstance favorable. Fontanes vit Talleyrand, fit intervenir Mme Bacciochi, et par ses soins, en attendant le retour du Consul, l'effervescence des bureaux fut calmée ; l'affaire fut, non pas arrangée, mais assoupie provisoirement. Peut-être, avec le temps, si rien ne venait la réveiller, parviendrait-on à l'étouffer complètement.

Mais c'est à Rome que l'effet fut immédiatement et demeura déplorable.

Là, ni Fontanes ni Mme Bacciochi n'étaient en situation d'intervenir efficacement, et il fallait compter avec un nouveau personnage, avec le cardinal Fesch, chef immédiat.

Que voulait dire Chateaubriand quand il écrivait à son amie qu'il était « tombé avec le cardinal » ? Était-ce que sa démarche malencontreuse avait compromis la légation tout entière ? C'était bien là le pis, et justement ce que le cardinal était le moins disposé à lui pardonner.

(1) Dans BARDOUX, *Mme de Beaumont*, p. 351.

Qu'était Fesch?

Le récent cardinal était, comme on sait, l'oncle du Premier Consul, son père François Fesch, de Bâle, capitaine dans un régiment suisse au service de Gênes, ayant épousé en secondes noces la mère de Mme Letizia. En cette qualité d'oncle, il avait subi le merveilleux contre-coup des aventures de la famille Bonaparte.

Élevé dans une pension d'Ajaccio par d'anciens Jésuites établis là sous leur nom privé après la dispersion de leur ordre par le pape Ganganelli, puis boursier au séminaire d'Aix, il se trouvait tout naturellement, ayant reçu l'empreinte, destiné à l'état ecclésiastique, avec toutes chances d'y mener une existence obscure et modeste. A la Révolution, il était archidiacre et prévôt du chapitre d'Ajaccio. Forcé de quitter la Corse en 1793 avec tous les Bonaparte à la suite de leurs luttes contre le parti de Paoli, les suivant à Toulon, obligé pour vivre de poser le froc, il avait réussi à entrer dans l'administration des armées. On y pillait ferme, et pour ce la corporation était décriée, mais on s'y enrichissait généralement (1).

Très humble garde-magasin à l'armée des Alpes, comme son neveu Lucien l'était à Saint-Maximin, puis inspecteur des charrois, puis, en 1795, par le crédit naissant des Bonaparte, commissaire des guerres à la suite de la glorieuse armée d'Italie que commandait Napoléon, autre neveu, il avait ramassé là, sans risques, un fructueux butin en espèces, tableaux, objets de toutes sortes, reçus directement de Bonaparte ou troqués, brocantés, rachetés à bas prix des officiers de l'armée qui s'en trouvaient détenteurs et non amateurs (2).

De ces pilleries, où les dépouilles des couvents d'Italie entraient pour bonne part, était sortie une richesse qu'il ne cessait d'augmenter avec une terrible âpreté, par tous les moyens en son pouvoir, achetant, vendant, revendant, échangeant,

(1) Voir sur ces pillages des commissaires des guerres à l'armée d'Italie, l'*Histoire de Bouquet et d'Augereau* dans Bourrienne, t. V à l'Appendice, et Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, III, 24.

(2) Ce fut l'origine de son immense collection : 20 000 pièces, dit Lucien, qui, d'ailleurs, la dénigre ; l'oncle était brocanteur, non artiste ; il amassait des « croûtes ». Cf. Jung, *Lucien et ses mémoires*, II, 114.

se hâtant d'amasser avec une prévoyance soucieuse, se souvenant de la veille et pensant au lendemain, en cela semblable à Mme Letizia sa sœur, avec qui du reste personne ne s'entendait mieux que lui.

Après la campagne d'Italie, on le retrouve à Lyon, y continuant pendant cinq ou six mois son métier de commissaire des guerres, et, après, à Paris où on perd sa trace et où son biographe Lyonnet renonce à le suivre, personne ne sachant ce qu'il y fit.

Plus tard encore, après Brumaire, de lui-même, ou sur l'invitation de Bonaparte, il avait jugé utile pour lui et pour les siens de reprendre son ancien habit, quoiqu'il l'eût délaissé depuis dix ans déjà, et bien lui en avait pris, car après le Concordat, on avait vu s'édifier avec une effarante rapidité, sur la fortune de l'homme d'affaires, celle d'un prince de l'Église inattendu : archevêque de Lyon, le 29 juillet 1802 ; cardinal, le 17 janvier 1803 ; ambassadeur à Rome le 9 avril.

A tout cela que son passé le préparât mal intellectuellement et moralement, point n'est besoin de le démontrer. Mais le pis est qu'en lui les aptitudes naturelles ne faisaient pas moins défaut, sauf une : l'aptitude à l'exercice de la plus jalouse autorité, mais bien entendu sans les talents qui l'eussent soutenue, éclairée, dirigée, justifiée; qualité (ou défaut) qui, soit dit en passant, devait un jour se retourner contre celui qui l'employait et lui inspirer la résistance têtue qu'il fit plus tard à son impérial neveu (1).

A cet ambassadeur qui voulait, avant de partir pour son poste, consulter aux Relations extérieures le dossier des affaires de Rome, il paraît que le Premier Consul avait répondu : « Ne lisez rien ; partez, et ayez du tact. »

C'était ce dont il avait le moins, dit M. Frédéric Masson (2), et où en eût-il pris? Unissant en lui les défauts extrêmes des deux races dont il procédait, doublant de l'entêtement et de la lourdeur bâloise l'esprit vaniteux et vindicatif d'un Corse, avide comme un banquier

(1) D'après Thiers (*Consulat et Empire*, V, 229) cette résistance avait commencé à se manifester avant l'envoi à Rome et en aurait même été une des causes. Portalis, consulté, aurait conseillé au Premier Consul de se débarrasser ainsi d'un personnage déjà encombrant.

(2) *Napoléon et sa famille*, II, 209.

suisse, parcimonieux comme un pâtre de Bocognano, aussi plein de confiance en son génie que de suspicion contre quiconque n'était point de son état et de sa robe, il avait en outre le malheur de ne s'être frotté qu'à très peu d'hommes...

Quel personnage pour tenir une place si difficile, dans ce milieu romain, où se mêlaient et s'entre-choquaient des intérêts si divers et inconciliables !

Et ce n'est pas tout. Ignorant, soupçonneux, avide et avare, brutal, Fesch était encore bigot : « un composé singulier de bigoterie et d'ambition », dit Metternich (1). Il avait gardé des jésuites d'Ajaccio ou du séminaire, à travers les passages les moins ecclésiastiques de son existence antérieure, un bout vivace de religion mesquine, étroite, intolérante, et ce sentiment s'était réveillé, après sa reprise d'habit, assez fort pour le jeter récemment entre les mains de l'abbé Émery (2).

Tel était l'homme qui, à quarante ans, succédait au malin Cacault dont il allait presque aussitôt faire regretter la rondeur conciliante ; et c'était à ce chef sans formes ni usages, à cet ex-inspecteur aux charrois sauté ambassadeur, à ce « roulier », comme Peltier l'appelle, qu'allait avoir affaire Chateaubriand.

Au moment où des rapports normaux allaient pouvoir s'établir entre eux, car ils ne s'étaient guère jusqu'ici qu'entrevus, tout fut gâté, gâché, perdu, par cette mauvaise visite au roi de Sardaigne, sinon immédiatement, du moins par les conséquences qui ne tardèrent pas à s'ensuivre, et par le heurt de deux caractères parfaitement incompatibles.

Fesch, avec sa susceptibilité soupçonneuse, flaira aussitôt le dessein de Chateaubriand d'occuper en réalité la première place et de le reléguer à la seconde. Du coup toutes ses préventions, elles n'étaient qu'endormies, se réveillèrent. Il songea qu'avant le roi de Sardaigne, Chateaubriand, bien pressé, devançant son arrivée, avait déjà vu le Pape. Tôt, pour couper court à ces visées, il décida de réduire au rang de commis l'ambitieux subordonné qu'on lui avait imposé.

(1) *Mémoires et documents*, I, 312.

(2) Qui avait mis la main sur lui probablement par un certain Jauffret, condisciple de Fesch, à Aix, et qui avait sa confiance.

Ayant loué pour la légation le palais Lancelotti, il relégua le bureau de Chateaubriand dans les combles, aménagement où son avarice trouvait son compte, et lui assigna pour occupation la signature des passeports avec d'autres besognes de telle importance.

Quelle chute pour celui qui se disait et se voyait quelques jours auparavant le « maître de Rome », et avec quelle amertume il réfléchissait, parmi les puces qui l'assaillaient dans le vieux logis délabré, à l'humilité imprévue de son présent état, trop semblable à sa condition misérable d'autrefois : « Je me croyais, dit-il, retourné à mes chenils de New-Road », et il ajoute avec aplomb : « Ce souvenir de ma pauvreté ne me déplaisait pas (1). »

Croyons qu'il lui déplaisait beaucoup, au contraire. C'était bien là le rôle éclatant qu'il avait rêvé ! Et c'était bien la peine d'avoir recommencé trois fois le *Génie du christianisme*, et depuis, tant patienté, tant attendu en de cruelles alternatives d'espérance et d'abattement, pour goûter comme essentielle récréation la vue des blanchisseuses qui, d'une mansarde voisine, lui faisaient des signes, ou celle des enterrements qu'il voyait de son perchoir traverser tout en bas la rue déserte !

L'enthousiasme de l'arrivée fait aussitôt place à un sombre ennui ; c'est le désespoir de l'homme qui, après une longue et pénible route, s'aperçoit tout à coup qu'il s'est fourvoyé dans une irrémédiable impasse. Il est alors accablé de l'effroyable fatigue que seul un espoir magnifique l'empêchait jusque-là de ressentir !

Chute profonde, et chute injuste ! Car, après tout, cette incontestable école était-elle d'une si irréparable gravité ? Artaud, c'est lui-même qui le conte, avait fait bien pis. Rencontrant chez M. d'Agincourt, à un déjeuner, d'Avaray, homme de confiance de Louis XVIII, envoyé à Rome pour recueillir la véritable opinion du Saint-Siège sur l'opposition au Concordat des évêques français réfugiés à Londres, et la conversation étant venue sur les événements du jour, n'avait-il pas laissé échapper que, d'après son sentiment, « il trouvait quelque

(1) *O.-T.*, II, 350.

chose de noble, de franc et de bien placé dans la répugnance opposée par les évêques de Londres » ?

D'Avaray parti, il apprend avec consternation quel est l'homme devant qui il a parlé !

Quelle affaire avec un Fesch ! Avec Cacault, il n'en fut que cela. Quand il s'en vint, penaud, dire son imprudence, Cacault narquois lui fit cette leçon :

L'hygiène, à Rome, veut qu'on ne sorte pas à jeun ; un déjeuner hors de sa maison est très mauvais ici ; surtout si on va le demander à des gens qui ne savent pas que quand on a deux étrangers chez soi, il faut les nommer l'un à l'autre avant de les laisser se prendre de paroles.

Et ce fut tout (1).

Le pauvre Chateaubriand n'eut pas cette chance. A vrai dire, sa faute était plutôt dans les allures provocantes qui, ayant précédé sa bévue, l'avaient fait relever si impitoyablement, que dans la bévue elle-même. Mais reconnaissons que dans ses tout premiers débuts diplomatiques, le sort lui fut un peu sévère.

Maintenant, adieu tous les rêves ! Une seule idée désormais : sortir au plus tôt, et si possible décemment, d'une ornière détestable !

Quand c'en est fait de sa fortune, comment faire celle de Chênedollé ? Dès le 16 juillet (27 messidor), il lui écrit, sans lui faire connaître les causes de son déboire, mais sans lui cacher l'immensité de sa déception : rien à espérer du cardinal. Pour lui, son parti est pris : il ne demeurera qu'un an à Rome. Après quoi il demandera une place indépendante ; si on la lui refuse, il fera «un saut à Athènes ». Ensuite, une chaumière, la chaumière déjà souhaitée en pleine espérance, maintenant l'asile du désespoir, plus que jamais désirée pour y vivre et y mourir ! Ainsi, c'est alors qu'à ce rêve de Rome, qui se dissipe, commence à se substituer peu à peu cet autre rêve qui l'appelle vers l'Orient, et cet autre encore, celui de la chaumière ou de la hutte qui le consolera de ses insuccès, rêves qu'il réalisera à peu près, l'un par son voyage d'Orient et l'autre à la Vallée-aux-Loups.

(1) Artaud, *Histoire de Pie VII*, I, 263.

Il ajoute du reste pour sauver un peu la face aux yeux de son ami :

La vie est ici ennuyeuse et très pénible. Les honneurs, mon cher ami, coûtent cher ! Heureusement je n'en porterai pas longtemps le poids. Au reste vous aurez su par Mme de Beaumont que, sous les rapports littéraires, je n'ai point à me plaindre. On ne saurait avoir été accueilli comme je l'ai été. Mon ouvrage est traduit, et le Pape va, dit-on, le faire retraduire et réimprimer au Vatican. Mais qu'est-ce que tout cela, quand le cœur est serré, triste (1) !

Cette Rome, qui lui est apparue si enivrante quelques jours plus tôt, n'est plus aujourd'hui qu'une morne terre d'ennui :

Si vous saviez ce que serait ce pays s'il n'avait pas ses ruines !

Il a un mot d'attendrissement sur la religion qu'il se croyait mission de restaurer à Rome comme il l'avait relevée en France : « Pauvre religion ! »

Dans ce découragement, sa tendresse avivée va aux amis lointains, à Mme de Beaumont, si gravement atteinte et qui va partir pour le Mont Dore, et à Chênedollé lui-même, malade aussi ou convalescent, qu'il embrasse les larmes aux yeux.

Un peu plus tard, un autre ami, Guéneau de Mussy, le « petit Guéneau », cet élève de Fontanes, qui, quoique de loin, voit juste comme son maître, au retour d'une visite à Mme de Beaumont, à qui il est allé porter l'article réclamé par Chateaubriand pour la nouvelle édition du *Génie du christianisme*, enfin paru dans le *Mercure* du 23 juillet, écrit au même Chênedollé (2 août) une lettre où l'état moral de leur ami est clairement décrit et apprécié. Après avoir mentionné les inquiétudes que donne la santé de Mme de Beaumont et son projet d'aller du Mont-Dore à Rome :

S'il faut s'en rapporter aux dernières lettres du cher et illustre Corbeau, croyez-vous bien qu'elle ira plutôt consoler un exilé, que jouir de la gloire d'un poète célébré partout et du crédit d'un secrétaire d'ambassade plus puissant qu'un prince de l'Église ? Hélas ! oui. Dans les premiers jours de son arrivée, le cher voyageur était sous le poids de la grandeur de Rome ; il ne pouvait suffire à la force de ses impressions et du tumulte de ses pensées. Il passait dans son imagination comme

(1) *Correspondance*, I, 119.

un vent puissant qui fait courber les hautes forêts. Le Pape l'avait accueilli avec une distinction particulière, avait été à sa rencontre, l'avait nommé son cher fils, son cher Chateaubriand, lui avait dit qu'il lisait son livre, et lui avait indiqué le volume et la page où il en était, etc... Et maintenant je ne sais plus quel vent de découragement a soufflé, ou quel crocodile s'est réveillé au fond de son cœur, mais il gémit sur le bord du Tibre, comme Ovide jadis sur les bords de la mer Caspienne; il se croit abandonné de toute la terre au milieu de la gloire dont il la remplit tout entière (1).

Voilà à cette date, assez nettement envisagée, et avec une légère pointe d'ironie, la situation du secrétaire d'ambassade.

Lui, chassé par les « parcimonieuses tracasseries » du cardinal, fuit le palais Lancelotti et les prêtres de la suite, que Fesch n'a pas encore eu le temps de s'aliéner, et dont l'un surtout, l'abbé Guillon, l'horripile de ses « incroyables menteries ». Il s'en va promener le long du Tibre sa colère et son dégoût, méditant sur la gravité de son échec initial et sur les moyens de le réparer.

S'il a besoin de quelque société pour distraire son ennui, beaucoup de portes s'ouvrent devant lui toutes grandes, car il ne manque pas dans Rome de confidents et de conseillers bénévoles qui s'offrent à l'auteur du *Génie du christianisme* et au secrétaire de la légation de France, surtout depuis qu'on le sait en mésintelligence avec son chef.

Bien sûr, Chateaubriand ne se vante pas quand il écrit à Fontanes que tout le monde, à Rome, est avec lui dans sa querelle avec le cardinal, et qu'on l'y aime. On l'aime pour lui, sans doute, mais plus encore contre Fesch; car Fesch, mine revêche, rogue, défiante, n'est pas là depuis huit jours qu'il y est antipathique!

A son approche, « toutes les physionomies se rembrunissent »; il le voit, s'en vexe et s'en irrite; même, plus sensible qu'on ne croirait, il en souffre. Son biographe Lyonnet parle d'une « plaie saignante ». Sous le masque dur, l'aigreur et la rancune transparaissent. Sa froideur passe à l'hostilité. Et on le lui rend.

Or il y a, pour accueillir sa victime, des amis d'Artaud aux-

(1) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 206.

quels le nouveau secrétaire a été recommandé ; des émigrés curieux de retrouver célèbre l'un des leurs et pas fâchés surtout de le voir en révolte contre un gouvernement qu'ils détestent; des hommes comme La Maisonfort, Vernègues, proscrits irréconciliables qui saluaient encore Cacault, qui abhorrent en Fesch le digne représentant d'un régime odieux ; des prêtres insermentés non ralliés au « Concordat sans concorde », qui voient en Fesch le type exécrable de l'intrus vainqueur; d'autres, comme Bertin, exilés moins farouches, et de plus fraiche date; des étrangers, Russes, Piémontais, sujets de l'Empereur; tous peu amis de Bonaparte et beaucoup ennemis de la France.

Ces gens accueillent le persécuté. Les uns sont des amis d'un jour, pas très sûrs ; il y en a, comme Bertin, qui seront des amis de toujours.

Bertin l'aîné, avec son frère qu'on appela Bertin de Vaux, et quelques autres, avait racheté vers la fin de 1799 le *Journal des Débats* qui vivotait. S'étant montré trop hostile sous le Directoire aux idées révolutionnaires, il avait dû se modérer, mais les *Débats* faisaient toujours sous sa direction et par la plume de Geoffroy une guerre acharnée à la philosophie du dix-huitième siècle, à peu près dans la ligne politique de Fontanes et du *Mercure,* mais avec plus de succès commercial. C'est ainsi que, lors du *Génie du Christianisme,* Bertin en avait salué l'auteur d'un article d'ailleurs incolore (6 prairial an X — 26 mai 1802). Il était sans talent. En revanche, comme Fontanes encore, il avait le don de flairer les amitiés utiles. Un peu moins prudent toutefois, et plus fidèle, il s'était laissé englober en 1801 dans une obscure affaire de royalisme qui l'avait conduit au Temple, puis à l'île d'Elbe, en relégation, puis à Rome, en exil (1). Telles étaient les circonstances qui le mettaient sur la route de Chateaubriand. Comme s'il pressentait déjà le plus précieux des collaborateurs de sa feuille, désormais il ne s'en écartera plus.

C'est avec lui, dit Chateaubriand, que je visitai les ruines de Rome (2).

(1) Barante, I, 336; — Villemain, *Souvenirs,* I.
(2) *O.-T.*, II, 353.

Dans ces milieux, d'avance hostiles, on fait gorge chaude des aventures du cardinal, des authentiques et de celles qu'on lui prête; on se gausse de son passé et de son présent, de sa lésinerie, de son ignorance, de sa mine et de ses gaffes. On assemble des souvenirs, on compare, et Cacault n'y perd pas.

Il y a encore à Rome des gens qui, une douzaine d'années plus tôt, ont connu Bernis. Bernis était cardinal comme Fesch, et, dans sa jeunesse, besogneux comme lui. C'est à lui que ses amis donnaient un écu pour son fiacre quand il venait, petit abbé, diner chez eux ; mais c'est lui qui fit plus tard un si magnifique ambassadeur du roi de France qu'on l'appelait, selon Mme de Genlis : le *Roi de Rome* (1). Et le faste, la politesse, la grâce, la considération de Bernis accablent Fesch ladre et renfrogné. Quel triomphe pour les émigrés de là-bas !

Qui sait d'ailleurs si le souvenir de cette prestigieuse magnificence n'est pas entré dans les rêves de Chateaubriand? Et si ce n'est pas à Bernis, « roi de Rome », qu'il pensait quand il se voyait déjà en arrivant « le maître de Rome » ? — Mais pour que Chateaubriand fit convenable figure, et soutînt avec allure la politique de ceux qui l'avaient envoyé, il aurait fallu que le chef eût la bourse ouverte et l'esprit large ; car, ne l'oublions pas, le Premier Consul et Talleyrand ont donné la place, mais c'est Émery qui a donné la mission. Or rien de cela chez Fesch. Chateaubriand l'avait bien prévenu qu'il devait emporter « beaucoup d'argent (2) ». Mais on ne l'a point écouté et voici que le représentant de la France est la risée des Romains !

Quel scandale aussi de voir ce cardinal trahir les intérêts de la religion, déjà suffisamment compromise par sa seule personnalité, alors que Chateaubriand, qui l'a si bien illustrée et défendue, qui la défendrait encore, a par lui les mains liées !

Ces entretiens ne sont pas faits pour ramener Chateaubriand

(1) Cf. les *Lettres* écrites de Suisse, d'Italie, etc., par Roland à Mlle Phlipon, la future Mme Roland, et Sainte-Beuve, *Lundis*, VIII.

(2) Lettre à Fontanes du 1er juin.

à la soumission hiérarchique. Même ils ne sont pas faits pour entretenir son loyalisme. Peut-être bien, s'il n'était encore dévoué à la «famille», que le régime dont il est l'agent officiel descendrait très bas dans son affection et son estime. En tout cas, pour ce qui est de Fesch, quand il sort de là, il ne fait que le mépriser un peu plus.

D'ailleurs il n'est pas dit encore que François de Chateaubriand, qui est quelqu'un par sa naissance et par lui-même, se laissera sans résister subalterniser par un Fesch, qui n'est rien, que l'oncle d'un grand homme.

Vers le 20 juillet, Cacault et Artaud sont partis, et, sans aucun doute, peu satisfaits du cardinal. « Nous devons beaucoup à M. Cacault, Éminence », a dit le Pape à Fesch en le recevant le 6 juillet, et Cacault a offert de rester un mois à Rome avec son successeur pour faciliter ses premières démarches.

Mais le cardinal craignit que l'influence de M. Cacault nuisit à la science. Il le remercia poliment de son obligeance, préférant agir par lui-même (1).

Et on constata de bonne heure, toutes les fois qu'on les vit ensemble, la froideur du cardinal à l'égard de son prédécesseur :

Une discorde sourde et mal réprimée les divisait sur les points les plus ordinaires de la conversation (2).

Le Pape s'en aperçut comme les autres, et Consalvi en fit la remarque à Cacault :

Il veut jouir seul de sa situation. Il n'a pas adressé la parole à Monsieur (Artaud) une seule fois.

Bref, Cacault ayant embarqué ses tableaux à Civita-Vecchia (personne ne s'en allait sans emporter de ces souvenirs), s'en fut ainsi qu'Artaud, bien fixé sur l'aptitude du cardinal à s'entourer de sympathies.

Quant au secrétaire de la légation, on nous dit qu'en partant il le recommanda au pape comme Breton (3), mais il semble

(1) Lyonnet, I, 269.
(2) Artaud, II, 70.
(3) *Ibid.*, I, 436.

qu'à son retour à Paris il ne l'ait pas assez ménagé dans les bureaux et ailleurs.

En tout cas, Chateaubriand se trouvait seul maintenant en face de celui qu'il appelait déjà avant le départ, dans ses billets à Mme de Custine, « le terrible cardinal », et le sang lui bouillait de se voir réduit à rien par ce sot puissant qui barrait sa fortune. Tout décidé qu'il était à ne pas rester, il était clair qu'il saisirait la première occasion de se redresser, fût-ce au prix d'un éclat. L'occasion ne tarda guère.

Artaud qui, possédant l'entière confiance de Cacault, était dans le secret de toutes les affaires, jouissait du privilège de traiter directement avec le Pape, et cela d'autant mieux que les relations étaient excellentes entre le Saint-Siège et la légation. Bien entendu, et ne fût-ce que par le désir assez innocent de faire un peu valoir aux yeux d'un successeur qui arrivait célèbre la situation qu'il lui laissait, il ne lui avait pas caché cette particularité au cours de leurs premiers entretiens. Chateaubriand, dont on se rappelle les intentions, avait accueilli avec joie cette précieuse perspective, et peut-être était-ce aussi en partie ce qui l'avait induit à se croire sitôt « maître de Rome ».

Si ravalé qu'il fût depuis un mois, on peut croire qu'il n'avait pas oublié cela, et il y comptait sans doute pour se relever, pensant que le cardinal n'oserait pas abolir une habitude prise, passée dans les *us* de la légation française et presque érigée en privilège national.

Or il arriva que, dans les premiers jours d'août, cinq Français s'adressèrent à lui pour être reçus du Pape. L'occasion était bonne. Chateaubriand s'empressa, Mais le cardinal, averti ou méfiant, avait sans doute pris ses précautions, car le secrétaire d'État, craignant plus que tout de le mécontenter, demanda à Chateaubriand si le chef de la légation autorisait cet usage. Chateaubriand, déjà en fort mauvaise disposition, vit là une autre vexation. Ne se bornant pas à rappeler, comme précédent, l'usage de son prédécesseur Artaud, ce qui eût mieux valu, il parla de l'*indépendance* de sa charge et d'une mission spéciale dont il aurait été nanti. Paroles bien imprudentes, les mieux faites pour tout envenimer avec un chef comme Fesch !

Consalvi en référa à Fesch le 8 août :

Conformément à l'accord établi entre Votre Éminence et le cardinal secrétaire d'État, et en vertu duquel il a été convenu qu'aucun sujet français ne serait admis à se présenter à l'audience de Sa Sainteté sans une carte de Votre Éminence... le cardinal secrétaire d'État s'est trouvé dans l'obligation de rappeler cette règle à M. de Chateaubriand lorsqu'il lui a manifesté l'intention de se présenter directement à l'audience du Saint-Père

M. de Chateaubriand lui a fait observer qu'il ne devait pas être assimilé aux autres sujets français atteints par cette mesure; qu'une exception devait être faite pour sa personne, en raison, a-t-il dit, des prérogatives attachées à la *charge indépendante* qu'il exerce; qu'en vertu de ces prérogatives et de l'indépendance de cette charge qui lui confère des droits et des attributions distincts, il croit être autorisé à traiter seul avec Sa Sainteté, ainsi que le comporte, selon lui, la nature même de ses nouvelles fonctions de secrétaire de la légation française (1).

En conséquence, le cardinal demande ce qu'il y a de fondé dans cette prétention et s'il faut traiter Chateaubriand autrement que les secrétaires des autres puissances.

Outré, Fesch répondit le même jour :

Le soussigné ne connait point les attributions séparées que M. de Chateaubriand prétend avoir pour traiter directement avec Sa Sainteté; il observe que les droits du secrétaire de la légation ne peuvent point différer vis-à-vis le gouvernement romain de ceux dont jouissaient les anciens secrétaires de légation du cardinal de Bernis, et que Sa Sainteté peut ne pas mettre de différence entre le secrétaire de la légation française et ceux des autres puissances ; que, par conséquent, on ne doit point changer les anciens usages de la cour de Rome, et il demande même formellement qu'ils soient rigoureusement maintenus (2).

Mais il ne s'en tint pas là. Deux jours plus tard, le 10 août, envoyant les deux pièces susdites au Premier Consul, il y joignit une plainte amère et violente :

J'avais fait rétablir l'ancienne étiquette pontificale ; mais M. de Chateaubriand est parvenu à l'enfreindre de nouveau et a conduit au Saint-Père cinq Français non présentés à l'ambassadeur...

(1) Aff. étrangères : Correspondance de Rome, an XI, f° 349, la note est en italien. J'emprunte la traduction de M. le comte Frémy, dans son étude sur les « Débuts diplomatiques de Chateaubriand ». (*Correspondant*, 10-25 septembre, 10 octobre 1893.)

(2) *Ibid.*, f° 351.

Le cardinal ajoutait :

Qu'à cette occasion l'ambitieux secrétaire avait dit au ministre du Pape que le Consul, en le choisissant pour cette légation, voulait l'utiliser; qu'il avait en conséquence des commissions particulières, des attributions séparées de celles de l'ambassadeur, et que même l'organisation nouvelle des secrétaires des légations françaises leur donnait le droit de traiter séparément avec les souverains vers lesquels ils étaient envoyés. *Il assurait enfin que le secrétaire d'État du Pape lui avait confié d'autres propos extravagants de cet incommode subordonné; et il résumait toute sa plainte par un jugement ainsi conçu :* Chateaubriand est venu à Rome persuadé d'être précédé par la réputation de son ouvrage ; mais ici il n'y a que des docteurs de théologie, qui y ont vu des hérésies formelles. Il croyait devenir le réorganisateur de la religion en France et entamer des négociations entre la clique de certains religionnaires et le Saint-Siège ; il dit, avec les prêtres, qu'il veut les entrées libres chez le Pape, ou qu'il s'en ira. Je saurai le surveiller, et déjouer ses intrigues s'il en formait (1).

Les dernières lignes surtout sont significatives. Cette accusation en forme était d'un ennemi malveillant; le ton l'indique à lui seul, mais enfin il est clair que le cardinal avait pénétré les desseins de son subordonné, qui d'ailleurs ne les cachait probablement pas beaucoup. Car qu'était-ce que *la clique de certains religionnaires,* sinon les prêtres réfractaires au Concordat ou désireux de l'aménager au mieux des intérêts de l'Église soit romaine, soit gallicane, mais nullement selon les vues du gouvernement consulaire? C'étaient ceux qu'animait, comme Chateaubriand, l'esprit d'Émery ; c'étaient les intransigeants fauteurs de l'ancien régime, ceux qui blâmaient au nom de la religion les concessions faites par le Pape à la politique, ceux qui répétaient l'épigramme injurieuse :

Un Pio, lascio la sede
Per servar la fede.
L'altro, per servar la sede,
Lascio la fede.

(1) Je cite cet extrait d'après Villemain (*Chateaubriand*, p. 112) et comme il le donne, en partie au style indirect. Ni aux Affaires étrangères, ni aux Archives, malgré l'aide obligeante qu'on a bien voulu me prêter, il ne m'a été possible de retrouver ce document que Villemain dit pourtant tiré des archives de l'ancienne Secrétairerie d'État et dont l'authenticité d'ailleurs ne fait pas de doute à mes yeux.

enfin ceux qui voulaient ramener à eux le pape égaré.

Devenir le réorganisateur de la religion : certes oui ; n'était-ce pas l'ambition de Chateaubriand, l'espoir qui l'avait amené à Rome ? Mais était-ce dans le sens du gouvernement qui l'employait, ou dans le sens de ces chefs du clergé, d'accord avec les émigrés de Rome, de Londres, et d'ailleurs, c'est-à-dire avec les ennemis dudit gouvernement ?

C'est ici que le désaccord apparaissait grave, bien autrement grave que lors de la visite au roi de Sardaigne, qu'on pouvait mettre au compte de l'étourderie. Car un autre que Fesch eût employé des formes plus amènes, usé d'une autorité plus conciliante et probablement plus facile à imposer, mais quel ambassadeur eût toléré qu'un subordonné pratiquât dans sa propre légation et sous sa responsabilité une politique contraire à la sienne ?

Donc Chateaubriand était bien engagé dans une voie sans issue ; ce déplaisant Fesch ayant pour lui à la fois la force et le droit, que pouvait-il contre lui ?

Et puis le secrétaire d'État Consalvi qui espérait de jour en jour que Fesch engagerait la conversation sur le chapitre des Légations perdues depuis Tolentino (1) (le Saint-Siège comptait toujours, pour prix de ses concessions, les recouvrer de la magnanimité du Consul), s'imagine-t-on qu'il allait risquer tout le bénéfice de ces concessions en se compromettant avec un jeune laïque imprudent et d'ailleurs trop enclin à se mêler de religion ? Car Chateaubriand avait encore ici contre lui la répugnance que l'Église romaine a toujours manifestée pour l'intrusion des laïques dans ses affaires, et là-dessus Consalvi se trouvait naturellement d'accord avec Fesch, cardinal d'un passé peu édifiant, si l'on voulait, mais enfin cardinal tout de même, par la robe et le chapeau.

Il fallait donc encore baisser pavillon ; mais si le cardinal était têtu, Chateaubriand l'était aussi. Ce nouvel obstacle exaspéra son dépit. Ayant reçu les reproches de Fesch et peut-être eu vent de sa plainte au Premier Consul, il s'avisa de se plaindre aussi de son côté et se mit à rédiger un

(1) 1797

assez long *Mémoire* également destiné au Premier Consul.

Il faut en reproduire, d'après Villemain (1), les parties essentielles :

En rappelant l'ancienne légation, disait cette note, et en envoyant la nouvelle, le Premier Consul semble avoir en vue quelque grand dessein prochain, ou éloigné.

Pour seconder les vues du chef de la France, et pour être, en même temps, en rapport avec le caractère romain, la légation devait se montrer avec éclat.

Elle devait occuper sur-le-champ le premier rang, qui lui appartient. Rome a été jadis le centre de la politique européenne ; et malgré son état apparent d'abaissement, Rome peut encore devenir le foyer des grandes conceptions et des mouvements politiques.

Un cardinal ambassadeur qui appartient par les liens du sang au chef puissant d'un empire, un cardinal qui peut aspirer lui-même à une dignité souveraine, et qui, dans un ordre de choses nouveau, succède au cardinal de l'ancien régime (Bernis), qui avait laissé à Rome un si long souvenir de sa magnificence, doit surtout faire consister sa politique dans la grandeur des manières et la splendeur de la vie. Sans cela il y aura comparaison défavorable, intrigues dans le Sacré-Collège, dégoût et mépris chez le peuple.

Si pourtant, avec de bien plus grands moyens, on mène une vie plus obscure même que celle d'un ministre laïque que l'on a remplacé à Rome, si on resserre et la table, et le domestique, et les équipages, si, par des discours imprudents, on s'expose aux propos des valets, ou à la risée publique, on perd tout, on paralyse tout...

Suivaient d'autres critiques montrant l'ambassadeur dupe des intrigues du secrétaire d'État Consalvi, s'éloignant du secrétaire de légation, qui devrait être son conseil naturel et son ami, embarrassé de conspirations imaginaires, et ignorant même la situation des partis à Rome et dans le Sacré-Collège.

Sur cette situation, Chateaubriand, sans doute mieux renseigné que son chef par ses promenades et ses conversations, donnait des détails ; il renseignait sur le groupement des cardinaux, voire sur leurs maîtresses, et la note aboutissait aux griefs particuliers du rédacteur, à qui on avait retiré ses entrées chez le Pape, et qu'on réduisait à la signature des passeports. Il supporterait un an, s'il le fallait, ces dégoûts, par dévouement au

(1) *Chateaubriand*, p. 113-117. Même observation pour ce document qu'à la page 156.

Premier Consul; ensuite, il suppliait qu'on lui donnât « une place qui ne fût que dans la dépendance du ministre des Relations extérieures »; sinon, qu'on lui permît de se retirer et d'aller achever en Grèce ses études et ses voyages.

Quand il eut achevé ce *Mémoire,* il écrivit à Mme Bacciochi, qui devait la remettre au Premier Consul, une lettre que nous n'avons pas, et une autre lettre, celle-ci à Fontanes (1). Si le *Mémoire* est déjà curieux et significatif, la lettre intime qui l'accompagne l'est encore infiniment davantage. La situation s'y voit à plein. On y constate que Chateaubriand attribue les dégoûts dont il souffre, moins au cardinal, simple instrument, qu'à l'influence des ennemis qu'il a laissés derrière lui à Paris. Et ce ne sont pas seulement ses ennemis à lui, ce sont les ennemis du parti :

Notre ennemi de Paris a établi ici, par le canal du sot dont j'approche, un système de persécution intolérable... L'envie que cet homme me porte, et un petit amour-propre révolté sont les ressorts que l'on met en jeu pour me perdre...

Quel est cet ennemi de Paris qui se sert ainsi de Fesch contre Chateaubriand? L'un de ceux sans doute dont Fontanes lui avait déjà signalé les manœuvres alors qu'il n'était qu'à Lyon, et dont Chateaubriand espérait que le « petit manège » ne réussirait pas; l'un de ceux peut-être, que, de Lyon encore, il a si imprudemment provoqués.

On voit ensuite que « le secrétaire d'État Consalvi est entré dans la querelle ». Comment et pourquoi? Nous le savons.

Ce qui est plus intéressant encore, c'est de voir Chateaubriand prendre tant à cœur les intérêts de la religion, qui, dit-il, « va au diable ». Certes, c'est un mécontent qui parle, et trouve à redire à tout; mais ne va-t-il pas maintenant dénoncer, comme l'eût fait Émery lui-même, « le scandale des mœurs et l'incrédulité » qui règnent à Rome :

Cardinaux, prélats, moines, c'est à qui sera le plus débauché...

Et n'est-ce pas l'esprit de l'émigration qui lui fait signaler, dans la politique du Saint-Siège, ce qu'il appelle deux infamies :

(1) *Correspondance*, I, 120.

On va faire faire au Pape deux infamies. On va lui faire donner un bref pour reconnaître la validité de tout ce qu'ont fait les prêtres constitutionnels dans l'administration des sacrements, et lancer une excommunication contre les évêques non démissionnaires. Mon cher ami, grâce à Dieu, je trouverai partout du pain, mais je ne veux pas manger celui de l'iniquité. Je me repentirai toute ma vie d'être entré dans cette bagarre. J'ai taché une vie qui était pure (1)...

Ici Fontanes, lisant cela, dut trouver qu'on lui avait un peu trop converti son ami. Qui voulait en effet qu'on rebaptisât ou qu'on remariât ceux qu'avaient baptisés ou mariés les prêtres constitutionnels? Qui soutenait ces évêques qui refusaient de se prêter à la nouvelle répartition des diocèses en remettant leur démission au Pape? — Qui, sinon le parti clérical intransigeant, ceux qui, sous couleur de gallicanisme ou d'ultramontanisme, rêvaient de restaurer les anciens privilèges du clergé dans l'État, et les prêtres émigrés hostiles à ce Concordat par lequel l'Église se réorganisait en dehors d'eux? Nombreux à Rome, et depuis longtemps sur place, bien informés, ce sont eux, ces « religionnaires », comme les appelle Fesch, qui se sont empressés de se mettre en rapport avec Chateaubriand dès son arrivée, espérant l'attirer à eux encore plus comme ancien émigré que comme auteur du *Génie du christianisme*, et qui lui ont fourni pour son *Mémoire* ses renseignements sur les cardinaux. C'est grâce à eux que Chateaubriand peut écrire, toujours dans la même lettre :

Je sais ici beaucoup de choses... J'ai un assez grand crédit ici dans tout ce qui n'est pas directement le parti ministériel. Je sais *tout*; tout m'est rapporté fidèlement, parce que je suis le seul point d'appui des honnêtes gens. Comme réputation, je n'ai rien à désirer. Le Pape m'aime, mais il n'ose se rapprocher de moi...

Quoi de plus clair ? Chateaubriand sert depuis assez longtemps déjà, depuis qu'il a, en débarquant en France, adopté la politique de Fontanes, le parti dont la force repose tout entière sur le clergé ; mais, n'ayant pas la souple prudence de son chef de file, éloigné de Paris, privé de ses avis, soumis à d'autres influences, exaspéré par une contradiction brutale, il en représente maintenant la nuance la plus extrême. Jamais,

(1) *Correspondance*, I, 121.

certes, il n'a été plus loin de ce fameux *Essai sur les Révolutions*, son point de départ!

Faut-il le faire remarquer? Sa politique commence à se trouver en opposition formelle avec celle du gouvernement qui l'accrédite. Tant que Fesch ne lui est apparu que comme archevêque et cardinal, ainsi qu'à Lyon dans les cérémonies de la Fête-Dieu, avec ses pratiques pieuses, son chapelet, ses larmes en célébrant la messe (car c'est à ce point, selon son biographe Lyonnet, qu'il est devenu ou redevenu dévot), Chateaubriand a trouvé que le cardinal était « bien, très bien »; mais dès qu'il a pris figure et fait acte d'ambassadeur, il n'y a plus eu d'entente possible.

Enfin, il n'y a pas en lui que des scrupules (ils sont d'autant plus sincères que la cause de la religion, telle qu'il l'entend, est ici celle de son parti et la sienne). Il n'est pas seulement las de « manger le pain de l'iniquité »; l'ambition aussi parle, et parle haut. S'il faut renoncer à être auprès du Saint-Siège l'ambassadeur du clergé français, que voulez-vous qu'il fasse à Rome?

Les plus courtes sottises sont les meilleures; je compte sur votre amitié pour me tirer de ce bourbier. Je vous dirai plus : à présent que j'y suis, je vois même que la place de secrétaire d'ambassade est trop inférieure pour moi : permettez cette franchise à l'amitié. Rien ne m'excuserait d'être ici, si je n'étais auprès du *Pape* et de l'*oncle du Consul*. Tous mes confrères ici sont des jeunes gens sans nom et sans autorité; des hommes qui *commencent*, et moi je dois finir.

Et il s'autorise de l'exemple d'un ancien secrétaire de Rœderer, Adrien de Lezay, qu'il a rencontré chez Mme de Beaumont, et qu'il croit mieux pourvu (1).

Il termine en recommandant à Fontanes de bien veiller sur ses intérêts littéraires, sur ce malheureux *Mercure* qui va si mal et qui pourtant sera peut-être un jour sa seule ressource.

Cet envoi expédié, Chateaubriand se tint tranquille, dans l'attente du résultat, mais toujours fort aigri, exalté, malheureux. Le 6 fructidor (24 août), il écrit à Chênedollé que sa vie

(1) En réalité, Lezay ne fut préfet (du Bas-Rhin) qu'en 1809 ou 1810.

à Rome « est un enfer », qu'il a demandé son rappel, que Chênedollé doit se féliciter de n'avoir pu venir auprès de lui, car il n'aurait pas « tenu vingt-quatre heures avec cet homme-là ». Comme écrivain, il a encore « de ces succès qui ne consolent de rien et qui ne servent à rien », et nous savons que de ceux-là il est blasé. Il en veut d'autres, qui lui échappent.

A la fin d'août, ses sentiments n'ont pas varié, d'autant qu'il reçoit de Mme de Beaumont, au Mont-Dore depuis la fin de juillet (1), des lettres qui l'inquiètent. Le 31, il écrit à Guéneau pour le remercier de son article, un article comme il en faudrait beaucoup, dit-il, pour soutenir le *Mercure*, dont Fontanes se désintéresse trop, mais auquel il s'intéresse, lui, maintenant qu'il se voit en passe de retomber simple homme de lettres et journaliste.

Si le *Mercure* avait souvent de pareils articles, mon affaire serait bonne. Mais, vous et Fontanes, vous n'avez point pitié de ma stérile propriété, qui n'attendait qu'un peu de vos douces rosées pour devenir fertile. Ch. D[elalot] me semble tout à fait retombé dans la *fréronaille ;* P[etitot] fait bien, mais la couleur est bien pâle; l'article politique (aux extravagances près, ce qu'il faut toujours excepter avec Montlosier) est seul intéressant, et soutiendra peut-être ce triste journal...

Puis il passe à sa propre situation et à celle de la religion qu'il a tant à cœur.

Tout a bien changé ici, mon ami, depuis quelque temps. Je suis si malheureux que j'ai écrit à Fontanes et à Mme B[acciochi] pour les supplier de m'arracher aux honneurs. *N'espérez rien des hommes pour la religion :* il faut maintenant un miracle pour qu'elle ne périsse pas en Europe. Mais au moins, je ne veux pas avoir la main dans sa chute, et j'ai demandé mon rappel pour l'année prochaine (2).

Et à Guéneau, comme à Chênedollé, il annonce son projet de passer en Grèce. Il ira de là à Constantinople, et après, la « hutte, sur le coteau de Marly ». Mais il ne se sent pas fait pour la vie calme. Il lui faut l'action. Et il prévoit qu'en cet asile, il sera encore un tourmenté et un agité.

Pendant ce temps, que devenait à Paris son affaire?

(1) Cf. Lettre de Joubert à Mme de Beaumont du 26 juillet. *Correspondance de Joubert*, p. 79.
(2) *Correspondance*, I, 123.

Dans les premiers jours d'août, Bonaparte était de retour à Saint-Cloud. De Boulogne, il avait gagné Anvers dont il voulait faire un grand arsenal maritime spécialement armé contre l'Angleterre. De là, il s'était rendu à Bruxelles où il avait fait un assez long séjour et tenu une sorte de cour. Son projet eût été de visiter ensuite les provinces du Rhin, mais trop d'affaires le rappelaient.

Aussi, quand il fut revenu, ne fut-il pendant un certain temps question de rien en ce qui concernait Chateaubriand. Fontanes, écrivant à Guéneau le 23 août (1), constate que « le flot des grandes affaires attire ailleurs l'attention ». Lui-même, à cette date, n'a fait qu'entrevoir deux fois le Maître depuis son retour, et il en a été « fort bien accueilli », malgré qu'on ait cherché à lui nuire, allusion à la tentative de Réal, mentionnée plus haut.

Mais voici que tout d'un coup les choses se gâtent. La plainte de Fesch, avec les pièces annexes, est arrivée à Saint-Cloud sous les yeux du Consul vers le 1er septembre, car au dépôt des Affaires étrangères, elles portaient en marge :

Renvoyé ces deux notes aux Relations extérieures pour joindre aux autres pièces qu'on peut avoir, relatives à la légation de Rome.

Saint-Cloud, le 14 fructidor an XI (1er septembre 1803).

LE PREMIER CONSUL.

Cela tombait mal, parce que l'affaire du roi de Sardaigne se trouva réveillée par la même occasion et au moment où les circonstances de la politique extérieure devaient influer le plus défavorablement sur l'impression du Premier Consul.

Au moment où il s'engageait dans une guerre que tout le monde sentait si grosse de conséquences, Bonaparte éprouvait de graves inquiétudes par l'attitude de la Russie appuyée sur la Prusse.

Le jeune empereur Alexandre avait offert sa médiation; or, si dans les propositions toutes récentes du cabinet russe concernant l'Angleterre figurait la restitution de Malte à l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, on trouvait par contre, dans celles qui regardaient la France, l'attribution au roi de

(1) Dans SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe*, II, 333.

Sardaigne d'un territoire destiné à l'indemniser de la perte du Piémont.

Il y avait un moyen d'indemniser le roi de Sardaigne, c'était de lui abandonner le duché de Parme devenu vacant par la mort du vieux duc de Parme, et cette solution avait bien été envisagée. Mais, et c'était là que les choses se compliquaient, disposer ainsi de Parme, c'était décevoir les espérances du roi et de la reine d'Espagne qui comptaient que Parme irait s'ajouter au nouveau royaume d'Étrurie sur qui régnait leur fille Marie-Louise, mariée au jeune duc de Parme, son cousin.

Comme il y avait en ce moment grand intérêt pour le gouvernement français à ménager l'Espagne, alliée déjà récalcitrante, peu empressée de participer aux charges de la guerre, mécontente en outre qu'on eût vendu la Louisiane aux États-Unis, au lieu de la lui restituer, — ces convoitises n'étaient pas négligeables.

En sorte que le Premier Consul se trouvait ainsi empêtré de ce malencontreux roi de Sardaigne, qui, à vrai dire, n'en pouvait mais. Le satisfaisait-on, on mécontentait l'Espagne, et c'était sans doute une alliée de moins ; ne le satisfaisait-on pas, on mécontentait la Russie, et c'était peut-être une ennemie de plus.

Bref, après avoir fait mine d'accueillir la médiation de la Russie, pour ne pas trop l'indisposer, on venait de se décider à la repousser (29 août), d'autant que l'ambassadeur russe à Paris, M. de Markoff, s'était depuis, quelque temps déjà, rendu assez insupportable.

C'est au milieu de ces circonstances propres à exercer sa patience que Bonaparte apprit la conduite à Rome de son agent Chateaubriand, ses menées, disaient les malveillants, et il n'en manquait pas. Ainsi cet ex-émigré, qu'il s'était laissé presque imposer malgré tant de préventions défavorables, n'avait rien eu de plus pressé, à peine à son poste, que d'aller s'accointer avec cet insupportable roi de Sardaigne ; et non content de cette audace, il prétendait encore traiter directement avec le Pape, et dans quel esprit factieux ! Contrariant la politique extérieure du Consul, il osait contrarier aussi sa politique religieuse en prêtant

aux desseins des émigrés anticoncordataires l'autorité de sa situation officielle ! N'avait-il demandé à servir que pour trahir ?

Il n'est pas douteux que ce fut sous ce jour détestable que Bonaparte aperçut alors la conduite de Chateaubriand; et son impression première fut si mauvaise qu'il n'en revint jamais tout à fait et qu'à Sainte-Hélène il se souvenait encore avec rancœur de ce qu'il appelait « la déloyauté de Chateaubriand dans l'affaire du roi de Sardaigne (1) ».

Pour le détail, voici à peu près comment les choses se passèrent.

Fontanes dit un peu plus tard, dans une lettre à Joubert (26 novembre) (2), qu'il a eu « deux conversations avec le Maître » et qu'il a fait des « démarches actives ».

La première des deux conversations eut lieu sans doute au plus fort de l'orage, dans les premiers jours de septembre. Mandé sur-le-champ, il eut à subir les éclats d'une de ces colères qui atterraient. On en trouve un écho, un peu confus à vrai dire, dans Lyonnet, historien de Fesch, et dans Artaud, historien de Pie VII, ainsi que dans des lettres ultérieures de Chateaubriand. C'est alors sans doute que Bonaparte menaça de faire ramener Chateaubriand à Paris « pieds et poings liés sur une charrette », et qu'il fut question de l'enfermer au Temple (3).

Il y a eu des lettres saisies à la poste. Fontanes y fait nettement allusion (4). Quelles lettres? Sans doute celles que Chateaubriand adressait aux « chefs du clergé » français et qu'il chargeait d'imprudentes protestations (5).

On a consulté Cacault et Artaud, qui reviennent tout juste d'Italie. Cacault et Artaud n'ont pas été fâchés de faire entendre qu'on fait là-bas des fautes comme on n'en faisait pas de

(1) *Mémorial*, 1er juin 1816.

(2) *Correspondants de Joubert*, p. 76.

(3) Cf. la lettre de Chateaubriand à Fontanes du 20 octobre.

(4) Lettre de Fontanes à Guéneau du 5 octobre. Dans Sainte-Beuve, I, 395.

(5) Il écrit à Fontanes, le 20 octobre : « Les chefs du clergé doivent être, et *sont* contents de mes efforts »; c'est donc qu'il était en rapport avec eux.

leur temps ; et Cacault a-t-il résisté à la tentation de rappeler certaines prédictions et de les montrer vérifiées ? Peut-être l'un ou l'autre de ces gens de carrière a-t-il dit son mot sur l'inaptitude des gens de lettres aux affaires ? En tout cas, cela tombe à plein sur Fontanes ; et il est certain d'autre part qu'on lui a fait des reproches directs (1).

Fontanes sort de là désolé. Il écrit à Chateaubriand une lettre « triste » qui est perdue, mais nous avons de lui, du même temps, un billet à Guéneau qui est bien découragé. Voyant son bel avenir tout gâté, il se reproche sa paresse :

Notre cher Chateaubriand a ses tribulations à Rome ; j'ai les miennes à Paris. La paix n'est que dans la Bourgogne, sur les montagnes de la patrie, et sous le toit paternel. Que n'y suis-je auprès de vous ! Travaillez, méditez, faites valoir tous vos talents dans la jeunesse, mon bon ami. Ne soyez pas aussi paresseux que moi. J'ai perdu quinze ans de ma vie à des niaiseries et à pis encore. Le passé m'offre des regrets, l'avenir de faibles espérances. (2).

Cependant ici se placent les « démarches actives », la recherche d'une intervention efficace et bienveillante.

Il y a d'abord Lucien, le chef et le disciple à la fois, naguère encore l'espoir et la colonne du parti. Revenu d'un voyage sur les bords du Rhin, il est à Paris ou au Plessis-Chamant. Mais, ayant épousé clandestinement Mme Jouberthou, il est en froid avec son frère le Consul, et de plus il n'a jamais spécialement apprécié Chateaubriand. Rien à faire de ce côté.

On peut espérer plus de Joséphine. Elle passe pour bienveillante aux ci-devant émigrés. Et on peut agir sur elle par Mme de Custine qui a partagé sa cellule aux Carmes, avant Thermidor. Cela ne s'oublie pas. Chateaubriand, qui le sait, a pu en écrire à son amie. Il est probable en tout cas, comme on le verra plus loin par une lettre de Fontanes, qu'elle s'est entremise utilement.

Talleyrand n'est pas sûr, mais il a été « aimable ».

Enfin Mme Bacciochi, saisissant quelque occasion, a remis le *Mémoire* de Chateaubriand. Au contraire de ce qu'on pourrait croire, l'effet n'a pas été mauvais, loin de là. Napoléon n'a

(1) Fontanes à Guéneau (5 octobre 1803). Dans Sainte-Beuve, I, 395.
(2) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, II, 334.

jamais dédaigné ce genre de rapports. Quand il est las de Bourrienne, il l'emploie à lui faire des *mémoires* de cette espèce : « Il est très bon pour cela », dit-il à Méneval. D'ailleurs cela n'implique pas la confiance.

De même Chateaubriand est on ne peut plus suspect, mais les renseignements qu'il envoie, qu'il tient de ses amis les émigrés de là-bas, intéressent. Cela peut être utile. Cela prouve aussi qu'il sait s'informer. On se défiera de lui, mais on pourra l'employer : réservé.

Sans compter que la note, dure pour Fesch (il n'y a que demi-mal), épargnant Pie VII et rejetant tout sur Consalvi, n'est pas maladroite. Pour un homme de lettres, c'est assez bien manœuvré.

Ainsi les choses s'arrangent un peu.

Le dimanche 2 octobre, a lieu la deuxième conversation de Fontanes : « Le Maitre a paru moins irrité (1). » Aussi, dès le lendemain 3, Fontanes, après avoir revu Talleyrand, s'empresse-t-il d'expédier à Chateaubriand, pour le réconforter, une longue lettre « moins triste que la première » où la situation est envisagée telle qu'elle se présente au sortir de cet entretien. Il faut la citer et pour les renseignements qu'elle contient, et parce qu'elle est du pur Fontanes, de la meilleure manière, avec ses précautions à l'endroit du cabinet noir et cette façon d'écrire à la cantonade une lettre intime, pleine, à toute éventualité, de flatteries enveloppées, avec cet air convaincu et ces réserves mesurées juste au degré qu'il faut pou garantir la sincérité du reste :

Cette lettre, mon cher ami, sera moins triste que la première. Je crois qu'avec une circonspection soutenue, vous détruirez les fausses idées qui vous ont nui ; mais, de grâce, consultez plus désormais votre intérêt que votre sensibilité. Soyez en garde contre votre cœur et vos habitudes. La franchise d'un ancien gentilhomme breton ne vaut rien au Vatican. Les cardinaux ne ressemblent point au Père Aubry. On vous a reproché le *bruit* et l'*envie de paraître*. Eh bien ! Il vous en coûtera si peu de vous taire, puisque la renommée parle pour vous ! *Les hommes qui écrivent,* dit-on, *ceux qui ont obtenu de la réputation littéraire, sont tentés de se croire le centre de tout.* Montrez que

(1) Fontanes à Guéneau, 5 octobre. Dans Sainte-Beuv . *ouvr. cité*

cette ridicule manie ne vous a jamais atteint. Cette observation, qui vient d'*en haut,* a pu être vraie plus d'une fois ; mais ni vous ni moi n'avons mérité qu'on nous en fît l'application. Nous savons, avec toute l'Europe, qu'un seul homme peut en être aujourd'hui le centre, le lien et le moteur.

Je n'ai pas besoin de vous représenter que le Pape est plutôt dans ce siècle le *Vice-Consul* que le *Vice-Dieu.* Heureusement le Consul veut ce qui est utile et glorieux. Je me rassure donc et je crains peu les efforts de l'anarchie et de l'athéisme réunis. Les homme religieux trouvent le Consul trop philosophe ; les philosophes, au contraire, trop religieux ; les républicains, trop monarchiste ; les monarchistes, trop républicain ; ils ont tous tort, mais leur erreur prouve que le Consul est au plus haut degré l'homme de tous les partis et de toutes les circonstances où la fortune l'a placé. Trop de piété soulèverait les philosophes ; trop de philosophie, les chrétiens ; trop de monarchie, les républicains ; trop de démocratie, toute la France. Je crois fermement, depuis le 18-Brumaire, que ce personnage extraordinaire changera et réformera le monde : il sera une grande époque historique. Attachons-nous fortement à la destinée de celui qui mènera toutes les autres. Au reste, ce n'est pas chez moi une affaire de calcul, mais d'instinct et d'admiration. Je sais combien, sur cet article et sur bien d'autres, nos sentiments se rapprochent.

Le ministre (si l'on peut croire à un ministre) n'est pas contre vous. Je l'ai vu deux fois cette semaine, et je le quitte dans ce moment. Il jure que tout cela n'aura pas de suites fâcheuses, que tout s'apaisera et qu'il n'y aurait ici qu'une faute irréparable, celle du découragement. Gardez-vous bien de vous rebuter. Prouvez qu'avec un grand talent et une belle imagination, il est très facile de vaincre les gens médiocres dans leur petite science. Dissimulez, et montrez cet *esprit de suite* dont le cardinal de Richelieu trouvait Corneille incapable. Faites mieux que le grand Corneille en sachant réussir, même dans les petites choses. Il y a longtemps, mon cher ami, qu'une guerre sourde est déclarée entre les puissances littéraires et les puissances politiques. Les sciences exactes n'importunent point : un bon géomètre, un bon chimiste, peut d'ailleurs être un sot ; mais les arts de la pensée sont plus redoutables par leur influence. Les hommes d'État caressent quelquefois les grands écrivains, mais ils les aiment peu...

Le *Maître* a lu votre *Mémoire.* Il le trouve bien rédigé, mais il n'en accepte pas toutes les observations. Je vois pourtant que cette lettre a produit bon effet. Je vous le répète, si on pouvait croire au ministre, je serais absolument rassuré. Talleyrand est plus aimable que sûr. C'est l'homme qui sait le mieux plaire et le moins servir. Je ne lui ai pas la moindre obligation, et il aurait pu et dû m'être utile plus d'une

fois, mais je lui trouve tant de grâces que je lui pardonne tout. S'il vous sert (comme il le dit), je vais l'aimer de tout mon cœur. Vous sentez que ce n'est pas le moment de demander une gratification. Mais l'occasion favorable pourra revenir; elle ne sera pas négligée. Je n'ai point vu le cy-devant secrétaire de légation [Artaud]. Je sais même bien certainement que l'ex-ambassadeur [Cacault] ne vous a pas été favorable. Le camée annoncé à Mme Bonaparte n'était pas encore reçu ces jours-ci. Soignez sa bienveillance; tout me persuade que vous lui devez plus d'un remerciement. Elle a de la bonté, de la grâce, et quoique toute-puissante, elle paraît fidèle à ses anciens amis. Sa conduite envers Le... me donne pour son caractère une haute estime. Lucien vient d'acheter le tableau d'*Atala* exposé à l'avant-dernier salon. C'est lui-même qui me l'a dit; vous en seriez-vous douté? Veut-il rendre à vos ouvrages la bienveillance qu'il vous a refusée? Nous le verrons. Adieu, mon cher ami, je vous renouvelle les assurances de la plus tendre et de la plus inviolable amitié.

FONTANES (1).

Donc il n'est plus question de trahison, mais il reste le *bruit* et l'*envie de paraître,* et cette tentation des hommes qui ont obtenu de la réputation littéraire *de se croire le centre de tout.* Cela surtout est regrettable, et pas seulement pour Chateaubriand, comme Fontanes l'écrit à Guéneau le 5 :

Cependant la prévention reste, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on croira qu'un homme qui écrit est incapable de toute affaire et ne convient à aucune place administrative... (2).

Voilà qui est fâcheux pour tout le clan Fontanes.

Mais la lettre du 5 à Guéneau nous apprend aussi que « pour comble de ridicule, Mme de Beaumont est en Italie et se rend à Rome », qu'on le sait, et que « le Maître s'est plaint hautement de ce choix ».

En effet, Mme de Beaumont, après avoir séjourné au Mont-Dore jusqu'au 5 septembre, puis quelque temps à Clermont, a pris la route de l'Italie, et le 1er octobre elle est arrivée à Milan. Cela, Fontanes l'a tu dans sa lettre du 3 à Chateaubriand, car il sait bien que Chateaubriand n'y peut rien. Mais la présence de cette fille d'un ministre de Louis XVI auprès d'un agent

(1) Dans PAILHÈS, *ouvr. cité*, p. 164.
(2) Dans SAINTE-BEUVE, *ouvr. cité*, I, 395.

qu'on accuse de penser et d'agir en émigré n'est pas faite pour le rendre moins suspect.

D'ailleurs tout n'est pas encore fini. C'est fini ou arrangé tant bien que mal pour le moment d'un côté, mais il y avait une autre voie par où ses ennemis cherchaient à lui nuire et Chateaubriand s'en est parfaitement rendu compte. Il écrira le 26 octobre à Fontanes :

Les accusations viennent de deux sources : 1° du *cardinal secrétaire d'État*. Ses accusations sont parvenues au gouvernement par le canal de la légation romaine à Paris, et vont à Portalis. La nature de ces accusations est que je veux m'*emparer du pouvoir*, pour conduire les affaires du clergé. Avez-vous rien entendu de plus absurde?

Le cardinal Consalvi est ouvertement mon ennemi, parce qu'il a eu peur que je ne fusse un obstacle à son crédit auprès du cardinal; il m'a fait, en conséquence, interdire mes entrées chez le Pape; il m'a calomnié dans une dépêche que l'ambassadeur m'a montrée, etc...

La seconde source d'où naissent les accusations, c'est de l'ancienne légation, et les accusations vont à M. de Talleyrand. Il s'agit d'*aristocratie !* Et la visite au roi de Sardaigne (dont on ne parlait plus, et qu'on a ramenée sur le tapis *depuis l'arrivée de Cacault et d'Artaud à Paris)*, sert de prétexte. Il est remarquable que j'ai comblé M. Artaud d'amitiés, que je lui ai donné des lettres de recommandation pour vous et pour Mme Bacciochi, et que j'ai rendu ici des services essentiels à ses amis. Pour remerciement, il me dénonce en arrivant. Il a beaucoup de *petites* connaissances dans les bureaux, et toute la petite race philosophique des commis est ameutée contre moi.

Voilà, mon cher ami, les deux plaies... (1).

A ces deux sources, il faut en ajouter une troisième, qui est Fesch, mais Chateaubriand, qui ne sait pas encore tout, croit au contraire en ce moment que le cardinal s'emploie en sa faveur.

Ce qui le lui fait croire, c'est que le cardinal le lui a dit; et s'il le lui a dit, c'est qu'il est radouci depuis qu'il croit l'avoir définitivement réduit à n'être rien. Au directeur des Cultes, Portalis, qui lui a écrit au sujet des plaintes qu'il recevait sur l'ingérence de Chateaubriand dans les affaires de théologie, Fesch a répondu que Chateaubriand étant occupé à expédier les passeports, il n'y avait pas à craindre qu'il fît le théologien (2), et Portalis a

(1) *Correspondance*, I, 128.
(2) La pièce a été publiée par M. Frémy, article cité.

transmis cette réponse au Premier Consul (6 octobre). En outre Chateaubriand crie sur les toits qu'il s'en ira; Fesch est donc sûr d'en être débarrassé; autant vaut se quitter en bons termes.

Aussi, dans l'une de ses réponses à Fontanes, Chateaubriand écrit-il (20 octobre) : « Je suis fort bien et j'ai toujours été bien avec le cardinal *personnellement* »; et dans l'autre (26 octobre) :

Je suis infiniment content du cardinal. Il a agi avec loyauté, et, loin de m'accuser, il m'a défendu à mon insu auprès du gouvernement; le ministre des Cultes doit le savoir (allusion probable à la susdite enquête de Portalis), et M. de Talleyrand le saura bientôt. La plus parfaite intelligence règne et régnera maintenant entre le cardinal et moi; il n'a rien à me reprocher et me rend ouvertement et publiquement justice. Et moi je me plais à convenir de la franchise de ses procédés dans les circonstances délicates (1).

Il faut avouer que, pour le coup, il est content de peu. D'ailleurs maintenant qu'il a renoncé à son rêve, que lui importent les personnes? Quelques avances du cardinal lui ont fait oublier ses mauvais procédés. Il s'en ira avec la conscience d'avoir fait son devoir en gentilhomme. Entendons : son devoir d'homme libre, de chrétien, surtout de délégué de son parti. Quant à son devoir de fonctionnaire, il ne sait trop ce que c'est. Hélas! il faut en prendre notre parti, Chateaubriand n'est pas un bon fonctionnaire.

Ses résolutions sont prises :

Je suis résolu plus que jamais, écrit-il à Fontanes (20 octobre), à quitter tout ce tripotage. Je m'en irai. Je ne demande rien, je ne veux plus rien d'eux. Je ne vous importunerai plus, ni notre protectrice, pour des places. Je n'en veux absolument plus. J'ai rempli ici mon sort. *Les chefs du clergé doivent être et sont contents de mes efforts.* Dès lors que je ne puis pas faire le bien, je me retire... Si l'ex-ministre m'a dénoncé, j'en suis fâché pour lui, mais je m'attends à tout dans ce monde et grâce à Dieu, à présent que j'ai pris la résolution de ne plus rien être, je me moque des dénonciateurs et des protecteurs... (2).

C'est donc fini. Du reste, d'autres soucis, et des plus déchirants, le tourmentent. Mme de Beaumont, venue du Mont-

(1) *Correspondance*, I, 127, 128.
(2) *Ibid.*

Dore, est en Italie depuis le début du mois. Le 1er octobre, elle était à Milan. Chateaubriand l'y a fait prendre par l'obligeant Bertin qui s'y trouvait en affaires; lui-même est allé au-devant d'elle à Florence (1). Elle était si faible qu'il a fallu l'amener au pas de Florence à Rome. Puis on a dû loger la voyageuse mourante : sous le Pincio, une maison solitaire avec quelques orangers dans un petit jardin, c'est là qu'elle est morte, après une brève apparence de mieux, le 4 novembre.

Cruelle et funèbre diversion, mais diversion tout de même ! Il a réglé les funérailles; il a voulu que Mme de Beaumont allât reposer à Saint-Louis-des-Français, et il lui a choisi pour demeure, pensée claire pour nous maintenant, la chapelle où l'on doit élever le monument de ce cardinal de Bernis qui a été ce qu'il n'a pu être.

Ainsi, avec l'amie des jours glorieux, avec celle qui fut un temps la Muse du *Génie du christianisme*, il enterre son rêve anéanti. Puis, pour elle (et pour son rêve), il conçoit un tombeau, qui plus tard, dans la chapelle du « Roi de Rome », rappellera leur passage à tout Français religieux ; et aussitôt le sculpteur est mis à l'ouvrage.

Cela réglé, n'ayant plus rien à faire à Rome, quoique fatigué et malade, il va s'en aller. Il écrit à M. de la Luzerne une relation de la mort de Mme de Beaumont, sa belle-sœur (8 novembre), et il y répète encore ce qu'il dit à chacun depuis six semaines :

> Je vais quitter Rome. Je n'aurais jamais accepté la place que j'y occupe si elle n'eût eu un rapport religieux, et si les chefs du clergé français ne m'avaient déterminé à servir de ma personne une cause que j'ai bien ou mal défendue par mes écrits. J'ai vu bientôt que je n'étais point utile ici (2).

Il a si complètement renoncé à son ambition qu'il n'a même plus d'aigreur et qu'il veut bien s'imaginer maintenant, dans l'indifférence de son détachement, que le cardinal l'aime paternellement.

(1) Première lettre à M. de la Luzerne du 2 novembre (PAILHÈS, *ouvr. cité*, p. 182) et *O.-T.*, II, 361.

(2) *Correspondance*, I, 139.

L'arrivée de Mme de Beaumont n'a point passée inaperçue, ni son départ de ce monde :

A cette époque de la renaissance de l'ordre social, lit-on dans les *Mémoires* (1), on recherchait ce qui avait appartenu à l'ancienne monarchie : le Pape envoya savoir des nouvelles de la fille de M. de Montmorin; le cardinal Consalvi et les membres du Sacré-Collège imitèrent Sa Sainteté.

Fesch n'était pas si sot qu'il ne vît là une occasion de faire avantageusement le chevaleresque, afin d'être mieux considéré de la société romaine. Il fit comme les autres, témoigna quelque déférence, parut s'associer à la commisération générale, et, s'étant absenté au moment de la mort, il laissa ses voitures avec ses livrées à la disposition du secrétaire de la légation (2).

Chateaubriand est conquis, mais s'en va toujours :

Le cardinal, *qui m'aime maintenant beaucoup*, et qui se conduit à merveille pour moi, écrira lui-même au Premier Consul et à Talleyrand en ma faveur, de sorte que j'espère sortir de ma place sans offenser le gouvernement. Mais dans tous les cas, ma résolution est prise. Je m'aperçois au reste très bien que la chance a tourné et que l'on voudrait me retenir. Je puis dire que je sors de cet emploi *irréprochable*, n'ayant rendu que des services et n'ayant pas fait une faute (*n'oublions pas son point de vue*). Il ne fallait pas me persécuter sans cause, et sans une ombre même de justice... (3).

Mais Fesch est de retour. Il préfère que Chateaubriand, qui parle de demander sa démission par le prochain courrier, ne s'en aille pas sitôt. Il craint (pour lui-même) le mauvais effet à Rome et à Paris de ce départ trop prompt, maintenant que tout est à peu près rafistolé. Il appelle Chateaubriand, et, pour le décider à rester, il ne se borne pas à le plaindre, à lui faire apercevoir les inconvénients d'une retraite immédiate; connaissant ses visées, il va droit à ce qui lui tient au cœur : il lui promet, ou à peu près, qu'il pourra désormais voir le Pape directement.

Il n'en faut pas plus pour retourner Chateaubriand. Ce n'est

(1) II, 362.

(2) « Le cardinal et toute la ville se sont conduits admirablement pour cette femme si intéressante et si malheureuse. » (Chateaubriand à Fontanes, 26 octobre.)

(3) *Correspondance*, I, 140, 8 novembre 1803.

pas cette insolite aménité de Fesch qui le décide, c'est l'espoir un instant renaissant de pouvoir jouer malgré tout le rôle qu'il a rêvé. Aussitôt il écrit à Fontanes (12 novembre) (1) :

Je vous apprends que ma résolution est changée. J'ai parlé au cardinal, il m'a traité avec bonté, il m'a fait sentir tellement les inconvénients d'une retraite en ce moment, que je lui ai promis que j'accomplirais au moins mon année, comme nous en étions convenus dans le principe.

Par ce moyen, je tiens ma parole à ma protectrice ; je laisse le temps aux bruits philosophiques de Paris de s'éteindre, et, si je me retire au printemps, je sortirai de ma place à la satisfaction de tout le monde, et sans courir les risques de me faire tracasser dans ma solitude. Il n'est donc plus question pour le moment de démission ; et vous pouvez dire hautement, car c'est la vérité, que non seulement je reste à Rome, mais que l'on est fort content de moi. *Mes entrées chez le Pape vont m'être rendues ;* on va me traduire au Vatican, et la *Gazette de Rome* fait aujourd'hui même un éloge pompeux de mon ouvrage, qui, selon les *chimistes* (2), est mis à l'*index*. Le cardinal écrira mardi au ministre des Relations extérieures pour désapprouver tous les bruits et s'en plaindre. On me donne un congé de douze jours pour Naples, afin de me tirer un moment de cette ville où j'ai eu tant de chagrins...

Ainsi, plus de démission. Sur cette promesse plus ou moins vague de Fesch, il reste. Il reste au moins un an ; il restera davantage sans doute...

Mais il faut croire que la promesse de Fesch n'était pas aussi ferme qu'il eût fallu, que ses caresses ont été sans lendemain, qu'on a des doutes sur sa sincérité. Peut-être aussi Chateaubriand trouve-t-il qu'on le presse un peu trop d'aller à Naples, moins pour le distraire, que pour le soustraire à certaines influences. Toujours est-il que quatre jours plus tard, il est près de se raviser. Le 16 novembre, il récrit à Fontanes sur un ton qui n'est déjà plus le même :

On me caresse autant qu'on m'a insulté; on veut que j'aille me distraire à Naples, etc., etc. Combien cela durera-t-il, et à quoi le changement tient-il? C'est ce que je ne saurais dire. Je resterai donc ici mon année entière, comme je l'ai toujours promis ; mais aussi je ne resterai pas un jour au delà de mon année. Je brûle de sortir de cette

(1) *Correspondance*, I, 143.

(2) Quels chimistes? Fourcroy? Fouché, qui, dans le temps, à Nantes, avait enseigné la chimie?

place, et je n'y suis resté que pour ne pas manquer de parole à notre protectrice. Ne croyez pas que, pour quelques bons procédés, j'oublie jamais les chagrins et les dégoûts dont on m'a abreuvé. Je ne balance plus que sur un point, savoir si j'irai m'ensevelir en Bretagne, ou chez Joubert, à Villeneuve. Mais mon parti est bien pris, et j'abandonne à la fois les places, Paris et la littérature. Ma santé, qui devient extrêmement mauvaise, m'impose d'ailleurs la loi de chercher quelque coin où je ne sois à charge à personne et où je puisse, en attendant que la Providence dispose de moi, pleurer ce que j'ai perdu, et rire de toutes les espérances de fortune, de réputation, de bonheur, dont je me suis si follement bercé pendant quelques moments... (1).

Allons, décidément c'était bien fini. De nouveau il s'en va. Il reste un temps, pour les convenances, mais désormais il n'est plus que de nom secrétaire de la légation de France à Rome et subordonné de Fesch; il n'est même plus l'ambassadeur des « chefs du clergé français » ; c'est un simple particulier, François de Chateaubriand, gentilhomme breton, vaguement attaché au Palais Lancelotti, sans caractère officiel, libre de ses propos et démarches, irréprochable, du reste, comme ayant de son mieux servi son parti, tout en conservant au Premier Consul, à Mme Bacciochi, en un mot à « la famille » sauf Fesch, un loyalisme *personnel* inaltéré.

Naturellement, la conséquence infaillible de cela est que les choses vont se gâter de nouveau.

On peut deviner que cette attitude ne sera pas du goût de Fesch. Elle n'est pas trop non plus du goût de Fontanes qui s'inquiète. Sachant que Mme de Beaumont, en mourant, n'a laissé à son ami que sa bibliothèque, il prévoit qu'il aura encore à s'occuper de Chateaubriand, et lui, l'homme pratique, pense tout de suite aux réalités matérielles. Il voit déjà Chateaubriand à Paris, mécontent, turbulent, sans ressources, et tel que Joubert, qui le connaît bien, le représente juste à la même époque dans une lettre connue adressée à Molé, avec

quelques manies de grand seigneur, l'amour de ce qui est cher, le dédain de l'épargne, l'inattention à ses dépenses, l'indifférence aux maux qu'elles peuvent causer, même aux malheureux ; l'impuissance à

(1) *Correspondance*, I, 145. Il écrit en même temps à Chênedollé, le 16 novembre également : « Mes déserts vont être maintenant auprès des vôtres. » (*Ibid*., I, 144.)

résister à ses fantaisies fortifiée par l'insouciance des conséquences qu'elles peuvent avoir, en un mot l'inconduite des jeunes gens très généreux dans un âge où elle n'est plus pardonnable... (1).

Fontanes, qui sait tout cela aussi bien que Joubert, s'empresse d'adresser à son ami une lettre qui figure sans date dans les *Mémoires d'outre-tombe* (2), mais qui a dû être écrite dans les environs du 20 novembre, c'est-à-dire au reçu de la lettre qui annonçait à la fois la mort de Mme de Beaumont et la résolution de quitter Rome en janvier.

Après avoir déploré convenablement la mort de Mme de Beaumont et plaint son ami, il aborde la question délicate avec quelques précautions, mais avec l'assurance d'un homme qui a rendu des services, qui se sent appelé à en rendre encore, qui parle au nom de la raison, et dont on va encore un peu engager la responsabilité. Il s'étonne que Mme de Beaumont n'ait pas laissé à Chateaubriand l'usufruit d'une fortune qui va échoir à de lointains collatéraux, et il le regrette. Mais qu'il se garde de renoncer trop précipitamment à 8 ou 10 000 francs d'appointements :

La renommée ne suffit pas seule aux choses de la vie, et cette misérable science du *pot-au-feu* est à la tête de toutes les autres quand on veut vivre indépendant et tranquille....

Cet homme avisé ne se borne pas à des conseils discrets. Il se hâte d'agir pour ôter honorablement de Rome son ami qui l'en supplie, avant qu'il s'y soit irrémédiablement compromis.

Par chance, une occasion inespérée se présente. Le Valais, incorporé un instant à la République helvétique par la Révolution, venait d'être de nouveau rendu indépendant en 1802 par le Premier Consul, mais la France s'y réservait une route militaire qui, par la vallée du Rhône et le Simplon, devait assurer les communications entre la France et le Piémont. Pour veiller à l'entretien de la route et des magasins qui s'y échelonnaient, pour surveiller les passages de troupes, il fallait un chargé d'affaires spécial du gouvernement français. Le 21 sep-

(1) Lettre du 21 octobre 1803. *Correspondance de Joubert*, p. 109.
(2) II, 379.

tembre 1803, le Premier Consul demande à Talleyrand de lui présenter quelqu'un. Talleyrand présente un certain Gandolphe.

C'est à ce poste qu'on pensa pour Chateaubriand. On le lui obtint. Le 7 frimaire an XII (29 novembre 1803), un arrêté du Premier Consul nommait le citoyen Chateaubriand chargé d'affaires de la République française près la République du Valais.

Fontanes se hâta d'apprendre la nouvelle à Chateaubriand. Sa lettre est perdue, mais on comprend bien, par la réponse qui lui fut faite, qu'il vantait les avantages de la nouvelle place : un beau pays, pas trop loin, où on serait son maître, — et qu'il glissait en passant quelques conseils à son ami, dont un, notamment, relatif à sa femme dont il ferait bien de se rapprocher, maintenant que Mme de Beaumont n'était plus, pour couper court aux racontars des « philosophes » de Paris.

En même temps il donnait, par surcroît, un avis opportun : Lucien gravement et bruyamment brouillé avec Bonaparte, qui a formellement refusé de faire place dans la famille à Mme Jouberthou, est parti, ou va partir, de Paris *incognito* pour un voyage en Italie. Il passera par Rome, sous un nom supposé, avec sa femme, et Fontanes le sait. Il en prévient Chateaubriand pour qu'il soit informé du changement des temps et qu'il n'aille pas, dans son dévouement aux personnes de la famille, se compromettre par trop d'hommages à son ancien chef.

Cette lettre, avec la nomination inattendue qu'elle annonce, trouve Chateaubriand fort dégoûté et, de plus, enragé de cette quasi-promesse, qu'on lui a arrachée, de tenir une année sur le théâtre de son effroyable déception. Il ne peut s'empêcher de ruminer continuellement ses déboires, si bien que le temps, en s'écoulant, au lieu de les effacer, les aigrit. Se trouvant toujours sans reproches, il souffre à la pensée que ses amis, trompés par ses ennemis, puissent en penser autrement :

Je vous avoue, écrit-il à Guéneau, que ce n'est pas une de mes moindres peines de penser que les personnes qui doivent le mieux me connaître, ont cru qu'il y avait peut-être quelque *imprudence*, quelque *fausse démarche* de ma part, tandis que j'étais exposé aux plus infâmes calomnies, que j'avais le *poignard italien* (dirigé par la *philoso-*

phie française) suspendu sur le cœur. Ce ne sont point de vains mots, c'est l'exacte vérité. J'achèverai mon année parce que je l'ai promis; je serai conséquent avec moi-même ; mais j'espère que ceux qui attachent quelque prix à mon amitié et à mon honneur ne trouveront pas mauvais qu'au bout de ce temps je ne me laisse pas menacer des *galères*, de l'*exil perpétuel*, du *cachot*, de l'*exportation à la Guiane*. Si je ne trouvais pas un dédommagement dans l'opinion publique qui semble m'élever dans toute l'Europe à mesure qu'on cherche à me ravaler, je ne sais si j'aurais pu rester ici huit jours (1).

Et toujours cette malheureuse religion qui s'en va! Et dans le laissser aller des mœurs romaines, sa foi à lui, sa propre foi, solide ou non, qui chancelle :

Je ne vous cacherai pas, mon aimable frère, que ce n'est qu'avec des efforts prodigieux que je parviens à conserver ici un reste de foi.

Il y a pour comble la détresse d'argent, et, de ce côté aussi, un présent triste et un avenir inquiétant :

Je vous prie de veiller un peu à mes intérêts littéraires ; songez que c'est la seule ressource qui va me rester. Migneret a fort bien vendu ses éditions, mais il a confié sa marchandise à des fripons, et j'ai éprouvé cinq banqueroutes. Engagez M. Clausel à commencer le plus tôt possible son *édition chrétienne*. Si j'en crois ce qu'il m'a mandé, elle se vendra bien, et cela me rendra encore quelque argent. Le monument de Mme de Beaumont coûtera 9 000 francs. J'ai vendu tout ce que j'avais pour en payer une partie...

Passons pour l'instant sur les relations avec Fesch ; mais ajoutez qu'il est malade. Mettez encore le chagrin de la perte de son amie, et tout cela aboutissant au vœu qu'il exprime à Guéneau comme à Joubert, celui d'une « petite retraite » où il puisse « se cacher pour écrire les *Mémoires de sa vie* avant de mourir ». Car il a beau n'avoir que trente-cinq ans, il y songe déjà comme un homme dont la vie active, suffisamment remplie, est terminée. Il ne se doute pas qu'elle commence à peine.

Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires de ma vie*. Rome y entrera ; ce n'est que comme cela que je puis désormais parler de Rome (2).

(1) 20 décembre 1803. *Correspondance*, I. 149.

(2) A Joubert, décembre 1803. *Correspondants de Joubert*, p. 195, et *O.-T.*, II, 387.

Seule distraction dans son ennui, car si elle ne l'arrache pas à ses pensées, du moins lui permet-elle de les épancher, et Chateaubriand sait, de personnelle expérience et depuis les temps de l'*Essai*, qu'une âme comme la sienne, quand elle est meurtrie, souffre moins à s'exhaler sur le papier en beau style qu'à se renfermer en elle-même. L'écriture est pour lui une consolation plus appropriée que les fêtes qui célèbrent l'arrivée à Rome de Paulette Borghèse avec son mari (9 décembre), même que l'audience familière où la jeune princesse reçoit de ses mains un joli soulier, apparemment venu de Paris par les voies diplomatiques, et chaussé devant lui (1).

Tel est l'état d'esprit de Chateaubriand quand il apprend de Fontanes qu'on le retire de Rome et qu'on le met ailleurs.

Son premier mouvement est la surprise. Il y a cela d'abord dans sa hâtive réponse à Fontanes (21 décembre), et une lueur de joie à la pensée de quitter des lieux où, de corps et d'âme, il dépérit ; mais aussi quelque hésitation, et un retour sur cette odieuse accusation d'incapacité jetée aux hommes qui ont écrit. C'est à noter, car cela signifie, si l'on tient compte de l'amère vivacité du ton, que toute ambition n'est pas morte en lui, et qu'une étincelle couve encore, dont pourrait, à l'occasion, jaillir une grande flamme :

Il serait bien singulier, mon ami, qu'un homme qui comme moi a éprouvé tant de fortunes diverses en si peu d'années, qui a passé du métier des armes à celui d'écrivain, de la cour d'un roi à celle d'un grand homme, qui a été voyageur, exilé, riche, pauvre, etc..., ne sût pas prendre dans la vie le sentier le plus convenable. Je ris de pitié lorsque je vois des sots s'écrier qu'un tel homme ne sait faire *que des livres*. Faire un livre que le public lise, *ce n'est rien!* Il faut plus d'ordre, plus *d'esprit d'affaires* pour mettre ensemble quatre bonnes idées que pour signer tous les passeports de l'univers et donner un dîner diplomatique (2).

La lettre entière serait à lire. Rien d'ailleurs sur Fesch devenu si inopinément bienveillant et affable après la mort de

(1) *O.-T.*, II, 353.
(2) *Correspondance*, I, 252.

Mme de Beaumont, mais qui n'en a pas moins vers le même temps, d'après les *Mémoires,* envoyé à Paris « deux dépêches malveillantes » que Chateaubriand découvrit plus tard aux Affaires étrangères

Sa véritable pensée, demande-t-il, était-elle dans ses conversations, lorsqu'il me permettait d'aller à Naples, ou dans ses missives diplomatiques ? Conversations et missives sont de la même date et contradictoires. Il n'eût tenu qu'à moi de mettre M. le cardinal d'accord avec lui-même, en faisant disparaître les traces des rapports qui me concernaient : il m'eût suffi de retirer des cartons, lorsque j'étais ministre des Affaires étrangères, les élucubrations de l'ambassadeur : je n'aurais fait que ce qu'a fait M. de Talleyrand au sujet de sa correspondance avec l'Empereur. Je n'ai pas cru avoir le droit d'user de ma puissance à mon profit. Si, par hasard, on recherchait ces documents, on les trouverait à leur place (1).

Comment se fait-il donc qu'on les ait cherchés partout (M. le comte Frémy, et moi après lui) aux Affaires étrangères et aux Archives, sans pouvoir les trouver ? Il faut donc, jusqu'à nouvel ordre, penser qu'ils ont disparu. Du fait de qui? C'est ce qu'on ne sait pas; mais si l'on en croit Chateaubriand, et nous l'en croyons, ils ont existé.

Quels sentiments, quels faits inspirèrent ces deux mystérieuses dépêches? Chateaubriand, qui les a lues, ne le dit pas. Faut-il croire à une vindicative, rancuneuse, et d'ailleurs point invraisemblable, duplicité de Fesch, ou à quelque nouveau et grave sujet de mécontentement qui lui serait venu de la conduite de Chateaubriand?

C'est sans doute ici qu'il convient de placer l'affaire Vernègues dont Chateaubriand s'abstient d'entretenir Fontanes, dans sa lettre du 21 décembre, par l'effet d'une prudence qu'il n'a pas toujours pratiquée, — et de voir s'il n'y joua pas quelque rôle. Du reste, ne regrettons pas de nous arrêter un moment; l'épisode est intéressant par lui-même.

Le chevalier de Vernègues, venu en Italie à la fin de 1801 (2),

(1) *O.-T.*, II, 392.

(2) Il était venu à Rome remettre au pape et aux agents des puissances la protestation du comte de Lille contre le projet de Concordat, datée de Varsovie, 6 octobre 1801. (Cf. Jung, *Lucien Bonaparte et ses mémoires*, II, 194.)

était un de ces émigrés irréductibles qui, pour servir leur cause et pour nuire au gouvernement consulaire, se dépensaient à l'étranger en intrigues variées. Il y en avait qui agissaient en sourdine et à la muette, mais Vernègues n'avait pas de goût pour ces méthodes sans éclat. Il préférait l'opposition à tue-tête, et c'est ainsi qu'à Naples il avait déjà été l'objet des rapports de l'ambassadeur Alquier. Venu à Rome, ainsi que son ami La Maisonfort, qui, lui, était de l'autre école, plus réservée et moins bruyante, il fut accueilli par plusieurs légations étrangères et, naturellement, admis dans l'entourage du roi de Sardaigne. Bien entendu, ce n'était pas la considération dont jouissait Fesch qui pouvait modifier son attitude et ses allures.

Sur ce, on crut s'apercevoir à Paris qu'il était partie agissante d'un vaste complot dirigé contre la vie du Premier Consul. C'est le 1er novembre que fut expédié à Fesch l'ordre pressant de faire arrêter par le gouvernement pontifical Vernègues et aussi La Maisonfort, tous deux agents des princes, dont la présence était signalée à Rome, afin d'avoir, par la saisie de leurs papiers, des renseignements sur le complot (1). D'après le droit commun comme d'après le droit des gens, Vernègues et La Maisonfort, accusés de participation à un complot contre la vie d'un chef d'État, pouvaient être arrêtés sans difficultés.

Mais, au moment où on s'y attendait le moins, l'affaire se compliqua. L'ordre fut donné par le gouvernement pontifical à son chef des sbires *(il bargello)* d'arrêter les deux Français, ou du moins Vernègues, le plus compromis. La chose était d'autant plus aisée que Vernègues, « homme qui rêvait tout éveillé, et qui ne croyait qu'à ses passions » (Consalvi), ne se sentant pas surveillé, ne songeait nullement à se cacher. Pour une raison ou pour une autre, les sbires romains, mal stylés, le manquèrent, et on rapporta à Fesch qu'il n'était pas à Rome.

Fesch, pressé par Paris, insista, et, au cours des pourparlers, Vernègues finit par apprendre qu'il était poursuivi. S'éclipser, comme fit La Maisonfort, lui eût été facile ; mais on n'eût pas

(1) Pour toute cette affaire, voir aux Affaires étrangères la Correspondance de Rome, an XII, et consulter les *Mémoires* de Consalvi.

reconnu à ce parti sa manière audacieuse. Il préféra risquer un coup original, brouiller les cartes et braver encore ses adversaires, se souciant peu d'embarrasser avec eux des tiers qui n'en pouvaient mais.

Étant allé autrefois en Russie, il y avait servi quelque temps dans l'armée et avait conservé des connaissances à la cour : il songea à en tirer parti pour défier la diplomatie de Fesch par un tour de passe-passe à faire rire toute l'Europe aux dépens du cardinal.

En ce moment, il y avait justement à Rome deux ambassadeurs russes : le comte Cassini, accrédité auprès du Saint-Siège, et le comte Lizakewitz, accrédité auprès du roi de Sardaigne. Ils se détestaient. Cassini, modéré et pacifique, redoutait les intrigues de Lizakewitz, brouillon, turbulent, assez bien en cour, et qui le desservait à Saint-Pétersbourg.

Ce fut à Lizakewitz que se confia Vernègues. Par lui, il obtint facilement de la cour de Russie un brevet de naturalisation qui, expédié sans tarder, arriva à Rome le 21 décembre.

Dans l'intervalle, Vernègues s'était caché. A peine devenu Russe, on le vit partout. Fesch, nargué, renouvela aussitôt ses instances avec d'autant plus d'âpreté que l'autre, à la grande joie des Romains et trop évidemment, se moquait de lui. Un nouvel ordre d'arrestation fut donné aux sbires et on connut alors la naturalisation.

Immense embarras du gouvernement pontifical ! Consalvi, consterné, s'avisa du parti le plus simple, à la vérité, mais déjà bien dangereux, car on risquait, si la chose se divulguait, d'exciter l'animosité de Fesch, dont on attendait tant, et, pis encore, la colère du Premier Consul. Consalvi se résolut donc à faire prévenir sous main Vernègues pour qu'il s'enfuît, et Cassini se chargea de la démarche.

Mais ni l'un ni l'autre ne connaissaient leur homme. Le pauvre Cassini, qui s'attendait à des remerciements, reçut des sottises. Vernègues refusa de s'esquiver et le menaça de faire écrire à sa cour par Lizakewitz qu'il refusait de le protéger lui, sujet russe, et qu'il manquait ainsi à son premier devoir d'ambassadeur. « Un fou ! » dit Consalvi, atterré.

Il fallut alors se décider à l'arrêter et à l'incarcérer au château

Saint-Ange, mais avec un scandale énorme (1). Aussitôt la colonie russe, très nombreuse à Rome, prend fait et cause pour Vernègues. Les hommes et les femmes, ayant à leur tête le prince de Mecklembourg-Schwerin, beau-frère de l'empereur de Russie, se rendent en troupe chez Cassini, le menacent, l'insultent, parlent de quitter Rome s'il ne fait pas relaxer le prisonnier; et, quelques jours plus tard, au *ricevimento* de Paulette Borghèse, les seuls Russes de tout Rome seront Cassini et sa femme, ce dont Fesch se plaindra amèrement au Premier Consul (2).

Tout ce qu'il y a à Rome d'émigrés, de prêtres réfractaires qui ne veulent pas du Concordat, d'ennemis de la France ou du Premier Consul, ou seulement de Fesch, dénonce à grand tapage cette violation révoltante du droit des gens, cette oppression et cette tyrannie jusque-là sans exemple. Cela est d'autant plus criant qu'on n'a rien trouvé, dit-on, dans les papiers de Vernègues qui légitime un tel abus de la force, et que Fesch, après l'arrestation, n'en demande pas moins l'extradition!

Or, en ce mois de décembre, et pendant ces événements, Chateaubriand est à Rome, car il ne partira pour Naples que le 30 ou le 31. Quelle a été son attitude dans l'affaire Vernègues? Aucun témoignage direct et précis sur ce point; mais il y a des suppositions qui s'imposent.

En voyant, lui, l'ancien émigré, la victime de Fesch, un émigré audacieux braver et bafouer ce même Fesch en s'appuyant sur cette opinion presque unanime qui l'a soutenu lui-même, n'a-t-il pas senti se réveiller toute son animosité avec son irrésistible besoin de revanche? Et, cela étant, n'a-t-il pas risqué au moins quelques propos compromettants dont il serait revenu quelque chose aux oreilles de Fesch? Aurait-il fait quelque démarche? « M. de la Maisonfort eut recours à moi », nous a-t-il dit. Il n'a pas dit pourquoi (3).

(1) La dépêche de Fesch annonçant l'arrestation est du 6 nivôse an XII, 28 décembre 1803. (Aff. étrangères : Correspondance de Rome, an XII)
(2) Archives nat., AF^{IV} 1694. Lettre du 4 janvier 1804.
(3) *O.-T.*, II, 351. — Villemain dit expressément, sans s'expliquer davantage, que « l'opinion exprimée du secrétaire de légation sur ces rigueurs tracassières renouvelait son malaise avec le cardinal ambassadeur », p. 132.

Allons plus loin. On voit le rôle joué dans cette affaire par la colonie russe de Rome, rôle qui, soit dit en passant, permet de juger de l'importance prise en Europe par cette jeune puissance avec laquelle maintenant tout le monde doit compter, à Rome comme ailleurs.

Or, entre Chateaubriand et ces Russes qui passent pour les champions les plus redoutables et les plus constants de la contre-révolution en Europe, il y a, depuis assez longtemps déjà, des relations. A Paris, il a rencontré en 1802, rue Neuve-du-Luxembourg, une récente amie de Mme de Beaumont, une Russe célèbre, ou qui va l'être, la baronne de Krudener, femme d'un diplomate russe. Entre elle et Chateaubriand, il n'est pas excessif de parler d'affinités, car un peu plus tard, elle se sentira, comme lui, la vocation de regénérer le christianisme. Pour le moment, elle se contente d'écrire des romans, mais sans doute est-ce à son intermédiaire qu'est dû l'hommage des exemplaires de luxe du *Génie du christianisme,* en juin 1803, à l'empereur de Russie, à l'impératrice mère, à l'impératrice régnante, à la princesse de Mecklembourg-Schwerin, grande-duchesse de Russie, exemplaires que Migneret fut chargé de porter en personne et soigneusement à l'ambassade de Russie.

Depuis, dans la correspondance de Chateaubriand, reviennent de temps en temps, sous une forme assez vague, des « projets pour le Nord (1) » que Fontanes désapprouve comme devant être illusoires et décevants. Une fois pourtant, cela se précise, dans une lettre du 16 novembre. On y voit que la duchesse de Mecklembourg-Schwerin a eu le dessein d'établir Chateaubriand en Russie :

Il y a ici un général russe, très aimé de l'empereur de Russie, et en correspondance avec lui, qui m'a fait demander pour causer avec moi du dessein qu'avait eu la princesse de Mecklembourg de me placer gouverneur auprès du grand-duc de Russie. Cette place est très belle, très honorable, après six ou huit ans de service (le prince a huit ans), elle me laisserait une fortune assez considérable pour le reste de mes jours. Mais un nouvel exil de huit ans me fait trembler. On m'offre

(1) Notamment dans une lettre du 8 janvier 1803, à Mme de Staël. (*Correspondance*, I, 78.)

aussi une place à l'Académie de Saint-Pétersbourg avec la pension; mais, par une loi de la République, aucun Français ne peut recevoir une pension de l'étranger. Ainsi non seulement on vous persécute, mais on vous empêche encore de jouir des marques d'estime que des étrangers aimeraient à vous donner (1).

Et un mois plus tard, c'est encore un Mecklembourg-Schwerin qui est à la tête de l'émeute russe contre Cassini.

Comment donc ne pas penser que Fesch, si naturellement soupçonneux, et qui le presse tant de partir pour Naples, a vu d'un mauvais œil les relations trop étroites du secrétaire de la légation avec les pires ennemis de lui-même et de son gouvernement, au moment où il est cruellement empêtré de l'affaire Vernègues, — et que c'est sans doute à cela qu'ont trait les rapports malveillants qu'il envoie à Paris sur le compte de Chateaubriand? Lui qu'enrageaient toutes les résistances, les désapprobations même silencieuses, où il voyait des complicités, ménageait-il plus Chateaubriand que cet abbé Guillon en qui il signalait, paraît-il, un « agent de la Russie (2) »?

Car des trois prêtres qu'il a emmenés avec lui de son diocèse et qui doivent attendre de lui leur fortune, deux déjà lui échappent et passent du côté du secrétaire (fait significatif, et qui prouve beaucoup pour Chateaubriand contre Fesch, dans leur querelle). L'un est cet abbé Guillon, ex-aumônier ou lecteur de la princesse de Lamballe, d'abord si peu sympathique à Chateaubriand, qui prit ensuite son parti, et dut, pour ce fait, revenir avec lui. L'autre est Bonnevie, chanoine de la Primatiale de Lyon, d'abord en grande faveur pour y avoir prononcé, le 15 février 1803, l'oraison funèbre de Leclerc, puis, comme tant d'autres, rebuté, désenchanté, éloigné par Fesch, et se souvenant alors, peut-être un peu trop, qu'il a été aumônier à l'armée des Princes. Il devient l'ami de Chateaubriand, d'ailleurs pour le rester (3).

Avouons-le, cet air de Rome, imprégné de l'esprit de l'émigra-

(1) *Correspondance*, I, 145.

(2) *O.-T.*, II, 393.

(3) Lyonnet, I, 294. — Chateaubriand, dans sa *Relation* à M. de la Luzerne, donne Bonnevie comme « pensant très bien en matière religieuse, et ayant des manières fort agréables ».

tion, n'était guère favorable au loyalisme de ces émigrés ralliés.

Seul, l'abbé Lucotte, « affligé, mais dévoué », ne tourne pas le dos au cardinal; mais c'était, dit Lyonnet, « un véritable ange de paix ».

Enfin, pourvu de sa nomination, Chateaubriand se décide à user du congé qu'on lui offre depuis un mois et à partir pour Naples, où Bertin l'accompagne. Il est à Terracine le 31 décembre; à Gaëte, le 1er janvier; à Naples, le 2.

Il ne s'y attarde pas. Lucien y est *incognito*, avec sa femme. Chateaubriand n'en est point accueilli, et il s'en formalise (1). Mais il regarde la baie sans pareille, et il peindra dans les *Martyrs* ce décor qu'on n'oublie pas.

Le 5, il est au Vésuve, le 11 à Pompéi, et il revient. De retour, il date du 10 janvier sa lettre célèbre sur la *Campagne romaine,* adressée ou plutôt dédiée à Fontanes :

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage sur lequel vous avez des droits; quelques feuilles de laurier du tombeau de Virgile... (2).

Morceau brillant et réputé qu'il a sans doute préparé depuis quelque temps dans ses promenades hors les murs, où la tristesse du paysage s'harmonise si bien avec la sienne. Il aime les ruines, on le sait, mais ici il ne les aime pas seulement en artiste. Ces ruines de la grandeur romaine le consolent de sa propre ruine, de la vanité de ses efforts, du naufrage de son ambition, du néant où il est retombé; leur contemplation apaise doucement son cœur quand le rêve d'avenir le tourmente encore.

Le 10 décembre, à la villa Adriana, il a écrit :

Ce lieu est propre à la réflexion et à la rêverie : je remonte dans ma vie passée; je sens le poids du présent, et je cherche à pénétrer mon avenir. Où serai-je, que ferai-je et que serai-je dans vingt ans d'ici (3) ?

Mais aucune des sorcières de Macbeth ne ressuscita des broussailles pour lui crier cet avenir : « Dans vingt ans, mi-

(1) « M. de Chateaubriand, orgueilleux et pointilleux, sans juger ou apprécier mes raisons d'en agir ainsi, se formalisa de ce que je ne l'avais pas jugé digne d'une exception. » (Jung, *Lucien Bonaparte et ses mémoires*, II. 418)
(2) *Correspondance*, I, 153.
(3) Dans Pailhès, *ouvr. cité*, p. 201.

nistre du roi de France, tu conduiras de Paris la politique de ton pays, à Rome et ailleurs; tu ne seras pas roi, mais tu feras ou referas un roi... »

Et le 22 décembre, quand il sait qu'il va quitter Rome pour Sion, obscure capitale du Valais, où il n'y a pas place pour une destinée qui vaille encore de vivre, il s'étonne avec l'accent du complet détachement de lire sur les tombeaux des épitaphes vieilles de deux mille ans :

Moi qui, demain, m'éloignerai pour jamais de ces lieux, et qui disparaitrai bientôt de la terre... (1).

Après son court voyage de Naples, il passe encore une dizaine de jours à Rome au milieu du bruit de l'affaire Vernègues qui continue, Fesch réclamant toujours le prisonnier, Consalvi n'osant ni le livrer, ni le refuser, par une crainte égale des Français et des Russes. Et lui, Chateaubriand, délivré de son cauchemar, affranchi de Fesch, a-t-il pendant ces quelques jours tu ce qu'il fallait taire ?

Le 20 janvier, il part enfin et quitte Rome, avec quel soulagement ! Mais, bien qu'on en ait fait, comme dit Joubert, un « presque ambassadeur », ce n'est pas un conquérant qui marche sur Paris, oh ! non, c'est un évadé qui s'enfuit.

Vingt-quatre ans plus tard d'ailleurs, cette Rome décevante le reverra tout à fait ambassadeur, en un état si magnifique que les très vieux Romains pourront se souvenir de Bernis ; il y retrouvera Fesch déchu, et, quand il dépendra de lui d'humilier son ancien ennemi, il se donnera la satisfaction orgueilleuse de la générosité. Rome, d'ailleurs, n'en sera pas moins pour lui, cette fois encore, la ville des déceptions.

Tout cela, naturellement, il l'ignore. Ce qu'il sait, c'est qu'il revient en vaincu, qu'il faut, ayant manqué le départ décisif dans la carrière d'homme d'État, ou refaire sa vie, ou abdiquer, c'est-à-dire se retirer sous la hutte et écrire, simple homme de lettres, ses *Mémoires* ou autre chose.

Il se dit que peut-être ce serait le mieux. Car on n'écrit pas deux fois le *Génie du christianisme,* et de telles circonstances

(1) Dans PAILHÈS, *ouvr. cité,* p. 202.

n'ont pas coutume de se répéter. Perdue, l'occasion sans égale ! Pourquoi Chateaubriand a-t-il manqué, lui qui voulait faire un politique, d'intelligence politique et d'esprit de suite ? N'était-il pas informé du grand dessein du sacre? Le début de son *Mémoire* au Premier Consul semble l'indiquer. Alors ne devait-il pas comprendre que le Concordat et le Sacre étaient deux actes d'une même politique, le second continuant et complétant le premier, rendu même par lui plus nécessaire ? Ayant aidé l'un, et lui devant sa fortune, ne devait-il pas tout faire plutôt que de paraître entraver l'autre ? Car le clergé catholique, réinstallé dans l'État consulaire sous le contrôle du gouvernement, y pourrait encore manifester une opposition que son caractère officiel rendrait même plus dangereuse qu'auparavant; mais comment le clergé n'obéirait-il pas à l'homme sacré par le Pape et devenu l'oint du Seigneur ?

Veut-on bien goûter par un seul exemple le fruit de cette politique ? Qu'on jette un coup d'œil sur ces documents administratifs recueillis entre une infinité dans les cartons des Archives. Le 5 décembre 1806, S. E. le Ministre des Cultes adresse à M. l'évêque d'Arras cette lettre-circulaire :

Monsieur l'Évêque, les communications importantes faites au Sénat le 2 du courant, de la part de S. M. l'Empereur et Roi, attestent à son peuple, à l'Europe et à la postérité, les motifs généreux de sa conduite. Au milieu de ses triomphes, il n'aspire qu'au rétablissement de la paix générale, etc...

Pour atteindre ce but, il appelle autour de ses aigles triomphantes l'heureuse jeunesse destinée à vaincre sous ses ordres. Il vous appartient, monsieur l'Évêque, de présenter aux hommes confiés à votre sollicitude pastorale les raisons importantes d'une mesure qui devance seulement de quelques mois la marche ordinaire de la conscription, et dont les résultats infaillibles seront le bonheur de la France et le repos du monde. Il vous appartient de manifester les dispositions paternelles et bienfaisantes de l'Empereur et d'appuyer de toute l'autorité de la religion les devoirs sacrés qui lient étroitement les sujets à leur prince et à leur patrie...

PORTALIS.

Et M. l'Évêque d'Arras, Hugues, Robert, Jean, Charles La Tour d'Auvergne Lauraguais, ayant évoqué, pour la circonstance, la grande âme de Bossuet, prend sa plume fidèle et

adresse à ses ouailles un beau mandement qui commence ainsi, d'un tour bien connu :

Celui qui règne dans les cieux est aussi, mes Très Chers Frères, le Dieu des armées! C'est lui qui ordonne à notre Auguste Souverain de devancer de quelques mois la marche ordinaire de la conscription et qui vous commande de hâter un sacrifice qui doit assurer le bonheur de la France et le repos du monde... (1).

Comme il ne faut pas que ce zèle exemplaire soit sans récompense, Portalis se fait un devoir de le signaler à son collègue le ministre de la Police générale, autre collaborateur, comme on sait, de MM. les archevêques ou évêques de l'Empire, et qui ne manquera pas de témoigner sa satisfaction.

Chateaubriand n'a-t-il pas aperçu cet avantage immense de la politique consulaire? Pourquoi s'est-il laissé endoctriner par Émery et « les chefs du clergé », ces réfractaires? Que n'a-t-il suivi plutôt les sages avis de Fontanes qui lui soufflait de voir dans le Pape « un vice-consul »? Pouvait-il espérer que Consalvi, qui ne pensait qu'aux Légations perdues, le soutiendrait contre Fesch, dont il espérait les recouvrer? Il eût alors vécu à Rome, calme subordonné de Fesch. Il y eût commencé quelque paisible et bourgeoise existence subalterne.

Ainsi parle le bon sens. — Mais n'imitons pas Thiers, qui, ayant étudié et admiré Napoléon pendant vingt volumes, conclut à peu près en regrettant que son héros, avec tout son génie, ait manqué de modération (2), jugement qu'on ne peut s'empêcher d'estimer saugrenu, car d'être immodéré, et en tout, n'était-ce pas là Napoléon? Et voilà ce que c'est que d'appliquer à un Napoléon la norme du bon sens et de prendre la mesure du génie à l'aune du juste milieu. Mais le bon sens n'est pas la règle des hommes supérieurs, car il n'est que le sens commun, et les hommes supérieurs sont justement ceux qui sortent du commun, et, s'ils s'étaient soumis au sens commun, ils ne seraient pas supérieurs. Pur truisme! mais bien difficile à ériger en principe applicable, à cause de l'innombrable foule des esprits moyens qui trépignent de colère quand

(1) Archives nationales. F[7] 6484.
(2) Cf. la Conclusion, à la fin de l'ouvrage, et la Préface placée en tête du tome XII de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*.

on refuse d'étriquer les hommes supérieurs dans l'uniforme de tout le monde.

Chateaubriand n'est pas Napoléon; mais il n'est pas non plus, reconnaissons-le, un individu comme tout le monde.

L'homme qui, vers la trentaine, débutait dans les lettres en s'établissant roi, du premier coup et malgré toute opposition, dans le monde de l'imagination et des sentiments, en qui on pouvait déjà pressentir le maître écrivain du temps et l'initiateur des générations à venir, pouvait-il, voulant changer de domaine, s'accommoder d'un rôle qu'il avait raison de trouver trop médiocre?

Et cette religion qu'il avait glorifiée comme belle, bienfaisante et souveraine, qu'il aimait certainement, quand ce ne serait que pour les succès qu'elle lui avait valus, pouvait-il, sceptique ou non, consentir à la voir tomber au rang d'instrument d'administration ou de police, en la main de gens comme Fesch?

Sceptique? Au point de vue de la foi, peut-être, et encore qui sait? Mais quant à la cause, il y croit, certes, et comme un bon avocat croit à la sienne, sans qu'on puisse démêler s'il y croit parce qu'elle est bonne, ou s'il la trouve bonne parce qu'il y croit, vu qu'elle est sienne.

Plutôt que d'accepter cette déchéance, ne devait-il pas accepter tribulations et déceptions et risquer de n'être rien, s'il voulait un jour devenir quelqu'un? Mieux valait, sans doute, si l'avenir ne s'éclaircissait pas, le renoncement immédiat et complet, ou peut-être une opposition pénible et dangereuse, mais qui, au total, ne serait pas sans gloire, fût-elle traversée de défaillances, car la persécution peut illustrer comme le succès.

Rêverie et chimère, dira-t-on. Mais finalement l'avenir n'a-t-il pas montré qu'il avait eu raison de suivre son instinct, ou d'écouter, si l'on veut, son orgueil? Et pour en revenir à ces querelles de Rome, somme toute, de Fesch ou de lui, qui devait l'emporter, et à qui devait rester le beau rôle?

« Être Chateaubriand ou rien », dira un jour le jeune Hugo. Oui, mais Chateaubriand l'avait dit avant lui : « être soi, — ou rien du tout ». Rivarol dit quelque part que l'orgueil « est tou-

jours plus près du suicide que du repentir ». Cela ne s'applique à personne, si cela ne s'applique à Chateaubriand, qui, roulant vers Paris, refuse de reconnaître ses erreurs, réfléchit que le but qu'il poursuivait était seul digne de lui, et, obligé d'y renoncer, médite s'il ne doit pas tout planter là. « L'orgueil est la vertu du malheur » ; il a dit cela dans son *Essai,* en des temps encore plus critiques. Il a raison !

Ajoutons, si vous voulez le connaître alors, une réelle élévation de pensée, due à l'infortune. C'est un sentiment vrai qui l'inspire quand il écrit à Joubert, en septembre 1803, pensant à Mme de Beaumont :

Pardonnez, mon cher Joubert, je me sens aujourd'hui mon cœur de vingt ans ; cette Italie m'a rajeuni ; j'aime tout ce qui m'est cher avec la même force que dans mes premières années. Le chagrin est mon élément. Je ne me retrouve que quand je suis malheureux. Mes amis sont à présent d'une espèce si rare que la seule crainte de me les voir ravir me glace le sang... (1).

Et s'il y a un calcul avantageux, il y a aussi de la noblesse dans la façon idéaliste dont il conçoit ces *Mémoires* auxquels il pense tant en ce moment :

Je n'entretiendrai pas la postérité du détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme, et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau ; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux... Un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde les misères communes faites pour être laissées derrière le voile...

(1) *Correspondants de Joubert.*
(2) A Joubert, décembre 1803. *Correspondants de Joubert.*

CHAPITRE V

DÉMISSION

Retour à Paris (février 1804). — Tristesse et malaise. — L'exécution du duc d'Enghien et la démission de Chateaubriand (21 mars). — L'établissement de l'Empire et le sacre.

Après s'être arrêté quelque temps chez Joubert, à Villeneuve, Chateaubriand parvint à Paris dans les environs du 13 février (1) et il est probable qu'il descendit d'abord chez le frère de Joubert, Joubert-Laffont, rue Saint-Honoré (2), près de la rue de l'Échelle.

On ne connaît pas bien dans le détail l'emploi de son temps dans les cinq semaines qui séparent son arrivée à Paris du 21 mars, date de sa démission, mais on peut être sûr qu'une de ses premières sorties fut pour aller voir Fontanes, lequel, durant l'absence de son ami, n'avait pas perdu son temps, car Chateaubriand, l'ayant quitté simple député, le retrouvait président du Corps législatif, logé comme un prince à l'Hôtel Biron, avec quelque cent mille livres de revenu. Cela lui était arrivé le 21 nivôse an XII (12 janvier 1804). Bonaparte l'avait choisi, bien qu'il ne vînt que quatrième sur la liste des élus du Corps législatif, tous d'ailleurs *ex-monarchiens* comme lui. C'était l'effet, selon Miot, de l'ode composée en juin 1803 par cet « adulateur imperturbable », avec la collaboration du Maître, « amère diatribe contre les Anglais, amplification ampoulée de nos succès et de leurs défaites (3) ».

(1) « Il y a près de quinze jours qu'il est à Paris », écrit Joubert à Chênedollé, le 28.

(2) Lettre à Chênedollé du 6 mars (dans Sainte-Beuve, II, 221), et autre lettre au même, du 14 mars (*ibid.*, 222).

(3) Miot de Mélito, II, 123.

Les gens délicats s'étonnaient bien, comme Miot, que Fontanes se montrât aussi agressif vis-à-vis d'une nation qui lui avait accordé asile, protection et subsides. Mais Fontanes s'en tirait en faisant insérer dans le *Mercure* (22 octobre 1803) une note rédigée par Montlosier, autre *monarchien* rallié, sur les obligations contractées envers l'Angleterre par les Français qui ont reçu l'hospitalité des Anglais pendant la Révolution. La substance en était que « si jamais l'océan soulevé venait à bouleverser leur sol, ou... si un délire public venait à bouleverser leurs lois », on leur rendrait l'hospitalité *privée* qu'on en avait reçue, mais que, pour le moment, une seule chose devait occuper les Français : vaincre leurs ennemis.

D'ailleurs ces critiques malveillantes ne sont pas grand'chose, et, si le *Mercure* flotte à peine, submergé des proses de Mme de Genlis et de Delalot, Fontanes, lui, vit bien et prospère.

Chateaubriand dut admirer la belle fortune de son ami. Du reste ils avaient d'autres sujets d'entretien. Nous tenons de Villemain, source importante sur certains points à cause des renseignements qu'il eut de son protecteur Fontanes, que Fontanes, sachant Chateaubriand peu empressé de repartir pour Sion, l'emmena sans retard chez Talleyrand pour le décider.

Il aurait voulu, dit Villemain (1), rapprocher l'écrivain qu'il aimait le plus de l'homme d'état dont il aimait l'ascendant ; mais ces deux esprits étaient peu compatibles, par diversité de nature plus encore que d'opinions.

L'accueil toutefois fut flatteur. Talleyrand dit à Chateaubriand que sa nomination charmait tous les catholiques de la Suisse, et Chateaubriand, s'il n'a pas mentionné cet entretien dans ses *Mémoires,* a transcrit la lettre que lui adressa le conseil de la ville de Sion (2), comme preuve, y lisait-on, de ses « dispositions sincères à honorer le gouvernement français dans son envoyé,

(1) *Chateaubriand*, p. 138.
(2) *O.-T.*, II, 398. Il ne faut pas attacher trop d'importance à cette lettre Le Grand bailli Augustini en adresse une pareille ou équivalente au successeur de Chateaubriand, Eschassériaux (23 juillet). Le bonhomme était en instance pour obtenir une pension du gouvernement français, et il voulait être décoré. (Affaires étrangères, Valais, an XII.)

dont le choix *doit plaire particulièrement à un peuple religieux* ». Et c'est ici que Chateaubriand a placé cette remarque dont il n'est pas besoin de faire ressortir une fois de plus le caractère essentiel :

J'entrais dans la politique par la religion : le *Génie du Christianisme* m'en avait ouvert les portes.

Sans aucun doute, Fontanes le poussait à partir. Il est probable qu'il le poussait aussi à se rapprocher de sa femme ; Mme de Beaumont, en mourant, le lui avait recommandé, et Fontanes avait dû appuyer fortement l'avis, car, le 21 décembre 1803, Chateaubriand lui répond :

Votre avis sur une personne qui m'est unie est bon. Je l'ai apprécié et il y a longtemps que j'y pense. Mme de Beaumont en mourant me l'a donné elle-même. Mais je ne puis m'y résoudre actuellement et je vous prie de ne m'en plus parler (1).

Qu'on lui en ait reparlé ou non, il faut croire qu'il s'y résolut, car Mme de Chateaubriand arriva de Bretagne entre le 14 et le 16 mars (2), et, pour la recevoir, Chateaubriand s'en fut de chez Joubert-Laffont dans un petit hôtel de la rue de Beaune. Elle était maintenant, nous le savons, ruinée autant qu'on peut l'être, la déconfiture d'un oncle qui lui devait de l'argent étant venue lui ôter ses derniers espoirs d'aisance.

Inutile de rechercher ici comment s'opéra la réunion des deux époux séparés depuis douze ans. Il nous intéresserait davantage de savoir quelle influence elle eut alors sur son mari, s'il n'était très probable qu'elle n'en eut aucune. Arrivant du fond d'une province, sans relations, et tombant, par ce rapprochement de raison, dans un milieu si nouveau pour elle, déroutée, comment eût-elle eu sitôt voix au chapitre (3)?

Elle dut avoir d'autant moins d'influence qu'en fait d'influence féminine, Chateaubriand était retombé certainement sous celle de Mme de Custine. Il n'est pas douteux qu'aussitôt après

(1) *Correspondance*, I, 152.

(2) Cf. les deux lettres de Chateaubriand à Chênedollé de ces deux dates. *Correspondance*, I, 179, 181.

(3) « En politique, si Mme de Chateaubriand m'a contrarié, elle ne m'a jamais arrêté, parce que là, en fait d'honneur, je ne juge que d'après mon sentiment. » (*O.-T.*, II, 8.)

son retour Chateaubriand ait repris avec elle ses relations interrompues, si malheureusement à son gré, six mois auparavant, par son départ pour l'Italie.

Il y avait eu entre eux un froissement grave pendant qu'il était à Rome. Chateaubriand, soit avant, soit après la mort de Mme de Beaumont, se trouvant gêné, comme souvent, avait écrit à Mme de Custine, pour lui demander, dans la candeur de son âme, un service d'argent. Mme de Custine, pensant qu'elle n'était pas tenue de pousser l'abnégation et la générosité jusqu'à pourvoir aux frais que nécessitait la présence à Rome d'une autre maîtresse de Chateaubriand, même digne de tout intérêt et de toute compassion, même plus ancienne en titre, avait refusé (1).

Chateaubriand en avait été assez blessé, mais, à son retour à Paris, il n'y pensait plus. Ce n'est qu'en juillet, six mois plus tard, qu'il apprit que la chose était devenue publique, et, qui pis est, circulait avec un cortège de circonstances désavantageuses :

> Ce sont les circonstances qu'on ajoute à cela qui sont si odieuses que je ne voudrais pas même les écrire, et que mon cœur se soulève en y pensant (2).

C'était donc que Mme de Custine avait parlé, soit légèreté pure, soit, comme il semble résulter de la correspondance échangée, qu'une personne indiscrète lui eût arraché la confidence en lui tendant quelque piège. Cette fois Chateaubriand se fâcha. Que son amie, au « tort du refus », eût ajouté « le plus grand tort de la révélation », c'était trop ! Il fit entendre d'amères récriminations.

Mais je renvoie pour le détail à M. Chédieu de Robethon (3). Ce qui importe ici, c'est que pour le moment, en février 1804, ou Mme de Custine n'avait pas encore parlé, ou Chateaubriand l'ignorait.

Or Mme de Custine avait toujours été et restait fort royaliste. Qu'elle reçût Fouché qu'elle avait connu par Joséphine et qui

(1) Voir les lettres de Chateaubriand à Mme de Custine, du 16 et du 29 juillet 1804. *Correspondance,* I, 189, 190.

(2) Chateaubriand à Mme de Custine, 23 juillet.

(3) *Chateaubriand et Mme de Custine,* chap. III.

lui avait fait rendre ses biens, c'était affaire entre eux, et du reste cela ne prouvait rien, vu l'habitude de Fouché de tenir un pied dans chaque parti ; mais elle n'était nullement ralliée et demeurait hostile au régime nouveau.

Chateaubriand, de son côté, revenait de Rome mécontent, avec un loyalisme fort entamé. Il est certain que ses relations avec la belle châtelaine de Fervaques n'étaient pas faites pour le rattacher à un régime dont il avait éprouvé tant de mécomptes, et c'est le moins qu'on puisse dire.

Enfin il faut tenir compte, et grand compte, de la situation politique, car en ce temps se déroulaient des événements d'un intérêt puissant, par quoi le public, les différents partis, et plus particulièrement le monde de l'opposition étaient tenus en suspens.

On sait avec quelle joie toutes les classes du peuple français avaient, après tant d'années de guerre, accueilli la paix d'Amiens. Ç'avait été la reprise du travail et des affaires, la richesse et la prospérité renaissant partout, et, comme conséquence presque immédiate, devant l'aspiration générale de l'immense majorité des Français vers la concorde, un quasi-désarmement des partis d'opposition. Tous les hésitants que Marengo n'avait pas convaincus s'étaient décidés à se rallier. Les agents royalistes les plus irréductibles, vu le mauvais vouloir des populations et le refus de l'Angleterre de leur continuer ses subsides, avaient dû désarmer en attendant des temps plus propices.

Mais cette accalmie ne devait être que provisoire. La situation de nouveau tendue avec l'Angleterre, les difficultés intérieures avaient recommencé. Les chouans s'agitaient dans l'ouest, et, un peu partout, avec la paix compromise, le mécontentement renaissait ; on entendait des plaintes, et la popularité du Premier Consul due au moins autant à l'établissement de la paix qu'aux faits d'armes qui l'avaient préparé, faiblissait.

Ce n'était encore, quand Chateaubriand partait pour Rome, qu'un mouvement à peine sensible. Mais, en revenant, il trouve une situation tout autre : d'un côté l'attention concentrée sur la guerre avec l'Angleterre, non encore sortie, à vrai dire, de la période de préparation ; le public suivant les fréquents

voyages de Bonaparte à Boulogne, observant les manifestations de son activité fiévreuse, attendant avec une impatience anxieuse la nouvelle d'un débarquement pour lequel on pensait être prêt dès nivôse ou pluviôse (janvier ou février) ; — et en même temps, un sourd malaise, des bruits de complots circulant particulièrement dans les salons royalistes peuplés d'émigrés rentrés depuis 1800 et mal ralliés. On sait qu'il y a déjà eu des arrestations, des condamnations à mort, que l'un des conspirateurs arrêtés a fait des révélations (1). On parle d'une action des princes ; on dit l'armée prête à se soulever ; on nomme les généraux mécontents, sur le point de passer rebelles : Masséna, Bernadotte, Moreau surtout, notoirement hostile au Premier Consul.

Bref, il est évident, même pour les observateurs les plus superficiels, qu'il va arriver quelque chose, et que les choses n'iront pas longtemps de ce train sans qu'il y ait d'un côté ou de l'autre quelque éclat dramatique.

Tout cela Chateaubriand le sent et le sait comme tout le monde, et même sans doute un peu mieux, par Mme de Custine qui partage toutes les espérances et les illusions des émigrés de son parti et qui peut-être est elle-même renseignée par Fouché (2) plus exactement que la moyenne de ses amis.

A peine était-il à Paris qu'il a appris l'arrestation de Moreau (15 février) et qu'il a pu lire dans le *Moniteur* le rapport du Grand juge Régnier portant à la connaissance du public ce que l'on sait de la conspiration de Georges, Pichegru et Moreau.

Puis des mesures extraordinaires ont suivi immédiatement. Le Conseil d'État propose au Corps législatif (3) une loi por-

(1) Le *Moniteur* du 30 janvier annonce les arrestations de Picot et de Le Bourgeois, à Pont-Audemer, et mentionne qu'un certain Quérelle a fait de graves révélations.

(2) C'est Fouché qui, d'après Bourrienne (V, 273) écrit au Premier Consul à la fin de janvier 1804 : « L'air est plein de poignards. »

(3) Fontanes, qui préside, déclare aussitôt sans sourciller que les mesures de rigueur, qui vont frapper ses anciens coreligionnaires politiques, sont véritablement des mesures de salut public et que le Corps législatif les votera certainement à l'unanimité, ce qui a lieu en effet le lendemain (29 février). — Qu'eût-il dit au cas où, par un jeu de la fortune, son cofructidorisé Pichegru se fût trouvé où était Bonaparte, et *vice versa?* La même chose, sans doute, *mutato nomine*.

tant la peine de mort contre quiconque donnerait asile à Georges et à soixante autres conjurés, le recèlement étant puni comme le crime même, sans compter d'autres mesures proportionnellement aussi rigoureuses à l'endroit d'autres catégories. Puis Paris est fermé hermétiquement, factionnaires aux portes, cavaliers en patrouilles le long de l'enceinte avec ordre de tirer sur quiconque tenterait de passer sans une autorisation de la police; des canots armés sillonnent la Seine, surveillent le fleuve et ses rives ; on se croirait revenu aux plus mauvais temps de la Terreur.

Le 28 février, Chateaubriand a pu apprendre l'arrestation mouvementée de Pichegru ; quelques jours plus tard, le 9 mars, celle, plus mouvementée et plus tragique encore, de Cadoudal ; et dans le *Moniteur*, c'est tous les jours un défilé interminable d'adresses de l'armée, de la marine, des administrations, écoles, tribunaux, préfectures, collèges électoraux, mairies, consistoires, évêques, juges de paix, chambres de commerce, les unes inspirées par un dévouement sincère, la plupart d'une écœurante platitude. C'est une telle marée, qu'il faut plusieurs fois doubler les pages du journal, si bien que le 30 ventôse (21 mars) la rédaction déclare qu'il en arrive trop et qu'on ne peut plus publier que de courts extraits.

Qu'on se représente l'effet de ces nouvelles, de ces arrestations, de ces mesures, sur l'âme mécontente et aigrie de Chateaubriand, en qui se sont réveillés à Rome les sentiments de l'émigré, qui se souvient à Paris de Fesch, et de Vernègues, dont en ce moment Bonaparte réclame plus impérieusement que jamais l'extradition, parce qu'il le croit toujours affilié au complot qui se découvre !

Chateaubriand n'a jamais été, on lui rendra cette justice, de ceux que la force brutale soumet, comme tant d'autres ; il est au contraire de ceux que l'oppression, et même la répression, fût-elle motivée, révoltent. Il n'est pas non plus un Fontanes ; il est plutôt de ceux que l'adulation dégoûte, bien qu'il s'y soit essayé quelquefois, sans aptitudes. Il n'est pas difficile de deviner ses réflexions. Est-ce donc la même tyrannie à Paris qu'à Rome? Ce qu'il croyait propre à Fesch est-il inhérent à tout le régime qu'il sert et qu'il commence à avoir honte de servir,

quand il entend les propos qu'on tient dans les salons royalistes ? Ces salons, il n'a pas le temps sans doute de les fréquenter beaucoup en ces cinq brèves semaines, mais il en a l'écho par Mme de Custine.

Pichegru et Georges, sinon Moreau, qui sent un peu trop le républicain, y sont traités de nobles victimes, et on ne se gêne pas pour dire son fait au tyran corse entre quatre murs, à l'abri des mouchards. Peltier, qui est à Londres, à l'abri, donne, comme d'habitude le ton suraigu de ces haineux propos d'émigrés dans son *Ambigu*. Dans le numéro du 31 mars, annonçant l'arrestation de Georges, il déifie le chouan vaincu et les siens. On peut les faire périr, dit-il, mais non le souvenir de leur gloire. Ce sont de vrais Français au service du vrai roi ; ils défendent la cause nationale contre l'étranger *Buonaparté* qui a asservi la patrie. Car c'est chez les émigrés une opinion commune et courante que la première conquête de Bonaparte est la France, et que la revendication dynastique des Bourbons représente la revendication d'indépendance de la nation française subjuguée par l'usurpateur, opinion qu'il faut retenir en passant; Chateaubriand s'en pénètre ; il la fera sienne, et, plus tard, il la produira au grand jour avec une terrible virulence.

Si le même Peltier reproche durement son ingratitude (notamment le 31 janvier) au « poète Fontanes, gouailleur et goinfre de son naturel », il n'est guère plus tendre pour Chateaubriand à qui il rappelle avec son insolence incisive les avatars du *Génie du christianisme* (20 janvier) (1).

Représentons-nous l'effet de tels reproches sur Chateaubriand, en l'état d'esprit où il est maintenant !

Que serait-ce, s'il avait connu le rapport que Fesch envoyait derrière lui à Bonaparte (4 février 1804) :

Citoyen Premier Consul, permettez que je vous entretienne un moment de Chateaubriand. Mécontent de n'avoir pu s'emparer de mon ministère, et voyant que je n'avais besoin de personne pour faire ma besogne, il a voulu se venger. Il a entrepris de corrompre les prêtres

(1) Cf. la « Progression » du *Génie du christianisme* dont il a été question plus haut, p. 82.

que j'avais amenés à Rome; il leur a mis dans la tête que je devais leur faire donner des bénéfices et des prélatures du Pape ; et j'ai appris que, par ses insinuations, ils se plaignaient amèrement d'être à Rome sans considération et sans crédit...

Dans mon salon, en ma présence, il a osé dire que les Français ne devaient au Premier Consul que le rétablissement de la religion et la modération de la loi de la conscription qui est encore imparfaite et injuste. En peu de mots, je le fis taire...

Chateaubriand n'oubliait rien pour décrier mes opérations, toujours entouré d'émigrés et de ceux que vous avez exilés de Paris...

Quoique Chateaubriand soit le pensionnaire et le protégé de Mme de Beaumont, il n'est point votre ami. Si vous ne le faites surveiller où vous l'envoyez, vous ne tarderez pas à être assuré qu'il fera tout pour les émigrés et pour ceux qui sont mécontents de votre gouvernement. Cet intrigant est encore un méchant homme (1).

Voilà la situation. Rien d'étonnant donc à ce que Joubert écrive (20 mars 1804) :

Nous avons su qu'il avait trouvé en arrivant (à Paris) bien des sujets de surprise, et eu des contradictions qui devaient lui donner une grande envie de repartir... (2).

Voyons maintenant ce que vaut la place qu'il reçoit des bons offices de Fontanes en échange de celle que Fesch lui a rendue intenable. Il l'a poétisée dans les *Mémoires :*

Tandis que je flottais entre mille partis, je reçus la nouvelle que le Premier Consul m'avait nommé ministre dans le Valais. Il s'était d'abord emporté sur des dénonciations; mais, revenant à la raison, il comprit que j'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan, qu'il ne fallait jamais me mêler à personne, ou bien que l'on ne tirerait jamais parti de moi. Il n'y avait point de place vacante; *il en créa une*, et, la choisissant conforme à mon instinct de solitude et d'indépendance, il me plaça dans les Alpes; il me donna une république catholique avec un monde de torrents : le Rhône et nos soldats se croiseraient à mes pieds, l'un descendant vers la France, les autres remontant vers l'Italie, le Simplon ouvrant devant moi son audacieux chemin. Le Consul devait m'accorder autant de congés que j'en désirerais pour voyager en Italie, et Mme Bacciochi me faisait mander par Fontanes que la première grande ambassade disponible m'était réservée. J'obtins donc cette

(1) Cité par VILLEMAIN, p. 126, et, sur ce document, même observation que plus haut, p. 156.
(2) Dans SAINTE-BEUVE, *ouvr. cité*, II, 262.

première victoire diplomatique sans m'y attendre et *sans le vouloir*... (1).

Le lecteur en sait assez maintenant pour démêler la part de vérité que renferment ces lignes. La place n'était pas créée pour Chateaubriand puisqu un premier titulaire avait été désigné avant lui ; il est plus exact qu'il avait été nommé *sans le vouloir ;* et quant à la grande ambassade disponible, il se peut que Fontanes lui ait fait entrevoir, pour le décider, quelque espérance de ce genre.

Que valait le poste ? Pas grand'chose dit Barante : « C'était le moindre poste de la diplomatie (2). » Cependant Gandolphe, qui avait été désigné pour l'occuper le premier, et qui sera ensuite désigné pour succéder à Chateaubriand à Rome, le regretta.

En réalité, c'était, selon Fontanes, 12 000 francs pour ne rien faire, de quoi contenter un *poète* et un *sage* (3).

Un sage ! Quant au poète, c'est ce qu'il avait été, et il pouvait le redevenir, mais comme pis aller. Consolation ou dérivatif, voilà ce qu'était pour lui la poésie depuis qu'il avait conçu d'autres rêves.

C'est pourquoi il hésite et ne se presse point de partir. Le 6 mars, il écrit à Chênedollé pour lui dire qu'il se prépare à partir (4). Il lui propose de l'emmener malgré la *tristesse de la résidence* où il espère d'ailleurs ne faire qu'un *très court séjour*. Il est très découragé. Sa femme n'est pas encore venue le rejoindre et même il ne semble pas qu'il l'attende.

Le 14 mars, nouvelle lettre au même, de même substance et de même ton :

Quelle triste chose que cette vie ! Je vous embrasse en pleurant : c'est maintenant mon habitude... (5).

Il est encore seul.

Quelques jours plus tard, autre lettre au même. La place est toujours *un trou horrible*. Heureusement il n'y va que pour

(1) *O.-T.*, II, 391.
(2) BARANTE, *Souvenirs*, I, 340.
(3) Fontanes à Chênedollé, 8 janvier 1804. Dans SAINTE-BEUVE, II, 277
(4) *Ibid.*, II, 220.
(5) *Ibid.*, II, 221.

quelques mois, du moins il l'espère. Il compte être de retour à Paris en octobre. Cette fois sa femme est là ; elle va chercher un logement pour eux deux. Aucune manifestation sentimentale à son sujet (1).

Le voilà bien alors, et sa pensée se devine : infiniment dégoûté du régime, très peu sensible aux attraits d'un poste obscur, mais il faut vivre, et maintenant vivre avec sa femme. Donc accepter Sion et 12 000 francs de revenu, ou végéter misérable à Paris et reprendre sa place au *Mercure* inondé présentement de dilutions insipides. Sans compter les reproches de Fontanes et d'autres inconvénients accessoires.

Le 19 mars, décidé enfin à partir, il se présente à la réception des Tuileries. Encore une entrevue théâtrale dont on verra le récit dans les *Mémoires* (2) : remarquant une altération singulière sur le visage du Premier Consul, il se sent repoussé de lui par un pressentiment mystérieux, et Bonaparte, se dirigeant vers Chateaubriand, se détourne et s'éloigne comme sous l'impression d'un avertissement non moins mystérieux...

Le fond de vérité est ici sans doute que Chateaubriand, craignant quelque brusque rappel de ses aventures de Rome, ne se souciait pas trop de se trouver sur le chemin du Premier Consul ; ou bien son attitude vis-à-vis de Bonaparte et l'air qu'il lui vit sont-ils seulement l'expression de son peu d'empressement à l'aller servir à Sion ?

Ce qui se passa le surlendemain 21 mars est raconté non moins dramatiquement dans les *Mémoires* (3). Chateaubriand était sorti ce jour-là de bonne heure pour aller faire ses adieux à un cyprès que Mme de Beaumont avait planté dans le jardin d'un ancien hôtel de M. de Montmorin, son père. En revenant par les Tuileries, entre onze heures et midi, il entendit crier la nouvelle de la condamnation à mort du duc d'Enghien :

Ce cri tomba sur moi comme la foudre ; il changea ma vie, de même qu'il changea celle de Napoléon. Je rentrai chez moi ; je dis à Mme de Chateaubriand : « Le duc d'Enghien vient d'être fusillé. » Je m'assis

(1) Fontanes à Chênedollé. Dans Sainte-Beuve, II, 222 (lettre sans quantième).
(2) II, 399.
(3) II, 401.

devant une table et je me mis à écrire ma démission. Mme de Chateaubriand ne s'y opposa point et me vit écrire avec un grand courage. Elle ne se dissimulait pas mes dangers : on faisait le procès au général Moreau et à Georges Cadoudal; le lion avait goûté le sang, ce n'était pas le moment de l'irriter.

M. Clausel de Coussergues arriva sur ces entrefaites, il avait aussi entendu crier l'arrêt. Il me trouva la plume à la main : ma lettre, dont il me fit supprimer, par pitié pour Mme de Chateaubriand, des phrases de colère, partit...

Il faut voir là évidemment un de ces coups de théâtre de la fatalité comme il y en a tant dans les *Mémoires*. On sait déjà qu'une des tâches essentielles de l'historien occupé de Chateaubriand est de *réduire* ces manifestations foudroyantes par des procédés d'analyse appropriés. Elles prennent alors une allure plus humaine et on n'aperçoit plus, en place de ces éclairs fulgurants, que des décisions où les divers sentiments, les passions, les influences subies, le calcul, et le temps qui mûrit et confond tout cela, doivent entrer à titre d'éléments composants.

Ainsi Mme de Chateaubriand dans son *Cahier rouge* (1) ne raconte pas tout à fait la chose comme son mari :

Ce fut Clausel, un de nos amis, qui vint, à sept heures du matin, nous annoncer l'horrible nouvelle; le malheureux prince avait été fusillé le 21 mars, à quatre heures, dans les fossés de Vincennes. Mon mari ne balança pas...

Ce n'est qu'une nuance. Elle a peut-être sa valeur. Rien de moins inattendu, quand on a lu ce qui précède, que cette démission de Chateaubriand ! N'est-il pas visible qu'il ne cherche qu'une occasion de se soustraire, fût-ce avec éclat et risque, à une dépendance qui lui est devenue odieuse; que les circonstances présentes entretiennent et surexcitent son mécontentement ; que ses relations actuelles réveillent et réchauffent son royalisme ? Significative à ce dernier point de vue, l'intervention ici de cet ex-émigré Clausel, « doux et ardent », comme dit Joubert, si violemment exalté à l'occasion, et qu'on retrouvera plus tard, dans une autre circonstance où il s'agira encore de la mort d'un Bourbon, jouant à côté de Chateaubriand un rôle à peu près

(1) Édition Ladreit de Lacharrière, p. 2.

analogue. En attendant, qui sait si ce n'est pas lui qui, apportant de grand matin la nouvelle, emporte, par un commentaire passionné, les dernières hésitations de Chateaubriand ?

Significatif aussi que la première personne à qui Chateaubriand vient lire sa lettre de démission soit Mme de Custine, dont il recherche encore l'amour, et à qui il offre « pour se faire aimer » la gloire de ce coup hardi (1).

Cela d'ailleurs ne diminue en rien la valeur d un acte d'indépendance qui n'en demeure pas moins honorable pour apparaître moins simplement motivé et ressembler moins à un coup de tête imprévisible.

Mais tout le monde n'y trouvait pas son compte comme Mme de Custine. Mme Bacciochi nomma cela : *défection*. Elle envoya chercher son protégé et lui fit « les plus vifs reproches (2) ». Son dépit s'explique ; mais *défection* est ici un mot de mameluk. Trop de gens par le monde s'imaginent ainsi, une fois qu'ils vous ont enrôlé dans un parti, et surtout quand la fortune les a un peu gâtés, que vous les suivrez partout, comme une bête de troupeau, quoi qu'ils fassent !

D'ailleurs, et pour une juste appréciation du fait, il ne faut pas l'oublier, il y avait risque. La réalité du danger couru n'est pas contestable.

Mme Bacciochi, dit Mme de Chateaubriand (3), fit tout ce qu'elle put pour changer sa résolution, ne lui cachant pas les suites que pouvait avoir pour lui et même pour ses amis une démarche que le Consul prendrait pour une leçon.

Il est tout à fait impossible que Bonaparte, à si peu de distance des événements de Rome qui l'avaient tant irrité contre Chateaubriand, encore sous l'influence des rapports de Fesch, et dans l'état d'esprit où il était alors, n'ait pas compris le sens trop clair de cette démission. Il dut faire une grimace désagréable en la recevant.

La lettre était sans doute anodine en ses termes (4), mais

(1) D'après le témoignage d'Astolphe de Custine, rapporté par SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe*, II, 324.

(2) *O.-T.*, II, 402.

(3) *Cahier rouge*, p. 3.

(4) On la trouvera citée notamment dans BIRÉ, éd. des *Mémoires d'O.-T.*, II, 402.

Chateaubriand a parfaitement raison de faire observer que la rédaction importait relativement peu :

> Mon opinion et mon crime étaient dans le fait de la démission : Bonaparte ne s'y trompa pas (1).

Fontanes non plus; et on le vit bien. De tous ceux des hauts fonctionnaires du Consulat qui avaient eu dans un passé récent, ou avaient encore, des attaches avec le parti royaliste, personne ne devait être et n'était plus mal à l'aise. Il y avait déjà longtemps que, pour sa volte intéressée, il se savait en butte à l'animadversion des royalistes qui, le comptant parmi les conseillers écoutés du Maître (opinion que confirmait son élévation d'hier), ne lui savaient nul gré de sa modération naturelle ou calculée.

Or qu'on l'employât à signifier dans le *Mercure* ou dans le *Moniteur* les volontés de Bonaparte aux princes ou aux puissances qui les soutenaient, cela passait encore ; mais que le Maître allât jusqu'à le compromettre sans remède en versant le sang d'un Bourbon, c'était excessif! La fortune pouvait tourner. Comment ne pas envisager cette redoutable éventualité d'une balle folle terminant tout à coup la carrière du héros batailleur? Après, il faudrait rendre des comptes, et à qui? On sait assez que beaucoup y pensaient. Cet homme prudent s'en bouleversait. Car tout s'oublie ou se pardonne; mais le sang d'un Bourbon ! Et si le Corse machiavélique, parce qu'il sentait souffler autour de lui un vent de trahison et de complots, avait tablé justement là-dessus pour lier indissolublement à sa fortune ses serviteurs dès lors à jamais compromis? Pas douteux donc que Fontanes n'ait été fort embarrassé, inquiété, troublé (2).

Plus tard il n'a pas manqué d'arranger son rôle, racontant à Villemain, à Molé (dont Sainte-Beuve s'est fait l'écho, plus complaisant pour Fontanes que pour son illustre ami) (3), à d'autres encore, que le Premier Consul l'avait fait appeler de grand matin, le 21 mars, et qu'en une entrevue dramatique,

(1) *O.-T.*, II, 402.
(2) Rémusat, I, 331 ; — Méneval, I, 301.
(3) Villemain, 142; — Sainte-Beuve, *Notice* en tête des *OEuvres de Fontanes*, XXXV.

lui, Fontanes, aurait nettement désapprouvé l'exécution, et annoncé même qu'il le manifesterait publiquement (1).

Mais, de son côté, la terrible Mme de Chateaubriand a noté dans son Cahier, à cette année 1804, la façon dont Fontanes accueillit la démission de son mari :

Pour Fontanes, il devint fou de peur; il se voyait déjà fusillé de compagnie avec M. de Chateaubriand, et, à leur suite, tous nos amis. J'allai le voir pour l'apaiser et le rassurer; il n'y eut pas moyen, il avait perdu la tête et finit par me faire partager ses craintes, non pas pour lui, mais pour mon mari.

Et son mari, dans les *Mémoires*, a reproduit le *fou de peur* et n'y ajoutant qu'un *presque* (2). Cela ne va pas avec la fière attitude que s'attribue Fontanes, et pourtant il faut reconnaître qu'il a su, faute de mieux, s'établir pour l'avenir, en homme toujours prévoyant, un et même deux de ces certificats médiocres, mais qui restent, et dont une bonne interprétation peut tirer parti.

C'est d'abord le discours de clôture de la session du Corps législatif, prononcé le 24 mars après le vote du projet de Code civil (3). Fontanes y célébra en termes pompeux « la grande entreprise conçue vainement par Charlemagne lui-même » enfin réalisée par le génie du Premier Consul. En cherchant bien, on découvre là, dans un amas de flatteries, quelques mots ambigus que ses panégyristes, plus tard, détachèrent du reste. Fontanes disait, toujours à propos du Code civil :

C'est par là que se recommande encore la mémoire de Justinien, quoi qu'il ait mérité de graves reproches...

Il paraît que la signification vengeresse de ce membre de phrase, enseveli sous une pluie de fleurs et perdu dans les actions de grâces, ne devait échapper à personne!

En second lieu, le Corps législatif ayant décidé, avant de se séparer, qu'un buste du Premier Consul en marbre blanc serait placé dans la salle des séances pour commémorer l'achève-

(1) L'académicien Roger va jusqu'à rapporter un dialogue entre Fontanes et Bonaparte, sur l'invraisemblance duquel il n'est pas besoin d'insister. *Notice biographique*, au tome Ier des *Œuvres de Fontanes*, p. xx.

(2) *Cahier rouge*, p. 3 ; — *O.-T.*, II, p. 403.

(3) *Moniteur* du 25 mars 1804

ment du Code civil, Fontanes s'en était allé, le lendemain 25 mars, avec une députation, offrir cet hommage à Bonaparte, et, après lui avoir lu un extrait des délibérations de l'Assemblée, il avait prononcé un discours d'actions de grâces. Cela commençait par un mot dont le son devait être, en cet instant précis, bien agréable à Bonaparte :

Citoyen Premier Consul,

Un *Empire* immense repose depuis quatre ans sous l'abri de votre puissante administration...

Et passant aussitôt au Code civil, il ajoutait :

La sage uniformité de vos lois va en réunir de plus en plus tous les habitants...

Il continuait en affirmant que

le double droit de conquérant et de législateur a toujours fait taire tous les autres...

Et, loin de flétrir, ou même de paraître désapprouver l'exécution du duc d'Enghien :

Qui pourrait, demandait-il dédaigneusement, nourrir encore le criminel espoir d'opposer la France à la France? Se divisera-t-elle pour *quelques souvenirs du passé*, quand elle est unie par tous les intérêts présents?

Quelles paroles que ces *quelques souvenirs du passé* dans la bouche de celui qui avait si longtemps et si fructueusement fait profession d'exploiter justement ces souvenirs du passé que jusqu'alors il disait sacrés! Mais passons.

La police consulaire, assez sottement zélée, fit, en reproduisant ce discours au *Moniteur* du 26, imprimer au lieu de : la sage uniformité de vos *lois*, — la sage uniformité de vos *mesures*, ce qui devenait une flatterie par trop indécente et compromettante. Comme, en outre, la phrase n'avait plus de sens, puisqu'il était clair qu'il ne pouvait être question là que du Code civil, Fontanes courut au *Moniteur* et fit rétablir son texte par un minuscule erratum qui parut au numéro du lendemain. Tel est le second trait d'héroïsme dont il se prévalut, plus tard.

Pourquoi tant parler de Fontanes, quand il s'agit de Cha-

teaubriand ? C'est qu'en bien des circonstances, Fontanes fait comprendre Chateaubriand. Ici, il le fait, en outre, apprécier.

Mais, pour en revenir à la démission de Chateaubriand :

L'amitié, lit-on dans les *Mémoires*, rendit le cœur à M. de Fontanes... (1).

Peut-être un peu aussi l'intérêt, car Chateaubriand, par le fait, reprenait pied dans le monde et dans le passé royaliste, et qui sait ? En ces temps d'instabilité, peut-être serait-on bien aise de le retrouver un jour. Mme Bacciochi, par les soins de Fontanes, s'entremit encore pour l'ingrat. Talleyrand, « indifférence ou calcul », peut-être le même calcul que Fontanes, garda la démission plusieurs jours sans en parler à Bonaparte, lequel, la recevant, se serait contenté de dire : « C'est bon. » Puis Talleyrand accepta officiellement la démission par une lettre fort polie du 12 germinal (2 avril), et, pour le moment, il n'en fut que cela.

Quant à l'émotion excitée par l'événement principal, l'exécution du duc d'Enghien, elle apparut, à vrai dire, considérable, partout où l'on pouvait parler, notamment dans les cours étrangères, surtout à Saint-Pétersbourg, à Berlin, et, comme il est naturel, dans l'entourage des princes. L'exaspération des émigrés non rentrés en fut portée au comble. Quelques personnages que la situation de leur famille avant la Révolution prédestinait à des rôles importants, et qui n'attendaient pour se rallier avantageusement qu'une occasion décente, comme Molé et Pasquier, en retardèrent leur adhésion au régime nouveau. Mais l'immense majorité sembla accepter cette cruelle rigueur avec indifférence, et il faut se garder d'être dupe des affirmations tendancieuses et des discussions interminables qui se produisirent plus tard, quand le régime eut changé, du fait de tous ceux qui avaient intérêt à dégager leur responsabilité ou à composer rétrospectivement leur attitude.

Thibaudeau remarque (2) que c'est une grande exagération d'imaginer une consternation générale à la mort du duc d'Enghien :

(1) II, 405.
(2) *Consulat et Empire*, III, 554.

L'ancienne noblesse fut, sans contredit, émue ; son deuil ne fut pas de longue durée : pas un seul noble ne quitta la cour de Napoléon ; elle ne continua pas moins à y accourir en foule.

Et il ajoute cette note, très honorable, venant de lui, pour celui qui en est l'objet :

Chateaubriand *seul*. Nommé ministre auprès de la République du Valais, il donna sa démission.

Dans cette quasi unanime passivité ou servilité, l'acte de Chateaubriand, sans vouloir en exagérer le retentissement ni la portée, fit son effet. Le geste avait belle allure ; il avait même, en un sens, de l'à-propos. Nous avons déjà vu, et nous verrons encore qu'il n'en manque pas dans la vie de Chateaubriand. C'est « le seul acte de courage qui eut lieu à cette époque », dit Bourrienne (1) ; et Mme de Chastenay (2) : « Ce fut le seul acte éclatant de réprobation contre le gouvernement de cette époque. »

Ainsi, Chateaubriand, ayant dit adieu aux lettres pour entrer dans la vie politique, où l'appelaient l'instinct de domination et un irrésistible désir d'action, rentrait, non sans regrets, certes, mais avec honneur, et même avec un certain éclat, dans la vie privée où l'attendait la pauvreté ; et ces lettres, qu'il avait dédaignées, allaient être sa seule consolation, en attendant qu'elles fissent naître et qu'elles nourrissent en lui de nouveaux espoirs :

Je me renfonçai donc humblement dans ma carrière littéraire ; pauvre Pindare destiné à chanter dans ma première Olympique l'*excellence de l'eau*, laissant le vin aux heureux (3).

(1) Mais Bourrienne en dit sans doute un peu trop quand il nous montre Joséphine, qu'il est allé visiter *le 22 mars*, lui citant la conduite de Chateaubriand et l'admirant en ces termes : « Quel dommage qu'il (Bonaparte) ne soit pas entouré d'hommes d'un pareil caractère ! Cela l'arrêterait dans toutes les fautes que la constante approbation de ceux qui l'entourent lui fait faire. » — Or, la lettre de démission de Chateaubriand, datée du 1[er] germinal an XII (22 mars 1804), ne fut remise au Premier Consul que plusieurs jours après ; il faudrait donc supposer que Joséphine aurait été mise au courant immédiatement, et avant son mari, de la démission de Chateaubriand. Par qui ? Par Fontanes ? Par Mme de Custine ? Par Bourrienne lui-même ?

(2) Mme de Chastenay, I, 472.

(3) *O.-T.*, II, 405.

Telle fut la terminaison de cette manche, qui fut courte, car en vérité, ce n'était pas le 21 mars que le sort en avait été décidé. C'était à Rome, et dès les premiers conflits, que la partie, bien préparée pourtant, mais mal engagée et trop inégale, avait été jouée et perdue. Du moins, s'il avait mal joué, faute d'expérience et de sagesse, et par excès de confiance, il avait perdu en beau joueur; il s'était retiré du jeu à temps et élégamment. Si bien que, somme toute, et même si l'on fait assez grande la part du calcul, cette période n'est pas désavantageuse à sa gloire.

Beaucoup plus tard, réfléchissant sur l'évnténeme, il a dit :

Si Bonaparte n'eût pas tué le duc d'Enghien, s'il m'eût de plus en plus rapproché de lui (et son penchant l'y portait), qu'en fût-il arrivé pour moi? Ma carrière littéraire était finie ; entré de plein saut dans la carrière politique, où j'ai prouvé ce que j'aurais pu par la guerre d'Espagne, je serais devenu riche et puissant. La France aurait pu gagner à ma réunion avec l'empereur; moi j'y aurais perdu. Peut-être serais-je parvenu à maintenir quelques idées de liberté et de modération dans la tête du grand homme; mais ma vie, rangée parmi celles qu'on appelle heureuses, eût été privée de ce qui en a fait le caractère et l'honneur : la pauvreté, le combat et l'indépendance (1).

Sourions, si nous voulons, de cette vanité qui nous gâte un peu le passage, et entendons comme il convient cette allusion aux idées de liberté et de modération ; il reste tout de même que dans le fond il y a là bien du vrai.

Oui, la pauvreté, le combat et l'indépendance, à voir les choses d'un peu haut, avec le sens des faiblesses humaines, et sans chicaner sur le détail, car il ne fut pas vraiment pauvre, il ne combattit pas toujours, et il parut quelquefois las de l'indépendance, ce sont bien les caractères de son existence jusqu'à sa rentrée sur la scène politique en 1814.

En attendant, l'existence qui s'ouvrait alors pour Chateaubriand était une existence à refaire.

Pour le pouvoir, l'action politique, il n'y fallait plus compter, au moins, semblait-il, tant que durerait la fortune de Bonaparte. Mais on pouvait encore espérer la gloire, la gloire dans l'in-

(1) *O.-T.*, II, 451.

dépendance, soit par les lettres, soit par quelque entreprise d'un autre ordre.

Seulement, qu'on agît, ou même que, n'agissant pas, on se bornât à une muette liquidation des anciennes espérances, il fallait s'attendre à bien des difficultés.

Difficultés d'argent d'abord, celles qu'avait prévues Fontanes, dès que le secrétaire de la légation de Rome avait, pour la première fois, parlé de démission, car il fallait vivre, et maintenant vivre à deux. Et deux jours après la démission, il avait fallu rendre les 12000 francs d'avances reçus pour aller à Sion et déjà employés en linge et en argenterie, nous dit Mme de Chateaubriand, qui ajoute :

Nous fûmes obligés de prendre cette somme sur les fonds que nous avions encore sur l'État.

Nous savons qu'elle était ruinée. Que restait-il donc pour suffire aux besoins du ménage? A peu près rien sans doute que des droits d'auteur incertains, et d'ailleurs compromis, s'il est vrai, comme Chateaubriand l'écrivait à Guéneau de Mussy, le 20 décembre 1803, qu'il eût déjà « éprouvé cinq banqueroutes » par la faute de Migneret, qui « a fort bien vendu ses éditions, mais a confié sa marchandise à des fripons (1) ».

Ensuite, savait-on si le Premier Consul, qu'on avait bravé, pardonnerait? La première nécessité était de se faire oublier, et cela, était-ce compatible avec le besoin de gloire, et même avec le besoin d'argent ?

Quant aux difficultés résultant de cette reprise tardive de la vie conjugale, de l'accommodation réciproque des époux, il suffira de les signaler, car, outre qu'elles sont mal connues, le sujet présent ne comporte pas qu'il en soit parlé, au moins pour le moment.

En tout cas, au point de vue qui nous occupe particulièrement, un premier résultat de la démission de Chateaubriand fut, comme il était naturel, de le répandre dans le monde royaliste et de faire taire à peu près les clameurs des intransigeants qui jusque-là ne l'épargnaient guère. Si, après l'exécution du duc d'Enghien, Fontanes, le « lâche Fontanes », passe dans l'*Ambigu*

(1) *Correspondance*, I, 151.

de Peltier à l'état de tête de Turc, Chateaubriand, fort attaqué auparavant, commence à être traité plus doucement, tandis qu'on trouve sur son protecteur et ami, de la main du rédacteur en chef, des choses comme celles-ci :

M. de Fontanes oubliera sans doute que j'eus, il y a peu d'années, le malheur de le présenter au père du duc d'Enghien, et qu'il assura le prince de son dévouement avec toute l'humilité d'un homme condamné à la Guyane par Bonaparte ; puis, complimentant son *Charlemagne* sur la mort du fils du valeureux duc de Bourbon, il ne manquera pas de lui citer encore, en ouvrant sa lourde mâchoire, ce vers de Corneille qu'il ne cesse depuis quelque temps de parodier en vers et en prose :

Un grand destin s'achève ; un grand destin commence !

Pour les royalistes rentrés, devenus par la force des choses un peu moins intransigeants, Chateaubriand devient parmi eux un homme tout à fait à la mode. Pour les ralliés d'hier ou ceux de demain, comme Molé et Pasquier, un instant retardés dans leur ralliement par le bien fâcheux accident de Vincennes, ceux-là n'avaient garde de perdre le contact avec un homme qui pouvait un jour, le cas échéant, leur devenir un si précieux intermédiaire en facilitant vers leur ancien parti une retraite toujours à envisager.

Entre temps, Chateaubriand avait quitté (avril 1804) son logis provisoire de la rue de Beaune pour un petit hôtel bon marché de la rue Miromesnil. Là, s'ennuyant et désorienté, comme à son retour d'Angleterre, mais avec plus de désillusion, il promenait son désœuvrement dans un terrain vague qu'on nommait la Butte-aux-Lapins et dans le jardin de Tivoli, dont les horizons lui semblaient étroits :

Je ne m'occupais de rien ; tout au plus m'entretenais-je dans le parc avec quelques sapins, ou causais-je du duc d'Enghien avec trois corbeaux, au bord d'une rivière artificielle cachée dans un tapis de mousse verte. Privé de ma légation alpestre et de mes amitiés de Rome, de même que j'avais été tout à coup séparé de mes attachements de Londres, je ne savais que faire de mon imagination et de mes sentiments ; je les mettais tous les soirs à la suite du soleil, et ses rayons ne les pouvaient emporter sur les mers. Je rentrais et j'essayais de m'endormir au bruit de mon peuplier... (1).

(1) *O.-T.*, II, 466.

Il ne resta, ou on ne le laissa pas dans cette retraite. Quelques relations de famille renouées à propos, et quelques plus récentes relations de l'entourage de Mme de Beaumont l'introduisirent dans divers châteaux bien pensants, « héritages d'échafaud », à Verneuil, chez M. de Tocqueville, beau-frère de son frère Jean-Baptiste; au Ménil, près Mantes, chez Mme de Rosambo; à Méréville, en Beauce, où aucune alliance ne l'attirait, mais où l'avait présenté Mme de Vintimille. Il devait s'y lier d'amour, peut-être dès ce temps, avec Nathalie de Noailles, qui fut plus spécialement la muse des *Martyrs*, de l'*Itinéraire* et du *Dernier Abencérage*, comme Mme de Beaumont avait été la muse d'*Atala* et du *Génie du christianisme ;* la première, tendre Égérie du ralliement, la seconde, inspiratrice d'opposition et de lutte. A cette énumération n'ajoutons que pour mémoire Champlâtreux, où résidait Molé, et le fameux château d'Henri IV, Fervaques, et la « chère cousine de Roquefeuille », et la duchesse de Rohan (1).

Les conversations qu'on tenait dans ces aristocratiques demeures, il est superflu de dire qu'après la mort du duc d'Enghien elles n'étaient pas en faveur du Premier Consul. D'ailleurs elles trouvaient un riche aliment dans les événements du jour, singulièrement passionnants, à vrai dire, et souvent tragiques.

C'était d'abord, très peu de jours après l'exécution du duc d'Enghien, la mort mystérieuse de Pichegru trouvé étranglé un matin (6 avril) dans son cachot du Temple; autre coup sensible aux royalistes, immédiatement qualifié d'assassinat et porté au compte du nouveau Néron (2), comme suite naturelle du meurtre de Vincennes.

(1) *O.-T.*, II, 466; — *Cahier rouge*, p. 6. — Après sa démission, « M. de Chateaubriand, de retour à Paris, se vit entouré de femmes qui le saluèrent et l'exaltèrent comme une victime ». (Rémusat, II, 398.)

(2) « Je n'ai jamais vu, lit-on dans un rapport de Rœderer à Joseph Bonaparte, daté du 14 juin 1804, de dispositions plus sinistres pour le gouvernement... On assure, et c'est un fait que je vérifierai, que dans la semaine dernière toutes les traductions de Tacite qu'on a pu trouver ont été achetées chez les libraires; tout le monde veut lire Tacite, et les dames, dit-on, n'en trouvent pas la substance trop forte pour elles... » (*Journal de Rœderer*, p. 192). Ce goût pour Tacite est à retenir; il fera mieux comprendre, un peu plus tard, le ton et les allusions de l'article du *Mercure*.

Puis l'attente du grand procès de Moreau et de Cadoudal, qui allait mettre en jeu la vie et l'honneur de représentants de la vieille aristocratie, comme M. de Rivière et les Polignac, confondus là avec des chouans obscurs et gravement compromis pour la cause des Bourbons; — puis le procès lui-même avec ses dramatiques péripéties (28 mai-9 juin); — puis l'exécution de Cadoudal et des onze autres condamnés à mort (26 juin) (1).

Dans un autre ordre d'idées, faisant presque oublier l'expédition d'Angleterre toujours différée, mais toujours imminente: la préparation, puis l'établissement de l'empire; les adresses spontanées ou provoquées continuant à remplir le *Moniteur* après l'affaire du duc d'Enghien, se prolongeant en avril et en mai, d'abord simples félicitations pour les complots déjoués et protestations de dévouement enthousiastes, passant ensuite à préconiser, à proposer ouvertement la monarchie héréditaire comme le seul moyen de sauvegarder les institutions et les intérêts de la Révolution, ainsi que d'éviter au pays, en cas de succès d'un complot mieux conçu, le retour à la guerre civile et à l'anarchie. Et à ce vent s'envolaient les dernières illusions des royalistes qui s'entêtaient encore à voir en Bonaparte le précurseur providentiel venu pour préparer les voies du roi bourbon.

Le 28 avril, c'était la motion Curée au Tribunat; le 18 mai, le sénatus-consulte instituant Napoléon empereur des Français, en attendant qu'il se fît lui-même empereur d'Occident et nouveau Charlemagne, — et, le même jour, la procession empressée du Sénat à Saint-Cloud pour la salutation inaugurale.

Puis, avant et après, la pluie éclaboussante des faveurs, cette manne impériale qui débordait des pages trop étroites du *Moniteur*, toutes ces nominations de chambellans, d'écuyers, de dames d'honneur, cette curée des dignités et des fonctions qui accompagnait l'érection du trône; et c'en était plus que n'en pouvait supporter la philosophie de Chateaubriand. Cela agaçait son ambition inassouvie de voir tant de gens s'offrir quand lui s'était retiré. Grande était sa rancœur et celle de sa femme qu

(1) Cf. Huon de Penanster, *Une conspiration en l'an XI et en l'an XII.*

venait de s'associer à son sort, laquelle traçait alors dans ses *Cahiers* cette note amère et mordante où se reflète (une fois n'est pas coutume) l'accord de leurs sentiments à tous deux :

Avant la mort du duc d'Enghien, la bonne société de Paris était presque toute en guerre ouverte avec Bonaparte, mais aussitôt que le héros se fut changé en assassin, les royalistes se précipitèrent dans ses antichambres, et quelques mois après le 21 mars, on aurait pu croire qu'il n'y avait plus qu'une opinion en France, sans quelques quolibets que l'on se permettait encore, à huis clos, dans quelques salons du faubourg Saint-Germain. Au surplus, la vanité causa encore plus de défections que la peur. Les personnes *tombées* prétendaient avoir été *forcées,* et l'on ne forçait, disait-on, que celles qui avaient un grand nom ou une grande importance; et chacun, pour prouver son importance ou ses quartiers, obtenait d'être forcé à force de sollicitations (1).

Pourtant les lettres auraient pu lui rendre la sérénité si elles l'avaient repris tout entier; mais comment l'auraient-elles tout à fait distrait des pensées, des vœux, des rancunes qui avaient occupé et occupaient encore son âme?

Le 20 juin, il peut lire à Champlâtreux, chez Molé, le premier livre des *Martyrs,* et, presque à la même date (18 juin), il annonce à Mme de Custine qu'il lui portera bientôt à Fervaques les deux premiers livres. Mais comment conçoit-il alors ses *Martyrs ?*

C'est un jeune homme très chrétien, autrefois très perverti, qui convertit la jeune personne; le diable s'en mêle et tout le monde finit par être rôti par les bons philosophes du siècle de Dioclétien, toujours pleins d'humanité (2).

Il ne faut pas que le ton humoristique nous fasse prendre le change : dans ce bref raccourci perce, en une lettre intime, l'allusion originelle à sa propre destinée, à son propre échec sous l'effort des suppôts de la révolution diabolique. Ainsi les *Martyrs,* au lieu de le distraire de ses déceptions, l'y ramènent.

Mettez ensemble la fatigue du travail intellectuel, l'inquiétude morale, le souci du présent et de l'avenir, la difficulté d'instaurer la vie conjugale, celle d'assurer la vie matérielle avec

(1) *Cahier rouge,* p. 5.
(2) *Correspondance,* I, 186.

un train de 12000 livres l'an et pas un sou devant soi, par-dessus tout la pensée rongeante d'une grande existence politique manquée : en voilà plus qu'il n'en faut pour le rendre si malheureux que son travail s'en ressent :

J'ai déjà tout laissé depuis une quinzaine de jours. Pour travailler avec suite et goût, il faut être dans une position sinon très brillante, du moins tranquille; et ce n'est pas quand on est sans avenir qu'on travaille pour un avenir qui ne viendra pas... Vous voyez par le ton de ce billet que je suis très sérieux et fort triste. Outre les sujets de peine que vous pouvez deviner, j'ai la fièvre depuis deux jours; cela durera peu; quelques doses de quinine me remettront sur pied (1).

Pour comble, survient par surcroît sa maudite querelle avec Mme de Custine, qui, outre ce qu'elle comporte en elle-même de suffisamment désagréable, a encore cette tristesse de lui rappeler les plus pénibles moments de son séjour à Rome.

C'est une brouille qui manque de s'ensuivre, malgré les explications qu'on lui donne, et c'est un charme de plus qui est rompu pour toujours, car, s'il risque peu après une courte fugue à Fervaques (22-29 août), il ne part pas sans y avoir donné rendez-vous à l'oublié Chênedollé, qu'il n'a pas revu depuis le départ pour Rome, à qui il n'a pas écrit depuis sa démission, et qu'il a tout l'air d'introduire là comme un éventuel et commode remplaçant (2).

Aussi n'y tient-il plus quand on commence à parler du sacre, d'abord fixé au 9 novembre (18 brumaire) pour raisons d'anniversaire. En vain Fontanes, pour le dérider, lui a-t-il fait des cortèges de la proclamation de l'Empire une caricature que son maître eût trouvée déplacée (3) ; dès le 15 septembre, il s'enfuit à Villeneuve chez le calme philosophe dont la sagesse indulgente pourra peut-être panser les plaies de l'ambition déçue. Là, il trouve une paix relative; il se terre.

Il n'en revient même pas, tant Paris lui répugne, pour enterrer sa triste compagne de Combourg, la pauvre Lucile, autre désabusée qui s'en va (4), solitaire, dans une tombe qu'à son

(1) A Mme de Custine, 29 juin. *Correspondance*, I, 188.

(2) Cf. les lettres du 16 et du 23 juillet et du 1er août 1804. *Correspondance*, I, 189, 190.

(3) *Cahier rouge*, p. 7.

(4) 9 novembre 1804.

retour il ne retrouvera pas, s'il l'a cherchée, et dont l'oraison funèbre, magnifique du reste, est remise aux temps lointains des *Mémoires d'outre-tombe*. Pourtant Joubert, dans ses lettres, atteste sa douleur (1) !

Une seule échappée, vers Fervaques (21-26 octobre), seconde fugue, contrainte encore, toujours avec Chênedollé convoqué en tiers, sans qui il ne veut plus s'aventurer, et qu'il manque. D'ailleurs le château du Béarnais, naguère objet de ses vœux ardents, n'est plus maintenant qu'un « château de hiboux », et quant à la châtelaine, c'est une « éternelle grondeuse ». Il le lui écrit en riant, mais soyez sûr qu'il le pense, et sans rire (2).

A Villeneuve, seulement, sous le charme tranquille de la petite ville, il se reprend et se retrouve. Écoutons Joubert :

Je serais fort aise que vous (Molé) le voyiez ici, pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons, et remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément... Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours, sa sœur Lucile, également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont eu l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable. Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est en outre un homme de génie. S'ils font bien, ils passeront ici le mois de décembre. Je crois qu'ils ne pourront s'en dispenser (3).

Mais bien plus révélatrice est la lettre que Chateaubriand lui-même adressait à Guéneau de Mussy, le 9 octobre. On y lit :

Nous ne retournerons à Paris que vers la fin de décembre, *lorsque toutes les fêtes qui me sont des deuils seront passées*... Vous ne sauriez croire combien la province et l'éloignement de tout ce qui blesse le cœur sont propres au travail (4).

A Paris, pendant ce temps, se préparaient ces fêtes, *qui pour lui étaient des deuils*, et affluaient les archevêques, les évêques,

(1) Joubert à Molé, 18 novembre 1804. *Correspondance de Joubert.*
(2) 28 octobre et 9 novembre 1804. *Correspondance*, I, 202, 203.
(3) Lettre du 18 novembre 1804. *Correspondance de Joubert*, p. 137.
(4) Dans SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand*, II, 363.

les préfets, les généraux, les magistrats, les dignitaires de tout degré, les princes clients, tous venant pour les cérémonies, par ordre ou par zèle. Le Pape lui-même approchait, et Fesch le précédait, promu grand aumônier, bien qu'indigne ouvrier d'une telle pompe.

Enfin, le 2 décembre, se jouait, finale d'un premier acte sans pareil, la triomphale apothéose : le couronnement à Notre-Dame.

Assurément, c'était plus que Chateaubriand présent n'en eût pu supporter, et Joubert avait raison de prévoir que son ami ne pourrait guère se dispenser de passer ce temps près de lui.

De toute justice, au reste, sa place était-elle à Villeneuve, en ce jour du 2 décembre, ou bien à Notre-Dame parmi les premiers d'entre les premiers? Qui donc, après tout, plus que lui, avait contribué à rendre désirable, efficace, et presque nécessaire la consécration religieuse d'un pouvoir de fait? Qui, à bien regarder, de l'ambassadeur Fesch ou de l'écrivain Chateaubriand, avait le mieux préparé les voies à ce voyage inouï du Pape à travers la France? Quelle part ne devait pas revenir à l'auteur du *Génie du christianisme* dans les acclamations qui avaient accueilli le souverain Pontife à son passage? Et qu'il se trouvât frustré de l'honneur et du profit, même s'il avait commis des fautes, au fond, quelle amère injustice!

Il n'est pas douteux que le succès était dû, pour une bonne part, aux efforts continus du grand parti clérical que nous avons vu combattre sous Fontanes et sous Lucien l'esprit de la Révolution (1). Mais le fruit de ces efforts avait été confisqué par le génie de l'homme exceptionnel qui en bénéficiait présentement, et, de par les circonstances de la lutte, les ci-devant chefs dudit parti s'étaient trouvés désunis, les uns portés sur le devant de la scène et passés premiers rôles, les autres rejetés dans l'obscurité du parterre.

D'ailleurs, si le porte-étendard de la troupe était réduit à cacher son dépit dans une petite ville de Bourgogne, celui qui

(1) C'est Clausel de Coussergues qui raconte dans la *Gazette de France*, chargée de donner le ton aux autres journaux, les détails du séjour de Pie VII à Paris; et c'est M. Émery qui lui fournit les recommandations nécessaires. — Gosselin, *Vie de M. Émery*, II, 148.

en avait été, pendant une période, le chef au moins nominal, disparaissait en même temps de la scène. Ayant décidément refusé de céder à la volonté trop souvent contrecarrée de son frère et de rompre son mariage avec Mme Jouberthou, Lucien Bonaparte était parti, définitivement cette fois, pour l'Italie (1), avec, il est vrai, cette consolation, inconnue à Chateaubriand, des millions rapportés de Madrid.

Un autre pratiquant du tout ou rien, celui-là, et un autre disciple de Fontanes, non pour le savoir-faire, mais pour la doctrine, par lui converti et orienté, en lettres comme en politique, jusqu'à l'éclat final exclusivement, et dont l'aventure n'est pas sans présenter quelques curieuses ressemblances avec celle de Chateaubriand, talent ou génie mis à part.

Considérez d'abord cette sensuelle histoire de sauvages vertueux révoltés contre des Européens corrompus : *La Tribu indienne ou Édouard et Stellina,* parue à Paris, en l'an VII, sous la signature du *Citoyen L. B.* N'est-elle pas à rapprocher d'*Atala* ou des *Natchez,* pour le sujet, la conception, la tonalité exotique ; — des chapitres « philosophiques » de l'*Essai* pour les tendances et les conclusions (2) ; — des deux ou des trois pour les dates ?

N'est-ce pas ensuite une même conversion ou évolution politico-religieuse qui rapproche l'un de l'autre le héros de Brumaire et l'auteur du *Génie du christianisme,* par une même reconnaissance du rôle social, politique et moral de la religion et du clergé, découverte opportune où se retrouve le magistère de Fontanes? Chez tous deux ensuite, mêmes grandes espérances nées du succès, même griserie d'orgueil, même éveil de l'esprit d'indépendance et de révolte.

Enfin, même chute suivie de retraite, et même recours aux lettres consolatrices dans la composition parallèle des deux poèmes aux allures d'épopée où cette religion chrétienne que leurs auteurs ont servie, chacun à sa manière, tient encore le premier rang. Que l'un de ces monuments soit bâti d'une prose glorieuse et l'autre de vers pauvrets, il n'importe ; il y a tout de

(1) Il arrive à Rome le 6 mai 1804.

(2) Les derniers mots en sont que « dans tous les pays de la terre les prêtres sont les artisans du crime et de l'erreur ».

même un air de famille entre les *Martyrs*, poème de l'Église souffrante, militante, finalement triomphante, et *Charlemagne ou l'Église délivrée* (1), l'un comme l'autre agrémentés d'ailleurs de promenades à travers le ciel, le purgatoire et un enfer où, soit dit en passant, les deux auteurs n'ont pas oublié de placer ceux qui sont restés ce qu'ils ont été : mécréants, philosophes et sophistes (2).

Tant les leçons de Fontanes ont ineffacablement marqué ces génies inégaux !

Et lui, l'inspirateur, s'étant dégagé adroitement de liens qui eussent pu finir par l'entraver, sans les détacher tout à fait, car il ne coupe jamais les ponts derrière lui, il a recueilli de sa politique et de ses leçons des fruits magnifiques. Reconnaissons-le d'ailleurs : son rôle en tout ceci apparaît important, et plus même qu'on ne le pense en général. S'il est pour quelque chose dans le Charlemagne auquel pense Lucien, il n'est pas non plus pour rien dans le Charlemagne auquel pense Napoléon. Il y a longtemps que ce grand nom est entré dans son vocabulaire d'adulateur, car, dès avant Fructidor, dans sa lettre du *Mémorial* au général Bonaparte (15 août 1797), il a déjà prononcé ces syllabes prestigieuses, et depuis, combien de fois est revenue, sous sa plume ou dans sa bouche, l'évocation flatteuse et tentatrice (3) !

(1) Le *Charlemagne*, paraissant à Rome en 1814, attirera à son auteur les félicitations ironiques de Peltier, comme au plus adroit de la bande, ayant su *faire Charlemagne* quand *le chef de ce tripot de brelandiers* se laissait enfin mettre la main au collet par l'Europe gendarmée.

(2) Notons que Fontanes, dans sa *Grèce sauvée*, qui ne vaut guère mieux que le *Charlemagne*, promène lui aussi sa Muse en un enfer païen, il est vrai, mais où figurent également, en bonne place, athées et sophistes (chant VIII).

(3) Dans sa lettre à Lucien du 19 mai 1801 : « Je me réserve pour écrire l'histoire du nouvel Empire, quand *Charlemagne* le fondera. » Cf. plus haut, p. 81. Il célèbre le Code civil, conçu vainement par *Charlemagne*. Cf. p. 206. Le soir de l'exécution du duc d'Enghien, il est le seul à donner la réplique au Premier Consul dans le silence général, et lui parle de *Charlemagne* (Rémusat, I, 331), etc... — « Tout habile et réfléchi qu'était l'Empereur, dit d'autre part Barante (I, 144), il obéissait souvent à son imagination. Les souvenirs, les pompes solennelles, les noms, l'histoire envisagée sous un aspect épique ou théâtral, agirent plus d'une fois sur ses projets. » — Talleyrand, rapporté par Mme de Rémusat, dit du Premier Consul :

Aussi a-t-il pleinement l'oreille du Maître qui lui a dit pendant les négociations du sacre : « Il n'y a que vous ici qui ayez le sens commun (1) ! » Ce disant, ne le mettait-il pas hors de pair ?

Et quelques jours plus tard, proclamant, dans sa harangue au Pape (1er décembre 1804), que « toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques », Fontanes proclamait en même temps, et solennellement, sa propre doctrine dont ces journées sont aussi le triomphe. C'est celle qu'il a enseignée à Chateaubriand. Mais l'élève, engagé trop tôt peut-être, a manqué de maturité et de souplesse.

« Une combinaison de république romaine et de Charlemagne lui tournait la tête. » (Rémusat, I, 359.) Dans une dépêche de 1806 adressée par l'Empereur à Fesch, on trouve : « Dites bien que j'ai les yeux ouverts, que je ne suis trompé qu'autant que je le veux bien, *que je suis Charlemagne*, l'épée de l'Église, leur Empereur, que je dois être traité de même. » (Dépêche citée dans Fréd. Masson, III, 357.) M. Fréd. Masson a d'ailleurs parfaitement noté cette influence de Fontanes : « Nul doute qu'il n'ait été pour beaucoup, à l'origine, dans les théories carolingiennes, dans l'idée de rattacher la quatrième à la seconde dynastie, et de faire de Napoléon le successeur de Charlemagne. » (*Napoléon et sa famille*, I, 393.)

(1) Artaud, *Histoire de Pie VII*, I, 496.

CHAPITRE VI

APAISEMENT

Déplacements sans joie. — Voyage en Auvergne, au mont Blanc (1805). — Les premiers livres des *Martyrs* et leur signification. — Chateaubriand collaborateur du *Mercure*. — Ses hésitations. — Apaisement relatif et quasi-ralliement. — Départ pour l'Orient (13 juillet 1806).

Rien de plus profondément triste que Chateaubriand à son retour de Villeneuve. Comme la tristesse le rapproche toujours de ses amis des deux sexes, à peine rentré à Paris, il lance à Chênedollé (12 janvier 1911) ce court billet :

Je suis enfin revenu de Villeneuve pour ne plus y retourner cette année. Je vous attends; votre lit est prêt, ma femme vous désire (1). Nous irons nous ébattre dans les vents, rêver au passé et gémir sur l'avenir Si vous êtes triste, je vous préviens que je n'ai jamais été dans un moment plus noir : nous serons comme deux cerbères aboyant contre le genre humain. Venez donc le plus tôt possible. Mme de C[ustine] doit vous avoir un passeport. Venez; le plaisir que j'aurai à vous embrasser me fera oublier toutes mes peines. Mille tendres amitiés (2).

Nous savons les causes de cette tristesse si profonde. N'y revenons pas.

Quant à Mme de Custine, il la voit tous les jours; son infortune le ramène à elle, et elle en profite, car elle écrit à Chênedollé (16 mars 1805) :

Depuis que je suis ici, il n'a pas passé un jour sans venir me voir. Il n'est pas parfait, mais il est mieux. Je ne suis pas heureuse, mais je suis un peu moins malheureuse... (3).

De ce retour de Villeneuve à Paris, jusqu'au départ pour le

(1) Honni soit qui mal y pense !
(2) *Correspondance*, I, 208.
(3) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 322.

voyage d'Orient, il y a dix-huit mois, période de retraite et d'inaction forcée, mais qui pèse : deux hivers passés à Paris et le reste du temps fort coupé de voyages et de déplacements, régime d'un homme qui ne peut tenir en place et qui s'ennuie.

Au printemps de 1805, déménagement et établissement place Louis XV, dans l'hôtel monumental de la marquise de Coislin, mais tout en haut, sous les toits.

Après cette installation, un mois à Méréville chez M. de Laborde, avec Mme de Chateaubriand (1) ; puis un déplacement chez Molé, à Champlâtreux ; puis un projet de voyage en Suisse, qui avorte, et, au lieu de cela, quinze jours à Fervaques (7 juillet 1805), toujours avec l'immanquable convocation de Chênedollé (2).

Puis départ de Mme de Chateaubriand avec Mme de Coislin, qui l'emmène à Vichy, où Chateaubriand rejoint sa femme, et là, après un court séjour, projet d'un nouveau voyage « afin, est-il dit dans les *Mémoires* (3), de nous éloigner pendant quelque temps des tracasseries politiques ».

Quelles tracasseries ? Celles de la police impériale ? Autour de Chateaubriand, on n'en trouve pas trace à cette époque. Il est plus que probable qu'on doit l'entendre des regrets rongeurs de l'ambition déçue, auxquels il faut s'arracher par une diversion opportune.

Ici se place le voyage d'Auvergne, par Clermont, Thiers et Roanne, suivi du voyage au mont Blanc, par Lyon, où l'on prend le fidèle admirateur Ballanche ; « il allait partout où on le menait, sans qu'il y eût la moindre affaire (4) ».

De Genève, Chateaubriand poussa jusqu'à Coppet et y vit Mme de Staël. Il n'a pas gardé de cette entrevue un souvenir agréable. Comme lui célèbre, et par les Lettres, comme lui opposante, comme lui regrettant d'être tenue à l'écart des conseils du gouvernement, cela eût dû les rapprocher. Mais elle était riche, et lui pauvre !

(1) *Cahier rouge*, p. 10.
(2) Lettre de Mme de Custine à Chênedollé, du 21 juillet 1805. Dans SAINTE-BEUVE, II, 323.
(3) II, 478.
(4) *O.-T.*, II, 480.

Je la trouvai seule au fond de son château, qui renfermait une cour attristée. Je lui parlai de sa fortune et de sa solitude, comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur : je la blessai... Qu'était-ce à mes yeux que cette infélicité de vivre dans ses terres, avec les conforts de la vie? Qu'était-ce que ce malheur d'avoir de la gloire, des loisirs, de la paix, dans une riche retraite à la vue des Alpes, en comparaison de ces milliers de victimes sans pain, sans nom, bannies dans tous les coins de l'Europe, tandis que leurs parents avaient péri sur l'échafaud ?

Notons qu'il se calomnie. Cela lui arrive. Il eût été riche comme elle, qu'il ne s'en fût pas moins consumé d'inaction et d'ambition déçue dans quelque confortable château, tout comme dans son grimpoir de la place Louis XV. Il n'était pas de ceux que la richesse contente, ce qui est à son honneur, mais il n'en est pas moins vrai que la pauvreté l'enrageait.

De Genève, on s'en alla au mont Blanc, et l'on revint à Genève, où Chateaubriand ne se sentit point le goût de revoir Mme de Staël, bien que celle-ci, paraît-il, s'y attendit (1). Par contre, on rencontra M. de Forbin, probablement déjà rencontré à Rome, et ce fut encore une rencontre amère pour des raisons analogues. Pourtant le peintre gentilhomme, artiste et « cousin de l'arc-en-ciel », eût dû plaire à l'écrivain gentilhomme ; mais « ses yeux avaient une protectrice pitié ; j'étais pauvre, humble, peu sûr de ma personne, et je ne tenais pas dans mes mains puissantes le cœur des princesses ». Entendez que M. de Forbin, favori de Paulette Borghèse, autre souvenir de Rome, était ou allait être son chambellan. Hélas ! Chateaubriand qui n'était plus rien, eût pu l'être, chambellan, d'elle, ou encore d'Élisa Bacciochi, que Napoléon vient de faire souveraine de Piombino (28 mars 1805), puis de Lucques (24 juin). Et voilà comment M. de Forbin, malgré sa bonne volonté, ne procura qu'un « mauvais dîner », qu'on garda sur l'estomac jusqu'à ce qu'on le lui eût rendu, beaucoup plus tard, à l'ambassade de Rome, petit détail que les *Mémoires* ne nous laissent pas ignorer.

On visita la Chartreuse, précédé d'une recommandation du préfet de Grenoble Fourier, ce qui semble indiquer qu'on

(1) *Cahier rouge*, p. 19.

n'était pas trop persécuté pour le moment, et on ramena Ballanche à Lyon (1).

Ensuite on fit retour en cet asile de paix de Villeneuve, et là, Chateaubriand put constater avec un grand dégoût que cette vaine agitation ne lui avait pas procuré la diversion espérée.

Je suis revenu peu content des montagnes, écrit-il à Guéneau de Mussy (16 octobre 1805). J'habite Villeneuve depuis mon retour et ne serai à Paris que dans la première quinzaine de novembre. Je travaille peu ou point, et les dégoûts que je vous ai vus quelquefois pour le travail, je les éprouve à mon tour... Je fais des réflexions noires sur la vie qui m'ennuie. *Taedet animam vitae meae* (2).

Pourtant, il était allé demander aux montagnes le calme et l'oubli des grandeurs manquées. Ne l'ayant pas trouvé, il écrivit dans son *Voyage au mont Blanc,* que publia le *Mercure* du 1er février 1806 :

Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit vrai que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la terre : c'est lorsque l'on se retire loin du monde pour se consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue au service de l'humanité, un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix et la joie sur des roches désertes; mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des orages... (3).

Comme l'âme agitée de Chateaubriand n'avait pas de sérénité à répandre au dehors, la montagne, elle aussi, le déçut.

Puis nouveau départ, cette fois pour Méréville, où on passe l'automne.

Enfin, l'hiver venu, l'hiver d'Austerlitz, retour et séjour à Paris dans les combles de l'hôtel Coislin « dans cette grande solitude de nos colonnes », comme dit Chateaubriand (4).

Solitude d'ailleurs relative, car le soir on réunissait des amis, presque tous attachés à la cour de Bonaparte, et au nombre desquels figurait naturellement Fontanes.

(1) *Cahier rouge,* p. 23.
(2) Dans Sainte-Beuve, *Chateaubriand,* II, 364.
(3) Passage reproduit dans les *Mémoires,* II, 481,
(4) A G. de Mussy, 16 octobre 1805.

Mme de Chateaubriand, qui rapporte le fait, l'explique ainsi :

Sous l'Empire, les personnes d'opinion contraire pouvaient se voir sans s'arracher les yeux, ce qui devint impossible sous les Bourbons, et par la raison que les opinions tranchées se pardonnent et se respectent, au lieu que les nuances d'opinion se chicanent perpétuellement, chacune ayant la prétention d'arriver au même but avec des moyens différents. On voit par exemple un républicain et un royaliste vivre dans la meilleure intelligence, tandis qu'un royaliste d'une façon et un royaliste d'une autre se font une guerre à mort (1).

Le lecteur verra là le point de vue incomplet de la femme du monde, qui tient salon et que préoccupe avant tout l'établissement et le maintien des relations de société. Il faut ajouter à ces explications un sentiment que beaucoup de ceux qui servirent l'Empire n'ont jamais perdu (dont Fontanes, Pasquier et de mieux placés encore : Talleyrand, Fouché), même au moment des triomphes les plus enivrants : celui de l'instabilité du régime et de l'incertitude du lendemain, sentiment si répandu dans l'entourage immédiat de l'Empereur que lui-même le percevait. Il s'en rendait compte quand il disait en parlant de sa dynastie :

Pour qu'elle dure, il faut que je vive encore vingt-cinq ans, et que mon fils soit un grand homme (2).

Ce sentiment-là, qu'on retrouve du reste à toute époque sous les régimes dont l'avenir n'est pas sûr, ou qui faiblissent, explique bien des choses, des modérations, des ménagements, des réserves, chez ceux dont la politique est de recueillir les profits en évitant la solidarisation définitive et irrémissible ; il explique aussi, chez ceux qui ont intérêt à exiger à tout prix cette solidarité, des violences, des coups de force autrement peu intelligibles, comme l'exécution du duc d'Enghien. Et c'est, par parenthèse, à la présence diffuse d'un tel sentiment dans l'atmosphère politique, qu'on peut, en perçant les apparences, mesurer la solidité des régimes.

D'ailleurs Chateaubriand n'avait pas pour amis que des sou-

(1) *Cahier rouge*, p. 28.
(2) Barante, I, 145.

tiens (ou parasites) de l'Empire; il en avait d'autres, dont quelques-uns fort suspects, et d'un royalisme notoirement inaltéré. Mme de Custine, la première, car d'être amie de Fouché, qu'est-ce que cela prouvait, dans n'importe quel sens? Et Mme de Mouchy, et Mme de la Briche, signalée par Bonaparte lui-même à Réal comme suspecte (8 février 1804) (1). Et Bertin, cet ami d'Italie, en faveur duquel Chateaubriand s'est entremis instamment auprès de Mme de Custine pour qu'elle agît sur Fouché, plus important que jamais depuis qu'il est redevenu ministre de la Police générale avec l'Empire; car en ce moment, Chateaubriand, tout disgracié qu'il est, protège Bertin, qui le lui rendra plus tard en monnaie pareille. Mais, en attendant, Bertin, que Napoléon qualifie d'*agent d'intrigue et de trahison* et auquel il songe déjà à enlever son *Journal des Débats* (2), Bertin est une connaissance assez compromettante et dangereuse.

Quant à Chateaubriand lui-même, quels sont, politiquement parlant, ses sentiments d'alors? Vis-à-vis du gouvernement impérial : ceux d'un mécontent, d'un homme que l'on a sacrifié contre toute justice, ou forcé de se sacrifier, qui, ayant été à la peine, s'est vu privé de l'honneur. Mais peut-être pourrait-on revenir là-dessus si les circonstances, ou les gens, s'y prêtaient un peu. Ce qui est définitif et radical, c'est la haine qu'il a vouée à la Révolution, à son esprit et à ses hommes.

On le voit à l'œuvre en train. En septembre de l'année précédente (1804), il travaillait déjà au troisième livre des *Martyrs* (3), description (si discutée dans la suite) du ciel, séjour des bienheureux, qui vraisemblablement fut écrite en grande partie dans la paix de Villeneuve (septembre 1804-janvier 1805). Elle doit sans doute à cette circonstance, autant qu'à son sujet, d'être purgée des passions terrestres.

(1) « Mme de la Briche, place de la Ville-l'Évêque, est une femme assez riche, tenant une société de beaux esprits. Hyde a fréquenté souvent cette maison; il est possible qu'il y soit encore caché. Elle a une très belle campagne à huit lieues de Paris, appelée *Le Marais*. » (LECESTRE, *Lettres de Napoléon*.)

(2) LECESTRE, Napoléon à Fouché, 22 mai 1805.

(3) Lettre du 8 septembre 1804 à Mme de Custine ; « Je fais un troisième livre... » (*Correspondance*, I, 197.)

Mais dès le quatrième livre, l'auteur, de retour à Paris (1), en vient au gouvernement et à la cour de Dioclétien. Alors le plus récent passé et la plus contemporaine actualité transparaissent en d'assez claires allusions pour bien montrer que l'auteur, même retiré à l'écart de la lutte, pense et sent toujours en militant, frémit encore des passions qui, sans doute, l'ont perdu.

C'est bien l'auteur du *Génie du christianisme,* l'ami de Fontanes et le démissionnaire de 1804, qui peint son Dioclétien comme il voit Napoléon : général habile, porté au pouvoir par la victoire et son puissant génie, mais entouré de conseillers pervers et dangereux, auxquels il résiste et cède alternativement :

Dioclétien a d'éminentes qualités. Son esprit est vaste, puissant, hardi : mais son caractère, trop souvent faible, ne soutient pas le poids de son génie... (2).

Heureux l'Empire, si l'Empereur était libre de déployer sur lui son administration bienfaisante; mais, à côté de l'Empereur, trône le malfaisant génie de la Révolution, qui, dans les *Martyrs,* s'appelle Galerius, brute plébéienne, élevée jusqu'au pied du trône par le hasard des événements, ennemi acharné des chrétiens. Il n'a pu encore vaincre tout à fait la modération de l'Empereur :

Dioclétien nous estime au fond de l'âme; il sait que nous composons aujourd'hui la meilleure partie des soldats de son armée (entendez : *ex-royalistes, nous sommes encore, de tempérament et d'habitudes, les meilleurs monarchistes) ;* il compte sur notre parole quand nous l'avons une fois donnée *(plus douteux);* il nous a même rapprochés de sa personne : Dorothée, premier officier de son palais, est un chrétien remarquable par ses vertus *(pensons à Fontanes).* Vous verrez bientôt que l'impératrice Prisca et sa fille, la princesse Valérie, ont embrassé secrètement la loi du Sauveur *(pensons à Joséphine, si souvent dernier espoir et suprême recours des royalistes, émigrés, catholiques, en détresse).* Reconnaissants des bontés de Dioclétien, et vivement touchés de la confiance qu'il leur accorde, les fidèles forment autour de lui une barrière presque insurmontable. Galerius le sait, et sa rage en est plus animée, car il voit que pour atteindre à l'Empereur, *dont l'ingrat*

(1) Les livres IV et V sont achevés au printemps de 1805, puisque Fontanes a lu les cinq premiers livres en mai.

(2) *Martyrs,* IV.

envie peut-être la puissance, il faut perdre auparavant les adorateurs du vrai Dieu.

C'est bien là ce que tâchent de faire entendre à Napoléon, toutes les fois qu'ils en ont l'occasion, lesdits Fontanes, Fiévée et consorts : qu'il n'a pas de pires ennemis que les révolutionnaires, parce qu'ils sont secrètement jaloux de son pouvoir, ni de plus ferme soutien que le parti clérical et monarchique, et que, s'il comprend ses intérêts, il ôtera les premiers de leurs places, fonctions et dignités, pour y mettre les seconds. Et, par parenthèse, on peut se demander qui parle ici, si c'est encore le démissionnaire de 1804, ou un postulant qui aspire à de nouvelles fonctions.

Mais, après l'Empereur que l'on ménage, que l'on flatte presque, voici ceux qu'on n'épargne pas, ceux qu'on hait : les destructeurs de la morale et de la société, les ennemis mortels des chrétiens, les « sophistes ». On fait plus que flétrir, on dénonce ces idéologues du passé « dont les mœurs et opinions seraient un objet de risée, si nos folies n'étaient trop souvent le commencement de nos crimes » ; qui « attaquent les chrétiens, célèbrent la médiocrité, vivent aux pieds des grands et demandent de l'or » ; qui « *prêchent la république dans le sein de la monarchie* », et « prétendent qu'il faut renverser la société afin de la reconstruire sur un plan nouveau ». Voilà des choses que les « sophistes » de ce temps, un peu trop clairement visés, ne pardonneront pas à l'auteur, trois ou quatre ans plus tard, quand paraîtront les *Martyrs*.

Enfin, qu'on relise les livres IV et V, composés vraisemblablement dans ces premiers mois de 1805; on y retrouvera l'écho douloureux des tout récents déboires.

Eudore, à Rome, pris entre les chrétiens que gouverne l'évêque Marcellin, « chef de l'Église universelle », et les sophistes de la cour de l'Empereur (1), condamné par les apparences, et, quoique sans reproche, accusé de trahison des deux côtés, en butte à la fois à la suspicion des chrétiens et aux attaques des courtisans, placé dans une position si pénible qu'il

(1) Que Chateaubriand place, comme on sait, non pas à Nicomédie, mais à Rome, parce qu' « un lecteur moderne ne se représente guère un Empereur Romain autre part qu'à Rome ». (Première préface des *Martyrs*.)

est près d'attenter à sa vie, sauvé des pires disgrâces par la protection du prince Constantin, mais, « comme il fallait bien qu'un seul fût sacrifié pour tous selon l'usage des cours », finalement exilé de Rome et envoyé sur le Rhin à l'armée de Constance; cet Eudore, nous le connaissons depuis que nous avons vu Chateaubriand à Rome dénoncé au Premier Consul par les sophistes de Paris, et à Pie VII par Consalvi et la Curie romaine, avec le « *poignard italien* dirigé par la *philosophie française* suspendu sur le cœur », ne trouvant rien à se reprocher, lui non plus (1), à demi tiré d'affaire par la protection d'Élisa Bacciochi, et, pour finir, expédié de Rome, non sur le Rhin, mais sur le Rhône, à Sion.

Voilà des confidences passionnées que le public, mal renseigné, ne comprendra peut-être qu'imparfaitement, mais qui ne trahissent qu'une bien incomplète résignation.

Maintenant, sachons que la composition des *Martyrs* n'absorbe pas toute l'activité de Chateaubriand, et regardons du côté du *Mercure*. Là aussi, nous verrons Chateaubriand, ennemi implacable de la Révolution, de ses principes, de son esprit, observer à l'égard de Napoléon une attitude bien moins décidée, se reprendre à l'admirer et se laisser inspirer, par de nouvelles poussées ambitieuses, des velléités de le servir encore.

Le *Mercure* n'a pas cessé d'être l'organe du parti clérical et absolutiste, toujours en guerre ouverte avec la Révolution et avec la philosophie du dix-huitième siècle au nom de la religion et des traditions monarchiques du grand siècle. Delalot, qui est une doublure de Bonald, Fiévée, Mme de Genlis, en sont pour le quart d'heure les colonnes, et Fontanes, s'il ne le dirige effectivement, l'inspire encore.

Fontanes est plus en faveur que jamais. Élu premier candidat pour la présidence du Corps législatif, et maintenu président à la session de 1805, il est ainsi payé de ses manifestations oratoires, de ses prudentes et flatteuses adresses, et même des morceaux où, collaborateur anonyme et discret (2), il habille

(1) A Fontanes, 8 novembre 1802 : « Je puis dire que je sors de cet emploi *irréprochable*... » Et on lit dans les *Martyrs* (V) : « *Sans avoir rien à me reprocher*, je fus accusé de toutes parts... »

(2) Rémusat, III, 204.

de sa rhétorique toujours décente l'âpre verbe du Charlemagne corse.

Il est vrai que cela l'oblige, quoiqu'il en ait, à s'engager toujours un peu plus. Ne s'est-il pas laissé aller à prononcer ces graves paroles, bien trop catégoriques, qu'on lut au *Moniteur* du 26 nivôse an XIII (16 janvier 1805) :

La première place était vacante, le plus digne a dû la remplir : en y montant, il n'a détrôné que l'anarchie.

De méchantes mémoires conserveront ce texte, et on le rafraîchira cruellement en 1814.

Mais nous n'en sommes pas là. En attendant, le *Mercure,* suivant sa ligne, fait bon marché de la légitimité, pourvu que le parti attire à lui tout ce qu'on peut gagner de pouvoir sous un maitre comme Napoléon. Il diffère en cela du *Journal des Débats* des Bertin et de Geoffroi, non moins acquis à la réaction religieuse et monarchique, mais suspecté par Napoléon d'attachement tenace à la légitimité. L'un compte comme ami, l'autre comme ennemi.

Or, notez ceci : Chateaubriand, ami de Fontanes et ami de Bertin, pouvant choisir, ne collabore nullement au *Journal des Débats,* mais au *Mercure,* aux côtés d'un Fiévée, gazetier privé et secret de l'Empereur (après l'avoir été de Louis XVIII) (1), et c'est là déjà un choix significatif.

Ce *Mercure* est d'ailleurs une maison où l'on sait s'entr'aider, tout en menant le bon combat. C'est là que l'on constate (10 mars 1804) le succès persistant du *Génie du christianisme* (six éditions en deux ans), « tandis que les ouvrages des sophistes restent dans les boutiques des libraires », ce qui est, dit le rédacteur, consolant.

Voici Guéneau de Mussy qui s'avise de publier une nouvelle édition de Rollin. Chateaubriand l'annonce complaisamment (2 mars 1805). Il constate, lui aussi, que « la philosophie, jadis trop féconde, semble à présent menacée de stérilité, tandis que la religion fait éclore chaque jour de nouveaux talents et voit se multiplier ses disciples... » Et il continue :

(1) Sur cette spécialité de Fiévée, cf. PASQUIER, I, 406.

Un symptôme non moins équivoque du retour des esprits aux idées saines, c'est la réimpression des livres classiques que l'ignorance et ce dédain ridicule des philosophes avaient rejetés...

Cela est pour le parti. Voici pour Fontanes :

Cette belle entreprise est dirigée par un homme qui conserve le dépôt sacré des traditions et de l'autorité des siècles, et qui méritera dans la postérité le titre de restaurateur de l'école de Boileau et de Racine...

Il y en a un peu aussi pour Guéneau de Mussy, comme de juste, mais il y en a davantage pour Molé, car on prépare dans le parti le lever de cette jeune étoile du ralliement, qui n'a pas encore dépassé l'horizon.

On en attend beaucoup. Le Premier Consul lui a fait faire des offres indirectes en 1803, lors de l'institution des auditeurs au Conseil d'État (1). Molé a préféré se réserver encore quelque temps. Maintenant, malgré l'affaire de Vincennes, survenue si mal à propos, ayant assez attendu et réfléchi, il se dispose à entrer en ligne parmi les aspirants hommes d'État, et, pour se préparer les voies, il achève de confectionner un livre de théories absolutistes.

Afin de contrôler et de fortifier sa jeunesse, il fait appel à la sagesse de Joubert et à l'amitié de Chateaubriand; mais c'est modestie, car il n'a pas besoin d'eux pour savoir ce qu'il faut dire et ne pas dire. Il connait les goûts et les idées de Napoléon, sa haine de l'idéologie, son amour du fait, son antipathie pour l'Angleterre et ce qui en vient, et, par-dessus tout, son instinct dominateur et despotique. On lit dans l'Avant-Propos des *Essais de morale et de politique* (2) :

L'auteur de ces *Essais*, convaincu de la faiblesse de son talent, s'est rangé modestement du côté de l'expérience. Il ne sait pas s'élever au-dessus des faits; il est le jouet des preuves quand il raisonne, etc...

Et qu'a-t-il vu dans les faits? Que le seul gouvernement qui convienne à la nature de l'homme est la monarchie absolue, et que la monarchie anglaise est un gouvernement contre nature.

Qu'on s'étonne après cela que l'Empereur ait manifesté « un

(1) Barante, I, 145.

(2) « Livre conçu dans l'esprit de réaction ultra-monarchique qui prédominait à cette époque, mais écrit dans un langage grave et sobre, qui sentait le dix-septième siècle. » (De Broglie, *Souvenirs*, I, 40.)

goût spécial » pour Molé (1), et que, par contre, les hommes de la Révolution s'émeuvent!

Il faut lancer le nouvel adepte que Fontanes pousse pour remplacer celui qui a, politiquement, si mal réussi. Fontanes se chargera lui-même de l'annoncer dans les *Débats,* et son article motivera une amère récrimination de Fouché, à qui l'Empereur ne pourra s'empêcher de donner raison sur le moment (2). Mais il faut un article à effet dans le *Mercure,* et ce n'est pas assez pour cela d'un lourdaud comme Delalot; c'est la plume de Chateaubriand qu'on réclame.

Voilà Chateaubriand un peu embarrassé, car, outre que Molé est un ami, comment ne pas satisfaire le commun patron, Fontanes? D'autre part, comment louer un ouvrage aussi évidemment tendancieux, quand on s'est posé en désapprobateur du régime, et qu'en dirait-on dans la société légitimiste?

Chateaubriand s'en tire de son mieux en célébrant (3) « le dernier descendant d'une de ces nobles familles de magistrats qui ont si longtemps illustré la France », — en tirant l'auteur de son bord autant qu'il peut, comme adversaire de la monarchie anglaise, comme ennemi de la philosophie du dix-huitième siècle, — en louant le ton, le style, la mesure et la gravité du langage, tout ce qui est extérieur et de forme; mais, sur l'essentiel, on trouve ceci :

Au reste, il y a dans cet ouvrage un assez grand nombre d'opinions que nous ne partageons pas avec l'auteur. Il soutient par exemple *qu'il existe un degré de civilisation qui exclut le despotisme et le rend impossible; qu'il y aurait trop de lumière à éteindre; qu'il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote, etc..* C'est contredire, il nous semble, répond Chateaubriand, le témoignage de l'histoire. Nous serait-il permis de faire observer à l'auteur que la corruption des mœurs marche de front avec la civilisation des peuples, et que, si la dernière présente des moyens de liberté, la première est une source inépuisable d'esclavage? *Il n'y a point de despotisme où l'on crie au*

(1) Pasquier, II, 61.

(2) On lit dans les *Mémoires* de Fouché à propos des *Essais* : « C'était l'apologie la plus inconvenante du despotisme tel qu'on l'exerce au Maroc. Fontanes fit le plus grand éloge de cet écrit dans le *Journal des Débats*. Je m'en plaignis. L'Empereur blâma publiquement Fontanes... » (I, 347.)

(3) *Mercure*, 21 décembre 1805.

despote! Sans doute, quand le cri est public, général, violent, quand c'est toute une nation qui parle sans contrainte. Mais dans quel cas cela peut-il avoir lieu? Quand le despote est faible, ou quand, à force de maux, il a poussé à bout ses esclaves. Mais si le despote est fort, que lui importeront les gémissements secrets de la foule ou l'indignation impuissante de quelque honnête homme? Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le plus rude despotisme produise un silence absolu, excepté chez les nations barbares. A Rome, sous les Néron même, et sous les Tibère, on faisait des satires et l'on allait à la mort.

Les noms sont antiques (un peu plus tard nous les retrouverons), l'allusion est voilée, mais le poing est tendu sous le voile. C'est bien un ennemi qui parle, et aussi clair qu'on pouvait alors parler. Il est à croire qu'on lut cela avec plaisir dans les salons royalistes, et sans plaisir dans les autres. Mais l'Empereur était à Vienne. Connut-il, ou non, l'article, on ne sait; en tout cas, grâce peut-être au pavillon protecteur du *Mercure*, cela passa.

Pour Molé, il ne fut pas satisfait. Entre lui et Chateaubriand, il y eut un froid, presque une brouille (1). Cependant cet article du *Mercure* ne devait pas lui nuire; Fontanes, peu après, lut son ouvrage à l'Empereur, qui fit de lui un auditeur au Conseil d'État, puis, quelques mois plus tard, un maître des requêtes, en attendant mieux (2).

Sur ce, le 26 janvier 1806, on vit l'Empereur victorieux rentrer à Paris au milieu de l'ivresse populaire. Après cette série de succès vraiment inouïs : Ulm, Austerlitz, Presbourg, ce retour triomphal était impressionnant. On sait qu'Austerlitz fut pour l'Empire ce que Marengo avait été pour le Consulat, la consécration glorieuse, d'ailleurs attendue, nécessaire, pour ainsi dire exigible, du fait par le fait. Mais comment la nation n'eût-elle pas été satisfaite? On avait craint une longue guerre; et, trois mois après les premiers coups de canon, la paix faite, les drapeaux des coalisés affluaient à Notre-Dame!

Il y avait de quoi réfléchir pour ceux des opposants qui n'étaient pas irréductibles, et quant à ceux qui avaient déjà

(1) Déjà dans une lettre à Joubert du 29 avril 1805, Molé s'était plaint des observations de Chateaubriand sur son ouvrage.

(2) RÉMUSAT, II, 320; — BARANTE, I, 147.

servi le vainqueur, l'ayant servi, ne pouvaient-ils le servir encore? Mobile, excuse, prétexte, la gloire était là pour tout couvrir.

Il y a lieu de croire que Chateaubriand, dans sa retraite, ne fut pas inaccessible à ce genre de sentiments.

Le 8 mars 1806, le *Mercure* publia un nouvel article de lui sur une édition récente des *Mémoires de Louis XIV*. On remarqua avec curiosité que, sous une forme assez enveloppée, l'auteur y mêlait aux thèmes monarchiques et à la célébration du Grand Roi et du Grand Siècle, variations brillantes sur des airs connus, un chant moins attendu qui ressemblait fort à une exaltation de l'esprit conquérant identifié avec le génie de la race.

Rappelant que Louis XIV avait créé l'armée française et environné la France de places fortes, Chateaubriand prétendait que ce monarque regrettait le temps où ses sujets étaient les maîtres du monde, c'est-à-dire le temps de *Charlemagne ;* il disait qu'en remontant plus haut dans l'histoire, on voyait les Gaulois subjuguant la terre et prenant Rome ; que *Gaulois* veut dire *voyageur ;* que seuls les Gaulois bravèrent Alexandre ; que tous les lieux célèbres de l'univers ont été assujettis aux Gaulois ; que, comme mercenaires ou auxiliaires, ils ont fait la force de tous les conquérants ; qu'à la bataille d'Actium ils disposèrent des destinées du monde en se rangeant sous les drapeaux d'Auguste, etc.

Comment ne pas remarquer l'évidente actualité de ces allusions, cette significative évocation de Charlemagne, qui paraissait amenée d'un peu loin et sentait son Fontanes, et cette sorte d'hommage au génie des conquêtes, où l'on ne pouvait pas ne pas voir un hommage indirect à l'Empereur victorieux?

Savait-il ce que disait Napoléon :

La meilleure manière de me louer, c'est d'écrire des choses qui inspirent des sentiments héroïques à la nation, à la jeunesse et à l'armée (1).

C'était le Chateaubriand du Consulat que réveillaient les tambours revenus d'Austerlitz. Mais le Chateaubriand de 1806

(1) Rapporté par THIERS, *Consulat et Empire*, VII, 425.

avait à ménager de nouvelles amitiés, contractées dans l'autre camp; faire un pas de plus eût été rompre des engagements qui, pour n'être que moraux et tacites (encore n'est-il pas sûr qu'ils ne fussent que cela?) n'en entravaient pas moins sa démarche.

Ce morceau déplut, comme de juste, aux intransigeants :

Il semble, remarque aigrement Peltier (1), voir le peintre d'*Atala* conseiller et prédire à Napoléon la conquête de l'univers !

Aussi le langage de Chateaubriand, vers ce temps, est-il singulièrement embarrassé, équivoque et même contradictoire.

Dans cet article du *Mercure* du 8 mars, où, semblait-il, c'était le fils du corsaire, impatient d'action, bien plus que l'homme de lettres illustre, qui tenait la plume, il avait avancé qu'un roi ne devait point se faire auteur et « descendre dans une lice où la victoire même n'est presque jamais sans honte parce que l'adversaire est presque toujours sans noblesse ».

Le 27 avril, un abonné de la *Gazette de France*, dans une lettre à son journal, s'ébahit de ce propos, si malsonnant en telle bouche. Il fit remarquer que la plupart des grands auteurs anciens, Thucydide, Xénophon, Démosthène, César, Cicéron, Caton, Sénèque, Tacite, étaient des hommes d'État et des hommes d'action, affirmant d'autre part que l'amour des Lettres s'alliait fort bien à la noblesse de la naissance et à l'exercice des plus hautes fonctions, témoin Sully, Retz, La Rochefoucauld, Fénelon, et autres.

Mais l'abonné se fût sans doute encore plus étonné s'il eût su à quel point, en contredisant ainsi Chateaubriand, il se rencontrait avec sa pensée intime et profonde. Il ignorait que le passage visé n'avait été inspiré à Chateaubriand que par le désir de montrer, à ceux qui ne voulaient voir en lui qu'un écrivain infatué de gloriole littéraire, qu'il savait apprécier autre chose que les Lettres, et même leur préférer d'autres grandeurs. Mais l'abonné de la *Gazette de France* ne pouvait deviner cela.

Du reste, Chateaubriand comprit bien vite qu'il avait été trop loin, et que, n'étant connu que comme écrivain, quelles que

(1) *Ambigu* du 30 juin 1806.

fussent ses aptitudes, ses virtualités et ses préférences intimes, en dépréciant les Lettres, il se dépréciait.

Dans le *Mercure* du 3 mai, il fit paraître sa réponse ; on le vit alors, avec surprise, qui surabondait dans le sens de son correspondant, se désavouant lui-même publiquement. Mais comment eût-il étouffé le cri de son cœur quand on le mettait en demeure de s'expliquer sur une question qui, jusqu'ici, avait dominé, pour ainsi dire, toute son existence?

Loin de lui la pensée de rabaisser les Lettres! Il a seulement voulu dire que les hommes qui occupent un haut rang dans la société ont beaucoup à perdre en écrivant, s'ils n'ont pas de talent et manquent la gloire. Et après être revenu sur les *Essais* de Molé, pour qu'on sût bien qu'il ne rangeait pas leur auteur dans cette catégorie, il aborde le rôle consolateur des Lettres, et ici l'allusion à sa propre fortune devient visible à chaque ligne :

Quand, fatigués des orages du monde, vous vous réfugiez au sanctuaire des Muses, vous sentez que vous entrez dans un air tranquille dont la bénigne influence a bientôt calmé vos esprits. Cicéron avait été témoin des malheurs de sa patrie : il avait vu dans Rome le bourreau s'asseoir à côté de la victime par hasard échappée au glaive et jouir de la même considération que cette victime; il avait vu presser avec la même cordialité et la main qui s'était baignée dans le sang des citoyens, et la main qui ne s'était levée que pour les défendre ; il avait vu la vertu devenir un objet de scandale dans un temps de crime, comme le crime est un objet d'horreur dans un temps de vertu ; il avait vu les Romains dégénérés pervertir la langue de Scipion pour excuser leur bassesse, appeler la constance entêtement, la générosité folie, le courage imprudence, et chercher un motif intéressé à des actions honorables pour n'avoir pas la douleur d'estimer quelque chose ; il avait vu ses amis se refroidir peu à peu pour lui, leurs cœurs se fermer aux épanchements de son cœur, leurs peines cesser d'être communes avec ses peines, leurs opinions changer par degré : ces hommes emportés et brisés tour à tour par la roue de la fortune l'avaient laissé dans une profonde solitude..

Que fit Cicéron dans une situation aussi triste ? Il eut recours à l'étude et les Lettres le consolèrent.

Les Muses, qui nous permettent de choisir notre société, sont d'un puissant secours dans les chagrins politiques. Quand vous êtes fatigués

de vivre au milieu des Tigellin et des Narcisse, elles vous transportent dans la société des Caton et des Fabricius.

Puis voici l'éternelle, la cuisante et détestable incrimination :

On dit : « Les gens de Lettres ne sont pas propres au maniement des affaires. » Chose étrange, dit Chateaubriand, que le génie nécessaire pour enfanter l'*Esprit des Lois* ne fût pas suffisant pour conduire le bureau d'un ministre !

Et de citer à son tour Cicéron, Démosthène, César, etc.

Après quoi, c'est le Chateaubriand déçu et dégoûté de l'action par les déboires éprouvés qui reparaît, avec le conseil donné aux hommes de Lettres de ne pas envier les premières places dans leur patrie, bien qu'ils soient très capables de les remplir :

On ne leur fait pas une grâce en les investissant des charges de l'État : ce sont eux au contraire qui, en acceptant ces charges, font à leur pays une véritable faveur et un très grand sacrifice...

Et ici, avec les allusions, les souvenirs amers se pressent de nouveau :

Plus délicats que les autres hommes, combien ne seraient-ils pas blessés à chaque heure de la journée ! Que d'horribles choses pour eux à dévorer ! Avec quels personnages ne seraient-ils pas obligés de vivre et même de sourire ! En butte à la jalousie que font toujours naître les vrais talents, ils seraient incessamment exposés aux calomnies et aux dénonciations de toutes les espèces ; ils trouveraient des écueils jusque dans la franchise, la simplicité ou l'élévation de leur caractère ; leurs vertus leur feraient plus de mal que des vices, et *leur génie même les précipiterait dans des pièges qu'éviterait la médiocrité*. Heureux s'ils trouvaient quelque occasion favorable de rentrer dans la solitude, avant que la mort ou l'exil vînt les punir d'avoir sacrifié leurs talents à l'injustice des cours !

Dira-t-on que les gens de Lettres ont toujours flatté la puissance ? Mais cette faiblesse est malheureusement commune à tous les hommes ; seulement la turpitude des gens de Lettres est connue, celle des autres est ignorée.

Enfin ce parallèle :

Il me reste à parler de la célébrité littéraire. Elle marche de pair avec celle des grands rois et des héros : Homère et Alexandre, Virgile et César occupent également la voix de la Renommée. Disons de plus que la gloire des Muses est la seule où il n'entre rien d'étranger. On

peut toujours rejeter une partie du succès des armes sur les soldats ou sur la fortune : Achille a vaincu les Troyens à l'aide des Grecs ; mais Homère a fait seul l'*Iliade*, et, sans Homère, nous ne connaitrions pas Achille.

Il est clair que cet article est d'une autre inspiration que le précédent, et ainsi tout le Chateaubriand d'alors apparait dans ces morceaux où nous le voyons tiraillé entre deux dispositions contraires :

Le sentiment violent que le gentilhomme qu'il est, avec les goûts qu'il se connait, est fait pour agir, comme son père, comme ses pères ; que les Lettres, les « Muses » ne sont que l'honorable passe-temps d'un homme d'action en disponibilité ; que s'il les a cultivées avec succès, c'est tant mieux, et qu'il y reviendra peut-être toutes les fois qu'il aura des loisirs ; mais que jamais elles ne sauraient remplir une existence comme la sienne ;

Et d'autre part, le souvenir amer des déboires de son action passée ; la pensée calmante que les Lettres l'ont consolé et le consoleront encore ; qu'elles sont après tout le plus clair de son actif, son seul actif de gloire ; qu'il est ingrat de le méconnaître, et que ce qui est tout son passé pourrait peut-être bien être aussi tout son avenir.

Plus tard, beaucoup plus tard, dans les *Mémoires*, cela doit aboutir à cette harmonieuse conciliation :

Quant à moi, je ne me glorifie ni ne me plains de l'ancienne ou de la nouvelle société. Si dans la première, j'étais le chevalier ou le vicomte de Chateaubriand, dans la seconde, je suis François de Chateaubriand. Je préfère mon nom à mon titre (1).

Mais cette déclaration apaisée, il la fait, sa vie finie, alors qu'il faut bien la prendre comme elle est pour se présenter devant la postérité, et qu'au surplus elle lui a fourni d'assez belles satisfactions des deux sortes. En 1806, entre les deux natures, l'une avec plus de goût et des déboires, l'autre avec plus d'aptitudes et en tout cas plus de succès, il y a un rude et orageux conflit.

Quand on sait bien cela, on comprend la vraie signification

(1) *O.-T.*, I, 11.

du voyage d'Orient. Les motifs en sont restés obscurs. Nulle part Chateaubriand, variant suivant les époques, n'a fourni là-dessus que des explications partielles, incomplètes, et jamais totalement satisfaisantes.

Il y avait longtemps que Chateaubriand, né voyageur, il ne faut pas l'oublier, songeait à compléter ses connaissances par quelque course du côté de l'Orient, aux pays du soleil. L'Italie l'avait mis en goût, à supposer, comme il est bien possible, qu'il n'ait vu qu'en imagination la Floride et le pays des Natchez.

Le 16 juillet 1803, après les premiers démêlés avec Fesch, il écrivait succinctement de Rome à Chênedollé qu'il comptait faire « un saut à Athènes » avant de s'ensevelir définitivement dans la fameuse chaumière que son imagination situait alors dans les environs de Paris (1).

Un peu plus tard, de Rome encore (31 août 1803), il annonce à Guéneau de Mussy qu'il a demandé son rappel et il ajoute :

Je suis donc décidé, vers le printemps de l'autre année, à passer en Grèce. J'irai voir Athènes; je m'enfermerai ensuite trois mois avec les moines du Mont-Athos, pour parler un peu le grec. Je me rendrai à Constantinople, d'où je m'embarquerai pour la France. Je serai de retour à Paris pour l'hiver. Là j'exécuterai, si je puis, mon projet de retraite, et je mettrai un terme à tant de voyages, de sottises, et d'erreurs, en m'ensevelissant dans quelque hutte, sur le coteau de Marly. J'aurai alors vu tout ce qu'un honnête homme peut à peu près désirer de voir, les déserts américains, les ruines de Rome et de la Grèce, le commencement des mœurs orientales et asiatiques... (2).

Puis il parle des satisfactions qu'il en aura, mais, s'il est fort question, dans cette lettre, de ses dégoûts et de ses déceptions de secrétaire d'ambassade, il n'y est question ni de religion, ni de pèlerinage, et pas davantage d'une œuvre en train pour laquelle il aurait besoin de se documenter. Il a dit dans la Préface des deux premières éditions des *Martyrs* avoir commencé son ouvrage à Rome en 1802, « quelques mois après la publication du *Génie du christianisme* », et n'avoir pas cessé depuis lors

(1) *Correspondance*, I, 118.
(2) *Ibid.*, I, 124.

d'y travailler. Mais il le disait alors pour faire valoir son œuvre; ses lettres de cette époque ne le confirment pas, et il ne l'a pas répété dans les *Mémoires*. A Rome, il a songé un moment à ses *Mémoires* (1), mais nullement aux *Martyrs*, qu'il ne conçut qu'à Paris, quand il habitait rue de Miromesnil, au printemps de 1804 (2).

A l'origine du voyage d'Orient, on ne trouve donc pas plus les *Martyrs* qu'on n'y trouve l'idée toute religieuse d'un pèlerinage. Le voyage est conçu comme un voyage à exécuter pour lui-même, par un voyageur avide, comme tout vrai voyageur, de sensations neuves, d'émotions artistiques ou autres, à l'étroit où il est, heureux de changer de place, heureux aussi de compléter ses connaissances « d'honnête homme » avant de se terrer pour toujours ou pour longtemps.

En cette année 1805, où nous l'avons vu ne pouvant tenir en place, cet instinct voyageur se réveille plus vif, parce qu'il étouffe à Paris, parce qu'il manque d'air, même en France, dans la France de Napoléon et de Fouché.

C'est lui qui parle au cinquième livre des *Martyrs* par la bouche de Jérôme méditant auprès du tombeau de Scipion :

> Amis, les cendres du plus grand des Romains me font sentir notre petitesse et l'inutilité d'une vie dont je commence à être accablé. Je sens qu'il me manque quelque chose. Depuis longtemps je ne sais quel instinct voyageur me poursuit. Vingt fois le jour, je suis prêt à vous dire adieu, à porter mes pas errants sur la terre...

Cet instinct l'a poussé aux montagnes, sans le contenter, nous l'avons vu. Il le pousserait dès maintenant en Orient, si matériellement la réalisation d'un tel rêve n'était infiniment difficile quand on n'a pas d'argent pour vivre chez soi.

Mais n'exagérons rien. Si l'idée du voyage n'est pas venue de l'œuvre, pas plus d'ailleurs que l'œuvre n'est sortie du voyage, comment Chateaubriand n'eût-il pas pensé au coup de fouet que donnerait à son imagination une course à travers les pays où il promène d'avance son action et ses héros? Aussi son rêve ne peut-il que prendre corps davantage à mesure que l'ouvrage

(1) Cf. sa lettre à Joubert de décembre 1803.
(2) *O.-T.*, II, 469.

avance. Et certes l'ouvrage avance, puisque, le 31 mai 1805, Fontanes en a déjà lu les cinq premiers livres (1) et que, quand l'auteur partira pour de bon, en juillet de l'année suivante, le plan d'ensemble sera si bien arrêté et la plupart des chants si bien ébauchés qu'il n'y manquera plus que « la dernière main (2) ».

En même temps il aime fort Mme de Noailles, et voici que le goût enthousiaste de « l'aimable Dolorès » pour l'Espagne, ses mœurs, ses monuments, les souvenirs des Maures, détourne, un instant, son instinct voyageur vers une terre où cette fois les *Martyrs de Dioclétien* n'ont, même indirectement, rien à voir ni à gagner. Le 8 février 1806, il écrit à Chênedollé (3) qu'il partira en avril pour l'Espagne, où il passera deux mois « à voir les antiquités mauresques ».

Mais il ne part pas. Tout d'un coup, en mai 1806, c'est le « voyage de Jérusalem » qui est décidé (4). En juin, il va l'annoncer à Fervaques, et Mme de Custine, désolée, écrit à Chênedollé (24 juin) que « la chimère de Grèce est enfin réalisée », et que son ami va « enfin accomplir ce qu'il désire depuis si longtemps (5) ».

C'est donc que les obstacles ont été subitement abaissés. L'argent manquait. On l'a fourni. Qui? Il est difficile de le dire avec certitude. Ce n'est pas Mme de Custine. Serait-ce Mme de Noailles? Aucun indice. Vitrolles parle de quarante mille francs qui auraient été donnés à cet effet par « la princesse Élisabeth (6) ». Quelle princesse Élisabeth? Il semble que ce ne puisse être que l'Impératrice régnante de Russie, femme d'Alexandre Ier, donataire d'un des exemplaires de luxe du *Génie du christianisme*, sans doute intéressée à Chateau-

(1) Fontanes à Guéneau de Mussy, dans SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand*, II, 338.

(2) Début de l'*Itinéraire*. — On lit dans l'Examen des *Martyrs* : « Les *Martyrs* étaient achevés en grande partie, principalement le récit d'Eudore, lorsque je suis parti pour l'Orient. »

(3) Dans SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand*, II, 226.

(4) *Cahier rouge*, p. 28.

(5) Dans SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand*, II, 323.

(6) VITROLLES, *Mémoires*, II, à l'Appendice consacré à Chateaubriand, p. 463.

briand par l'intermédiaire de Mme de Krudener, ancienne amie de Mme de Beaumont. Nous y reviendrons.

En tout cas, pour un homme à qui l'air de France est devenu peu respirable, c'est la diversion salutaire et attendue. Le départ est immédiatement résolu, la date fixée.

Maintenant, rappelons-nous le passage fameux des *Mémoires* rapporté par Sainte-Beuve :

> Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur le voyage commencé au port de Desdémone et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer*. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore... Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire (1).

De la gloire pour me faire aimer! Mot contesté, mais à tort. Un vrai cliché sous sa plume, comme l'a montré M. Pailhès (2); et combien plus vraisemblable encore que vrai dans sa bouche!

Cette gloire, il pouvait certes la chercher et la trouver dans les Lettres où il l'avait déjà rencontrée. Mais ce n'est pas celle-là qu'il veut; à défaut de celle de politique et de l'homme d'État, il lui faut celle du voyageur et du pèlerin, toujours une gloire d'action.

Sainte-Beuve, qui ne veut voir en lui que l'homme de lettres, a fait un peu trop bon marché du pèlerin. Il s'est amusé à nous faire remarquer que Chateaubriand n'allait pas en Orient avec la foi de saint Louis (3). On peut le lui accorder. Mais à côté de la foi, il y avait le rôle, et Sainte-Beuve oubliait que Chateaubriand avait assumé celui de restaurateur de la religion, lequel avait été et était encore sa raison d'être littéraire et politique.

(1) Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 72.
(2) Pailhès, *Du nouveau sur Joubert*, p. 462.
(3) *Chateaubriand*, 20ᵉ leçon.

En maintenant l'attention sur des choses qu'on avait à cœur de ne pas laisser retomber dans l'oubli où les tenait le dernier siècle, il allait encore servir son parti. On le voit bien quand, après son départ, le *Mercure* publie de ses lettres :

Nous croyons faire plaisir aux lecteurs du *Mercure,* dira la rédaction (1), en lui donnant des nouvelles d'un voyageur auquel s'intéressent si vivement les amis de la Religion et des Lettres...

la religion étant nommée d'abord et avant les Lettres.

D'ailleurs Chateaubriand est resté en relations avec Saint-Sulpice et ces « chefs du clergé de France » qui l'ont si mal embarqué dans son aventure de Rome. Pendant son voyage, Saint-Sulpice fera tous les soirs, nous dit Joubert (2), une prière pour le voyageur, et même « une prière à laquelle il a beaucoup de foi ».

Ce serait donc ne voir qu'un côté de la réalité que de croire Chateaubriand parti pour « chercher des images ». Sans doute il a dit lui-même quelque part :

J'allais chercher des images, voilà tout (3).

Mais c'était à un moment où, comme nous le verrons, il avait justement intérêt à se montrer simple homme de lettres.

Sans parler de l'amour, il faut faire la part des goûts et des instincts profonds de l'homme, de l'ambiance politique et de l'humeur qui en est la conséquence, enfin du rôle à soutenir. Villemain, bien guidé là par les confidences de Fontanes, a vu assez clair sur ce point quand il a mentionné « un dégoût du temps et des lieux, un besoin de changer d'air et d'aller respirer quelque part, hors des limites de l'Empire », ajoutant que « la chose allait bien à son génie, à sa jeunesse, au caractère de son imagination, à sa vie tout entière et à l'attente du monde sur lui (4) ».

Dans les *Mémoires,* la vérité perce aussi entre ces lignes :

J'étais travaillé de tant de souvenirs et de pensées que je n'en pouvais plus. Demeuré seul derrière les chers objets qui m'avaient quitté,

(1) 16 août 1806.
(2) A Mme de Vintimille, 10 août 1806. *Correspondance de Joubert.*
(3) Première Préface de l'*Itinéraire.*
(4) Villemain, *Chateaubriand*, p. 147.

comme un marin étranger dont l'engagement est expiré et qui n'a ni foyer ni patrie, je frappais du pied la rive; je brûlais de me jeter à la nage dans un nouvel océan pour me rafraîchir et le traverser... (1).

Quant à Fontanes, qui est au courant de ses sentiments et de ses relations, et qui craint toujours quelque éclat, il n'est pas non plus fâché de le voir partir, regardant, dit encore Villemain, « comme salutaire la diversion d'une telle absence, devant la police de l'Empire (2) ».

Maintenant que son départ est décidé, en ce qui concerne ses rapports avec le gouvernement de Napoléon, dans quelles conditions va-t-il partir? et comment se fera son voyage?

La réponse est facile. Sans aller jusqu'à croire avec son concierge qu'il part « aux dépens du gouvernement » et pourvu d' « une belle place (3) », il n'est pas douteux qu'il ne parte en bons termes avec le gouvernement, que sa pérégrination sera suivie d'un œil favorable et qu'on s'emploiera même à la faciliter.

En effet, en dépit de sa démission déjà un peu lointaine, malgré les incartades de sa plume, et l'inégalité de son humeur, il reste un écrivain qu'on peut enfin espérer rallier comme tant d'autres, surtout depuis qu'il a semblé faire des avances; peut-être aussi, faut-il le dire? parce qu'on le sait besogneux et qu'on table là-dessus. Le gouvernement impérial sait qu'il n'a pas trop d'écrivains de valeur à son service. Il sait qu'Esménard, Chénier, Carion de Nisas, n'ont pas l'oreille du public parisien qui, ayant sifflé les *Pierre le Grand* et les *Cyrus* (4), applaudit malicieusement Raynouard (1805) parce qu'il voit une analogie entre ses *Templiers* et les Jacobins, entre Philippe le Bel et Bonaparte, entre Jacques de Molay et Moreau (5). Chateaubriand vaudrait mieux; du moins on le croit.

En outre, Chateaubriand, quels que soient ses sentiments

(1) *O.-T.*, II, 505.
(2) VILLEMAIN, *Chateaubriand*, p. 148.
(3) Joubert à Mme de Vintimille, 8 août 1807. *Correspondance de Joubert*.
(4) *Pierre le Grand*, de CARION DE NISAS, 1804; — *Cyrus*, de CHÉNIER, 1804.
(5) Cf. *Ambigu*, août 1805.

intimes, peut fort bien n'être, en 1806, aux yeux du gouvernement, qu'un rédacteur du *Mercure*. Et qu'est-ce que le *Mercure?* Une feuille toute officieuse, organe d'un parti qu'on peut considérer comme un des soutiens du trône, dont la force est nécessaire pour assurer l'équilibre intérieur de l'Empire, et qui même, en ce moment, semble l'emporter dans la faveur du maître sur le parti adverse. On le voit par un épisode intéressant de la lutte qui se poursuit ininterrompue entre la Révolution et la réaction.

Il s'agit du règlement de la condition des Juifs, affaire sur laquelle il vaut la peine de s'arrêter un instant.

L'Empereur, revenant d'Austerlitz, a recueilli à Strasbourg des plaintes nombreuses contre l'usure qu'ils pratiquent aux dépens des populations alsaciennes si éprouvées déjà par tant d'années de guerres. Ému de cette situation et se promettant d'y mettre bon ordre, à sa façon décisive et radicale, il soumet la question dès son retour à l'examen de son Conseil d'État. On se met à parler de l'affaire un peu partout, et, au Conseil d'État comme dans le public, chacun prend parti pour ou contre les Juifs, suivant ses opinions.

Pour les uns, ceux qu'inspirent les principes de la Révolution, refuser de reconnaître les créances des Juifs, citoyens français et soumis aux mêmes charges que les autres citoyens, est une violation des Droits de l'homme, une atteinte à la liberté de conscience, une emprise menaçante du parti catholique, un nouveau pas vers la réaction, et, à ce titre, un inquiétant signe des temps.

Pour les autres, partisans de la contre-révolution, il s'agit moins de mettre fin au plus tôt à d'odieux abus que de faire échec sur un terrain avantageux aux théories des philosophes, défenseurs des Juifs.

Cela passionne un peu. Au Conseil d'État, la section de l'Intérieur, avec son président Regnault de Saint-Jean-d'Angely, avec Beugnot, et tous les hommes de la Révolution, est en majorité favorable aux Juifs ; mais on sait que l'Empereur leur est hostile et veut des mesures rigoureuses.

Bonne occasion pour le parti Fontanes! Molé, qui vient d'entrer au conseil, tout jeune auditeur, se taille aussitôt un

rôle en se prononçant avec chaleur contre les Juifs, et cela lui vaut de la part de l'Empereur un redoublement de faveur. De Bonald, en réponse à des articles du *Publiciste,* publie dans le *Mercure* (8 février 1806) un article dans le même sens.

Il rappelle que depuis longtemps les Juifs sont l'objet de la bienveillance des philosophes, Voltaire excepté, et voit dans cette faveur un effet de la vieille haine des uns et des autres contre le christianisme. Pour lui, les Juifs ne peuvent être citoyens d'un État chrétien, sans devenir chrétiens, et la correction de leurs vices, qui viennent de leur religion, doit précéder le changement de leur situation politique.

Cela aboutit, comme premier résultat, à un décret impérial du 13 mai 1806 suspendant pour un an l'effet des créances juives (1).

Mais la campagne ainsi amorcée continue. De Bonald, qui la mène au *Mercure,* redouble (21 juin) par un article sur *la tolérance,* qui est, dit-il, « le fort de la philosophie du dernier siècle », et son dernier asile. Or la tolérance n'existant, selon lui, nulle part dans la nature, ni dans les lois, ni dans les mœurs, ni dans les sciences, ni en matière littéraire ou artistique, ne pourrait sans absurdité être réclamée en matière religieuse.

Cette fois on trouve de l'autre côté que la provocation est poussée un peu trop loin, et il y a des réclamations telles que l'écrivain, qui vit en Auvergne, reçoit un rude rappel à l'ordre qu'on lui expédie, du bureau de la Presse, par un gendarme (2).

Mais Fontanes, se sentant touché derrière Bonald, ne fait qu'un saut chez l'Empereur, qui lui donne raison, et même

(1) Une assemblée de Juifs habitant le territoire français fut ensuite convoquée à Paris pour le 15 juillet, et une commission de trois membres (Molé, Pasquier, Portalis le fils) fut chargée de s'aboucher avec cette assemblée. Molé, bien qu'il eût, détail assez piquant, par son arrière-grand'mère, du sang de Samuel Bernard dans les veines, filiation qui expliquait la grande fortune de sa famille, se montra, selon Pasquier, fort raide et menaçant. Ces négociations aboutirent en février 1807 à l'ouverture d'un grand Sanhédrin dont il ne nous appartient pas de raconter l'histoire. — Voir sur cette affaire Pasquier, I, chap. x, et Barante, I, chap. iv.

(2) Fontanes à G. de Mussy, 27 août 1806. Sainte-Beuve, II, 344, et Archives nat., F[18] 580[B].

l'engage à faire venir à Paris son ami (1). Cela se sait, et cela paraît si typique que Peltier, dans son *Ambigu* (30 août), reproduit *in extenso* l'article incriminé, avec cette annonce :

De Bonald étant, dit-il, le grand luminaire de la France en philosophie, en morale, en histoire, en politique, en religion et en littérature, ce serait un crime de mutiler *les oracles que Buonaparté lui fait rendre.*

Et il déplore qu'un « aussi brillant flambeau se consume dans le temple le plus infâme et devant la plus odieuse des divinités ».

Telle est, au moment du départ de Chateaubriand, la situation de son parti, et telle est la ligne politique du *Mercure*, auquel il demeure si bien attaché que les impressions de son voyage sont promises et réservées toutes fraîches aux lecteurs de la feuille (numéro du 12 juillet 1906 ; prospectus du 3 janvier 1807).

Cela explique pourquoi le *Moniteur* (2) reproduit un passage du *Voyage en Italie* (paru quelques jours plus tôt dans le *Mercure* du 12 juillet 1806) et prend soin d'annoncer favorablement le départ de l'écrivain pour l'Orient.

C'est pourquoi aussi, après un court voyage en Bretagne, pour

(1) « Venez, venez, écrit aussitôt cet infatigable recruteur, pour l'intérêt de votre grand talent, venez... Pour votre propre sûreté, venez encore... Au nom même de vos enfants, venez... Vous avez prévu plusieurs des grandes choses accomplies en Allemagne : *Je voudrais en conséquence quelques mots sur l'auteur de tant de prodiges.* Vous aimez les grandes monarchies ; il en fait partout. Vous désirez l'extinction du système démocratique ; il vous sert à souhait. Vous appelez de tous vos vœux la réunion des Églises, vous l'aurez peut-être. Vous n'aimez pas les Anglais ; qui mieux que lui peut nous en venger ? Il me semble qu'aucun fondateur de société ne devait plus être selon vos désirs...

« Je sais que tout est sincérité dans votre cœur, comme tout est lumière dans votre esprit ; *c'est pour cela que je souhaite vivement lire l'éloge du plus grand des souverains fait par le premier des écrivains politiques de mon siècle.* Je me garderai bien de parler à une âme aussi noble que la vôtre des avantages qu'une telle profession de foi vous assurerait contre vos ennemis : je ne vous demande que justice et vérité... Venez à Paris chercher la gloire et tout ce qui doit l'accompagner sous un gouvernement éclairé. »

Paris, 17 août 1806. (Dans Pailhès, *Chateaubriand*, p. 366.) Encore un morceau caractéristique ! Et combien de fois, sous l'Empire, n'a-t-il pas dû tenir ce langage à Chateaubriand ! Voir aussi pour des invites analogues à Guizot en 1812 : Guizot, *Mémoires*, I, 15.)

(2) 17 juillet 1806.

adieux aux parents qu'on laissait (juin), on trouve parmi ceux qui l'entourent au moment des derniers préparatifs (8-12 juillet), non seulement Fontanes et Clausel, mais l'archigouvernemental Molé, arraché à ses affaires juives, et qui se réconcilie si bien avec lui que Joubert s'émerveille de cette « amitié enragée » dont ils sont ressaisis. C'est à Molé qu'il recommande, en cas d'événement âcheux, son oraison funèbre, et qu'il commet le soin d'aller chercher en Angleterre les *Natchez* qui y sommeillent depuis l'émigration (1). Or, Molé, déjà investi de la confiance impériale, est-il homme à s'aller compromettre en compagnie suspecte?

Quand l'Empereur s'informe auprès de Fontanes, c'est en termes indulgents et presque bienveillants :

Voyez-vous toujours ce cerveau brûlé de Chateaubriand? — Oui, Sire, il m'a fait, hier, l'honneur de diner chez moi, avant son départ pour l'Orient. — Ah! il part.

Et c'est tout; mais on sent bien que le ton n'est pas hostile.

(1) Joubert à Mme de Vintimille, 12 juillet et 8 août 1806.

DEUXIÈME PARTIE

L'OPPOSITION A L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

RÉVOLTE

Retour d'Orient (mai 1807). — Mme de Noailles et Hyde de Neuville. — *Le Dernier Abencérage*. — La situation politique en Europe et en France. — L'article du *Mercure* du 4 juillet 1807. — Friedland et Tilsit. — Répression et soumission.

Le 13 juillet 1806, Chateaubriand quittait Paris. On connait par l'*Itinéraire* les étapes du célèbre voyage : Lyon, Milan, Venise, Trieste, Modon, Sparte, Argos, Athènes, Smyrne, Constantinople, Jaffa, Jérusalem, Alexandrie, Le Caire, Tunis, Algésiras, Grenade, Madrid, Bayonne.

Comme il emportait des lettres de recommandation de Talleyrand, alors dans les meilleurs termes avec son compère Fontanes en ces années 1805 et 1806 (1), tout le long du chemin, consuls et ambassadeurs se mirent en quatre pour lui rendre service.

A Venise, M. de La Garde le reçoit fort bien, mieux qu'un préfet de Charles X, remarque plus tard dans son *Cahier* Mme de Chateaubriand, toujours pinçante. A Trieste, c'est le

(1) Fontanes à G. de Mussy, 10 octobre 1805 (Sainte-Beuve, II, 341). Fontanes à de Bonald, 17 août 1806 (Pailhès, p. 367).

consul Séguier qui trouve un bateau. Fauvel à Athènes, Chauderlos à Smyrne, l'ambassadeur Sebastiani à Constantinople, Magallon à Rhodes, Drovetti à Alexandrie, Devoise à Tunis, l'ambassadeur Beauharnais à Madrid, mobilisent drogmans, janissaires, domestiques, pour lui être agréables, l'hébergent, le complimentent, le guident, le renseignent, rivalisent d'amabilité et de complaisance.

Comment se fait-il donc qu'en mai 1807, ce soit un révolté qui passe les Pyrénées pour rentrer chez lui par Bayonne et Bordeaux ?

Est-ce là le résultat de ce tour de Méditerranée et d'une année d'absence ?

Ne nous étonnons pas trop. Rappelons-nous qu'en somme il est parti beaucoup parce que le régime politique lui pesait et parce que l'air de son pays lui devenait de jour en jour plus irrespirable.

Parti, il a échappé à l'influence de Fontanes, de Joubert, de Molé, de sa femme même, influences certainement modératrices; et il leur a échappé d'autant plus qu'il ne leur a guère écrit et qu'il a peu ou point reçu leurs lettres.

Loin d'eux, il a mené la vie fatigante, mais libre, du voyageur, affranchi des mille liens d'habitude et de société qui enserrent les hommes dans les mailles d'un réseau où leurs mouvements sont limités et leurs sentiments paralysés. La vie errante a permis au Chateaubriand d'autrefois de renaître en son originalité native et indépendante ; elle a réveillé et surexcité ce qu'il y aura toujours en lui d'ingouvernable et d'indompté.

En outre, il a eu partout sous les yeux, en Grèce, en Syrie, en Égypte, le spectacle du despotisme et de la servilité qu'il engendre; et il en a souffert, un peu comme voyageur, malgré ses recommandations et ses firmans, beaucoup comme homme, plus encore peut-être en ses illusions de poète.

Ce n'est dans l'*Itinéraire* qu'une longue plainte sur la stérilité des lieux, la morne désolation des sites, la dégradation des caractères, la souillure imprimée aux paysages et aux sanctuaires qu'il s'apprêtait à vénérer en sa foi de poète ou de chrétien. Autant de noms illustres, autant de déceptions qu'il

ne cache pas à ses amis et qu'il met toutes sur le compte du despotisme.

Eh bien, monsieur, j'ai vu la Grèce, écrit-il de Constantinople à M. de Baure; j'ai visité Sparte, Argos, Mycènes, Corinthe, Athènes; beaux noms, hélas! et rien de plus !... Ne voyez jamais, monsieur, la Grèce que dans Homère. C'est le plus sûr.

Cela perce à chaque page de l'*Itinéraire,* bien qu'au moment de la publication du livre, d'autres sentiments, nous le verrons, soient venus à la traverse. Au cap Sunium, au moment de quitter la Grèce, il s'écrie :

J'allais quitter pour jamais cette terre sacrée : l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel, je me retraçais le tableau qui venait d'affliger mes yeux...

Ce tableau est celui d'une race dégradée par le despotisme.

Et la suite du voyage ne fait que confirmer cette triste impression. A Constantinople, ce qu'il voit « n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge ». A Jérusalem, à Alexandrie, même lamentable constatation :

En vain je prêtais l'oreille; un talisman fatal plongeait dans le silence le peuple de la nouvelle Alexandrie : ce talisman, c'est le despotisme qui éteint toute joie et qui ne permet pas même un cri à la douleur.

C'est dans ces sentiments qu'en arrivant à Cadix, il trouva, l'attendant, un homme qu'il ne connaissait pas, mais dont il avait certainement entendu parler, Hyde de Neuville, un homme d'action incontesté, celui-là, de plus d'action, il est vrai, que de réflexion, et qu'on disait mêlé à beaucoup d'événements dramatiques.

Membre, avant Marengo, de cet occulte « comité anglais » qui devait mettre la main sur Brest et le livrer soit aux Vendéens, soit même, ce dont il se défendait, aux Anglais (1); associé et compagnon de Cadoudal; objet un moment, comme chouan de marque, des avances de Bonaparte; approuvé, encouragé par le comte d'Artois, blâmé et désapprouvé par

(1) Sur Hyde, cf. E. DAUDET, *Récits des temps révolutionnaires (le complot Coigny-Hyde de Neuville).*

Louis XVIII dont ses agissements contrariaient fort les vues, au temps où le « roy de Mittau » espérait encore faire de Bonaparte l'agent de sa restauration; pourchassé, traqué, obligé de se cacher pour sauver sa tête mise à prix; compromis de nouveau lors de la machine infernale, et encore lors de l'arrestation de Georges; las enfin d'être l'objet de recherches incessantes qui risquaient d'aboutir tôt ou tard, il venait d'obtenir par sa femme, qui l'était allée demander à Napoléon jusqu'à Schœnbrunn, l'autorisation de s'embarquer pour les États-Unis moyennant la signature d'un acte de soumission. Il y avait un an qu'il était sorti de France (mars 1806), à petites journées, à regret. Après avoir séjourné à Barcelone, il était venu passer l'hiver à Cadix où il s'ennuyait, attendant, sans trop la la désirer, l'occasion d'un bon bateau pour passer en Amérique.

De toutes manières, il est bien probable que Hyde, étant à Cadix, serait allé au-devant du célèbre pèlerin, mais, pour le rencontrer, il avait en outre des raisons particulières.

Comme Chateaubriand arrivait, Hyde venait de quitter Mme de Noailles. Il y avait six mois qu'elle voyageait en Espagne, toujours aussi enthousiaste des Maures et de leurs monuments, les visitant, les admirant, les dessinant, et attendant Chateaubriand, qui était fort en retard. Un hasard l'avait amenée à Cadix, où Hyde l'avait rencontrée. « La belle Nathalie » n'était plus très jeune, mais elle avait conservé, nous dit Hyde, « sa grâce, ses traits charmants et cette physionomie expressive et touchante qui ajoute tant à la beauté (1) ».

La voyageuse, qui venait de Grenade, et qui aimait le mouvement, emmena Hyde, pour la semaine sainte, à Séville où tous deux s'exaltèrent sur le mahométisme et le christianisme en attendrissements, conseils réciproques, entretiens affectueux, promesses d'amitié pour toujours. Puis il fallut se séparer. Elle prit la route de Cordoue et Hyde revint à Cadix, où l'attendait enfin son bateau.

Mais, avant de s'embarquer, il eut le temps d'accueillir Chateaubriand, qu'il reconnut sans l'avoir jamais vu, parce que Mme de Noailles lui en avait beaucoup parlé.

(1) Hyde, *Mémoires*, I, 444.

Il se peut bien que Chateaubriand ait commencé par faire au chevalier servant que lui déléguait Mme de Noailles la mine que fit l'Abencérage, revenant également de Tunis, au jeune Lautrec, quand il le trouva assis aux pieds de dona Blanca. Hyde note que l'abord fut « froid et presque roide ». Mais bientôt, rassuré par l'annonce du départ de Hyde, le voyageur s'abandonna, comme Aben Hamet, et raconta ses aventures. Ce fut le début d'une longue amitié.

Il est permis de supposer que Chateaubriand éprouva au contact de cet homme de trente ans, qui s'exilait faute de pouvoir continuer une lutte trop inégale, encore plein de jeunesse, d'ardeur, de générosité imprévoyante et brouillonne, mais agissante, des sentiments qui devaient cadrer singulièrement avec ceux qu'il rapportait de ses courses; ils ne l'incitèrent certes pas à supporter patiemment le despote d'Occident après qu'il avait détesté ceux de l'Orient.

D'ailleurs, ce premier commerce fut court. Chateaubriand avait hâte de rejoindre celle qui l'attendait à Cordoue, et Hyde s'en allait au pays d'Atala rejoindre le général Moreau, autre victime du Corse, avec qui il allait se lier sur la recommandation de Mme de Noailles.

A Cordoue, Chateaubriand la retrouva. Il eut à la consoler.

Pendant l'absence de M. de Chateaubriand, elle avait laissé tromper ses inquiétudes par les soins assidus du colonel L... Tandis qu'elle attendait le pèlerin de Jérusalem à Grenade, elle y apprit la mort du colonel. De sorte que, lorsque M. de Chateaubriand arriva, préparant des excuses pour son retard, et des hymnes pour l'exactitude de sa bien-aimée, il trouva une femme en longs habits de deuil et pleurant avec son extrême désespoir la mort d'un rival heureux en son absence (1).

Mais le colonel étant mort et Hyde embarqué, Chateaubriand sut, ajoute la maligne narratrice, « mêler le rôle de consolateur à celui d'adorateur ». On sait qu'ils ne sont pas incompatibles.

On sait aussi avec quelle discrète rapidité il passe dans l'*Iti-*

(1) De Boigne, I, 303. Elle prête à Mme de Noailles cette confession ingénue : « Je suis bien malheureuse; aussitôt que j'en aime un, il s'en trouve un autre qui me plaît davantage. » *(Ibid.)*

néraire et dans les *Mémoires* sur « ces jours de séduction, d'enchantement et de délire », se bornant à nous dire qu'il parcourut l'ancienne Bétique « où les poètes avaient placé le bonheur », qu'il revint sur ses pas jusqu'à Grenade, dont il trouva la vallée délicieuse, puis remonta au nord vers Madrid, où il arriva le 21 avril, pour y être comblé des bontés de M. de Beauharnais, ambassadeur de Napoléon.

Inutiles bontés! Pouvaient-elles l'emporter sur celles de Mme de Noailles, sur les promenades dans l'Alhambra, « cloitre de l'amour », sur les danses de Blanca, sur les castagnettes et la guitare, sur « cette voix légèrement voilée qui remue les passions jusqu'au fond de l'âme », sur tant d'extases et de jouissances?

Car, bien plus que Mme de Beaumont, au moins autant que Mme de Custine, c'est une opposante que Mme de Noailles, elle qui, quelques années plus tard, se croira, dans sa folie, en butte aux complots des demi-solde (1). Et *la gloire qu'il faut pour s'en faire aimer,* c'est moins peut-être celle du pèlerin, du voyageur ou de l'écrivain, que celle du chouan à la façon de Hyde, qui a passé et qui a plu.

C'est donc elle qui fortifie et qui attise les sentiments d'où sortira bientôt le fameux article du *Mercure,* comme elle inspire déjà le *Dernier Abencérage*, dont Chateaubriand crayonne l'esquisse à ses pieds, dans les cours de l'Alhambra et à la cathédrale de Cordoue.

Encore une œuvre à lire entre les lignes, comme d'ailleurs toutes celles de Chateaubriand, que cette gracieuse nouvelle, chef-d'œuvre charmant du genre troubadour, aujourd'hui ridiculisé par l'insipidité d'innombrables imitations, mais qu'on sent si bien conçu en plein rêve amoureux, et conservé tel, ou à peu près, à travers les événements plus ou moins décevants ou brutaux, comme un souvenir d'une délicate idéalité! Car « il faut au moins, nous dit l'auteur, que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel ». Et il ajoute :

On s'apercevra facilement que cette nouvelle est l'ouvrage d'un

(1) Cf. DE FALLOUX, *Madame Swetchine*, I, 184.

homme qui a senti le chagrin de l'exil et dont le cœur est tout à sa patrie (1).

Certes, mais ce qu'on y aperçoit aussi, c'est le chagrin et la colère de l'exilé qui, revoyant sa patrie avec des transports d'émotion, la trouve au pouvoir des ennemis de sa religion ; et c'est plus encore le douloureux sacrifice par lequel il renonce au bonheur pour conserver la religion de ses pères, et rester fidèle à la race de ses rois.

Car si l'Abencérage sacrifie son amour pour demeurer fidèle au Prophète et au souvenir de l'indigne Boabdil, Chateaubriand, lui, va renoncer une fois de plus à ses ambitions politiques, but de sa vie, pour rester, en face des philosophes, sophistes, révolutionnaires et régicides, conquérants de sa patrie, l'auteur du *Génie du christianisme* et le servant de ces Bourbons qu'il jugera quelquefois comme Aben Hamet juge Boabdil.

Faisons, bien entendu, la part du roman, et songeons que l'âme et la personne ardente de Blanca font le sacrifice de Chateaubriand moins désintéressé, plus humain, moins pénible, que celui du Maure, si douloureusement chevaleresque.

Cela dit, sachons encore que l'influence de Mme de Noailles n'est pas seule à s'exercer sur le pèlerin qui revient en proie à des sentiments si intenses et si divers, incapable après tant de mouvement de se confiner dans la retraite, et dont la composition des *Martyrs* suffit moins que jamais à absorber l'activité surexcitée. Les circonstances y sont assurément pour quelque chose.

Les prospérités de Bonaparte, lit-on dans un passage des *Mémoires* (2), loin de me soumettre, m'avaient révolté ; j'avais pris une énergie nouvelle dans mes sentiments et dans les tempêtes. Je ne portais pas un visage brûlé par le soleil, et je ne m'étais pas livré au courroux du ciel pour trembler avec un front noirci devant la colère d'un homme. *Si Napoléon en avait fini avec les rois, il n'en avait pas fini avec moi.* Mon article, tombant au milieu de ses prospérités et de ses merveilles, remua la France...

D'assez loin, les critiques ont vu là beaucoup d'orgueil. De près, on y voit autre chose. La vérité est qu'alors les événe-

(1) Avertissement de 1837.
(2) *O.-T.*, III, 2.

ments n'étaient pas du tout de nature à décourager une opposition déterminée. Les nouvelles de France et de l'étranger montraient l'Empire, né de la guerre, tremblant pour la première fois sur sa base, du fait de la guerre. L'empereur, peu après le départ de Chateaubriand, s'en était allé sans difficulté à Berlin, en passant par Iéna (14 octobre 1806), mais, après, la dure campagne d'hiver dans les boues et les neiges de Pologne avait manqué son objet (1). Ensuite Eylau (8 février 1807), bataille incertaine et véritable hécatombe, n'avait rien réparé. La situation s'aggravait encore de l'attitude ambiguë et menaçante de l'Autriche qu'on savait avide de venger Presbourg et prête à se joindre aux coalisés pendant que l'Empereur recomposait son armée épuisée. On avait appelé en novembre 1806 la conscription de 1807; en mars 1807, on appelait celle de 1808, deux conscriptions en cinq mois! A Paris, malgré l'optimisme des nouvelles officielles et le criblage des correspondances particulières (2), on s'énervait. Il était indubitable que l'Empereur était arrêté dans sa marche en avant et que ses armes n'étaient plus foudroyantes; mais la situation empirait encore dans les commentaires et les racontars de ceux que l'Empereur qui, de là-bas s'en préoccupait, appelait, en les signalant à sa police, les « bavards de Paris » et les « têtes à tableaux (3) ». L'inquiétude s'emparait des plus confiants, et chacun, haut ou bas, faisait ses réflexions rendues plus hardies par l'éloignement du maître.

Hors de France, c'était bien pis! Pour tout ennemi de la France ou du régime, pour tout émigré non rentré, Eylau était un désastre définitif et sans remède. L'armée, clouée sur place, était à jamais paralysée, instrument faussé et hors d'usage. Les gazettes anglaises et les feuilles d'émigrés, comme l'*Ambigu,* exultaient, célébraient *Monsieur de Bennigsen,* passé homme de génie, comme autrefois *Monsieur de Souvarow,* annonçaient la culbute imminente, inévitable, et voyaient déjà,

(1) Cf. Barante (I, 210) qui vit les choses de près, étant sur les lieux, comme sous-ordre de Daru.

(2) Qui fit que Barante fut renvoyé tout à coup en France et casé en disgrâce à Bressuire, comme sous-préfet.

(3) Cf. Thiers, VII, 420.

après la déroute des soldats, l'immense débandade des fonctionnaires impériaux et de tous les partisans de Bonaparte.

Voilà ce que put apprendre Chateaubriand débarquant en Espagne, de la bouche de Hyde et de Mme de Noailles. Non, Bonaparte n'en avait pas alors tout à fait *fini avec les rois*.

Au contraire, n'était-ce pas le moment de relever la tête pour secouer le joug et donner un grand exemple aux timides ?

Qui l'eût empêché ou retenu? Fontanes? Molé? Joubert? Clausel? Chênedollé, alors à Paris pour la publication du *Génie de l'homme ?* Furent-ils consultés? Mme de Chateaubriand? En la retrouvant après un an d'absence, et revenant de l'Alhambra, il ne nous signale nulle part qu'il ait éprouvé un particulier enthousiasme. Certes, « elle admirait Bonaparte sans restriction », et, parait-il, « elle ne se faisait aucune illusion sur la légitimité : elle me prédisait sans cesse, nous dit son mari, ce qui m'arriverait au retour des Bourbons ». Cela ne veut pas dire qu'elle annonçait la pairie, les ambassades et le ministère; cela signifie qu'elle n'aimait pas les Bourbons, et qu'elle avait peu de confiance dans le caractère de ces princes. Mais, politiquement, son influence fut nulle. Rappelons-nous cette déclaration, évidemment véridique : « En politique, si Mme de Chateaubriand m'a contrarié, elle ne m'a jamais arrêté. » Il n'y a pas qu'en politique, mais en politique, à coup sûr, il était fondé à le dire, et l'affaire du *Mercure*, entre autres, le prouve.

Au *Mercure*, pendant le voyage d'Orient, de Bonald avait continué la campagne entamée depuis longtemps contre l'anglomanie, contre les philosophes, en faveur du despotisme, qu'il voulait maintenant étendre à la religion et aux consciences, toujours en souvenir du grand siècle. N'avait-il pas risqué l'opinion audacieuse que, tôt ou tard, l'unité politique devait ramener l'unité religieuse? « La gloire du génie guerrier, disait-il, est épuisée; mais la gloire du génie religieux, restaurateur de l'ordre moral, encore entière, peut tenter un caractère élevé. » Thèse excessive, trouve-t-on d'ailleurs, à droite (1)

(1) « On verra, dit Peltier (*Ambigu*, 20 septembre 1806) avec quel soin le gouvernement français fait attaquer aujourd'hui toutes les religions qui ne

comme à gauche, et sollicitations sans effet, car voici que Napoléon lui-même, de son quartier général de Finkenstein, au fin fond de la Prusse, se plaint (mars 1807) que le *Mercure* « affecte la religion jusqu'à la bigoterie ». Il ajoute :

Je ne parle point d'opinions politiques ; il ne faut pas être bien fin pour voir que, s'ils l'osaient, elles ne seraient pas plus saines que celles du *Courrier français* (1).

Trop prudents, ils n'osaient pas jusqu'ici. Fontanes n'eût pas souffert qu'on le compromît, et Chateaubriand le savait. Il le savait même si bien qu'il crut nécessaire, par une opération dont le détail et les moyens nous échappent, de se rendre le maître au *Mercure,* afin de pouvoir y écrire selon son gré. Il avait déjà certains intérêts dans la feuille, qui vivotait, mais qui, mieux menée, eût pu, qui sait? devenir une bonne affaire. On avait l'exemple du *Journal de l'Empire* (ex-*Journal des Débats*), suivant à peu près la même ligne et rapportant à Bertin, un ami, avec ses quelque trente mille abonnés, malgré l'hostilité de Fouché, 200 000 francs par an (2), succès inouï pour le temps, et attirant ! Moins que cela eût permis de faire figure !

Donc Chateaubriand, à son retour, acheta de Fontanes le *Mercure,* moyennant 20 000 francs, et en devint « seul propriétaire ». Du moins c'est ce qu'il nous dit dans un passage laconique d'une préface de 1826, et nous n'en savons pas plus (3). Comment, après son voyage, d'où il revenait sans argent, se trouve-t-il disposer de cette somme, et comment, un peu plus tard, d'une autre somme encore plus forte pour acheter la Vallée-aux-Loups, lui qui, si peu avant, se déclarait, de fort bonne grâce d'ailleurs, misérable (4) ? Mystère.

sont pas celles dont il a osé se déclarer le champion. On n'a pas perdu de vue que le grand principe de Buonaparte est de marcher à l'unité politique par l'unité religieuse et par la fusion de toutes les sectes et de tous les dogmes en une seule règle de foi et de morale dont il veut être l'arbitre, le promoteur et en quelque sorte le prophète. Il a la manie de se comparer à Charlemagne : mais par ses extravagances et ses barbaries, il est mille fois plus près de Mahomet. »

(1) Thiers, VII, 426.

(2) Cf. Un employé du Trésor, *Histoire édifiante et curieuse du « Journal des Débats »*, Paris, 1839.

(3) *O.-T.*, II, 2, et Préface des *Mélanges littéraires*

(4) Edmond Géraud visite Chateaubriand revenant d'Orient, à son passage

Sainte-Beuve a avancé quelque part qu'il y aurait un bien curieux chapitre à écrire sur les finances de Chateaubriand. Curieux, certes, mais pour facile, il en parlait à son aise. Que ne l'a-t-il écrit ?

Sans aucun doute, il y eut subvention. Mais quelle? Et de qui? Et dans quelles conditions ? On peut du moins présumer, cette fois encore, que l'objet n'en dut pas être seulement de permettre à l'écrivain de déployer à nouveau ses brillantes qualités littéraires.

En tout cas, le *Mercure* acquis, il n'y avait plus à attendre qu'une occasion propice pour se déclarer et, par parenthèse, il semble qu'on soit vaguement au courant des intentions de Chateaubriand dans les milieux légitimistes, car l'*Ambigu* du 10 mai annonce qu'il va publier son voyage et prédit qu'il sera lu avec intérêt par « ceux qui savent apprécier dignement la réunion si rare d'un grand talent et du caractère le plus noble ». Même après sa démission, il y avait longtemps qu'on n'avait parlé de lui aussi avantageusement.

L'occasion attendue ne tarda guère. Alexandre de Laborde, frère de Mme de Noailles, qui lui aussi sans doute aimait l'Espagne, préparait une publication de luxe richement illustrée. Elle allait commencer de paraitre sous le titre de *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*. Vis-à-vis du public, Chateaubriand devait bien à la sœur de recommander le frère.

Mais au lieu de se contenter d'un compte rendu anodin, il voulut manifester en parlant du frère les sentiments de la sœur, et les siens propres, faire entendre au milieu du silence une voix déjà assez retentissante par elle-même, et annoncer le rôle qu'il allait assumer désormais : celui d'historien, mais d'historien jus-

à Bordeaux (24 mai 1807) ; Chateaubriand lui dit qu'il veut se retirer à la campagne et qu'il va tâcher d'amasser 10 à 12 000 francs pour réaliser ce projet. Il « parle de sa *misère* avec résignation », ce qui émeut profondément son interlocuteur. — On lui demande d'autre part s'il connaît le discours de Fontanes sur la translation de l'épée de Frédéric II aux Invalides. Il répond que non, qu'il le lira parce que Fontanes est son ami ; mais son interlocuteur devine à cette réponse, et à l'expression de son visage, que les opinions politiques qui y sont exprimées ne sont pas les siennes. (*Journal d'Edm. Géraud*, p. 50.)

ticier, l'histoire ayant coutume de suppléer aux polémiques dans les temps où la presse porte muselière.

Cela est dit presque au début de l'article (4 juillet 1807), après un court parallèle entre la poésie et l'histoire, dans le passage célèbre que tout le monde connaît :

La Muse a souvent retracé les crimes des hommes ; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes même en paraissent embellis : l'historien seul peut les peindre sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'*historien paraît, chargé de la vengeance des peuples*. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales ;* bientôt il ne fera voir, dans le tyran déifié, que l'histrion, l'incendiaire et le parricide : semblable à ces premiers chrétiens d'Égypte, qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans les temples de l'idolâtrie, saisissaient au fond d'un sanctuaire ténébreux la divinité que le Crime offrait à l'encens de la Peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un Dieu, quelque monstre horrible.

Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux ! Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide ; il faut être préparé à tous les malheurs et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie.

Belle page, encore qu'un peu enflée de ton, et comme on n'en lisait guère à l'époque, avec cette allure provocante, ces allusions et ces menaces à peine déguisées ! Mais cela ne regarde que l'avenir ; voici pour le présent :

Toutefois, continue Chateaubriand, il est des parties dans l'histoire qui ne demandent par le même courage dans l'historien. Les *Voyages*, par exemple, qui tiennent à la fois de la poésie et de l'histoire, comme celui que nous annonçons, peuvent être écrits sans péril. Et néanmoins les ruines et les tombeaux révèlent souvent des vérités qu'on n'apprendrait point ailleurs ; car la face des lieux ne change pas comme le visage des hommes : *Non ut hominum vultus, ita locorum facies mutantur.*

En suivant cette direction, on arrive à un tableau, anticipation de l'*Itinéraire*, de la désolation des pays d'Orient, de la Grèce à l'Égypte, qui tous meurent d'un effroyable despotisme, et on voit défiler les champs en friche ou abandonnés, les villes dépeuplées, les monuments en ruines, les habitants dépouillés, massacrés, vagabonds, pour aboutir à cette déclaration, qui repassera dans l'*Itinéraire :*

A Dieu ne plaise que nous tombions aujourd'hui dans ces déclamations sur la liberté et sur l'esclavage, qui ont fait tant de mal à la patrie ! Mais si nous avions pensé avec des hommes, dont nous respectons d'ailleurs le caractère et les talents, que le gouvernement absolu est le meilleur des gouvernements possibles, quelques mois de séjour en Turquie nous auraient bien guéri de cette opinion.

Et le voilà publiquement séparé de Fontanes, Molé, Bonald et autres théoriciens ou théologiens de l'absolutisme!

De temps à autre, le pauvre M. de Laborde avec son *Voyage d'Espagne* apparait là-dedans comme il peut.

On vient à lui cependant, mais son Espagne évoque Sertorius le révolté; alors le ton s'élève de nouveau et voici véritablement un morceau tout à fait beau, qui n'est pas pour plaire aux censeurs de Sa Majesté :

Il succomba dans son entreprise (Sertorius); mais il est probable qu'il n'avait point compté sur le succès. Il ne consulta que son devoir et la sainteté de la cause qu'il était seul à défendre. Il y a des autels comme celui de l'honneur qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices ; le Dieu n'est point anéanti parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter. Les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom prononcé dans la postérité va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie? Nous ne doutons point que, du temps de Sertorius, les âmes pusillanimes, qui prennent leur bassesse pour de la raison, ne trouvassent ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Sylla. Heureusement, la postérité juge autrement des actions des hommes : ce n'est pas la lâcheté et le vice qui prononcent en dernier ressort sur le courage et la vertu.

Ici le lecteur contemporain pensera sans aucun doute, en écoutant cette haute et forte parole, au fameux couplet des *Châtiments*, tant vanté :

. . . . Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième :
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Mais il voudra bien, le lecteur, se rappeler, en sa justice, que le grand rhétoriqueur ne bravait, de l'autre côté d'un bras de mer, qu'un Sylla peu redoutable; tandis que Chateaubriand lançait son défi de Paris même, en des temps où la vie et la liberté des citoyens ne pesaient guère dans les balances des compères Fouché, Réal, Savary, Desmaretz, ou dans la bascule du terrible immolateur d'Eylau.

Après cela, M. de Laborde reparaît un instant, mais s'éclipse bientôt devant le souvenir de saint Louis « dont on retrouve l'image dans tout l'Orient » et, de saint Louis, on passe, par un souvenir plus récent, à des hommages bien compromettants:

Il nous était réservé de trouver au fond de la mer Adriatique le tombeau de deux filles de rois (1), dont nous avions entendu l'oraison funèbre dans un grenier à Londres. Ah! du moins la tombe qui renferme ces nobles dames aura vu une fois interrompre son silence; le bruit des pas d'un Français aura fait tressaillir deux Françaises dans leur cercueil. Les respects d'un pauvre gentilhomme, à Versailles, n'eussent été rien pour des princesses; la prière d'un chrétien, en terre étrangère, aura peut-être été agréable à des saintes...

Puis c'est le moyen âge :

ces jours où le courage, la foi et la loyauté étaient tout; où le déloyal et le lâche étaient obligés de s'ensevelir au fond d'un cloître, et ne comptaient plus parmi les vivants; car « il y a deux manières de sortir de la vie, dit Shakespeare : la honte et la mort, *shame and death* ».

Et il termine à peu près sur les vertus héroïques des religieux chrétiens de Jérusalem, sur la misère et l'aveuglement des Juifs de Judée: et, là seulement, en ce dernier point, se retrouve, bien vaguement, l'ami de Fontanes et de Molé.

Appréciant dans son livre cette puissante et courageuse invective, Sainte-Beuve l'expédie en quelques lignes insignifiantes, comme s'il était soucieux d'en diminuer l'audace, le risque et la portée (2). Cet escamotage manque d'élégance, et ici, vrai-

(1) Mesdames Victoire et Adélaïde de France, tantes de Louis XVI.
(2) *Chateaubriand et son groupe*, II, leçon 21. — Mme de Rémusat, de

ment, son antipathie l'inspire mal. Même si l'on fait assez large, comme nous, dans l'acte de Chateaubriand, la part qui peut revenir à Mme de Noailles, à l'ambition, à la colère, au calcul des circonstances, aux passions moins hautes et moins pures, il reste encore dans cette vigoureuse protestation assez de noblesse et de grandeur pour qu'on y voie sans hésiter un des plus beaux épisodes de la vie de Chateaubriand. Le jour où il fit cet article, pensant et parlant en homme libre, comme peu tout bas, comme aucun tout haut, ce jour-là, il plana du coup, plus que par le *Génie du christianisme* ou par les *Martyrs*, au-dessus des écrivains de son temps, et il fut ce qu'il devait rester devant la postérité : à part et supérieur. Là, certes, l'homme d'action servit bien le poète, et le poète ne fit aucun tort à l'homme d'action, au contraire.

L'effet fut grand. Dans l'entourage immédiat de Chateaubriand, il y eut un émoi compréhensible. Mme de Chateaubriand conçut de terribles inquiétudes :

Son courage était grand, mais elle n'en souffrait pas moins, et ces orages, appelés successivement sur ma tête, troublaient sa vie. Elle avait tant souffert pour moi pendant la Révolution ; il était naturel qu'elle désirât un peu de repos... (1).

Joubert se mit en une grande colère, cela lui arrivait quelquefois. Fontanes ? Molé ? On ne sait. Mais on devine.

Au dehors :

Mon article... remua la France : on en répandit d'innombrables copies à la main ; plusieurs abonnés du *Mercure* détachèrent l'article et le firent relier à part ; on le lisait dans les salons, on le colportait de maison en maison. Il faut avoir vécu à cette époque pour se faire une idée de l'effet produit par une voix retentissant seule dans le

son côté, qui récrit ses *Mémoires* sous la Restauration et n'aime pas alors Chateaubriand, après l'avoir fort recherché sous l'Empire, a tout à fait *oublié* l'article du *Mercure*. Elle n'en parle pas. Il ne lui reste qu'une impression d'ensemble : « Il (Chateaubriand) continuait à publier dans les journaux des fragments de l'itinéraire de son voyage qu'on lisait avec empressement. L'esprit de parti s'accordait avec le goût pour les accueillir. C'était une petite guerre qu'il faisait à Bonaparte et qui déplaisait à celui-ci, comme toute espèce d'opposition. » (II, 213.)

(1) *O.-T.*, III, 3.

silence du monde. Les nobles sentiments refoulés au fond des cœurs se réveillèrent... (1).

C'est lui qui le dit ; mais on peut le croire. D'ailleurs, il y a d'autres témoignages. Guizot sait par cœur les plus véhéments passages, et, voyageant en Suisse peu après (août 1807), les récite chez Mme de Staël, à Ouchy, avec une émotion communicative. On admire beaucoup, et on s'inquiète (2). Elle, Mme de Staël, enhardie par les mêmes évènements, s'était rapprochée de Paris, allant jusqu'à s'y hasarder :

Cette femme est comme un corbeau, écrit l'Empereur à Fouché (mai 1807) ; elle croyait déjà la tempête arrivée et se repaissait d'intrigues et de folie !

Et un ordre foudroyant l'avait renvoyée « sur son Léman ».

De Broglie, à Ussé, entend la même lecture enthousiaste de la bouche de Mme de Duras, qui ne connaîtra l'auteur qu'un peu plus tard, et il partage pleinement, quoique fort réservé de sa nature, les sentiments de l'assistance (3).

Partout où le souvenir de la liberté n'est pas tout à fait aboli, on tressaille.

L'opposition, ou ce qui en tient lieu, exulte et salue ce concours inattendu. L'ancienne *Décade* a perdu son nom, mais devenue la *Revue philosophique, littéraire et politique,* elle harcèle toujours un peu le *Mercure* contre qui, avec le *Publiciste,* elle est à peu près seule à défendre l'esprit du dix-huitième siècle et de la Révolution. Elle s'empare de l'article avec une joie malicieuse et en reproduit tout ce que la censure, déjà accourue, laisse encore passer. Au passage cité plus haut :

Si nous avions jamais pensé, avec des hommes dont nous respectons d'ailleurs le caractère et les talents...

la rédaction met cette note satisfaite et doucement ironique :

M. de Chateaubriand s'est chargé, comme on le voit, de la réfutation du système de M. de Bonald sur les avantages du despotisme. Ce dernier système, au reste, n'est pas même nouveau. Dans le siècle dernier, Linguet fit un gros livre *(la Théorie des Lois)* pour le dévelop-

(1) *O.-T.*, III, 3.
(2) Guizot, *Mémoires,* I, 2.
(3) De Broglie, *Souvenirs,* I, 279

per et le prouver. Linguet, comme M. de Bonald sans doute, ne voulait qu'attirer l'attention en soutenant un paradoxe. Ce peu de mots de M. de Chateaubriand vaut une longue dissertation contre les deux apologistes du despotisme.

L'article fait tant de bruit que le *Moniteur* lui-même croit devoir le reproduire (6 juillet), et encadré des plus grands éloges adressés au talent de l'auteur, mais, bien entendu, suppression faite des passages subversifs.

Cependant, entre le moment où l'article a été conçu et celui où il a été publié et lu du public, il est arrivé que les circonstances se sont transformées. Le même numéro du *Mercure*, où paraissait l'article de Chateaubriand, insérait le 79e bulletin de la Grande Armée, annonçant Friedland (1). Une fois de plus le génie de Napoléon triomphait. Du tout au tout, la situation changeait de face. Le 9 juillet, la paix était signée à Tilsit, et avec quel faste, quel éclat ! Le 27, l'Empereur rentrait à Saint-Cloud, plus acclamé, plus puissant, plus irrésistible qu'il n'avait jamais été.

Il fallut bien baisser le ton. Cela se voit au nouvel et long article qui paraît au *Mercure* du 1er août : *Quelques détails sur les mœurs des Grecs, des Arabes et des Turcs*. Qu'on s'y reporte, et qu'on compare ! On ne verra plus cette fois qu'un premier dessin de l'*Itinéraire*, d'accent tout autre, où toute véhémence agressive a disparu. C'est qu'il ne faut plus songer maintenant, jusqu'à quelque occasion meilleure, qu'à se faire oublier.

Peut-être y fût-on parvenu, grâce à la complaisance d'amis bien disposés, et dans le bruit du retour de l'Empereur, qu'absorbaient, après un an d'absence, tant d'occupations diverses.

Mais un vieil ennemi surgit, délateur imprévu, Fesch lui-même, grand aumônier, rappelé de Rome (2), où il est devenu intolérable par sa brutalité, et où d'ailleurs il se déplaît. Fesch, espion-né, vindicatif et rancunier, est trop heureux de justifier ses anciennes dénonciations auprès de son neveu qui, assommé

(1) La bataille est du 14 juin.
(2) 18 avril 1806.

de ses éternels et universels soupçons, l'envoie trop souvent « prendre les bains froids » pour calmer « son imagination en délire (1) ». C'est lui qui, d'après Mme de Chateaubriand, met l'article sous les yeux de l'Empereur (2).

Selon Chateaubriand lui-même, et Villemain, qui suit toujours Fontanes, Napoléon, furieux, aurait dit à Fontanes, en présence de Duroc :

Chateaubriand croit-il que je suis un imbécile, que je ne comprends pas? Je le ferai sabrer sur les marches des Tuileries.

Et il aurait donné l'ordre de l'arrêter (3).

Joubert, écrivant peu après à Chênedollé, dit seulement ceci :

L'article qui m'avait tant mis en colère est resté quelque temps suspendu sur sa tête ; mais à la fin le tonnerre a grondé, le nuage a crevé, et la foudre en propre personne a dit à Fontanes que, si son ami recommençait, il serait frappé. Tout cela a été vif et même violent, mais court... (4).

Les termes exacts importent peu. L'ordre d'arrestation, s'il fut donné, ne fut pas maintenu (il paraît que Fesch laissa voir trop de contentement; cela déplut à Napoléon, qui ne tenait pas à contenter son oncle). Chateaubriand fut seulement prié de quitter Paris, et encore ne le pressa-t-on pas de s'exécuter (5).

Mais on réfléchit à quelque mesure générale permettant d'éviter, du fait de journalistes indociles, le retour de pareilles incartades; et on combine un remaniement des feuilles suspectes, non seulement du *Mercure*, mais du *Journal de l'Em-*

(1) Dans Lecestre. Lettre de l'Empereur à Fesch, du 28 juin 1808.
(2) *Cahier rouge*, p. 38.
(3) *O.-T.*, III, 3, et Préface des *Mélanges littéraires*, 1826 ; — Villemain, p. 160.
(4) 1er septembre 1807. *Correspondance de Joubert*, p. 165.
(5) *Cahier rouge*, p. 38-40. — D'après Mme de Chateaubriand (*C. R.*, p. 38), ce fut un ami, Pasquier, « alors préfet de police », qui fut chargé d'annoncer à Chateaubriand son bannissement. Mais elle se trompe évidemment, car Pasquier ne fut préfet de police qu'en 1810. En 1807, il n'était encore, malgré l'active protection de Cambacérès, que simple auditeur au Conseil d'État, et le trouvait d'ailleurs fort mauvais. (Pasquier, I, 12.)

pire, où Bertin, déjà fort mal vu, a osé reproduire l'article de son ami. Le 14 août 1807, l'Empereur écrit de Saint-Cloud :

J'approuve beaucoup que M. Bertin Devaux cesse toute influence directe ou non sur le *Journal de l'Empire.* Je suis trop bien instruit des relations qu'il a eues à l'étranger dans d'autres temps pour que je ne sois pas satisfait du parti qu'il prend (1). En effet, son existence ne peut être sûre, et à l'abri de tout retour dans des circonstances imprévues, qu'en ne se mêlant plus d'aucune manière d'influence politique... Car il est temps enfin que ceux qui ont directement ou indirectement pris part aux affaires des Bourbons se souviennent de l'Histoire Sainte et de ce qu'a fait David contre la race d'Achab. *Cette observation est bonne aussi pour M. de Chateaubriand et pour sa clique.* Ils se mettront, par la moindre conduite suspecte, hors de ma protection...

En vain on s'efforce de détourner le coup imminent. En vain le *Mercure* publie le 29 août un article bien sage sur l'édition abrégée pour la jeunesse du *Génie du christianisme,* parue depuis deux ans déjà, simple prétexte par conséquent, où l'auteur semble faire des avances, au nom de Chateaubriand, à propos d'un livre qui avait été agréable et utile au pouvoir :

Quand parut le *Génie du christianisme,* y lit-on, la cause que défendait M. de Chateaubriand avait, comme il le dit lui-même, le puissant intérêt du malheur. Aujourd'hui, les temps sont bien changés. Un gouvernement réparateur a fermé toutes les plaies, consolé toutes les infortunes et fait perdre aux victimes mêmes jusqu'au souvenir des maux qu'elles ont souffert...

M. de Chateaubriand n'a-t-il pas défendu la religion qui « assure la durée, le bonheur, et la gloire des Empires... » ? Voici même qu'on en fait un *philosophe!*

Si l'on entend par philosophie ce que ce mot signifie en effet, le véritable amour de la sagesse, l'étude et la connaissance de l'homme et de ce qui peut le conduire à la fois au bonheur et à la vertu, qui a plus de droit que M. de Chateaubriand au titre de philosophe? Plusieurs écrivains en ont été décorés pour s'être élevés contre les excès du fanatisme que la religion condamne toujours, et que personne ne songeait à défendre... (2).

Ainsi on pallie, on rajuste et on racommode. Mais il est trop tard. Le 1er septembre, le remaniement qu'on préparait est un

(1) Non pas spontanément, bien entendu. Dans Lecestre, I, 100.
(2) L'article est signé C (?).

fait accompli. Joubert en fait connaître les grandes lignes à Chênedollé retiré derechef à Vire :

On a grêlé sur le *Mercure*, qui a pour censeur M. Legouvé et pour collaborateurs payés, dit-on, par le gouvernement, MM. Lacretelle aîné, Esménard, et le chevalier de Boufflers. Il parait que les anciens écrivains de ce journal peuvent aussi y travailler, si bon leur semble. Quelque dégât a aussi été fait sur les autres journaux. M. Fiévée a été remplacé aux *Débats* par M. Etienne; M. de Lacretelle au *Publiciste* par M. Jouy. M. Esménard même a eu un successeur à la *Gazette de France*... (1).

Le 5 septembre apparaît, en effet, dans le *Mercure*, indice d'un complet cataclysme, la signature de Ginguené ! Et, en tête du numéro du 4 octobre, un avertissement informe le public de la fusion du *Mercure* et de la *Revue littéraire* (ex-*Décade*), le nom du *Mercure* étant conservé, comme le plus ancien.

L'Empereur, du reste, a fait les choses à sa manière, grandement :

Dans la tempête, l'or a plu sur les déplacés, ajoute Joubert, et je ne vous conseille pas du tout de les plaindre (1).

Faut-il compter parmi ceux-là Chateaubriand évidemment dépossédé de sa propriété du *Mercure ?* Peut-être bien, puisque cette même lettre nous apprend qu'il vient d'acheter pour 30 000 francs, près de Sceaux, sa *Vallée-aux-Loups* : quinze arpents de terre et un pavillon, dont il va s'efforcer de faire cet ermitage et cette solitude dont il rêve depuis longtemps, au moins depuis ses déboires de Rome.

Car, remarquons-le en passant, et dès maintenant, s'il y a un rêveur en Chateaubriand, c'est un rêveur qui réalise : après la « chimère d'Orient » réalisée, voici la chaumière, la hutte, la cabane, aussi réalisée. Ce n'est que cela, mais il faut toujours le noter, en attendant que d'autres rêves, plus magnifiques, aient leur tour.

(1) *Correspondance de Joubert*, 165.

CHAPITRE II

OPPRESSION

La retraite à la Vallée-aux-Loups (novembre 1807). — Achèvement des *Martyrs* (1808). — L'affaire d'Armand de Chateaubriand (janvier-mars 1809). — La polémique des *Martyrs* (avril-juin 1809). — Triomphe des ennemis de Chateaubriand et de Fontanes.

Il y a des époques sombres dans l'existence de Chateaubriand, et particulièrement dans sa première moitié : la campagne à l'armée des princes, les premiers temps du séjour en Angleterre, les déboires de Rome et le retour à Paris, les moments qui suivent sa démission ; mais il n'y a peut-être pas de période plus découragée que cette fin de 1807 et les années 1808 et 1809, marquées pour lui par l'achèvement et la publication des *Martyrs*, par la condamnation et l'exécution de son cousin Armand.

On s'y est trompé, et sur la foi de Chateaubriand lui-même. On a voulu prendre à la lettre certains passages des *Mémoires* écrits en 1839, *trente ans plus tard*, sous l'influence d'une illusion complaisante commune à tous les hommes affamés d'action. Quand ils ont vieilli, ils pensent avec attendrissement à leur jeunesse et à leur maturité. Ainsi Chateaubriand :

> Alors l'avenir ne manquait point. En cherchant à rouvrir aujourd'hui par ma mémoire l'horizon qui s'est fermé, je ne retrouve plus le même, mais j'en rencontre d'autres. Je m'égare dans mes pensées évanouies ; les illusions sur lesquelles je tombe sont peut-être aussi belles que les premières ; seulement elles ne sont plus si jeunes ; ce que je voyais dans la splendeur du midi, je l'aperçois à la lueur du couchant... (1).

Faisant état aussi de ce fait que Chateaubriand réalise alors

(1) *O.-T.*, III, 6.

ce vœu ancien d'une chaumière perdue dans la campagne, et de certaines impressions de Mme de Chateaubriand, dont le cas n'est pas le même, un consciencieux biographe, M. Pailhès, voit dans ces années 1807, 1808, 1809, qu'il ne distingue pas des quatre ou cinq suivantes, les années « les plus douces de sa vie, les seules vraiment heureuses (1) ».

Quelle erreur ! A la vérité, l'installation amusa ce qu'il y avait encore en lui d'enfantin. Dans la nouveauté des choses, il joua un temps au propriétaire :

Vers la fin de novembre (1807), voyant que les réparations de ma chaumière n'avançaient pas, je pris le parti de les aller surveiller. Nous arrivâmes le soir à la Vallée... La maison, pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient, cognaient, était chauffée avec des copeaux et éclairée par des bouts de chandelle : elle ressemblait à un ermitage éclairé la nuit par des pèlerins, dans les bois. Charmés de trouver deux chambres passablement arrangées, et dans l'une desquelles on avait préparé le couvert, nous nous mîmes à table. Le lendemain, réveillé au bruit des marteaux et des chants des colons, je vis le soleil se lever avec moins de souci que le maître des Tuileries. J'étais dans des enchantements sans fin... (2).

Encore le morceau est-il copié presque textuellement du cahier de Mme de Chateaubriand (3) ; et c'est à elle qu'appartient le tableau de cette gaieté. Il faut le lui restituer.

Peut-être Mme de Chateaubriand ne connaît-elle pas encore bien son mari et juge-t-elle durable cette première allégresse ? Peut-être espère-t-elle trouver là le calme et cette paix qui l'ont fuie jusqu'ici, et y éviter plus aisément qu'ailleurs d'indiscrets voisinages ? En tout cas, elle paraît se trouver mieux de cet exil que ses amis ne pouvaient l'espérer (4). Elle se fait peu d'illusion sur la beauté de l'endroit choisi ; elle le définit :

Une espèce de grange sans cour avec un verger planté de mauvais pommiers, avec un taillis et quelques mauvais arbres, un seul acacia excepté, qui était fort beau (5).

(1) Pailhès, *Chateaubriand*, p. 388.
(2) *O.-T.*, III, 5.
(3) *Cahier rouge*, p. 43.
(4) Joubert à Mme de Vintimille, 5 septembre 1807.
(5) *Cahier rouge*, p. 39.

Malgré tout, c'est elle qui consigne dans ses notes une impression favorable que son mari reproduira bien des années après, comme si elle exprimait son sentiment à lui, et aussi parce qu'elle correspond à cette attitude d'homme simple et détaché des grandeurs du monde qu'il lui conviendra, alors plus que jamais, de se donner.

D'ailleurs, n'allons pas trop loin. Il est possible qu'il ait réellement aimé un instant ce coin trop paisible, et qu'il l'ait aimé surtout plus tard, rétrospectivement, quand il lui a échappé.

Mais en ce début d'hiver de 1807, une fois les petits arbres plantés dans la boue, en vue d'ombrages futurs, le jardin dessiné en manière de parc dans ce « creux de taillis », le pavillon aménagé, les ouvriers partis, une fois déguisées tant bien que mal ce que Joubert appelle « les difformités du lieu », car Joubert goûte peu le nouveau domaine et qualifie de folie son acquisition ; une fois apaisée toute cette agitation de surface, c'est le calme inexorable de l'ensevelissement définitif, l'enfoncement dans la tombe de l'homme qui, déjà en 1803, parlant à Guéneau de cette « hutte » où il voulait se retirer, lui rappelait le mot désespéré de Pascal : *On jette un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais* (1).

Sans espoir ! car cette fois, c'est bien fini. Quelle apparence d'un retour de faveur après l'article du *Mercure ?* Et comment, à supposer qu'il le voulût, ferait-il les premiers pas, maintenant qu'il a si bruyamment coupé les ponts derrière lui ? Le *Mercure* lui-même lui a échappé. Joubert nous a dit qu'après la transformation, les anciens collaborateurs conservaient le droit d'y collaborer s'ils le désiraient, sauf contrôle, s'entend ; mais voit-on maintenant la signature de Chateaubriand s'étalant à côté de celle de Ginguené ?

Il faudra donc attendre le retour des Bourbons ; et l'attendre au temps de Tilsit, n'est-ce pas renoncer pour jamais à toute ascension vers les hauteurs? Sans compter que, même en admettant ce problématique retour des Bourbons, rien n'y garantit autrement sa fortune. Quand il se promène dans son

(1) 31 août 1803. *Correspondance,* p. 125.

jardin, caressant sa chimère, et méditant d'arrondir un jour son clos de l'étendue des coteaux environnants, par les bienfaits de ces princes, Mme de Chateaubriand, « rarement approbative (1) », hausse les épaules, démolit d'une pichenette ses châteaux en Espagne, et lui prédit, au lieu de ses grandeurs, celles de... Fontanes, Pasquier, ou Molé (2).

En attendant, la vie fuit, le temps passe, et vient, toute proche, la quarantaine, avec le désespoir de n'être rien, à quoi on ne peut se résigner (3).

C'est alors que, plongé dans ce néant politique et dans cette tombe de la Vallée-aux-Loups, il songe encore, et c'est un grand signe de tristesse, à ses *Mémoires* qui seront d'*outre-tombe :* « un temple de la Mort, élevé à la clarté des souvenirs (4) ». Il y songe au moins, s'il ne commence immédiatement à les écrire. Il y songeait à Rome, après la grande défaite de ses rêves, comme au « testament » qu'il léguerait à la postérité (5), et maintenant, mêmes causes, mêmes effets. C'est à cette époque mélancolique qu'il commence à retracer sa jeunesse, et il la revoit sombre, peut-être parce qu'elle le fut, peut-être plus encore parce qu'il la teinte à son insu des couleurs du présent. C'est de la Vallée-aux-Loups qu'il aperçoit « le rocher où il est né », « la chambre où sa mère lui *infligea* la vie », « le père infortuné qui lui donna un nom qu'il a presque toujours traîné dans le malheur (6) ».

Villemain, qui doit toujours à Fontanes d'avoir bien vu certains points, saisit ici la vérité mieux que de plus récents

(1) VILLEMAIN. Suivant toujours Fontanes, qui n'en est pas ménagé, il ne l'aime guère.

(2) *Cahier rouge*, p. 46.

(3) Même les honneurs purement littéraires lui échappent. C'est le temps où, par la mort du poète Le Brun et de Dureau de la Malle, deux places se trouvent vacantes à l'Académie. On parle alors de Chateaubriand dans les salons de Paris, mais l'Empereur reste aigri contre lui, et d'ailleurs l'Académie, toujours imbue de philosophie, n'est pas disposée à l'accueillir. (RÉMUSAT, III, 213.)

(4) *O.-T.*, I, 4. — Cf. PAILHÈS, *ouvr. cité* (p. 428) : « Le texte imprimé de cette première esquisse des *Mémoires* est précédé de la mention : *Commencée en 1809.* »

(5) A Guéneau, 28 décembre 1803. *Correspondance*, p. 150.

(6) Au premier livre des *Mémoires*.

biographes, quand il nous montre, d'ailleurs à mots couverts, Chateaubriand « gêné dans sa fortune, obsédé de tristes prédictions et de faibles conseils (1) », languissant dans sa Vallée, très abattu, parlant même de quitter la France et d'aller, sur les traces de Hyde de Neuville, rejoindre Moreau en Amérique, projet que Fontanes aurait, paraît-il, combattu en alléguant les *Martyrs* inachevés, impossibles à terminer en une terre rebelle aux arts, et qui ne pouvaient être finis et publiés qu'en France.

Chateaubriand, qui du reste, à travers les pires crises de découragement, n'abandonne pas facilement ce qu'il a entrepris, revient donc aux *Martyrs;* mais il n'a plus le feu du début. Pourtant, il travaille en artiste de plus en plus consommé et dont l'habileté croît avec l'expérience.

Mais cela ne remplit pas son temps, car, outre que les lettres ne le satisfont plus, ne l'ayant d'ailleurs jamais satisfait, n'a-t-il pas décidé de changer de muse, d'abandonner l'épopée et de se faire historien ?

Notons, en outre, que sur Mme de Noailles, en cette période qui suit l'article du 4 juillet, les données manquent. On sait que des plants de pins vinrent à la Vallée-aux-Loups du parc de Méréville ; un billet de Chateaubriand du 26 juillet 1808 annonce qu'il part pour Méréville où il va faire « un assez long séjour » ; et c'est à peu près tout ce qu'on sait. D'après Mme de Boigne (2), cette liaison, qui dura encore longtemps, aurait commencé à se refroidir au voyage d'Espagne.

Bref, cloîtré (3), il se consume si bien d'ennui, et, par moments, de travail excessif, qu'il en tombe « tout à fait malade » dans l'été de 1808, et qu'il lui faut revenir à Paris pour s'y faire soigner. Maladie longue et douloureuse, sans doute quelque fièvre bilieuse, qui lui laisse la figure « fort jaune », puisque Girodet, qui fait, vers cette époque, son portrait « si ressemblant (4) », le peint ainsi, tel qu'il est, le teint sombre et brouillé, la mine dégoûtée.

(1) Villemain, p. 162.
(2) I, 303.
(3) « Depuis que j'habite cette retraite, je ne crois pas avoir mis trois fois les pieds hors de mon enclos. » (*O.-T.*, I, 2.)
(4) *Cahier rouge*, p. 49.

Puis, convalescent, il retourne à la Vallée, qu'on embellit de quelques arbres nouveaux et d'un portique à deux colonnes, et on achève les *Martyrs*.

C'est encore, malgré tout, sa vraie et seule ressource, ce travail des *Martyrs*, avec les réunions d'amis et d'admirateurs que cela occasionne à la Vallée, le dimanche de préférence.

Réunions alors toutes littéraires (1), semble-t-il, où l'on convie les amis, Joubert, Fontanes, Pasquier, Mme de Vintimille, Clausel, Frisell, peut-être encore Guéneau, peut-être les Las Cases (2), connaissances plus récentes, à s'entendre lire *la Druidesse;* où l'on admire, conseille, discute, comme de savoir s'il faut que Velléda devienne ou ne devienne pas coupable (3).

On recherche le clergé, par ancienne affinité, et parce qu'on espère assurer de ce côté le succès des *Martyrs* :

C'est dans le clergé surtout qu'il faut chercher des convives, écrit Mme de Chateaubriand à Clausel, chargé des invitations ; n'oubliez pas la visite à l'abbé de Boulogne et à l'évêque d'Alais (4).

Puis les *Martyrs* se terminent, et il s'agit de les publier. Fontanes craint les allusions :

Point de petites allusions, dit-il à Chateaubriand, quand on écrit pour l'immortalité. Ce serait encore l'affaire du *Mercure*. Il ne faut pas agacer les dents du lion (5).

Il s'agit de se mettre en règle avec la police, et naturellement de faire le moins de concessions possible. C'est délicat; l'ouvrage, depuis longtemps attendu du public, bien sûr de faire grand bruit, venant d'une telle plume, est guetté au ministère de la Police. Comme il y a de grosses responsabilités à encourir, c'est Fouché en personne qui prend l'affaire en main et la mène par-dessus les subalternes. Évidemment, c'est avec son consentement qu'à la fin de 1808 Chateaubriand quitte

(1) Ce n'est qu'après 1809 qu'il se forme un cercle politique à la Vallée. (CHATENAY, II, 84.)

(2) Chateaubriand à Mlle de Las Cases, 26 juillet 1808. *Cahier rouge*, p. 52. — Quant à Molé, il est passé préfet de la Côte-d'Or.

(3) Mme DE CHASTENAY, II, 76, et SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand*, II, 40.

(4) Dans PAILHÈS, *Chateaubriand*, p. 427.

(5) VILLEMAIN, p. 163.

la Vallée et vient s'établir à Paris pour surveiller l'impression et la publication de son ouvrage.

Mais écoutons Mme de Chastenay, bien informée des choses de la Police générale par ses relations avec Réal :

Quand il fut question de publier les *Martyrs,* Fouché envoya chercher M. de Chateaubriand, et, prenant avec lui ce ton de supériorité qu'il n'affectait pas sans le justifier souvent, il lui dit qu'il ne donnerait aucun censeur à cet ouvrage que le public dévorait d'avance ; il voulait s'en remettre à lui seul, mais il le priait de ne pas le compromettre lui-même à cause de son extrême confiance, et l'avertissait cependant que son édition serait saisie si l'Empereur y trouvait de quoi être offensé. Je crois qu'il y eut alors quelques insinuations au sujet d'une dédicace, mais elles ne furent pas accueillies. Les amis se rassemblèrent pour exercer eux-mêmes la censure préservatrice... (1).

Il faut retenir l'allusion aux invites de Fouché. Mme de Chastenay les explique un peu plus loin :

Le talent de M. de Chateaubriand fut toujours l'objet d'une rare prédilection pour l'Empereur qui ne perdit jamais le désir, ni l'espoir, d'en faire un ornement de son règne, et de passagères persécutions ne furent jamais de sa part que des traits de dépit.

On peut supposer ici que Fontanes devait contribuer à entretenir chez Napoléon ces sentiments et cette attente; il dut toujours un peu espérer qu'il se ferait auprès du maître l'immense honneur de lui amener Chateaubriand ; c'est sans doute ce qui lui permit de conserver ouvertement ses relations avec son ami sans dommage pour son propre crédit.

Mais vraiment c'était un peu trop que demander maintenant la dédicace des *Martyrs*. On éluda l'offre, et avouons qu'il ne pouvait guère en être autrement. Fouché n'en fit rien paraître sur le moment, mais il est probable que ce refus eut sa part de conséquence dans ce qui suivit.

En attendant, après quelques difficultés inséparables de toute publication à cette époque, l'affaire se présenta bien d'abord, si bien qu'un jour de novembre 1808 Chateaubriand put adresser à Mme de Custine, qui servait d'intermédiaire entre ses deux amis, le ministre et l'écrivain, ce petit mot plein d'allégresse :

(1) CHASTENAY, II, 78.

C'est pour le livre succès complet; point de censure, grandes louanges, honneurs, flatteries, tout à merveille. Le grand ami, un homme divin! A demain, chère (1).

Il est à croire qu'alors Fouché, l' « homme divin », n'avait pas encore lu les *Martyrs*, et que les louanges s'adressaient à l'auteur et non à l'œuvre.

On se réunit donc en comité pour voir ce qu'il fallait retrancher. On fut très minutieux en ce qui concernait la personne de l'Empereur. On alla jusqu'à supprimer « le détail de l'origine de Dioclétien, parce qu'il était le fils d'un greffier (2) ». On s'était souvenu que, dans des plaisanteries et des chansons d'émigrés, l'Empereur était quelquefois nommé le fils du greffier du tribunal d'Ajaccio (3). C'était pousser assez loin le scrupule et la précaution.

C'est sans doute à des préoccupations de ce genre qu'est due la modification du titre, opérée au dernier moment. L'ouvrage s'appelle encore, le 18 janvier 1809, d'après le bulletin de police que Fouché adresse à l'Empereur ce jour-là : *les Martyrs de Dioclétien*. On dut penser que ce titre accusait un peu trop la responsabilité de Dioclétien, et on le raccourcit en ne conservant que ces deux mots : *les Martyrs*. On ajouta par compensation ce sous-titre : *ou le triomphe de la religion chrétienne*.

Par contre, en ce qui concernait les « sophistes » et les gens de ce bord, si l'on changea et retrancha, ce que j'ignore, il en resta, et suffisamment.

D'autre part, il y a de grandes traces de lassitude dans l'*Adieu à la Muse* qui ouvre le dernier livre. On sent qu'il a fallu pour terminer un véritable effort et que l'œuvre s'achève par volonté plus que que par goût :

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures! J'aperçois les bornes de la course... C'en est fait, Muse, encore un moment, et *pour toujours* j'abandonne tes autels! Je ne dirai plus les amours et les

(1) Dans BARDOUX, *Mme de Custine*, p. 182.

(2) CHASTENAY, II, 82.

(3) Cet *huissier d'Ajaccio* apparaîtra d'ailleurs, ou reparaîtra, dans *Buonaparte et les Bourbons*, et bien d'autres l'évoqueront après 1814. — Cf. notamment un pamphlet de 1817, intitulé *Seconde épître à l'abbé Sicard*

songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse...

Il a quarante ans, l'âge des débuts d'un La Fontaine ou d'un Rousseau! Il continue cependant :

O Muse, je n'oublierai point tes leçons, je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans, la voix perd de sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth ; mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux, laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré *l'âge des illusions* à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai *l'âge des regrets* au tableau sévère de la vérité...

Cela n'est-il pas daté? N'est-ce pas l'article du *Mercure* qui, emportant les derniers espoirs, a clos pour toujours, semble-t-il, *l'âge des illusions,* et ouvert *l'âge des regrets*. *L'âge des regrets,* n'est-ce pas le temps où, s'apercevant qu'on ne peut décidément être acteur, on sent qu'il faudra se contenter d'être spectateur, et, si possible, juge, et, peut-être même, justicier? Il y a longtemps qu'il est fatigué des Lettres pures, toutes d'illusion, qui ne l'ont pas consolé. L'histoire est du moins plus près de l'action, et déjà, dans l'œuvre qu'il offre au public, n'a-t-il pas sans cesse, sous la fiction, visé et atteint le réel?

Mais que dis-je? Ne l'ai-je point déjà quitté, le doux pays du mensonge? Ah! les maux que Galerius a fait souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions!

Qu'avait-il besoin de le dire? On le verra bien assez. Car ce n'est pas tout d'écrire et de publier, même quand on est Chateaubriand ; il faut assurer le succès!

Les concessions faites rendent l'interdiction difficile. Napoléon ne se déplaira pas trop en Dioclétien. Un jour, en mars 1812, il en dira quelque chose à Narbonne :

Ne vous y trompez pas ; je suis un empereur romain ; je suis de la meilleure race des Césars, celle qui fonde. Chateaubriand, dans je ne sais quel numéro du *Mercure,* m'a sourdement comparé à Tibère, qui ne remuait de Rome que pour aller à Caprée. Belle idée! Trajan, *Dioclétien,* Aurélien, à la bonne heure ; un de ces hommes nés d'eux-mêmes et qui soulevaient le monde...

- Et il continue assez longtemps, insistant sur cette ressemblance avec Dioclétien, et disant que, comme lui, dans un immense empire tout guerrier, il avait su maintenir toute-puissante l'autorité civile (1).

Chateaubriand y a donc mis du sien, et, du reste, il le fait remarquer dans sa Préface :

J'ai fait Dioclétien un peu meilleur et un peu plus grand qu'il ne parait dans les auteurs de son temps; en cela j'ai prouvé mon impartialité...

Peut-être que Fontanes eût mieux dit cela. Lui, souligne un peu gauchement; mais n'importe, du côté de l'Empereur, il est en règle, au moins autant qu'il est nécessaire.

C'est tout autour du Maître, et au-dessous de lui, que vont gronder les colères implacables. La secte des « sophistes », si cruellement traitée, crie vengeance, et toute la coterie philosophique, encore si forte dans la critique, à l'Institut, dans la haute administration de l'Empire, se dresse furieusement contre l'œuvre et contre l'auteur.

Libre encore à Ginguené, à Chénier, à tel ou tel autre, de refuser de se reconnaître sous les traits trop précis de l'odieux Hiéroclès, qui pourtant les veut personnifier tous. Mais comment le tout-puissant ministre de la Police, Fouché, ex-oratorien, ex-massacreur, resté sous l'Empire, dans ses circulaires, dans ses discours et ses sentences, par le vocabulaire et la phraséologie, le parfait représentant du style jacobin, comment Fouché ne serait-il pas exposé à reconnaître, et beaucoup de gens avec lui, jusqu'à la laideur de ses traits physiques, dans l'image du favori de Galerius? Son regard fuyant et ses yeux ternes où passe par instant une flamme rapide, son pâle sourire énigmatique, ses rares cheveux incolores et raides, sa face atone, son teint blême, sa longue main nerveuse et rétractile, ses doigts en pattes d'araignée, tout ce type assez répulsif et si connu (2) qu'il en est devenu légendaire, revit dans le Hiéroclès des *Martyrs*. Qu'on lise ce portrait :

On soupçonne Hiéroclès d'avoir été chrétien dans sa jeunesse; mais l'orgueil des lettres humaines ayant corrompu son esprit, il s'est

(1) VILLEMAIN, *Souvenirs contemporains*, I, 177.
(2) Cf. notamment SÉGUR, III, 405, et MADELIN, *Fouché*, I, 379.

jeté dans les sectes philosophiques. On ne reconnaît plus en lui les traces de sa religion première, si ce n'est à l'espèce de délire ou de rage où le plonge le seul nom du Dieu qu'il a quitté. Il a pris la langue hypocrite et les affectations de la fausse sagesse. Les mots de liberté, de vertu, de science et de progrès des lumières, de bonheur du genre humain sortent sans cesse de sa bouche ; mais ce Brutus est un bas courtisan..., cet apôtre de la tolérance est le plus intolérant des mortels, et cet adorateur de l'humanité est un sanglant persécuteur... Sa personne même semble repousser l'affection et la confiance : son front étroit et comprimé annonce l'obstination et l'esprit de système ; ses yeux faux ont quelque chose d'inquiet comme ceux d'une bête sauvage ; son regard est à la fois timide et féroce ; ses lèvres épaisses sont presque toujours entr'ouvertes par un sourire vif et cruel ; ses cheveux rares et inflexibles, qui pendent en désordre, semblent n'appartenir en rien à cette chevelure que Dieu jeta comme un voile sur les épaules du jeune homme et comme une couronne sur la tête du vieillard. Je ne sais quoi de cynique et de honteux respire dans tous les traits du sophiste : on voit que ses ignobles mains porteraient mal l'épée du soldat, mais qu'elles tiendraient aisément la plume de l'athée ou le fer du bourreau...

Voilà l'homme. Si complaisamment portraituré, ce proconsul d'Achaïe ressemble vraiment un peu trop à l'ex-proconsul de Lyon, personnage qu'on ne bravait pas impunément. Chateaubriand le savait. Mais si les avances de Fouché avaient pu le flatter, l'ébranler peut-être, il ne s'était pas décidé (et ici le sentiment de l'artiste avait parlé sans doute aussi haut que les rancunes de l'homme) à éteindre dans son livre cette flamme intérieure qui y circulait, et à baisser ce ton de vengeance qui, en satisfaisant ses colères, lui procurait la seule jouissance qu'il pût présentement goûter.

La question était de savoir quel effet cela ferait.

Justement, le malheur voulut que, pendant que se préparait cette laborieuse publication, d'autres événements se déroulaient sur un autre théâtre, desquels devait surgir une complication inattendue et tragique :

Vers le mois de..., dit Mme de Chateaubriand, nous apprîmes que notre cousin Armand de Chateaubriand avait été arrêté sur les côtes de Bretagne, et qu'il était depuis *treize jours* en prison à Paris ; il revenait d'Angleterre chargé des dépêches des princes... (1).

(1) *Cahier rouge*, p. 53.

Le nom du mois est en blanc, mais Armand de Chateaubriand ayant été transféré à Paris le 28 janvier 1809, c'est donc treize jours plus tard, vers le 10 février, que Chateaubriand eut connaissance du danger couru par son cousin (1).

On sait ce qui s'était passé. Armand de Chateaubriand était un de ces courriers qui servaient à mettre en communication les émigrés d'Angleterre avec les chouans de Normandie et de Bretagne, les premiers toujours remuants et infatigablement espérants, soutenus, encouragés, soudoyés par le gouvernement anglais, dont, consciemment ou non, ils servaient la politique ; les seconds, pour le moment désarmés ou à peu près, mais toujours disposés à reprendre la campagne pour peu que les circonstances s'y prêtassent et qu'on leur fournit des armes, de l'argent, des instructions, et un mot d'ordre.

Entre France et Angleterre, Jersey, nid de chouans, servait, depuis que les Anglais étaient maitres de la mer, à la fois de relais et de base d'opérations. Là, le prince de Bouillon, gouverneur de l'île pour l'Angleterre et agent des Bourbons, centralisait les correspondances, organisait l'espionnage et le service des courriers. C'était là qu'arrivaient d'Angleterre les instructions de Puisaye, vieux courtisan et agitateur bureaucrate, dangereux surtout pour ceux qu'il employait ; et c'était de là aussi que partaient les exécuteurs de ses ordres.

Métier ingrat, missions obscures, horriblement périlleuses et pénibles ! Il faut plaindre de tout cœur les malheureux qui s'en chargeaient, accablés d'ordres, de contre-ordres, exposés à toutes les trahisons, à la merci d'intrigants qui, de l'abri où ils étaient, et mal renseignés, les jetaient sans scrupules aux pires dangers ! D'autres ensuite se faisaient honneur auprès des princes des minuscules résultats obtenus, y trouvant toujours de quoi fonder ces vastes et inlassables espérances dont s'alimentait la coutumière crédulité des émigrés.

Armand de Chateaubriand, étant né comme son cousin en 1768 (2), allait donc avoir comme lui, en cette année 1809, quarante et un ans. Émigrés, tous deux avaient servi ensemble

(1) *O.-T.*, III, 20. — Cf. Herpin, *Armand de Chateaubriand*, 1910.
(2) Armand était né le 15 mars, et François le 4 septembre 1768.

sous les princes, et, lors de la débandade, s'étaient réfugiés à Jersey. Mais tandis que François passait de là à Londres, Armand restait à Jersey, fort misérable, et s'y mariait très modestement. On lira dans le livre de M. G. de Contades : *Émigrés et Chouans*, l'histoire de ses voyages et de ses missions, reconstituée d'après les papiers de Puisaye, restés au British Museum. Rien de plus triste ! Rien qui inspire une plus profonde pitié !

Pour servir sa cause, et aussi pour vivre, l'infortuné s'offre dès 1794, et commence ses allées et venues, portant les correspondances, ou passant des émigrés d'Angleterre et de Jersey en France. A la paix d'Amiens, le gouvernement français exige qu'on l'éloigne de Jersey ; la paix rompue, il y revient, et, toujours misérable, il offre de nouveau ses services. D'abord on n'en a pas besoin ; puis, le danger croissant, et les hommes sûrs se faisant plus rares, on l'appelle, en 1808.

Or, jamais ce métier, si périlleux, ne l'a été à ce degré. Depuis août 1806, le fonctionnement de l'agence de Jersey, dénoncé à Fouché par un espion de Hambourg, est connu et surveillé. En juin 1808, l'un des agents, le « colonel » Prigent, homme de confiance de Puisaye, épié et traqué, est pris près de Dinan. Presque aussitôt passé indicateur et trahissant les siens, il renseigne Fouché et Réal ; et c'est là-dessus que Chateaubriand s'embarque à son tour à Jersey le 25 septembre, déjà peut-être signalé et guetté. Juste à ce moment, l'on fait à Rennes le procès des trente-cinq accusés qu'a livrés Prigent, dont sept, parmi lesquels Prigent lui-même, que sa trahison n'a pas sauvé, sont condamnés à mort et exécutés quelques jours plus tard.

Cette fois, la mission d'Armand de Chateaubriand n'émane pas de Puisaye, mais de Larivière, autre agent des princes, ancien conventionnel fructidorisé, résidant depuis lors à Londres, homme d'esprit, collaborateur de Peltier. Il serait trop long d'en donner le détail. En gros, elle consiste à obtenir de personnes favorables aux Bourbons des renseignements sur l'état de l'esprit public et sur les chances actuelles d'une restauration ; puis d'autres renseignements, aussi complets que possible, sur la situation militaire de Brest, en vue d'un coup de main éventuel.

Chateaubriand, débarqué à Saint-Cast, ce même 25 septembre, s'en va chez un de ses amis, Boisé-Lucas, dont le fils, étudiant en droit, est chargé d'aller à Paris porter les lettres de Larivière à ses correspondants, qui sont trois : l'abbé Sicard, l'homme de lettres Laya et l'avocat Caillé..

En ce qui concerne Brest, Boisé-Lucas le père trouve, à Brest même, un ancien officier de marine, de Goyon-Vaurouault, qui fait parvenir, en réponse aux questions de Chateaubriand, un rapport détaillé.

Pendant ce temps, Armand de Chateaubriand reste caché à Saint-Cast, chez Boisé-Lucas, et, son bateau n'étant pas revenu le prendre au jour dit, il y prolonge son séjour jusqu'à la fin de l'année. Après une première tentative infructueuse en novembre, il s'embarque le 6 janvier 1809, avec un seul compagnon, sur une embarcation de fortune que la tempête rejette trois jours après sur les côtes de Normandie, à Bretteville-sur-Ay, dans le département de la Manche.

Là, les deux naufragés, épuisés, les pieds gelés, presque morts de froid, sont recueillis par les gendarmes et arrêtés. Quant au premier bateau, celui qui a manqué le rendez-vous, la fatalité veut qu'il ait eu à peu près le même sort quelques jours auparavant ; l'équipage, arrêté également, a parlé. D'autre part encore, les papiers de Chateaubriand, ses instructions, où il est dénommé *Terrier,* jetés par lui à la mer, ont été retrouvés sur la côte et expédiés à Paris.

Ainsi, par ce concours de circonstances accablantes, tout est perdu. Le prisonnier, arrêté sous le faux nom de *John Fall,* est identifié avec Terrier, et Terrier l'est avec Chateaubriand. Alors le hardi porteur de dépêches, celui qu'on appelle chez les chouans « l'Ami des vagues », est de bonne prise. On le conduit à Rennes, puis à Paris, où il arrive le 28 janvier, pendant qu'on arrête les deux Boisé-Lucas à Saint-Cast, et de Goyon-Vaurouault à Brest.

Il est certain que Chateaubriand ne sut que plus tard le détail de tout cela, les pièces du procès lui ayant été remises, a-t-il dit, « par une main ignorée et généreuse (1) ». Il apprit

(1) *O.-T.*, III, 18. Toujours le mystère! Il est probable qu'il n'eut, sous

seulement la détention de son cousin et sans doute aussi la gravité du danger qu'il courait.

C'était le cas d'utiliser ses récentes relations avec Fouché, l' « homme divin ». Oubliant Hiéroclès, Chateaubriand se hâte de demander une audience, qui ne lui est pas refusée, et se rend au ministère de la police avec Mme de Custine. Selon Mme de Chateaubriand (1), Fouché nia qu'Armand de Chateaubriand eût été arrêté, déclarant qu'aucun Chateaubriand ne figurait au registre d'écrou des prisons. A la lettre, cela pouvait être vrai, puisque Armand avait été arrêté sous un faux nom. Mais le mensonge était impudent, puisque, dans son interrogatoire du 6 février (2), certainement antérieur à la démarche de son cousin, Chateaubriand avait reconnu son identité.

En tout cas, la ruse, quoique grossière, n'en est pas moins vraisemblable. Il est très plausible que Fouché, redevenu ou resté fort hostile, et prévoyant que l'Empereur ne serait pas personnellement mécontent des *Martyrs,* ait voulu éviter, ou reculer le plus possible, un appel à sa clémence qui pouvait être entendu.

De son côté, Chateaubriand, qu'absorbait la publication des *Martyrs,* dut se laisser tromper un peu facilement par cette fourberie, car une lettre du moment le montre fort affairé, mais occupé exclusivement des *Martyrs,* qui ont décidément de la peine à paraître avantageusement :

Chère belle, écrit-il à Mme de Custine, mille pardons, nous sommes dans les transes jusqu'au cou. Nous remporterons la victoire, mais on nous fait toutes les difficultés possibles. Je ne cesse de courir ainsi que Bertin. Le maître a parlé ; il a loué le livre ; d'où nous espérons que les Etienne seront vaincus. Mais la philosophie pousse des rugissements. Encore deux ou trois jours et nos affaires seront arrangées. Notre grand ami s'est un peu moqué de nous. J'irai vous voir entre quatre et cinq heures. Dites-moi si vous y serez (3).

la Restauration, qu'à les demander pour les avoir. On peut trouver aujourd'hui aux Archives et manier ces papiers ; ceux que portait Armand, gâtés par l'eau de mer, sont encore pénétrés de cette humidité salée qui ne sèche pas.

(1) *Cahier rouge*, p. 54.

(2) Reproduit dans Herpin, *Armand de Chateaubriand*, p. 352.

(3) Dans Chédieu de Robethon, *ouvr. cité*, p. 166, sans date.

D'Armand, pas question.

Puis les *Martyrs,* parus, subissaient une première attaque, d'ailleurs sans conséquence, témoin cet autre billet, où le pauvre Armand n'apparaît pas davantage :

Je n'ai pu aller chez vous, parce que j'ai couru pour affaires. Le grand ami s'est joué de nous. L'ordre d'attaquer vient de lui, vous pouvez en être sûre. Eh bien, il n'y a pas grand mal, l'article est bête et ridicule, et il y a tant de louanges d'ailleurs que je souhaite n'avoir jamais pire ennemi. Je vous verrai demain à déjeuner. Vous êtes bonne et aimable, tranquillisez-vous ! Je ne fais que rire de cela. Cela m'amuse d'être attaqué littérairement par ordre et par un mouchard (1).

Ces billets ne sont pas datés, mais l'accent indique assez qu'ils sont antérieurs à l'exécution d'Armand. Après l'événement, Chateaubriand n'eût pas parlé de Fouché sur ce ton goguenard et détaché.

Pendant ce temps, l'affaire allait son train, dans l'ombre, car on pense bien que les journaux étaient muets ; l'instruction se terminait, et, au dernier moment, à la veille, probablement, de la comparution devant la Commission militaire (qui devait se réunir le 30 mars), la vérité éclatant tout à coup, Chateaubriand connut la situation. Elle était de la dernière gravité ; le retard devait presque fatalement rendre inefficace toute intervention.

Il y eut un nouveau recours à Fouché, et c'est alors sans doute que le ministre répondit à Chateaubriand qu'il lui avait caché l'arrestation de son cousin « parce que lui-même n'était pas sûr que le détenu fût M. de Chateaubriand » ; que d'ailleurs « il avait vu Armand et qu'on pouvait être tranquille, car le prisonnier était résolu, et saurait bien mourir (2) ».

Alors on improvisa en toute hâte les suprêmes démarches. Nous n'en connaissons pas trop bien le détail, mais il semble que la pièce essentielle en fut la lettre que Chateaubriand écrivit, soit à l'Empereur, soit à l'Impératrice, car il y a sur ce point, et sur d'autres, quelque incertitude.

(1) Dans Bardoux, *Mme de Custine*, p. 184, sans date.

(2) *Cahier rouge*, p. 54; — *O.-T.*, II, 23. — Je dois noter qu'ailleurs Chateaubriand dit en parlant de Fouché : « Je l'avais vu *une* fois, cinq ans auparavant, à propos de la condamnation de mon pauvre cousin Armand. » (*O.-T.*, 520.)

Des amis s'étaient présentés. L'un d'eux, moitié poète et moitié journaliste, Michaud, offrit d'agir auprès du général Hulin qui commandait la place de Paris et dont relevait la commission militaire d'Armand. Mais c'était cet Hulin qui avait présidé celle du duc d'Enghien. Pouvait-on, même pour sauver la vie d'un cousin, se commettre avec un tel individu ? Michaud fut éconduit, et Mme de Chateaubriand, dans ses *Cahiers*, le paie de sa bonne volonté en le traitant de mouchard, pour lui apprendre à connaître son monde.

Pasquier se montra. Il avait sans doute pris la mine qu'il fallait, car on nous dit qu' « il fut bien ». Mais il ne servit à rien. Pourtant peut-être est-ce lui qui donna l'idée d'utiliser Mme de Rémusat, sa cousine.

Femme d'esprit, bien en place, depuis le Consulat dame du palais de l'Impératrice, laquelle notoirement passait sa vie à intercéder et à recommander, souvent avec succès (1) ; amie de Talleyrand ; « curieuse de connaître les personnages importants (2) » à divers titres, elle avait la réputation d'être fort allante et agissante (3) et d'ailleurs généralement disposée à s'entremettre avec une certaine bienveillance. On savait qu'elle aimait à se frotter aux gens de lettres et frisait le bas bleu. On lui amena Chateaubriand et on la supplia de faire solliciter par l'Impératrice la grâce d'Armand.

Aussitôt elle demanda que Chateaubriand lui remit une lettre pour l'Empereur ; à quoi, dit-elle (4), Chateaubriand se refusa formellement. Il ne consentit qu'à écrire à Joséphine, et encore ne voulut-il pas, comme le lui conseillait Mme de Rémusat, faire valoir sa parenté avec Malesherbes, dont le nom devait, d'après elle, faire merveilles. Cependant, pour l'Empereur, il remit un exemplaire des *Martyrs*, preuve, en passant, qu'il comptait bien que Napoléon n'en serait pas mécontent.

Là-dessus, Mme de Rémusat juge ainsi son attitude :

Il me laissa entrevoir que son amour-propre serait blessé s'il n'obtenait pas personnellement ce qu'il demandait. Son orgueil d'auteur

(1) Cf. Fréd. Masson, *Joséphine, impératrice et reine.*
(2) C'est elle-même qui le dit. (*Mémoires*, II, 376.)
(3) « J'étais active, on me crut intrigante. » (*Ibid.*)
(4) *Ibid.*, II, 392.

l'emportait visiblement sur le reste, et voulait arriver jusqu'à l'Empereur. Il n'écrivit donc pas précisément ce que j'aurais voulu...

A cette interprétation peu favorable, elle ajoute que cet événement la mit en relations avec Chateaubriand, et elle en profite pour tracer de son nouvel ami un portrait désobligeant :

Ses ouvrages me plaisaient; sa présence troubla mon goût pour eux, etc...

On peut se demander si elle parlait ainsi dans les fameux *Mémoires* qu'elle brûla si précipitamment en 1815, au temps où Chateaubriand écrivait sur son album l'épigramme qu'y lut Sainte-Beuve (1), sur *la Gloire, l'Amour et l'Amitié* (1813), et quand elle morigénait son fils Charles, parce qu'il n'appréciait pas assez *Buonaparte et les Bourbons*. Mais quand elle recommence ses *Mémoires,* entre 1818 et 1821, Chateaubriand est de ces ultras dont l'influence l'empêche de retrouver sous Louis XVIII la situation qu'elle a eue sous Napoléon, et qui relèguent son mari dans cette préfecture du Nord où elle prévoit sa révocation. Son jugement s'en ressent.

Cela est si criant que Charles de Rémusat éprouve le besoin de rectifier les souvenirs de sa mère par une note (2) où l'on sent percer la vérité à travers de filiales atténuations :

Ce qu'elle dit de Chateaubriand est un peu sec. Elle ne parle pas assez du goût qu'elle avait pour son talent, et qui était assez vif. Il est vrai que son rôle et ses écrits, de 1815 à 1820, lui déplurent beaucoup, et comme son caractère ne lui avait jamais agréé, elle se laissait aller à quelque sévérité à son égard. Elle l'avait attiré de loin en loin sous l'Empire. Elle aimait qu'il eût l'air de l'apprécier...

Revenons à son interprétation du rôle de Chateaubriand, lors de la condamnation de son cousin. Elle est très discutable. D'abord Chateaubriand dit avoir écrit, non à Joséphine, mais à l'Empereur, en une phrase qu'on voudrait, à la vérité, plus nette (3) ; et Mme de Chateaubriand dit plus expressément :

Mon mari écrivit à Bonaparte... (4).

(1) *Chateaubriand et son groupe*, II, 97.
(2) Rémusat, *Mémoires*, II, 410.
(3) « Je m'adressai à Mme de Rémusat ; je la priai de remettre à l'Impératrice une lettre de demande de justice ou de grâce à l'Empereur. » (*O.-T.*, III, 23.)
(4) *Cahier rouge*, p. 54.

Il va sans dire qu'on pouvait différer d'opinion sur l'importance en cette affaire du nom de Malesherbes. Quant aux *Martyrs,* si Chateaubriand avait subi l'invite de Fouché en vue d'une dédicace, il pouvait penser que l'envoi du livre prendrait la signification d'une réponse au désir impérial et que ce serait un moyen d'arriver à ses fins en s'épargnant une supplication trop humble. Ce fut là son erreur et son grand tort. Il eût fallu donner davantage, et ne pas calculer au plus juste ou jouer au plus fin, quand il y allait de la vie d'un parent. Il l'a d'ailleurs avoué, un peu brièvement :

J'avais oublié qu'il ne faut être fier que pour soi (1).

Sainte-Beuve, renchérissant encore sur Mme de. Rémusat, conclut :

Il tenait plus à son grief et à sa vengeance future qu'à son cousin...(2).

Ce qui est abuser étrangement d'une erreur de tactique et d'une fausse démarche.

Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'une supplication, même une humiliation prompte et complète de son cousin, eût sauvé le malheureux Armand. On nous dit, Barante par exemple (3), que l'Empereur se disposait à faire grâce, si Chateaubriand le lui demandait. Mais Barante n'en sait rien, ni nous non plus ; et il y a même, comme nous le verrons tout à l'heure, des probabilités contraires.

Telle quelle, la lettre fut remise à l'Impératrice, puis lue par Napoléon ; « il parut hésiter en la lisant, puis, rencontrant quelques mots qui le blessèrent, il la jeta au feu avec impatience », disent les *Mémoires* (4), d'après un récit postérieur de la reine Hortense à l'écrivain.

Mme de Rémusat n'en resta pas là. Elle tenait en ce temps à se rendre agréable à Chateaubriand. En femme qui ne s'embarrassait pas, si besoin était, d'aborder l'Empereur, même en sa chambre, en pleine nuit, et au bord de son lit, comme elle fit

(1) *O.-T.,* III, 23.
(2) *Chateaubriand*, II, 386.
(3) *Souvenirs*, I, 341.
(4) III, 23. — Mme de Chateaubriand précise : « Chateaubriand me demande *justice;* il l'aura », aurait dit Napoléon. (*Cahier rouge*, p. 54.)

un peu plus tard lors des négociations du divorce impérial (1), elle s'arrangea pour lui parler de l'affaire et trouva même moyen de lui faire écouter quelques pages des *Martyrs*, du moins c'est elle qui le raconte. Voici, toujours d'après elle, ce qui lui fut répondu :

Vous êtes un avocat qui ne manque pas d'habileté, mais vous savez mal toute cette affaire. J'ai besoin de faire un exemple en Bretagne ; il tombera sur un homme assez peu intéressant, car le parent de M. de Chateaubriand a une médiocre réputation. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'au fond son cousin ne s'en soucie guère, et, ce qui me le prouve même, c'est la nature des démarches qu'il vous fait faire. Il a l'enfantillage de ne pas m'écrire, à moi ; sa lettre à l'Impératrice est sèche et un peu hautaine ; il voudrait m'imposer l'importance de son talent. Je lui réponds par celle de ma politique, et, en conscience, cela ne doit point l'humilier. J'ai besoin de faire un exemple en Bretagne pour éviter une foule de petites persécutions politiques. Ceci donnera à M. de Chateaubriand l'occasion d'écrire quelques pages pathétiques qu'il lira dans le faubourg Saint-Germain. Les belles dames pleureront, et vous verrez que cela le consolera (2).

Que le lecteur, d'après ce que nous avons dit et d'après son propre jugement, en prenne et qu'il en laisse ! Nous n'y étions pas. Mais dès lors Armand était perdu. Il paraît que, Fesch excepté (on le retrouve toujours !), tous les membres de la famille impériale présents à Paris intercédèrent, surtout l'Impératrice et la reine Hortense. Tout fut vain.

Le 30 mars, la commission militaire se réunit, et il n'y eut qu'une seule séance, ce qui paraît court pour sept accusés. Chateaubriand, de Goyon-Vaurouault, le matelot Quintal et Boisé-Lucas fils furent condamnés à mort. Pour les autres, il y eut de moindres condamnations.

Le lendemain 31 (vendredi saint), à quatre heures du matin, Chateaubriand, de Goyon et Quintal furent fusillés dans la plaine de Grenelle. Boisé-Lucas obtint sursis, puis commutation.

Quand Chateaubriand, prévenu tardivement, arriva sur le

(1) Cf. pour ce détail : Fréd. Masson, *Joséphine répudiée*, p. 33. — Est-ce en pensant à cette démarche nocturne qu'elle écrit gravement plus tard : « L'Empereur méprise les femmes. » (*Mémoires*, I, 112.) Comment l'entend-elle?

(2) Rémusat, *Mémoires*, II, 394.

lieu de l'exécution, tout était fini. Le malheureux Armand gisait avec ses deux compagnons de supplice; les traits de son visage fracassé par les balles n'étaient plus reconnaissables, et tout ce que put faire son cousin fut de suivre ses restes jusqu'au cimetière de Vaugirard et de porter ensuite à Mme de Custine un mouchoir qu'il avait trempé dans son sang (1), rare hommage, mais que le défunt n'avait, à coup sûr, pas prévu (2).

Il faut reconnaître qu'après l'exécution, son attitude et sa tenue prêtèrent à la critique. Sa vision était facilement dramatique; mais avait-il besoin de pousser en ce sens des choses que la réalité faisait suffisamment saisissantes!

Écrivant dans la même journée à Mme de Rémusat, il décrivit les chiens qui léchaient à terre le sang et la cervelle répandus d'Armand, macabre détail auquel il tenait, puisqu'il l'a reproduit dans ses *Mémoires*, mais qui heurta la sensibilité des gens. On était moins habitué alors qu'on ne le fut plus tard à des évocations de ce goût. Ces horreurs-là étaient bonnes pour la tragédie, où, par l'invraisemblance des conventions théâtrales, elles ne troublaient personne. Mais, en dehors du songe d'Athalie ou de morceaux analogues, on les trouvait déplacées. C'était bien assez qu'elles fussent dans une trop fréquente réalité, celle des champs de bataille et des places d'exécution.

Maintenant, remarquons ceci : il n'est pas du tout certain que Chateaubriand ait eu, dans le fait, l'attitude qu'il s'est prêtée. On lira ici avec intérêt le récit différent de Sémallé. Il est dramatique aussi, et il l'est plus simplement.

De Sémallé venait d'assister au jugement et d'entendre la condamnation :

Je me hâtai d'en informer M. de Goyon de Marsé qui courut avec moi chez Chateaubriand, dont la renommée était alors à son comble, et l'engagea à s'adresser à l'Empereur pour lui demander immédiatement une audience. M. de Chateaubriand écrivit devant moi. Sa lettre fut remise à Napoléon par Mme de Montmorency, en présence de José-

(1) Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, d'après le témoignage d'Astolphe de Custine, II, 324.

(2) Plus tard, c'est Mme de Duras qu'il conduira sur la tombe de son cousin, tous les ans, au jour anniversaire, pour qu'elle y cueille une primevère. (Pailhès, *Duchesse de Duras*, p. 73.)

phine. L'Empereur assura qu'il répondrait à M. de Chateaubriand. Ce soir-là, Berthier donnait une fête à l'Empereur et à l'Impératrice...

Vers les cinq heures du soir, M. de Chateaubriand, qui donnait l'hospitalité à Mme de Goyon, la femme du condamné, n'ayant pas encore reçu de l'Empereur la réponse annoncée, me dit : « Cet homme est vindicatif, il ne me pardonnera pas la démission que j'ai donnée, lorsqu'il a fait assassiner le duc d'Enghien. »

Sur les sept heures, je me rendis à l'hôtel des Relations extérieures, et fis demander Mmes de Matignon et de Montmorency. Elles m'affirmèrent positivement que l'Empereur leur avait promis, de la meilleure grâce possible, d'accorder une audience à M. de Chateaubriand. Je revins porter ces paroles d'espérance à la rue Saint-Florentin où demeurait l'écrivain, et de là j'allai chez le capitaine rapporteur le mettre au courant de la démarche que je venais de faire.

Vers les dix heures, je retournai au ministère des Relations extérieures sur le boulevard; mais l'Empereur en était parti avec toutes les personnes de sa suite. En rentrant chez M. de Chateaubriand, je rencontrai le domestique du capitaine rapporteur, venu pour me prier de passer chez son maître. Le capitaine m'apprit qu'il venait de recevoir à l'instant, du ministre de la guerre, l'ordre de faire exécuter, au soleil levant, MM. Armand de Chateaubriand, de Goyon, et le matelot. Un sursis était accordé à MM. de Boisé-Lucas, père et fils. Je communiquai cette triste nouvelle à M. de Chateaubriand, qui me dit : « Je vois bien que l'Empereur veut me faire acheter la vie de mon cousin ; mais je ne désespère pas encore. » — Nous restâmes toute la nuit ensemble. Chateaubriand s'était habillé en grande cérémonie pour l'audience qu'il attendait toujours.

Sur les cinq heures du matin, pensant que M. de Goyon de Marsé pourrait avoir des renseignements par ses parentes, je me rendis chez lui (1). Au tournant de la rue Taranne, dont la forme rappelle un peu celle d'un entonnoir, je vis déboucher, venant de l'Abbaye, par la rue Sainte-Marguerite, un piquet de gendarmerie et la charrette qui conduisait les malheureux à la mort. A cette vue, je faillis me trouver mal. Je m'arrosai le visage à la fontaine et revins à la hâte chez M. de Chateaubriand. Celui-ci se répandit en malédictions contre « le Corse, auquel il croyait moins de cruauté ». Dans une pièce voisine, Mme de Goyon éclatait en sanglots.

Au milieu de cette scène de douleur, on annonça enfin un envoyé du Château, qui remit à Chateaubriand une lettre d'audience indiquée pour six heures du matin. Chateaubriand, sans se lever, et avec beaucoup de dignité, rendit le pli au messager et lui dit : « Répondez à votre

(1) Il demeurait rue Taranne.

maitre qu'il y a une heure j'avais une grande grâce à lui demander; mais que maintenant il ne me reste plus qu'à pleurer. »

Nous passâmes la matinée à essayer de consoler la malheureuse Mme de Goyon, déplorant entre nous la légèreté des agents royalistes de Londres qui compromettaient ainsi, sans chances de succès, des gens dévoués à la monarchie, et la monarchie elle-même (1).

A ce récit, le petit-fils du narrateur, éditeur des *Souvenirs*, ajoute cette note :

Mon grand-père n'a jamais pu s'expliquer pourquoi Chateaubriand n'avait pas purement et simplement raconté dans ses *Mémoires* le rôle remarquablement digne qu'il avait tenu en cette circonstance, et encore bien moins comment il l'avait transformé en un véritable roman. Il a toujours protesté contre cette partie des *Mémoires d'outre-tombe*, et affirmé la parfaite exactitude du récit qu'il a consigné dans ses *Souvenirs*.

On se sera rendu compte que les faits rapportés par Sémallé s'intercalent entre la condamnation et l'exécution. C'est le récit du dénouement. L'intervention de Mme de Rémusat (2), qui dut être, de peu sans doute, antérieure à la condamnation, n'y figure pas.

Mais si Chateaubriand n'est pas sorti de chez lui le matin de l'exécution, que devient la course à Grenelle, et l'histoire du chien de boucher? Et quel est ce mouchoir sanglant qu'il a apporté à Mme de Custine?

Ensuite Chateaubriand prit le deuil et parut, nous dit-on, plus irrité qu'affligé (REMUSAT); ce qui est bien possible. Ne faisons pas les pharisiens. Beaucoup d'années avaient passé depuis le temps où il jouait avec son cousin sur la plage de Saint-Malo, avant l'envoi en des collèges différents qui les avaient éloignés l'un de l'autre, et depuis celui, moins lointain, où, à Trèves, Armand le faisait admettre à l'armée des princes. On n'y voulait pas de lui, sous le beau prétexte qu'il arrivait trop tard, tout étant décidé. Pas trop tard pour la déroute! Mais là, à peine s'étaient-ils côtoyés, n'étant pas dans la même « compagnie bretonne »; et vite, la vie les avait de nouveau séparés, cette fois pour toujours, puisque Chateaubriand ne devait

(1) DE SÉMALLÉ, *Souvenirs*, p. 119.

(2) On ne saurait la révoquer en doute: elle ne l'a pas inventée de toutes pièces, et d'ailleurs Chateaubriand lui-même la mentionne.

revoir de son cousin que le cadavre, s'il l'a revu, dix-sept ans plus tard, à Grenelle.

N'empêche que, littérature ou vérité, ce mouchoir ensanglanté, ce chien lappeur de sang, lui ont fait du tort dans la suite. On s'est trop pressé là-dessus de suivre Sainte-Beuve, lui-même trop complaisant écho des sentiments de Mme de Rémusat, et d'accuser Chateaubriand d'avoir laissé mourir son cousin, *quand il pouvait le sauver*.

La vérité est que ce pauvre Armand était bien difficile à tirer d'affaire; mais il faut, pour s'en convaincre, sortir un peu plus de l'entourage immédiat de Chateaubriand qu'on ne le fait en général.

Avant tout, on doit tenir compte, comme du principal obstacle au salut d'Armand, de l'hostilité personnelle de Fouché, si manifeste par sa dissimulation dolosive à l'égard de Chateaubriand. De tout temps Fouché avait détesté en Chateaubriand, dont il se sentait d'ailleurs détesté, l'auteur du *Génie du christianisme*, l'ami des prêtres, et l'homme du parti qui l'avait toujours combattu. Il le détesta plus encore après les *Martyrs*, dès qu'il en connut l'esprit et en eut parcouru les pages qui, peut-on dire, le concernaient directement. Ainsi, par une fatale coïncidence, la publication des *Martyrs* contribua à perdre Armand. On reconnaîtra bien que Chateaubriand, en les écrivant, et même en les publiant, ne pouvait prévoir cette conséquence.

Mais Fouché n'eût-il eu vis-à-vis de Chateaubriand, de sa personne, de l'esprit qui l'animait, du parti dont il était, aucune animosité spéciale, qu'il n'en eût pas moins voulu, selon toute probabilité, la perte de son cousin. Car c'était son intérêt.

Sa situation était alors menacée, difficile et précaire. Pendant la courte et hâtive campagne de trois mois que Napoléon venait de faire en Espagne (octobre 1808-janvier 1809), pour réparer Baylen et rétablir le roi Joseph, son frère, sur ce trône, d'assiette incertaine, qui se dérobait à son auguste siège, Fouché, par l'excès d une prudence un peu trop précautionneuse, s'était gravement enferré dans une intrigue avec Talleyrand, jusque-là son rival et son pire ennemi. Rien qu'à les voir se raccommoder, on s'était méfié. Il s'agissait, on le sait, en cas

d'accident de l'Empereur en Espagne, pays d'embûches, de lui assurer un successeur disposé d'avance à continuer la fortune de ces indispensables Talleyrand et Fouché.

On avait pensé, paraît-il, à l'équestre Murat, qui s'ennuyait déjà parmi les Napolitains, et on avait échangé des correspondances qu'une poste fidèle (ou infidèle, selon le point de vue) avait interceptées.

L'Empereur, est-il besoin de le dire, avec le caractère qu'on lui connaît, avait mal apprécié ce soin prévoyant d'assurer par-dessus lui l'avenir de l'Empire, et, quand, brûlant les étapes, il revint à Paris comme un furieux (22 janvier 1809), il y eut aux Tuileries un infernal vacarme.

Si Fouché fut assez heureux pour éviter dès l'abord un équivalent de cette légendaire algarade (1) où Talleyrand, en ses bas de soie, fut traité par l'Empereur comme le furent un peu plus tard les Anglais par le héros Cambronne, il semblait devoir ne rien perdre à l'attente. Ses ennemis (et il y en avait!) dont Savary, Fiévée, Fontanes, étaient les plus en crédit, guettaient sa chute et déjà le voyaient par terre.

Or, quand il est menacé de disgrâce, avec des procédés, des méthodes, une manière variables selon les temps et les tempéraments, un policier (Fouché n'a jamais été que cela) s'évertue à prouver que l'ordre public ne repose que sur sa vigilance, et l'instinct professionnel, aussi bien que le raisonnement, le poussent à grossir les dangers dont il prétend garantir la société, ou le régime. C'est dans ces moments-là que cette espèce est la plus dangereuse pour les malfaiteurs ou les factieux, et quelquefois pour les autres. A ce titre, l'opportune capture de Chateaubriand était pour Fouché une aubaine inespérée; il était homme à en tirer de merveilleux avantages.

Du reste, les circonstances s'y prêtaient, et ce fut là, pour Armand de Chateaubriand, la suprême infortune. Car sa mis-

(1) On en connaît l'apostrophe finale : « De la m... dans un bas de soie, Monsieur, voilà ce que vous êtes! » D'après le général Bertrand, témoin de la scène. (Cf. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, XII, 30.) « Quel dommage, disait l'autre, en s'en allant là-dessus, avec sa moue, qu'un si grand homme soit si mal élevé! »

sion, en somme platonique, prenait pour l'Empereur, par d'impitoyables conjonctures, la signification d'un avertissement fatidique.

Informer sur les chances d'une descente en Bretagne, sur l'état de l'esprit public, sur les propos des Parisiens, toujours suspects, notoirement frondeurs et mécontents depuis la guerre d'Espagne; quand la confiance, à peine acquise au prix de tant de prodiges, s'en allait de partout avec cette maudite insurrection; quand la rente 5 pour 100, à 94 après Tilsit, avait baissé jusqu'à 70, et ne se maintenait aux environs de 80 que par les achats répétés du gouvernement; quand l'opposition renaissait au Corps législatif; quand le clergé redevenait hostile, surtout depuis l'occupation de Rome (2 février 1808); quand une guerre terrible avec l'Autriche était certaine et imminente; — n'était-ce pas témoigner le plus insultant des espoirs, attester la gravité de la situation, montrer l'éternel ennemi du dedans prêt à profiter encore des embarras du dehors, laisser entrevoir, comme un affreux fantôme, la possibilité d'une curée gigantesque?

En outre, l'Empereur était-il homme à permettre que, tandis qu'il s'en irait sur le Danube jouer encore une fois l'existence de l'Empire, une chouannerie bretonne donnât la réplique, sur ses derrières, aux guerillas d'Espagne (1) ?

En disant donc à Mme de Rémusat qu'il fallait un exemple en Bretagne, il ne faisait guère que lui traduire l'inexorable arrêt des circonstances.

D'ailleurs, M. de Goyon-Vaurouault, moins coupable que Armand de Chateaubriand, ne put davantage être sauvé par Mme de Montmorency, une Goyon-Matignon, ralliée, comblée de faveurs, dame du palais de l'Impératrice depuis 1806, femme du premier baron de France, et duchesse de la façon de Bonaparte. Et pourtant, dit amèrement Chateaubriand, « une Montmorency domestique aurait dû tout obtenir (2) ».

Ainsi l'image des *Mémoires* n'est pas seulement belle, elle est juste :

(1) « Ce qui irrita le plus le gouvernement, ce fut la note sur Brest. » (SEMALLÉ, p. 116.)

(2) *O.-T.*, III, 23.

Qu'importaient à Napoléon des insectes écrasés par sa main sur sa couronne?

Donc Chateaubriand prit le deuil. Il parait qu'il le fit « avec une affectation insultante (1) ». Qu'il y ait eu dans son deuil plus d'arrogance et de défi que de chagrin, peut-être; que même, dans certains milieux, il en ait fait parade, rien d'impossible.

Ce qui est sûr, c'est que, telle quelle, l'attitude n'était pas sans danger. S'il n'en souffrit pas dans sa personne, il en souffrit dans son œuvre. Eudore et Cymodocée payèrent pour leur père.

Cela avait commencé, comme on l'a vu, par une pointe sans conséquence. Après l'exécution d'Armand et la manifestation de ce deuil irrité qu'affichait son cousin, cela continua par une polémique de trois mois (de la fin de mars au milieu de juin): belle guerre de plume, surtout pour le temps, et où s'échangèrent d'assez rudes horions.

Le centre de l'attaque fut aux anciens *Débats,* devenus *Journal de l'Empire,* et favorisés, depuis l'éviction de Bertin, de l'investiture gouvernementale au point de doubler presque le *Moniteur*. La défense eut son fort à la *Gazette de France*. Le *Publiciste,* le *Mercure,* le *Moniteur,* le *Bulletin de Lyon,* le *Journal des Curés,* et d'autres, donnèrent dans la mêlée.

Chateaubriand, comme tout novateur, fut accablé sous une avalanche de critiques, qui toutes revenaient à dire que ce qu'il avait fait (poème en prose et merveilleux chrétien) n'était pas bien, parce que cela ne s'était jamais fait; et lui avait beau répondre ou faire répondre, en invoquant le *Télémaque,* que ce n'était pas si nouveau qu'on croyait, et que cela s'était déjà fait, il ne put jamais avoir raison de cet argument décisif.

Il en vint à douter un moment de son œuvre : « Je crus de bonne foi l'ouvrage tombé; la violence de l'attaque avait ébranlé ma conviction d'auteur. » Pourtant, sous l'amas oiseux des critiques et des objections littéraires (nous les laissons comme sans intérêt, encore plus que comme en dehors de ce sujet), il pouvait, mieux que personne, discerner les vraies

(1) Méneval, I, 318.

tendances de ses adversaires. Aussi bien n'en faisaient-ils qu'à moitié mystère.

Le principal agresseur, Hofmann, bon feuilletonniste, qui ne manquait ni d'esprit, ni de dextérité, avait aussi du goût, de l'instruction, un de ces bon sens étroits, mais malicieux, qui ont tant de prise sur un public moyen, une logique bonhomme, et une certaine adresse à mettre les rieurs de son côté, qui, quand on relit ses articles, font souvent penser à Sarcey.

Dès le 7 avril, son premier article au *Journal de l'Empire* donna le ton, et aussitôt le caractère et les tendances de sa critique apparurent. Chacun se rendait bien compte que Chateaubriand appuyait sa célébrité sur le parti religieux, ou clérical, comme on voudra; que ce parti, qualités littéraires mises à part, avait fait le succès du *Génie du christianisme,* et qu'on comptait encore sur lui pour faire celui des *Martyrs*. Qu'on le séparât de ce parti, et son futur succès, tranché dans sa racine, s'évanouissait.

Tactique habile et simple, si elle n'était neuve, car on l'avait inaugurée lors de la publication du *Génie du christianisme,* en dépit des circonstances alors toutes favorables à l'auteur, et non sans quelque résultat.

C'est pourquoi, dès ce premier article, avec beaucoup d'éloges sur le style, la couleur, l'imagination, etc..., le critique annonçait son dessein de montrer le danger des *Martyrs* pour la religion et la morale, comme, accessoirement, pour le goût.

L'auteur nous apprend, dit Hofmann, qu'il a cherché un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions...; un sujet où le langage de la *Genèse* pût se faire entendre après celui de l'*Odyssée;* où le Jupiter d'Homère vint se placer à côté du Jéhovah de Milton, etc... Mais ce Jéhovah est-il autre chose que notre Dieu? Est-il bien décent de le faire asseoir près de Jupiter? Il faut faire tout cela, ajoute l'auteur, sans blesser la piété. Cela se peut-il?... Jéhovah, dira-t-il, l'emportera sur le paganisme. N'est-ce pas déjà trop de les comparer?..., etc...

Et, comme suite à la maligne représentation de cette nouvelle *Guerre des dieux,* souvenir à jamais détestable aux âmes pieuses, il se demande s'il n'y a pas quelque chose de profon-

dément irréligieux, une sorte de scandale, à instituer entre le merveilleux du paganisme et les mystères chrétiens une concurrence impie, dont l'unique objet est de se disputer l'imagination du lecteur et l'avantage de pourvoir à son plaisir.

La conclusion du morceau, maintenant attendue, et rappelant tout à fait les temps du *Génie du christianisme,* est un coup direct à la sincérité de l'auteur :

Il serait affligeant, pour un écrivain aussi estimable et aussi religieux, de s'entendre reprocher d'avoir corrompu le goût, ou de se voir accuser de n'avoir été qu'un *philosophe adroit.*

Après cela, il y eut bien d'autres articles pour et contre, et mille critiques d'ensemble ou de détail, et des disputes sur le poème en prose, sur la nature de l'épopée, sur les descriptions, sur les comparaisons, sur Demodocus, qu'on traite de vieil imbécile... mais c'est le reproche d'impiété, d'insincérité, c'est le « philosophe adroit » qui reste la dominante en tout cela.

La *Gazette de France* ayant protesté, Hofmann offre (17 avril) de remplacer son *philosophe adroit* par *philosophe maladroit.*

On se plaint qu'il persifle. Il répond (2 mai) :

Le droit que l'auteur me donne de plaisanter sur tant d'objets qui devraient être respectables n'est pas la moindre critique qu'on peut faire de son ouvrage. Il est des choses dont on ne doit jamais rire ; c'est pourquoi il ne faudrait pas les rendre ridicules...

Il en profite pour constater (même article) que les défenseurs baissent le ton et se font plus rares, et que d'ailleurs des prélats, des prêtres, et d'autres personnes d'une piété indiscutée, pourraient bien s'élever contre le scandale d'un ouvrage qui mêle outrageusement le sacré au profane, et qui, en revanche, a tout ce qu'il faut pour plaire aux philosophes.

Or le pis est que, s'il se moque évidemment pour ce qui est de plaire aux philosophes, il n'a que trop raison sur le fait de déplaire aux personnes pieuses. De ce côté, la campagne qu'on mène commence à porter ses fruits.

Ne voilà-t-il pas, écrit Chateaubriand, que les chrétiens de France, à qui j'avais rendu de si grands services en relevant leurs autels, s'avi-

sèrent bêtement de se scandaliser sur la parole évangélique de M. Hofman (1) !

Ce coup fut dur, et Chateaubriand en éprouva un grand abattement. Mais ne devait-il pas un peu s'attendre à ce déchaînement? Le 12 mai, écrivant au jeune Guizot, qui a fait dans le *Publiciste* deux articles où l'éloge est fort modéré, mais dont il faut bien se contenter (2), il lui signale la « source de la colère ; c'est cet Hiéroclès qui égorge les chrétiens au nom de la *philosophie* et de la *liberté*... », et il traite avec mépris « les saltimbanques littéraires aux gages de la police, qui dansent dans le ruisseau pour amuser les laquais ».

« Saltimbanque », Hofmann l'était-il, et « aux gages de la police » ? Comme, de l'autre bord, on ne cessait de le lui faire entendre, il s'est défendu sur ce point avec indignation et un grand accent d'honnêteté blessée, qui a l'air sincère (3). D'autre part, Chateaubriand, dans un passage de son *Examen des Martyrs* semble s'appuyer sur des renseignements assez précis (4). Qui jugera ?

En attendant, Chateaubriand appelait ses amis à la rescousse pour le louer et probablement même se louait de sa propre

(1) *O.-T.*, III, 12. — Et Mme de Chateaubriand (*Cahier rouge*, p. 60) : « Nous vîmes des gens se disant royalistes, des prêtres même, sous le prétexte que les *Martyrs* n'étaient pas tout à fait exempts de censure ecclésiastique, qui se mirent à en dire pis que pendre ; c'était une manière un peu hypocrite de faire sa cour. » Il paraît qu'un abbé Clausel, frère pourtant d'un ami fidèle, et plus tard évêque de Chartres, se distingua dans cet exercice. Peltier, à Londres, redevenu depuis l'article du *Mercure* très favorable à Chateaubriand, qu'il qualifie d' « écrivain énergique et véridique » (*Ambigu*, 30 août 1807), se montre de nouveau hostile et malveillant quand l'édition londonienne des *Martyrs* paraît chez Dulau frères. (*Ambigu*, 10 juin 1809.)

(2) Au tome Ier de ses *Mémoires*, Guizot reproduit les lettres de Chateaubriand, mais non ses propres articles. Les temps changés, ils eussent paru un peu froids. Chateaubriand les avait trouvés chauds, pour l'ambiance.

(3) *Journal de l'Empire*, 11 avril 1809, 17 février 1810.

(4) « Je demanderais si dans l'incroyable chaleur de la haine, on n'est point allé jusqu'à proposer d'insulter ma personne autant que mon ouvrage ? Ceux qui connaissent à fond l'odieuse intrigue montée contre les *Martyrs* verront bien que je ne dis pas tout. Et quel moment a-t-on choisi pour m'attaquer ? Moment où la moindre noblesse de caractère eût suffi pour interdire toute critique injurieuse ! Mais on n'a respecté ni ma douleur, ni mes regrets... »

plume, car il y a dans la *Gazette de France* un article non signé (14 avril) qui pourrait bien être de sa main, si l'on en juge par d'assez fortes ressemblances avec l'*Examen* (1). Mais il avait beau faire, les affaires n'allaient pas.

Fontanes, gêné par son rôle officiel, n'osait guère se montrer :

On savait, dira Chateaubriand dans l'*Examen,* que les dignités, dont le premier d'entre mes amis est revêtu, lui interdisaient toute espèce de lutte dans les journaux. On n'a pas craint alors de l'appeler dans une arène où il ne pouvait descendre.

Peut-être s'y aventura-t-il cependant, mais avec la précaution de l'anonymat, et ce ne fut guère que pour faire entendre combien il était difficile d'apprécier un tel ouvrage, quand il faudrait, pour le bien juger, « ne rencontrer personne entre le livre et soi », alors que « tous les jugements prennent un peu la couleur de l'esprit de parti (2) ».

Le meilleur défenseur fut, qui l'eût attendu ? le ministériel Esménard. Les 15 mai et 23 juin, il donna au *Mercure* deux articles dont Chateaubriand se régala (3). Encore fut-il tout littéraire et prit-il grand soin de se récuser au point de vue religieux et moral, celui qui, vu les circonstances, importait surtout.

Un Lyonnais obscur, de Place, fit avec conscience une longue série d'articles élogieux, mais de peu d'éclat (4). Toujours Lyon avait été bienfaisant à Chateaubriand. Mais qu'était-ce que cela ?

Sans doute, le succès de librairie s'affirmait. Fouché, le 18 janvier, a fait connaître à l'Empereur que le libraire a payé les *Martyrs* 80 000 francs, dont 24 000 comptant (5), beau prix

(1) On y notera cette avance à l'Empereur évidemment destinée à obtenir le désarmement de ses adversaires : « Qui osera suivre l'exemple de l'auteur des *Martyrs*, imiter son noble dévouement, pour élever en silence *un monument digne du siècle du plus grand des princes?* »

(2) *Gazette de France* (29 avril) : lettre d'un Solitaire de *** aux rédacteur de la *Gazette de France*. L'article est signé F.... Il semble qu'on y reconnaisse la manière de Fontanes.

(3) « Très bon, très bon, très sérieux », écrit Chateaubriand à une amie (15 mai 1809). — Dans PAILHÈS, *ouvr. cité*, p. 449.

(4) Sept articles parus dans le *Bulletin de Lyon* à partir du 7 mai.

(5) Est-ce avec cela qu'il a payé la Vallée-aux-Loups? Il dira dans son

pour l'époque; et, en pleine polémique, Hofmann est obligé de reconnaître (11 avril) un succès de vente « dont les fastes de la librairie offrent bien peu d'exemples ».

Encore une justice à rendre à Chateaubriand : ce succès d'argent ne le consolait nullement.

Il se décourage, s'enfuit dans la Vallée d'où il écrit (15 mai) qu'il s'en remet à ses amis pour défendre son livre; que, quant à lui, « le silence absolu est ce qu'il y a de mieux ». Et il songe à s'aller calmer en son refuge ordinaire, chez Joubert, à Villeneuve (1).

Puis, combatif comme il l'est, il se reprend à vouloir lutter, renonce à Joubert et, puisqu'il lui faut réimprimer son livre, il prépare pour paraître avec la nouvelle édition, comme pour le *Génie du christianisme*, une Défense, qu'il appelle *Examen*, et des *Notes* pour chaque livre, cela parce que « ses amis » lui ont soi-disant « représenté que les lecteurs étrangers au langage de l'antiquité avaient besoin d'une espèce d'explication pour lire les *Martyrs* (2) ».

Quels amis? Ce n'est pas Joubert, qui déconseille cet acharnement, de crainte qu'on ne réveille des débats en train de s'assoupir. Mais nous avons déjà vu que Chateaubriand se croyait, et était, meilleur juge que Joubert des intérêts de sa renommée. Pensant que tout valait mieux que le silence et qu'en bataillant il finirait bien à la longue par avoir raison, il ne craignait pas d'entretenir le bruit autour de son livre, et, somme toute, il n'avait pas tort.

Tout cela ne déplaisait pas autrement à l'Empereur, parce que la belle société des deux faubourgs, occupée de cette petite guerre, en oubliait de clabauder sur la grande, celle du Danube, et sur celle, d'un autre genre, du Tibre (3). Chateaubriand se trompe sans doute, ou confond les dates, quand il

Examen : « Il s'est écoulé plus d'exemplaires de mon dernier ouvrage en quelques mois qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du *Génie du christianisme* en plusieurs années. »

(1) Dans Pailhès, *ibid.*, p. 450.

(2) *Examen*.

(3) Essling, 21 mai 1809. Wagram, 6 juillet. Enlèvement du pape de Rome, 6 juillet.

parle (1) d'un redoublement de persécution que lui valut alors la traduction anglaise des *Martyrs* par les interprétations du traducteur dans sa Préface. Outre que les *Martyrs*, en eux-mêmes, n'étaient pas spécialement déplaisants à Napoléon, la première traduction anglaise paraît n'être que de 1812, et la Préface en est d'ailleurs assez anodine (2).

Quant à Chateaubriand, sa célébrité n'y perdait rien ; j'entends sa célébrité politique, car, pour l'autre, elle commençait à n'être plus en question.

(1) Préface des *Martyrs* de 1826 ; assertion répétée dans les *Mémoires*, III, 16.

(2) Il résulte des recherches qu'a bien voulu faire pour moi M. Digeon, agrégé d'anglais (je suis heureux de pouvoir l'en remercier ici), que la première édition de la traduction mentionnée par Chateaubriand n'est pas au British Museum. Mais on y trouve une seconde édition : *The two Martyrs; a moral tale by the vicomte de Chateaubriand... translated from the French by W. Joseph Walter... late of the St Edmund's College... with an appendix... illustrative of the scenery of the tale*. Second édition, 2 vol. London, 1819. — En tête se trouve une préface, intitulée : *The translator's preface*, signée W.-J. WALTER. London, april 1812. Voici, traduit, le passage de cette préface qui pourrait à la rigueur légitimer la phrase de Chateaubriand :

« Il est visible que certaines parties de cet ouvrage ont été considérées, sur le continent, comme comportant une interprétation politique, et que, sous les traits du tyran Galerius, le rôle du chef actuel de la France est examiné avec une sévérité aussi pénétrante que mordante. La conversation de Galerius et de Dioclétien, au seizième livre, a été considérée, en particulier, comme un exemple frappant de ce genre de critique politique. Et je ne puis m'empêcher de confesser ici, bien que le sujet me soit assez peu familier, combien je suis frappé de la ressemblance entre la harangue du sophiste Hiéroclès, au quatorzième livre, et les discours de certains champions modernes de l'intolérance. Ce n'est pas d'ailleurs le seul endroit où la comparaison conserve sa valeur ; la même altération ingénieuse des faits, la même ignorance et de la foi et de la vie de ceux que l'on condamne, la même fausse interprétation donnée à leurs actes les plus innocents, caractérisent la conduite des oppresseurs des catholiques, tant anciens que modernes. Plût à Dieu que nous n'eussions pas, au siècle présent, d'imitateurs d'Hiéroclès, et que les favoris d'un Galerius voulussent bien réfléchir que Rome exige l'union de toutes les sectes, au moment où les hordes d'*un second Attila*, second fléau du Tout-Puissant, se préparent à fondre sur l'Empire pour le ruiner ! Je m'étonnerais d'une conduite semblable, si je ne réfléchissais que l'intolérance est toujours la même ; et que c'est dans le même esprit qu'elle a dicté aux Romains le cri : *Les chrétiens aux bêtes !* et celui de : *A bas les papistes !* aux hommes de parti de notre siècle plus éclairé. » — On voit que le traducteur anglais était catholique et qu'il en avait surtout à ceux qui persécutaient les catholiques dans son pays.

Il semble que l'opposition faite aux *Martyrs* du côté religieux, et pour des raisons de piété, ait eu pour résultat de le dégager un peu de ce « parti prêtre » dont il est depuis 1802, ou tout au moins de l'empêcher de s'y engager davantage.

Ainsi ne lui trouve-t-on aucune relation avec la fameuse Congrégation qui commence alors à faire parler d'elle, et pourtant il y a là, parmi les plus ardents, l'ami Clausel, et un parent de la chère Nathalie, Alexis de Noailles, qui est compris dans « cette cabale d'enfants de chœur », comme dit l'Empereur, et qui est même un moment « le coryphée de cette secte » comme dit Mme de Boigne (1).

Par contre, il se trouve toujours plus engagé dans le parti royaliste et aristocratique. Si dans les salons de l'officiel Faubourg Saint-Honoré, on a fort combattu les *Martyrs*, on les a ardemment soutenus dans ceux du Faubourg Saint-Germain. Et à Mme de Custine, à Mme de Noailles, aux Laborde, à la vieille Coislin, s'adjoignent de ce chef je ne sais combien de duchesses : duchesse de Lévis, duchesse de Châtillon, duchesse de Laval, duchesse de Duras; celle-ci, après s'être éprise de l'article du *Mercure*, entre en relations directes avec son auteur au cours de la campagne des *Martyrs* et en est aussitôt férue (2).

Ne parlons que pour mémoire des relations de famille; elles sont de même teinte : Mme de Tocqueville, chez qui Chateaubriand et sa femme s'en vont villégiaturer à Verneuil; ou M. de Rosambo, qui les reçoit au Mesnil (3).

Cela n'empêche pas de fréquenter certains salons gouvernementaux, comme le Marais, chez Mme de la Briche, ou Champlâtreux, chez Molé. C'est que, Mme de Chateaubriand ne se lasse pas d'en faire la remarque, sous l'Empire, au contraire de ce qui aura lieu sous la Restauration, on s'entend très bien, dans la société, entre gens d'opinion différente ou contraire (4).

(1) *Mémoires*, I, 288.

(2) Lettre du 21 avril 1809 à Rosalie de Constant. Dans Pailhès, *la Duchesse de Duras*, p. 58.

(3) En 1810. Lettre datée de Verneuil, 31 mai 1810. Dans Pailhès, *Chateaubriand*, p. 461.

(4) *Cahier rouge*, p. 65.

Est-ce donc que ce trait serait décidément une des caractéristiques d'un régime où, malgré l'éclat inouï des gestes gouvernementaux, la stabilité paraît si invraisemblable que le *ama tanquam osurus*, avec sa réciproque, devient presque la loi des relations sociales (1)?

En tout cas, il est certain qu'aucune relation n'a cessé entre l'opposant Chateaubriand et des fonctionnaires de l'Empereur comme Pasquier et Fontanes.

Ce n'est pas que l'un ou l'autre fassent grand'chose pour leur ami, d'ailleurs trop connu maintenant, trop classé comme dévoyé, définitivement en dehors des chemins où marche Napoléon. Que l'auteur du *Génie du Christianisme* servît la politique de l'auteur du Concordat, à la bonne heure! Mais voit-on l'auteur du *Triomphe de la religion chrétienne* faisant ménage avec l'Empereur excommunié (10 juin 1809) qui ôte le Pape de Rome (6 juillet)? Voit-on cela, quand de Bonald, l'autre renommé champion de la religion, a refusé au roi Louis d'être le précepteur de son fils, et, malgré les invitations pressantes de Fontanes, a refusé également d'entrer dans le Conseil de l'Université, refus insolent, qui n'est du reste que momentané, mais qui fait du tort à Fontanes (2).

D'ailleurs, si Fontanes grandit sans cesse en dignités, son crédit s'affaiblit, et ce n'est pas d'hier.

Quittons un peu Chateaubriand pour nous arrêter un instant sur ce compagnon de son existence. Président du Corps législatif, il a dû compter avec ces sentiments de résistance à la politique impériale qui se développaient autour de lui. C'est l'Empereur qui le nomme à la présidence, mais il faut d'abord être élu candidat, et au scrutin secret, par des collègues qui se vengeraient assez commodément du Maître sur un trop zélé serviteur.

Faisons aussi la part de ses inquiétudes et de sa désapprobation personnelles. Fontanes est, à bien des égards, de l'école

(1) État d'esprit constant : Barante, I, 256, nous montre ainsi Regnault de Saint-Jean-d'Angely tenant beaucoup à ne pas perdre ses relations avec les personnes qui ont conservé des opinions libérales.

(2) Fréd. Masson, *Napoléon et sa famille*, V, 220; — Madelin, *Fouché*, II, 144.

de Talleyrand. La politique indéfiniment belliqueuse de l'Empereur l'inquiète, et d'autant plus qu'il est maintenant plus compromis par tout ce qu'il a recherché et accepté. Malgré des prouesses d'équilibre et de merveilleux tours de balancier, car il faut plaire aux députés pour être réélu, et plaire à l'Empereur pour être renommé, ses discours de présidence, par les conseils qu'il insinue sous l'amas des compliments, le mettent chaque fois presque en posture d'opposant (1).

L'Empereur envoie-t-il au Corps législatif des drapeaux pris sur l'ennemi (11 mai 1806) ?

Il semble nous dire par cet hommage, explique Fontanes, que l'art de vaincre, à ses yeux, n'est rien sans l'art de gouverner...

Mais qu'en pense Napoléon ?

S'agit-il de la translation aux Invalides de l'épée du Grand Frédéric (17 mai 1807), il s'écrie en parlant du Maître alors fort empêtré dans les marécages de Pologne :

Il a voulu, il veut la paix : il la redemanda au moment de vaincre ; il la redemande après avoir vaincu... il a toujours gémi sur les désastres de la guerre... C'est parce qu'il en connaît tous les fléaux qu'il a soin de la porter loin de nous...

Audacieuse façon de représenter les choses ! S'il ne le disait aussi gravement, de sa « voix universitaire (2) », on se demanderait de qui il se moque. Mme de Rémusat en est frappée : « La soumission et la crainte étaient telles alors que M. de Fontanes parut avoir déployé du courage (3). »

Le 23 août 1807, après Tilsit, apportant à l'Empereur l'adresse du Corps législatif, il l'offre « moins au conquérant qu'*au pacificateur de l'Europe* » auquel il affecte un peu trop de réserver ses hommages.

En 1808, le 27 octobre, S. M. l'Empereur et Roi sur son trône, entouré des princes, des grands officiers et officiers de sa Maison, des ministres, des grands officiers de l'Empire, des

(1) Sans, bien entendu, satisfaire les hommes de la Révolution qui le détestent : « Conseiller doucereux et timide, flatteur audacieux... », dit THIBAUDEAU, IV, 21.

(2) L'expression est de Lamartine qui l'avait entendu lire de ses vers (*Souvenirs et portraits*, t. III.)

(3) *Mémoires*, III, 149.

membres du Sénat et du Conseil d'État, reçoit en pleine face cette leçon que lui apporte, sans qu'il l'ait demandée, Son Excellence M. le comte de Fontanes, toujours Président du Corps législatif, introduit en grande et solennelle cérémonie par S. A. S. le Prince Vice-Grand Électeur :

Le premier des capitaines voit donc quelque chose de plus héroïque et de plus élevé que la victoire. Oui, Sire, nous le tenons de votre propre bouche (1) ; il est une autorité plus durable que celle des armes, c'est l'autorité qui se fonde sur de bonnes lois et sur des institutions nationales... Le Corps législatif doit surtout célébrer les triomphes paisibles qui ne sont jamais suivis que des bénédictions du genre humain... Il n'était qu'un moyen d'augmenter votre Grandeur, c'était d'en modérer l'usage...

Sans doute ce n'est pas ainsi détaché et découpé ; c'est perdu au milieu des louanges, amorti, atténué, feutré d'adulation ; mais cela n'en produit pas moins son effet, et de tels refrains gâtent à l'Empereur les plus beaux hymnes. Il n'est pas homme à tolérer toujours qu'on juge ses gestes et qu'on le morigène publiquement, surtout quand il voit dans les feuilles du dehors, les seules qui l'intéressent, relever la hardiesse de ces remontrances et parler à leur propos de « discours ironiques (2) ». Quoi de plus dangereux, de plus compromettant pour Fontanes que de tels commentaires !

Aussi l'Empereur médite-t-il de l'ôter de cette place où l'on parle encore trop ; mais il faut que cela ait lieu sans éclat. En attendant que le moment soit propice, Fontanes est fait comte, il est fait Grand Maître de l'Université (7 mars 1808), et là encore il déplait, pour vouloir peupler les conseils de la nouvelle institution de ses créatures, de réacteurs, de prêtres ou de cléricaux avérés ; alors que Napoléon, qui n'a jamais aimé les prêtres, même quand il appréciait le plus leur utilité politique, s'en éloigne de plus en plus (3) !

A la fin de 1808, Napoléon espère l'évincer, mais Fontanes

(1) L'Empereur avait dit, sans y faire autrement attention, que sa première pensée et celle du tsar à Erfurt avait été une pensée de paix.

(2) Cf. Peltier, *Ambigu*, 30 novembre 1808.

(3) De Broglie, auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, signale comme épisode de la résistance de l'Empereur aux empiétements du clergé une scène violente faite à Fontanes au Conseil d'État en 1805. (*Souvenirs*, I, 68.)

est réélu dans de telles conditions qu'il faut bien le renommer pour 1809.

Enfin, à la clôture de la session de 1809, Fontanes est obligé de prier ses collègues de ne plus le désigner pour la présidence, mais, comme il serait indécent qu'il restât ainsi dépouillé et nu, simple Grand Maître de l'Université, on le fera sénateur (20 février 1810).

Ainsi, par ses prodiges sur la corde raide, il s'est maintenu six ans dans sa présidence et il la quitte sans presque y perdre; mais à ce jeu, il s'est fatigué et usé. Mme de Rémusat le trouve à cette époque un peu attristé, découragé, vieilli, lassé de l'action.

Il ne se retire pas pour cela, oh! non. Son fort bon sens le préserve de ces sottises. Il n'est pas de ceux qui renonceraient au présent parce que l'avenir apparaît nuageux. Au contraire, il demande de l'avancement (1), mais, poète, renfermé dans son cabinet de Courbevoie, décrochant sa lyre et invoquant la *Naïade de la Seine,* il épanche son cœur en vers pessimistes, qu'il date soigneusement et qu'il pourra peut-être un jour présenter en témoignage de la pureté de ses sentiments; seulement il se garde bien de les montrer pour le moment aux contemporains, qui, d'ailleurs, n'y perdent pas grand'chose :

Le danger croît; les vents redoublent leur colère,
Quel port nous recevra dans son sein tutélaire?...
De la guerre en tous lieux s'étendent les ravages;
Les mœurs du genre humain redeviennent sauvages;
L'impiété féroce abrutit tous nos sens...
Les générations dans leur fleur sont séchées;
Les races des vieux rois sont partout retranchées,
Les débris des grandeurs s'écroulent sous nos pas;
Malheur à nous! malheur à la race naissante... (2).

Ce n'est donc pas de Fontanes que Chateaubriand aurait de l'aide, comme au temps de ses démêlés avec Fesch, à Rome. Fontanes est encore bon pour caser au Conseil de l'Université Joubert, Guéneau de Mussy, Ambroise Rendu, Roger, de Langeac, ses amis, toute sa coterie, ou pour en faire des inspec-

(1) Archives nationales, AF[IV] 1050.
(2) Ode sur l'enlèvement du pape, datée de 1809.

teurs généraux; mais pour Chateaubriand il n'est bon à rien qu'à louer les *Martyrs,* et encore jusqu'ici plutôt en particulier que publiquement. Car il est de ceux dont Hofmann a interprété le silence comme un désaveu tacite de l'ouvrage et Chateaubriand est obligé de rétorquer cette assertion vers la fin de son *Examen* (1).

Donc il est dit que Chateaubriand ne sera rien et qu'il aura passé dans le siècle simple homme de lettres.

C'est en cette qualité qu'il publie au commencement de 1810, avec la troisième édition des *Martyrs,* les curieuses *Notes* qui font penser cinquante ans d'avance aux lettres-commentaires que Flaubert adresse à Sainte-Beuve et à Frœhner pour défendre *Salammbo.* Il y insère, selon son procédé habituel de lancement, des morceaux étendus de l'*Itinéraire,* dont il prépare la publication.

Enfin, dans son *Examen,* après de belles pages, qui sont une noble réponse à la critique injuste ou inconvenante, il y a encore une sorte d'Adieu aux Muses qui est bien le troisième ou le quatrième : *C'est ici mon dernier combat*... et cette déclaration d'orgueil parfaitement légitimé, qui met désormais au-dessus de la critique l'écrivain dont la renommée ne dépend plus d'elle :

> Je n'ai jamais senti le besoin de la fortune qu'aujourd'hui. Avec quelle satisfaction je laisserais le champ de bataille à ceux qui s'y distinguent par tant de hauts faits, pour l'honneur des Muses et l'encouragement des talents! Non que je renonçasse aux Lettres, seule consolation de la vie ; mais personne ne serait plus appelé de mon vivant à me citer à son tribunal pour un ouvrage nouveau...

Eh bien ! nous le savions, mais notons-le encore : les Lettres sont pour lui un moyen de vivre et une consolation, rien de plus.

(1) Le passage prouve par parenthèse qu'au moment où Chateaubriand écrit son *Examen,* Fontanes n'a pas encore composé les fameuses *Stances* sur les *Martyrs.*

CHAPITRE III

ÉCLAIRCIE

La réaction de 1810 et le mariage autrichien. — Revanche de la contre-révolution. — Savary, ministre de la Police (juin 1810). — Les prix décennaux. — Candidature de Chateaubriand à l'Académie. — Publication de l'*Itinéraire* (février 1811). — Élection de Chateaubriand à l'Académie (20 février 1811) — Le *Discours de réception* et ses suites. — Chateaubriand et Savary.

Tout à coup, le vent tourne !

Par suite d'événements, non pas inattendus d'ailleurs, la situation politique se modifie. Le divorce impérial, tant différé pour tant de motifs, s'est enfin décidé et accompli (15 décembre 1809). Le sénatus-consulte a paru au *Moniteur* du 17, et presque aussitôt on s'est mis en mesure de remplacer l'épouse répudiée. Le choix entre les partis en vue, le saxon, le russe et l'autrichien, a été débattu en grand Conseil (21 janvier 1810), et, l'autrichien l'ayant emporté, une petite-nièce de Marie-Antoinette va occuper le trône de France, à la grande joie des monarchistes d'ancien ou de nouveau régime, à la grande consternation des représentants de la Révolution.

De fait, malgré les efforts de l'Empereur pour maintenir l'équilibre, il est vite clair que l'arrivée aux Tuileries de la nouvelle impératrice sera, par la force des choses, malgré qu'on en ait, un signal de réaction.

Personne ne s'y trompe. Dès l'annonce du mariage, Fouché a estimé « qu'il ne lui restait plus qu'à faire son paquet (1) », et la contre-révolution s'est apprêtée, sans mystère, à prendre possession des places, fonctions et dignités qu'il faut bien lui abandonner pour que l'archiduchesse autrichienne ne se trouve pas trop dépaysée dans sa nouvelle patrie.

(1) MADELIN, *Fouché*, II, 148.

C'est un noble prétexte au ralliement des royalistes, qui s'offrent en masse, en prétendant conserver leurs principes. Car le faubourg Saint-Germain s'est ému. Ceux qui boudaient encore le Corse Bonaparte peuvent-ils refuser maintenant leurs hommages au légitime époux d'une princesse de la plus grande famille régnante, à qui l'on offre le propre contrat de Marie-Antoinette, soigneusement exhumé des archives de l'État ?

Et comme le mariage semble enfin sonner l'heure de l'établissement définitif, apporter au pays la paix et la sécurité, les noms historiques, les Rohan, les Mortemart, les Montmorency, les Montesquieu, les Bouillé, tant d'autres ! apparaissent au *Moniteur*, et pas seulement pour former l'entourage de la nouvelle impératrice.

Le populaire, toujours logique et simpliste, en dit même plus qu'il n'y en a. On répète dans le public que Moreau va être rappelé et fait maréchal, qu'on déportera les conventionnels, qu'on révisera le procès du roi, que les acquéreurs de biens nationaux eux-mêmes seront molestés, voire dépouillés (1).

Mais nul ne bénéficie plus de ce mouvement, que ceux des réacteurs qui sont déjà depuis longtemps installés dans les conseils du gouvernement (2). Fontanes, qui, dans le conseil du 21 janvier, a été un des principaux fauteurs du mariage autrichien, non pour des raisons de politique extérieure, mais précisément parce qu'il signifiait réaction, consécration, légitimité, catholicité, alors que les hommes de la Révolution, Fouché, Murat, Cambacérès, ont été contre l'Autrichienne (3), Fontanes est l'un des premiers à profiter d'un mouvement qui fortifie grandement son parti et son crédit personnel.

Il est donc entré au Sénat. En même temps, Pasquier, fort maussade jusqu'ici de piétiner sur place, malgré la protection de Cambacérès, est, presque le même jour (8 février 1810), fait conseiller d'État (4), et, un peu après, vont entrer au conseil Fiévée, du même bord que Fontanes, et Las Cases, devenu le

(1) Cf. Thiers, XII, 4.

(2) « Cette faction se croit maîtresse sans réserve. » (Note de police du 21 février 1810, citée par Madelin, II, 155.)

(3) Vandal, *Napoléon et Alexandre*, II, chap. vii ; — Thiers, XI, 21.

(4) Pasquier, I, 405.

plus fervent des napoléoniens, mais hier encore émigré violent.

A cette élévation ou consolidation de ses amis (sauf Fiévée, tous les susdits en sont), Chateaubriand, dans sa retraite, trouve son compte.

Fontanes, toujours prompt à prendre le vent, adresse alors à son ami les *Stances* fameuses où il le compare au Tasse errant incompris dans son pays, songeant, comme tant de fois Chateaubriand, à le quitter, et tombant de lassitude sur le tombeau de Virgile, dont l'ombre lui apparaît pour lui prédire un prochain triomphe (1).

Lorsque paraît la troisième édition des *Martyrs* avec les *Notes* et l'*Examen*, le revirement est bien visible aux deux articles dont Hofmann l'accueille (2). Ce n'est pas qu'il batte personnellement en retraite; au contraire, il maintient plus que jamais ses critiques, mais il constate, avec une ironie qui n'est pas sans quelque amertume, qu'on ne le suit plus :

Les notes apologétiques sont si édifiantes qu'elles ont touché les cœurs les plus durs et converti à la foi les esprits les plus incrédules. Les journaux les plus *philosophiques* canonisent aujourd'hui l'auteur qu'ils attaquaient il y a quelques années. Un écrivain du plus grand mérite, M. le comte de Fontanes, Grand Maître de l'Université Impériale, a fait, en l'honneur des *Martyrs,* des stances où il y a plus de poésie que dans les *Martyrs* mêmes. Eh bien! que M. de Chateaubriand prie son illustre ami de mettre les *Martyrs* en vers; alors ils seront incontestablement un poème, et le critique examinera ensuite s'ils sont une épopée (3).

Le changement de politique s'accentue plus encore par le remplacement du ministre de la Police. Le 3 juin 1810, Fouché, accablé par les souvenirs de la Révolution, et pour avoir été trop longtemps l'allié de Joséphine, s'en va. Savary vient à sa place.

(1) Le *Journal de Paris,* qui publie les *Stances* dans son numéro du 25 janvier 1810, mentionne qu'elles ont été « écrites sur-le-champ et comme d'abondance, sur une lecture rapide de la nouvelle édition des *Martyrs* ». Le mariage impérial ayant été décidé le 21, Fontanes n'a pas été long, soit à les écrire, soit plutôt à décider de les publier.

(2) *Journal de l'Empire*, 17 et 27 février 1810.

(3) On voit là combien Villemain se moque de nous quand il nous parle du risque couru par Fontanes, son patron, en publiant ses *Stances* en faveur des *Martyrs* persécutés. (Villemain, p. 168.)

Certes, Fouché n'était pas regrettable, mais on s'était habitué à lui; surtout, par qui le remplaçait-on? On exécrait Savary, et on le craignait plus encore. Quand on le sut nommé, il y eut une panique générale. Savary le constate ingénument dans ses *Mémoires :*

J'eus un véritable chagrin de voir la mauvaise disposition avec laquelle on parut accueillir la nomination d'un officier général au ministère de la Police, et, si je ne m'étais senti une bonne conscience, je n'aurais pas trouvé le courage dont j'avais besoin pour résister à tout ce qu'on disait à ce sujet.

J'inspirais de la frayeur à tout le monde; chacun faisait ses paquets, on n'entendait parler que d'exils, d'emprisonnements, et pis encore; enfin je crois que la nouvelle d'une peste sur quelque point de la côte n'aurait pas plus effrayé que ma nomination au ministère de la Police... (1).

A peine en fonctions, il eut des ordres. D'abord, rallier par de bons procédés le faubourg Saint-Germain. S'y étant marié, il ne demandait pas mieux; et cela rentrait dans la ligne générale de la nouvelle politique.

Mais ces autres instructions étaient moins attendues et plus délicates :

Traitez bien les hommes de lettres; on les a indisposés contre moi en leur disant que je les aimais pas; on a eu une mauvaise intention en faisant cela. Sans mes occupations, je les verrais plus souvent. Ce sont des hommes utiles, qu'il faut distinguer, parce qu'ils font honneur à la France (2) !

L'Empereur sentait-il que la gloire des armes ne suffisait plus à un peuple qu'il en avait blasé, que l'éclat des victoires s'épuisait, et que les prouesses militaires faisaient toujours moins de bruit, en même temps qu'elles devenaient plus difficiles et plus dangereuses (3)?

Si le mariage autrichien devait signifier la paix, ne fallait-il pas encourager les arts de la paix? On s'apprêtait à bâillonner

(1) Savary, *Mémoires*, IV, 311.
(2) *Ibid.*, IV, 314.
(3) Différents témoins, Mme de Rémusat, Vitrolles, l'attestent. Napoléon le remarquait déjà après Austerlitz : « Toutes nos dernières batailles ne font point en France la moitié de l'effet qu'a produit celle de Marengo. » (Rémusat, II, 271.)

tout à fait ce qui restait de presse; en compensation, comment ne pas favoriser un peu les écrivains?

Savary entra dans ces vues de l'Empereur. On savait, depuis l'affaire du duc d'Enghien, qu'il entrait dans toutes. Mais celles-ci lui agréèrent spécialement. Il était grossier et sans talents, militaires ou autres; mais il avait, paraît-il, le désir de se frotter aux gens cultivés et de se raccommoder avec l'opinion (1).

Bon gendarme, il se mit en campagne sans douter de rien, et d'abord il examina la situation.

C'était une opinion courante que les Lettres étaient en baisse, et l'Empereur le constatait lui-même quand il écrivait de Berlin à Cambacérès (21 novembre 1806) la lettre où figure cette phrase amusante :

On se plaint que nous n'ayons pas de littérature. *C'est la faute du ministre de l'Intérieur*. Il est ridicule de commander une églogue à un poète comme on commande une robe de mousseline... (2).

Ce qui est vrai, c'est que tous ceux qui avaient acquis dans les Lettres une certaine illustration vivaient éloignés du gouvernement. Mme de Staël et Chateaubriand étaient opposants. Delille, resté fidèle aux Bourbons, se tenait à l'écart, vieillard glorieux, avec son immense réputation, et Napoléon avait renoncé à se l'attacher. Des hommes de talent, comme Raynouard, Chénier, Népomucène Lemercier, étaient ou à demi suspects, ou en état de faveur intermittente. D'ailleurs ils réussissaient infiniment mieux quand on voyait dans ce qu'ils faisaient la critique du régime, comme pour les *Templiers* de Raynouard, que quand c'était le contraire (3). Chez Fontanes, le fonctionnaire effaçait le poète. Bref, il n'y avait guère pour alimenter les lettres officielles que Carrion de Nisas, Esménard, Mme de Genlis, et quelques autres sous-encenseurs.

Savary vit cela, et, pour amorcer, il commença par distribuer 100 000 francs aux poètes qui voudraient célébrer le mariage de l'Empereur. Cette manne fit affluer dans les cartons de

(1) RÉMUSAT, II, 246.
(2) *Ibid.*, III, 112.
(3) Aussi Raynouard ne se soucia-t-il pas de faire, comme l'y engageait Fouché, une tragédie sur le passage de la première à la deuxième race des souverains de la France. (RÉMUSAT, II, 163.)

la Police générale les productions calligraphiées d'une quantité de hères pleins de bon vouloir. Elles y restèrent ; elles y sont encore (1). L'effet sur le public fut nul, bien entendu.

Savary, sans se décourager, s'avisa qu'il n'obtiendrait rien sans un intermédiaire. Esménard lui apparut comme l'homme qu'il fallait. Il était intelligent. Savary, le voyant besogneux, le jugea capable de dévouement. Il le remit à flot, et, non sans quelques difficultés, le fit entrer à l'Académie (2).

C'était un point d'avoir dans l'Académie, place toujours assez récalcitrante et hostile, un homme à soi, conciliant, un peu discrédité, mais adroit et actif (3). Celui-là en amènerait d'autres.

(1) On les y retrouvera, si l'on en est curieux, déménagées aux Archives. Il y eut aussi, plus tard, une sorte de concours où prirent part deux cents soixante-quinze poètes, dont Casimir Delavigne, âgé de dix-sept ans, alors élève du lycée Napoléon, et qui eut un troisième prix. (*Journal de l'Empire*, 2 septembre 1811.)

(2) SAVARY, V, chap. I et II.

(3) Je trouve dans une « Correspondance » du *Vrai Libéral* (1er avril 1818), citée par Hanns SCHLITTER (*Kaiser Franz I und die Napoleoniden*, 1888), cette anecdote sur Esménard. Elle est trop plaisante pour n'être pas recueillie :

« Lorsqu'il fut question d'ériger en royaume la République de Hollande, Napoléon demanda à M. de Talleyrand, qui était alors ministre des Affaires étrangères, de lui remettre avant huit jours un Mémoire détaillé dans lequel on ferait sentir aux autorités de la république que la forme de son gouvernement était incompatible avec le système général adopté par l'Europe, et qu'il n'y avait d'autres moyens de maintenir son indépendance dans la balance politique de l'Europe que de choisir pour roi un prince de la famille de Napoléon.

En sortant des Tuileries, M. de Talleyrand court chez ses faiseurs accoutumés ; il visite tour à tour MM. d'Hauterive, Roux-Laborie et l'abbé Desrenaudes. Aucun ne se sent capable d'achever un travail aussi long dans un temps aussi court. Son Excellence se souvient alors de M. Esménard, qu'il appelait familièrement *Figaro*. Il le fait venir, et, pour aplanir toutes les difficultés, il accompagne sa proposition d'une promesse de 200 louis. L'offre est acceptée, et, au jour prescrit, Figaro apporte le Mémoire, dont M. de Talleyrand, l'Empereur, tout le monde enfin, est enchanté, excepté les États de Hollande.

On n'ignorait point à Amsterdam que ces sortes d'invitations étaient des ordres. Cependant on veut essayer une dernière tentative. Toute la diplomatie hollandaise se met à l'œuvre ; chacun fournit ses notes. On les rassemble et on les envoie à Paris avec injonction de charger un homme de lettres français de les coordonner et d'en faire une réponse au Mémoire de Sa Majesté Impériale. Le hasard fait que l'ambassadeur connaissait M. Esmé-

Mais il y avait mieux à faire, et il est à croire que Savary, mis en goût, voulut donner à l'Empereur une preuve éclatante de son savoir-faire en réussissant l'entreprise, que Fontanes lui-même avait toujours manquée, de rallier Chateaubriand.

Il ne fut d'ailleurs pas le seul à s'en aviser dans l'entourage de l'Empereur. Mme de Rémusat, nous le verrons, s'en mêla ; et Fontanes, comme on pense, ne dut pas rester inactif.

Il est vrai que Chateaubriand était bien ce qu'il fallait : une renommée littéraire hors de pair, l'homme du jour depuis les *Martyrs*, et plus encore depuis le mariage autrichien. Enfin les circonstances ne pouvaient être plus favorables ; quand tant de royalistes considérables, jusqu'ici plus constants, se ralliaient sans fausse honte, Chateaubriand pouvait bien suivre un exemple si général, un véritable entraînement, que la mode faisait honorable et de bon ton. De plus, il faut dire que Chateaubriand, ayant à diverses reprises paru faire des avances et disposé à donner des gages, ne paraissait pas irréductible. Donc l'entreprise pouvait se tenter.

Comme, pour qu'on engageât, même officieusement, de telles démarches, il fallait évidemment supposer qu'on ne serait pas désavoué, cela donnait à penser que la faveur impériale était dès lors toute prête à verser ses bienfaits sur l'heu-

nard, qu'il s'adresse à lui pour trouver l'homme dont il a besoin. C'est un travail, ajoute-t-il, auquel les États attachent beaucoup d'importance et qui sera payé honorablement ; je suis chargé de remettre 500 louis à l'auteur. — Peste ! 500 louis sont bons à gagner, dit en lui-même Figaro, et je serais un grand sot de laisser si bonne aubaine à quelque confrère. En un mot, il se propose. L'ambassadeur est ravi : il ne se doute nullement que M. Esménard soit pour quelque chose dans la composition du Mémoire remis aux États de Hollande, et celui-ci se donne bien garde d'en parler. Cependant on convient de tout, et voilà Figaro à la besogne. Il ne fait pas attendre son travail, et, il faut le dire à sa louange, il le fait en conscience ; il en donne aux Hollandais pour leur argent. La réponse était bien supérieure au premier écrit.

Dès le lendemain, l'ambassadeur la remet au ministre des Relations extérieures qui est étourdi de la force des raisons qu'on oppose aux désirs de son maître, de l'adresse avec laquelle on les présente, enfin de l'élégance de style qui règne d'un bout à l'autre de cette pièce diplomatique. L'Empereur n'en témoigne pas moins de surprise ; tout le monde en parle dans le Conseil ; on nomme dix écrivains, mais personne n'en devine le véritable auteur. Ce ne fut que plus de trois ans après que, dans un épanchement de gaîté, Figaro avoua à son maître cette *petite espièglerie*. »

reux Chateaubriand, moyennant qu'il voulût bien manifester quelque amabilité.

N'allons pas toutefois tomber dans le roman.

Dans l'été de 1810, raconte Mme de Chateaubriand (1), (nous étions absents), notre jardinier de la Vallée reçut une singulière visite. Voici ce qu'il nous raconta à notre retour : « Un monsieur (pas trop élégant) vint un jour me demander à voir la maison de Monsieur ; il avait avec lui un autre monsieur, grand et beau, et qui était bien mieux habillé. Cependant il n'était pas le maître, et, pendant que le premier postillonnait dans le jardin, celui-ci ne s'approchait de lui que lorsqu'il l'appelait. Le petit homme allait si vite que nous ne pouvions pas le suivre. Quand il fut près de la tour, il se mit à croiser les bras et à regarder la belle vue. Monsieur, il n'en pouvait revenir, car il a dit à son camarade : « Chateaubriand n'est pas trop malheureux ; je me plairais fort ici. Mais je ne sais pas s'il voudrait me faire les honneurs de son château. » Ensuite il monta dans la tour et il me dit que je pouvais m'en aller, parce qu'il voulait se promener encore. Ils firent plusieurs fois le tour du jardin, et, en sortant, me donnèrent cinq napoléons pour ma peine. Ma foi, monsieur, j'ai pensé que c'était Bonaparte !

« Le soir, en allant fermer la tour, j'ai trouvé au bas une branche de laurier piquée dans un peu de terre fraîchement remuée ; j'ai fouillé et j'ai trouvé un gant de peau jaune, tout neuf, que j'ai gardé. »

Effectivement, Benjamin nous apporta ce gant que nous avons longtemps conservé.

Simple reproduction pour mémoire. Sans insister sur le détail romanesque du laurier symbolique, est-il besoin de faire remarquer que Chateaubriand lui-même s'est refusé à authentiquer cette légende en la reproduisant dans ses *Mémoires ?* Ce qu'il faut en retenir, c'est la date qu'on lui attribue. A cette époque, on savait à la Vallée-aux-Loups les dispositions de l'Empereur, et peut-être s'imaginait-on qu'il viendrait en personne apporter ses avances. Comme toutes les apparitions trop désirées, celle-ci apparut, en rêve, sinon à Chateaubriand, du moins à sa femme, toujours bonapartiste.

Moins significative, mais plus vraisemblable, est l'histoire du portrait. Girodet, peintre d'Atala et ami de Bertin, exposait au Salon de 1810 un portrait de Chateaubriand. Le directeur des

(1) *Cahier rouge*, p. 66.

Musées, Denon, bon courtisan mais mal averti, crut devoir, un jour de visite impériale, le reléguer dans un invisible coin. Napoléon voulut voir la toile. Regardant le poète basané par son voyage d'Orient, et cuivré par la jaunisse de ses déboires du retour, il aurait dit :

Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée !

Le mot s'accompagne assez bien d'un sourire (1).

Mais les bonnes dispositions de l'Empereur avaient en ce même temps l'occasion de se manifester plus sérieusement.

On s'occupait alors de préparer une cérémonie annoncée depuis longtemps et à laquelle l'Empereur paraissait attacher une grande importance, à en juger par le soin avec lequel il avait, en plusieurs circonstances et des lieux les plus divers, prescrit et déterminé sa célébration.

D'Aix-la-Chapelle, en 1804, l'Empereur avait décrété que des récompenses, magnifiques pour le temps, seraient décernées tous les dix ans, de sa main, aux savants et aux littérateurs les plus renommés, en une cérémonie qui aurait lieu le jour anniversaire du 18-Brumaire. On voit, en passant, qu'il n'avait garde de rougir de l'événement.

La première solennité était fixée au 18 brumaire an XVIII (9 novembre 1810). En 1807, d'Osterode, où il avait de bien autres préoccupations, l'Empereur prit soin de rappeler son décret de 1804. En 1809, des vingt-deux prix décennaux primitivement institués, il en fit trente-cinq : dix-neuf de première classe (10 000 francs) ; seize de deuxième (5 000) ; et, le 12 décembre de la même année, il fit encore rappeler la cérémonie au Corps législatif par son ministre de l'Intérieur Montalivet.

Les quatre classes de l'Institut avaient à attribuer ces prix, et la deuxième classe (Académie française) en avait neuf à décerner pour sa part.

L'échéance du 9 novembre 1810 approchant, le jury déterminé par les décrets impériaux et composé du président et du secrétaire perpétuel de chaque classe s'était réuni ; le 14 juil-

(1) Le portrait est daté de 1809. — Cf. sur cette histoire *O.-T.*, III, 9 ; — *Cahier rouge*, p. 48 ; — Villemain, p. 164.

let (1810) et les jours suivants, on eut ses décisions au *Moniteur*.

Mais ces attributions, n'étant que préliminaires, devaient être soumises au jugement de la classe tout entière, et ensuite ratifiées par l'Empereur lui-même. Donc le palmarès provisoire, une fois publié, retourna devant la deuxième classe, et cette fois ce fut une belle bagarre !

Les philosophes dominaient dans cette deuxième classe, que Fontanes appelait « le dernier refuge de l'anarchie et la dernière chaire de l'athéisme ». Chénier était le chef de ce clan, tandis que le cardinal Maury dirigeait les manœuvres du clan religieux.

Or les choix du premier jury avaient étonné l'opinion. Certaines désignations, comme celle de Saint-Lambert (treizième grand prix : *à l'auteur du meilleur ouvrage de philosophie en général, soit de morale, soit d'éducation)*, surprenaient par un parti pris trop évident de philosophisme. Quant à Chateaubriand, alors si en évidence, et dont on attendait l'*Itinéraire* d'un jour à l'autre, le jury, malgré les efforts de Fontanes, Suard, Raynouard, ne voulait pas en entendre parler. Pourtant le *Génie du christianisme* eût pu prétendre au douzième ou au treizième grand prix, et les *Martyrs* au neuvième (1).

Tandis que les première, troisième et quatrième classes se décidaient assez vite, à la deuxième, les délibérations n'en finissaient pas, malgré l'insistance de Montalivet qui adressait lettre sur lettre à la classe pour obtenir enfin son rapport (2).

Entre temps, les relations de police signalent les mauvaises dispositions de la deuxième classe, disant que le double esprit d'opposition politique et de domination littéraire de l'Institut ne s'est jamais plus ouvertement manifesté que dans cette affaire des prix décennaux, que la classe résiste à la pression de l'opinion, et que, dans une première délibération, elle a confirmé le jugement du jury sur Saint-Lambert.

Une autre relation rapporte ce qui se passe pour les quatrième et cinquième prix de deuxième classe réservés aux petits

(1) Voir le tableau récapitulatif, p. 320

(2) Pour toute cette affaire, voir Archives nat., AF^IV 1050.

PRIX DÉCENNAUX. — *Deuxième classe de l'Institut* (langue et littérature françaises).

DÉSIGNATION DU PRIX	DESTINATION DU PRIX	ATTRIBUTION PAR LE PREMIER JURY (*Moniteur* du 17 et 18 juillet 1810.)	ATTRIBUTION PAR LA CLASSE TOUT ENTIÈRE (*Moniteur* des 28 et 29 novembre, 7, 9, 10, 11, 12, 13 décembre 1810.)
9e grand prix de 1re classe.	A l'auteur du meilleur poème épique.	Le jury ne juge digne du prix aucun poème publié depuis dix ans. A défaut, il propose Delille pour ses traductions de l'*Enéide* et du *Paradis perdu*.	La classe ne propose personne, les traductions de Delille ne pouvant être assimilées à des poèmes originaux.
10e — —	A l'auteur de la meilleure tragédie.	Le jury propose Raynouard pour ses *Templiers*.	Jugement confirmé par la classe.
11e — —	A l'auteur de la meilleure comédie en cinq actes.	Aucune proposition n'est faite, pour insuffisance de mérite des œuvres en concurrence.	La classe propose Andrieux pour *Le Trésor*, et demande la création d'un prix de 2e classe pour les comédies en 3 ou 4 actes.
12e — —	A l'auteur du meilleur ouvrage de littérature qui réunira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style.	Le jury propose Sainte Croix, mort récemment, pour son *Examen critique des historiens d'Alexandre*. Un ouvrage de de Villers, *Histoire de la réformation de Luther*, paraît ensuite digne d'attention.	La classe rejette l'ouvrage de Sainte-Croix, qui appartient à l'histoire, et propose La Harpe pour le *Lycée*.
13e — —	A l'auteur du meilleur ouvrage de philosophie en général, soit de morale, soit d'éducation.	Le jury propose Saint-Lambert pour l'ouvrage intitulé : *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*.	La classe reconnaît que l'ouvrage de Saint-Lambert est antérieur à la date fixée par les décrets. Elle le remplace par l'*Instruction des sourds-muets*, de l'abbé Sicard, et les *Rapports du physique et du moral*, de Cabanis.
3e — de 2e classe.	A l'auteur du meilleur poème didactique ou descriptif.	Le jury propose Delille pour l'*Imagination*.	La classe confirme, mais ajoute en seconde ligne la *Navigation* d'Esménard.
4e et 5e — —	Aux auteurs des deux meilleurs petits poèmes sur l'histoire de France.	Aucune proposition.	La classe propose Millevoye (*Belzunce ou la Peste de Marseille*) et Treneuil (*les Tombeaux de Saint-Denis*).
6e — —	A l'auteur du meilleur poème lyrique mis en musique.	Le jury propose la *Vestale* de Jouy.	La classe confirme.

poèmes, où la discussion se termine par un compromis significatif : les philosophes portent Millevoye pour son *Belzunce;* les autres un certain Treneuil pour un poème royaliste sur les *Tombeaux de Saint-Denis*. Ni l'un ni l'autre ne représentent l'esprit du gouvernement.

En attendant, le temps passe. La date du 9 novembre approche, puis est dépassée, et rien n'est fait. On pense alors au 2 décembre. Mais le 12 novembre, Montalivet écrit à l'Empereur pour lui dire qu'il n'a encore rien reçu de la deuxième classe, malgré sept ou huit lettres de rappel. Il pense que, dans ces conditions, la cérémonie ne pourra pas davantage avoir lieu le 2 décembre.

Enfin, le 17 novembre, ayant reçu le rapport, il l'envoie à l'Empereur, avec son avis sur l'attribution des prix. Il accepte les *Templiers* (dixième grand prix), tout en regrettant le rôle que l'auteur y fait jouer à l'autorité. Pour le douzième grand prix, il se range à l'avis de la classe et se joint à elle pour proposer La Harpe. Pour le treizième, il estime que Saint-Lambert doit être écarté par le seul fait que sa morale se passe de la divinité ; Cabanis est matérialiste, or un gouvernement ne saurait encourager des ouvrages de ce genre; il propose donc Sicard. Enfin il revient sur la date du 2 décembre, glorieux anniversaire, mais qu'il trouve trop rapprochée.

Le 28 novembre, le rapport de la classe commence à paraître au *Moniteur*. Le, ou plutôt les rédacteurs faisaient face avec aplomb aux critiques qu'ils prévoyaient. Ils déclaraient que « la décadence des Lettres, qu'on affecte de déplorer, n'est qu'imaginaire », comme le prouvait précisément leur rapport :

Avant l'époque du glorieux avènement de Sa Majesté à l'Empire, la littérature, comme la France, était asservie aux factions : l'esprit de parti, qui leur survit, comptait le talent pour peu et les opinions pour tout...

On comparait aussi la littérature avec les sciences, plus favorisées en ce sens que l'esprit de parti est obligé de s'incliner devant l'utilité des applications. On protestait enfin que la classe s'était tenue en garde contre toute partialité, et qu'elle n'avait prononcé ses jugements que « d'après les règles d'une saine littérature », en dehors de toute influence de circonstances :

Les opinions qu'elle a blâmées ou louées sont celles qui sont blâmables ou louables dans tous les temps...

Suivaient les désignations de la classe. On y voyait, comme gage de l'impartialité du jury, que, pour le douzième grand prix, le nom de Sainte-Croix était remplacé par celui de La Harpe, avec des considérations sur les derniers volumes du *Lycée*, fruit d'une vieillesse aigrie, empoisonnés par l'esprit de parti, pleins de déclamations contre la philosophie, et qu'il fallait considérer comme non avenus pour pouvoir estimer le reste à sa valeur. On reconnaissait là le mordant de Chénier, auteur du rapport particulier.

Pour le treizième grand prix, la classe reconnaissait *avec regret* que l'ouvrage de Saint-Lambert avait été publié antérieurement à la date fixée par le décret. Elle le remplaçait par un ouvrage de l'abbé Sicard, et les *Rapports du physique et du moral* du matérialiste Cabanis.

Tout comme dans le premier rapport, Chateaubriand n'était nommé nulle part. La seule concession qui fût faite à ses amis était que le rapport regrettait, en concluant, l'absence d'un prix spécial pour le poème en prose « genre qui fixe aujourd'hui l'attention du public », mais qu'on tremblait d'encourager, parce que les succès y sont trop faciles, et qu'il prouve « moins le talent d'écrire en prose que l'impossibilité d'écrire en vers (1) ».

La classe proposait du reste de créer un prix de première classe pour la poésie lyrique, un autre pour la poésie légère ou l'épître philosophique, et enfin un prix de première ou de deuxième classe (selon la valeur de l'ouvrage à récompenser) pour les œuvres n'appartenant à aucune catégorie déterminée.

Ces décisions, outre qu'elles paraissaient peu équitables, avaient encore le tort de contrarier les desseins de l'Empereur à l'endroit de Chateaubriand.

Dès le début de l'année ses intentions étaient arrêtées, car il est impossible de n'y pas voir une allusion évidente dans les deux strophes finales des *Stances* de Fontanes sur les *Martyrs* :

(1) *Moniteur* du 13 décembre 1810. — Le rapport général est signé de Regnault de Saint-Jean-d'Angely, président de la classe, et d'Arnault, « secrétaire *ad hoc* ».

Ta gloire est sûre, il faut l'attendre ;
Ce n'est point un présage vain :
Choerile n'osera prétendre
Au prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.

Que le mérite se console,
Un héros gouverne aujourd'hui ;
Des arts il veut rouvrir l'école,
Et faire asseoir au Capitole
Tous les talents dignes de lui (1).

Donc, le 9 décembre 1810, Montalivet écrivant au directeur de la deuxième classe, lui demande expressément de convoquer la classe, pour qu'elle indique les motifs de son silence à l'égard du *Génie du christianisme*. Le ministre abandonnait les *Martyrs*.

L'Académie crut se tirer d'affaire en répondant que l'ouvrage, ne correspondant à aucune des catégories d'ouvrages indiquées pour l'attribution des prix, ne rentrait pas dans le cadre du concours.

Le ministre répliqua aussitôt en indiquant les conditions du douzième grand prix, attribuable à l'ouvrage *qui réunirait au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style,* et en insistant pour que l'exclusion première fût explicitement motivée.

La classe, en majorité hostile, nomma alors une commission de six membres, en général peu favorables : Morellet, Regnault, Lemercier, Lacretelle, Daru et Sicard ; et la dispute recommença.

Naturellement, nous en connaissons mal les péripéties ; mais elle dut être curieuse, car en somme il sautait aux yeux de tout le monde qu'en cette affaire la question littéraire n'intéressait

(1) Sainte-Beuve a supprimé ces deux strophes dans l'édition de Fontanes qu'il a donnée en 1839 ; il s'en explique dans *Chateaubriand et son groupe*, II, 67 : « J'étais gêné par les scrupules royalistes de la fille de l'auteur et par l'espèce de surveillant chicaneur qu'elle nous avait imposé, M. Roger. J'ai dû accepter ces entraves et subir ces ennuis par amour et respect pour la mémoire de Fontanes : les procédés ultérieurs de la comtesse Christine de Fontanes à mon égard m'ayant dégagé, je dis ce qui est vrai. » — Un peu comique, la colère de Sainte-Beuve ! Voir pour ses démêlés avec la fille de Fontanes : Pailhès, *Du nouveau sur Joubert*, p. 408 et suiv.

plus personne et que le tout était de savoir si Chateaubriand serait, ou ne serait pas, désigné aux faveurs du gouvernement.

Or, l'Académie, composée en majeure partie d'opposants, persistait à ne voir en Chateaubriand qu'un opposant, d'une autre espèce, il est vrai, alors que le pouvoir, sans doute meilleur juge, voulait voir en lui l'un des siens. C'était, pour tout le monde, une situation assez fausse. L'auteur de la note anonyme qui suit, outre ce qu'il nous apprend des dispositions de Chateaubriand composant ou révisant les *Martyrs,* nous fait bien comprendre et l'embarras des académiciens philosophes, et la position particulière de Chateaubriand :

Ces longues discussions sur l'ouvrage de M. de Chateaubriand n'ont pas été purement littéraires, comme elles devaient l'être ; il s'y est mêlé beaucoup de souvenirs politiques. On a reproché vivement à l'auteur d'avoir parlé de certains événements de la Révolution avec autant d'indignation que de douleur. Si c'est un tort, beaucoup de gens le partagent, et, certes, ce n'est pas une raison pour les accuser de n'être pas sincèrement et fidèlement attachés à l'Empereur. Il semble au contraire que plus on a détesté les fureurs de la Révolution, plus on doit aimer, bénir, révérer, celui qui nous en a délivré.

Au reste, ceci a révélé une anecdote ignorée qui est assez curieuse. M. de Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, avait prêté à Dioclétien une phrase à peu près conçue en ces termes : « La couronne impériale sied bien à un front qui s'est ennobli sous le casque, et les peuples confient avec plaisir le sceptre à celui qui sait manier la pique et l'épée. » Cette phrase a été supprimée par ordre, comme renfermant une allusion. M. Maillocheau, alors secrétaire de M. le duc d'Otrante, l'a dit publiquement et l'a répété depuis à Lyon. Comme à cette époque les censeurs impériaux n'étaient pas encore établis, et que le bureau de la librairie et des pièces de la préfecture de police n'a pas eu la moindre connaissance des *Martyrs* avant l'impression, il faut nécessairement que M. le duc d'Otrante ait fait examiner le manuscrit par quelques-uns des membres de l'Institut qu'il avait coutume de consulter sur les matières politico-littéraires, comme MM. Garat, Chénier, Daunou, Dumont, etc. Il serait bizarre que celui qui a fait supprimer la phrase en question fût un de ceux qui demandent à M. de Chateaubriand des preuves de son attachement au gouvernernement (1).

Dans cet embarras, les académiciens s'en tirèrent tant bien que mal, et plutôt mal. Des six commissaires, deux, Regnault

(1) AF^IV 1050, 7e dossier, p. 28.

et Lemercier, furent nets : Regnault, se plaçant franchement au point de vue politique, déclara qu'il y avait dans le *Génie du christianisme* trop de déclamations contre l'esprit et les œuvres de la Révolution, et pas assez d'éloges au pouvoir qui en avait arrêté les excès ; que d'ailleurs l'esprit de parti avait eu trop de part au succès de l'ouvrage.

Lemercier, indépendant, ombrageux, et hostile *a priori* à cette imprévue candidature officielle, déclara que le livre ne répondant pas aux conditions d'un ouvrage bien fait, il était *ridicule* de s'en occuper davantage.

Sicard s'esquiva dans la grammaire ; et Morellet dans la comparaison des mythologies chrétienne et païenne. Lacretelle s'amusa à montrer, en parodiant l'ouvrage, qu'on pouvait en retourner les arguments contre le christianisme.

Quant à Daru, selon Villemain, qui l'en félicite chaleureusement, il loua fort l'ouvrage ; mais selon Montalivet, sans doute non moins bien renseigné, il l'éreinta complètement (1).

Enfin, le 13 février 1811, la classe déclara en substance que l'auteur avait du talent, mais que l'ouvrage était défectueux, que dans ces conditions le succès était dû autant à l'esprit de parti et aux passions du moment qu'à ses qualités.

Et ce fut tout pour l'instant. Même, en ce qui concerne les prix décennaux, ce fut tout pour toujours. Ce retard, ces chicanes, furent fatales à l'institution qui resta mort-née. On ne décerna jamais les prix et les lauréats désignés purent maudire, à leur gré, Chateaubriand ou l'Académie, dont la mésentente les frustrait de leurs récompenses.

Pour Chateaubriand tout n'était pas fini.

Le 10 janvier 1811, Chénier était mort, avant la fin de la querelle, non sans avoir eu le temps d'y prendre une part active. Aussitôt, l'idée était venue aux prôneurs de Chateau-

(1) Villemain, p. 180. — Rapport de Montalivet à l'Empereur résumant les six rapports des académiciens, et demandant si on doit les publier. En ce qui concerne Daru, « il a établi, écrit le ministre, que l'ouvrage était sans plan, sans méthode, que son titre même était faux ; que souvent le style le plus brillant couvrait des choses sans raison, contradictoires les unes avec les autres... » (Archives nat., AF^IV 1050, dossier 7, p. 27.) On pourra rechercher, pour s'amuser, le passage de Villemain indiqué ci-dessus ; la comparaison est curieuse.

briand d'une sorte de compensation malicieuse par laquelle on le ferait succéder à son principal ennemi de l'Institut. Savary se remit en campagne, et on s'occupa d'obtenir le consentement de l'intéressé. Il n'était pas certain, car il y avait des chances d'échec ; et surtout Chateaubriand devait éprouver une certaine répugnance à se présenter, après Esménard, sous le pavillon du ministère de la police.

Sans parler d'Esménard, il est sûr que Savary trouva des concours dans l'entourage même de Chateaubriand :

Mes amis, lit-on dans les *Mémoires* (1), eurent la fatale idée de me presser de remplacer M. de Chénier à l'Institut. Ils prétendaient qu'exposé comme je l'étais aux inimitiés du chef du gouvernement, aux soupçons et aux tracasseries de la police, il m'était nécessaire d'entrer dans un corps puissant par sa renommée et par les hommes qui le composaient ; qu'à l'abri derrière ce bouclier, je pourrais travailler en paix...

Il insiste aussi sur sa répugnance et sur l'appréhension que lui causait le discours qu'il faudrait prononcer. Le passage est fort arrangé, mais parait véridique dans le fond :

L'héritage de Chénier me semblait périlleux ; je ne pourrais tout dire qu'en m'exposant ; je ne voulais point passer sous silence le régicide, quoique Cambacérés fût la seconde personne de l'État ; j'étais déterminé à faire entendre mes réclamations en faveur de la liberté et à élever ma voix contre la tyrannie ; je voulais m'expliquer sur les horreurs de 1793, exprimer mes regrets sur la famille tombée de nos rois, gémir sur les malheurs de ceux qui lui étaient restés fidèles... (2).

S'il ne fallait en dire autant, ce que d'ailleurs il ne fit pas, il fallait du moins en dire quelque chose, ou se dérober à l'attente non seulement de ceux de son parti, mais de tous ses admirateurs, mais de tous les esprits indépendants, causer une immense déception, et finalement déchoir dans l'opinion. C'est une extrémité où l'on ne se réduit pas volontiers, quand on a fait dire de soi que « l'antique honneur français s'est réfugié dans son cœur afin qu'il en reste au moins un échantillon sur cette terre (3) ».

(1) *O.-T.*, III, 29.
(2) *O.-T.*, III, 30.
(3) Mme de Duras à Rosalie de Constant, 24 mars 1810. PAILHÈS, *Duchesse de Duras*, p 67.

Et quel autre embarras que de louer Chénier dans cette manifestation publique, quand on savait tout ce qu'il représentait, et que, par-dessus le marché, on le détestait de vieille date, pour cause d'antipathie littéraire aussi bien que politique!

... Mes amis me répondirent que je me trompais; que quelques louanges du chef du gouvernement, obligées dans le discours académique, louanges dont, sous un rapport, je trouvais Bonaparte digne, lui feraient avaler toutes les vérités que je voudrais dire, que j'aurais à la fois l'honneur d'avoir maintenu mes opinions, et le bonheur de faire cesser les terreurs de Mme de Chateaubriand (1).

C'est sans doute Clausel de Coussergues qui s'intéresse à Mme de Chateaubriand. Pour le reste, c'est la voix de Fontanes qu'on entend ici, distinctement. Au genre du conseil, on reconnait sa manière; mais il eût fallu à Chateaubriand son savoir-faire, et nous avons déjà reconnu qu'il ne l'avait pas.

A Fontanes, se joignit probablement, et par ordre, Pasquier, préfet de police de Savary depuis octobre de l'an passé (1810); sans doute aussi Alexandre de Laborde, ex-émigré, un ami, qui en raison de ses relations autrichiennes avait joué un rôle important dans les négociations du mariage impérial (2).

Chateaubriand était bien ennuyé. Encore une fois, et inopinément, l'avenir se rouvrait devant lui, et le tentait, mais que de difficultés! Son entourage s'en émeut :

Je suis tourmentée à l'excès, écrit Mme de Duras à Rosalie de Constant, des affaires de M. Chateaubriand, qui va probablement être de l'Institut, honneur dont il ne se soucie guère, et dont se soucient encore moins messieurs de l'Académie. Ce sont de ces bizarreries du temps (3).

Il ne s'en souciait pas trop, et il se présentait tout de même. C'est qu'on avait sur lui de fortes prises.

D'abord par l'*Itinéraire*, pour lequel il craignait le sort des *Martyrs*. L'*Itinéraire* était alors à la censure, et s'attardait dans les mains d'Esménard, à qui Chateaubriand avait dû le redemander (4). Instruit par l'expérience, il songeait, c'est bien naturel, à ménager son œuvre.

(1) *O.-T.*, III, 30.
(2) *O.-T.*, III, 251; — PASQUIER, I, 375, 380; — VANDAL, *Napoléon et Alexandre Ier*, II, chap. VI.
(3) 9 février 1811. Dans PAILHÈS, *Duchesse de Duras*, p. 79.
(4) 28 janvier 1811. CHATEAUBRIAND, *Correspondance*, p. 252.

Ensuite il était toujours fort gêné d'argent, et c'est ici sans doute qu'il faut se poser cette question délicate : a-t-il accepté du gouvernement, à l'occasion de son élection à l'Institut, une grosse somme d'argent pour se rallier?

On connaît l'accusation. Ferrand, qui fut ministre sous la Restauration, la formule ainsi dans ses Mémoires, à propos de la *Monarchie selon la Charte*.

Le roi, quoique personnellement offensé, ne voulut point user de l'avantage que lui donnait sur Chateaubriand un fait antérieur, et dont la preuve était dans les cartons de la police. Plusieurs années avant, il avait été question de le nommer à l'Académie française. Cette question se traita comme si c'eût été une grâce qu'on eût attendue de lui, et ce fut ainsi qu'il la présenta lui-même. Pour consentir à être nommé, il demanda que l'on payât ses dettes; elles montaient à 70 000 francs. Le paiement fut convenu, et effectué en deux termes par Maret, duc de Bassano... (1).

Ferrand déteste Chateaubriand, et Ferrand est un sot notoire; mais son dire est précis. Donc le point est curieux; mais comme nous aurons à y revenir bientôt à propos d'une autre accusation du même ordre, pour l'instant, passons.

Ce qui est sûr, c'est que Chateaubriand était inquiet de son avenir, et que la préoccupation de l'assurer ne fut pas étrangère à sa détermination.

Il écrivait vers cette époque à Mme de Duras :

Je suis réellement bien triste à présent, et, depuis un mois ou deux, je tourne tout à fait aux idées noires. Je n'ai pas de sujet positif de chagrin, mais l'incertitude de mon avenir me trouble, et je voudrais, s'il était possible, sortir de cette position, qui ne m'assure jamais de lendemain...(2).

En même temps, on le pressait, et pas seulement du côté de ses amis. On trouve, dans une lettre de septembre 1815, cette déclaration :

J'avais reçu l'ordre du duc de Rovigo de me présenter candidat à l'Institut sous peine d'être enfermé pour le reste de mes jours à Vincennes (3).

(1) Ferrand, *Mémoires*, p. 178.

(2) Bardoux, *Duchesse de Duras*, p. 107. Lettre sans date, mais le contexte indique qu'elle est antérieure à l'impression de l'*Itinéraire*.

(3) Lettre citée par le marquis de Granges de Surgères, *Une gerbe de lettres inédites de Chateaubriand*, p. 28.

Cette date de septembre 1815 explique l'exagération du propos, mais qu'il y ait eu pression, qu'il ait été question de la sécurité que l'élection pourrait procurer, c'est fort probable.

Chateaubriand se laissa donc faire, sans enthousiasme, et, pensant à l'*Itinéraire,* ce qui était le plus pressé, il songeait à mettre à profit la faveur inattendue qui venait le chercher.

Il avait d'ailleurs, averti depuis un certain temps des nouvelles dispositions du pouvoir, et fatigué de la lutte des *Martyrs,* pris ses précautions pour que rien ne vînt entraver un succès escompté.

Au point de vue de l'esprit général, il y a une immense différence entre les *Martyrs* et l'*Itinéraire*. Il y avait dans les *Martyrs* une allure combative et un air de défi; sous la fiction antique apparaissait l'œuvre de parti, l'œuvre factieuse, disaient les amis du gouvernement. Dans l'*Itinéraire,* plus rien de tel. Tout est à la paix, à l'union des partis, à la conciliation; partout l'homme de parti s'efface derrière le patriote.

Ce patriote est conciliant quand il associe les souvenirs de saint Louis en Égypte à ceux de Napoléon, accordant même l'avantage à l'Empereur, par l'observation que les Pyramides ont vengé la Massoure.

Conciliant encore, quand, ayant une fois par hasard parlé des philosophes, il déclare qu'il faut honorer toujours les actions généreuses « sous quelque habit qu'on les découvre », et ne pas « regarder de si près à la robe du prêtre ou au manteau du philosophe (1) ».

Conciliant toujours, quand, rapportant des propos d'émigrés établis à Jaffa, il les montre sensibles à la gloire de leur pays, et « réclamant leur part des victoires qui semblait les condamner à un exil éternel ».

A son passage à Constantinople, l'ambassadeur Sébastiani lui avait dit, paraît-il, en lui recommandant de visiter les champs de bataille de Syrie et d'Égypte :

Je vous recommande cela, pour le repos de votre conscience, non pas en ambassadeur, mais en ami de votre gloire, comme de la nôtre; je sais bien qu'à votre retour, si vous parlez de nos victoires dans votre

(1) Vers la fin de la quatrième partie.

journal de voyage, cela ne réussira pas beaucoup dans le faubourg Saint-Germain, ni même en Europe; mais vous écrivez pour l'avenir, et le monde entier (1).

Écrivant ou révisant l'*Itinéraire*, Chateaubriand s'est souvenu de ces conseils, et partout, jusque dans les jeux des petits Bédouins, le voyageur se montre empressé de relever les traces des victoires françaises, d'en mettre en relief les conséquences morales et de chanter la gloire assurée là-bas pour longtemps au nom français.

Quant à Napoléon, il lui rend à l'occasion un hommage discret, mais senti. Il est l'*Empereur* (2), même quand il n'était que Bonaparte, Premier Consul; tout l'Orient subit son prestige; ainsi les Pères chrétiens de Jérusalem implorent l'ombre de sa protection et se déclarent assez protégés si les pachas oppresseurs peuvent seulement supposer qu'il s'intéresse à eux.

Les méditations sur le despotisme, rapportées dans les notes du voyage, sont arrangées de telle sorte qu'on y voie bien qu'elles visent celui des Turcs et non celui de Napoléon.

Même soin de glisser sans appuyer sur les terrains difficiles. La fin du voyage, la traversée de l'Espagne, dangereux pays pour l'écrivain comme pour le soldat, est expédiée en deux pages rapides et volontairement ternes. L'Alhambra est tout juste, presque dédaigneusement, estimé « digne d'être regardé ». Et la vallée de Grenade est bien qualifiée *délicieuse*, mais est-ce assez de ce seul mot? Discrétion, ingratitude, ou prudence?

Sans doute, a-t-il écrit à Mme de Duras, je n'ai point mis dans l'*Itinéraire* ce que je ne devais pas y mettre; c'est l'histoire de mes pensées et des mouvements de mon cœur pendant un an, sur les ruines d'Athènes et de Jérusalem; mais rien de ce qui ne doit pas sortir de mon cœur n'en sortira... (3).

Passe pour Mme de Noailles; mais est-ce à cause d'elle qu'il ne mentionne même pas, après avoir nommé tant d'indifférents, la rencontre de Hyde, alors qu'il commémore celle du consul et du vice-consul, comme celle de tous les agents du gouverne-

(1) Villemain, p. 154.
(2) Jaffa : « Les Français, commandés par l'*Empereur*, la prirent d'assaut en 1799. »
(3) Bardoux, *Duchesse de Duras*, p. 107. Lettre citée, s d.

ment, dont le nom semble marquer tous ses chapitres en manière d'estampille.

La préface est à l'avenant. Celle des *Martyrs* sentait furieusement la polémique, et pas seulement littéraire. Ici les mots brûlants sont soigneusement évités. On annonce un simple journal de route; le ton est modeste, apaisé, aimable même. On paie là toutes ses dettes, par métaphore, s'entend. Boissonnade, Guizot, Malte-Brun, que d'autres! reçoivent un salut gracieux, ou un sourire (1), sans parler d'Esménard, qui, pour services rendus aux *Martyrs* et à rendre à l'*Itinéraire,* est cité, lui, tout au long, dans le corps de l'ouvrage.

Enfin, pour ne rien oublier, voici, à la fin de l'ouvrage, et revoici à la fin de la préface, l'éternel Adieu aux Muses, repris des *Martyrs,* mais baissé de ton, transposé dans la note de l'*Itinéraire :* patriotisme et apaisement :

Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence un monument à ma patrie (*il n'est plus question de* ce « *tableau* SÉVÈRE *de la vérité* » *dont il menaçait dans l'Adieu des* MARTYRS) ; si la Providence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à mettre mes derniers jours à l'abri des soucis qui ont empoisonné les premiers.

Souvent on n'a vu là qu'une pose dédaigneuse et peu plaisante. On n'a pas assez compris que ce cri de l'ambition souffrante s'échappait du plus profond de son cœur. Rien de plus sincère que cette plainte déçue d'un homme dont les premiers et les derniers rêves ne furent pas littéraires ! Il est vrai que, tantôt pour attirer l'attention, tantôt pour se consoler, il déploya en l'honneur des Muses des facultés d'expression sans pareilles; mais, parce qu'il avait tiré de tels feux d'artifice que les yeux en étaient éblouis, on n'a plus voulu voir en lui que l'ouvrier du verbe, et cela seul ! On lui a dénié tout droit à d'autres ambitions, quand on l'accorde sans difficulté à un Retz, à un La Rochefoucauld, à un Saint-Simon, qui sont de sa famille! A lui, non. Pourquoi?

Moyennant les précautions prises, l'ouvrage a passé sans

(1) On le remarquera d'ailleurs dans le public : « Dans tout le cours de l'*Itinéraire*, il va congratulant le tiers et le quart. » (Edmond GÉRAUD, *Journal intime*, éd. par Maurice Albert, p. 135.)

accroc par les mains des deux directeurs de l'Imprimerie et de la Librairie qui se sont alors succédé : Portalis et Pommereul (1). Le dernier nommé, qui d'ailleurs a reçu sa consigne, écrit dans le bulletin de la censure (première semaine de février 1811), en parlant de l'*Itinéraire :*

Mon prédécesseur a donné une idée de cet ouvrage. Plusieurs déclamations sur les cours, les courtisans, quelques traits propres à exciter des allusions déplacées que la malignité s'empresse de saisir, ont été remarqués pour être supprimés. Il est douteux que le pèlerinage de M. de Chateaubriand lui vaille le succès qu'a eu son voyage au Missisipi *(sic)* (2).

En ce qui concerne le pronostic défavorable, ce vieux général d'artillerie, retraité là, manque de flair, car le succès s'annonce au contraire considérable. Il s'annonce presque trop, pourrait-on dire, car voici Mme de Duras qui s'en alarme et qui écrit (9 février) à Rosalie de Constant :

Je suis touchée de le voir si attendu, si loué, si prôné d'avance. Il est rare qu'un ouvrage justifie de si grandes espérances. L'imaginatiou va toujours si loin, et les noms d'Athènes, de Sparte, d'Argos travaillent si facilement !

Et ce qu'elle ajoute n'est pas à négliger :

Je serai impatiente de savoir votre opinion de ce livre dans lequel au reste le talent de l'auteur se montre dans tout son éclat ; mais ce qui s'y montre plus que tout, c'est son caractère. Vous le trouverez là dans la bonhomie du coin de son feu, peut-être trop simple quelquefois. Mais il est ainsi : c'est un être supérieur, et l'âme et le cœur d'un enfant (3).

Les événements suivaient leur cours. Chateaubriand s'acquittait des formalités qui sont d'usage quand on veut être académicien. D'une part le sentiment de ce qu'il était, et de l'autre la protection du ministère de la Police lui permirent d'en prendre à son aise. Aux amis, certains ou possibles, il fit visite ; aux adversaires, il alla (à cheval ! s'exclament les biographes) déposer des cartes. Savary fut compris dans les visites, et on dit

(1) Pommereul remplace Portalis disgracié le 11 janvier 1811.
(2) Archives nat. F^{18} 148, n° 385.
(3) Dans PAILHÈS, *Duchesse de Duras*, p. 79.

qu'en son escalier Chateaubriand rencontra Molé (1). Ils étaient retombés en froid :

Pouvait-on prévoir, s'écria-t-il, que c'est ici que nous aurions à nous rencontrer?

En effet!

Le 20 février, l'élection eut lieu. L'Académie le prit sans bonne grâce (au second tour, et par 13 voix contre 12 (2) à son concurrent Lacretelle jeune), mais enfin elle le prit, et le soir du même jour, d'après Villemain (3), l'Empereur dit à Fontanes et à d'autres académiciens, en manière de compliment pour leur choix, qu'ils avaient « éludé la question » en prenant l'homme au lieu du livre. Ils n'auraient pris, s'ils avaient pu, ni l'un ni l'autre, et l'Empereur le savait bien.

Même au temps du Concordat, jamais Chateaubriand ne s'était trouvé en semblable posture. A peine s'il dut s'apercevoir, dans cette grande faveur, que la censure avait interdit la publication du *Dernier Abencérage*. Il avait cru pouvoir risquer sa nouvelle à la faveur de ce bon vent. Un libraire, l'ayant acquise pour 15 000 francs, l'imprimait; mais on l'arrêta au passage (4), comme trop espagnole pour le quart d'heure, et des raisons mal connues firent ensuite qu'elle demeura dans les limbes jusqu'en 1826.

Puis, à la fin de février, l'*Itinéraire* paraissait chez Le Normant en trois volumes, et le succès fut aussitôt complet, tel qu'on le prévoyait. Critiques officieux et officiels s'empressèrent. On loua si bien qu'il en rejaillit même quelque chose sur les *Martyrs*.

On n'oublia pas de faire ressortir, Malte-Brun au *Journal de l'Empire* (11 et 13 mars), Alexandre de Laborde au *Moniteur* (5 avril, un rendu pour un prêté), parmi de grands éloges, les hommages de l'écrivain à l'Empereur (5).

(1) Barante, I, 341. Il y alla même plus d'une fois, car Mme de Chastenay l'y rencontra aussi (II, 80).

(2) Chiffres du *Journal de l'Empire* (21 février 1811). Cf. P. Gautier, *Revue hebdomadaire*, 23 mai 1908. p. 532.

(3) Villemain, 182.

(4) Archives nat., F^{18} 580 ^{A}.

(5) On les accentuait même un peu plus qu'ils n'étaient. Cf. la lettre de

Le succès de vente dépassait tout ce qu'on avait jamais vu. Un autre article le célèbre (1) :

Douze presses suffisent à peine ; on tire sans cesse, et tout est promptement enlevé. On traduit M. de Chateaubriand en Italie, en Allemagne, et dans d'autres États; mais, hors de sa patrie, les étrangers veulent encore le lire dans la langue qu'il écrit. Jamais peut-être on ne vit un succès plus rapide et plus général.

Il semble d'abord difficile de le concilier avec les vives critiques qu'on a toujours faites de cet auteur; mais les critiques passent et les grands écrivains s'élèvent au-dessus d'elles.

Seuls quelques opposants, anciens ou nouveaux, maugréèrent, dont, parmi les nouveaux, Talleyrand, qui trouva dans l'*Itinéraire* « trop d'esprit pour un livre de poste et pas assez de talent pour un ouvrage ».

Parmi les anciens, Peltier, citant des fragments de l'*Itinéraire*, intitule l'un d'eux malignement :

PORTRAIT DE L'INTERPRÈTE DU VOYAGEUR; COMPLIMENT SECRET ADRESSÉ A M. DE FONTANES, A LA BARBE DU CENSEUR IMPÉRIAL.

Il s'agit de Jean, dont le portrait se termine ainsi :

Tout ce qui fait grimacer la nature de l'homme me semble peu digne d'estime : on sent bien que je n'enveloppe pas dans cet arrêt la bonne plaisanterie, la raillerie fine, *la grande ironie du style oratoire et le haut comique* (2).

Tout étourdi à la fois de ce grand succès (depuis les *Martyrs*, il n'était plus blasé), et de ces belles espérances, Chateaubriand n'eût pas demandé mieux que de les goûter et savourer à l'aise. Malheureusement il n'en avait pas le loisir. Ni Napoléon ni Savary n'étaient gens à se satisfaire de quelques avances éparses dans le texte de l'*Itinéraire*, et on le guettait, amis et ennemis, à son discours de réception.

Il le savait, et ne s'en réjouissait pas.

Pendant que ses nobles amies du faubourg Saint-Germain

Chateaubriand à Malte-Brun (citée par Pailhès, p. 472, 4 mars 1811) qui a souligné les mots *génie de la France*, quand ils ne le sont pas dans l'original, ce qui change un peu le sens.

(1) L'article est cité par Pailhès, p. 473, sans référence; je n'ai pu le retrouver. Il est signé V... (peut-être Villemain?).

(2) *Ambigu*, 10 avril 1811.

attendaient avec curiosité et intérêt « la grande réception (1) », lui se travaillait pour satisfaire d'incompatibles exigences. Ceux de son parti attendaient qu'il exécutât, en la personne de Chénier, tous les révolutionnaires, philosophes et sophistes présents, passés et à venir; et les traditions, comme les convenances, voulaient qu'on épargnât la mémoire d'un homme qui venait de mourir et à qui l'on succédait. Les mêmes attendaient encore que Chateaubriand fît, devant l'Empereur, figure, sinon de juge, au moins de penseur indépendant; et l'Empereur, qui, lui, n'aimait pas l'indépendance, attendait évidemment, pour donner suite à ses bonnes dispositions, qu'on le remerciât en le louant.

C'est ainsi que ce malheureux discours fut bien, de l'aveu de l'auteur, recommencé une vingtaine de fois. A la fin, il semble que les passions, ambition et haine ou vengeance, parlèrent plus haut que tout, et que deux tendances, peut-être inconciliables, l'emportèrent: le désir de ne pas barrer encore une fois sa fortune en déplaisant au Maître, — et celui de se venger du défunt Chénier, contempteur d'*Atala* en prose et en vers (2), et régicide par-dessus le marché!

Chateaubriand décida donc d'éreinter Chénier pour satisfaire ses amis royalistes et de faire passer cela dans les fumées de l'encens qu'il offrait à l'Empereur et aux académiciens ses amis. Au procédé, on reconnaît toujours la méthode Fontanes. Quant au fond, rien de nouveau, rien qu'on n'eût pu prévoir et préjuger du passé; rien qu'un épisode de plus de l'éternel combat livré, depuis le Consulat, par le parti réacteur et catholique, aux hommes de la Révolution, d'abord pour con-

(1) Mme de La Tour du Pin à Mme de Duras, 17 avril 1811, dans BARDOUX, p. 93.

(2) Il avait eu à faire au nom de la 2e classe de l'Institut un *Rapport sur l'état et les progrès de la littérature*, qui fut présenté à l'Empereur en Conseil d'État le 27 février 1808. Ce rapport était devenu ensuite l'*Introduction* de son *Tableau de l'état et des progrès de la littérature depuis 1789*, ouvrage resté incomplet. On y trouve une critique malicieuse et acérée d'*Atala*, et il concluait ainsi : « Un jour sans doute, on pourra juger ses compositions et son style d'après les principes de cette poétique nouvelle qui ne saurait manquer d'être adoptée en France du moment qu'on y sera convenu d'oublier complètement la langue et les ouvrages des classiques. »

Il ne savait pas si bien dire!

quérir le pouvoir, puis, cette entreprise reconnue impossible, pour s'assurer les grâces du Maître en discréditant l'adversaire.

Le difficile était le dosage des quantités ; Fontanes y excellait, mais non Chateaubriand :

Je ne savais, reconnait-il, mesurer la dose de l'éloge académique... (1).

Il est très vrai. En outre, le succès de l'*Itinéraire*, bien qu'il le dût en partie au ton conciliant que, pour une fois, il avait su prendre, vint, en lui donnant plus de confiance, le retirer de cette disposition pacifique.

Il s'ensuivit finalement une rédaction assez contournée, où, sous des formes vaguement académiques, il fut sévère sans être juste.

Répétant, avec quelque dureté pour les Lettres, ce qu'il avait dit tant de fois de leur insuffisance à remplir une vie, il refusa de s'en tenir au point de vue littéraire pour juger Chénier. C'était son droit ; historien, c'eût été mille fois son devoir; et même, parlant presque sur une tombe, il le pouvait encore, mais à condition de faire taire son propre ressentiment et de manifester du moins quelque équité, à défaut d'une bienséante générosité.

Renvoyant à Chénier, qui maintenant n'en pouvait mais, un reproche à lui-même adressé tant de fois, il montra ses ouvrages dictés par l'esprit du parti, applaudis par les factions, et il se borna, pour tout compliment, à louer quelques superficielles qualités de style, en jetant de haut, pour le reste, une sorte de pardon dédaigneux. Encore était-ce moins en son propre nom qu'en celui de cette religion « qui lui parut si méprisable (à Chénier) dans les écrits de ceux qui la défendent ».

Ce traitement était rendu plus sensible par le contraste des éloges outrés qu'il distribuait aux académiciens ses partisans.

Il louait bien Chénier d'avoir « adoré la liberté », et, en parlant du besoin qu'ont les hommes de lettres d'être libres, il retrouvait d'assez beaux accents, quoique un peu solennels ; mais distinguant ensuite sa liberté à lui de celle de Chénier, « fille de la licence et mère de l'esclavage », il mettait une

(1) *O.-T.*, III, 31.

insistance fâcheuse à dénoncer celle-ci comme antimonarchique. C'était rompre en visière, et peu courtoisement, à ceux qui, notoirement, dans l'Académie même, avaient partagé et partageaient encore les opinions du défunt.

La fin du discours, où venaient figurer le berceau du roi de Rome, qui naissait à peine (1), et la jeune impératrice, était un hymne à César triomphateur.

Les tendances de ce discours s'étaient-elles ébruitées? On ne sait. Toujours est-il que les philosophes de l'Académie, peu soucieux de s'entendre dire des choses désagréables sur le dos de Chénier (2), aux applaudissements de la galerie, et peut-être avec l'approbation de l'Empereur engagé alors dans la réaction, s'avisèrent, juste à ce moment, d'une mesure qui a bien l'air d'être de circonstance.

Le 27 février, dit M. Paul Gautier (3), à propos de la réception de Parseval-Grandmaison (qui devait avoir lieu le 10 avril), la deuxième classe décida qu'à l'avenir les discours de réception et les autres pièces destinées à être lues en séance publique seraient soumis à la commission dix jours au moins avant le jour fixé pour la séance ; dans la semaine qui précéderait celle-ci, la commission rendrait compte à la classe de son examen et de son opinion.

Donc, quand le discours fut prêt, une commission fut nommée (4), et en prit connaissance.

L'impression fut peu favorable, et en général le discours déplut. Cependant la commission hésitait à le refuser, et il semble même qu'elle ait d'abord cédé aux instances des partisans de Chateaubriand, car le *Journal de l'Empire* du 25 avril annonce que Chateaubriand prononcera son discours de réception le 1er mai. Mais la vive opposition de Regnault de Saint-Jean-d'Angely fit qu'on décida en fin de compte de ne rien décider, au moins sur-le-champ, d'attendre la séance sui-

(1) 20 mars 1811.

(2) Regnault de Saint-Jean-d'Angely, flairant quelques ennuis dans la succession de Chénier, avait demandé, en vain, qu'on attendît pour présenter Chateaubriand la mort de Saint-Ange qui était fort malade et qui, en effet, ne tarda pas à mourir. C'est à lui que succéda Parseval-Grandmaison. (*Constitutionnel*, 1er août 1849, article de Mme Hamelin.)

(3) *Revue hebdomadaire*, article cité.

(4) Cinq membres, selon Villemain; douze, suivant Ségur.

vante, et de s'en référer au jugement de la classe entière (1).

En attendant, Regnault, voyant là une affaire plus politique que littéraire, courut avertir l'Empereur, en prévenant d'ailleurs de sa démarche Fontanes, comme ami de Chateaubriand, et Ségur, soit au même titre, soit comme président de la classe, quoique ni l'un ni l'autre n'approuvassent le discours (2).

Or, sous le premier Empire, comme sous tous les régimes de forte compression, c'est une sorte de règle naturelle que l'expression des opinions politiques, empêchée ailleurs, tend à se produire à l'occasion et à l'abri des manifestations littéraires ou artistiques ; si bien qu'il s'établit toujours une certaine confusion entre les deux domaines, en d'autres temps distincts, de la littérature et de la politique.

Napoléon le savait bien, et, pour cette raison entre autres, il n'aimait guère les disputes d'académie, où les partis se heurtaient sous couleur de littérature. Déjà une fois au moins, de Finkenstein ou d'Osterode, il lui était arrivé de se plaindre qu'on eût mal parlé de Mirabeau dans un discours de réception académique (3).

En outre encore, ce n'était pas au moment où il venait de bâillonner la presse (4) qu'il allait tolérer qu'on éludât ses prohibitions en entretenant le public, sous prétexte de réception à l'Académie, du conflit des opinions politiques, et surtout d'un conflit aussi grave et fondamental.

Enfin, l'affaire des prix décennaux, toujours pendante, l'avait vivement agacé et irrité contre une fraction de l'Académie. Cette fois l'irritation venait de la fraction adverse. Il lut

(1) Mme de Chastenay, II, 80.

(2) Cela résulte de la publication toute récente de la lettre écrite par Chateaubriand à Daru pour refuser de recommencer son discours. — E. Herpin, *les Tiroirs de Chateaubriand*. (*Mercure de France*, 16 mars 1911.) On y lit : « MM. de Ségur, de Fontanes, Segond, et quelques autres ont pensé que mon discours était nuisible pour moi, pour la mémoire de M. de Chénier, pour l'Académie me faisant l'honneur de m'appeler dans son sein. » Cela contredit l'assertion de Philippe de Ségur (*Histoire et Mémoires*, II) rapportant que son père et Fontanes étaient favorables.

(3) Thiers, VII, 426.

(4) Décret du 11 février 1811, ne laissant subsister à Paris que quatre journaux : le *Moniteur*, le *Journal de l'Empire*, la *Gazette de France*, le *Journal de Paris*.

donc le discours de Chateaubriand et n'en goûta guère que la fin, où l'auteur l'élevait dans les nues. Le passage sur la liberté, les allusions au régicide lui déplurent particulièrement, et peut-être plus encore le fait que ce langage n'avait pas rencontré, dans un des grands corps de l'Empire, l'opposition qu'il aurait fallu, et qu'il avait même failli en recevoir une consécration quasi officielle.

Ce qui se passa alors est rapporté avec des variantes par Philippe de Ségur, par Villemain, toujours un peu l'écho de Fontanes, par Mme de Chastenay, par Barante, mais les grands traits concordent.

Fontanes, prévenu, et toujours susceptible d'être considéré comme une sorte de répondant de Chateaubriand, jugea prudent de s'abstenir pendant huit jours d'aller faire sa cour à l'Empereur.

Ségur, moins circonspect, s'y risqua dès le lendemain soir.

C'était à Saint-Cloud. L'Empereur, au sortir du spectacle, le trouva sur son chemin, et, le convoquant au coucher, lui fit là une scène violente et publique qui se trouve racontée tout au long dans les *Mémoires* de son fils :

Monsieur, cria l'Empereur, les gens de lettres veulent donc mettre le feu à la France! J'ai mis tous mes soins à apaiser les partis, à rétablir le calme, et les idéologues voudraient rétablir l'anarchie!... Comment l'Académie ose-t-elle parler des régicides, quand moi qui suis couronné, et qui dois les haïr plus qu'elle, je dîne avec eux, et je m'assois à côté de Cambacérès?

Il ajouta que Fontanes et lui auraient mérité Vincennes!

Ségur répliqua, comme on réplique après, dans des *Mémoires*, comme on ne répliquait guère devant l'homme, que le gouvernement venait de faire élever officiellement à Saint-Denis des autels expiatoires, et que, s'il y avait expiation, c'est qu'il y avait eu crime; que dès lors il n'y avait pas si grand mal à le penser et à le dire.

Mais l'Empereur lui imposa silence :

Exécutez mes ordres! Allez, et songez bien que si la classe désobéit, je la casserai comme un mauvais club!

Le lendemain matin, au lever, Ségur retourna vers l'Empereur. Le trouvant radouci, de nouveau il essaya de se justifier :

Je ne vous en veux pas, répondit l'Empereur. Ceci est de ma politique. *Je vous ai dit hier ce que je voulais qu'on répétât...*

Il ajouta qu'il y avait d'ailleurs trop d'esprit de parti dans tout cela, et qu'en définitive Chateaubriand avait fait une inconvenance, « car enfin lorsqu'on est chargé de faire l'éloge d'une jeune femme qui est borgne, on parle de tous ses traits, excepté de l'œil qu'elle n'a plus ». Cela se passait le 24 et le 25 avril (1).

Daru, de son côté, quoique non compromis dans l'affaire, essuya une algarade analogue, avec cette différence que, comme le narrateur n'est pas cette fois le patient, ou son fils, il n'y a plus dialogue, et la scène nous est présentée sous les apparences plus probables d'un monologue (2).

La conclusion de tout cela fut que l'Académie, quand elle se réunit de nouveau, ne voulant pas être traitée en « mauvais club », chargea son président Ségur d'inviter Chateaubriand à retrancher de son discours au moins ce qui risquait le plus de soulever les passions politiques, c'est-à-dire tout ce qui avait trait à la mort du roi.

Chateaubriand attendait dans une salle voisine. Ségur alla lui faire part de cette décision et Chateaubriand refusa de rien changer. Sur quoi, Ségur lui conseilla de réfléchir. Quelques jours plus tard, Chateaubriand, ayant réfléchi, revint, et, n'ayant pas trouvé Ségur, il écrivit sur son bureau le billet qui suit :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Mes affaires et le mauvais état de ma santé ne me permettant pas de me livrer à aucun travail, il m'est impossible, dans ce moment, de fixer l'époque à laquelle je désirerais avoir l'honneur d'être reçu à l'Académie.

Je suis, avec respect,

DE CHATEAUBRIAND (3).

Cela fut lu à l'Académie à la séance suivante (2 mai). On

(1) Les dates sont incertaines; il n'y a pas accord absolu entre les diverses relations, cela n'a pas grande importance.

(2) VILLEMAIN, p. 187.

(3) *Ibid.*, p. 185.

sait que le discours ne fut jamais prononcé et que Chateaubriand ne fut jamais reçu.

Naturellement, le discours fut encore moins imprimé que prononcé. Mais des copies manuscrites circulèrent en grand nombre (1) à Paris et en province par les soins des opposants royalistes, et chacun en jugea à sa façon, selon son goût, ses idées, son parti. En 1815, le discours ne fut pas long à passer chez l'imprimeur (2), mais il est douteux que ce soit du fait de Chateaubriand. Le couplet : *César monte au Capitole*... n'était plus de saison, et l'ensemble eût paru bien tiède après *Buonaparte et les Bourbons*. Plus tard même, en 1821, bien que Chateaubriand ait dit de son discours : « C'est un des meilleurs titres de l'indépendance de mes opinions et de la constance de mes principes (3) », on le prend à le renier. Il le désavoue sous prétexte que les copies, ayant « toutes été répandues par la police de Bonaparte, elles sont interpolées et mutilées d'une manière horrible ». Or, la copie qu'il a en vue, vérifiée, se trouve ne différer du texte des *Mémoires* que par des mots sans importance (4).

D'ailleurs il n'a pas recueilli son discours dans ses œuvres publiées de son vivant, et il faut attendre les *Mémoires d'outre-tombe* pour y trouver une version en somme presque absolument conforme à l'édition de 1815.

Quant aux acteurs de la pièce, tous étaient là dans leur rôle. Chateaubriand en attaquant, les philosophes de l'Académie en se défendant, et Napoléon, en imposant silence aux partis.

Mais Chateaubriand avait ce désavantage de se présenter, lui, candidat officiel, en champion de la liberté ; de se poser en homme de parti, juste au moment où il reprochait à Chénier de l'avoir été ; d'ajuster une péroraison dithyrambique en l'honneur de César à un discours tout légitimiste, enfin de

(1) Sainte-Beuve (II, 109) en évalue, je ne sais comment, le nombre à plus de neuf cents.

(2) *Discours de réception de M. Chateaubriant (sic)*..., etc... Paris, Chaumerot, 1815.

(3) *O.-T.*, III, 34.

(4) Cf. Pailhès, *Chateaubriand*..., p. 488. Il s'agit d'une copie insérée dans les *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire du dix-neuvième siècle*, Dentu, 1821.

manquer de générosité à l'égard d'un adversaire vaincu par la mort. Était-ce bien le lieu et l'heure d'évoquer le régicide? Fallait-il faire cette allusion indiscrète aux derniers moments de Chénier? On nous dit qu'il « avait hésité s'il laisserait entrevoir le soupçon cruel de fratricide uniquement basé sur la calomnie (1) ». En tout cas, pourquoi tant insister sur ce malheureux frère de Chénier, sachant bien quels sous-entendus placeraient là ses ennemis.

Ainsi la logique et le sentiment semblaient ici lui donner tort à la fois. C'est qu'en acceptant cette candidature si contraire à la position qu'il avait prise, il s'était mis dans un cas impossible. Pour en sortir, il fallait une dextérité, une souplesse qu'il n'eut jamais. Bref, il y a assez loin du *Discours de réception* à l'article du *Mercure*. Le voyageur qui revenait de Jérusalem et de l'Alhambra avait plus belle allure. Est-ce parce que ses courses et de grands souvenirs l'inspiraient? Est-ce parce que Mme de Noailles et Hyde avaient passé par là? n'importe; c'est une âme noble, fière, généreuse et indépendante qui vit dans l'article; on peut même répéter sans grand abus d'expression ce que disaient alors les belles amies de l'écrivain : qu'on y entend proprement la voix de l'honneur. C'est du meilleur Chateaubriand.

Mais le *Discours*, rancunier, tendancieux, gauchement complimenteur, manque à la fois de générosité et d'indépendance. Ce n'est plus du Chateaubriand; c'est du Fontanes, et du mauvais.

Il restait à savoir comment tout cela allait finir, et si l'Empereur laisserait se prolonger cette étrange situation d'un auteur élu et ne pouvant être reçu parce qu'il se refusait à modifier son discours, malgré les injonctions qu'on lui adressait. On en parlait dans les salons, et l'affaire faisait du bruit dans le silence de toujours et dans la tranquillité d'alors, car on était dans un temps d'accalmie :

> La période comprise entre la fin de 1810 et le milieu de 1812 est, dit Pasquier (2), la plus calme que nous ayons traversée depuis le Consulat.

(1) Mme de Chastenay, II, 81.
(2) I, 464.

En somme, Napoléon ne paraît pas avoir été spécialement et personnellement irrité contre Chateaubriand à l'occasion du *Discours*. La scène faite à Ségur était toute pour l'effet, de l'aveu même de l'Empereur, le récit de Ségur se trouvant, du reste, en cela confirmé dans le *Mémorial* (1er juin 1816) : c'était, dit Las Cases, une de ces « colères feintes et factices » par lesquelles l'Empereur prévenait bien des fautes et épargnait beaucoup de châtiments. En outre, d'après Barante, dont le récit concorde assez bien avec celui de Ségur, il aurait commencé par déclarer :

Il ne s'agit pas de moi. Jamais je n'ai été loué plus éloquemment... (1).

Donc, on pouvait s'entendre. Il est certain qu'il y eut des négociations. Daru, qui avait pris depuis peu, des mains de Maret, la Secrétairerie d'État, insista pour obtenir les changements demandés; sans succès, forcément, car, supprimée la partie agressive, il ne restait qu'une platitude sans nom que Chateaubriand ne pouvait endosser.

C'est comme s'il m'avait dit, remarquait-il : ouvrez la bouche et serrez les dents (2).

Si l'Empereur ne songeait pas à s'offenser personnellement des attaques de Chateaubriand contre les régicides, il en était tout autrement de ce qui avait trait au duc d'Enghien. Là-dessus, le discours de réception était muet, mais l'émotion et la curiosité suscitées autour de Chateaubriand par sa résistance présente à la volonté impériale réveillaient les souvenirs de sa démission d'autrefois dans les salons aristocratiques où il fréquentait. Chateaubriand lui-même ne se gênait pas pour commenter son attitude d'aujourd'hui et celle d'alors en des termes qu'il ne mesurait guère.

Comme il y avait toujours, pour recueillir les propos et les rapporter, quelque mouchard fidèle, amateur ou professionnel, cela devenait dangereux et la situation risquait de s'envenimer tout d'un coup. Pour éviter un éclat, Daru s'avisa de faire agir un intermédiaire.

(1) Barante, I, 344.
(2) Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 109.

Mme Gay, femme d'un haut fonctionnaire financier et femme d'esprit, très en vue, qui connaissait peu Chateaubriand, mais beaucoup certaines de ses amies (1), fut priée de l'avertir qu'on avait connaissance de ses propos, de lui faire remarquer qu'on sévissait tous les jours contre de moins coupables, et de lui demander, comme gage de sa soumission, de modifier les passages de son discours qui avaient déplu. Elle était très jolie.

Éclairez l'illustre écrivain, lui dit le ministre, sur ses véritables intérêts. Prouvez-lui que sa gloire n'a rien à gagner à flétrir celle du vainqueur d'Austerlitz (2). Obtenez de son entêtement breton qu'il cède sur le passage de son discours académique où il reproche à Chénier d'avoir voté la mort de Louis XVI. Démontrez-lui, ce qui est facile, les avantages inouïs qui résulteraient pour son talent, pour son avenir, d'une concession sans importance réelle, et qui pourrait éviter de grands malheurs. Enfin, employez tout ce que vous avez d'esprit et de zèle à amener un rapprochement entre ces deux sublimes ennemis.

Ainsi encouragée, Mme Gay vit Chateaubriand. Il protesta de son admiration pour l'Empereur, mais déclara que, depuis l'exécution du duc d'Enghien, il le haïssait.

Elle le pria de réfléchir un peu avant de lui donner sa réponse. Il y consentit, et elle lui promit d'employer ce retard à faire des démarches pour obtenir qu'on le laissât tranquille. D'après elle, le passage du discours qu'on visait était en réalité l'éloge de la liberté; ce qu'il y avait sur la mort du roi n'était qu'un prétexte; l'empereur, « n'ayant pris aucune part au jugement de Louis XVI, ne se croyait point insulté dans les reproches sanglants adressés aux auteurs de ce crime judiciaire ».

Elle revit Chateaubriand qui refusa décidément de rien changer. Elle lui reprocha de s'amuser à irriter le lion :

(1) Cf. sur la société un peu mêlée qui se réunissait chez Mme Regnault, et dont étaient Mme Gay et Mme Hamelin, DE BROGLIE, I, 128. — Gay était receveur général du département de la Roër (Aix-la-Chapelle), ce qui n'empêchait pas sa femme de tenir à Paris un salon très couru, où, sans faire partie de l'opposition, on boudait un peu. Cette nuance explique qu'elle ait été choisie comme intermédiaire. Le récit de l'affaire où elle est mêlée est tirée d'un article de la *Presse* du 14 août 1849, sur lequel on reviendra un peu plus loin.

(2) « Savez-vous comment il appelle l'Empereur? lui avait-il dit auparavant? *Le glorieux assassin!* »

Oui, je ne le nie pas, répondit Chateaubriand, j'aime à sentir sa griffe, et comment ne serais-je pas ravi de sa persécution en voyant les preuves d'intérêt qu'elle m'attire? Comment ne serais-je pas fier de voir tant de belles mains s'armer pour me défendre (1)?

Cependant il fit entendre que, si le gouvernement tolérait ses opinions, lui, cesserait toute hostilité.

Galanterie à part, la réponse est caractéristique. Elle fait bien voir le genre de plaisir qu'il goûtait en son opposition et qui lui compensait ses déceptions, plaisir d'ailleurs au-dessus de la compréhension de beaucoup de gens. Mais ce lot qu'il avait préféré, tout compte fait, peut-être bien qu'il en vaut un autre.

Le lendemain Mme Gay alla rapporter à Daru la réponse de Chateaubriand : « Il ne demande qu'à être tranquille, obtenez qu'on l'oublie. » — « C'est exiger beaucoup », dit Daru. Cependant il promit de s'employer.

De son côté Chateaubriand écrivit au ministre une lettre où, après avoir protesté de la correction de ses intentions vis-à-vis du gouvernement et vis-à-vis de Chénier, il disait en terminant :

Je devais à la vérité un mot de la mort de Louis XVI, mais en mêlant à ce triste souvenir celui de chaudes larmes de regret, je me suis mis, monsieur le ministre, dans une position étrange. Le mal est sans remède, car je ne puis prononcer le discours que j'ai écrit, et l'honneur me défend d'en composer un autre.

La mémoire de M. de Chénier ne m'est pas assez chère pour que je sacrifie mes principes, et jamais je n'achèterai mon repos aux dépens de ma considération politique.

Je viens exposer la pure vérité : mon discours respire l'indépendance. J'ai pensé que des sentiments élevés, noblement exprimés aux pieds d'un grand homme, ne pouvaient que m'attirer son estime.

Il est toujours aisé de satisfaire quelqu'un qui ne désire qu'une retraite honorable, l'oubli et la paix.

Veuillez agréer, etc. (2).

(1) Cf. les *Mémoires*, III, 33 : « J'allai à Saint-Cloud. M. Daru me rendit le manuscrit, çà et là raturé, marqué *ab irato* de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte : l'ongle du lion était enfoncé partout, et j'avais une espèce de plaisir à croire le sentir dans mon flanc. »

(2) Lettre publiée par E. Herpin, *Mercure de France*, 16 mars 1911. — Cf. plus haut, p. 338, note 2.

D'autre part, Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely, intéressée par Sophie Gay, son amie, fit agir son mari. Il finit par être entendu qu'on ne parlerait plus du discours ni d'un côté ni de l'autre, et que les choses en resteraient là indéfiniment. Chateaubriand remercia Mme Gay (1), et ainsi se termina l'affaire du discours; officiellement du moins, car les potins continuèrent à circuler un peu partout, et les ennemis de l'auteur, par zèle officieux, le harcelèrent encore assez longtemps (2).

Vers ce même temps, écrivant à son ami Frisell, qui voyage en Italie, Chateaubriand résume ainsi la situation (10 mai 1811) :

Je deviens vieux ; je n'ai pas un sou, et ne pouvant plus parcourir le monde, je ne ne cherche plus qu'à le quitter. Il faut faire une fin, et je vous attends pour savoir si c'est la Trappe ou la rivière qui doit finir la tragi-comédie. L'*Itinéraire* a réussi, Dieu sait pourquoi! Les *Martyrs* sont un ouvrage fort supérieur à l'*Itinéraire,* mais cette fois il n'y a pas eu d'ordres et les choses ont suivi leur cours naturel. Depuis ce temps, il s'est passé bien des choses : vous me trouverez à la campagne, comblé de gloire et d'humiliations, d'honneur et d'affronts. Je suis le sage d'Horace : *rex denique regum* (3).

Mais le sage d'Horace est sans le sou, ce qui est assez pénible à sa femme, à ses amies qui s'en tracassent, et même à lui.

Dans cette détresse, on ne peut s'empêcher de jeter quelquefois les yeux sur le sort de ceux qui, moins intransigeants, peuvent encore être ambitieux. Ainsi de Bonald, un homme du bon parti, un ami, est venu à Paris, mais on ne le voit guère à la Vallée. Un jour, Chateaubriand l'a rencontré chez un restaurateur, dans une de ses allées et venues à Paris. Ses allures ont paru louches.

On dit, écrit sa femme à Clausel (27 juillet 1811), qu'il s'est livré aux petits littérateurs; il les a choisis pour ses amis et pour ses juges. Il a grand tort pour l'avenir, mais il a raison pour le présent (4).

(1) Par un court billet, sans particulier intérêt, et qu'on pourra d'ailleurs trouver cité par Biré dans son édition des *Mémoires*, III, 50.

(2) Mme de Duras à Rosalie de Constant, 24 septembre 1811. — Mme de La Tour du Pin à Mme de Duras, 6 octobre 1811. Dans Pailhès, *Duchesse de Duras*, p. 84, 86.

(3) Dans Pailhès, *Chateaubriand*, p. 490.

(4) *Ibid.*, p. 492.

On croit qu'il veut devenir gouverneur du Roi de Rome, et dès lors on le méprise (1). C'est un faux frère !

Mais la gêne allant croissant, il faut sans cesse recourir aux expédients. Ainsi, le 3 juin, on voit Chateaubriand emprunter 1 000 francs à un M. de Lavalette, qui doit être le patron d'un hôtel de la rue des Saints-Pères où il descend quand il vient à Paris. C'est un « royaliste enragé », et, qui plus est, gentilhomme, ex-officier du gobelet de Louis XVI, époux d'une marquise dédorée mais authentique (2). C'est égal, il est ennuyeux d'avoir recours à sa bourse hôtelière.

Ici se place une chose assez obscure, et qui n'est connue, dans la mesure où elle l'est, que par des documents bien postérieurs. Longtemps après, quarante ans plus tard, en 1849, au moment où la *Presse* d'Émile de Girardin publiait les *Mémoires d'outre-tombe*, Mme Hamelin, célèbre dans sa jeunesse et dans sa maturité par de fougueuses aventures (3), mais qui n'était plus qu'une très vieille dame, fut froissée dans ses sentiments bonapartistes par les attaques de l'auteur contre Napoléon. En outre, elle tomba sur ce passage, relatif au *Discours de réception*, qui résume les choses en un raccourci propre à engendrer des confusions :

Des personnes pleine de grâce, de générosité et de courage, que je ne connaissais pas, s'intéressaient à moi. Mme Lindsay, qui lors de ma rentrée en France en 1800 m'avait ramené de Calais à Paris, parla à Mme Gay ; celle-ci s'adressa à Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely, laquelle invita le duc de Rovigo à me laisser à l'écart. Les femmes de ce temps-là interposaient leur beauté entre la puissance et la fortune (4).

Dans cette reconnaissante énumération, Mme Hamelin se trouva oubliée, et elle jugea même que c'était à dessein. Elle en

(1) *Cahier rouge*, p. 89 : « J'avoue que depuis ce moment j'ai méprisé cet homme, du reste plein de talent. » Moins dégoûté maintenant que naguère, il est devenu, par la grâce de Fontanes, conseiller titulaire de l'Université.

(2) *Cahier rouge*, p. 41.

(3) C'était, dit cet indiscret THIÉBAULT (III, 271), « le plus grand polisson de France... sa couleur, ses cheveux crépus, son fumet (!), et le scandale de sa vie m'en tinrent pour jamais éloigné. »

(4) *O.-T.*, III, 50.

eut du dépit. Pour établir qu'elle avait eu, elle aussi, des droits à la reconnaissance de Chateaubriand, elle raconta donc dans les colonnes du *Constitutionnel* (1er août 1849) l'histoire suivante :

Un soir d'octobre 1811, M. de Mézy, aimable et bonhomme, aimé de tous, vint me voir. C'était un parfait royaliste, ami intime de M. de Chateaubriand et de plusieurs jolies pèlerines qui s'étaient croisées avec lui :

— Eh bien, que dit le faubourg rebelle ?

— Ne badinez plus, madame, nous sommes très menacés par la police de votre Empereur qui parle tout hautement de faire arrêter René, et de le traiter, ma foi!... comme le duc d'Enghien.

— Vraiment ! Et vous croyez cela?

— Oui, oui; on ne lui pardonnera jamais sa démission, qu'il donnerait encore.

— Non; car l'Empereur ne ferait plus ce qu'il a fait; il n'avance pas sans réfléchir; il s'est formé tout seul; quelle école pouvait lui enseigner sa gloire? Pourquoi ne s'apprendrait-il pas la perfection? Je le crois bien meilleur que sous son Consulat; il laisse tout arriver jusqu'à lui; il supporte la contradiction; il n'exile plus les femmes d'esprit; il les écoute souvent, lit leurs lettres, et toujours la générosité pénètre avec la voix des femmes de cœur. Allons, Mézy, vous êtes en démence.

— Eh bien ! acceptez de causer avec René.

— J'en serai ravie...

Il vint, ce preux, ce croisé, ce troubadour, ce grand écrivain. D'abord il fut un peu gourmé, mais son beau et fier visage s'égayait vivement par des éclats de rire qui laissaient voir beaucoup les plus belles dents de l'Académie, car il était de l'Académie...

(Ici s'intercale un bavardage de la vieille dame sur la nomination de Chateaubriand à l'Académie, qui ne nous apprend rien.)

Je demandai (à Chateaubriand) s'il voulait voir le *duc terrible ?*

— Pas chez lui ! s'écria M. de Chateaubriand.

— Voulez-vous le rencontrer dans les serres de M. Boursault (dont j'occupais le rez-de-chaussée) ; c'est un terrain neutre et parfumé. Vous y trouverez les magnolias d'Atala. Rovigo y achètera des plantes pour sa femme; vous vous y rencontrerez par hasard...

Tout fut accepté, exécuté sans un obstacle et sans autres spectateurs que des jardiniers, et Mme Boursault, qu'on pouvait prendre alors pour une de ses fleurs.

Ils causèrent à peu près trente minutes, et rentrèrent chez moi par une porte-fenêtre.

— Eh bien! dit Rovigo de cet air railleur et cavalier qui était son maintien, *la paix est faite!*

M. de Chateaubriand, pâle et contraint, répondit :

— Monsieur le duc, que ce ne soit pas seulement une trêve!

Rovigo tendit vivement la main et dit très haut : « Non, certes! »

Chateaubriand, sans ajouter un mot, plaça sa main dans celle de Savary.

Deux jours après, je revis M. de Chateaubriand; il me fit d'assez secs remerciements. Dans son âme, il jugeait la frivolité de ses terreurs; je l'en raillais sans façon : — L'empereur Auguste fusiller Virgile! Ce serait beau!

Il riait. — Mais ne voyez-vous donc pas que l'Empereur vous adore Vous lui devenez si utile!

— Par mes flatteries, n'est-ce pas?

— Non, mais les routes que vous tracez avec tant de grandeur et de charme sont celles qu'il veut suivre évidemment. Vous faites diversion, et l'on s'occupe plus de vous que de la guerre. Pourquoi ne me diriez-vous pas vos rêves? Car tout poète rêve beaucoup.

— *Mon plus beau rêve serait d'obtenir de votre enchanteur cinq architectes, cinq millions, pour aller en son nom rebâtir le temple de Jérusalem qui vient d'être brûlé.*

Ce beau grand rêve fut communiqué à l'Empereur qui répondit : « A la liberté des mers, à la paix. »

C'était fort éloigner le rêve. Aussi dis-je un jour à M. de Chateaubriand :

— N'avez-vous rien de plus humain, de plus raisonnable à vouloir?

— Vraiment si : *j'eusse voulu, comme récompense de longs travaux dans ces climats meurtriers, qu'on me créât un paisible ministère des bibliothèques de l'Empire*. Le repos, la solitude éloignée de toute politique, la certitude de porter l'instruction vers des hauteurs inconnues, voilà l'idée.

— Je vois dans ce projet bien des vanités, bien des intérêts blessés.

— Nullement; tout est combiné, prévu, et satisfaisant pour tous.

Il m'envoya un mémoire pour l'Empereur, mais cacheté. Je le remis à ce bon Lavalette, souvent mon intermédiaire près de notre dieu. Je sus qu'on en avait causé favorablement avec MM. de Fontanes et Esménard... Mais l'heure fatale avait sonné; les apprêts de la campagne de Russie absorbaient tout. Je ne revis plus M. de Chateaubriand : des cartes, des compliments seuls, car déjà *l'espérance en habit blanc éclairait l'horizon.*

Elle ajoute qu'elle se berça jusqu'à la Restauration de l'espoir de réconcilier ces deux hommes de génie; qu'en 1815,

réfugiée à Bruxelles avec nombre de bonapartistes exilés, elle crut pouvoir compter sur Chateaubriand, mais qu'il ne s'occupa guère de la faire rappeler; que plus tard, quand il fut ministre, elle eut besoin de lui pour deux protégés, et qu'elle lui écrivit, le priant de venir la voir, lui rappelant *qu'elle était toujours logée dans les serres de Boursault;* que Chateaubriand lui répondit par ce billet :

Paris, le 9 février 1823.

Je n'oublie jamais, Madame, les services qu'on m'a rendus. C'est à l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner que je dois *de n'avoir pas été fusillé ou enfermé à Vincennes par Buonaparte.* Aussi, Madame, si je puis vous être utile, je suis prêt à payer la dette de la reconnaissance. Je voudrais pouvoir me rendre à vos ordres, mais la multitude des affaires me laisse à peine le temps de sortir pour d'autres affaires. Si je ne craignais d'abuser de vos bontés, je vous prierais de fixer le jour et l'heure où je pourrais avoir l'honneur de vous recevoir chez moi; je serai bien heureux de pouvoir vous offrir à la fois mes remerciements et mes hommages.

Or, comme elle était liée avec Mme Lindsay, et très intimement avec Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely, elle conclut que, dans le passage des *Mémoires* en question, le nom de Mme Gay a remplacé indûment le sien, et elle attribue cette substitution à la rivalité de Mme Récamier. Enfin, d'après elle, Chateaubriand ne courut alors aucun risque; « elle savait que l'illustre écrivain n'était nullement menacé ».

C'est alors que Mme Gay, mise en cause, répliqua dans la *Presse* du 14 août suivant, en rappelant sa propre intervention dans l'affaire du Discours, telle que nous l'avons racontée, et en citant à son tour la lettre de remerciements qu'elle avait reçue.

De cet échange de souvenirs lointains et un peu déformés, il semble résulter qu'il s'agit de deux affaires distinctes. Mme Gay servit d'intermédiaire quand il s'agissait de savoir si on forcerait Chateaubriand à refaire son discours de réception, ou si on le tiendrait quitte moyennant qu'il se soumît; et Chateaubriand s'est souvenu plus volontiers de cet épisode dans le passage des *Mémoires,* cause de la dispute de 1849, parce qu'il y a eu en quelque sorte le dessus.

Différemment, l'intervention de Mme Hamelin, qui est postérieure, et d'ailleurs datée avec une précision relative, paraît marquer une des tentatives qui eurent lieu pour gagner Chateaubriand et l'attacher définitivement au pouvoir.

Voici sans doute ce qu'on peut débrouiller dans le récit emmêlé du *Constitutionnel :*

Ce M. de Mézy, royaliste, aimable et bon homme, était un ancien conseiller au Parlement; ami de Chateaubriand, il était aussi le plus ancien ami de Pasquier (1), fort ami lui-même, comme on sait, de Chateaubriand. On peut supposer, sans trop de risque, que Pasquier, préfet de police de Savary, au courant, comme ami de Chateaubriand, de la détresse où il se débattait, usa de Mézy pour amener, par l'intermédiaire de Mme Hamelin, amie de Savary, un rapprochement entre Chateaubriand et le ministre de la Police. On aurait mis en œuvre à la fois l'intimidation, en prêtant au ministre des intentions menaçantes qu'il n'avait peut-être pas, et l'intérêt.

En tout cas, il faut remarquer en premier lieu que l'initiative ne serait pas venue de Chateaubriand. Quant à la proposition relative à la reconstitution du temple de Jérusalem, peut-être faut-il la prendre au sérieux. De la part de l'auteur de l'*Itinéraire* et avec les goûts qu'on lui connaît, elle n'est pas invraisemblable. L'idée du ministère des Bibliothèques l'est encore moins. Entendons qu'il devait s'agir moins de gouverner les bibliothécaires de l'Empire dans le classement et le rangement de leurs collections, que de mettre la main sur la production littéraire contemporaine, de la diriger, orienter, et peut-être inspirer, au mieux des intérêts du parti que l'on sait. A cette tâche, sous Napoléon, il est fort probable que Chateaubriand se fût vite usé ou brisé, comme à Rome. D'après lui, l'idée en serait venue à l'Empereur, spontanément (2); sans doute aussi spontanément que celle de l'envoyer à Rome. On n'ignore pas que dans ces cas-là Chateaubriand confond volontiers l'offre et la demande.

D'ailleurs, il semble que l'offre, si offre il y a, fut prise en

(1) Pasquier, II, 91.
(2) *O.-T.*, III, p. 52.

considération, discutée, et que Fontanes eut à dire son mot, car Villemain rapporte le même fait, en le plaçant, il est vrai, à une autre date, le jour de l'élection de Chateaubriand à l'Académie (1).

Maintenant, Chateaubriand a-t-il couru à ce moment un danger réel? Mme Hamelin le nie; Chateaubriand l'affirme, ou du moins il l'affirmait en 1823, à une époque où il avait naturellement tendance à exagérer les périls qu'il avait affrontés sous l'Empire. Il est assez difficile de croire que sa vie fut en danger. Mais pour sa liberté, c'est autre chose, et on ne voit pas trop ce qui eût empêché l'Empereur, ou Savary, d'envoyer Chateaubriand rejoindre à Vincennes, s'il gênait, les trois évêques récalcitrants qui y furent internés justement en juillet 1811, dont l'abbé de Boulogne, présentement évêque de Troyes, un des amis anciens de Chateaubriand et l'un des coryphées du parti clérical.

Enfin, il faut remarquer qu'il n'est question dans le récit de Mme Hamelin, pas plus d'ailleurs que dans celui de Mme Gay, d'aucun versement en argent. Cela est à noter parce qu'on trouve dans une correspondance particulière du *Vrai Libéral,* de Gand, datée de Londres, 1er avril 1818, avec le récit assez dénaturé des mêmes faits, l'affirmation que Chateaubriand aurait reçu de Savary 150000 francs pour payer ses dettes et sortir d'une situation inextricable.

On parle beaucoup en Angleterre, comme en France, dit le correspondant anonyme, des *Mémoires* du duc de Rovigo, bien que la publication n'en soit pas certaine. Il n'a pu s'en procurer les épreuves, mais « un homme de lettres », chargé de réviser l'ouvrage, lui en a détaché quelques anecdotes qu'il a jugé piquantes et qu'il reproduit. Il avertit que ce qu'il envoie n'est point une copie, mais un souvenir.

L'une de ces anecdotes concerne Chateaubriand. Le duc de Rovigo apprend un jour, « au commencement de la campagne de Moscou », et par les rédacteurs du *Journal de l'Empire,* la situation embarrassée de Chateaubriand. Il croit le moment favorable pour le rallier et il cherche un intermédiaire. Une

(1) Villemain, p. 182.

dame est choisie (elle n'est pas nommée); et la négociation s'engage :

Une lettre d'invitation est écrite, la réponse ne se fait pas attendre, l'ouverture a lieu, et l'on apprend alors de la bouche même de M. de Chateaubriand qu'il est dans la plus grande détresse et *qu'il ne lui faut pas moins de* 150 000 *francs pour le tirer d'embarras*. Bien que Son Excellence n'ait point limité l'étendue de ses libéralités, la somme paraît forte. Cependant on n'insiste pas sur cette observation; seulement on ajoute qu'un pareil encouragement, quoiqu'il excède de beaucoup ceux qu'on est accoutumé d'accorder aux hommes de lettres, est bien peu de chose pour réparer une fortune. Peut-être M. de Chateaubriand se retrouvera-t-il dans la même situation, et on ne pourrait répondre alors que le ministre fût dans des dispositions si généreuses. Un emploi et un traitement honorable le mettraient hors de cet état de gêne qui ne convient point à un homme de son nom. S'il n'éprouvait pas trop de répugnance à servir de nouveau le gouvernement impérial, on pourrait lui proposer... — Je n'en éprouve aucune, interrompit-il avec vivacité, j'avoue même qu'aucune démarche ne me coûterait si j'entrevoyais la possibilité d'obtenir la place qui conviendrait à mon rang et à mes goûts. — Quelle est-elle ? — Il existe un *directeur des beaux-arts,* pourquoi n'y aurait-il pas un *directeur des belles-lettres?* — Fort bien, je ferai part de notre entretien au ministre, et dans quatre jours nous nous reverrons.

Comme on l'imagine bien, M. de Chateaubriand n'a garde de manquer au second rendez-vous. Dès l'abord, il devine que la réponse sera telle qu'il l'a désirée. Il n'avait été que poli dans sa première visite, il met de la coquetterie cette fois, et *son visage, presque aussi sombre que celui de l'ancien du désert, s'épanouit comme celui de la vierge des premières amours*. On lui remet la somme; quant à la place, lui dit-on, il n'est pas au pouvoir du ministre de la créer, une décision de Sa Majesté est indispensable, il faut attendre son retour; ce n'est au reste ni un refus ni une défaite. — A ces mots, M. de Chateaubriand se confond en remercîments, en protestations de dévouement et de reconnaissance. — Je suis bien aise, lui dit-on, de vous voir dans ces sentiments; je ne vous cache point que le ministre doutait de votre fidélité. — Son Excellence me fait injure; j'ai eu, il est vrai, quelques motifs de me plaindre, mais entre le rôle de mécontent et celui de parjure il y a une distance qu'un gentilhomme ne saurait franchir. — Cependant vous ménagez peu l'Empereur dans vos discours, vous ne rendez pas justice à ses talents. — Je puis vous répondre qu'il n'a pas d'admirateur plus sincère; et n'en ai-je point parlé avec enthousiasme dans plusieurs de mes ouvrages? (M. de Chateaubriand s'échauffait par degrés.) Ses travaux

sont immenses, ses actions héroïques ; ah ! madame, il ne tiendrait qu'à lui de mettre le sceau à son immortalité. — Que lui reste-t-il donc à faire? — Qu'il me donne seulement douze millions, et je garantis à son nom un lustre que la lime des siècles ne saurait dévorer *(sic)*. — Douze millions ! Quel est votre projet? — Mon projet, reprend-il d'un ton inspiré, mon projet ! *C'est de rebâtir le temple du Saint-Sépulcre, mais de le rebâtir en cèdre, et en cèdre du Liban* (1).

Médisance ou calomnie?

Il n'est pas facile d'élucider des choses de cette sorte. Cependant le récit de Mme Hamelin et celui du *Vrai Libéral* paraissent bien se rapporter à la même affaire. La dame anonyme du *Vrai Libéral* ne serait autre, à ce compte, que Mme Hamelin elle-même ; et, si cela est, il est évident qu'il faut accorder plus de crédit à son propre récit qu'à ce vague écho d'un premier état des *Mémoires* de Savary, lesquels, une fois publiés (2), ne feront d'ailleurs aucune mention de cette histoire. Or Mme Hamelin ne parle pas des 150 000 francs qu'aurait reçus Chateaubriand.

Ensuite, on se rappelle le dire de Ferrand : Chateaubriand recevant de Maret 70 000 francs, en deux versements, pour se présenter à l'Académie.

La première impression est que ce pourrait être encore la même affaire, et que, grossissant avec le temps, de bouche en bouche, et de ragot en reportage, les 70 000 francs de Ferrand sont devenus les 150 000 du *Vrai Libéral*, comme les millions de la reconstruction du Temple ont passé, de cinq chez Mme Hamelin, à douze dans la même feuille.

Mais les dates diffèrent vraiment beaucoup : le *Vrai Libéral* et Mme Hamelin placent leur histoire vers la fin de 1811 ou en 1812, alors que Ferrand met la sienne à l'époque de la mort de Chénier, soit vers janvier 1811. En outre, d'un côté on fait agir Savary, et de l'autre Maret.

Est-ce que les deux sommes et les deux dates correspondraient aux deux versements dont parle Ferrand ?

Par là-dessus Barante vient apporter longtemps après, lui aussi, un nouveau témoignage affirmatif, mais vague :

(1) L'article est reproduit en appendice dans Hanns Schlitter, *Kaiser Franz I und die Napoleoniden, vom Sturze Napoleons bis zu dessen Tode.* Wien, 1888.

(2) En 1828.

L'auteur du *Génie du christianisme* avait beaucoup de goût et de confiance pour Mme de Rémusat, dame d'honneur de l'Impératrice Joséphine. Affligée de la situation de Chateaubriand, dont les œuvres constituaient le seul revenu, elle en parla à l'Empereur, qui vint en aide à celui qui se montrait son ennemi. Je n'ai su cela que *quarante ans plus tard,* par Pasquier. A cette même époque, lorsque M. de Chateaubriand acceptait ce bienfait, il apprit également que l'Empereur s'était étonné de voir l'Institut ne pas même mentionner le *Génie du christianisme* dans la distribution des prix décennaux... (1).

Mais les personnages ici mis en avant, Pasquier « qui savait en général tout ce qui se peut savoir (2) » et Mme de Rémusat, qui ménage si peu Chateaubriand, ne mentionnent rien de tel dans leurs *Mémoires*. Mme de Rémusat se borne à rapporter que Napoléon disait : « Mon embarras n'est point d'acheter M. de Chateaubriand, mais de le payer ce qu'il s'estime (3). » Ce n'est pas très affirmatif, et même, dans un sens, cela semble un peu exclure l'idée d'un marché conclu et exécuté (4).

(1) Barante, *Souvenirs*, I, 341.
(2) De Broglie. *Souvenirs*, III, 286.
(3) Rémusat, *Mémoires*, II, 391.
(4) Ajoutons, pour être complet, et pour liquider toutes ces histoires, qu'il parut en 1819 une courte brochure avec ce titre : *Petit Manuel à l'usage des hommes monarchiques et immobiles, ou M. de Chateaubriand peint par lui-même;* 24 pages. Paris, Delaunay. — On y trouve ceci :

« M. le vicomte de Chateaubriand admirait tellement Bonaparte qu'il le supplia, dit-on, de lui accorder la faveur d'écrire ses campagnes d'Italie, et qu'il reçut, dit-on, 30 000 francs de gratification à compte sur la gloire qu'il devait distribuer, avec sa plume, à l'homme de la Providence : il a été l'historiographe *in petto* de Napoléon... »

« Depuis le 18 brumaire an VIII, jusqu'en 1808, époque de la guerre d'Espagne, l'*immobilité* de M. de Chateaubriand fut entière. Nommé commissaire pour la liquidation des affaires de cette couronne, par rapport au traité de Bâle, il toucha 10 000 francs par an, avec la plus grande *immobilité*, mais aucun travail ne fut fait, si ce n'est pour quittance de traitement. En effet, comment servir le régime républicain, consulaire ou impérial, quand on était *monarchique et immobile?* Dans ce cas, on se borne à prendre l'argent, parce que c'est autant de pris sur l'ennemi.

« Les gens instruits datent de 1811 la dernière immobilité de M. de Chateaubriand; M. de Fontanes étant grand maître de l'Université, M. Denon, inspecteur général des musées, il était tout simple qu'il y eût un surintendant général des bibliothèques de l'Empire; M. de Chateaubriand proposa la création de cette grande place, et se crut en mesure de la demander à l'usurpateur; il le fit avec autant d'instances que de modestie... mais l'usurpateur ne jugea pas à propos de confier au premier génie de la France une place ou une dignité qui lui aurait donné une influence morale et littéraire

M. Biré, qui ne connaît de ces accusations que celle de Ferrand, la juge « monstrueuse et singulière ». Comment, demande-t-il, si les preuves en étaient dans les cartons de la police, n'en sont-elles pas sorties pendant les Cent-Jours, après *Buonaparte et les Bourbons*, quand Chateaubriand était à Gand avec Louis XVIII (1) ?

La réplique n'est peut-être pas décisive. Pendant les Cent-Jours, l'Empereur et Maret avaient autre chose à faire qu'à s'occuper de Chateaubriand ; en outre, publier ce qu'il avait pu recevoir de Napoléon, c'était inquiéter tous ceux qui en tous temps avaient eu part aux faveurs du gouvernement impérial, et risquer de s'aliéner bien des gens dont on avait besoin.

Cependant, il reste quelque chose de l'objection : comment, au cours de sa longue vie politique, les ennemis de Chateaubriand n'auraient-ils pas tiré plus de parti contre lui de faits si compromettants, s'ils avaient été établis, et les auraient-ils laissé dormir en d'obscurs libelles ? Vitrolles, par exemple, si hostile à Chateaubriand, et en général bien renseigné, n'en souffle pas mot.

D'autre part, on a beau dire que Chateaubriand était un panier percé, sur quoi tout le monde s'accorde, on a de la

excessive. *Inde iræ*... L'homme monarchique et immobile attendit donc l'année 1814, et l'année 1814 arriva... »

Sur l'histoire de la campagne d'Italie, que Chateaubriand aurait dû écrire, et n'écrivit pas, je ne sais rien. Peut-être faut-il voir là une déformation des subventions qu'il se fit donner, étant à Rome, par l'entremise de Fontanes et de Mme Bacciochi.

En ce qui concerne les fonctions de commissaire de la liquidation espagnole, les recherches qu'a bien voulu faire pour moi au dossier particulier de Chateaubriand, M. Rigault, chef du bureau historique aux Affaires étrangères, et celles que j'ai faites moi-même, tant à la *Correspondance d'Espagne* que dans les *Mémoires et documents*, n'ont donné aucun résultat. Cependant je n'affirme rien. Ces pamphlets, dirigés sous la Restauration par les bonapartistes contre ceux qui s'étaient ralliés au nouveau régime, étaient souvent inspirés par des hommes qui, ayant été au pouvoir sous l'Empire, savaient beaucoup de choses. Je n'éprouverais donc aucune stupéfaction si un chercheur plus heureux que moi mettait la main quelque jour sur des pièces qui vérifieraient ce détail.

La troisième allégation, relative à la surintendance des bibliothèques, ne nous apprend rien de nouveau, et vient seulement à l'appui d'autres témoignages.

(1) Dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe*, III, 558.

peine à concilier ces versements importants et répétés avec la détresse trop évidente où on va le voir se débattre immédiatement après.

Enfin, si la pluralité des témoignages impressionne, leur manque de précision, leur désaccord sur certains points demeurent inquiétants.

En sorte qu'il se peut très bien que Chateaubriand ait reçu de l'argent du gouvernement de Napoléon, mais qu'il ne faut pas trop se presser de l'affirmer. En fin de compte, ce n'est pas sûr. Du reste, le lecteur, qui en sait maintenant autant que nous, en pensera ce qu'il voudra.

CHAPITRE IV

SOLITUDE

Découragement. — Les *Études sur l'histoire de France* et les *Mémoires d'outre-tombe*. — *Moïse*. — Polémique autour de l'*Essai sur les révolutions* (1812). — La situation politique. — Inquiétudes et espoirs. — L'invasion. — Chateaubriand prépare *Buonaparte et les Bourbons* (février-mars 1814).

Quel qu'ait été le résultat de la mystérieuse entrevue avec Savary, on ne peut croire qu'il ait été fort avantageux pour Chateaubriand, quand on le trouve, dans les mois qui suivent, à la fois si profondément déprimé, et en proie à de si graves embarras financiers (1).

En novembre 1811, il écrit à sa « chère sœur », Mme de Duras, qu'il désespère par son dégoût de toutes choses, et qui combat de son mieux son envie de se renfoncer dans la solitude :

Ma sœur veut que j'aie des amis ! Est-ce qu'on se les donne ? Notre caractère se peut-il changer ? Je suis au fond un vrai sauvage. Certainement, si j'étais libre, je vivrais dans la solitude la plus absolue. Toutes les fois qu'on a un goût dominant, on n'est propre qu'à cela. Je sens fort bien que je ne suis qu'une machine à livres. Sans rien exagérer, et sans faire de roman, il me faudrait un désert, une bibliothèque et une *miss*, ou plutôt il aurait fallu. Du reste, je ne suis propre à rien, et me prêcher pour faire ceci, pour faire cela, c'est prêcher un malade ou un fou. Tout s'achète. Si j'ai quelque talent, et un peu de gloire, la persécution et les dégoûts font le contrepoids. Au fond j'aimerais mieux, si je le pouvais, avoir pour amis quelques-uns de mes pairs. *Je déteste et méprise souverainement les gens de lettres. Je ne connais pas de plus vile canaille, les hommes d'un vrai talent excepté, qui sont nobles de droit et toujours*. Mais irai-je me jeter au cou du premier venu pour obtenir un ami ? Sortirai-je de mon apa-

(1) Bardoux, *Duras*, p. 115.

thie, de ma paresse, de mon insouciance, de ma bêtise accoutumée, pour devenir un homme du monde et m'en aller visiter le genre humain? Je le voudrais que je ne le pourrais pas. On ne force pas la nature. Je pousse l'incurie jusqu'à ne pas répondre aux trois quarts des lettres d'admiration que je reçois, et je suis sûr que cela me fait une multitude d'ennemis de gens qui seraient mes chevaliers... (1).

Il y a peu d'écrits de lui où l'on sente aussi bien, dans son dépit et sa colère, la nature de ses vraies aspirations. Cela n'est pas écrit après un échec littéraire comme celui des *Martyrs*, mais après le succès incontesté de l'*Itinéraire ;* c'est donc que la gloire des Lettres, une fois de plus, ne le satisfait pas, et son désespoir vient de ce qu'on le réduit à n'être qu'une *machine à livres !*

Quant à la « vile canaille » des confrères, s'ils sont ainsi qualifiés, ce n'est pas cette fois qu'ils aient contesté le mérite littéraire de Chateaubriand, c'est qu'ils lui ont barré la route vers les buts non littéraires qu'il voulait atteindre !

Cette soif de solitude ne le prend pas toujours, mais seulement quand il est, comme en ce temps, profondément dégoûté et déçu. Il l'a éprouvée au retour de Rome. C'est un symptôme qui ne trompe point. Un autre est qu'il pense encore à ses *Mémoires*. Il y pense toujours quand il est las de son existence et qu'il la croit désormais sans intérêt et finie. 1811, octobre 1811, est une de ces dates où l'on peut placer, en s'autorisant de divers passages, le commencement des *Mémoires*. 1803, 1809, 1811, pour lui toutes époques sombres !

On lit en effet, vers le début des *Mémoires*, au premier livre, ces lignes qui pourraient bien être restées telles qu'elles ont été écrites sous l'impression des sentiments du moment, et qu'on comprendra bien :

Ce 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête (2) et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie. L'homme qui ne donne aujourd'hui l'empire du monde à la France que pour la fouler à ses pieds, cet homme, dont j'admire le génie et dont j'abhorre le despotisme, cet homme m'enveloppe de sa tyrannie comme d'une autre *solitude ;* mais s'il écrase le présent, le passé le brave, et je reste libre dans tout ce qui a précédé sa gloire.

(1) Dans Bardoux, *Duras*, 115.
(2) Saint-François.

La plupart de mes sentiments sont demeurés au fond de mon âme, ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, je veux remonter le penchant de mes belles années...

Le passé, cette autre solitude où il se réfugiait, il l'atteignait plus directement par ses souvenirs, mais il le visait aussi par cette *Histoire de France* qu'il commençait à méditer.

Autre symptôme encore : il est malade, comme il l'a été à Rome, comme après sa démission, comme après l'article du *Mercure*. Il passe mal l'hiver de 1811-1812, souffrant de palpitations, de douleurs au cœur, si bien qu'en mai, une des plus dévouées « Madames », la duchesse de Lévis, l'emmène dans sa voiture de la Vallée chez Laennec, qui ne lui trouve aucune lésion (1). Le mal n'était que moral; pas moins réel pour cela, n'est-ce pas?

Qu'il ait vers ce temps commencé une tragédie, est-ce aussi un symptôme, ou simplement un moyen d'aborder le théâtre pour y gagner un peu de l'argent dont il a besoin? Dès la fin de 1811, il l'annonce à Mme de Duras :

Vous voulez connaître le sujet de ma tragédie, lui écrit-il le 22 décembre; je croyais vous l'avoir conté; j'ai retrouvé ma première lyre, je suis fort content. J'ai des chœurs. C'est de la Bible toute pure, toute grande, toute noble, comme Athalie, à Racine près (2).

Mais, malgré cet enthousiasme initial, la composition ne va pas vite. Près d'un an plus tard (1er novembre 1812), nous apprenons, par une autre lettre à la même (3), qu'il n'a encore fait que deux actes de ce *Moïse au mont Sinaï*. Il est vrai qu'il les croit « excellents » ; mais il trouve que c'est un bien pesant fardeau.

A y regarder de près, d'ailleurs, l'œuvre est bien signée et datée, et, comme inspiration, pas si loin qu'on pourrait le croire des *Martyrs* et du *Dernier Abencérage*. Les thèmes sont parents : opposition des religions, austère chez l'Hébreu, voluptueuse chez l'Amalécite; — influence de l'amour des

(1) *Cahier rouge*, p. 68.
(2) Dans BARDOUX, *Duras*, p. 128.
(3) *Ibid.*. p. 128.

femmes sur la politique et la religion des hommes. Mais il a beau s'appliquer studieusement aux trois vieilles unités et faire passablement son vers aussi racinien que possible, son génie n'entre pas dans ce vêtement suranné. L'œuvre sera mort-née.

D'ailleurs, n'a-t-il pas sur le chantier, concurremment, ses *Mémoires* et peut-être un peu déjà ses *Études historiques?*

Petit embarras, au reste, que ce *Moïse!* Il en a de plus pressants, dont ceux d'argent, qui l'accablent ou l'affolent, selon l'instant.

Le 31 mai 1812, il écrit à Mme de Duras :

Mes affaires vont très mal. Rien ne s'arrange, et j'ai devant moi un avenir si trouble et si noir que je ne sais comment j'échapperai à la catastrophe qui me menace. Il n'y a que ma sœur qui soit toujours bonne et aimable... (1).

Ensuite on le persécute, et ses ennemis, littéraires et autres, s'unissent à ses créanciers pour le harceler. Le succès de l'*Itinéraire* a un temps déconcerté ses adversaires. L'affaire du discours de réception a ravivé les rancunes, et les critiques reprennent de plus belle. On parodie l'*Itinéraire,* et un audacieux pharmacien, Cadet Gassicourt, élabore notamment, pour apprendre à l'auteur des *Martyrs* à parler mieux français, un *Saint-Géran, ou la nouvelle langue française, anecdote récente, suivie de l'Itinéraire de Lutèce au mont Valérien, en suivant le fleuve séquanien et en revenant par le mont des Martyrs, petite parodie d'un grand ouvrage.*

Un vieil et tenace ennemi, Hofmann, qui n'a pas désarmé, prend texte de cette brochure officinale pour faire dans le *Journal de l'Empire* trois articles malintentionnés (2). Le pis est que parmi les critiques qui visent le style et la langue, il s'en glisse toujours de plus dangereuses, qui en veulent à l'homme et atteignent le caractère. Car, s'il est anodin et de médiocre portée de voir reparaître ici le nez aquilin du Père Aubry, qui, par la direction de ses lignes, aspirait à la tombe, et le fameux *Célibataire des Mondes,* et d'autres inadvertances échappées jadis à la vigilance de Joubert, de Fontanes et de Mme de

(1) *Ibid.*, 118.
(2) 5, 12, 17 juin 1812.

Beaumont; il est plus désagréable de s'entendre encore répéter qu'on « a troqué le manteau des philosophes contre une cape de pèlerin, quand on a vu que la dévotion était à la mode (1) », parce qu'à la longue, et à force de l'entendre, des gens finiront par le croire.

Pourtant, vers le milieu de 1812, il semble que les choses vont s'arranger un peu et que la catastrophe redoutée devienne moins inévitable. Par on ne sait trop quelle combinaison amicale et financière, dont la cheville ouvrière est naturellement Mme de Duras, la « chère sœur », si infatigablement dévouée, une société de dix actionnaires bénévoles a été constituée pour parer au plus criard. Le manuscrit du *Dernier Abencérage* engagé, puis dégagé, figure dans l'affaire. Un vague espoir luit d'éviter la déconfiture.

Chateaubriand n'y peut croire :

Quoi! écrit-il à Mme de Duras (20 juin 1812), vous me trouveriez 15 000 francs; ce n'est pas possible (2) !

Et quelques jours plus tard (29 juin), reprenant courage, il songe à se remettre à quelque grand travail qui l'absorbe, car il paraît que le *Moïse* ne compte qu'à moitié :

Si je puis parvenir à garder mon champ et mes livres, je serai la plus heureuse personne de la terre. Je vais entreprendre quelque long ouvrage qui puisse m'occuper plusieurs années. Rien ne fait mieux sentir le calme de la solitude et ne calme mieux la tête et le cœur que le travail. Cet été, j'irai peut-être voir mes amis; je dis peut-être, car je suis si pauvre que je ne sais pas si j'aurai les moyens de me déplacer...

Le long ouvrage, ce sont les *Études historiques*. Mais on voit que, pour n'être plus aussi désespérée, la situation est loin d'être brillante. C'est pourquoi un projet, qui n'est pas nouveau, et qui reparaît dans sa correspondance toutes les fois que les affaires vont mal, va poindre encore vers ce même temps. Il s'agit d'expatriation. Il attend « une offre sérieuse d'un pays étranger (3) », la Russie, évidemment, et il paraît y penser sérieusement, quoique ce pis aller ne lui plaise qu'à demi.

(1) Article du 17 juin.
(2) Dans Bardoux, *Duras*, p. 123.
(3) *Ibid.*, p. 125.

Quand son neveu Louis épouse, en cette même année 1812, Zélie d'Orglande, il trace, avec sa plume du *Moïse*, un petit épithalame assez élégant, où figure ce conseil qu'il s'apprête visiblement pour sa part à ne pas suivre :

> Mon cher Louis, chez la race étrangère
> Tu n'iras point t'égarer comme moi :
> A qui la suit la fortune est légère;
> Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.....

Mais comme ce n'est pas le moment pour un Français de s'en aller en Russie quand l'Empereur est avec la Grande Armée sur la route de Moscou, l'expatriation est ajournée.

Enfin, on ne sait pas au juste ce qui s'est passé, mais il a dû se passer quelque chose dans la deuxième moitié de 1812. Chateaubriand a-t-il encore trop parlé dans les salons? Ou est-ce seulement la suite de l'affaire du discours? Toujours est-il qu'il y a dans le deuxième semestre de 1812 une reprise des hostilités, non peut-être avec le gouvernement lui-même, mais à coup sûr avec le parti philosophique.

Aux premiers et sourds grondements de l'orage qui se prépare, Pasquier, qui veille sur Chateaubriand comme ami, et le surveille comme préfet de police, le fait appeler le 4 septembre. « C'était un ordre de m'éloigner de Paris que M. le préfet de police voulait me signifier », dit Chateaubriand (1). Non; pas un ordre, mais un conseil tout amiable, relégation, dit Villemain, « conseillée plutôt que prescrite (2) ». Rien de commun cette fois avec ces éloignements impératifs que l'administration impériale infligeait à ceux qu'elle suspectait et dont Mme de Staël eut tant à souffrir. D'ailleurs, il le prend bien ainsi, car, en partant, il écrit à Joubert ce court billet :

> Mon cher ami, je voulais aller vous embrasser. Je pars cette nuit pour Dieppe. J'ai grand besoin de respirer un peu l'air de ma nourrice, la mer. La *Chatte* (Mme de Chateaubriand) va se trouver bien seule, puisque vous partez aussi. Je vous embrasse donc tendrement, ainsi que le *Loup*... (3).

Et, comme Dieppe et la mer lui rappellent sa jeunesse,

(1) *O.-T.*, I, 63.
(2) VILLEMAIN, p. 191.
(3) Dans PAILHÈS, *Chateaubriand*, p. 527.

(en 1788, il y a tenu garnison, comme sous-lieutenant), il y esquisse un livre des *Mémoires*, le deuxième, où sont racontés ses collèges, Dol et Rennes, et ses vacances, Combourg et Saint-Malo.

Brève absence d'ailleurs, car, le 6 octobre, il est de retour à la Vallée-aux-Loups (1).

Mais une absence plus prolongée n'eût pas empêché ce qui couvait. Il y avait longtemps qu'on préparait chez les ennemis de Chateaubriand, et peut-être dans quelque dépendance du ministère de la Police, une grosse mine contre l'écrivain opposant. Pour comprendre les effets qu'on en attendait, il faut se représenter combien étaient alors ignorés les débuts de Chateaubriand et son premier ouvrage : l'*Essai sur les Révolutions*. Au milieu du bruit qu'avait causé l'affaire du Discours, des gens, qui paraissaient informés, avaient bien parlé, à mots plus ou moins couverts, d'un ouvrage qui avait précédé le *Génie du christianisme*, et laissé entendre que ce livre prêtait le flanc aux plus graves critiques. Personne ne savait de quoi il s'agissait, mais les amis de Chateaubriand ne laissaient pas de s'inquiéter.

Ces rumeurs, put-on lire un peu plus tard dans un article du *Journal de l'Empire* (2), avaient quelque chose d'effrayant : les admirateurs du *Génie du christianisme* n'osaient pas les approfondir; de l'autre côté, on ne s'empressait pas d'éclaircir le mystère; M. de Chateaubriand lui-même avait jeté dans ses préfaces quelques-uns de ces mots qui, en ne spécifiant rien, peuvent donner tout à penser : méprisait-il ces insinuations qui tous les jours paraissaient se développer davantage, ou bien les craignait-il?

Enfin une brochure parut, dénonçant le livre fatal. Cette *Lettre au comte de B*** aux eaux d'Aix-la-Chapelle* fut prête à la fin d'octobre, et voici la note qui, laissée sur les registres de la censure comme trace de son passage au ministère de la Police, atteste la bienveillance de l'administration en même temps qu'elle révèle clairement l'origine, les tendances et l'objet du libelle :

Elle (la brochure) a pour objet de montrer l'inconvenance du dis-

(1) Cf. sa lettre à M. Hector Piers, dans Pailhès, *Chateaubriand*, p. 529.
(2) 30 décembre 1812.

cours de réception de M. de Chateaubriand à la deuxième classe de l'Institut, et de lever ses scrupules sur les éloges qu'il craignait de faire de Chénier, en lui prouvant par les extraits fidèles de ses propres écrits qu'en politique, en morale, en opinions religieuses, il a constamment été plus fortement prononcé que Chénier, et dans le même sens que cet écrivain. Le ton sage et mesuré de cette polémique devra mettre celui qu'elle concerne dans un assez grand embarras et peut lui enlever beaucoup de ses partisans... (1).

Ainsi, parlant de ce malencontreux discours de réception, l'auteur anonyme (il se nommait Charles His), s'appuyait sur l'imprudente Préface du *Génie du christianisme,* et, reprenant avec plus de précision agressive les anciennes attaques de Ginguené, il visait à détruire la considération de l'écrivain, à l'isoler de son parti, et même à ruiner, s'il le pouvait, ce qui était à la base même de sa fortune littéraire.

C'était encore le « j'ai pleuré et j'ai cru » qu'on suspectait, mais plus dangereusement qu'autrefois, parce qu'à l'appui on citait des textes et qu'on parlait de dates.

Les textes, c'étaient ceux de l'*Essai,* alors autant dire inédits; et combien il était facile d'y faire un choix de nature à satisfaire les plus malignes curiosités !

Les dates, c'étaient celles de la mort de Mme de Chateaubriand, mère de l'écrivain, et celle de la publication de l'*Essai*. On avançait que l'*Essai* était postérieur à la mort de Mme de Chateaubriand, et ainsi l'histoire de la conversion produite dans la Préface du *Génie du christianisme* n'était plus, aux yeux les plus aveuglés, que mensonge et astuce.

Nul doute que, cette fois encore, Chateaubriand n'ait été vivement ému. De toute évidence, il fallait riposter. Heureusement, c'était possible.

Sur les dates, on ne le prenait pas au dépourvu. Il avait eu la précaution de faire venir de Saint-Servan l'extrait mortuaire de sa mère établissant qu'elle était morte en 1798, donc *après* l'*Essai* publié en 1797. Remarquons en passant que cet extrait, dûment légalisé par les autorités locales, porte la date du 31 octobre 1812. A cette date, la brochure ennemie n'était pas parue, ou l'était à peine. On l'avait prévenu à temps.

(1) Archives nat., F[18] 149, 3e semaine d'octobre 1812.

Sur les textes, on ne pouvait espérer une réplique aussi péremptoire. Mais si l'on se rappelle ce qu'était l'*Essai*, magasin de théories et d arguments contradictoires, dédiés « à tous les partis », et exposés ou opposés avec un égal scepticisme, on avait la ressource d'y puiser de quoi neutraliser ce qu'en avait publié l'indiscret Ch. His. La première idée qui vint à Chateaubriand fut de republier intégralement l'*Essai* avec son pêle-mêle. Comme on en connaissait le plus mauvais, il n'avait qu'à y gagner; en tout cas rien à perdre!

Chateaubriand écrivit donc au directeur de la librairie Pommereul, pour lui demander l'autorisation nécessaire (17 novembre 1812). On peut supposer, quoiqu'il ne le dise pas, qu'à l'*Essai* il eût bien ajouté quelques notes, comme celles qu'il fit plus tard, quand il le réédita en 1826, et qu'à la Préface il eût accroché quelque part l'extrait mortuaire décisif.

Pommereul répondit le lendemain qu'il en référerait au ministre de l'Intérieur, et quelques jours plus tard, il compléta sa réponse en déclarant que l'ouvrage, avant d'être réimprimé, devrait passer par la censure (1).

Chateaubriand, peu confiant (peut-on l'en blâmer?) dans l'impartialité des censeurs impériaux, et craignant de voir son *Essai* expurgé au point de n'être plus guère qu'une réédition de la brochure qu'il voulait combattre, abandonna son projet.

Il se demandait quelle réponse il ferait dans ces conditions, quand un jeune journaliste, Damaze de Raymond, qui faisait en ce moment ses premières armes, comme rédacteur théâtral, au *Journal de l'Empire* et ailleurs, d'une façon à la vérite assez provocante et batailleuse, lui offrit ses services, ne demandant qu'à quereller.

Chateaubriand accepta, et, somme toute, n'y perdit rien. Fournissant toute la documentation nécessaire, et mettant même, au besoin, la main à la besogne (2), il était sûr de n'être défendu que comme il voudrait l'être. Ensuite, par un

(1) On trouvera les billets échangés entre Chateaubriand et Pommereul, dans les *Mémoires*, édit. Biré, III, 570.

(2) Pailhès (p. 532) et Biré (III, 574) croient qu'il ne s'en priva pas, et il est fort probable qu'ils sont dans le vrai.

tiers, il se faisait dire des choses agréables qu'il se fût malaisément dites à lui-même.

Enfin et surtout, la réponse ainsi conçue permettait de ne citer de l'*Essai* que les pages bien pensées, et cela avait meilleure figure que l'*Essai* tout entier avec ses discordances.

La brochure, publiée chez le fidèle Lenormant (1), commençait fort avantageusement :

L'auteur du *Génie du christianisme* appartient à la gloire du siècle. S'il refuse d'opposer sa voix éloquente à de vaines clameurs, nous ne pouvons imiter son silence. Déjà il est dans le temple où la postérité place une couronne sur le buste des grands écrivains. Il n'est point permis d'y porter l'insulte et c'est un devoir envers l'honneur national que de faire éclater son indignation contre les profanateurs. Pour les confondre, il suffit de rétablir la vérité des faits sur lesquels on a cherché à égarer l'opinion publique : tel est l'objet que nous proposons dans cet écrit.

Puis l'auteur expliquait les erreurs de Chateaubriand par ses malheurs et par son jeune âge (trichant un peu, en polémique cela ne messied pas, il disait: vingt et un ans; en réalité, c'était vingt-neuf, mais il pensait, avec raison, que le lecteur n'y regarderait pas de si près). Il rétablissait, par l'extrait mortuaire de Mme de Chateaubriand, l'ordre des dates fâcheusement embrouillé par Charles His, puis il expliquait le plan et le dessein du fameux ouvrage, montrait que Chateaubriand avait voulu expliquer, non justifier la Révolution, et enfin se mettait à citer en choisissant ses passages. Or, on en conviendra si l'on se souvient de ce que nous avons dit de l'*Essai*, le choix n'était pas fort difficile, puisqu'il y a dans l'*Essai* tout ce qu'on peut désirer en tout sens et dans tous les genres.

Accuse-t-on Chateaubriand d'athéisme? Damaze de Raymond court au fameux morceau : *Il est un Dieu!*... D'anticléricalisme? il produit le chapitre où sont célébrées les vertus des curés de campagne, et de tout ainsi.

Il n'a garde de s'attarder à cet écrit, dont il est bon de parler, mais pas trop. Il en vient à une actualité plus récente, et, sous le couvert de l'*Essai*, il cite assez largement le discours de

(1) Damaze de Raymond, *Réponse aux attaques dirigées contre M. de Chateaubriand*. Sur la 1re feuille, 1812; sur la couverture, 1813. Lenormant.

réception, prenant ainsi occasion de le faire connaître à ceux qui ne le connaissent pas, et pas par ses parties les plus modérées, non pas même, en ce qui concernait Chénier, par les plus convenables.

Entre autres morceaux que Chateaubriand n'était pas fâché de faire parvenir jusqu'au grand public, était le passage : *Il adora la liberté*... qui avait tant déplu à l'Empereur, et que cette fois la censure laissa passer.

Ainsi, dans cette affaire, tout n'était pas mauvais pour Chateaubriand. Même ses amis en firent un succès, et, tout à la fin de 1812, le 30 décembre, un article du *Journal de l'Empire* (1) publia que M. de Chateaubriand, avec l'aide de son jeune acolyte, avait déconfit ses agresseurs et définitivement confondu ses adversaires.

Mais, dans l'entourage de Chateaubriand, et en dehors, on parlait déjà d'autre chose, car, en ce temps, on ne manquait pas de sujets de conversation. C'en était un, et assez piquant, que l'enlèvement de Pasquier, surpris dans son lit et mis à la Force, au matin du 23 octobre, par Lahorie, compagnon de Malet, qui justement venait tout droit de la Force. Pour un préfet de police, l'aventure était désagréable, quoique non banale, parce qu'elle prêtait un peu à rire; mais en outre elle donnait à penser. Ce jour-là, par hasard, Chateaubriand se trouvait à Paris, descendu rue des Saints-Pères, chez son hôtelier-créancier Lavalette :

Mme Lavalette, mon hôtesse, la sourde, me vint réveiller munie de son long cornet : « Monsieur! Monsieur! Bonaparte est mort! Le général Malet a tué Hulin. Toutes les autorités sont changées. La révolution est faite. »

Bonaparte était si aimé que pendant quelques instants Paris fut dans la joie, excepté les autorités si burlesquement arrêtées. Un souffle avait presque jeté bas l'Empire. Évadé de prison à minuit, un soldat était maître du monde au point du jour ; un songe fut près d'emporter une réalité formidable. Les plus modérés disaient : « Si Napoléon n'est pas mort, il reviendra corrigé par ses fautes et par ses revers ; il fera la paix avec l'Europe, et le reste de nos enfants sera sauvé. » Deux heures après sa femme, M. Lavalette entra chez moi pour m'apprendre l'ar-

(1) Article signé Y....

restation de Malet : *il ne me cacha pas* (c'était sa phrase coutumière) *que tout était fini.* Le jour et la nuit se tirent au même moment (1).

Comme autre sujet d'entretien, il y avait les mauvaises nouvelles que les correspondances particulières apportaient de Russie depuis la Moskowa, tuerie comme on n'en avait pas encore vu, et victoire sans lendemain (7 septembre) ; il y avait l'arrivée espacée des bulletins officiels jusqu'au célèbre et désastreux 29e, parvenu à Paris le 17 décembre, et suivi, vingt-quatre heures plus tard, de l'Empereur sans armée.

Là-dessus chacun faisait ses réflexions à part soi, et avec ses amis quand il en était sûr. Chateaubriand comme les autres. On voyait bien que cette fois la solidité du régime était compromise, et certains pouvaient déjà pressentir que la fin n'était pas loin. Sans doute, il fallait pour cela être un peu renseigné, et autrement que par ce qu'on laissait dire aux journaux, mais renseigné, Chateaubriand l'était.

Nous continuâmes, dit sa femme (2), à voir tous nos amis de l'un et de l'autre bord ; quelquefois, cependant, nous trouvions insupportable d'entendre des préfets, des grands juges et des chambellans de Bonaparte se traiter de monarchiques et appeler jacobins ce qui ne pliait pas sous la royauté corse.

Jamais Chateaubriand n'avait cessé de voir assidûment, soit à la Vallée, soit à Paris, ceux de ses amis qui servaient l'Empereur, et ceux-là étaient des mieux renseignés. En fait de chambellan, il y avait Rémusat ; le grand juge, c'était (ou plus exactement ce sera) Molé ; et le préfet, Pasquier, qui, quoique préfet de police, ne laissait pas pour cela de visiter fréquemment les suspects de la Vallée. Il est vrai que Mme de Chateaubriand l'accuse d'y venir précisément en cette qualité et de n'oublier pas assez en ses visites « son métier de premier mouchard ». Elle prétend qu'il dénichait jusque sous les meubles les manuscrits de son mari et les compulsait sans discrétion.

Mais enfin il venait certainement aussi comme ami, et lui, certainement était renseigné. Même, si l'on en croit ses *Mémoires,* il y avait longtemps qu'il prévoyait ce qui allait

(1) *O.-T.*, III, 345.
(2) *Cahier rouge*, p. 91.

arriver. Pendant la campagne de Russie, et bien avant les premières difficultés, il avait recueilli d'inquiétants propos de gens en place. Quand le ministre de la marine, Decrès, qui ne se gênait pas pour dire de son maître que c'était « un homme perdu », quand le ministre du trésor Mollien, ou le directeur des postes La Valette, lui faisaient part de leurs inquiétudes et de leurs embarras, il ne le mettait pas sur ses Bulletins; mais le gardait-il tout pour lui et n'en laissait-il rien filtrer dans l'oreille de ses amis?

Et Fontanes, le pacifique, le prudent, pense-t-on qu'il voyait de gaieté de cœur se prolonger et se corser chaque année la gigantesque et folle aventure guerrière, et que, quand il montait en cet hiver de 1812-1813 chez Chateaubriand, alors logé rue de Rivoli (1), il n'y traitait que de la supériorité de Picard sur Molière, opinion qui, entre parenthèses, ne permet pas de conclure de cette défaillance de son goût au désarroi de tous ses principes.

Au contraire, le 25 décembre, au retour de l'Empereur, il venait encore de les professer solennellement, ses principes, aux Tuileries, quand, s'avançant dans la salle du Trône (du trône qu'il voyait chanceler), il avait discouru au nom de l'Université devant son maître toujours glorieux, mais non plus invincible :

L'étude des bonnes lettres qu'elle enseigne (l'Université) est fondée sur le *bon sens*, et *le bon sens est le premier besoin des sociétés. C'est le bon sens qui montre partout l'accord de l'intérêt et du devoir...*

Certes, il le disait avec son air imperturbable et cette gravité digne qui seyait si bien à sa rhétorique, mais quel pince-sans-rire, s'il voulait faire entendre ce que disait à pareille époque, mais en compagnie plus privée, l'abbé de Pradt : qu'il y avait un émigré qu'il était grand temps de rappeler en France, et que c'était *le bon sens !*

Quant à cette phrase d'apparence ambiguë sur l'accord de l'intérêt et du devoir, combien de dignitaires, de fonctionnaires, d'officiers, de courtisans, allaient bientôt montrer qu'ils ne l'entendaient, comme lui, que trop clairement! Et ces passages-

(1) *Cahier rouge*, p. 88.

là, quelles gloses, quelles clefs en donnait-il à huis clos, quand il était chez Chateaubriand, et surtout quand il y rencontrait de ces gens « de l'autre bord », qu'il fallait plus que jamais se ménager?

Il n'y avait que Molé pour trouver que tout allait bien (1). Mais Molé était, si jeune, l'héritier désigné de Cambacérès; de se voir le second de l'État, cette perspective brouillait un peu sa vision.

A tant de causes, et si graves, de mécontentement pour les uns, de préoccupation ou d'inquiétude pour les autres, s'ajoutaient la situation faite au clergé de l'Empire, l'internement du Pape, le mauvais état de ces affaires religieuses auxquelles Chateaubriand s'était toujours intéressé.

Il s'y intéressait encore; mais non plus avec le zèle ardent d'autrefois. Les critiques cléricales essuyées par les *Martyrs* l'avaient refroidi. Sans doute il trouvait que les « chefs du clergé », pour lesquels il s'était jadis compromis, ne l'avaient guère défendu.

D'ailleurs, les « chefs du clergé », qui sont-ils aujourd'hui?

Émery est mort, chargé d'ans, et c'est Fesch, oui, Fesch lui-même, Grand Aumônier et protecteur attitré des Jésuites et Jésuitesses (actuellement catalogués Pères et Dames de la Foi), fournisseur de subsides aux Cardinaux noirs, qui, du fait de la situation et par ses œuvres, se trouve à peu près le chef de l'ultramontanisme en France, sinon son plus qualifié représentant. Et certes, il tient le rôle de façon à dégoûter Chateaubriand de l'avoir rêvé; en tout cas, on ne les voit pas bien, après leurs démêlés, défendant la même cause, tous deux côte à côte.

A ce point de vue, du reste, il est sûr que les *Martyrs* lui ont nui, et que, le voulût-il, il pourrait aujourd'hui moins aisément qu'au lendemain du *Génie du christianisme* assumer le rôle d'apologiste et de défenseur de la foi.

C'est pour toutes ces raisons qu'il s'est tenu à l'écart de l'opposition tenace du clergé et de cette congrégation, alors naissante, dont Mme de Chateaubriand dit tant de mal dans ses

(1) Pasquier, II, 61.

Cahiers, à la date de 1812. Bien qu'elle ne fût encore, et jusqu'au retour des Bourbons, nous dit celle-ci, « qu'une réunion pieuse où l'ambition ne faisait pas la principale base (1) », Chateaubriand s'est gardé de s'y affilier. Pas davantage il ne paraît s'être passionné pour les affaires qui se traitaient au Concile de 1811 ; les débats sur l'institution canonique semblent l'avoir peu passionné ; et même l'intention de l'Empereur d'abolir le Concordat de 1802, auquel il avait à sa façon collaboré, ne lui fit pas élever la voix.

Il laisse son maître Fontanes se lamenter (*in petto*, bien entendu) sur la dissolution de la société ruinée par l'athéisme (2), mais ce n'est pas à dire qu'il ait renié ses maximes et son enseignement, car on en retrouve la trace dans les entretiens qu'il aura avec Sismondi, en 1813, chez Mme de Duras.

Le protestant, qui jusqu'ici n'a fait que le lire, n'en revient pas de lui trouver « l'esprit si libre », et « beaucoup moins de mauvaise foi » qu'il n'aurait supposé. Il inscrit dans son *Journal* ces deux notes sur lesquelles on a tant épilogué, et on lit dans l'une d'elles :

25 mars 1813. — Chateaubriand a parlé de religion chez Mme de Duras ; il la ramène sans cesse, et ce qu'il y a d'assez étrange, c'est le point de vue sous lequel il la considère ; il en croit une nécessaire au soutien de l'État ; il aime les souvenirs et il s'attache à celle qui a existé autrefois dans son pays, mais il sent fort bien que les restes auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre ; il croit nécessaire aux autres et à lui-même de croire ; il s'en fait une loi, et il n'obéit pas. Il y a dans tout cela beaucoup d'inconséquence... (3).

Où est l'inconséquence ? En ce qu'il n'obéit pas ? Soit. Mais autrement ? Les deux hommes qu'il y a en Chateaubriand sont là réunis : l'artiste, qui aime et célèbre les souvenirs ; et l'autre, le politique de l'école de Fontanes et de Bonaparte Premier Consul, qui croit la religion nécessaire au soutien de l'état social et utile aux gouvernants. Ils coexistent ; mais ils ne se contrarient pas, ils se complètent, car c'est tant mieux si l'utile séduit. Laissons donc l'artiste ; ici, ce n'est pas lui qui nous

(1) *Cahier rouge*, p. 76.
(2) Cf. son ode sur *la Société sans la religion* (1813).
(3) Cf. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 387.

intéresse le plus. Mais le politique, apparaissant en 1813 tel qu'il était en 1802, en quoi est-il inconséquent?

A côté de cela, il y a encore, il est vrai, la foi proprement dite ; mais cette question d'ordre intime ne nous regarde pas.

Cela dit, il faut reconnaître que sur l'attitude et les propos de Chateaubriand à cette époque, nous savons peu de chose. Le plus clair là-dessus, c'est une page ou deux de Villemain (1). Or Villemain nous dit que, par ses relations dans le monde aristocratique, Chateaubriand se trouvait de plus en plus engagé dans l'opposition, que, par ses ouvrages, par sa célébrité, il était devenu « un centre et un lien pour beaucoup de ces haines d'origine diverse que rencontrait l'Empire à son déclin », et que, dans l'immense mécontentement qui grandissait, « on comptait sur lui ».

Cela n'est pas douteux. Noblesse ralliée ou non, mais rebutée ou aliénée par l'institution des gardes d'honneur, prêtres hostiles, dignitaires inquiets, voire constitutionnels, espèce qui commençait à renaître de l'excès même du despotisme, toutes ces catégories de mécontents trouvaient en Chateaubriand un opposant qui avait dans son passé de quoi satisfaire, en cherchant bien, les unes et les autres. L'émigré, l'auteur du *Génie du christianisme,* le démissionnaire de 1804, le rédacteur du *Mercure,* pouvait, se tournant plus nettement de l'un ou de l'autre côté, faire un chef. En attendant, il était bien, et même par son silence actuel, « à l'intérieur, ce que Mme de Staël était au dehors, l'image d'une protestation vivante contre l'abus de la dictature et l'oppression de la pensée (2) ».

Aussi, sans qu'il les cherchât, venaient à lui des confidences, des communications, des pressentiments, des espérances. Il en venait de Fontainebleau, paraît-il, de l'entourage de Pie VII ; il en venait du Corps législatif; il en venait même des armées (3).

Lui d'ailleurs ne se livrait pas, au moins publiquement, il n'était pas temps ; mais tout tendu et bandé vers le futur, il se rejetait encore dans le passé, soit qu'il espérât, comme au temps de l'*Essai,* y trouver encore, en l'explorant, quelques

(1) Villemain, p. 190 et suiv.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

lueurs pour percer l'avenir, soit qu'il voulût chercher en de calmes études de quoi apaiser ou tromper sa fièvre d'action.

Il y a des moments où il s'enthousiasme pour ce travail, comme quand il écrit à Mme de Duras, un samedi de 1813 (1) :

Je travaille à l'histoire. Je suis très content, et *Moïse* n'a fait que du bien aux vieilles tragédies des rois très chrétiens. Je traiterai magnifiquement nos amis. J'ai déjà amené devant moi quelques Duras, La Trémoille, Montmorency. Il faudra maintenant me saluer de loin, et malheur à qui me regarderait de travers ! Le pauvre Philippe le Bel, comme je l'ai arrangé pour ses États généraux ! J'ai fait justice aussi de la Réformation, à cause de Sismondi...

Il faut croire que cet honnête Sismondi l'avait agacé. Il ajoute :

Il est singulier comme cette histoire de France est toute à faire, et comme on ne s'en est jamais douté !

Et il a raison. Mais il ne montre pas toujours autant d'ardeur à ce travail. Il y a des moments où il ne sait où se prendre, et où le commerce des anciens Duras et Montmorency ne lui suffit non plus que celui des actuels. Alors il s'ennuie, et rien ne contente son impatience, pas même les lectures de ses dernières œuvres, l'*Abencérage* et le *Moïse,* qu'il va faire dans les salons amis, où les bals se font rares (2), par esprit d'opposition, deuil, ou simplement insuffisance de danseurs.

Là pourtant, le succès ne lui fait pas défaut, ni, au moins dans certains milieux, les émotions douces ou fortes qu'il procure. Mme de Boigne l'entend un jour, chez Mme de Ségur, qui lit son *Abencérage*. Il lit « de la voix la plus touchante, et la plus émue, avec cette foi qu'il a pour tout ce qui émane de lui », et il éprouve si vivement les sentiments de ses personnages, non tout irréels, il est vrai, et non encore bien détachés de lui, que ses larmes tombent sur le papier. L'auditoire féminin est pénétré. Mme de Boigne, elle-même, qui n'aime pas les « Madames », partage cette fois, elle le confesse, leurs impressions. Elle se reprend vite. Écoutez-la :

La lecture finie, on apporta du thé :
— Monsieur de Chateaubriand, voulez-vous du thé?

(1) Dans Bardoux, *Duras*, p. 139; pas d'autre date.
(2) Chastenay, II, 224.

— Je vous en demanderai.
Aussitôt un écho se répandit dans le salon :
— Ma chère, il veut du thé.
— Il va prendre du thé.
— Donnez-lui du thé.
— Il demande du thé !
Et dix dames se mirent en mouvement pour servir l'idole... (1).

Certes, ces hommages n'ont rien qui lui déplaisent. La qualité des consolatrices, à défaut de la qualité de leur admiration, lui est évidemment plaisante.

C'est vers ce temps qu'il se brouille avec la romanesque Nathalie (7 janvier 1813), mais il en avait « par-dessus la tête (2) ». D'ailleurs il en reste ! Mme de Duras, Mme de Lévis, Mme de Bérenger, Mme de Ségur, Mme de Montmorency, et d'autres, l'entourent d'une cour gracieuse, d'un *sérail,* dit cette jalouse amie de Mme de Duras, Mme de la Tour du Pin, où « il tâche de répandre également ses faveurs pour maintenir son empire (3) ». Elles l'adulent et le gâtent, et cela lui fait plaisir ; mais ces succès si flatteurs ne lui font pas oublier le but toujours poursuivi : l'action, encore impossible, hélas ! et pour un temps qu'on ne peut limiter.

En effet, il faut croire que ces hommages, si assidus, si empressés, ne le contentent guère, puisqu'on le prend à trouver intolérable le séjour de Paris où il les reçoit, et à ne souhaiter, momentanément, que la solitude :

Je vois s'avancer avec joie, écrit-il à Mme de Duras, le moment où je vais quitter Paris (pour retourner à la Vallée). Je m'y ennuie à mourir. *Je n'ai rien qui m'y attache.* Dans l'entière liberté d'âme dont je jouis, je n'aspire qu'à la solitude et au repos. La passion qui a succédé aux autres dans mon cœur, c'est celle de mon jardin. Il faut bien, quand on est vieux, radoter de quelque chose... (4).

Il écrit cela en mars 1813, en ce Paris fiévreux, plein de rumeurs et de murmures, agité par les mesures que nécessitent

(1) DE BOIGNE, I, 296.
(2) BARDOUX, *Duras*, p. 134.
(3) 27 juin 1812. PAILHÈS, *Duchesse de Duras.* — Cf. sur le bataillon des « Madames », DE BOIGNE, I, chap. XVII.
(4) Dans BARDOUX, *Duras,* p. 137.

le désastre de l'an passé et les préparatifs de la campagne qui va s'ouvrir.

Ainsi, faute de pouvoir diriger vers quelque fin qui l'intéresse son activité sans emploi, surtout depuis qu'il a publiquement renoncé aux Lettres, il se croit irrémédiablement vieux ; il est fini ! Il a quarante-cinq ans.

Il retourne donc à la Vallée, songe à s'absorber dans le travail. Il n'y peut parvenir. Naguère encore, l'an passé, il ne faisait pas mauvaise mine aux visiteurs et surtout aux visiteuses. Mme de Boigne, installée en 1812 à Châtenay, à dix minutes de la Vallée, l'allait souvent voir en voisine. La voyant passer devant sa fenêtre :

Il faisait un cri de joie... fourrait ses papiers sous le coussin d'une vieille bergère qui lui servait de portefeuille et de secrétaire, et d'un bond arrivait au-devant de nous avec la gaieté d'un écolier émancipé de sa classe. Il était alors parfaitement aimable... (1).

Maintenant, en 1813, il se plaint qu'on le poursuive encore de trop de visites, qu'on le dérange ; l'été venu, il aspire à l'automne, puis c'est l'hiver qu'il faudra attendre pour être tranquille :

Je mettrai alors en train les ouvrages que je médite, et, une fois plongé dans les livres, les jours passeront vite. Ces pauvres jours, voilà comme on les pousse ! Ne croirait-on pas qu'ils ne finissent pas, qu'ils dureront toujours ? Et pourtant mon front devient chauve, je commence à radoter ; j'ennuie les autres ; je m'ennuie moi-même. La fièvre arrivera, et, un beau matin, on m'emportera à Châtenay. Qui se souviendra de moi ? Le savez-vous, chère sœur ? Quelques vieux bouquins que j'aurai laissés, et qu'on ne lira plus, exciteront, au moment où je disparaitrai, une petite controverse. On dira qu'ils ne valent rien du tout, et qu'ils sont morts avec moi ; d'autres soutiendront qu'il y a quelque chose dans ce fatras. On restera là-dessus ; on fermera le livre, on ira diner, danser, pleurer ; les frères et les sœurs s'écriront par la poste toute sorte de choses où je ne serai pour rien. La Vallée sera vendue à un bourgeois de Sceaux qui fera du vin de Suresnes où j'ai planté des pins, et voilà l'histoire de tous les hommes... (2).

Le voilà tout au fond de son puits.

Joignez à cette inquiétude ses éternels embarras d'argent,

(1) DE BOIGNE, I, 297.
(2) A Mme de Duras, 18 juin 1813. Dans BARDOUX, p. 141.

qui ne s'arrangent pas, et ce projet d'expatriation qui revient toujours :

C'est bien dommage, chère sœur, qu'il faille abandonner cette entreprise (l'histoire de France) pour aller mourir en Russie (1).

Il y a des moments où il pense à revenir quand même, en dépit des circonstances, à une vie plus active, et, faute de mieux, par les Lettres ; c'est alors qu'il songe à se faire admettre à l'Académie en lisant au lieu de discours un morceau de sa composition précédé de quelques remerciements aux académiciens, et à siéger ensuite, comme si de rien n'était (2).

Sur ces allures décousues, ceux qui l'observent superficiellement le jugent bohème; ainsi les Rémusat, qui ne le voient guère que sous cet aspect de « *sans façon* et d'artiste un peu débraillé (3) ».

Artiste évidemment, et hors de pair, est-il besoin de le dire? mais pour qui l'art ne vient que bien loin après la vie et l'action. Lui-même l'a dit cent fois, et non moins souvent il l'a manifesté par sa conduite.

Qu'on le compare à Delille, qui s'éteint alors (1er mai 1813), volontairement retiré à l'écart, vieillard comblé d'honneurs et couvert de gloire, mais qu'il va, par l'éclat de son œuvre et de ce qui en procédera, enfoncer dans l'ombre et faire tomber au rang de radoteur qu'on ne lit plus! Celui-là, aimé aussi, fêté et choyé, n'a vécu que pour son art, et, consacrant tout entière aux Lettres sa belle et calme existence, il a réussi à se conserver l'indépendance. Faisant de même, Chateaubriand eût aussi bien sauvegardé la sienne. Mais il la voulait, chimériquement sous Napoléon, concilier avec la liberté politique et l'action. Ce n'était pas possible, et il le voyait bien, d'où son dégoût ; mais, à nos yeux, est-ce là une prétention impardonnable?

Du reste, pour lui, et pour d'autres, les temps décisifs allaient venir et la maîtresse occasion surgir.

En effet, quand, l'été fini, Chateaubriand, quittant la Vallée, revint s'installer à Paris, dans la rue de Rivoli encore inachevée

(1) 1813. Bardoux, p. 139.
(2) Note de police du 5 janvier 1813. Archives nat., F[18] 580 B.
(3) Rémusat, *Mémoires*, II, 410.

(octobre 1813), l'étoile de Napoléon, décrochée du ciel, tombait rapidement sur l'horizon. La campagne de Saxe, bien commencée, aboutissait à des désastres, et, cette fois, la guerre se faisant moins loin, l'impression était encore plus mauvaise qu'en 1812. L'opinion devenait sévère, un moment retenue par la nouvelle des succès, déchaînée dès qu'on annonçait un revers.

Le 2 novembre, après Leipzig, l'Empereur étant rentré à Mayence, et le 9 à Saint-Cloud, les coalisés paraissaient sur le point de passer le Rhin et d'envahir la France épuisée, moins encore que désenchantée, pendant que les Anglais de Wellington menaçaient les Pyrénées, et les Autrichiens, sur l'Adige, l'annexe italienne.

La confiance, un temps si absolue, était perdue. Les bulletins et les notes officielles avaient beau expliquer les désastres, en 1812, par la rigueur du climat, en 1813, par la défection des alliés, personne ne croyait plus l'Empereur invincible. On ne se gênait pas, dit Pasquier (1), pour le juger sévèrement, même comme homme de guerre, et, pendant la dernière campagne, on l'avait, paraît-il, trouvé bien au-dessous de lui-même.

Le Sénat était convoqué pour le 15 novembre, et le Corps législatif pour le 2 décembre, puis pour le 19, le plus tard possible, parce qu'on ne tenait pas à réunir les députés des départements pour qu'ils missent en commun leurs griefs contre la conscription avec toutes ses variétés et ses conséquences, les garnisaires, la chasse aux réfractaires, les réquisitions, les gardes d'honneur, l'appauvrissement général, et les plaintes de tout le monde.

Des concessions à l'opinion étaient apparues nécessaires, et, en premier, tout un remaniement dans les hautes fonctions de l'Empire, Caulaincourt au lieu de Maret aux Affaires extérieures, Molé passé Grand juge (novembre), etc...

Mais ces précautions, et combien d'autres, n'empêchèrent pas que le jour d'ouverture de la session du Corps législatif, l'Empereur essuyât sur son passage, entre autres propos malsonnants, ceux d'un Bassompierre, grand ami de l'évêque d'Alais, de Bausset, grand ami lui-même de Chateaubriand et

(1) Pasquier, II, 87.

de Pasquier, lequel eut grand'peine à tirer l'imprudent de son mauvais cas (1).

Puis, il y avait eu le fameux rapport de Lainé, l'adresse du Corps législatif, la prorogation de l'Assemblée, la sortie virulente de l'Empereur à ses membres lors de la réception du 1er janvier. Et maintenant, on disait que l'Empereur avait désormais contre lui tous les représentants de la France !

Ainsi s'ouvrait l'année 1814, tandis qu'aux frontières l'invasion commençait, débordant ou refoulant les corps en formation; et janvier n'était pas fini que Napoléon était déjà à la tête de son reste d'armée, pour en faire ce que l'on sait et arracher aux appréciateurs d'énergie, à ceux d'alors et de toujours, un dernier cri d'enthousiasme.

Venu là dans ses *Mémoires* (IIe partie, 3e livre), Chateaubriand, retournant sur ses pas jusqu'au second livre de sa 1re partie, se cite lui-même et rappelle dans quelles circonstances il écrivait alors l'histoire de sa vie, « comme les derniers Romains, au bruit de l'invasion des Barbares ». Le jour, il traçait « des pages aussi agitées que les événements de ce jour », et la nuit, sa jeunesse, qu'il évoquait du fond du passé, lui apparaissait paisible, par contraste. Il ajoute :

> Ces pages agitées, que je traçais le jour, étaient des notes relatives aux événements du moment, lesquelles, réunies, devinrent ma brochure : *De Buonaparte et des Bourbons*.

La Restauration accomplie, Bertin déclara dans un article du *Journal des Débats* (8 janvier 1815), sur lequel nous reviendrons, que deux mois avant l'entrée des Alliés à Paris, c'est-à-dire à la fin de janvier ou au début de février 1814, il avait pu lire le manuscrit du célèbre pamphlet. Il est probable que ce n'est pas absolument exact. Après les événements, Chateaubriand n'a pas dû résister à l'envie d'antidater, ou de faire antidater par ses amis, l'origine de son action, dans une pensée que l'on comprendra facilement, car il est clair que, plus cette action s'était manifestée de bonne heure, et plus elle devait apparaître hardie et méritoire.

Mais si le pamphlet n'était pas alors composé, et surtout

(1) PASQUIER, II, 119.

s'il n'avait pas encore nettement son orientation bourbonienne, on peut croire son auteur quand il nous dit qu'il recueillait des notes et commençait à ramasser la substance d'une publication qui serait, selon ce qu'un avenir plus ou moins prochain déciderait, ajournée ou brusquée, et dont la forme future n'était pas encore déterminée.

Quant à l'esprit dans lequel ces notes étaient rédigées, nous n'avons aucune peine à nous le représenter, et par ce qui en est résulté, et par les sentiments du milieu où vivait Chateaubriand, encore renforcés des motifs d'animosité qui lui étaient personnels.

Ce milieu, on le connaît : les « Madames », toutes imbues de l'esprit de l'émigration (avec des réserves pour Mme de Duras) ; quelques membres du Corps législatif, opposants, autant qu'ils pouvaient l'être; des prêtres ultramontains; de hauts fonctionnaires lassés et inquiets comme Fontanes, Pasquier, Rémusat; diverses personnalités comme Bertin ou Clausel; tous, à des titres divers, ennemis ou détracteurs plus ou moins passionnés du régime qui opprimait les uns, compromettait les autres; un seul peut-être, le bon Joubert, dont l'esprit fut libre et le cœur sans amertume.

Tous les autres, de ces « conspirateurs en expectative », comme il n'en manquait pas, astrologues qui scrutaient la marche des astres pour orienter leurs destinées.

L'expression est de Vitrolles, amené de sa province à Paris en octobre 1813 par la tournure que prenaient les choses, pour tenter la fortune, et fort désireux de troquer ses fonctions d'inspecteur des mérinos contre un rôle plus distingué. Malgré ses bonnes intentions, il ne s'en trouve pas moins empêché, lui aussi, d'agir efficacement dans le cercle étroit où il se meut. Envisageant les modes d'action que conçoit son esprit : révolution de palais, faction de l'armée, assassinat du tyran, il les trouve impossibles ou prématurés, et, obligé de les écarter, n'en voit plus qu'un seul : agir sur l'opinion. Pour quoi, et faute de mieux, il prépare un écrit virulent où il montre qu'il n'y a plus à attendre de Napoléon ni paix, ni liberté (1). C'est précisément

(1) Vitrolles, I, 41.

ce que fait à cette heure, sans qu'il s'en doute, Chateaubriand.

Ainsi, tout ne se passe pas absolument en conversations; mais les propos haineux, les invectives de salon, les rancunes, les griefs réels, et les calomnies, se condensent, sous une plume exercée, en morceaux implacables, tels que, dans *Buonaparte et les Bourbons,* le tableau poussé au noir du gouvernement napoléonien et l'historique de son établissement, sans doute les parties les plus anciennes et le noyau du pamphlet.

Chateaubriand n'a pas toujours été l'ennemi de Napoléon, mais toujours, toutes les fois qu'il a eu l'occasion de manifester publiquement une opinion ou un sentiment, il s'est montré l'ennemi de la Révolution et l'homme du parti réacteur et religieux. Tel on le retrouve ici par sa préoccupation de rattacher à la Révolution le régime détesté et de le faire envisager comme son extrême et sa plus exécrable conséquence.

C'est l'émigré et l'aristocrate qui fait voir en Buonaparte « l'homme de peu et de petite famille », l'héritier direct de « ces rois demi-nus, salis et abrutis par l'indigence, enlaidis et mutilés par leurs travaux, n'ayant pour toute vertu que l'insolence de la misère et l'orgueil des haillons ».

C'est l'auteur du *Génie du christianisme* qui, reprenant des thèmes de Bossuet et presque le mouvement de sa phrase, fait de Buonaparte le fléau de Dieu, l'instrument des desseins de la Providence sur le peuple français :

Lorsque Dieu envoie sur la terre les exécuteurs des châtiments célestes, tout est aplani devant eux, ils ont des succès extraordinaires avec des talents médiocres...

Car Napoléon, vaincu, ou en passe de l'être, est sans génie; s'il a du talent, c'est à peine. Le « nouveau Cyrus » de 1802 n'est maintenant qu' « un faux grand homme », un « parvenu à la gloire », un « aventurier » :

Sa tête, assez vaste, est l'empire des ténèbres et de la confusion...

Il est méchant par nature, se complait à blesser et à déshonorer ceux qui l'approchent : « Il a l'horreur du bonheur des hommes. »

C'est Néron, Attila, Moloch!

Son administration, si vantée, est « absurde ». Sa politique

est d'un fou malfaisant. Son génie militaire ne résiste pas à l'examen ; c'est « un grand gagneur de batailles, mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui ». Quel bel exemple de déraison passionnée que ce *hors de là !*

Et, dans tout cela, une rhétorique déclamatoire, mais mordante, avec des traits de flamme.

L'administration impériale est la plus dispendieuse, la plus ruineuse, la plus oppressive; elle détruit la propriété comme la liberté. Et naturellement la conscription vient à sa place avec ses réels, ses trop criants, ses abominables abus.

Même incapacité dans sa politique au dehors, avec l'Angleterre, avec l'Espagne, avec la Russie, et là s'offre aux yeux l'affreux tableau des souffrances de la Grande Armée dans la retraite de Moscou.

L'Université elle-même n'est pas oubliée, instrument d'oppression parmi tant d'autres, et plus révoltant!

Ce n'était pas tout d'enchainer les pères, il fallait disposer des enfants... Ces enfants étaient placés dans des écoles où on leur apprenait au son du tambour l'irréligion, la débauche, le mépris des vertus domestiques et l'obéissance aveugle au souverain.

Hélas! ô Fontanes, Joubert et Guéneau, était-ce là votre magistère?

Contrôler, vérifier, être juste, même frapper juste, importe peu ; frapper fort vaut seul. Mais tout fond pêle-mêle dans ce creuset, au souffle brûlant de la haine : le duc d'Enghien, l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa, le pape trainé par les cheveux (qui est un ragot de sacristie), et ce qu'on peut ramasser d'odieux dans les propos de Buonaparte par le sens qu'ils ont ou par celui qu'on leur prête, depuis le *il fait meilleur ici qu'à la Bérésina,* du retour de Moscou, un racontar d'habitué des Tuileries en mal de trahison, jusqu'au mot revenu jusqu'à nous par Mme de Rémusat, dans ses *Mémoires,* et probablement venu d'abord chez Chateaubriand :

Il y a encore quelques personnes heureuses en France ; ce sont des familles qui ne me connaissent pas, qui vivent à la campagne, dans un château, avec trente ou quarante mille livres de rente; mais je saurai bien les atteindre !

Ce n'est pas seulement pour épancher sa bile qu'il trace ces

traits forcenés en février et mars 1814. Une telle situation ne peut durer à travers des vicissitudes de guerre quasi journalières, avec une si effroyable tension, et l'ennemi aux portes de Paris. Il y aura bientôt des événements définitifs où beaucoup perdront; mais d'autres pourront y gagner.

Serait-ce enfin pour Chateaubriand le moment tant attendu d'entrer de plain-pied dans la vie publique, et par quelque grand éclat? Mais quels sont ces événements qui se préparent? Comment les prévoir? Comment en tirer parti? N'oublions pas que l'avenir est toujours trouble, et gardons-nous de l'illusion coutumière : ce passé, certain pour nous, derrière nous, était, pour Chateaubriand, un futur encore bien voilé.

Dans l'incertitude, on se consultait, surtout si l'on avait une situation à sauver :

Chacun s'occupait du parti qu'il aurait à prendre dans la catastrophe prochaine. Tous les soirs, mes amis venaient causer chez Mme de Chateaubriand, raconter et commenter les événements de la journée. MM. de Fontanes, Clausel, Joubert, accouraient avec la foule de ces amis de passage que donnent les événements, et que les événements retirent. Mme la duchesse de Lévis, belle, paisible et dévouée, que nous retrouverons à Gand, tenait fidèle compagnie à Mme de Chateaubriand. Mme la duchesse de Duras était aussi à Paris, et j'allais voir souvent la marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu (1).

Pour tout ce monde, la situation n'est plus tenable. On est à peu près d'accord pour souhaiter ardemment le cataclysme, et ceux qui par leurs fonctions approchent de plus près l'Empereur sont peut-être les plus acharnés dans leurs vœux. Mme de Rémusat l'avoue sans ambages, pour son compte et celui de son mari.

Mais après, qu'y aurait-il? C'est ce qu'on se demandait. Les Bourbons? On savait qu'ils existaient; on ne les connaissait pas. On n'osait trop les souhaiter. On demandait comme Talleyrand :

« Et puis, comment seront-ils pour nous (2)? »

Ne soyons pas dupes de tous ceux qui se sont fait honneur après coup d'une clairvoyance imaginaire, ou se sont vantés,

(1) *O.-T.*, III, 376.
(2) Vitrolles, I, 50.

sous la Restauration, pour des motifs intéressés, de s'être, dès 1812 ou 1813, tournés vers le Roi, comme vers l'unique sauveur. Croyons plutôt Pasquier (1), qui nous dit combien peu de personnes savaient seulement où demeurait le Roi en Angleterre, et que la Reine, sa femme, enterrée à Westminster, était morte.

Pourtant il n'est pas douteux que Chateaubriand et la plupart de ses amis fussent parmi ceux qui pensaient le plus aux Bourbons et en avaient le plus de connaissance. Lui-même pouvait espérer beaucoup d'une Restauration. Sa démission lors de l'exécution du duc d'Enghien, l'article du *Mercure,* les allusions éparses dans l'*Itinéraire,* sa retraite depuis plusieurs années, étaient autant de titres à de sérieux dédommagements, et la société qu'il fréquentait pouvait lui préparer auprès des princes de nombreux et puissants appuis.

C'est ainsi que peu à peu il dut être naturellement amené à orienter les notes qu'il rédigeait dans le sens d'une Restauration ; et c'est à cette idée que répondent évidemment les précautions d'ordre personnel qu'il insère çà et là dans sa brochure, ayant bien soin d'insister, par exemple, sur la contrainte imposée par la menace et la censure aux gens de lettres, obligés de composer avec le tyran s'ils ne voulaient se résoudre à garder le silence.

Il nous a dit, à deux reprises au moins (2), qu'habitué depuis si longtemps à voir les Français triompher sur le champ de bataille, il ne s'attendait pas à ce que les Alliés fussent finalement les maîtres de la situation, et qu'il escomptait une vaste insurrection de la France, ou du moins de Paris, contre le tyran.

J'avais une si haute idée du génie de Napoléon et de la vaillance de nos soldats, qu'une invasion de l'étranger, heureuse jusque dans ses derniers résultats, ne me pouvait tomber dans la tête : mais je pensais que cette invasion, en faisant sentir à la France le danger où l'ambition de Napoléon l'avait réduite, amènerait un mouvement intérieur, et que l'affranchissement des Français s'opérerait de leurs propres mains (3).

(1) II, 146.
(2) *O.-T.*, III, 371, 577.
(3) *O.-T.*, III, 371.

Sauf la haute idée du génie de Napoléon, trop évidemment démentie, pour ce temps, par ce qu'on lit à chaque page de son pamphlet, nous devons tenir compte de cette assertion. Il est sûr que, dans certains milieux, on attendait beaucoup de l'Hôtel de Ville. Le souvenir du rôle joué par la Commune de Paris sous la Révolution y était pour quelque chose, et plus encore les sentiments qu'on connaissait aux membres du corps municipal, sentiments qu'ils manifestèrent avec une violence significative dans leur proclamation du 1er avril, où ils furent les premiers à prendre énergiquement parti contre l'Empereur, au milieu de l'hésitation générale.

A vrai dire, il ne s'agissait pas d'une levée en masse pour jeter l'ennemi hors du territoire, comme avait fait la Convention. C'était moins beau; d'ailleurs, il faut avouer que les circonstances ne s'y prêtaient plus, ni les ressources. On caressait seulement l'idée, dans l'entourage de Talleyrand (et certainement Chateaubriand le savait, ne fût-ce que par les Rémusat), d'une insurrection de Paris déclarant Napoléon déchu. L'entreprise, impraticable en tout autre temps, cessait de l'être si les ennemis s'approchaient assez près. Et on alléguait la Déclaration de Francfort (1er décembre 1813), où les Alliés déclaraient ne pas faire la guerre à la France, mais à Napoléon seul. Pensait-on que, Napoléon déclaré déchu, en le supposant alors frappé d'impuissance par ce seul fait, les Alliés ne demanderaient qu'à traiter comme on voudrait pour s'en retourner comme ils étaient venus?

Mon texte était double, dit Chateaubriand ; je l'avais composé sous la forme de brochure, qu'il a gardée, et en façon de discours, différent à quelques égards de la brochure; je supposais qu'à la levée de la France on se pourrait assembler à l'Hôtel de Ville, et je m'étais préparé sur ces deux thèmes (1).

On peut penser que l'effet d'une telle harangue, prononcée par un orateur si peu accoutumé à la parole, eût été médiocre, et que, tout compte fait, il est infiniment préférable pour les vues de Chateaubriand que son écrit ait reçu la forme du pamphlet.

(1) *O.-T.*, III, 377.

En attendant, les événements allaient grand train, car le 12 mars le duc d'Angoulême entrait à Bordeaux avec le maréchal Beresford, lieutenant de Wellington, et, quand la nouvelle en fut à Paris, ceux qui ne voulaient pas encore s'inquiéter s'inquiétèrent, et Molé entre autres, jusque-là d'une si imperturbable confiance (1).

De divers côtés on se précautionna, et Pasquier ne fut certes pas le seul à se mettre en mesure de faire bon accueil aux revenants, s'ils revenaient jusqu'à Paris. Lui, s'avisant de chercher dans ses relations, qu'il avait belles et variées, y retrouva une ancienne amie de la rue Neuve-du-Luxembourg, Mme de Vintimille, amie elle-même de l'abbé de Montesquiou, principal représentant de Louis XVIII en France. Par ce double intermédiaire, il trouva moyen de faire parvenir aux princes l'avis qu'il fallait se prémunir contre on ne sait quelle machine infernale que leur destinait la police de Savary. La précaution n'était pas mauvaise, pour Pasquier.

Ce fut sans doute vers ce temps que Chateaubriand ajusta à son écrit une seconde partie, sur les Bourbons; mais, la matière défaillant, il dut y répéter un peu ce qu'il disait dans la première.

On ne connaissait des Bourbons que la duchesse d'Angoulême. Elle était « l'orpheline du Temple » ; à elle s'attachait le seul intérêt qu'excitât la famille exilée chez ceux qui l'avaient perdue de vue, c'est-à-dire chez tout le monde (2). Chateaubriand lui consacra son couplet principal, sans pouvoir s'empêcher d'y insérer cet aveu : « Nous savons à peine qu'elle existe. » Par contre, il risqua sur son infécondité quelques phrases comme il lui en échappait quelquefois, et qui rappelaient les motifs du *Génie du christianisme* sur la Virginité; il les fallut ôter dès la troisième édition.

Sur Louis XVIII, il fut bref, n'ayant pas grand'chose à en dire, sinon que c'était un prince « ami des lettres », point qui évidemment lui était à cœur. Il n'était pas fâché de n'être pas

(1) Pasquier, II, 193.

(2) « Madame, duchesse d'Angoulême, était la seule personne de la famille royale dont le souvenir existât en France... Sur sa tête se réunissait l'intérêt acquis par de si affreuses catastrophes. » (De Boigne, I, 390.)

le seul gentilhomme de France à s'occuper de ces choses.

Sur Monsieur, sur le duc d'Angoulême, sur le duc de Berry, sur le duc d'Orléans, rien que de très vague. Les vides furent comblés au moyen de considérations historiques. En se rabattant sur saint Louis, Henri IV et Louis XIV, il fournit quelques développements, mais le principal lui vint des mérites de la légitimité opposés aux tares de l'usurpation, occasion bien naturelle pour flétrir à nouveau Buonaparte.

D'autres motifs, il est vrai, lui venaient au jour le jour de ce qu'apportaient les événements, et qui n'étaient pas de nature à réjouir le cœur d'un Français. Jamais les champs de bataille n'avaient été aussi proches, et cela se sentait à la succession rapide des nouvelles contradictoires, à l'émotion et souvent à l'épouvante de la foule qui se voyait à la discrétion de l'ennemi, dans une capitale sans ouvrages défensifs et à peu près sans défenseurs.

Rien d'ailleurs de plus justifié que cet émoi, si l'on considère les incroyables vicissitudes du moment et la diversité inouïe des spectacles offerts aux Parisiens : un jour l'afflux panique des paysans chassés de leurs champs par l'approche de l'ennemi et envahissant les rues, mêlés aux fuyards de l'armée, avec leurs charrois et leurs vaches ; le lendemain, les prisonniers ennemis défilant par milliers sur les boulevards ; et le lendemain encore, les nouvelles inquiétantes, désespérées, ou simplement absentes, et l'attente du Cosaque !

Chateaubriand, lui, n'a vu ni les prisonniers ennemis, ni leurs étendards ; en tout cas, on ne peut déduire de sa brochure qu'il les ait vus ; mais ce qu'il vit, ce sont les malheureux conscrits errant sans équipement, sans vivres, à la recherche de leur corps ou de leur logement, et s'abattant sur les bornes, de fatigue et d'inanition ; — aussi les convois lamentables de blessés ou de typhiques qui encombraient les hôpitaux et que Pasquier évacuait en arrière, par les chemins et par la Seine, jusqu'à Rouen (1). Cela, il l'a vu, ou du moins il l'a peint, et il se hâte d'en accrocher le tableau, très théâtral et très poussé (2),

(1) De Boigne, II, 202 ; — Pasquier, I, 310.

(2) « Un de ces chars (de blessés), que l'on suivait à la trace du sang, se brisa sur le boulevard : il en tomba des conscrits sans bras, sans jambes,

comme si la réalité n'eût pas été assez dramatique, tout à côté de sa Retraite de Russie. Assurément cela corsait son pamphlet.

Dans les cruelles alternatives de cette lutte trop inégale que l'Empereur soutenait contre la coalition, avec une évidente, mais inutile supériorité de génie, ne demandons pas de quel côté étaient les vœux de Chateaubriand. Hélas! il pensait et sentait comme ceux de son parti.

Je ne puis jamais me rappeler sans honte, dit Mme de Boigne (1), les vœux antinationaux que nous formions et la coupable joie avec laquelle l'esprit de parti nous faisait accueillir les revers de nos armées...

Elle déclare n'y repenser que « la rougeur au front » ; et Chateaubriand dit lui-même que « l'espoir de voir cesser, coûte que coûte, une guerre cruelle qui pesait depuis vingt ans sur la France rassasiée de malheur et de gloire, l'emportait dans les masses sur la nationalité ». Dans les masses, ce n'est pas sûr; mais dans son cœur à lui, c'est sûr.

Ce qui l'excuse un peu plus que les autres, c'est le risque. Il ne faut ni l'exagérer ni le diminuer. Sans doute, dans le relâchement de tous les ressorts de l'Empire, le ressort policier s'était détendu comme les autres; et c'était quelque chose aussi qu'un préfet de police ami, déjà tourné vers les Bourbons. Mais derrière Pasquier et au-dessus de lui, il y avait toujours Savary. Outre que le moment était favorable à toutes les traîtrises, il y avait déjà eu des situations critiques dont le génie de l'Empereur avait triomphé, et nul ne pouvait encore prévoir avec certitude ce qui allait arriver. Quelques mois plus tard, s'attendait-on dans le public, et en particulier dans le monde royaliste, à revoir l'Empereur aux Tuileries, sur son trône?

Enfin, même perdu, Napoléon exaspéré pouvait, avant de succomber, exercer de terribles vengeances, et l'exécution (2), d'hier, du chevalier de Gouault, à Troyes, pour manifestation royaliste prématurée, donnait à penser.

percés de balles, de coups de lance, jetant des cris, et priant les passants de les achever... » *(Buonaparte et les Bourbons.)*

(1) *Mémoires*, I. 291. — Cf. *O.-T.*, III, 376. — Et que dit Mme de Staël avant Marengo? « Je souhaitais que Bonaparte fût battu, puisque c'était le seul moyen d'arrêter les progrès de la tyrannie. » *(Dix ans d'exil.)*

(2) 25 février.

Nous pouvons donc croire aux transes de Mme de Chateaubriand pendant que son mari écrivait les pages d'où devait sortir sa nouvelle existence. Une indiscrétion domestique eût été infiniment périlleuse, et, vers la fin, il avait bien fallu mettre un imprimeur dans l'affaire, terrible aggravation du danger (1)!

Mais à part ce danger dont la réalité et la gravité sont incontestables, il faut reconnaître qu'à la différence de beaucoup d'autres personnalités notoires, Chateaubriand avait tout à gagner et rien à perdre à la chute de l'Empire. Cela lui donnait de l'ardeur.

(1) *Cahier rouge*, p. 94; reproduit dans les *Mémoires*, III, 378.

TROISIÈME PARTIE

L'ASCENSION AU POUVOIR

CHAPITRE PREMIER

« BUONAPARTE ET LES BOURBONS »

Importance, influence, valeur du pamphlet. — La théorie de la légitimité. — La Sainte-Alliance. — Chateaubriand à l'écart de son ancien parti. — Arrivée du roi. — Compiègne (1er mai 1814). — La duchesse de Duras. — Le *Journal des Débats*. — Chateaubriand ambassadeur en Suède (8 juillet).

Le 26 ou le 27 mars, il arriva qu'on apprit à Paris ceci : l'Empereur s'étant éloigné de sa capitale par une manœuvre qu'on ne savait comment expliquer (1), les Alliés marchaient directement sur Paris avec toutes leurs forces, sans autre obstacle maintenant que quelques corps égarés, et ils y seraient en deux ou trois jours.

Effectivement, le 29, ils étaient sous Paris, et le 30, vers le soir, Paris démuni capitulait, non sans une rude et glorieuse bataille. Dans la nuit, Pasquier s'en allait à Bondy, à la tête du corps municipal, porter à l'empereur Alexandre la soumission des Parisiens.

Dès ce jour, on répandait la proclamation de Schwarzenberg; il y était dit que les souverains alliés, décidés à ne plus traiter avec Napoléon, ni avec aucun prince de sa famille, « cher-

(1) Il s'agissait de la marche vers la Lorraine après Arcis-sur-Aube, effort désespéré pour arrêter l'ennemi dans sa marche sur Paris en coupant ses communications.

chaient de bonne foi une autorité salutaire en France » qui pût assurer la paix, que c'était aux Parisiens qu'il appartenait d'assurer la paix du monde en se prononçant, et qu'ils avaient, pour les éclairer, l'exemple de Bordeaux.

Sans nommer les Bourbons, on ne pouvait les mettre en avant plus clairement.

Les Alliés étaient donc les maîtres. Comme, étant les maîtres, ils rejetaient d'eux-mêmes Napoléon, l'insurrection à laquelle on avait pensé devenait à la fois impossible et sans objet.

Ainsi Chateaubriand était pris de court. Sans doute, il restait aux Parisiens, aux Français, à se prononcer, comme on les y invitait, mais le pamphlet puissant et décisif, qui devait agir sur l'imagination des masses, n'était pas prêt. Les événements s'étant succédé trop subitement, l'orientation et la mise au point s'étaient dérangées. Or, sous peine d'arriver trop tard, après le règlement des grandes affaires, il fallait se presser, car les journées qui allaient suivre devaient être évidemment encore plus décisives.

Cependant, dès le 30, les royalistes s'agitaient dans Paris, et, un moment, Chateaubriand put avoir l'illusion d'un rôle immédiat. Les Alliés devaient entrer le lendemain. Il fallait leur montrer que Paris s'était prononcé, et pour les Bourbons. Une centaine de jeunes gentilshommes s'étaient donc donné rendez-vous le lendemain 31 au matin, place Louis XV, pour manifester avec des cocardes blanches en faveur des Bourbons, et aller en cortége au-devant des souverains alliés.

Il paraît qu'on n'en trouva guère plus de cinq ou six au rendez-vous, sur la centaine, lesquels, à grand'peine, en racolèrent cinq ou six autres sur le boulevard. On se disputa beaucoup là-dessus, plus tard, les cinq ou six étant naturellement passés cinq ou six cents (1). Chateaubriand est cité comme ayant fait partie du second petit groupe ; mais c'était peut-être son neveu Louis. En tout cas, quelques jeunes gens se donnèrent ainsi de l'agitation, au milieu du silence peu encourageant

(1) Cf. *Journal des Débats*, 10 et 11 janvier 1815 ; — *Gazette de France*, 15 janvier ; — *Nain jaune*, de janvier, même année. — Et Pasquier, II, 255 ; — De Boigne, I, 330 ; — Sémallé, p. 167 ; — Bourrienne, X, 30 ; — Thibaudeau, IX, 639 ; — H. Houssaye, 1814, p. 549.

de la foule, et le nombre des cocardes blanches ne s'augmenta que quand les Alliés commencèrent à défiler sur les boulevards, vers onze heures.

C'est alors que les dames royalistes se mirent à prêter leurs lingeries pour en faire des cocardes, et même, comme il fallait compenser le petit nombre des manifestants par l'étendue de leurs démonstrations, non contentes d'agiter des mouchoirs à leurs fenêtres, elles les pavoisèrent de leurs draps.

Mais Mme de Chateaubriand (toujours bonapartiste ?) trouva qu'on se pressait un peu trop et garda son linge dans ses armoires :

> Un de nos amis vint aussi me demander la permission de faire main basse sur ma garde-robe ; mais il me trouva peu disposée à chanter la victoire avant de connaître les résultats du combat, et je gardai mes jupons (1).

Pourtant son mari, indépendamment de la manifestation du boulevard, où sa présence est incertaine, avait pris parti plus ouvertement que quiconque, car, le 31 mars, on pouvait lire sur les murs une affiche blanche ainsi conçue :

> **De Buonaparte et des Bourbons**, *et de la nécessité de se rallier à nos Princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe ;* — par Fr.-Aug. de Chateaubriand, auteur du *Génie du christianisme*, etc...
>
> Cet ouvrage paraîtra demain ou après-demain au plus tard, chez Mame et chez les marchands de nouveautés.
>
> 31 mars 1814 (2).

Au soir, on sut que le tsar, le roi de Prusse, Schwarzenberg, Nesselrode, Pozzo di Borgo, s'étaient réunis dans l'après-midi à l'hôtel de Talleyrand, rue Saint-Florentin, et que Talleyrand s'était prononcé pour les Bourbons, seul gouvernement qui lui parût répondre au vœu actuel de la nation. On sut aussi que,

(1) *Cahier rouge*, p. 100.

(2) L'affiche est conservée en tête de l'exemplaire de la 1re édition, à la Bibliothèque nationale. — Le 12 avril, jour de l'entrée du comte d'Artois, l'affiche était encore sur les murs (Bourrienne, X, 184).

séance tenante, avait été rédigée la proclamation des Alliés déclarant qu'ils ne traiteraient ni avec Napoléon, ni avec aucun personnage de sa famille. Par les royalistes qui rôdaient dans les parages de l'hôtel, à l'affût des nouvelles, et Chateaubriand en était, « attendant sous les fenêtres, dans la rue (1) », le bruit se répandit aussitôt que les Bourbons l'avaient emporté.

Peut-être est-ce alors que Chateaubriand développa, sur l'air de la légitimité, les brillantes variations qu'on trouve vers la fin de sa brochure, car on doit remarquer qu'elles n'y figurent qu'aux dernières pages.

Tout à la fin de la journée, les royalistes les plus agissants, ceux de la manifestation du matin, déjà plus nombreux, et d'autres, Sémallé, Charles de Noailles, Fitz-James, Sosthène de la Rochefoucauld, de Crussol, etc., encouragés par la bonne tournure que prenaient les événements, éprouvèrent le besoin de se concerter pour que le gouvernement provisoire (on allait le constituer) fût composé de bons royalistes, et aussi pour obtenir des souverains alliés qu'ils se décidassent encore plus explicitement pour les Bourbons.

Il y eut donc à l'hôtel de M. de Mortfontaine une réunion assez nombreuse, tard dans la soirée. Chateaubriand y fut. Le père de Mme de Boigne, d'Osmond, en revint fort dégoûté : « Toutes les folies de l'émigration s'y étaient montrées triomphantes. On ne parlait que de victoire, que de vexations, que de vengeances contre des compatriotes, tandis qu'on était suppliant aux pieds d'un souverain étranger, dans sa propre patrie... (2). » C'étaient les premiers *ultras*.

Nous n'avons aucune donnée sur la façon dont Chateaubriand figura dans cette assemblée. On sait seulement qu'il fut, avec Ferrand, Sosthène de la Rochefoucauld, Léo de Lévis, et de la Ferté-Meun, un des cinq délégués qui allèrent porter à l'empereur Alexandre les vœux des royalistes, avec une adresse où Napoléon était traité de « monstre étranger à la patrie (3) ».

Mais à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, ce ne fut pas l'Em-

(1) *O.-T.*, III, 413.
(2) De Boigne, I, 335.
(3) Sémallé, 402; — Pasquier, II, 266; — Bourrienne, X, 30. — Selon Bourrienne, les délégués le rencontrèrent à la sortie et se l'adjoignirent.

pereur qui les reçut, Nesselrode les écouta, et en somme les éconduisit, pendant que Talleyrand constituait son gouvernement provisoire « avec les *partners* de son whist ».

Quant à Chateaubriand, on n'avait pu le décider à prendre la parole, « à cause de sa trop grande modestie » (Bourrienne). Pourtant c'eût été le cas de se souvenir de ce qu'il avait préparé pour l'Hôtel de Ville, et de placer là quelque pièce oratoire. Trouvait-il la démarche mal engagée? Préférait-il se réserver? Bref, il garda le silence et rentra chez lui travailler à sa brochure.

Hâtivement, il y mettait la dernière main ; il fallait se presser. Le *Journal des Débats*, que Bertin avait repris avec son premier titre depuis le 1er avril, l'annonçait le 2, comme devant paraître « sous peu de jours. » Elle eût déjà dû paraître !

Mais il avait à arranger les quelques pages de sa troisième partie, *Des Alliés*, sinon adressées directement aux maîtres du jour, du moins les concernant. Là était l'inconvénient d'arriver trop tard. Quand il détournait les Alliés de traiter avec Buonaparte, ils l'avaient déjà décidé, au vu et au su de tout le monde, car les journaux du 1er avril publiaient leur déclaration, où les choses étaient dites catégoriquement. Comme inédit, il en était réduit à conseiller aux souverains alliés une cérémonie expiatoire en souvenir de Louis XVI et de Marie-Antoinette, sur la place de la Révolution, en grande pompe militaire et funèbre, conseil que d'ailleurs ils suivirent, l'ayant peut-être bien aussi reçu d'autres côtés (1).

Cependant, lui qui était en train de célébrer cette « coalition miraculeuse », en la voyant entrer dans Paris, il avait eu un haut-le-cœur. Plus tard, dans les *Mémoires*, il parlera de « Tartares », de « hordes caucasiennes » :

Je les vis défiler sur les boulevards, dira-t-il. Stupéfait et anéanti au dedans de moi, comme si on m'arrachait mon nom de Français pour y substituer le numéro par lequel je devais désormais être connu dans les mines de la Sibérie, je sentais en même temps mon exaspération s'accroître contre l'homme dont la gloire nous avait réduits à cette honte (2).

(1) La cérémonie eut lieu le 10 avril, sur la place Louis XV.
(2) *O.-T.*, III, 389.

Qu'on n'aille pas sourire de cette contradiction ! Son cœur agité par l'ambition, par sa haine pour l'Empereur, était bien placé. Si la rancune et la sottise de l'émigré y pénétraient, elles n'y abolissaient pas la qualité française et le sentiment de l'honneur national.

On sait, au reste, que les vainqueurs se conduisirent bien, de façon que, le lendemain, Chateaubriand put encore ajouter à son écrit ce passage :

Quatre-vingt mille soldats vainqueurs ont dormi auprès de nos citoyens, sans troubler leur sommeil...

Il ne lui restait plus qu'à bâcler quelques lignes de Préface, par précaution :

J'avais commencé cet ouvrage *il y a trois ou quatre mois ;* les événements ont devancé mes vœux ; j'arrive trop tard et je m'en félicite. Plusieurs passages de cet écrit ne seront donc plus applicables à l'état politique du moment ; mais quand il ne servirait qu'à nous faire haïr davantage la tyrannie dont nous sortons et à nous attacher au gouvernement qui nous est rendu, il ne me paraîtrait pas tout à fait inutile de le publier.

C'était reconnaître assez clairement qu'il n'y avait plus à abattre Buonaparte, qui était abattu, et à décider les événements, mais à les justifier et à leur donner consécration. Dès la deuxième édition, cette courte Préface disparut. Ce n'était pas la peine de perpétuer qu'on était arrivé trop tard, quand déjà, des jours ayant passé, cela ne se voyait plus.

Le 4 avril, le *Journal des Débats* annonçait que la brochure de Chateaubriand était parue et en citait dans ses colonnes un long extrait. Il était temps, car le même numéro publiait un article, presque aussi long, de C. Lacretelle, exactement du même ton et où on retrouvera les mêmes thèmes, au point que c'est à s'y tromper.

Ainsi un peu plus et, même au *Journal des Débats*, on lui coupait l'herbe sous le pied ! Chateaubriand avait bien, dans *Buonaparte et les Bourbons,* plus de style, mais le style n'est pas tout en ces affaires. D'ailleurs, pour courir sus à l'Empereur tombé, la concurrence devenait rude. Plumes officielles et plumes privées volaient à l'envie. De tous côtés, Chateaubriand était devancé ; partout on lui soufflait ses effets.

Le 1er avril, c'était la proclamation du corps municipal de Paris, haineux et violent réquisitoire contre le maître d'hier devenu ennemi public et fléau national. Le 3, une commission du Sénat avait rédigé le décret de déchéance, et on lisait déjà dans les considérants les reproches qu'on allait relire chez Chateaubriand. Et que dire de l'Adresse du gouvernement provisoire à l'armée, parue dans les journaux du 3, dont le rédacteur n'était autre, selon Pasquier (1), que Fontanes ; et où les soldats sont déliés du devoir d'obéissance envers un homme *qui n'est même pas Français !*

Que devenait, dit Chateaubriand, ma pauvre petite brochure serrée entre ces virulentes protestations ? Ne disparait-elle pas entierement (2) ?

Il a raison en un sens. Mais comment concilier cela avec l'affirmation tant de fois répétée par lui-même et par tant d'autres que *Buonaparte et les Bourbons* aurait porté le coup décisif à Napoléon et fait la Restauration ?

Ceux qui n'aiment pas Chateaubriand tablent là-dessus pour refuser toute influence à son pamphlet, et en même temps lui reprocher durement les effets qu'ils viennent de lui dénier, comme « d'avoir brisé entre les mains de l'Empereur une arme dont celui-ci pouvait encore se servir avec succès pour le salut de la patrie (3) ».

La capitulation de Marmont, négociée le 2 et le 3, était connue à Paris le 4. Le 4 également, Napoléon, à Fontainebleau, abdiquait en faveur de son fils. Le 6, il abdiquait purement et simplement. — Combien y avait-il alors de personnes dans Paris qui eussent lu, ou seulement parcouru *Buonaparte et les Bourbons ?*

Chateaubriand n'a pas plus jeté bas Napoléon et fait la Restauration avec *Buonaparte et les Bourbons* qu'il n'a terrassé le philosophisme et restauré le catholicisme avec le *Génie du christianisme*. Dans les deux cas, les événements se sont décidés sans lui, et, le devançant, l'ont porté comme les autres.

(1) II, 281.
(2) *O.-T.*, III, 417,
(3) Ces termes sont de Biré (édit. des *Mémoires*, III, 396) qui n'a pas de peine à justifier ici Chateaubriand par la simple énonciation des dates.

Pourtant ce n'est pas à dire que son action ait été négligeable. Loin de là.

Les événements décisifs qui s'étaient déroulés étaient, comme toujours, le fait d'une petite minorité de personnages. Si des causes profondes agissaient depuis longtemps pour amener la chute de Napoléon, la restauration des Bourbons, en ces premières journées d'avril, si remplies, avait à divers moments tenu à bien peu de chose.

Il restait à faire accepter la situation à la nation. C'est là que le rôle de Chateaubriand apparaît. Il a dit quelque part : « Je ne vaux rien en dehors des masses », ce qui apparemment veut dire qu'en ce qui concerne les masses, il valait quelque chose. Qui se souvient en effet des écrits officiels cités plus haut, et même qui s'en souvenait au bout d'un mois? Qui se souvient davantage de cette multitude d'écrits analogues, du même ton et de même sens, que fit éclore la chute de l'Empire? Il y en avait pourtant, comme la brochure de Benjamin Constant : *De l'esprit de conquête et d'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne* (1), qui ne manquaient pas de force dialectique, et qui eurent du succès ; mais c'était sans action durable et profonde sur la masse; trop abstrait, peu prenant, sans flamme.

Au contraire, le pamphlet de Chateaubriand resta ; par sa vertu propre, par le nom de son auteur, en outre, par l'habile réclame de presse qui le soutint. On a vu déjà, pour le *Génie du christianisme,* que Chateaubriand et ses amis s'y entendaient assez bien. Cette fois, le rôle de *Mercure* fut tenu par le *Journal des Débats* où Bertin fit merveilles, annonçant la publication, insérant de longs extraits, préparant, ménageant, fouettant l'intérêt.

Le 10, il insère une « Lettre au Rédacteur » où Chateaubriand, s'apercevant qu'il a, dans sa précipitation des derniers moments, oublié de mentionner les Anglais dans les pages consacrées aux Alliés, leur fait réparation en comparant Wellington successivement à Turenne et au Prince Noir, morceau

(1) Publié d'abord en Allemagne, tout au début de 1814, et republié en France après l'entrée des Alliés. « Je pense, dit Barante, qu'il n'a rien écrit avec un sentiment plus vrai et plus vif. »

qui, recueilli à la suite de l'ouvrage dès la deuxième édition, en forma, dès lors, l'avant-dernier paragraphe (1).

Le 13, nouvel article sur le « Tacite moderne » et le « moderne Tibère ». On y prend soin de faire connaître que Chateaubriand s'occupait de cet ouvrage en un temps où la querelle était loin d'être décidée ; on rappelle que ce n'est pas la première fois qu'il bravait le tyran ; et on évoque l'article du *Mercure*, avec la menace de Bonaparte de *faire sabrer l'auteur sur les marches du trône.*

L'invective de Chateaubriand est mise au-dessus de celles de Démosthène contre Philippe, et de Cicéron contre Antoine. On croit entendre, dit-on, « les paroles foudroyantes du prophète Nathan : *Tu es ille vir !* », citation célèbre, qui, se retrouvant, comme on sait, dans la *Monarchie selon la Charte* (2), donne à penser que l'article, signé A..., pourrait être très directement inspiré par Chateaubriand, à moins qu'il ne soit de Chateaubriand lui-même.

Un peu plus tard, le 10 mai, nouvel article, où le succès de *Buonaparte et les Bourbons* est comparé à celui de la satire Ménippée : 10 000 exemplaires ont été vendus à Paris, et « un journaliste anglais » (qu'on ne nomme pas) a dit que la brochure avait été « aussi utile à la cause des Bourbons qu'un corps de 10 000 hommes enrégimentés (3) ». On rappelle les titres littéraires de Chateaubriand, et aussi les persécutions que lui a fait subir le tyran qui l'a « souvent menacé de la mort et des cachots ». On annonce enfin qu'il se fait de toutes parts des contrefaçons, à Dijon, à Rouen, à Montpellier, et que l'auteur n'a autorisé personne à citer son ouvrage, sauf MM. Ballanche, de Lyon.

Mais déjà, à la première édition, en avait succédé, à la fin d'avril, une seconde. Les dix lignes du premier Avant-Propos avaient fait place à un morceau plus développé, et, en plusieurs passages plus ou moins importants, la brochure avait subi des modifications.

(1) « Pas un Français n'a oublié ce qu'il doit... »

(2) Chap. XXIX.

(3) Un exemplaire pour un homme, comme on voit. Le nombre des exemplaires s'étant, par la vente, multiplié, le nombre des soldats équivalents devait se multiplier parallèlement. Et c'est ainsi, sans doute, qu'on arriva au chiffre de 100 000 hommes. — Cf. plus loin.

Certes, le succès avait été et était considérable. Cette vindicte privée, qui se faisait publique, répondait à trop de sentiments violents et passionnés pour ne pas être applaudie alors par des milliers et des milliers de Français. Tous ceux qui avaient souffert dans leur conscience, dans leur dignité, dans leur richesse, dans leur chair, dans leurs ambitions ou dans leur amour-propre, se réjouirent de se trouver si bien vengés, sans penser assez que l'heure n'était guère aux réjouissances, qu'elles fussent de cette nature ou d'une autre. S'il est vrai par-dessus le marché que le gouvernement provisoire ait fait imprimer et répandre pour son compte un nombre considérable d'exemplaires, le pamphlet de Chateaubriand dut vraiment être un événement.

Cela dit, on devait convenir que la précipitation de l'achèvement y avait laissé passer des inadvertances qui avaient choqué beaucoup de gens.

L'oubli concernant les Anglais, qui, combattant encore dans le Midi lors de la capitulation de Paris, s'étaient trouvés négligés dans les épanchements adressés aux Alliés, avait été réparé de bonne heure, on l'a vu, dans le *Journal des Débats*. Loin des yeux, loin du cœur. L'article ayant ensuite pris place dans la brochure, ils ne pouvaient plus se formaliser.

Une inadvertance plus grave concernait les Corses et les Italiens. Comparant la noblesse immémoriale des Bourbons aux origines obscures de Bonaparte, Chateaubriand s'interrogeait :

Par quel honteux caprice, demandait-il, avons-nous donné au fils d'un huissier d'Ajaccio l'héritage de Robert le Fort ?

Et continuant :

Pour remplacer cette race antique, nous avons été chercher un roi, comme l'a dit un sénateur, chez un peuple où les Romains ne voulaient pas prendre des esclaves. C'est en faveur d'un Italien obscur... que nous avons renversé la loi salique, palladium de notre empire (1) !

Les Corses et les Italiens se trouvèrent offensés. Cela aurait été sans gros inconvénient, pour le moment, s'ils avaient tous été bonapartistes. On n'eût pas eu besoin de les ménager. Seu-

(1) Il s'est souvenu de cette phrase dans les *Mémoires*, et il en attribue la paternité à Lanjuinais. (III, 401.)

lement tous n'étaient pas bonapartistes, et il y en avait un surtout qui, dans le détrônement de Bonaparte, avait joué un premier rôle. C'était Pozzo di Borgo, inspirateur décisif de l'Empereur Alexandre dans la marche des Alliés sur Paris et lors de l'acceptation des Bourbons. Il dut se plaindre fort vivement. Chateaubriand avait ignoré, sans doute, l'importance du rôle et celle du personnage, en quoi il était excusable, à la date où il écrivait. Mais il n'en fallait pas moins s'excuser, et, en supprimant le passage, essayer de désarmer en même temps les susceptibilités corses ou italiennes (1).

Moins excusable et plus amusante était cette autre inadvertance qui concernait l'Université, accusée d'*enseigner aux jeunes Français la débauche au son du tambour!* Qu'avait dû penser Fontanes? N'était-il pas accouru pour se plaindre de ce coup inattendu? Alors qu'il prévoyait tant de difficultés, qu'il allait avoir tant de peine à surnager dans le grand naufrage, était-ce le prix de tant de services rendus à un imprudent, peut-être à un ingrat ami? Était-ce le fruit de tant de ménagements et d'une si sage politique?

Le mal fut un peu réparé par une modification de la phrase malheureuse; le tambour n'y servit plus qu'aux rassemblements de la jeunesse française, et on ajouta en manière de correctif cette autre phrase :

Si de sages et dignes maîtres osaient rappeler la vieille expérience et les leçons de la morale, ils étaient aussitôt dénoncés comme des traîtres et des fanatiques, des ennemis de la philosophie et du progrès des lumières.

Comme c'est à peu près exactement ce que dira Fontanes au roi restauré, quelques jours plus tard, à Saint-Ouen (2 mai), on peut supposer que la phrase réparatrice est due assez directement à son inspiration (2).

(1) Cf. aussi Ange de Pietri, *Réponse à M. de Chateaubriand relativement à la nation Corse.* Paris, Michaud, 1814. — Et des anonymes : *Lettres d'un Italien à M. de Chateaubriand*, Paris, Fain, 1814 (en italien et en français); — *la Vérité à M. de Chateaubriand*, 1814.

(2) Un étranger, d'ailleurs très hostile à Napoléon et aux Français, Lesbroussart-Dewaele, protesta aussi très vivement contre les imputations qui visaient les membres de l'Université : (*Réponse à l'ouvrage de M. de Chateaubriand, etc...*, 1814.)

On trouva donc, en tête de la nouvelle édition, une Préface de sept ou huit pages, où l'auteur explique, avec une certaine amertume qui atteste la vivacité des critiques subies, que sa brochure a été composée dans des circonstances telles qu'on peut bien lui passer quelques inadvertances (1) :

On se battait encore à Montmartre lorsque l'imprimeur qui se dévouait avec moi à la cause du roi vint chercher le manuscrit de cet ouvrage. Buonaparte était à Fontainebleau avec 50 ou 60 000 hommes : rien n'était décidé sur le sort de la maison de Bourbon. En cas de revers, il n'y avait que la fuite la plus prompte qui pût me dérober à la mort. Il est vrai que depuis l'époque de l'assassinat de M. le duc d'Enghien, j'étais accoutumé à courir les chances de la fortune : menacé tous les six mois d'être fusillé, sabré, emprisonné pour le reste de mes jours, je n'en faisais pas moins ce qui me semblait être de mon devoir. Mais enfin dans les dernières circonstances où j'écrivais, il était naturel que je n'eusse pas l'esprit assez libre pour garder exactement toutes les convenances; sur le champ de bataille, on ne songe pas trop à mesurer ses coups; j'avais droit, pour cette raison, à l'indulgence...

Il se défend d'avoir attaqué l'Italie et la Corse :

Aujourd'hui même, c'est un des compatriotes de Buonaparte qui a le plus contribué par sa patience, sa fermeté, son courage et son esprit, à la restauration de la monarchie française... (en note : M. Pozzo di Borgho).

Personne plus que lui, témoin sa lettre sur Rome, n'admire l'Italie ; c' « est le lieu de la terre où il aimerait mieux vivre et mourir ».

Quant à l'Université, comment penser qu'il ait pu avoir l'intention d'attaquer un homme comme Fontanes, alors qu'il suppose si connue son amitié pour lui. D'ailleurs il n'a jamais voulu flétrir que l'*administration* de Buonaparte, et nullement les administrateurs, ces hommes respectables qui étaient les premiers persécutés toutes les fois qu'ils faisaient effort pour empêcher le mal.

Puis il revient sur son ennemi, et assez peu noblement, par des allusions aux derniers propos de l'Empereur à Fontainebleau et à sa tentative de suicide (2) :

(1) Cette Préface reparut en tête de la 3e édition, à la place du premier Avant-Propos, puis disparut à son tour.

(2) Dans la nuit du 12 au 13 avril.

Au reste, les derniers moments de Buonaparte justifient assez mon opinion sur cet homme. J'avais prévu depuis longtemps qu'il ne ferait point une fin honorable; mais je confesse qu'il a surpassé ce que j'attendais de lui. Il n'a conservé dans son humiliation que son caractère de comédien et d'imitateur; il joue maintenant le sang-froid et l'indifférence; il se juge lui-même; il parle de lui comme d'un autre; de sa chute comme d'un accident arrivé au voisin; il raisonne sur ce que les Bourbons ont à craindre ou à espérer; c'est un Sylla, un Dioclétien, comme auparavant c'était un Alexandre ou un Charlemagne. Il veut paraître insensible à tout, et peut-être l'est-il, en effet : une certaine joie cependant éclate à travers son apathie; on voit qu'il est heureux de vivre. Ne lui envions point ce bonheur. Quand on fait pitié, on n'est plus à craindre.

Dans cet acharnement, est le vrai, le grand tort de Chateaubriand, et en même temps le trait le plus impolitique de son action. On lui a beaucoup reproché d'avoir contribué à aliéner l'armée au gouvernement de la Restauration. Pasquier, notamment, prétend que son pamphlet fut sur le point de causer une explosion dans le parti militaire (1). Cela paraît exagéré. Chateaubriand n'était pas si sot que de ne pas sentir ce que tout le monde sentait alors, mieux qu'on ne le sentit un peu plus tard : la nécessité de ménager l'armée. En fait, si on relit à ce point de vue *Buonaparte et les Bourbons*, on n'y trouvera rien qui ressemble à des attaques contre l'armée. Loin de lui être hostile, il la plaint, la montrant sans cesse sacrifiée, du simple soldat au maréchal, à l'ambition effrénée du despote. Il a, dès la première édition, et à plusieurs reprises, la précaution de séparer la cause de l'usurpateur de celle de l'armée; il cherche à consoler le soldat habitué à vaincre de la présente humiliation :

Si les armées se sont battues, admirons leur courage et déplorons leurs malheurs; elles détestent le tyran autant et plus que le reste des Français, mais elles ont fait un serment, et les grenadiers français meurent victimes de leur parole. . Ne prenons donc pas le sacrifice de l'honneur pour l'amour de l'esclavage...

Ce n'est pas ainsi qu'on parle ordinairement des soldats de Napoléon dans les clans petits ou grands de l'émigration. Qu'on feuillette seulement l'*Ambigu* de Peltier, où il n'est question

(1) *Mémoires*, II, 272.

que de hordes d'esclaves qu'on mène à la mort à coups de fouet et de « valets des bourreaux de la France » ! On appréciera vite l'honorable mesure de Chateaubriand.

Pourtant il n'en est pas moins probable que l'effet sur l'armée, sans être ce que dit Pasquier, dût être médiocre. Il y a des cas où trop plaindre rabaisse. L'officier qui avait forcé au prix de vingt batailles les capitales de l'Europe pouvait se demander ce que devenait sa gloire à lui et celle de ses compagnons d'armes (il ne lui restait que cela), s'il n'était plus qu'un instrument passif et contraint, fût-ce par l'honneur, dans la main de l'Empereur.

En outre, et là surtout était la faute, la violence même des attaques de Chateaubriand contre Napoléon, l'injustice passionnée de son dénigrement, le scandale de ses insultes, ne pouvaient que blesser ceux qui n'avaient pas cessé de voir en l'Empereur, malgré leur lassitude, et même quand il les sacrifiait, l'objet de leur admiration et de leur respect. Ceux qui, sans appartenir à l'armée, oubliaient déjà, au contact de l'envahisseur, le despote éloigné, pour ne plus songer qu'au défenseur du sol, souffrirent dans leur patriotisme. Les âmes impartiales et désintéressées (il y en a), celles que passionnent en sens contraire les excès de la passion (il y en a aussi), ceux qui trouvaient mauvais et peu digne qu'on piétinât vaincu celui qu'on avait tant adulé vainqueur, protestèrent; et Charles de Rémusat, alors au lycée, ne fut sans doute pas le seul jeune homme à maudire dans ses lettres intimes l'accusateur du dernier moment (1).

Un autre inconvénient grave était que les coups de Chateaubriand ne tombaient pas sur Napoléon seul, mais sur tout le régime impérial et par conséquent sur tous ceux qui l'avaient servi, non seulement sur ses anciens amis comme Fontanes et Pasquier, mais sur tous les sénateurs, les hauts fonctionnaires, les personnages les plus importants du gouvernement déchu. Cela les discréditait, les gênait, les désarmait en présence des

(1) Mme de Rémusat à son fils Charles, avril 1814 : elle le gronde parce qu'il a écrit, à propos de *Buonaparte et les Bourbons*, que Chateaubriand, dans sa brochure, se *vautrait dans la boue*. Elle lui répond qu'elle voudrait l'avoir écrite. (*Correspondance de Mme de Rémusat*, I, 2.)

royalistes, leur enlevait l'autorité qui leur eût été nécessaire pour imposer à la Restauration des Bourbons des conditions raisonnables. Ainsi, bien que Chateaubriand parût alors partisan d'une monarchie libérale, il nuisait en fait au libéralisme. On lui en voulut d'ailleurs de ce côté (1), et c'est ce qui explique en partie le peu de profit qu'il retira de sa brochure dans les premiers temps, quand les hommes de l'Empire étaient encore les plus puissants.

Tel était donc le vice originel de son œuvre, et même ce vice devait apparaître plus choquant à mesure que les jours s'écoulaient. Œuvre véhémente, bouillante de passion, répondant à une exaltation de l'opinion qui ne pouvait se maintenir longtemps au degré où l'avait portée un concours inouï de circonstances, elle était destinée à rester, elle, par les mérites de la forme et l'autorité de l'écrivain ; fatalement, elle devait donc, pour la masse de la nation, finir par desservir un jour la cause qu'elle avait d'abord puissamment servie. Ce qui avait été sa force devait tôt ou tard devenir sa faiblesse.

C'est ainsi que *Buonaparte et les Bourbons* ne fut peut-être pas aussi utile aux Bourbons que le croit Chateaubriand. D'après lui, Louis XVIII aurait déclaré que sa brochure « lui avait plus profité qu'une armée de 100 000 hommes (2) ». Mais, d'après de Mme Chateaubriand (3), c'est Napoléon qui aurait tenu le propos, discordance qui tout de suite jette un grand doute. D'ailleurs elle ajoute :

> Qui croira donc qu'elle (la brochure) fut un des prétextes dont on se servit pour payer par la plus noire ingratitude la fidélité de mon mari et les services qu'il venait de rendre à la Restauration? Un mot de cette brochure avait déplu à M. Pozzo di Borgo, et on lui sacrifiait l'auteur.

Il est assez difficile de faire ici la part qui revient à Pozzo di Borgo, mais on doit croire Mme de Chateaubriand quand elle affirme que son mari n'eut guère à se louer des Bourbons, du fait de sa brochure. Peut-être les rares politiques du parti, un peu remis de l'émoi des premiers jours, aperçurent-ils les incon-

(1) Cela fait mieux comprendre l'amertume des critiques de Pasquier.
(2) *O.-T.*, III, 396.
(3) *Cahier rouge*, p. 95.

vénients susdits et furent-ils peu portés à appeler à eux celui qui avait assumé la tâche éclatante, mais ingrate, de briseur d'auréole. Quant aux anciens serviteurs de l'Empire, nous venons de voir leurs raisons. De là le « mécompte complet » que déplore Mme de Chateaubriand.

Et nous, à distance, comment jugerons-nous le fameux pamphlet? Sur le principal, sur la violence iconoclaste, il n'y a qu'à passer condamnation, Chateaubriand s'étant lui-même chargé, tout en se désavouant le moins possible, de nettoyer « l'indestructible statue » des maculatures qui étaient de son fait.

Il y a une chose qui nous choque aujourd'hui particulièrement, c'est cette affectation de ne voir à chaque page en Napoléon qu'un *étranger* et de le rejeter en dehors des gloires françaises, alors qu'on va chercher Wellington pour le comparer à Turenne. Dans les *Mémoires*, Chateaubriand s'est rappelé cette qualification malheureuse et certainement il en a eu vergogne, car, sans s'accuser, il a bien senti qu'il fallait une explication. Celle qu'il a donnée est curieuse, mais trop insuffisante! Il se demande si Bonaparte ne s'est pas rajeuni d'un an, se faisant naître en 1769, au lieu de 1768, « afin que sa naissance ne précédât pas la réunion de la Corse à la France (1) »; et il ajoute tranquillement :

C'est pourquoi le Sénat conservateur, dans la proclamation du 3 avril 1815, traite Napoléon d'*étranger*.

Et lui, ne dirait-on pas qu'il n'a jamais dit son mot dans l'affaire? Mais là-dessus il semble compter sur l'oubli, calcul bon pour d'autres, mauvais pour lui.

Au lieu de s'abriter derrière ce Sénat conservateur, qu'il méprisait, et d'ergoter ensuite sur la date où fut conçu Napoléon, date qui, quelle que soit celle de sa nativité, ne le ferait Français « que de quelques heures de nuit dans le sein de sa mère », que ne passe-t-il de sa grande allure hautaine, en accusant, s'il veut, pour se disculper, les perversions singulières que subissait alors l'instinct patriotique?

Car la haine du tyran fit qu'on accueillit l'ennemi, comme,

(1) *O.-T.*, III, 73.

certes, il ne l'espérait guère. Passée la stupeur des premiers jours, il y eut dans Paris un temps d'enivrement et de joie trop réelle. Il faut parcourir les journaux d'avril, et surtout naturellement les feuilles royalistes. Le vieil esprit émigré s'y exalte au délire. On ne saurait croire en quels termes touchants la *Gazette de France* célèbre, à propos d'une revue passée aux Champs-Élysées, la grâce d'Alexandre et la gravité du roi de Prusse; et il faut l'entendre quand l'empressement de la foule gêne le défilé des troupes :

Rien de plus gracieux que la manière polie avec laquelle les cavaliers alliés écartaient la foule. Plusieurs officiers généraux poussèrent la galanterie jusqu'à faire monter des dames sur leurs chevaux pour les laisser jouir plus à l'aise de la vue de la garde russe et prussienne qui défilait sur le milieu de l'avenue des Champs-Élysées...

Et de quel ton l'*Ambigu* relate, avec des larmes d'attendrissement, comment les vivandières, les marchandes de gâteaux et d'eau-de-vie, ont trouvé le moyen de se faire comprendre des soldats étrangers et de leur rendre la monnaie de leurs pièces, sans presque les voler! Et comment, quand Alexandre visite la Salpêtrière, une des sœurs, lui montrant des hystériques, folles d'amour, lui décoche ce madrigal digne du lieu :

— Sire, il y en aurait bien davantage en France, si vous y restiez (1)!

Mais sous la joie, l'étourdissement du moment, l'humiliation demeure, et c'est elle qui inspire même aux plus exaltés le besoin de se rattacher à une idée consolante. C'est alors surtout qu'on se rappelle les particularités étrangères du souverain déchu, son origine, sa physionomie, son air, son nom, son accent (2), et on espère là-dessus se donner le change en faisant de la Restauration des Bourbons une revanche nationale délivrant le peuple français d'un joug étranger. Détestable ar-

(1) *Ambigu*, 20 avril 1814. Chateaubriand a trouvé que le trait valait d'être retenu, car il l'a gardé pour ses *Mémoires*, III, 391.

(2) « J'ai souvent entendu dire à un grand nombre de personnes qu'elles ne pouvaient se défendre d'une impression pénible en l'écoutant parler au public. Ce témoignage irrécusable, donné par son accent, de son *étrangeté* à l'égard de la nation, frappait l'oreille et la pensée désagréablement. J'ai moi-même éprouvé quelquefois cette sensation involontaire » (Rémusat, III, 204.)

gutie, sophisme suprême et misérable, pourtant presque sincère, de l'amour-propre collectif, et qui n'est pas spécial à Chateaubriand (1)!

Certes, il eût été plus beau de se poser en philosophe, et d'intervenir au nom d'une justice impartiale, mais il eût fallu pour cela n'être pas engagé dans la lutte, n'avoir pas derrière soi de graves injures à venger, être sans passion, en un mot n'être pas l'homme d'action qu'était Chateaubriand, comme nous n'avons cessé de le répéter.

Qu'on veuille bien, pour le juger lui-même, à son tour, avec impartialité, se placer ainsi que nous l'avons fait, par les Mémoires, par les journaux, par les relations de toutes sortes, au milieu de ce temps bouleversé et parmi de si prodigieux événements, en cette période des « Trois retours », si incomparablement instructive pour ceux qui demandent à l'histoire de nous apprendre quelque chose sur le cœur et sur les passions des hommes. Et une fois bien au milieu de cette époque, où la rapidité déconcertante des faits ne laisse pas le temps d'ajuster les masques, qu'on compare l'action politique de Chateaubriand, non pas à celle de quelque héros de la Table Ronde, idéal et inexistant, mais à celle de presque tous ceux qui ont eu alors la main dans les affaires, et je parle des plus en relief : Talleyrand, Marmont, Ney, Vitrolles, Fontanes, Pasquier, Beugnot, Soult, Benjamin Constant, Murat, Blacas, et tant d'autres, obscurs aujourd'hui, alors entourés d'éclat par la faveur et le crédit, qui s'agitaient autour de la monarchie restaurée, et dont on nous rapporte tant de traits de folie, d'inconscience ou d'imbécillité! Pourquoi exigerait-on de Chateaubriand des vertus, un calme, un désintéressement, une impartialité, une modération qu'on ne trouve chez personne? On en verra de plus roués, de mieux rompus aux intrigues, de plus habiles à se ménager et à ne se point compromettre, de plus adroits à se faire valoir et à se donner de l'importance, de plus expérimentés et de plus habitués aux affaires; mais où sont les grandes vues d'avenir, et les visions claires du présent, et les hommes

(1) « Aujourd'hui, c'est un sujet de consolation pour tous les Français fidèles que Buonaparte est un *étranger*, un Corse. » (PELTIER, *Ambigu*, 10 avril 1814.)

d'abnégation, et ceux qui savent se garder des préjugés de parti, et ceux qui, les voyant, osent lutter contre eux?

Abstenons-nous donc à l'égard de *Buonaparte et les Bourbons* de toute injuste et outrecuidante sévérité, et, après en avoir montré l'erreur, voyons ce qu'on en peut tirer de raisonnable et d'intéressant.

Tout n'y est pas aveuglement, malédiction, fanatisme, imprécation. Napoléon mis à part, il y a dans *Buonaparte et les Bourbons* un désir de conciliation, des appels à la concorde qui sonnent la sincérité. On n'y pousse pas les partis à se heurter les uns contre les autres, comme dans tant de brochures du même temps. Il ne faut pas trop rire quand Mme de Chateaubriand parle de sa « modération », car tout est relatif.

Les gens de bonne foi, dit-elle, ne pouvaient trop louer la générosité de mon mari qui, persécuté pendant dix ans sous l'Empire, prêchait si éloquemment l'oubli du passé (1).

Elle exagère, mais il y a du vrai. Les imprécations sont pour le passé; pour le présent et pour l'avenir, il n'y a guère que des souhaits d'union et des paroles d'apaisement. C'est bien quelque chose, vu l'époque.

Il y a aussi de la modération, à un autre point de vue, dans le caractère de son programme politique :

Nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits, de la morale, de la liberté civile, de la tolérance politique et religieuse...

Mme de Chateaubriand affirme que « les ultras d'alors, car il y en avait déjà, ne lui pardonnaient pas (à son mari) d'avoir manifesté dans sa brochure quelques sentiments de liberté publique que Louis XVIII fut obligé d'avoir l'air au moins de manifester à Saint-Ouen (2) ». Cela n'apparaît point comme invraisemblable.

Enfin on doit avouer que Chateaubriand s'est montré, vers la fin de son pamphlet, un éloquent et souvent heureux avocat de cette *légitimité* qui fut proclamée au dernier moment principe vital et palladium de la nation. Pour rapide qu'ait été la

(1) *Cahier rouge*, p. 110.
(2) *Ibid.*



rédaction de ces pages précipitées, on n'y trouve pas moins des passages infiniment dignes d'être remarqués :

Il importe au repos des peuples, dit Chateaubriand (1), il importe à la sûreté des couronnes, à la vie comme à la famille des souverains, qu'un homme sorti des rangs inférieurs de la société ne puisse impunément s'asseoir sur le trône de son maître, prendre place parmi les souverains légitimes, les traiter de *frères*, et trouver dans les révolutions qui l'ont élevé assez de force pour balancer les droits de la légitimité de la race. Si cet exemple est une fois donné au monde, aucun monarque ne peut compter sur sa couronne. Si le trône de Clovis peut être, en pleine civilisation, laissé à un Corse, tandis que les fils de saint Louis sont errants sur la terre, nul roi ne peut s'assurer aujourd'hui qu'il régnera demain. Qu'on y prenne garde : toutes les monarchies de l'Europe sont à peu près filles des mêmes mœurs et des mêmes temps ; tous les rois sont réellement des espèces de *frères* unis par la religion chrétienne et l'antiquité des souvenirs. Ce beau et grand système une fois corrompu, des races nouvelles assises sur les trônes où elles feront régner d'autres mœurs, d'autres principes, d'autres idées, c'en est fait de l'ancienne Europe ; et, dans le cours de quelques années, une révolution générale aura changé la succession de tous les souverains. Les rois doivent donc prendre la défense de la maison de Bourbon, comme ils la prendraient de leur propre famille. Ce qui est vrai considéré sous les rapports de la royauté est encore vrai sous les rapports naturels. Il n'y a pas un roi en Europe qui n'ait du sang des Bourbons dans les veines, et qui ne doive voir en eux d'illustres et infortunés parents. On n'a déjà que trop appris aux peuples qu'on peut remuer les trônes. C'est aux rois à leur montrer que, si les trônes peuvent être ébranlés, ils ne peuvent jamais être détruits, et que, pour le bonheur du monde, les couronnes ne dépendent pas des succès du crime et des jeux de la fortune.

Certes, avec sa tournure d'esprit et d'imagination, comme avec ses antécédents littéraires, Chateaubriand devait être le champion naturel d'une légitimité qui prenait ses racines d'une part dans la religion, et de l'autre dans les souvenirs du passé.

Mais il y a plus. Il est impossible de lire cette page, et d'autres passages épars, sans penser à deux faits postérieurs, dont l'importance historique est capitale. Le premier est la théorie de la légitimité qui, quelques mois plus tard, servira de base à l'ac-

(1) 3ᵉ partie : *Des Alliés*.

tion diplomatique de Talleyrand au Congrès de Vienne; — et le second est la Sainte-Alliance.

On a interminablement discuté, et sans doute on discutera encore, sur la politique de Talleyrand à Vienne. Sa manœuvre a trouvé d'éminents et subtils défenseurs, bien que les résultats en semblent hasardeux et obscurs en ce qui concerne l'intérêt national, tandis qu'en apparaît avec une clarté éblouissante le motif personnel : la volonté de se maintenir en faveur et au pouvoir par la considération exclusive de l'intérêt dynastique.

Mais enfin, quelle que soit la valeur de cette politique si discutée et si discutable, si elle n'était pas la mieux adaptée aux besoins de la France, elle était certainement en harmonie avec les sentiments et les idées d'où était sortie la Restauration, grâce aux excès fous de l'ambition napoléonienne. Et il est remarquable que, dans ces tout premiers jours d'avril 1814, Chateaubriand ait si bien exprimé à l'avance la façon de sentir de ces princes inconnus qu'on allait voir s'installer aux Tuileries, comme s'ils les avaient quittées d'hier, pour rattacher avec le lien fragile de leurs préjugés et de leurs préventions la chaîne des siècles brisée par la Révolution.

Cette façon de présenter l'expulsion du trône d' « un homme sorti des rangs inférieurs de la société » comme un service que les souverains se rendaient avant tout à eux-mêmes, ne devait-elle pas plaire infiniment à Louis XVIII? Elle le dispensait de reconnaissance; elle justifiait par anticipation son attitude disgracieuse à l'égard des monarques alliés, et particulièrement du tsar. A son point de vue, n'était-ce rien?

En outre, visant le « fils de l'huissier d'Ajaccio », Chateaubriand visait du même coup le fils de l'aubergiste de la Bastide, présentement installé, non commodément, il est vrai, sur le trône de Naples, à la place d'un Bourbon, et tout autant encore le sergent Belle-Jambe, promu prince royal de Suède en lieu d'un Wasa. Est-ce que cela ne devait pas cadrer avec les vues d'un prince dont toute la politique européenne sera de repousser dédaigneusement les avances de l'Empereur de Russie, sorte de parvenu parmi les souverains, en considérant une alliance avec lui comme une mésalliance, et de consacrer

ses efforts à l'éviction de Murat, accompagnée subsidiairement, pour confirmation du principe, du rétablissement du roi de Saxe, comme *légitime?*

Car, contester à l'Europe le droit de se constituer juge d'un représentant des anciennes dynasties, et de le dépouiller de sa couronne, c'était en même temps ôter à la Restauration française, résultat d'un concours de circonstances favorables et d'une décision plus ou moins arbitraire des puissances, son caractère contingent et dépendant; c'était en faire la conséquence naturelle et inéluctable d'un principe souverain supérieur aux combinaisons de la politique; et cela ne tendait en fin de compte qu'à affermir, du moins théoriquement, le trône encore mal assis de Louis XVIII.

Cela est plus qu'en germe dans *Buonaparte et les Bourbons,* et il y a de la part de Louis XVIII une évidente ingratitude à ne pas l'avoir reconnu. Quand Talleyrand, à Vienne, répondra aux accusations dont le tsar accable le roi de Saxe, que « la qualification de traître ne peut en aucun cas être donnée à un roi », fait-il autre chose que d'appliquer les maximes de Chateaubriand sur le caractère sacré des rois, sur leur « sainteté »?

Enfin, vaille que vaille cette politique de restauration et de légitimité, pourquoi la condamnerait-on dédaigneusement chez Chateaubriand, quand on la porte aux nues chez Talleyrand? Il y a d'ailleurs cette différence importante que, chez Talleyrand, c'est une politique d'occasion, comme toujours; c'est, selon le mot de Mme de Staël, son habituelle « manœuvre sous le vent », et sous le vent qui soufflait des Tuileries (1); tandis qu'elle a de profondes racines dans le passé de Chateaubriand. C'est, dit Albert Sorel de *Buonaparte et des Bourbons,* « un pendant politique du *Génie du christianisme* (2) »; bien plus, c'en est la suite : même entreprise de rattachement aux traditions anciennes, même idéalisation des souvenirs, même effort contre-révolutionnaire, même religiosité imaginative, même rôle assumé de porte-parole de ce parti catholique, clérical et réacteur que nous avons connu sous le Consulat l'auxiliaire le plus zélé du reconstructeur providentiel des temples, maintenant le

(1) *Bénévent : Bienaucent,* comme dit le *Nain Jaune.*
(2) *L'Europe et la Révolution,* VIII, 332.

plus impitoyable ennemi du non moins providentiel fléau des peuples.

Passons au second point. Un peu plus tard, en septembre 1815, on verra l'Empereur de Russie, après avoir « prié au pied de la croix », déclarer aux souverains, ses alliés, puis au roi de France, et ensuite aux autres rois, par l'acte de la Sainte Alliance, que les grands événements suscités par la Providence depuis trois ans lui ont ouvert les yeux sur sa mission de monarque. On le verra leur proposer, au nom de la très sainte et indivisible Trinité, d'établir désormais et leurs rapports entre eux et leurs rapports avec leurs sujets sur les vérités de la religion chrétienne; il les engagera à se regarder comme unis entre eux par les liens d'une *fraternité indissoluble* et à se regarder en même temps comme les *pères* de leurs sujets. Eh bien, on retrouvera là sans peine, sous la déformation mystique due à la collaboration d'Alexandre et de Mme de Krudener, l'esprit et quelquefois jusqu'à la phraséologie du parti catholique français, l'esprit de Bonald, l'esprit de Chateaubriand, celui qui inspira à l'auteur du *Génie du christianisme* les pages de *Buonaparte et les Bourbons* sur le rôle de la Providence dans la précipitation du tyran, qui n'était pas un *père* pour ses sujets, et les conseils aux monarques légitimes, *qui sont réellement des espèces de frères unis par la religion chrétienne et par l'antiquité des souvenirs*.

Il y a d'ailleurs entre Chateaubriand et Mme de Krudener, cette autre régénératrice du christianisme, amie autrefois de Mme de Beaumont, des relations qui datent de loin, et justement du temps du *Génie du christianisme* (1). Interrompues sous l'Empire, pendant que Mme de Krudener séjournait en Allemagne parmi les illuminés, les théosophes, et spécialement parmi les chiliastes badois, elles furent sur le point de se renouer après Waterloo, quand Mme de Krudener vint à Paris, amenée par le tsar et logée porte à porte avec lui aux Champs-Élysées. Du moins Chateaubriand fut invité une fois à l'hôtel Montchenu, où elle résidait. Les « sorcelleries célestes », auxquelles se livrait l'ancienne amie « devenue séraphin » avec

(1) Cf. *O.-T.*, II, 367.

son impérial protecteur, lui déplurent, et on en resta là (1). Mais l'inspiratrice de la Sainte-Alliance ne devait-elle rien au Chateaubriand d'autrefois et à celui d'alors?

D'autre part, il y a des relations presque aussi anciennes entre Chateaubriand et l'impératrice de Russie Élisabeth, dues probablement d'ailleurs, à l'origine, à l'entremise de la même Mme de Krudener; l'Impératrice reçoit, nous l'avons vu, l'hommage d'un exemplaire du *Génie du christianisme;* elle aurait, selon Vitrolles, fait les frais du voyage à Jérusalem, dans sa pensée, sans doute, vrai pèlerinage au tombeau du Christ; elle lit les *Martyrs* avec transport, comme en témoigne sa correspondance (2); et, à propos de cet *Itinéraire* qu'elle a rendu possible, elle écrit à sa mère Amélie de Bade :

Je fais en ce moment la lecture d'un voyage d'un autre genre et dont *j'avais véritablement soif :* c'est le fameux *Itinéraire* de Chateaubriand pour lequel j'ai tant tourmenté la pauvre Amélie. Il m'est venu d'autre part, *je l'ai reçu avec transports*, je le savoure, et mon cœur ne m'a pas trompée. Je suis une grande admiratrice de Chateaubriand. Son style est enchanteur, et l'on ne peut s'empêcher de se sentir bien disposé pour le caractère qu'il fait paraître dans ses ouvrages. L'approbation de ma chétive personne peut lui être fort indifférente, mais à présent encore, en lisant cet *Itinéraire, je sens souvent le besoin de lui faire part de ma flamme, comme pourrait sentir un amant passionné* (sic) (3).

Or, il y aurait eu en 1814, selon Muhlenbeck (4), un véritable complot des chiliastes allemands, dont le centre était dans le grand-duché de Bade, pour se rendre les maîtres de l'esprit d'Alexandre, qu'ils jugeaient susceptible de recevoir leur influence. L'entreprise fut tentée, d'abord par l'intermédiaire d'un certain Jung Stilling, qui échoua en 1814, puis par celui de Mme de Krudener, qui réussit à peu près, en 1815; — et la direction de ce complot aurait été entre les mains de Roxandre Sturdza, fille d'honneur de l'impératrice Élisabeth, et de l'Im-

(1) *O.-T.*, IV, 459.

(2) Grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch, *l'Impératrice Élisabeth*, 3 vol., Saint-Pétersbourg, 1908-1909, II, 321. Lettre du 24 avril/16 mai 1809. — A ces relations se rattachent évidemment ces « projets sur le Nord » dont il est si souvent, quoique obscurément, question.

(3) *Ibid.*, II, 414, 15/27 mars 1811.

(4) Cf. E. Muhlenbeck, *les Origines de la Sainte-Alliance*, 1888.

pératrice elle-même, princesse badoise, séjournant à Carlsruhe (1) en 1814, pendant la campagne de France.

Si cela est, comme il semble, ne faut-il pas admettre un assez étroit cousinage spirituel entre *Buonaparte et les Bourbons* et l'acte de la Sainte-Alliance? Ne doit-on pas croire que, par l'influence exercée de longue date sur la cour de Russie, ou au moins sur l'impératrice Élisabeth, comme par l'action plus récente de Mme de Krudener, le christianisme de Chateaubriand a dû entrer ainsi, avec le chiliasme protestant et la théosophie allemande, dans l'étrange mixture?

Ce doit en être assez pour qu'on cesse de voir en *Buonaparte et les Bourbons* rien qu'une éloquente, mais folle et sotte explosion de fureur ou une philippique rancunière, sans vues, sans portée et sans intérêt politique.

En attendant, comme le roi de France était toujours à Hartwell, où sa goutte le retenait, chacun s'ajustait en vue de son arrivée, arrangeait tant bien que mal son costume à la nouvelle mode et prenait ses positions.

Le 12 avril, Monsieur faisait son entrée dans Paris. On alla au-devant de lui à cheval, par une belle journée de printemps ensoleillé, afin de lui faire cortège, et Chateaubriand fut de la fête. Là, chacun se montra, se nomma, rappela les services et les titres d'antan ou d'hier :

> On m'avait présenté au frère du roi, dit Chateaubriand, on lui avait fait lire ma brochure ; autrement il n'aurait pas su mon nom : il ne se rappelait ni de m'avoir vu à la cour de Louis XVI, ni au camp de Thionville, et n'avait sans doute jamais entendu parler du *Génie du christianisme* (2).

C'est bien possible. Le prince n'était ni fort lettré, ni grand liseur. D'ailleurs, il valait peut-être autant pour Chateaubriand que le comte d'Artois n'eût pas trop lu le *Génie du christianisme*. Qui sait si une mémoire capricieuse n'en eût pas retenu surtout la dédicace? Sur la cour de Louis XVI ou le camp de Thionville, avouons que sa défaillance était excusable.

(1) Jung Stilling, grand pontife du chiliasme, était conseiller à la cour du grand-duc de Bade.

(2) *O.-T.*, II, 418.

Le prince avait cet air affable, tout à l'interlocuteur du moment, des hommes que n'absorbe pas la pensée du lendemain, et on sait que les promesses ne lui coûtaient guère, surtout dans ces premiers instants du retour.

Il y avait partout de l'enthousiasme; les troupes alliées étaient consignées, la bourgeoisie et la garde nationale faisaient bon visage, le peuple était de bonne humeur, les cocardes blanches foisonnaient aux chapeaux et les drapeaux fleurdelisés aux fenêtres; le prince, avec l'habit tricolore de la garde nationale éclectiquement panaché d'une cocarde blanche, satisfaisait tout le monde. On ne pensait plus aux tristesses de la veille, et celles du lendemain n'apparaissaient qu'aux esprits prévoyants, c'est-à-dire à peu de gens.

Le cortège passé, la foule se dispersa pénétrée d'une émotion bienveillante, tandis que le comte d'Artois entrait, ou rentrait, dans la demeure de ses pères, pleine de spectres qui flottèrent sans l'émouvoir autour de sa légère cervelle.

Chateaubriand s'en revint chez lui charmé.

Puis le 21, ce fut le tour du duc de Berry. Chateaubriand lui fut également présenté et nous voyons dans le *Journal de Paris* (24 avril) que le prince lui fit ce beau compliment : « Maintenant, vous n'aurez plus de verve, car il n'y a plus de danger. »

C'étaient de bonnes paroles. Malgré ces témoignages, Chateaubriand crut bientôt s'apercevoir que ce qu'il avait fait ne lui valait aucune particulière influence auprès des nouveaux gouvernants.

A vrai dire, il n'avait pas laissé de faire quelques tentatives, bien naturelles, pour se manifester personnellement. Ainsi, dans les premiers moments de la Restauration, quand Alexandre était tout et faisait tout, il avait voulu avoir une audience particulière du souverain, et il s'était adressé pour l'obtenir à Mme de Boigne, bien placée pour le servir, tant par son admiration d'alors pour *Buonaparte et les Bourbons*, que par ses relations avec Nesselrode et Pozzo di Borgo. L'audience fut bien obtenue, mais elle tourna court. Celle qui l'avait négociée l'a racontée avec sa malice ordinaire :

L'Empereur ne connaissait M. de Chateaubriand qu'en sa qualité d'écrivain ; on le fit attendre dans un salon avec M. Étienne, auteur

d'une pièce que l'Empereur avait vu représenter la veille. L'Empereur, en traversant ses appartements pour sortir, trouva ces messieurs. Il parla d'abord à Étienne de sa pièce, puis dit un mot à M. de Chateaubriand de sa brochure, qu'il prétendit n'avoir pas encore eu le temps de lire; prêcha la paix entre eux à ces messieurs, leur assura que les gens de lettres devaient s'occuper d'amuser le public, et nullement de politique, et passa, sans lui avoir laissé l'occasion de placer un mot. M. de Chateaubriand lança un coup d'œil peu conciliateur à Étienne, et sortit furieux (1).

Évidemment, l'Empereur n'avait pas encore ouvert les yeux aux beautés poétiques et politiques du christianisme régénéré. Chateaubriand dut sans doute voir dans cet accueil l'influence rancunière de Pozzo di Borgo, et penser qu'après tout le « Tartare » n'était pas fait pour goûter les écrits d'un Français. On s'entendrait mieux entre compatriotes.

Mais ensuite, il vit le gouvernement provisoire, qui, en fait de royalisme, ne comptait guère qu'un seul pur, l'abbé de Montesquiou, se convertir en conseil de gouvernement du comte d'Artois, avec adjonction de personnages très divers et surgis d'on ne savait où; il vit, avec quelle stupeur! le détestable Fouché s'ériger en arbitre entre le Sénat et le comte d'Artois, et il eut de la peine à concéder cela à la dureté des temps; il vit son ami Pasquier, préfet de police de Buonaparte par la grâce de Cambacérès, le demeurer du roi de France par la grâce de l'abbé de Montesquiou; il vit encore le sieur Bourrienne, dont il faisait peu de cas, appelé à diriger les Postes du royaume; l'abbé de Pradt, « saltimbanque mitré », fait grand chancelier de la Légion d'honneur; et M. de Caulaincourt, que ne recommandait assurément pas autant que lui le souvenir du duc d'Enghien, invité, de bien mauvaise grâce, il est vrai, à la table du comte d'Artois.

Quant à M. de Fontanes, il n'avait pas cessé d'être Grand Maître d'une Université qui avait seulement cessé d'être impériale. Il faut dire qu'il s'était hâté de remplacer le tambour par la cloche (2), depuis que son ami avait dénoncé le scandaleux usage du premier instrument. Fort de cette réforme, il s'était

(1) De Boigne, *Mémoires*, I, 348.
(2) *Journal des Débats*, 23 avril.

présenté sans sourciller à l'audience de Monsieur, le 22 avril :

Monseigneur, avait-il dit avec sa gravité coutumière et ce sens de l'à-propos qu'il ne perdait jamais, *nous avons traversé des temps difficiles*...

Oh oui! mais il avait déjà repris son assiette avec cet air de n'avoir pas bougé du bon clown qui, après une dure cabriole, les muscles encore tendus à claquer, n'exhibe au public ahuri qu'une face impassible!

Chateaubriand vit aussi envoyer dans les provinces un bon nombre de commissaires extraordinaires, qui ne lui parurent pas tous inéluctablement qualifiés pour ces fonctions; et il n'en fut pas.

Il sut qu'en cette inorganisation d'un début de régime toutes sortes de gens s'asseyaient à la table du conseil sans en faire partie, sur l invitation de l'un ou de l'autre des ministres; et lui, jamais personne ne lui fit l'honneur de le convier à la moindre délibération.

Il sut que le comte d'Artois commençait à s'entourer d'un conseil privé, d'un M. de Bruges, émigré sans passé, qui ne faisait que de rentrer et qu'un caprice de faveur posait déjà en personnage, et de M. de la Maisonfort que Chateaubriand avait pu connaître en Italie quand il y servait, temps bien oubliés, sous Fesch. La Maisonfort venait de publier un violent écrit d'actualité : *Tableau politique de l'Europe depuis la bataille de Leipzig jusqu'au 31 mars 1814,* qui avait eu du succès (1). Mais était-ce seulement à comparer avec *Buonaparte et les Bourbons?*

Et la province dégorgeait sur Paris un flot de royalistes de vieille ou de fraîche date que M. de Vitrolles, pour se faire des clients, estampillait à l'entrée des Tuileries. D'autres gens se poussaient, par M. Laborie des *Débats,* dans les antichambres de Talleyrand.

Mais quant à Chateaubriand, personne ne pensait à lui. Bref il lui apparut bientôt qu'il n'y en aurait, si cela continuait, que pour ceux que sa femme appelait « les habits retournés », parce que, tenant les places, ils avaient l'avantage de l'occupation, ou

(1) Pasquier, II, 358.

pour les émigrés intransigeants, parce qu'ils plaisaient au comte d'Artois et à ses conseils.

Il n'a pas oublié ces désillusions quand il écrit dans ses *Mémoires* la page connue où il montre la Restauration « se tripotant » chez les survivants du régime effondré.

Quant à nous, pauvres diables de légitimistes, nous n'étions admis nulle part; on nous comptait pour rien. Tantôt on nous faisait dire dans la rue d'aller nous coucher ; tantôt on nous recommandait de ne pas crier trop haut *Vive le roi!* d'autres s'étant chargés de ce soin... (1).

Mais cette indifférence et cette froideur dont souffrait Chateaubriand dans son amour-propre, dans son ambition et dans ses intérêts, ne tenaient pas seulement aux personnes. Les circonstances, voire les principes, y étaient pour quelque chose.

D'abord, une fois Napoléon parti pour l'île d'Elbe, la grave, la capitale question s'était posée : la monarchie restaurée serait-elle décidément constitutionnelle ou absolutiste? Le comte d'Artois, subissant la pression d'Alexandre Ier, avait bien été obligé, non sans restrictions, non sans mauvaise humeur, d'accepter les conditions du Sénat impérial, mais depuis, par les mille influences royalistes qui s'exerçaient aux Tuileries, par la surenchère des courtisans du prince, les royalistes avaient évidemment regagné beaucoup de terrain, et le comte d'Artois n'était que trop porté naturellement à partager leur horreur des constitutions passées et à venir. Les adhésions motivées, les adresses, les pamphlets prenaient tous les jours une allure de plus en plus absolutiste et de tous côtés on attaquait le Sénat, devenu la cible des légitimistes, moins encore pour l'antipathie qu'inspiraient beaucoup de ses membres que parce qu'il représentait, vaille que vaille, le noyau du parti constitutionnel.

Or là-dessus, Chateaubriand, dès sa brochure, avait semblé prendre parti, autant en se prononçant explicitement pour une monarchie tolérante, assise sur la liberté et l'égalité des citoyens, que par ses attaques contre le tyran oppresseur de la liberté.

Par là, il s'était isolé de son ancien parti clérical et théocratique, car les Fontanes et les de Bonald étaient enragés d'absolutisme; et quant au clergé, son attitude n'était pas douteuse,

(1) *O.-T.*, III, 452.

puisqu'on allait jusqu'à prêcher dans les églises contre la manie des constitutions. D'après l'auteur d'une *Lettre à l'Empereur de Russie*, le seul moyen de sauver la France était « d'en finir avec ce mot funeste de *Constitution*, et aussi avec ce mot de *libéral*, qui n'était pas français, qui n'était pas de la langue de Bossuet, de Montesquieu et de Fénelon ». C'était un sieur Marignié, ancien secrétaire général de l'Université et ami particulier de Fontanes et de Bonald, qui s'exprimait ainsi; on l'eût presque deviné, rien qu'au style (1).

Cette attitude de Chateaubriand était-elle due à l'influence libérale de Mme de Duras? A celle du milieu constitutionnel modéré, quoique ardent royaliste, du *Journal des Débats?* A celle du groupe de Talleyrand, avec lequel, en mars, il avait dû communiquer par les Rémusat? Était-ce qu'il avait particulièrement souffert du despotisme sous l'Empire, tandis que de Bonald et surtout Fontanes en avaient profité? ou simplement que, voyant plus loin que ses coreligionnaires politiques, il se rendait mieux compte des besoins de la situation? Toujours est-il qu'après avoir été un instant mêlé aux ultras, lors de la réunion Mortfontaine, il comptait décidément comme constitutionnel.

De la sorte, il n'avait rien à attendre des hommes du comte d'Artois. Personne n'a dit plus de mal de lui à la postérité que Vitrolles, l'homme de confiance et le factotum du pavillon de Marsan. On peut supposer sans risque qu'il ne le ménageait pas davantage dans ses entretiens avec le prince.

D'autre part, il avait trop violemment attaqué et flétri l'Empereur pour pouvoir compter maintenant, nous l'avons vu, sur les anciens serviteurs de l'Empire, fussent-ils de ses amis. Sa brochure, en dénonçant tant de volontés tyranniques dont ils avaient été les ministres, les mettait en trop mauvaise posture devant l'opinion royaliste. Ils lui en voulaient.

Enfin l'épisode relatif à Pozzo di Borgo lui avait fermé tout recours au tsar, et c'était le troisième et dernier côté vers lequel il eût pu se tourner.

Ainsi, par la force des choses, il se trouvait isolé, n'ayant

(1) Brochure citée par Duvergier de Hauranne, *Histoire du Gouvernement parlementaire*, II, 102.

pour se soutenir que sa plume, à laquelle heureusement le *Journal des Débats* ouvrait un débouché avantageux.

Mais le roi allait arriver, et tout pouvait changer. Le 20 avril, il avait quitté Hartwell, le jour même où l'Empereur, abandonnant Fontainebleau, prenait le chemin de l'île d'Elbe. Après avoir été reçu magnifiquement à Londres, il se dirigeait, par Calais et Amiens, sans hâte, parmi de grandes démonstrations populaires, sur Compiègne, où il devait prendre contact avec les plus notoires de ses sujets.

Il était clair qu'il allait être le maître de l'heure, non seulement parce qu'il était le roi, mais encore parce qu'il arrivait comme l'arbitre souverain qui départagerait les absolutistes et les constitutionnels.

Maintenant, qu'était-il? Personne ne le savait. Venant directement d'un pays où il avait vu fonctionner sous ses yeux les institutions constitutionnelles, on pouvait espérer qu'il leur serait moins défavorable que le comte d'Artois, et c'était à peu près tout ce qu'on pouvait dire, car, des manifestations de sa pensée pendant l'émigration, ou la police impériale n'avait rien laissé transpirer, ou on avait tout oublié.

Chateaubriand avait quelques motifs personnels de compter un peu sur lui, car le mari de la « chère sœur », le duc de Duras, allait, dès Compiègne, reprendre, par le droit de sa charge, ses fonctions de premier gentilhomme de la chambre.

Chateaubriand alla donc à Compiègne, « sans mission », nous dit-il, sinon celle d'envoyé bénévole du *Journal des Débats*, dans l'espoir qu'il y verrait ou entendrait des choses intéressantes, et peut-être profitables. En fait de « Madames », Mme de Duras y était, ainsi que Mme de Lévis, et on se poussait fort dans le château en attendant Louis le Désiré, si l'on en juge par ce qu'en écrivait à sa fille Mme de Duras, spectatrice interloquée de trop effrontées compétitions (1).

Le roi arriva le 29. L'intérêt de la journée n'était pas dans les acclamations des personnages haut titrés de l'ancienne noblesse que présentait M. de Duras, « plus duc que feu Saint-Simon » (DE BOIGNE), mais dans la rencontre avec les maré-

(1) Lettre du 21 avril, dans BARDOUX, p. 157.

chaux, représentants de l'armée et aussi de la noblesse nouvelle. On avait dit au roi, Talleyrand notamment, qu'il était opportun et prudent de les bien traiter, et les jugeottes les moins pénétrantes de l'émigration percevaient que c'était impérieusement nécessaire. Le comte d'Artois lui-même l'avait compris, car les journaux d'avril mettent un soin particulier à faire connaître à la nation les invitations reçues par MM. les maréchaux Berthier, Moncey, Ney, Marmont, Macdonald, Oudinot, etc., pour la table de S. A. R. au palais des Tuileries. De même le duc de Berry a soin d'entrer à Paris entre deux maréchaux, le prince de Neuchâtel à droite, le maréchal Moncey, à gauche; et le duc d'Angoulême, dans le Midi, chevauche entre Soult et Suchet.

A Compiègne, on fit pareillement. Tandis qu'on se montrait froid et distant pour des puissances comme l'empereur de Russie, ou comme Talleyrand, on eut des attentions pour les maréchaux, qui d'ailleurs s'y prêtèrent avec empressement. Moncey se rendit au-devant du roi jusqu'à Boulogne et eut l'honneur de galoper à sa portière. Ney et Marmont allèrent jusqu'à Mouchy. Puis Berthier porta la parole au nom de tous, et tous parurent pénétrés de la majesté du nouveau maître. Marmont a éprouvé le besoin d'expliquer dans ses *Mémoires* (1) cette fascination subite : « Bonaparte était certes un souverain puissant, mais son élévation était notre ouvrage. Il avait été notre égal à tous; c'était un chef... tandis que celui qui apparaissait en ce moment devant moi semblait appartenir aux temps et à la destinée. » Le vieil homme impotent, qu'amenait la destinée, s'appuya donc sur leurs bras, leur parla de marcher à leur tête, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il fallait tirer l'épée, puis les invita à dîner, par quoi ils furent confondus de reconnaissance et de vénération.

Mais ce n'était rien que ces choses eussent lieu, si on ne les faisait connaître. On put donc lire dans les feuilles bien pensantes (pour le moment toutes l'étaient) des comptes rendus propitiatoires de ce style :

Sa Majesté au commencement du repas a dit : « Messieurs les maréchaux, je vous envoie du vermout; je veux boire avec vous aux armées

(1) VII, 18.

françaises. » Un sentiment de respect a retenu les maréchaux, qui, dans leur enthousiasme, voulaient répondre par la santé du roi ; mais, par un mouvement spontané, leur cœur l'a portée en silence. Tous leurs regards étaient fixés sur Sa Majesté et sur son auguste famille, etc... (1).

C'étaient ces niaiseries qu'il fallait décorer et monter de ton pour les rendre présentables aux gens de goût, entreprise d'ailleurs accessoire, car que sont, politiquement, les gens de goût? Littérairement, c'était, il faut le reconnaître, « une tâche assez difficile (2) » que d'idéaliser la rencontre du monarque podagre avec les lieutenants du conquérant. C'est pourtant à cette besogne ingrate que s'attela Chateaubriand. Il poétisa donc, « avec l'aide des Muses », les effusions préparées, calculées, du fils de saint Louis, en stylisant ses propos par un habile emploi des souvenirs de Henri IV et de Louis XIV.

A Madame, raide, compassée, attifée, méconnaissable fille de sa gracieuse mère, et dont la seule apparition dans sa toilette « désolante » (Mme DE DURAS) consternait toute élégance, ne pouvant conférer les grâces de la femme, il prêta celles d'un « *ange* par la beauté, la modestie, la candeur », glissant d'un mot discret et attendri sur son vêtement, « trace d'un long exil (3) ».

Ce morceau de grand reportage parut anonyme et daté de Compiègne, 1er mai 1814, dans le *Journal des Débats* du 3 mai, le même jour qu'un long, verbeux et emphatique article de Lally-Tollendal sur « l'entrée du roi à Paris » ; et là encore, si, en parcourant les feuilles du temps, on veut bien prendre la peine de la comparaison, on verra combien Chateaubriand, dans son exercice malaisé, triomphe du rapprochement, non seulement avec Lally, mais avec toutes les platitudes contemporaines.

Son article fait, Chateaubriand, laissant Mme de Duras à Compiègne, revint à Paris pour assister, le 3, à l'entrée du roi, pendant que, le 2, la fameuse déclaration de Saint-Ouen, dont

(1) *Ambigu*, 10 mai.
(2) *O.-T.*, III, 439.
(3) Il avait emprunté l'idée et le mot à Mme de Duras qui, ayant eu de bonnes paroles qu'elle n'osait pas trop espérer et ne se tenant pas d'enthousiasme, écrivait à sa fille : « C'est un ange, un véritable ange! » (Dans BARDOUX, *Duchesse de Duras*, p. 163).

on ne connut que plus tard le pénible enfantement, semblait donner raison aux constitutionnels.

Le roi entra donc dans Paris, vers le milieu de la journée, au travers d'une immense affluence, escorté des princes, des maréchaux, et des troupes disponibles, parmi lesquelles figuraient plusieurs compagnies de la vieille garde. Le public, sans être froid, témoigna moins d'enthousiasme que le mois précédent, pour l'entrée du comte d'Artois; et, quant à l'attitude de la garde, Chateaubriand l'a décrite en un morceau qui est un des plus connus et cités des *Mémoires*, et qu'il faut cependant transcrire :

C'était un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le long du quai des Orfèvres. Je ne crois pas que figures humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces grenadiers couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe, qui avaient vu tant de milliers de boulets passer sur leurs têtes, qui sentaient le feu et la poudre; ces mêmes hommes, privés de leur capitaine, étaient forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps, non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon. Les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poil sur leurs yeux comme pour ne pas voir; les autres abaissaient les deux coins de leur bouche dans le mépris de la rage; les autres, à travers leurs moustaches, laissaient voir leurs dents comme des tigres. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. Jamais, il faut en convenir, hommes n'ont été mis à une pareille épreuve et n'ont souffert un tel supplice. Si, dans ce moment, ils eussent été appelés à la vengeance, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre.

Au bout de la ligne était un jeune hussard à cheval; il tenait un sabre nu, il le faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle, ses yeux pivotaient dans leur orbite; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne se peut dire. Quand la voiture du roi passa devant lui, il fit bondir son cheval, et certainement il eut la tentation de se précipiter sur le roi (1).

On a contesté l'exactitude de ces traits magnifiques (2), et le

(1) *O.-T.*, III, 440.
(2) Thiers notamment, XVIII, 112.

duc de Broglie, témoin oculaire, lui aussi, n'a rien vu de tel (1). Mais d'autres que lui, et que Chateaubriand, ont vu ce qu'il n'a pas vu :

Le cortège, dit Mme de Boigne, avait pour escorte la vieille garde impériale. D'autres raconteront les maladresses commises à son égard avant et depuis ce moment; tout ce que je veux dire, c'est que son aspect était imposant, mais glaçant. Elle s'avançait au grand pas, silencieuse et morne, pleine du souvenir du passé. Elle arrêtait du regard l'élan des cœurs envers ceux qui arrivaient. Les cris de *Vive le Roi!* se taisaient à son passage; on poussait, de loin en loin, ceux de *Vive la garde, la vieille garde!* mais elle ne les accueillait pas mieux et semblait les prendre en dérision. A mesure qu'elle défilait, le silence s'accroissait; bientôt on n'entendit plus que le bruit monotone de son pas accéléré, frappant sur le cœur. La consternation gagnait, et la tristesse contagieuse de ces vieux guerriers donnait à cette cérémonie l'apparence des funérailles de l'Empereur bien plus que de l'avènement du roi (2).

On conclura de ce rapprochement qu'il doit y avoir bien du vrai dans ce que raconte Chateaubriand de l'attitude des vieux soldats de la garde. Seulement pourquoi, le matin même, dans son article du *Journal des Débats,* les faisait-il « pleurer » de tendresse à Compiègne, à la seule apparition des princes revenants (3)?

Il n'empêche que là encore, ayant vu ce que tout le monde ne voyait pas, il est l'un de ceux qui ont compris les nécessités de la situation, le besoin d'une fusion idéale entre les nouvelles gloires de la France et les vieilles. Cette fusion étant affaire de sentiment et d'opinion, les moyens dont il disposait pour l'essayer : l'art et la poésie, étaient-ils les plus mauvais?

C'est surtout dans les semaines qui suivirent, en mai et en juin, qu'on vit combien Chateaubriand se trouvait, vis-à-vis de ses anciens partenaires, dans la position d'un dissident.

(1) De Broglie, *Souvenirs,* I, 257.

(2) De Boigne, I, 388. — Pas mal, le passage, et ne perdant pas trop au voisinage!

(3) Quant aux maladresses commises à l'égard de la garde, on pourra en chercher le récit dans les *Souvenirs* de Macdonald. On verra qu'on avait fait venir à marches forcées de Fontainebleau tout ce qui s'y trouvait de la vieille garde, qu'on avait disposé ces vieux soldats en haie depuis la porte Saint-Denis, sans leur donner le temps de se raser et de se nettoyer ; qu'ensuite on les mena au pas de course dans la cour des Tuileries, et que

Deux d'entre eux, Fontanes, comme sénateur, et Clausel, comme membre du Corps législatif, s'étaient glissés dans la commission mixte chargée de préparer, conformément aux promesses de Saint-Ouen et d'ailleurs, la constitution qu'on ne pouvait plus éluder, mais qu'on pouvait diminuer et rétrécir. Dans cette commission constitutionnelle, nous savons qu'ils firent, autant qu'ils le purent, figure d'anticonstitutionnels, par leur effort pour appliquer les théories absolutistes de Bonald.

Il faut reconnaitre que ce n'était pas seulement par flatterie à l'égard du pouvoir royal qu'ils refusaient, comme leur systématique ami, toute valeur et même toute réalité aux constitutions écrites, œuvres toujours précaires de fragiles individualités. Quand Fontanes et Clausel réservaient leur respect aux traditions et aux coutumes consacrées par le temps, nées de la collaboration inconsciente et séculaire des générations, éprouvées par un long usage, ils ne faisaient qu'affirmer l'unité et la continuité de leur foi politique dans la lutte qu'ils poursuivaient, alors comme sous le Consulat et sous l'Empire, contre le satanique esprit de la Révolution.

Si cela était d'une bonne politique pour l'heure présente, c'est une autre affaire; mais pour l'unité de doctrine, elle y était, et aussi d'ailleurs, semblait-il, l'utilité immédiate des tenants de cette ligne.

Fontanes soutint donc dans la commission la divinité du droit des Bourbons, préexistant à tout autre droit, sans qu'on sût d'ailleurs s'il l'entendait comme Bossuet, ou si ce n'était qu'une métaphore de sa rhétorique. Chateaubriand avait dit dans *Buonaparte et les Bourbons :*

L'antiquité, plus reconnaissante que nous, n'aurait pas manqué d'appeler *divine* une race qui... a compté, dans l'espace de neuf siècles, trente-trois monarques parmi lesquels on ne trouve qu'un seul tyran.

Mais il s'en était tenu là.

Fontanes, lui, alla plus loin. S'opposant à Boissy d'Anglas,

là le roi, indifférent ou fatigué, ne voulut pas prendre la peine de passer dans leurs rangs, ce qui les mécontenta grandement. On verra ensuite dans Thiers (XVIII, 114) reproduisant les *Mémoires* manuscrits du général Dupont, comment les gens de la cour, effrayés de les voir occuper les portes des Tuileries, les firent renvoyer outrageusement dans leurs casernes.

qui voulait mettre en tête de la Charte une déclaration d'acceptation du principe monarchique, il disait :

Il ne faut pas lever les voiles qui couvrent les principes du pouvoir. Un pouvoir supérieur à celui des peuples et des monarques fit la société et jeta sur la face du monde les gouvernements divers... Le sage les respecte et baisse la vue devant cette auguste obscurité qui doit couvrir le mystère social comme les religions (1).

Ainsi, ce pathos ayant prévalu, la royauté revenue allait s'imposer mystiquement à la nation, au lieu d'être consentie par un accord bilatéral.

De même, il combattit, de concert avec Clausel, la liberté de la presse, disant ce mot qu'on retint :

Jamais je ne me regarderai comme libre, là où la presse le sera.

Il sentait bien que de ce côté il avait tout à craindre, et déjà, dans la nuée des libelles qui s'envolaient de tous côtés après le silence forcé de l'Empire, on ne le ménageait guère. Mais les principes y étaient aussi.

Les mêmes principes sans doute le conduisirent à défendre, dans la même discussion, les droits des premiers possesseurs des biens nationaux (la plus brûlante de toutes les questions d'alors) que les plus ardents partisans des Bourbons n'osaient affirmer, de peur d'ébranler le trône à peine restauré. Mais qu'on pût être amené par les nécessités de la politique à confirmer les droits des nouveaux occupants, était une idée qui n'entrait pas alors dans l'esprit de tout le monde.

Je rencontrai sur la place Louis XV M. de Bonald, dit Pasquier (2). Il sortait de la Chambre (le jour de la délibération sur la pétition Mathéa) et me dit d'un air effaré : « Savez-vous ce qu'ils viennent de faire? — Non. — Ils se sont prononcés pour la confirmation de la vente des biens d'émigrés! » Je ne répondis rien, ajoute Pasquier, mais je demeurai stupéfait qu'un homme d'un esprit aussi distingué pût avoir conçu quelques doutes à cet égard et être étonné d'un tel résultat.

Lui, Pasquier, comprenait si bien tout ce qn'on voulait!

Quant aux affaires religieuses, alors que l'agitation commençait dans le clergé pour l'abolition du Concordat, qu'on savait

(1) Cité d'après Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, I, 423.
(2) III, 31.

détesté des princes, comme pour la reprise des biens et privilèges de l'Église, Fontanes et le pieux Clausel demandaient qu'on affirmât dans la Constitution la prérogative de la religion catholique d'être la religion de l'État, ce qui eût réduit les autres cultes à n'être plus que tolérés.

Eh bien, maintenant il est clair que Chateaubriand ne marche plus du même pas que ses anciens amis. Pour le moment, il appuie sa fortune politique, ou du moins l'espérance qu'il en a, d'une part sur le salon de Mme de Duras, et de l'autre sur les bureaux du *Journal des Débats*. Ce sont deux centres constitutionnels et relativement libéraux.

Toute particulière est la situation de Mme de Duras :

C'était, dit de Broglie (1), une personne d'un esprit distingué et d'un noble caractère, mais dont l'existence a été malheureuse parce que sa position était fausse, même à ses propres yeux. Fille d'un constitutionnel, M. de Kersaint, gentilhomme breton, républicain sincère, mais ardent et déclamateur, comme l'étaient tous les républicains de cette époque, née d'un père à qui l'on ne pouvait reprocher aucun acte criminel, mais dont on pouvait citer de regrettables paroles, elle devait son tabouret à la cour à son mariage, et son mariage au hasard de l'émigration; c'était une grande gêne pour elle dans le coup de feu de la Restauration; aussi son attitude dans le grand monde était-elle un compromis perpétuel entre l'orgueil du rang et la piété filiale...

Il paraît que pendant l'émigration M. de Duras, gentilhomme de la chambre, l'avait voulu emmener avec lui à Mittau, où il partait pour faire son service auprès du roi. Il n'était qu'à Hambourg quand le roi lui fit dire que sa femme ne devait point s'attendre à être admise, sur quoi le duc, justement mortifié, jugea convenable de rester à Londres auprès de sa femme.

Mme de Duras, dit Mme de Boigne (2) qui raconte le fait, se sentit fort ulcérée. J'ai toujours pensé qu'elle avait puisé dans cette insulte l'indépendance de sentiments qui a honoré son caractère dans la suite.

L'explication manque un peu d'élévation. En tout cas, cette indépendance, fort réelle et honorable en effet, jointe à son goût pour les gens de valeur, surtout s'ils étaient écrivains, fit d'elle, sous l'Empire, la plus fidèle et la plus enthousiaste des

(1) *Souvenirs*, I, 277.
(2) I, 307.

admiratrices de Chateaubriand, et cela dès le temps de l'article du *Mercure*.

A Compiègne, le Roi et Madame, à qui la Restauration imposait des ménagements, s'étaient montrés pour elle moins dédaigneux qu'à Mittau (1), et quelques bonnes paroles avaient transporté sa foi royaliste, encore avivée de l'importance prise à la cour par son mari dès l'arrivée du Roi.

Mais, indépendamment du sentiment filial, Mme de Duras était trop intelligente pour tomber dans l'aveuglement des purs de l'absolutisme; elle restait convaincue que l'observation loyale de la Constitution était nécessaire au maintien de la monarchie restaurée.

Chateaubriand partageait son sentiment. Il ne lui a pas donné dans les *Mémoires* la place à laquelle elle eût eu droit; elle avait, quand il en arrêta le texte, le tort d'être morte depuis longtemps, et elle avait eu de son vivant celui de manquer de charmes extérieurs. C'est pourquoi il l'appelait toujours « chère sœur », qualification qui avait, avec l'avantage d'être affectueuse, celui de s'opposer en même temps à toute déviation non désirée. Du moins a-t-il plusieurs fois salué son souvenir, et toujours avec respect. Dans le plus important des passages qu'il lui a consacrés, il a reconnu en termes honorables une partie de sa dette :

Une forte et vive amitié remplissait alors mon cœur : la duchesse de Duras avait de l'imagination et un peu même dans le visage de l'expression de Mme de Staël... Des rapports de famille, de province, d'opinions littéraires et politiques, m'ouvrirent la porte de sa société. La chaleur de l'âme, la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité des sentiments, en faisaient une femme supérieure. Au commencement de la Restauration, elle me prit sous sa protection... (2).

Effectivement, la duchesse de Duras rêvait de faire de son « frère » ce que son amie Mme de Staël, qu'elle venait de retrouver, libérale et orageusement passionnée comme elle, avait fait, sous le Directoire, de Talleyrand décavé. En le portant au ministère, elle avait d'un coup fait la fortune de ce maître d'intrigues; et Mme de Duras ne doutait pas que Cha-

(1) Le roi avait fait, en arrivant, du prince de Talmont, récent époux de sa fille Claire, un colonel de vingt-sept ans.

(2) *O.-T.*, III, 458.

teaubriand, une fois sorti des positions subalternes, ne fournit, par ses talents, avec infiniment moins d'entregent, mais plus de vues, une carrière d'homme d'État non pas semblable, mais équivalente. Pour le moment, les ministères étaient occupés, mais ce n'était pas, même alors, des fonctions à vie, et, d'ailleurs, il y avait d'autres emplois presque aussi relevés et que Chateaubriand n'eût sans doute point refusés.

Seulement, son libéralisme, qui contribuait à le rendre cher à la fille du Girondin, n'était pas une bonne recommandation pour ceux qui entouraient les princes.

Du côté du *Journal des Débats,* il trouvait même accueil fraternel, même conformité de vues, et même appui, mais non pas aussi désintéressé.

A la chute de l'Empire, les Bertin n'avaient pas tardé d'un seul jour à ressaisir leur feuille, baptisée depuis qu'ils en étaient dépossédés *Journal de l'Empire,* encore nommée telle au 31 mars, et rebaptisée dès le 1er avril *Journal des Débats* comme par le passé. Mais ils n'avaient pu ressaisir les abonnés perdus par le resserrement des frontières, et c'en était fait pour toujours de la clientèle d'un empire de cent trente départements. En outre, les lecteurs n'ayant pas tous suivi la volte-face du journal, et Geoffroy, « prince de la critique » et colonne du feuilleton, s'étant juste avisé de mourir en ce temps-là, il y avait crise à la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois (1). De sorte que les Bertin, sentant le besoin de ramener le public, furent tout aises de retrouver Chateaubriand, l'ancien ami, dont la renommée littéraire était hors de pair, d'accueillir, pour commencer, de larges tranches de *Buonaparte et les Bourbons,* et en un mot d'associer à sa fortune la leur, celle de leur journal et celle de leur caisse.

Or, le royalisme des *Débats* s'accommodait d'une constitution. Après l'ardeur des premières effusions, on y sentait le besoin de ne pas s'engager trop loin dans la réaction pour ne pas éloigner les abonnés qui restaient, anciens lecteurs, il ne faut pas l'oublier, du *Journal de l'Empire,* gens d'un royalisme récent, incertain, en tout cas tempéré.

(1) Cet embarras excite les railleries du *Nain Jaune* qui parle de 12 000 abonnés perdus sur 22 000.

Parmi les questions brûlantes du moment, il y en avait une qu'on avait particulièrement à cœur au *Journal des Débats*. C'était celle de la liberté de la presse; car, comment faire vivre un grand journal, qui n'avait plus chance d'être quasi officiel, comme sous l'Empire, avec un régime de coercition et de censure? Aussi, à peine le projet du gouvernement déposé à la Chambre des députés par l'abbé de Montesquiou (5 juillet), les *Débats* vont-ils mener une vive campagne pour obtenir la liberté des journaux, qu'on ne doit pas, disent-ils, confondre avec les pamphlets, dont l'auteur peut rester ignoré, tandis que les propriétaires et les rédacteurs d'un journal sont toujours responsables (27 juillet). Et dans les numéros suivants (30, 31 juillet; 1er, 6 août), les *Débats* reviennent avec insistance sur la question, attaquant les adversaires de la liberté, exposant et appuyant les arguments des partisans de la liberté, tels que Benjamin Constant.

Là-dessus encore il y avait alliance naturelle avec Chateaubriand; car, lui, comment eût-il approuvé qu'on émoussât ou brisât l'instrument dont il entendait se servir pour faire entendre au public sa voix, selon le besoin, caressante ou grondeuse? « Point de gouvernement représentatif sans la liberté de la presse », dira-t-il dans *la Monarchie selon la Charte* (1); et, en parlant de la loi de 1814, il dira dédaigneusement : « On ne donna que des motifs puérils pour engager les Chambres à supprimer la liberté de la presse (2). »

Aussi la collaboration s'établit-elle, et, probablement, presque tous les articles étant anonymes ou signés d'une simple initiale, plus suivie qu'on ne le croit généralement; car assez nombreux sont, dans cette unique année de la première restauration, les articles longs ou courts où l'on croit reconnaître la main de Chateaubriand.

Cependant malgré ces appuis, ou peut-être à cause d'eux, la fortune de Chateaubriand ne se dessinait guère. Une grande amertume l'envahissait. Malgré son *Compiègne,* il avait eu la déception de ne pas se trouver sur la liste des pairs qu'on avait publiée le 4 juin, et où figurait Fontanes, malgré ses longs et

(1) I, XVII.
(2) *Ibid.*, II, III.

compromettants services sous l'usurpateur; mais c'était la récompense de son zèle absolutiste. Mme de Chateaubriand, selon l'ordinaire, supportait ce déboire encore plus mal que son mari :

Voyant que toutes les places se donnaient, écrit-elle, mon mari crut devoir demander s'il ne serait pas appelé à servir des maîtres auxquels il avait sacrifié fortune, honneur et repos. M. de Blacas refusa tout ce qu'on lui demanda pour lui et répondit à une personne (Mme de Duras) qui lui disait : « Mais enfin il faudra donc que M. de Chateaubriand émigre quand les émigrés reviennent, car il n'a pas le moyen de vivre noblement en France. — Qu'il parte », dit cet audacieux valet... (1).

Et de nouveau l'exiguïté de son état se faisait cruellement sentir à M. de Chateaubriand. Aussi en était-il, comme au temps du *Génie du christianisme*, à se plaindre des contrefaçons de ses ouvrages :

La Révolution m'a tout enlevé; j'ai tout refusé de Bonaparte, et je n'ai pour vivre que le produit de mes ouvrages... (2).

écrit-il le 5 mai, à propos d'une contrefaçon faite à Dijon de *Buonaparte et les Bourbons*.

Si Chateaubriand eût pris rang parmi les pamphlétaires absolutistes et combattu le moins du monde, en avril ou en mai, les idées libérales, attaqué la constitution du Sénat ou le Sénat lui-même, demandé le retour pur et simple au passé en l'embellissant des couleurs qu'il savait prêter aux choses anciennes, nul doute qu'il n'eût eu infiniment plus de profit à retirer des œuvres de sa plume.

D'ailleurs rien n'autorise à penser qu'il ne s'en est pas rendu compte, et que ce ne soit pas de propos délibéré qu'il a agi comme il l'a fait.

Cependant, se sentant tenu à l'écart, il parlait de s'en aller en Suisse. Mme de Duras, que ce projet bouleversait, voyant qu'il n'y avait rien à tirer du roi ni de son favori, se tourna d'un autre côté. Elle s'en fut tout droit chez Talleyrand, présentement ministre des Affaires étrangères du roi de France.

Il nommait à peu de places, et Viel-Castel fait remarquer avec raison que l'opinion n'attachait pas alors autant d'importance

(1) *Cahier rouge*, p. 113.
(2) Charavay, *Inventaire des autographes Fillon*, n° 1172.

qu'aujourd'hui au choix des agents diplomatiques (1). Talleyrand s'étonna, paraît-il, que Chateaubriand n'eût pas encore été pourvu.

En fait d'ambassades, il en restait deux : Constantinople et Stockholm. Chateaubriand préféra la Suède, se souciant peu, nous dit sa femme, d'aller chez les Turcs, après ce qu'il avait raconté, dans l'*Itinéraire*, de leur despotisme (2).

Le roi donna son approbation, d'après Mme de Chateaubriand, « avec un vrai plaisir (3) ». C'est bien possible. Non qu'il tînt tant à être agréable à Chateaubriand, mais il n'était pas fâché d'être désagréable à l'illégitime Bernadotte. En lui envoyant le « hérault de la légitimité », il lui jouait un bon tour.

Le 8 juillet, Chateaubriand fut donc nommé, et invité à se présenter au ministère pour y prendre connaissance de la correspondance de Suède.

Mais lui n'avait qu'un désir, qui était de ne pas s'en aller en cet exil, et d'autre part le roi voulait attendre l'effet de cette nomination sur la cour de Suède. Aussi, quand Chateaubriand l'alla remercier, le roi lui dit-il avec sa cautèle ordinaire :

— C'est une bague au doigt que je vous donne ; mais ne partez que quand je vous le dirai : j'ai besoin à Paris de mes bons serviteurs (4).

On se hâta de nommer un secrétaire de légation, M. de Rumigny (9 juillet) ; on l'invita à précéder son chef à Stockholm et on le pressa de prendre les devants en grande diligence (5).

Une bague au doigt ! Chateaubriand ne demandait qu'à l'entendre ainsi. Mais le roi avait peu de goût pour lui :

Donnez-vous de garde d'admettre un poète dans vos affaires : il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien (6).

C'est Chateaubriand lui-même qui rapporte ce propos de Louis XVIII si peu avantageux pour lui. Il faut donc le croire. Par conséquent, le roi, lui aussi, ne voyait en Chateaubriand qu'un poète, et d'ailleurs d'une espèce qui ne lui revenait pas.

Si cette antipathie était personnelle, et visait l'homme, on

(1) *Histoire de la Restauration*, I, 476.
(2) *Cahier rouge*, p. 114.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, 115.
(5) Affaires étrangères : Correspondance de Suède, 1814.
(6) *O.-T.*, III, 458.

peut la comprendre; à chacun ses goûts. On la comprendrait moins si elle visait la catégorie. Passe pour Buonaparte, étranger aux lettres, d'éloigner l'homme de plume de sa personne, de ses affaires, de sa puissance. Mais comment expliquer cette aversion pour les hommes de lettres d'un monarque humaniste? Question d'école sans doute. Le vieux roi, classique et sceptique, amateur d'Horace, voltairien, pironien, paillard autant qu'il le pouvait, c'est-à-dire en propos, homme à citations, bons mots et anecdotes, faisait bien son affaire d'un Beugnot, courtisan souple (1), expert fabricateur de mots dont il pouvait fournir au besoin les princes à court d'esprit; ce Beugnot lui renvoyait ses auteurs et terminait ses citations. Mais Chateaubriand, biblique, oriental, exotique, qui ne faisait pas de mots, mais des phrases harmonieuses, sans esprit, qui ne transportait que l'imagination et le sentiment, qui, sous le roi légitime comme sous l'usurpateur, apportait aux Tuileries parmi les courtisans une mine à la fois dédaigneuse et contrainte, hautaine et gênée, Chateaubriand n'était pas l'homme de Louis XVIII. D'ailleurs comment le roi eût-il goûté ce style dont la réputation datait d'un temps qui, selon lui, n'avait pas plus existé dans l'histoire littéraire que dans l'histoire politique?

Que le roi ne fût point romantique, cela le regardait; mais il avait bien tort, par ce temps de libelles et de pamphlets, en ce débordement d'écrits de tout genre, de faire si peu de cas de ce qu'il appelait « un poète ». Ici encore, passe pour Napoléon, dont la forte main étouffait l'opinion; mais Louis XVIII, qui voulait gouverner par elle, ou du moins avec elle, et qui, s'il ne le voulait, y était bien obligé, eût dû se montrer moins dédaigneux. C'était du reste une chose assez nouvelle, après le silence de l'Empire, que cette puissance de l'opinion, et que cette influence sur l'opinion des « poètes » du genre de Chateaubriand. Mais Louis XVIII, trop vieux, n'était, ni en cela, ni en autre chose, l'homme des nouveautés.

Pourtant il fallut bientôt ouvrir les yeux sur des évidences, et alors on eut à se féliciter que Chateaubriand ne se fût pas trop pressé d'aller à Stockholm.

(1) « Il avait un peu l'épine dorsale brisée. » (De Broglie, I, 259.)

CHAPITRE II

LES RÉFLEXIONS POLITIQUES

Situation de la monarchie restaurée. — L'article du 4 octobre. — Les *Réflexions politiques*. — Chateaubriand et Bernadotte. — L'article de Bertin du 8 janvier 1815. — Chateaubriand presque ministre. — Retour de l'Empereur et rôle de Chateaubriand en mars 1815. — Les articles du *Journal des Débats*. — Le départ.

A l'enthousiasme des premiers temps, et au calme des suivants, avait succédé un mécontentement qui devenait chaque jour plus universel. Les imprudences de langage et de conduite du comte d'Artois, maladroit et dangereux au pavillon de Marsan, pire quand il voyageait dans les provinces sous prétexte d'en bonifier l'esprit, surexcitaient l'espérance des réacteurs. On entendait dire couramment que la Charte n'était qu'un expédient provisoire qu'on tolérait en ce moment parce qu'on ne pouvait pas faire autrement, mais que cela n'aurait qu'un temps, et qu'on jetterait bientôt hors de leurs biens mal acquis les possesseurs de biens nationaux. Tandis que les populations bien pensantes prétendaient faire, par loyalisme, l'économie des impôts de l'Empire et spécialement des droits réunis, dont le comte d'Artois avait d'ailleurs promis la suppression, les chouans s'armaient dans l'Ouest et le clergé, un peu partout, prêchait contre le Concordat. Quant aux pauvres hobereaux des provinces, ne pouvant escompter les faveurs de la cour, et tirant le diable par la queue, après comme avant le retour des Bourbons, ils accouraient à Paris réclamer le rétablissement des droits féodaux, seul moyen, pensaient-ils, de les restaurer, eux aussi, dans leur fortune et dans leur prestige.

De l'autre côté, il y avait à mettre en compte de non moins graves sujets de mécontentement et d'inquiétude : l'humiliation

du traité de Paris du 30 mai, l'armée diminuée, réduite à la portion congrue, l'exaspération des officiers, la Légion d'honneur galvaudée, les commémorations trop fréquentes et trop solennelles en l'honneur des victimes de la Révolution, les manifestations cléricales ou piétistes du gouvernement, comme l'ordonnance de Beugnot sur la célébration obligatoire du dimanche (7 juin); plus que tout, l'insécurité où se sentaient les acquéreurs de biens nationaux.

Il est impossible, et d'ailleurs il serait inutile ici, de faire, après tant d'historiens et d'auteurs de Mémoires, un tableau même sommaire du trouble et de l'énervement de la nation en ce temps-là. Qu'il suffise de dire que les deux grands partis de la Révolution et de la contre-révolution semblaient à la veille de se jeter l'un sur l'autre.

Les débats de la Chambre passionnaient, surtout quand, en août, commença la discussion de la loi sur la presse, et plus tard, en septembre, au moment du dépôt du projet de loi sur la restitution aux émigrés des biens nationaux non encore vendus. — Pourtant les séances manquaient d'intérêt; les députés, habitués au mutisme du Corps législatif, n'avaient pas encore bien recouvré l'usage de la parole : ils se bornaient à lire à la tribune des opinions qui se succédaient sans se répondre.

Mais ce qui surexcitait l'opinion, bien plus que les délibérations de la Chambre, c'était les libelles, les brochures, et les journaux, où s'exprimaient, sans ménagement et souvent sous l'anonyme, les opinions les plus extrêmes, le principal du débat étant toujours autour de la Charte, que les uns voulaient restreindre ou abolir, les autres étendre ou au moins maintenir inattaquable.

Pour cette multitude d'opuscules, on se référera aux catalogues spéciaux ou aux collections particulières (1) ; mais il y en a un qui va nous arrêter, et parce qu'il est de beaucoup, avec la réponse qui lui fut faite, le plus important de tous, et parce que cette réponse est de Chateaubriand.

(1) Voir notamment GERMOND DE LAVIGNE, *les Pamphlets de la fin de l'Empire, des Cent-Jours et de la Restauration*, Dentu, 1879.

Il s'agit du *Mémoire au Roi* de Carnot, dont voici, parait-il, l'origine. Carnot avait écrit un ouvrage anonyme intitulé : *Des caractères d'une juste liberté et d'un pouvoir légitime*, qui fut saisi, pendant l'impression, par la police (juillet). Carnot alors s'en déclara l'auteur. Le directeur de la police, qui était Beugnot, lui demanda de renoncer à sa publication; Carnot persistant à vouloir que sa pensée parvînt jusqu'au roi, il lui offrit de communiquer sa brochure au roi seul. Carnot consentit, et fit à sa brochure, qui cessait alors d'être un pamphlet politique, les suppressions et les retouches que nécessitaient les convenances. C'est alors aussi que l'écrit fut intitulé *Mémoire au Roi*. Comme tel, il fut communiqué à Louis XVIII, et nous ne savons guère ce qu'en pensa le roi (1).

Mais, la chose s'étant ébruitée, les feuilles royalistes commencèrent à diriger contre l'auteur de violentes attaques. En outre, vers la fin de septembre, Carnot apprit que sa brochure s'imprimait clandestinement, soit par le fait de quelque indiscrétion administrative, soit dans le dessein plus machiavélique, attribué aux amis politiques de Beugnot, de voir signaler avec éclat, mais sans responsabilité, les fautes d'une politique jugée dangereuse.

Carnot s'empressa de désavouer la publication ainsi entreprise et une instruction fut entamée, sur sa demande, sans qu'on pût découvrir le véritable éditeur. Pendant ce temps, le *Mémoire* se répandait avec un immense retentissement.

Telle est du moins la version qu'on trouve dans les *Mémoires sur Carnot* publiés par Tissot (1824) (2), et dans les *Mémoires sur Carnot* publiés par son fils (1893) (3). Elle n'est pas incontestée.

Il (Carnot) a soutenu, dit Pasquier (4), que son *Mémoire* avait été originairement rédigé pour le roi seul, adressé à lui seul, et n'avait été

(1) Cf. l'*Exposé de la conduite politique de M. le lieutenant-général Carnot depuis le 1er juillet 1814*. Paris, 1815. Carnot écrit à Beugnot le 25 juillet que le but qu'il s'est proposé a été « d'instruire Sa Majesté de l'inquiétude générale qui règne dans les esprits et de lui en faire connaître la véritable cause ».

(2) P. 161.

(3) II, 372.

(4) III, 166.

publié que par une infidélité partie du cabinet de ce prince. Si le fait est vrai, il est au moins tellement invraisemblable qu'il faudrait pour y faire croire des preuves irrécusables, jamais produites.

Quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas douteux, c'est le bruit fait par une telle publication, signée d'un nom généralement respecté, agressive, éloquente, forte, souvent habile, pleinement de nature à faire aux Bourbons autant de mal qu'en pouvait faire un écrit politique en un temps où le public n'était pas blasé, c'est-à-dire infiniment.

Si le but de Carnot était, comme il le dit, de contribuer à la formation d'un *esprit national,* et de réaliser l'union des Français sous le drapeau des Bourbons, il faut avouer qu'il s'y prenait mal et que son prêche manquait d'onction. Mais s'il avait voulu, au contraire, dresser une forte machine contre la monarchie restaurée, en ce cas, il s'y prenait bien; car son pamphlet mettait en jeu, avec une roide logique qui sentait son géomètre, mais devait agir sur les foules simplistes, des sentiments bien puissants, alors surexcités : en premier lieu, l'amour de la patrie, l'amour de la gloire, l'honneur national, exaspérés par l'humiliation de la défaite acceptée et sanctionnée, plus cuisante tous les jours, à mesure que les forces revenaient au pays; en plus l'intérêt personnel et matériel qu'inquiétaient les menaces adressées aux acquéreurs de biens nationaux et à tous ceux qui avaient servi l'Empire ou trempé dans la Révolution; enfin l'amour de la liberté, car déjà les Bourbons faisaient si bien qu'on oubliait la tyrannie de l'Empire pour ne plus penser qu'à celle de l'ancien régime.

Dans cette forte position, Carnot ne craignait pas de prendre la plus audacieuse offensive : Régicides! criait-il, mais les véritables ne sont pas ceux qui ont voté la mort du roi; ce sont ceux qui ont pris les armes contre la mère patrie et refusé lâchement leur aide au roi, qu'ils affectent maintenant de plaindre, alors qu'ils l'ont trahi et perdu par leurs conseils, après l'avoir compromis par les ruineuses faveurs qu'ils lui arrachaient!

Et d'ailleurs pourquoi tant d'affaires? Est-ce que les auteurs de l'antiquité, étudiés dans nos écoles, et les livres saints eux-mêmes, ne sanctifient pas le régicide toutes les fois qu'il s'agit

d'un tyran? N'est-ce pas une doctrine que les jésuites connaissent bien (1)?

La Révolution? Vous en faites un tableau hideux! Mais par là, vous vous condamnez vous-mêmes, puisque vous en êtes doublement responsables, par vos abus d'abord, par votre trahison ensuite!

Si vous pouviez arrêter le torrent, pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Et si vous ne le pouviez pas, pourquoi reprochez-vous aux autres de ne pas l'avoir arrêté?

Le retour des Bourbons a produit en France un enthousiasme universel. Cela n'a pas duré, parce que ceux qui revenaient n'ont pas vu combien la France avait changé en leur absence, combien l'amour de la gloire, le patriotisme, étaient blessés par les premiers actes du nouveau gouvernement. Un trait de plume a fait perdre à la France la Belgique, qu'on ne lui eût pas arrachée en dix ans de guerre! Et le trait portait, venant du défenseur d'Anvers.

On exclut des emplois et dignités ceux qui aiment la liberté! On ne ménage le militaire qu'autant qu'on en a peur! Or, un bon père n'établit pas entre ses enfants de distinctions odieuses, indices d'une rétrogradation prochaine des institutions jusqu'aux pires tares de l'ancien régime, jusqu'au servage et jusqu'à la Sainte Inquisition.

Carnot ne frappait pas un coup moins rude quand il mettait en lumière l'étrange inégalité des deux partis : d'un côté, toute la force : le nombre, l'armée, la puissance des sentiments susdits; — de l'autre, un parti « presque imperceptible », avec des prétentions surannées, des idées vieillottes, des préjugés désuets. Or, s'écriait cet homme terrible, le droit de succession, les questions de généalogie n'en imposent guère aux peuples belliqueux. Ce qui rend la nation victorieuse et prospère est toujours légitime, et la France aurait sanctionné l'usurpation de Napoléon, et même confirmé son surnom de Grand, s'il ne s'était perdu lui-même par ses fautes. « En dernier résultat, c'est

(1) Il paraît, d'après les *Mémoires sur Carnot*, par son fils (II, 374), que le Roi, qui avait trouvé le reste « d'un honnête homme et d'un bon citoyen », fut ici un peu choqué.

la force qui décide de tout », et « il n'y a pas de droit sans la force ».
Il disait aussi :

Tant que Napoléon fut heureux, l'Europe s'inclina devant lui; les princes tinrent à honneur de s'allier à sa famille; dès qu'il fut tombé, on ne vit plus en lui qu'un misérable aventurier lâche et sans talents. Pélopidas, Timoléon, André Doria furent proclamés les libérateurs de leur patrie; ils n'eussent été que des factieux comme les Gracques, s'ils eussent échoué dans leurs entreprises.

Arguments d'un poids formidable, quand on songe à quelle réalité ils correspondaient.

Je ne passe pas un jour, écrit Sismondi vers ce temps, sans trouver quelque royaliste qui me dise que la constitution n'est qu'une œuvre postiche pour endormir le peuple, mais que le Roi est bien décidé à la supprimer; et les journaux qui tiennent le même langage, la *Quotidienne* et le *Journal royal,* sont justement ceux que le ministère paie et auxquels le Roi fournit des articles. Quand on voit quel est l'esprit public dans la nation et l'armée, et où est la force réelle, ce degré d'imprudence se confond presque avec la folie (1).

Certes, tout cela n'était pas fort nouveau, et par exemple, on avait déjà dit avant Carnot que les émigrés étaient revenus « à la suite des bagages de l'ennemi »; mais c'étaient des anonymes, ou d'obscurs publicistes, ou des hommes décriés, comme Montgaillard ou Méhée de Latouche (2). On n'avait encore rien écrit qui eût cette force et cette autorité, rien qui signalât plus clairement l'imminence et la gravité du danger à quiconque n'était pas triplement aveugle.

Il faut ajouter que la personne du roi commençait à n'être guère épargnée. C'est vers ce temps qu'on réimprime certaines pièces insérées autrefois par le Directoire au *Moniteur* du 20 et du 30 germinal an VI (9 et 19 avril 1798). Ces pièces, tirées des papiers du conventionnel Durand Maillane (il venait de mourir) (3), tendaient à représenter Louis XVIII comme un

(1) *Revue historique*, mars-avril 1877, cité dans les *Mémoires sur Carnot*, par son fils, II, 369.

(2) La brochure de Méhée de Latouche est intitulée : *Dénonciation au Roi des actes et procédés par lesquels les ministres de Sa Majesté ont violé la Constitution, dénaturé l'esprit et la lettre des nouvelles ordonnances, et détruit l'excellent esprit public qui avait accueilli le retour des Bourbons.* Le titre est long, mais il a l'avantage de renseigner sur le contenu.

(3) 15 août 1814.

dangereux Tartuffe, fauteur principal de l'émigration, et, en même temps, d'intelligence, de Coblentz, avec les comités révolutionnaires, double jeu qui lui avait permis de perdre ceux qui gênaient sa politique, et en premier lieu son frère Louis XVI. Ces accusations trouvaient une actualité particulière dans le rapprochement avec les pages virulentes où Carnot rendait l'émigration responsable de la mort du roi.

Tout cela n'était pas pour plaire à Louis XVIII, que les feuilles royalistes défendaient de leur mieux, tandis qu'on recherchait et poursuivait les imprimeurs du *Mémoire* de Carnot. Mais le mal était fait; et partout maintenant on croyait retrouver l'esprit du fameux *Mémoire,* notamment dans le rapport du député Bedoch sur le projet de loi que le ministre Ferrand avait présenté en termes si mémorablement malencontreux.

Le roi commençait à s'apercevoir que les émigrés lui faisaient du tort. Il n'y avait pas aussi longtemps qu'on pourrait le croire qu'il s'était assagi. A Vérone, à Mittau, à Hartwell même, il voyait encore dans le rétablissement de l'ancien absolutisme, assaisonné de vengeances appropriées, la fin dernière et nécessaire de toute restauration (1). Ce n'était guère qu'à Saint-Ouen, en mai dernier, qu'il avait compris qu'il faudrait, pour la réalisation de ce beau rêve, compter avec les circonstances, et que celles-ci étaient peu favorables. Mais, maintenant qu'il y voyait plus clair, sa prudence de vieil homme égoïste s'inquiétait, et la perspective d'un nouveau Varennes lui était peu réjouissante.

Il s'aperçut donc que les ultras, bruyants, mais peu nombreux, maladroits, sans force réelle, étaient un mauvais soutien pour le trône. Il songea à se tourner plus positivement vers les modérés, jusque-là tolérés ou subis plutôt qu'acceptés, et à faire à son tour, avec eux et par eux, appel à l'opinion moyenne et constitutionnelle, afin de rallier la masse de la nation et de gouverner, au moins pour le moment, selon la Charte puisque les temps paraissaient décidément mal choisis pour l'absolutisme.

Dans cette ligne, il devait nécessairement rencontrer le *Jour-*

(1) Cf. E. Daudet, *Coblentz*, p. 277.

nal des Débats. Il y avait là des gens : Bertin, Féletz, Dussault, Nodier, Aimé Martin, Chateaubriand, d'importance inégale, mais qui, tout en portant à la Révolution beaucoup de haine, n'en passaient pas moins pour libéraux et disposés à des transactions intelligentes. Or Chateaubriand, alors fort près des vrais libéraux, comme Mme de Staël et Benjamin Constant (1), venait justement de publier, le 4 octobre, un article sur « l'État de la France » à cette date, qu'on peut considérer, si l'on veut bien se reporter aux agitations du temps, comme d'une inspiration vraiment heureuse.

Au moment où de tous côtés tant de critiques et tant d'attaques représentaient la situation comme détestable, le gouvernement du roi comme anarchique, incapable et précaire, Chateaubriand avait entrepris de montrer au public, dans les *Débats*, que les choses, sans aller bien, allaient aussi bien qu'elles pouvaient aller, et en tout cas infiniment mieux en octobre qu'en mars, ce qu'il devenait opportun de rappeler en bons termes, car on commençait à l'oublier.

Inutile de dire que, dans cet article du 4 octobre, Napoléon est encore fort maltraité et même insulté, mais déjà on voit moins en lui le monstre que l'*insensé*. C'est un progrès. On insiste sur la multitude et l'énormité des difficultés à vaincre, et on a le bon goût de reconnaître qu'on ne les a pas toutes vaincues. Sans nier le mécontentement actuel, on le représente comme un effet naturel et inévitable, un remous du grand naufrage. On glisse, sans appuyer, sur les endroits dangereux, comme la garantie des propriétés, effleurée en une ou deux lignes. On appuie davantage sur les parties solides du terrain, comme le contraste entre la douceur (bien entendu, on ne dit pas : la faiblesse) du présent gouvernement et la dureté du précédent. On montre les libelles les plus audacieux circulant en liberté dans le royaume, et le régime subsistant néanmoins, quand l'Empire eût craint d'en être ébranlé ; on fait voir Marie-Louise installée tranquillement aux eaux d'Aix et Joseph Bonaparte dans le pays de Vaud, quand, sous l'Empire, les Bour-

(1) De Loménie mentionne sa présence à un dîner chez Mme de Staël, d'après un bulletin de police de Beugnot, en date du 26 septembre. (*Trois années de la vie de Chateaubriand*, p. 33.)

bons errants hors de France, ne pouvaient même approcher des frontières, etc...

Ce qui n'est pas mal venu, c'est de montrer aussi, comme fait Chateaubriand, que la force matérielle n'est pas tout, et que la force morale est quelque chose. C'était plus habile et cela valait mieux que les menaces ridicules des hobereaux surexcités.

Mais l'essentiel était le passage relatif à la Constitution, que Chateaubriand préconisait comme devant satisfaire, à titre de transaction, les plus libéraux comme les plus royalistes, affirmant qu'on ne pouvait actuellement faire plus, ni faire moins, et qu'il fallait, pour le reste, s'en remettre au temps. Aux révolutionnaires il montrait l'excès de leurs exigences, et aux réacteurs, l'impossibilité de leurs désirs.

Bref, si le tableau était complaisamment idéalisé, on ne pouvait guère mieux déguiser et parer la trop évidente faiblesse du régime.

Par ces mérites, l'article fit du bruit. Publié anonyme, il est signalé quelques jours après par les *Débats* (9 octobre), comme étant « du plus éloquent de nos écrivains »; et on le réimprime aussitôt séparément. L'effet a été si bon que Chateaubriand écrit, le 6, à Mme de Duras qui, par malheur, est à Dieppe avec son mari pour quelques jours :

Voyez ma destinée! Je crois que si vous et M. de Duras vous eussiez été ici, j'étais pair de France. J'ai fait un article qu'on a mis dans le *Journal des Débats* du 4 octobre, sans signature. Il a eu un tel succès, le roi en a été si content, que le chancelier et le ministre de la police m'ont fait remercier. Le premier m'a fait dire que le roi désirait me charger de quelque autre chose. Revenez donc travailler à me faire rester. Il est si clair à présent que je suis à peu près le seul écrivain du moment que le public écoute! Pourquoi donc se priver d'une arme qui est entre leurs mains! Le journal, où était l'article, se vendait le soir un petit écu. Tous les partis et toutes les opinions ont été contents. Là-dessus il n'y a qu'une voix. Revenez donc (1)!

Et en attendant que cet avenir souriant se dessine davantage, il assiste, le 9, à un dîner offert par les Bretons de Paris au duc de Dalmatie, gouverneur de la Bretagne, pour lors le mieux

(1) Dans Bardoux, *Duras*, p. 166.

pensant des maréchaux, et il y porte avec effusion la santé de la duchesse d'Angoulême (1), puis celles associées de Duguesclin et de Soult (2)!

Le 18, il est, en manière d'encouragement, fait croix de Saint-Louis et « colonel de cavalerie (3) ».

C'est sans doute alors qu'il arbora l'épaulette sur son habit civil, et qu'il ceignit ce fameux sabre d'Orient, long et recourbé, qui traînait sur les parquets avec un fracas horrifique. Mais voilà encore une circonstance où il ne faut pas trop se hâter de lui attacher généreusement un ridicule individuel, spécial et permanent, sur la foi de Mme de Boigne ou de Pasquier qui l'ont aperçu une ou deux fois accoutré de la sorte (4). Il n'est pas sûr qu'il se soit montré ainsi bien souvent, tout colonel qu'il était. D'ailleurs, n'oublions pas non plus qu'il ne faisait, du moins quant à l'épaulette, que suivre l'exemple de son vieux roi, le moins militaire des monarques, et il suffit de feuilleter le *Nain Jaune* pour voir que la tenue de l'émigré noble comportait ces attributs guerriers. C'était la mode du jour. Possible que Chateaubriand l'ait suivie en quelques circonstances; mais ne confondons pas, s'il vous plaît, M. de Chateaubriand avec M. de la Jobardière (5).

En attendant, il fallait, pour mériter tout à fait de ne pas aller en Suède, gagner ses éperons par de nouvelles et plus décisives prouesses.

La mission à laquelle Chateaubriand fait allusion dans sa lettre à Mme de Duras, et dont le roi désirait le charger, aboutit à ses *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français*. C'est d'une part une réponse au *Mémoire* de Carnot, et de l'autre un développement de l'article du 4 octobre; d'où, pour le dire aussitôt, une double nature : un écrit de polémique, avec les moyens et les procédés

(1) *Journal des Débats*, 12 octobre.

(2) Barante, II, 93.

(3) *L'Amateur d'autographes*, août-septembre 1906, p. 259. Il était proposé pour cette double faveur depuis le 5 août; le brevet fut signé le 18 octobre.

(4) Pasquier, III, 327; — De Chastenay, II, 450; — De Boigne, I, 349. Selon celle-ci, il aurait pris cette tenue dès l'entrée des Alliés.

(5) M. de la Jobardière est dans les pamphlets bonapartistes ou dans le *Nain Jaune* le type du hobereau ou de l'émigré grotesque.

d'usage, visibles surtout dans la première partie; — et une entreprise de conciliation, intelligente et raisonnable (seconde moitié).

Le caractère officieux de l'ouvrage est indubitable. Le 30 novembre, Jaucourt écrit à Talleyrand, qui est à Vienne, que le roi lui a dit en avoir « corrigé les épreuves », et Chateaubriand lui-même avoua plus tard, dans sa *Guerre d'Espagne,* qu'il avait dû, au temps où il écrivait ses *Réflexions,* aller un peu « en classe » chez M. Royer-Collard.

Il raturait les phrases incongrues et nous renvoyait avec quelques férules, nous invitant à être plus sages à l'avenir. Nous nous retirions régentés et soumis (1).

Royer-Collard était de longue date, avec Becquey et Guizot, l'homme de confiance de l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, et c'était le comte d'Artois qui, sur cette recommandation, l'avait fait, le 23 avril, directeur de la librairie. Il était loin d'être le libéral relatif qu'il fut plus tard; de peu de goût pour les opinions constitutionnelles, d'un grand zèle royaliste (2), il se montrait fort opposé à la liberté de la presse, comme le prouve le projet de loi sur la presse qu'il rédigea pour le ministère de concert avec Guizot, secrétaire général à l'Intérieur, peu libéral, lui aussi, sans quoi on ne l'eût pas vu à cette place. Ajoutons qu'il était « fort tranchant » (PASQUIER).

Ce ne fut donc pas dans le sens du libéralisme qu'il « régenta » Chateaubriand, mais dans l'autre ; et c'est bien à Chateaubriand qu'il faut faire honneur de ce qu'il y a d'intelligent et de vraiment libéral pour le temps dans les *Réflexions politiques*.

Nous devons commencer par faire bon marché des premiers chapitres. Cela commence en parabole; et puisque, par un hasard, les deux champions de cette joute se trouvaient être un géomètre et un poète, si chez Carnot, en général, on sent trop le géomètre (3), chez Chateaubriand, ici, on sent trop le poète.

(1) *Guerre d'Espagne,* XLIV.
(2) PASQUIER, III, 10.
(3) On trouve dans les notes du *Lynx,* annexées au *Mémoire* de Carnot : « Pour me servir d'une figure qui tient à la géométrie, je dirai que la liberté

Ensuite l'auteur, parlant de l'oubli du passé, avance, sur le ton de la menace, que « le monde, comme le roi, n'ayant pas donné sa parole, il pourra rompre le silence », — et il prête ainsi le flanc à une rude réponse de Carnot qui, un peu plus tard, qualifiera la distinction de jésuitique.

Passons un ergotage sans intérêt sur la doctrine du régicide.

Plus loin, le rappel du sort des régicides anglais, moins coupables, dit Chateaubriand, que les régicides français, et qui avaient toutes les vertus, n'est pas fait non plus pour inspirer confiance à ceux-ci et à leurs partisans :

On les fuyait comme s'ils avaient eu la peste; on les tuait comme des bêtes fauves...

Et est-ce encore un bon moyen de ramener les révolutionnaires opposants que de mettre en parallèle la pauvreté et le désintéressement des auteurs de la révolution d'Angleterre avec les dignités, les charges, les châteaux des révolutionnaires français? On leur laissait, sans les leur contester, ces avantages. Dès lors était-il d'une bonne politique de les leur reprocher sans cesse?

Fallait-il aussi, sous prétexte d'atténuer le plus grand nombre des griefs en parlant d' « erreurs collectives », établir une trop savante graduation des responsabilités et diviser ainsi en catégories les hommes de la Révolution, alors que Carnot leur représentait justement que le danger était d'être divisés, et ensuite atteints successivement au fur et à mesure des progrès de la réaction?

C'est en vain que parmi les régicides eux-mêmes, auteurs du « véritable crime de la Révolution », il distingue ceux qui peuvent invoquer des excuses, ou ceux qui ont expié leurs erreurs, soit par leur résistance au tyran sous l'Empire, soit par leur zèle royaliste sous la Restauration, et qu'il leur reconnaît des talents, du caractère, de l'expérience.

sociale ne peut exister *qu'autant qu'elle est inscrite dans le cercle du respect pour la liberté individuelle. Elle a pour latitude tout l'espace que les rayons de ce cercle peuvent embrasser. La circonférence est son rempart,* hors duquel elle perd son existence... »

Cité à titre de curiosité. Il n'est pas absolument certain, malgré les apparences, que la note soit de Carnot.

Il sait bien qu'il leur promet un pardon illusoire, qu'il eût été loin de pouvoir leur assurer, si les passions qu'on attisait par ailleurs, et lui-même ici parfois, s'étaient déchaînées sans frein :

Nous les rencontrons, disait-il, nous leur parlons, nous allons chez eux, nous nous asseyons à leur table, nous leur pressons la main sans frémir.

Alors, pourquoi les dénoncer en ayant l'air de les défendre (1) ?

Et pourquoi cette allusion transparente et inattendue au vieil ennemi Fouché ? Fouché, dont l'a peut-être un peu rapproché Mme de Custine qu'il voit encore de temps en temps, s'est, dès les premiers jours de la Restauration, retiré dans sa terre de Ferrières, d'où il intrigue en attendant les événements. Chateaubriand écrit à son sujet :

Un d'entre eux a fait lui-même le courageux aveu de sa faute en s'exilant du milieu de ses collègues. Se juger ainsi, c'est ôter à jamais aux autres le droit de juger ; c'est sortir de la classe des coupables pour entrer dans celle des infortunés.

Pourquoi ce traitement de faveur et cette exception singulière, sinon parce qu'il sait que Fouché, qui a failli redevenir ministre de la Police en septembre, n'a été écarté que par les trop vives répugnances de la duchesse d'Angoulême et que nombre de royalistes de marque, particulièrement dans l'entourage du comte d'Artois, commencent à le trouver indispensable au gouvernement bourbonien (2) ?

Sur les émigrés, qu'il défend, il est plus heureux. Le point était délicat. On ne pouvait plus glisser, comme dans l'article du 4 octobre ; sous peine de paraître se dérober, il fallait appuyer, tâcher de réparer les sottises de Ferrand et de tant d'autres.

Il n'est pas malhabile quand il montre les émigrés forcés de partir pour sauvegarder, soit leur vie, soit leur honneur, soit les deux ensemble. L'honneur est un sentiment bien variable selon les temps et les milieux : nous respectons le vôtre, com-

(1) C'est un peu ce que lui répondra Carnot. La phrase a d'ailleurs disparu dans les éditions ultérieures. — Cf. Pasquier, III, 55.
(2) Pasquier, III, 55. — Cf. Madelin, *Fouché*.

prenez et respectez le nôtre, semble dire Chateaubriand. D'ailleurs la plupart des émigrés ont servi glorieusement dans les armées de Buonaparte ; leur cause se confond donc avec la cause de l'armée. Et suit, comme s'il avait à cœur d'effacer une des mauvaises impressions de *Buonaparte et les Bourbons,* un éloge enthousiaste de l'armée :

Sous l'uniforme français, il ne peut y avoir que des sentiments généreux...

C'est un thème qui reviendra plusieurs fois dans l'ouvrage.

Il rappelle aussi les souffrances des émigrés et leurs malheurs, avec un accent qui porte ; il connaît son sujet. Carnot lui répondra qu'on n'en a pas à ceux qui sont partis pour défendre leur vie, mais à ceux qui ont quitté la patrie par dessein raisonné et systématique, dans l'espoir d'y rentrer en armes, et pour y exercer des représailles qui n'eussent pas été douces. Ceux-là, il est vrai que Chateaubriand n'en parle pas, et il a raison ; cela valait mieux.

Tout alla bien d'abord au retour des Bourbons, disait Carnot, et maintenant tout va mal. Non, dit Chateaubriand ; tout alla fort mal d'abord, et maintenant les choses vont moins mal. Elles iront de mieux en mieux à mesure qu'on pourra réparer les erreurs criminelles de Buonaparte. Était-ce bien cela ? En tout cas, si cela n'était, il fallait du moins le dire et le persuader. Inspirer, ramener la confiance, c'était son rôle. Il est écrivain politique ; ne lui demandons pas le jugement impartial de l'historien.

Louis XVIII ne sépare point, affirmait Chateaubriand, ceux qui ont servi le roi de ceux qui ont servi la patrie.

A l'entendre du passé, on pouvait y redire. S'il s'agissait de l'avenir, et si le souverain, collaborateur de l'écrivain, entendait gouverner ainsi désormais, à la bonne heure !

Après un essai de justification des formules royales tant critiquées, comme l'*an dix-neuvième* de ce règne qui, pour le moment, comptait six mois, la première partie se termine par un hommage rendu à la modération des Alliés et un nouvel éloge de la glorieuse armée qui « est tout l'honneur de la France ».

Puis l'auteur en arrive à la Charte, et pousse un honorable soupir :

Ici finit ce que notre tâche avait de pénible : nous n'avons plus de sujets douloureux à rappeler.

Donc, la Charte étant la garantie de la paix publique et de l'ordre, il s'agit de montrer qu'elle satisfait le mieux possible aux besoins du jour et de la faire accepter telle quelle aux uns et aux autres. Elle concilie les principes de la monarchie et ceux de la liberté :

Elle n'est point une plante exotique, un accident fortuit du moment; c'est le résultat de nos mœurs présentes ; c'est un traité de paix signé entre les deux partis qui ont divisé les Français : traité où chacun des deux abandonne quelque chose de ses prétentions pour concourir à la gloire de la patrie (1).

Elle doit contenter les constitutionnels les plus avancés, comme les royalistes les plus arriérés. Et là commence la partie vraiment supérieure de l'ouvrage. Ce n'est pas qu'on n'y trouve encore des menaces plus ou moins déguisées et même quelques injures, mais enfin l'auteur y domine en somme les passions des partis et les siennes. Le politique y prend le dessus sur le polémiste.

Développant, en homme qui comprend les nécessités du gouvernement, les vues qu'il n'avait qu'indiquées dans l'article du 4 octobre, il répond aux objections contraires des constitutionnels et des absolutistes, dont l'opposition, à elle seule, serait pour faire valoir le caractère équitablement modéré de l'institution.

Aux constitutionnels, il reproche leur impatience : la constitution anglaise est le fruit de plusieurs siècles d'essais ; veulent-ils, au bout de six mois, une constitution qui réponde aussi parfaitement aux mœurs et au caractère national? Mais c'est avec les royalistes qu'il a le plus affaire. A ceux qui traitent la charte d'importation d'outre-Manche, il répond que, « dans les questions de cette matière et de cette importance, il faut marcher le flambeau de l'histoire à la main ». Et il se souvient à propos de ses études sur l'histoire de France, pour le moment

(1) Chap. XIII.

abandonnées sur le chantier, mais dont le soutien lui est ici précieux. Appuyé sur cette forte base, il montre, et non plus en polémiste, que la charte est l'aboutissement d'une longue série d'essais tentés par les Français à travers les siècles.

A ceux que les théories ne convaincraient pas, il oppose d'ailleurs l'impossibilité de rétablir l'ancienne forme gouvernementale, On peut le regretter, mais c'est un fait, et « un fait est un fait ».

Il sait la noblesse vivement opposée à la Chambre des pairs, émanation du roi et non des nobles, institution qui met fin aux dernières prétentions de l'aristocratie de naissance à jouer, en tant que classe, un rôle politique (1). Aussi la noblesse se dit-elle sacrifiée, surtout la petite, ruinée ou diminuée par la Révolution, et qui ne peut se relever par les charges de cour. Séduisant et flatteur est le morceau où Chateaubriand, qui sûrement pense à lui-même, se souvient de son passé, sourit à son avenir enfin dessiné, et oppose le faible espoir d'un gentilhomme d'autrefois aux perspectives illimitées d'aujourd'hui :

Autrefois, quels étaient l'espoir et l'ambition d'un gentilhomme? De devenir capitaine après quarante années de service, de se retirer sur ses vieux jours avec la croix de Saint-Louis et une pension de 600 francs. Aujourd'hui, s'il suit la carrière militaire, un avancement rapide le portera au premier rang. A moins d'une étrange faveur, ou d'une action extraordinaire, un cadet de Gascogne ou de Bretagne serait-il jamais devenu, sous l'ancien régime, colonel, général, maréchal de France ? Si, réunissant toute sa petite fortune, il faisait un effort pour venir solliciter

(1) « De toute la charte, rien ne déplut autant au parti aristocratique et contre-révolutionnaire que l'institution de la Chambre des pairs. Elle paraissait un coup mortel porté à la noblesse française. Dorénavant elle ne serait plus une classe, ni une nation dans la nation. L'esprit d'égalité entre eux régnait parmi les gentilshommes plus encore qu'ailleurs, et une Chambre des pairs attentait surtout à leur égalité. M. le chevalier d'Andigné, ancien chef de chouans, habitué du pavillon de Marsan, grand ami de M. de Bruges, eut dans ce temps-là une mission à Nantes et nous nous mîmes en conversation intime. Il me raconta ce qu'on avait voulu, ce qu'on voulait encore, ce qu'on espérait dans son parti ; c'était une Chambre des pairs élective, représentant l'ordre de la noblesse, et où l'on consentait à recevoir la noblesse impériale. Lorsqu'en 1827 M. de Villèle fit une promotion de soixante-seize pairs, il l'avait désirée plus nombreuse, et se cachait peu du dessein de rendre la Chambre haute si peuplée qu'il faudrait qu'une élection ou une délégation royale y choisît, pour chaque session, les membres appelés à siéger. » (Barante, II, 42.)

quelque emploi à Paris, pouvait-il aller à la cour? Pour jouir de la vue de ce roi qu'il défendait avec son épée, ne lui fallait-il pas être présenté, avoir monté dans les carrosses? Quel rôle jouait-il dans les antichambres des ministres ? Qu'était-ce, en un mot, aux yeux d'un monde ingrat et frivole, qu'un pauvre gentilhomme de province? Souvent d'une noblesse plus ancienne que celle des courtisans qui occupaient sa place au Louvre, il ne recevait de ces enfants de la faveur que des refus et des mépris. Ce brave représentant de l'honneur et de la force de la monarchie n'était qu'un objet de ridicule par sa simplicité, son habit et son langage : on oubliait qu'Henri IV parlait gascon, et que son pourpoint était percé au coude.

Le temps de ces dédains est passé : dans les provinces, vous, gentilshommes, vous jouirez de la considération attachée à votre famille ; à Paris, vous entrerez partout, en entrant dans le palais de vos rois. Une carrière immense et nouvelle s'ouvre pour vous auprès de cette ancienne carrière militaire qui ne vous est point fermée. Vous pouvez être élu membre de la Chambre des députés : redoutables à ces ministres qui vous repoussaient autrefois, vous serez courtisés par eux ; devenus pairs du royaume, appelés peut-être au timon de l'État, nouveaux chefs de votre antique famille, et patrons de votre province, ce sort éclatant sera l'ouvrage de vos propres mains. Qu'est-ce que l'ancien gouvernement pouvait vous offrir de comparable? Nous ne vous entretenons ici que de vos intérêts matériels ; nous ne vous parlons pas de cette gloire, partage certain de celui qui consacre ses jours à défendre le roi, à protéger le peuple, à éclairer la patrie, de celui qui soutient, avec les autels de la religion, les droits de la raison universelle, et qui combat pour les principes de cette liberté sage sans laquelle, après tout, il n'y a rien de digne et de noble dans la vie humaine (1).

Jolie page, et, qui plus est, juste! Il fera d'ailleurs tout son possible pour l'appuyer de son propre exemple, et il y réussira.

Enfin il est prouvé que le trône, à son tour, trouve dans la Charte à la fois sa splendeur et sa sûreté. Même, Chateaubriand, qui ne doute de rien, voudrait démontrer au roi qu'il gagne *en pouvoir* à gouverner par la Charte. A ce chapitre, il n'est pas sûr que le collaborateur royal ait souscrit avec une entière conviction. Mais il dut approuver volontiers, vers la fin, les flatteries adressées par l'auteur à la race de Capet qui est *plus française que la France* (ce n'est pas comme Buonaparte!), qui a donné au pays sa civilisation, et jusqu'à sa langue (!) ;

(1) Chap. xx.

enfin il dut, amateur de citations élégantes, humer le parfum de la fleurette biblique ajoutée finalement au bouquet, marque discrète et signature du fleuriste : *ex omnibus floribus orbis elegisti tibi lilium unum*.

L'ouvrage se termine par de belles paroles d'espoir, de confiance et de fierté patriotique. La Révolution n'a pas fait que détruire : « N'est-ce rien que vingt années de victoires? » Elle a mûri la nation en la guérissant des excès opposés et successifs de l'anarchie et du despotisme. L'expérience a été cruelle ; du moins ne sera-t-elle pas perdue.

Telle est cette œuvre. Elle est bien du temps, mais par beaucoup de points elle dépasse le temps. On y voit passer et repasser, d'une allure inégale, des hommes fort divers : l'émigré rancunier qui se souvient trop, qui montre quelquefois le poing quand il vaudrait mieux tendre la main grande ouverte; le philosophe qui a étudié et médité à l'écart dans les loisirs que lui fit l'Empire ; le patriote qui voit la grandeur future de la patrie pacifiée dans cette union des citoyens qu'il appelle d'un vœu sincère ; l'ambitieux qui laisse percer son espoir ; et quelquefois le courtisan qui, dans son particulier, songe à ses intérêts.

Eléments divers, non pas disparates, mais naturellement fondus ensemble, reflet des passions du jour, émanation d'une même âme agitée et complexe !

En tout cas, l'œuvre est d'importance ; de *Buonaparte et les Bourbons* aux *Réflexions politiques*, il y a déjà loin et le progrès est grand.

En général, du reste, on ne s'y méprit point. L'ouvrage parait le 27 novembre. Aussitôt les *Débats* l'annoncent et en publient un extrait (numéro du 28). En même temps le bruit se répand et se confirme qu'il est publié sous le haut patronage, on dit même : avec la collaboration, de Sa Majesté. D'ailleurs, c'est un triomphe. Jaucourt, écrivant le 30 à Talleyrand, lui envoie à Vienne les *Réflexions politiques*. Il vient de rencontrer Chateaubriand tout heureux de son succès; il compte bien maintenant qu'on le dispensera d'aller en Suède et qu'on l'emploiera ici, « ce qui, ajoute Jaucourt, pourrait entrer fort dans nos vues ». Et le roi lui ayant dit qu'il avait « corrigé les épreuves » de Chateaubriand :

Il m'a paru, continue-t-il, que le roi était dans l'idée de faire écrire souvent M. de Chateaubriand, et, dans ce cas, je vous invite à me parler sur ce que vous jugerez à propos de proposer pour lui, car très certainement il ne partira pas. Les matadors de l'émigration le dénigrent, et je crois que ce serait le cas de le brouiller avec ces braves gens-là en satisfaisant son ambition, qui est grande toutefois.

Le 3 décembre, insistant, il affirme encore que l'ouvrage de Chateaubriand est « entièrement conforme aux vues du roi ».

Voilà donc Chateaubriand tout au premier plan ; on le salue, on le ménage ; il est l'espoir des constitutionnels. Le roi, de son côté, recevant le vice-président et les quatre secrétaires de la Chambre (30 novembre), leur demande s'ils ont lu les *Réflexions politiques,* leur en fait l'éloge avec chaleur, parle de la Charte constitutionnelle avec un intérêt insolite, et proteste de son attachement pour elle. La partie est bien liée.

Aux *Débats,* Dussault constate le succès (2 et 9 décembre), espère que l'influence apaisante ne sera pas moins considérable, admire l'écrivain « qui sait charmer les passions aussi bien qu'émouvoir les cœurs ». Au *Journal général* de Royer-Collard, même note favorable.

Peltier lui-même, si intransigeant, loue dans son *Ambigu* (10 décembre) les intentions de l'auteur, sa modération, cite de longs fragments, vante la souplesse d'une plume qui sait, après *Atala,* tracer des pages si différentes.

Bref, le succès est si général que Chateaubriand peut, sans excessive présomption, croire sa fortune faite et bien faite. Déjà ses amis le félicitent.

Le 10 décembre, Jaucourt mande à Talleyrand qu'on parle beaucoup de Chateaubriand pour la chancellerie de la Légion d'honneur, et le 13, les *Débats* mentionnent le bruit que c'est fait.

Mais l'opposition s'est vite dessinée, à droite comme à gauche, et c'est, cela va sans dire, celle de droite qui est la plus dangereuse pour les intérêts de Chateaubriand. Les « matadors de l'émigration » s'agitent autour du comte d'Artois, Vitrolles en tête; ils cabalent, protestent, intriguent, et c'est de Bruges qui est nommé (14 décembre).

Voilà Chateaubriand une fois de plus dégoûté et furieux (1). Il ne part toujours pas pour Stockholm, mais il se terre à la Vallée-aux-Loups, et, las de travailler à faire la nouvelle France, il retourne à l'ancienne, comme aux mauvais jours de l'Empire. Il est repris de sa mélancolie *sans cause :*

Nous sommes seuls dans notre retraite, écrit-il à Mme de Duras après cet échec (26 décembre). M. Joubert devait venir *(c'est l'ordinaire consolateur) ;* ses maladies l'en empêchent. Après avoir fait moi-même des projets de course, je suis resté dans mon trou. Au fait, je ne sais trop ce qui me plait et ce que je veux. J'ai cependant un grand plaisir, c'est de m'enfermer dans ma vieille France et d'oublier la nouvelle, excepté vous et quelques personnes rares. Tant que je bouquine, cela va bien ; mais quand je cesse de lire et de griffonner, malheur à moi ! Je ne sais rien de ce bas monde ; sans journal, sans correspondance, j'oublie, et je suis oublié... (2).

Et il peste contre les ultras qui l'évincent :

Pourquoi ai-je été royaliste contre mon instinct (?) dans un temps où une misérable race de cour ne pouvait ni m'entendre, ni me comprendre? Pourquoi ai-je été jeté dans une troupe de médiocrités qui me prenaient pour un écervelé, quand je parlais liberté?

Puis il est retombé (en est-il jamais sorti?) dans ses éternels embarras d'argent. Il doit encore, rien que pour ce que nous savons, 10 000 francs à Mme de Coislin ; la Vallée-aux-Loups est hypothéquée pour 20 000 autres ; il a fait 15 000 francs de billets (3) ; et pourtant il a, selon Mme de Chastenay (4), « plus de 60 000 livres de traitements divers », l'ambassade de Suède entrant dans le total pour 33 000. Mais l'ordre et l'économie n'ont jamais été son fait, ni celui de sa femme, et ce qu'il lui faut présentement pour se tirer d'affaire, ce n'est pas moins de 100 000 francs, qu'il supplie Mme de Duras de lui obtenir du roi, comme gratification extraordinaire (5).

Enfin, s'il n'arrive pas à se caser à Paris dans quelque

(1) Jaucourt à Talleyrand (14 décembre) : il lui annonce que Monsieur a fait nommer de Bruges, après avoir pensé à Vitrolles, et que Chateaubriand n'est pas content et se plaint.

(2) Dans Bardoux, *Duras*, p. 173.

(3) Bardoux, *Mme de Duras*, p. 171.

(4) II, 450.

(5) Bardoux, *Mme de Duras*, p. 172.

grande place, il songe qu'il faudra bien, tard ou tôt, s'en aller à Stockholm, et il n'y a pas de perspective qui lui soit plus déplaisante.

Dès novembre, il avait écrit à Mme de Duras :

Me voilà encore dans ma Vallée ! Pourquoi l'ai-je quittée ? J'ai cru que je mourrais de tristesse en regardant les coteaux et les cimes des arbres, déjà à demi dépouillés. Voilà qu'il me passa par la tête tout ce que j'avais fait et senti ici. Je songeais à ces longs jours qui s'écoulaient dans l'espoir d'aller voir un instant Nathalie seule aussi dans sa belle Vallée. Combien de fois mon imagination avait franchi les bois, pour voyager toujours sur le même chemin ! Je me voyais partant, revenant, allant m'enfermer dans ma tour pour rêver à elle et aux *Martyrs*, persécuté par le tyran, glorieux de sa haine, rêvant de grands ouvrages au milieu des menaces, amoureux, inspiré, malheureux et content. Aujourd'hui, ambassadeur de Suède ! La belle fin ! Quitter tout, travail, songes, et le reste ! Pauvre Vallée, quand reviendrai-je ? Peut-être jamais. Que je suis vieux ! Que tout cela est loin de moi ! Je ne vis plus ; le reste n'en vaut pas la peine. J'aurais dû mourir le jour de l'entrée du roi à Paris (1).

Il faut dire que, s'il ne tenait pas à aller s'enterrer près de Bernadotte, Bernadotte, de son côté, ne tenait pas davantage à le voir venir.

Ne se figurait-il pas, a écrit Chateaubriand dans les *Mémoires*, qu'on m'envoyait à Stockholm pour le détrôner ? Eh, bon Dieu ! princes de la terre, je ne détrône personne ; gardez vos couronnes, si vous pouvez, et surtout ne me les donnez pas, car *je n'en veux mie* (2).

Naturellement, on s'est un peu moqué de lui à propos de ce passage, et il est vrai qu'il n'était pas question de lui donner des couronnes, mais il est très certain que Bernadotte craignait sa venue pour la sienne. C'est dans cette histoire un à-côté qui n'est pas sans intérêt. Il n'est pas de ce sujet de narrer les manœuvres de Bernadotte pour supplanter les Bourbons sur le trône de Henri IV, depuis l'entrevue d'Abo (août 1812), où Alexandre Ier avait paru encourager les visées du nouveau Béarnais (3). Le louche et traître Gascon, s'étant vu évincer surtout par la répu-

(1) Dans Bardoux, *Duras*, p. 170.

(2) *O.-T.*, III, 460.

(3) Cf. L. Pingaud, « Bernadotte et les Bourbons » *Revue de Paris*, 15 juin 1897. L'article s'arrête en mai 1814.

gnance de ses anciens compagnons d'armes, détestait les Bourbons, ces « ganaches », comme il disait, concurrents non plus habiles, mais plus heureux. Eux le lui rendaient, d'abord pour en avoir été joués quand ils croyaient en lui, ensuite parce qu'il incarnait encore en Europe, et seul avec Murat, l'illégitimité.

Or on n'a pas oublié que Chateaubriand s'était fait dans *Buonaparte et les Bourbons* le « héraut de la légitimité ». Même, à lire certains passages de sa brochure, on pouvait se demander s'ils ne s'adressaient pas encore plus à Bernadotte qu'à Napoléon, bien que l'allusion y reste obscure et que le contexte permette de l'appliquer à peu près aussi bien à l'un qu'à l'autre (1). Pour ces raisons, le choix de Chateaubriand pour aller en Suède était le plus désagréable à Bernadotte qu'ait pu faire le roi de France.

Chateaubriand, nommé « envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France à Stockholm », mais ne partant pas, le secrétaire de la légation, Rumigny, nommé en même temps que lui, prend les devants et se rend à destination. A peine arrivé à Gothenbourg, au débarqué, il trouve le prince royal qui lui fait une algarade (18 septembre). Il en rend compte à son ministère (28 septembre). Il a essuyé des récriminations : on n'aime pas la Suède à Paris, on est jaloux de ses succès à lui Bernadotte, on veut l'humilier, il usera de réciprocité, etc. Puis, des vanteries sur l'importance de son rôle dans les derniers événements, sur ses relations avec les puissances alliées, etc. Enfin, cette question qui paraît l'intéresser plus que tout : *Est-ce que M. de Chateaubriand doit venir?* Tout cela, mentionne l'envoyé, « dans un ton qui n'appartient qu'à lui seul ».

(1) M. Pingaud *(art. cité)* reproduit ce passage, qu'il applique à Bernadotte : « Si nous revenons à la monarchie, c'est le comble de la honte et de l'absurdité de la vouloir sans le souverain légitime » ; — et il cite de cet autre, plus douteux, la partie en italiques, que le contexte n'éclaire pas dans le même sens : « Parce que nous avons réduit nos anciens princes à être voyageurs, la France sera-t-elle une propriété forfaite? Doit-elle demeurer à Bonaparte par droit d'aubaine? Ah! pour Dieu, *ne soyons pas trouvés en telle déloyauté que de déshériter notre naturel seigneur pour donner son lit au premier compagnon qui le demande.* Si nos maîtres légitimes nous manquaient, le dernier des Français serait encore préférable à Bonaparte pour régner sur nous : du moins nous n'aurions pas la honte d'obéir à un étranger. »

Le lendemain, le surlendemain, nouvelles entrevues et même aigreur : menaces de renoncer à l'alliance française, affirmation que la Suède peut s'en passer, qu'elle n'est retenue que par sa reconnaissance envers la France *à cause du présent qu'elle a fait à la nation suédoise en me donnant à elle* (vous entendez l'accent) ; tout cela pour en venir à la demande formelle, cette fois, que M. de Chateaubriand ne parte pas. Raison d'économie, dit-il, car s'il ne vient pas, lui, Bernadotte, ne sera pas obligé d'envoyer un ministre à Paris.

Simple prétexte, bien entendu. Le 10 octobre, Rumigny, écrivant aux Affaires étrangères, a démêlé sans grande peine les vrais motifs de cette mauvaise humeur. Ayant étudié la situation de Bernadotte en Suède, il l'a trouvée forte. Il a pour lui ses talents militaires et sa manière de les faire valoir, les services rendus, des succès remportés à bon compte dans la dernière guerre, son activité, qui plaît à l'humeur guerrière des Suédois, sa familiarité, qui le rend populaire, enfin l'usage qu'il fait de sa police formée à l'école de Napoléon et de Fouché. Contre lui, il a d'être un étranger; il craint l'inconstance naturelle aux Suédois qui passent en Europe pour les plus grands amateurs de révolution, après les Français; il sait que le fils de Gustave IV a encore de nombreux partisans en Suède et en Europe, et il est continuellement inquiet.

Voilà pourquoi il redoute spécialement l'hostilité du gouvernement français, champion naturel de la légitimité en Europe, et encore plus spécialement la venue du défenseur le plus attitré des idées légitimistes. Il appréhende son influence sur les Suédois. Rien ne le montre mieux que la façon dont il a fait traduire pour ses futurs sujets *Buonaparte et les Bourbons*, en conservant religieusement toutes les invectives à l'adresse de Napoléon, en supprimant soigneusement tout ce qui est relatif à la légitimité (1).

(1) Passages supprimés : 1° de : *On conçoit jusqu'à un certain point...*, à *choix de Buonaparte*; 2° de : *Non, il n'en sera pas ainsi...*, à *obéir à un étranger*; 3° de : *Après ces considérations particulières ...*, à *des jeux de la fortune*. — Il se plaint aussi amèrement des articles des journaux français. Un article des *Débats* du 11 octobre, qui le montre tenu à l'écart du Congrès de Vienne par les souverains, lui est particulièrement désagréable. (Lettre

D'ailleurs, vers la fin de l'année, Chateaubriand n'arrivant toujours pas, il commence à penser qu'il ne viendra plus, et Rumigny reçoit dès lors un meilleur accueil.

Pendant ce temps, Chateaubriand, qui ne pense guère à lui, est à Paris le centre des polémiques engagées autour des *Réflexions politiques*. Révolutionnaires et contre-révolutionnaires l'attaquent avec une égale ardeur. Carnot insère dans le *Censeur* (tome III) une réplique virulente où Chateaubriand est taxé de perfidie :

C'est Némésis qui parle au nom de Jéhovah...

D'autres reviennent à ce propos sur ses écrits antérieurs et se remettent à fouiller son passé. Un inconnu publie une brochure intitulée : *Du Sacerdoce, ou fragment d'un ouvrage publié à Londres par Chateaubriand* (1), qui est encore une réimpression d'extraits de l'*Essai* plus particulièrement consacrés au rôle des prêtres dans la démocratie et dans la monarchie (2). On y remet même en question la date et les causes de sa conversion.

Un autre, Bail, inspecteur aux revues, publiant de son côté les *Rêveries de M. de Chateaubriand*, rappelait la dédicace du *Génie du christianisme*, le *nouveau Cyrus* et l'*obscur israélite*.

Un « ex-chasseur de la vieille garde impériale à cheval » faisait répandre secrètement une brochure intitulée : *De Napoléon Bonaparte, ou examen et réfutation des ouvrages de Chateaubriand et autres libelles*, « au-dessous du médiocre », mais qu'on s'arrachait et qu'on payait 10 ou 15 francs (3).

A droite, les récriminations ne sont pas moins amères. Le *Journal royal* proteste contre la fusion des partis demandée

de Rumigny du 30 octobre). Tous ces renseignements sont puisés aux Archives des Affaires étrangères : Correspondance de Suède, 1814.

(1) Paris, Laurent-Beaupré, 1814.

(2) « Au retour de Louis XVIII, on exhuma de nouveau l'*Essai;* comme on avait voulu s'en servir contre moi au temps de l'Empire, sous le rapport politique, on voulait me l'opposer aux jours de la Restauration, sous le rapport religieux. » (*O.-T.*, III, 53.)

(3) Affaires étrangères : Supplément, n° 681. D'après un correspondant anonyme (peut-être Bourrienne?) qui envoie à Talleyrand, à Vienne, une sorte de bulletin destiné à le tenir au courant des choses de France, 21 février 1815.

par Chateaubriand, et insère d'aigres et dures réclamations (1), comme quand un « ex-chasseur noble à l'armée de Condé », d'Espiney Saint-Luc, maintient, fort désagréablement pour Chateaubriand, qu'il faut distinguer les émigrés qui n'ont jamais quitté le drapeau blanc de ceux qui ont rampé dans les antichambres du Corse, le somme de rétracter ses erreurs, et d'abandonner sa chimère de conciliation, sous peine d'être mis au ban du parti royaliste.

L'*Ambigu*, suivant le mouvement, revient (30 décembre) sur sa première approbation, et critique surtout le chapitre sur la noblesse, qu'il trouve obscur. Il constate avec regret que Chateaubriand voudrait abolir tous les noms d'émigrés, de royalistes, de fanatiques, de philosophes, et confondre les hommes vertueux avec les criminels. Or les vrais royalistes repoussent avec indignation cet amalgame!

Pourtant, jamais Chateaubriand, si battu en brèche, n'a été plus près de triompher. Le parti royaliste modéré le soutient fortement, voyant dans ses idées le salut du trône menacé. Ainsi, à la séance de clôture de la Chambre des députés (30 décembre), le président Lainé prononce un discours où il reprend des expressions de Chateaubriand, et il l'appelle « un homme dont la France se glorifie ».

Chateaubriand a en outre pour lui les salons constitutionnels, celui de Mme de Staël, où Benjamin Constant le prône chaleureusement, et, cela va sans dire, celui de Mme de Duras, où il rencontre Blacas (2).

Or c'est justement le temps où les dissentiments du ministère s'aggravent au point que la situation de l'abbé de Montesquiou y devient presque intenable en face du crédit persistant de Blacas, de plus en plus en faveur. Les querelles entre eux étant journalières, et le roi excédé, il ne s'agit plus que de trouver un remplaçant possible au ministre ébranlé, lequel d'ailleurs, voyant tout aller mal et désapprouvant tout ce qui se fait, ne tient pas autrement à demeurer. Blacas, qui cher-

(1) 22 décembre 1814, 1er janvier 1815.

(2) « Quelquefois, en entrant chez Mme de Duras, je trouvais M. de Chateaubriand dans la première pièce, et sa tête noire se dressant à l'oreille du grand et blond M. de Blacas... » (Mme de Chastenay, II, 450.)

che de tous côtés des appuis et s'en est déjà assuré à la fin de novembre en portant Beugnot à la Marine, en nommant d'André à la direction de la police, en remplaçant Dupont par Soult à la Guerre, pense à Chateaubriand et travaille à le mettre à la place de l'abbé de Montesquiou (1). De Barante, qui vient de Nantes à Paris un peu après le 1er janvier, apprend l'intrigue et croit même un moment l'affaire faite.

De son côté, Chateaubriand, qui se sent près du but, ne s'oublie pas. La Restauration s'en allait de faiblesse. On le savait et on le disait. A cela répondait le choix pour le ministère de la Guerre de Soult, homme de forte poigne, pensait-on, et de menus scrupules. Il devait, disaient les royalistes, mettre à la raison le militaire récalcitrant. Dans cet ordre d'idées, une lettre de Montlosier à Barante (10 décembre) nous montre Chateaubriand oublieux, vu les circonstances, de son libéralisme, se souvenant trop de l'Empire, et réclamant à grands cris un gouvernement fort. Ne va-t-il pas « colportant partout la nécessité de remettre à la police la faculté des arrestations arbitraires (2) »?

Une démarche qui, dans son esprit, devait sans doute être plus décisive, est celle qui aboutit à la publication par Bertin, dans le *Journal des Débats* du 8 janvier 1815, d'un article récapitulatif de tous les titres de Chateaubriand à la reconnaissance des Bourbons et à celle de tous les bons citoyens. C'est un document qu'il faut connaître, car il fait mieux comprendre bien des interprétations qui furent données plus tard d'événements que nous avons vu s'accomplir, dont le sens a été expliqué à leur date, et qu'on va retrouver ici un peu curieusement transfigurés. C'est le premier effort important et systématique qui ait été tenté (il y en a d'autres) pour mettre dans la vie politique de Chateaubriand cette unité toujours si rare à toute époque, plus rare encore peut-être à celle-ci.

C'est pour ceux qui viennent de rentrer en France, nous dit l'auteur (et cela répond aux récentes attaques des émigrés) que l'on croit devoir rappeler les services antérieurs de M. de Chateaubriand. Ils les peuvent ignorer.

(1) Pasquier, III, 54.
(2) Barante, *Souvenirs*, II, 94.

On commence donc par le *Génie du christianisme,* où il ne faudrait pas voir seulement un coup porté au voltairianisme :

En rappelant l'esprit du christianisme, il rétablissait nécessairement le principe d'une monarchie fondée sur la religion chrétienne. Il était impossible qu'il remuât tant de souvenirs chevaleresques, qu'il versât tant de pleurs sur les institutions religieuses détruites par la Révolution ; qu'il nous rappelât avec tant de charme les mœurs de nos pères, les habitudes de notre enfance ; qu'il peignît toute la grandeur de nos Rois dans la destruction des tombeaux de Saint-Denis ; enfin qu'il fit une histoire si touchante du passé, sans nous faire regretter ce qui n'existait plus, et sans nous donner l'envie de le voir renaître.

Bonaparte sentit le danger et voulut s'attacher l'auteur du *Génie du christianisme ;* il l'envoya à Rome avec son oncle le cardinal Fesch...

Là-dessus, on ne s'attarde pas trop ; on arrive le plus tôt possible au duc d'Enghien :

Ce crime donna à M. de Chateaubriand l'occasion de faire une de ces actions qui honorent et consolent toute une vie. Le lendemain de cet horrible meurtre, il envoya sa démission de la place de ministre dans le Valais à laquelle il venait d'être nommé.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, et ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, c'est que la lutte entre Buonaparte et M. de Chateaubriand devint alors une lutte publique, et que ce dernier, cent fois prêt à être fusillé, tous les jours mandé à la police, menacé continuellement de la prison ou de l'exil, exposé à un autre genre de persécution, les offres de places et les caresses, échappa cependant à tout par une providence particulière...

Nous en sommes à l'article du *Mercure,* dont on cite, entre autres extraits, le passage sur le tombeau de Mesdames de France, rencontré par le voyageur au bord de l'Adriatique .

N'était-ce pas prêcher la monarchie des Bourbons au pied du trône de Buonaparte ? Buonaparte, à la lecture de ce fameux article du *Mercure,* menaça de faire sabrer l'auteur sur les marches du trône. Heureusement il n'en fit rien. Il est certain que cet homme, qui bravait tout, avait une sorte de respect, et même un certain penchant pour les grandes réputations littéraires. Ne voulant pas tuer physiquement l'auteur du *Génie du christianisme,* il voulut le tuer moralement...

Il assouvit donc sa haine sur Armand de Chateaubriand. Ici l'histoire de Chateaubriand arrivé trop tard et du chien de boucher qu'il trouve en train de dévorer la cervelle de son cousin.

Les *Martyrs* parurent alors. Là se trouvait cette peinture de Galerius

et sa conversation avec Dioclétien, auxquelles Buonaparte put encore se reconnaître *(Citations)* (1). Ce qu'on n'osa pas dire en France, le traducteur anglais le dit : il fit la véritable application de ces passages, et il n'y a point de doute que si cette traduction eût été connue à Paris, l'auteur n'eût été cette fois pendu.

Suit l'*Itinéraire,* où l'on révèle des attaques ignorées contre le despotisme napoléonien. Il y en a qu'on n'aurait point devinées. Chateaubriand dit quelque part de Genséric, qu'il rencontre sur son chemin :

« C'était un prince sombre, sujet à des accès de la plus noire mélancolie, et qui paraissait grand dans le naufrage général du monde civilisé parce qu'il était monté sur des débris... »

Quel courage ne fallait-il pas, s'écrie Bertin, pour dévoiler le secret de la grandeur de Buonaparte, et nous montrer d'une manière aussi frappante son portrait dans celui de Genséric?

Il faut avouer que le commentaire n'est pas de trop, car l'allusion est opaque.

« Louis, placé au rang des saints, écrit ailleurs Chateaubriand, devint ainsi pour la patrie une espèce de Roi éternel. »

Ce trait si connu sur saint Louis, fait observer le complaisant exégète, ne rappelait-il pas en quelque sorte les droits imprescriptibles de ses descendants?

Mais, en 1811, s'en doutait-on? Bertin conclut :

Tous les lecteurs seront frappés de la beauté des passages que nous avons cités dans cette notice. Mais, sans nous étendre sur le mérite littéraire, nous nous contenterons de remarquer combien le langage de M. de Chateaubriand a été uniforme dans tous ses ouvrages, sur la nature des gouvernements, sur les principes d'une liberté sage, et sur les maux qu'entraîne le pouvoir absolu. De sorte qu'entre le *Génie du christianisme,* où il fait l'éloge du gouvernement représentatif (?), et les *Réflexions politiques,* où il développe les avantages de ce gouvernement, il n'existe aucune différence : unité de principes politiques très rare.

La Providence précipitant enfin le tyran, tout annonçant sa chute, l'auteur du *Génie du christianisme* s'y prépara. Nous pouvons assurer que deux mois avant l'entrée des Alliés à Paris, nous avions lu le

(1) « Au milieu des saturnales de sa grandeur... », livre IV. — Et le dialogue entre Galerius et Dioclétien : « Il faudra servir ma gloire ou mourir, dit Galerius... », XVIII. — Sur le traducteur anglais, cf. plus haut, p. 303.

manuscrit du pamphlet intitulé : *De Buonaparte et des Bourbons* (1).

On sait quel effet a produit sur la France et sur l'Europe cette admirable philippique. M. de Chateaubriand fit précéder le retour immédiat des Bourbons par cet ouvrage plein d'énergie, au moment où il fallait encore de la force pour entraîner et de la violence pour vaincre, de même que, par un écrit plein de modération, de raison et de douceur, il vient de réunir au pied du trône les opinions nouvelles et les anciens souvenirs. Ainsi le combat de la puissance morale contre la puissance physique, entre Buonaparte et l'auteur du *Génie du christianisme,* n'a pas duré moins de douze ans... La conduite de M. de Chateaubriand offre une espèce de plan régulier dont on peut dire que le commencement est le *Génie du christianisme,* le milieu les articles du *Mercure* et le pamphlet des *Bourbons,* et la fin *les Réflexions politiques.*

L'auteur du *Génie du christianisme* nous a fait entendre lui-même, dans ses derniers ouvrages, qu'il s'occupait de l'histoire de notre patrie : la gloire de la France ne peut être confiée à de meilleures mains.

B.

Ce remarquable travail d'orientation biographique, que Bertin n'exécuta évidemment pas sans recevoir l'inspiration de l'intéressé, marque le moment où s'extériorisa pour la première fois d'une manière explicite une des idées que Chateaubriand a le plus caressées : celle de la résistance morale opposée par lui à la force napoléonienne. Cette résistance, on le sait, très honorable dans son ensemble, n'en avait pas moins été conditionnelle et discontinue. La voici qui devient dans son esprit, car il est de très bonne foi, l'intérêt du moment aidant, absolue et continue. Plus tard, les proportions s'altérant comme de coutume à distance, et la personnalité de Chateaubriand ayant d'ailleurs grandi, cela prit, toujours dans son esprit, l'apparence d'un duel entre deux puissances équivalentes, quoique d'ordre différent. Mais, en 1815, on n'en était pas encore là.

Le *Nain Jaune* inséra, à cette date du 8 janvier, ces lignes malicieuses :

(1) Ici cette note sur un point déjà mentionné : « La page sur les Alliés qui termine cet écrit fut ajoutée après coup, pour la circonstance. Nous savons que M. de Chateaubriand avait fait son thème en deux façons. Il avait supposé que, dans un mouvement à Paris, les citoyens pourraient s'assembler à l'Hôtel de Ville ; et pour ce cas particulier, s'il advenait, il avait composé une harangue qui contenait toute la substance du pamphlet sur les Bourbons et qui concluait à demander leur rappel au trône de saint Louis. Nous avons eu dans le temps entre les mains ce double manuscrit. »

Nous avons frémi en ouvrant ce matin le *Journal des Débats;* nous avons cru que M. de Chateaubriand était mort. Cette feuille contient une longue notice sur la vie et les œuvres de ce célèbre écrivain, et il n'est guère d'usage de publier de pareils articles qu'après la mort d'un auteur; mais nous nous sommes bientôt rassurés...

Donc, il semblait alors que ces efforts combinés, et il faut le dire, ses mérites qui, même politiquement, en valaient bien d'autres, allaient élever Chateaubriand au ministère.

J'en vis, dit Barante (1), la duchesse de Duras, et même Mme de Staël, bien contentes, car M. de Chateaubriand faisait alors grandement sa cour aux opinions libérales et s'efforçait de combiner la Restauration avec la France actuelle.

Au dernier moment, tout craqua par le refus du roi :

M. de Chateaubriand était littérairement et politiquement, selon Barante (2), une de ses déplaisances.

Littérairement, c'est probable. Politiquement, ce sera, ce n'est pas encore; toute l'histoire des *Réflexions politiques* est là pour le prouver. Il est plus vraisemblable que le roi hésita à l'idée de se séparer de l'abbé de Montesquiou; il avait rendu des services et son renvoi eût fait mauvais effet, parce qu'il eût paru sacrifié au favori. En outre, un passage de Pasquier (3) donne à entendre que le choix de Chateaubriand, qu'il trouve « un des plus bizarres qu'on pût imaginer », fut vivement combattu par l'entourage de Montesquiou, intéressé à son maintien, et y tenant plus que lui : par Royer-Collard, Becquey, Guizot, et lui-même Pasquier. Ajoutons que Chateaubriand était encore très mal vu des ultras et qu'un de leurs chefs, Vitrolles, qui avait, quoique irrégulièrement, entrée dans le conseil, fut toujours un de ses principaux dépréciateurs (4). Peut-être aussi que Blacas le soutint mal. En tout cas Chateaubriand a dû lui en vouloir de cet échec, car il en a écrit : « Cet homme m'a *toujours* été contraire (5). »

En vain Chateaubriand avait eu recours lui-même au moyen

(1) II, 98.
(2) *Ibid.*
(3) III, 61.
(4) On sait que, malheureusement, les Mémoires de Vitrolles font défaut pour cette période.
(5) *O.-T.*, IV, 19.

qui jusqu'ici lui réussissait le mieux. Le 21 janvier était tout proche. Pour cet anniversaire de la mort de Louis XVI, on avait exhumé quelques os dans l'ancien cimetière de la Madeleine, et on devait en ce jour les transférer à Saint-Denis, comme restes augustes de Louis XVI et de Marie-Antoinette (1). Chateaubriand prit la plume, et fit paraître dans les *Débats* du 19 un morceau où, eu égard aux critiques antérieures qui l'accusaient de trop d'indulgence, il accentuait légèrement le ton :

Oublions donc le criminel, mais souvenons-nous toujours du crime...

Il fallait bien se mettre un peu à l'unisson des feuilles royalistes que cette commémoration excitait, et il n'avait pas encore reconnu, comme il le fit plus tard (2), le danger de ces cérémonies. Cela finissait par un court mais vif éloge de Louis XVIII :

Qui ne voit que les siècles le placeront à la tête des meilleurs et des plus grands rois de sa race?

Et l'article fut aussitôt publié en brochure.

D'autre part, cherchant un peu partout des appuis, il essayait de s'assurer celui du duc de Richelieu qui revenait de Russie, et dont la sœur, Mme de Montcalm, était de ses amies. Mais, pour se le concilier, ne s'était-il pas avisé de lui lire son *Moïse* (3)?

Donc rien n'y faisait, et le ministère était encore pour cette fois bien manqué.

D'ailleurs les affaires des Bourbons allaient si mal qu'il valait peut-être mieux pour Chateaubriand n'y être pas appelé pour le moment.

(1) Il s'est porté garant dans les *Mémoires* (I, 269, et III, 461) de l'authenticité de ces restes douteux avec une belle hardiesse. Il avait vu Marie-Antoinette une ou deux fois à Versailles, et elle lui avait souri courtoisement : « Je n'oublierai jamais ce regard qui devait s'éteindre si tôt. Marie-Antoinette, en souriant, dessina si bien la forme de sa bouche que le souvenir de ce sourire (chose effroyable!) me fit reconnaître la mâchoire de la fille des rois, quand on découvrit la tête de l'infortunée, lors des exhumations de 1815. » (!)

(2) *O.-T.*, III, 462.

(3) « M. de Chateaubriand avait voulu captiver M. de Richelieu. Mais la froide lecture de *Moyse* dans un salon glacé, par un jour très triste de l'hiver, avait rompu entre eux toute apparence de liaison. M. de Richelieu n'aimait pas les vers... » (Mme de Chastenay, II, 450.)

S'il eût pris alors la place de Montesquiou, qu'y eût-il fait? En eût-il moins ou plus réformé l'Université napoléonienne qu'il avait si durement attaquée dans *Buonaparte et les Bourbons?* Eût-il pu, à supposer qu'il l'eût voulu, sauver la Grand'maîtrise de son vieil ami Fontanes, qui fut vers ce temps-là victime de la noire ingratitude des princes Bourbons, se trouvant du jour au lendemain douloureusement retraité avec 30 000 francs de pension, sans compter sa pairie qui en valait autant (1)?

En vain, il avait en maintes occasions manifesté l'incroyable ardeur de son zèle royaliste, et prononcé un bien beau discours à la distribution générale des prix des quatre lycées de Paris (22 août), évoquant, comme du temps de l'Empereur, Louis XIV, le Grand Siècle et la tradition. Il n'y avait de changé que quelques noms propres; quant au reste, cet homme d'un goût si classique se félicitait que le royaume fût rentré dans ses limites naturelles, parce que l'extension anormale de l'Empire compromettait, par des infiltrations d'idiomes étrangers, la pureté de la langue nationale

Que dut penser de ce patriotique purisme, s'il connut ces propos, le Charlemagne de l'île d'Elbe? C'est ce qu'on ne saura jamais, car le *Mémorial* garde sur Fontanes un silence dédaigneux; son nom n'y est même pas prononcé.

Mais cette presse, que M. de Fontanes avait voulu étrangler lors de la confection de la Charte, avait rendu son maintien difficile, les pamphlets s'étant cruellement déchaînés. Chateaubriand eût-il pu braver ces clameurs pour sauver cet ami des anciens jours?

Dans la réorganisation, ce fut un autre ami de Chateaubriand, M. de Bausset, évêque d'Alais, qui eut la présidence du Conseil royal de l'instruction publique; de Bonald fut conseiller; Guéneau de Mussy fut secrétaire du Conseil. Molé et Pasquier entrèrent un peu plus tard comme conseillers honoraires; ils rebondissaient comme des chats.

Mais les jours de la première Restauration étaient comptés. Chateaubriand prétend avoir eu un pressentiment à la céré-

(1) Il fut aussi nommé grand-officier de la Légion d'honneur. Ces calamités lui arrivèrent par une ordonnance du 17 février 1815.

monie du 21 janvier, en suivant des yeux le catafalque royal qui partait pour Saint-Denis. Il s'est toujours un peu piqué de prévoir l'avenir ; mais ici on ne lui refusera pas cette vue. Tant de gens, qui n'étaient pas prophètes, en avaient alors d'analogues ! Tant de symptômes s'accumulaient en ces mois de janvier et de février 1815, entre autres, l'affaire du général Exelmans, et surtout ces funérailles de Mlle Raucourt qui suscitèrent à Saint-Roch, lieu décidément prédestiné, une si inquiétante émeute (1) !

Là-dessus on fit silence dans les journaux, par ordre. Quand l'émotion fut un peu calmée, Chateaubriand voulut dire son mot et traiter de l'excommunication des comédiens. Souder l'histoire à l'actualité, et, plus spécialement, marier le christianisme d'autrefois et la politique du jour, cela rentrait dans sa spécialité. Enfin, il s'agissait des rapports de la religion, de l'église et des mœurs. Qui eût parlé si l'auteur du *Génie du christianisme* s'était tu ? Cette fois pourtant, il eût mieux fait de se taire. L'article parut sans signature dans le *Journal des Débats* du 16 février (Mlle Raucourt était morte le 15 janvier). La tendance en était conciliante. Il eût mieux valu néanmoins ne pas risquer de réveiller une agitation terminée, quand on était sûr de ne contenter personne. Le *Nain Jaune,* à propos de cette homélie, rappela celles de l'archevêque de Grenade, et avança que l'écrivain des *Débats* aurait besoin d'un Gil Blas. Il le trouvait d'ailleurs « ultra-papiste » et « plus chrétien que le pape ». Pourtant Chateaubriand avait voulu se montrer accommodant, et trop sans doute, au gré des pieux ultras :

Ne suffit-il pas, avait-il dit, telle est la douceur de l'Église gallicane, qu'un témoin, un domestique quelconque, affirme que le moribond a demandé avant d'expirer le secours d'un prêtre ?

Il ne voyait donc là qu'une formalité !

Vitrolles a raconté comment le 5 mars, à une heure de l'après-midi, il reçut des mains de Chappe, directeur du télé-

(1) On sait que le curé de Saint-Roch voulut refuser l'entrée de son église au cercueil de cette comédienne célèbre, que le peuple, en masses menaçantes, força les portes de Saint-Roch, et que le roi fut obligé d'envoyer en hâte un chapelain du château pour célébrer l'office.

graphe, la dépêche fatidique qui annonçait le débarquement de Napoléon au golfe Juan, comment il la communiqua au roi, puis au ministre de la Guerre, puis à Monsieur, et comment on accueillit aux Tuileries l'étrange nouvelle.

Ce n'est pas le lieu de faire ici, après tant d'autres, le tableau de l'ahurissement d'abord, de l'affolement ensuite, qui en furent la conséquence. Chateaubriand lui-même l'a dit :

La légitimité tomba en défaillance; la pâmoison du cœur de l'État gagna les membres et rendit la France immobile... (1).

Ce n'est pas l'un des moins beaux endroits des *Mémoires* que celui où est décrite avec une si admirable vigueur d'expression l'agonie du gouvernement paralytique que Bonaparte, ce « Christ de la mauvaise puissance », vint prendre par la main en lui disant : « Levez-vous et emportez votre lit : *Surge, tolle lectum tuum.* »

Mais, dans ces pages mêmes, dominé par la grandeur du drame et l'intensité de l'émotion, il est moins auteur de mémoires que peintre d'histoire, et il nous a laissé beaucoup à deviner en ce qui concerne son rôle personnel.

On sait que dans cette quinzaine qui s'écoula entre le 5 mars, date de l'arrivée à Paris de la nouvelle du débarquement, et le 20 mars, date de l'entrée de Napoléon à Paris, on vit se continuer, et s'accentuer même, autour du trône cahoté, et jusque dans le ministère, la division des deux partis royalistes, ultras et constitutionnels, chacun d'eux tirant de son côté et inspirant ou conseillant des mesures en rapport avec l'esprit qui l'animait.

Les ultras, Ferrand, Vitrolles, Soult, sont en général pour les moyens violents et pour l'emploi de la force, même si c'est justement la force qui manque le plus, parce qu'ils croient que c'est la faiblesse du gouvernement qui a fait jusqu'ici tout le mal.

Les constitutionnels, Lainé, Montesquiou, Benjamin Constant, La Fayette, Lally-Tolendal, apercevant mieux les fautes commises, songent à les réparer par des satisfactions tardives accordées à l'opinion, et destinées à montrer que les Bourbons sont encore, en tout état de cause, plus propres à assurer la

(1) *O.-T.*, III, 477.

liberté politique et la paix, que Napoléon remis en possession de son pouvoir.

De là, deux séries d'attitudes ou de mesures parallèles également inefficaces.

A la première, appartiennent les inopérantes violences de langage des premiers moments, et les inutiles déplacements de personnages princiers. Tel le départ précipité du comte d'Artois pour Lyon, départ trop tôt suivi d'un retour non moins précipité. Vaine agitation dont le résultat fut de rendre plus évident l'affolement des gouvernants !

Dans la seconde série, il faut ranger cette séance royale du 16 mars, dont l'effet fut certainement grand, et où la nation, par ses députés accourus des départements, parut un instant vraiment prête à embrasser unies la cause du roi et celle de la Charte. Mais le 16, que pouvait-on, quand déjà, entre les acclamations des députés, dans les intervalles de silence, Chateaubriand, et sans doute il n'était pas le seul, « croyait entendre le bruit des pas lointains de Napoléon (1) ». Lointains ? Le 16, il était presque à Auxerre !

Quel fut, dans ces journées confuses, le rôle de Chateaubriand ? Ce qu'il pouvait être. Il est certain qu'il dut prendre part à ces délibérations des constitutionnels d'où sortit la séance du 16 mars, dont Lainé avait tracé le programme, et pour laquelle Mme de Staël avait, dit-on, rédigé le discours du roi. Barante nous le montre même demandant qu'on appelle au pouvoir, au moins comme lieutenant général, le duc d'Orléans qui avait servi autrefois sous la cocarde tricolore, et dont le libéralisme connu devait faire bon effet (2).

Mais peut-être faudrait-il, si on voulait en savoir plus long sur ses pensées et sa conduite, se tourner d'un autre côté, et ne pas le séparer de ce *Journal des Débats* auquel en ce moment sa fortune politique est si étroitement associée.

Combien curieuse d'ailleurs est à tant d'égards, du 7 ou 8 au 20 mars, la lecture de ces pages éphémères, par les étonnantes nouvelles qu'on y trouve sur la marche

(1) *O.-T.*, III, 479.
(2) Barante, II, 117

de l'envahisseur, et où le plus pur comique assaisonne le grand drame.

Le 9, on y apprend que Buonaparte est toujours aux environs de Digne, dont on lui a refusé l'entrée, que personne ne s'est réuni à lui, qu'on sonne le tocsin dans les villages, et que les paysans lui *courent sus*. *(Et le 9, quittant Grenoble, il marchait sur Lyon.)*

Le 10, que ses soldats jettent leurs cocardes et vendent leurs cartouches.

Le 11, qu'il est à Sisteron et que ses soldats restent en route dans tous les villages.

Le 12, que le duc d'Orléans, à la tête de 20000 hommes, a repoussé Buonaparte au delà de Bourgoing; que le corps des portefaix de Marseille s'est enrôlé, et qu'on a arrêté sur la Canebière des déserteurs de l'île d'Elbe.

Le 13, qu'on vient de recevoir les nouvelles les plus satisfaisantes de S. A. R. Monsieur *(c'était le jour où il rentrait aux Tuileries, retour de Lyon !)*; que le maréchal Macdonald a rejoint Son Altesse Royale à Lyon; que les habitants de cette ville ont témoigné le plus courageux dévouement; qu'ils ont détruit les ponts et qu'ils se seraient défendus jusqu'à la dernière extrémité... s'ils avaient eu du canon. Mais le maréchal Macdonald, après avoir examiné l'état des munitions de guerre, a pensé qu'il fallait se replier.

Le 16, il y a cette irrésistible dépêche de Marseille : nous apprenons que notre garde nationale, qui est à la poursuite de Buonaparte, est arrivée le 9 à Gap ! — A Paris, Monsieur a visité les casernes ; tandis que Buonaparte est consterné de ne trouver sur son chemin que des troupes fidèles.

Le 17, Buonaparte, instruit de la marche du maréchal Ney, s'est replié précipitamment sur Lyon. Ses troupes paraissent, encore plus qu'auparavant, inquiètes et incertaines.

Le 18, le général Marchand, ayant repris Grenoble, a opéré sa jonction avec le maréchal Masséna, prince d'Essling. On croit qu'ils sont rentrés dans Lyon. — On croit aussi que Buonaparte est parti de Lyon le 13, mais « ce mouvement était prévu ».

Le 19, la désertion continue d'une manière étonnante dans

la troupe de Buonaparte, et particulièrement dans la cavalerie.

Le 20, on lit ceci : « Buonaparte, qui est parti d'Autun le 16, continue à répandre sur sa route le mensonge, la corruption, l'appel au parjure et la calomnie... Il débite les fables les plus absurdes, telles que le départ du roi de Paris... »

Et, le 21, la feuille des Bertin, redevenue *Journal de l'Empire,* s'ouvre par ces lignes :

La famille des Bourbons est partie cette nuit de Paris ; on ignore la route qu'elle a prise.

Et au-dessous, tout au long, les deux admirables, folles, fatales, et à jamais inoubliables proclamations du golfe Juan (1), avec leur date du 1er mars ?

Ce n'est évidemment pas dans ces informations, historiques à leur manière, qu'il faut chercher la trace de la collaboration de Chateaubriand ; c'est dans la série des articles qui, presque chaque jour, les accompagnent, et les démentent par leur ton, d'abord furieux, puis inquiet, puis désespéré, toujours d'une violence enflammée.

Ces articles étant publiés sans signature, l'attribution ne peut en être garantie avec certitude ; mais elle devient des plus probables quand on y retrouve, non seulement les idées de Chateaubriand, mais sa manière de les présenter, son style, ses tournures de phrases, avec des réminiscences d'écrits antérieurs et des souvenirs de ses études ou de ses travaux.

Ainsi les deux longs articles du 8 et du 9 mars, s'ils n'étaient de Chateaubriand, il faudrait les attribuer à un rédacteur qui se serait bien étonnamment assimilé les thèmes et même le mouvement de *Buonaparte et des Bourbons* dans le premier, de l'article du 4 octobre sur l'*État de la France* et des *Réflexions politiques* dans le second.

Le premier est une invective furieuse contre « le lâche guerrier de Fontainebleau » que la Providence n'a ramené en France que pour lui infliger le châtiment définitif; — le second est un

(1) *Au Peuple Français* et *A l'Armée*. (Nous n'avons pas été vaincus...) Cela, Chateaubriand le répétera pour son compte (*O.-T.*, III, 399) : « Les Alliés ne nous ont point vaincus... » Malgré qu'il en eût, elles lui sont allées à l'âme.

appel aux Français unis à la royauté dans l'observation de la Charte et où on leur prouve qu'ils ont tout à gagner avec Louis XVIII, et tout à perdre avec Buonaparte!

Dans les articles ultérieurs, à mesure que l'ennemi s'approche, c'est surtout l'inspiration violente de *Buonaparte et les Bourbons* qui reparaît (article du 15 mars : l'étranger, le « fils de bourgeois d'Ajaccio » opposé au monarque légitime ; article du 16 : le tyran cruel et perfide, meurtrier de Frotté et de tant d'autres) (1) ; quand ce n'est pas la nomenclature romaine de l'article du *Mercure*, avec Tibère, Néron, Thraséas ou Lucain (articles du 17 et du 18) ; ou des arguments empruntés aux *Études sur l'histoire de France,* comme l'allusion à la loi salique (15 mars), ou la comparaison des troupes de l'île d'Elbe avec les routiers du quatorzième siècle (16 mars).

Est-ce à cette collaboration (non tout à fait certaine) que se réduisit le rôle de Chateaubriand dans les journées qui précédèrent le 20 mars? On pourrait le croire.

Il a eu cependant à donner son avis, parmi tant d'autres, sur la conduite à tenir, quand les progrès de Buonaparte ne permirent plus de douter qu'il arriverait jusqu'à Paris.

Les ultras, comme Vitrolles, conseillaient au roi de s'en aller vers l'ouest, en pays de pur royalisme, de s'établir en un port comme La Rochelle et de résister là, avec l'appui des flottes anglaises (2).

Aux conciliabules des libéraux, qui avaient lieu chez Lainé, et où Chateaubriand rencontrait La Fayette, amené à Paris par la gravité des circonstances, cette chouannerie plaisait peu. Chateaubriand proposa que le roi restât dans sa capitale, pendant que les princes se disperseraient de tous les côtés. Louis XVIII attendrait l'usurpateur aux Tuileries, entouré du corps diplomatique et des deux chambres. En se défendant dans le palais avec la maison du roi, la garde nationale, et les bataillons restés fidèles, on obligerait Bonaparte à un odieux bombardement auquel sa cause ne résisterait pas (3). Le roi n'avait-il pas dit à la Chambre, le 16 mars :

(1) Cf. *Buonaparte et les Bourbons*.
(2) Vitrolles, II, 324.
(3) *O.-T.*, III, 484. Il semble qu'il y ait une allusion à ce projet dans

Pourrais-je, à soixante ans, mieux terminer ma carrière qu'en mourant pour la défense de mon peuple ?

Le roi, se défendant dans son château, disait Chateaubriand, causera un enthousiasme universel. Enfin, s'il doit mourir, qu'il meure digne de son rang ; que le dernier exploit de Napoléon soit l'égorgement d'un vieillard : Louis XVIII, en sacrifiant sa vie, gagnera la seule bataille qu'il aura livrée ; il la gagnera au profit de la liberté du genre humain.

Ainsi je parlai... (1).

Il ajoute que ce parti, en apparence désespéré, était en réalité peu dangereux et fort raisonnable ; que Bonaparte, arrêté, eût hésité, et que son hésitation, en ce moment où la France entière était en suspens, l'eût perdu.

Ce plan, que Chateaubriand proposait aux députés libéraux, était celui des militaires, Marmont, Maison et les généraux restés fidèles. Marmont, dans le même temps, le proposait à Louis XVIII lui-même avec insistance. Mais le vieux roi, agacé, l'envoya promener :

Vous voulez donc que je me mette sur une chaise curule ? Je ne suis pas de cet avis et de cette humeur (2) !

Il n'était pas magnanime. On eût pu le prévoir. D'ailleurs Chateaubriand avait sans doute raison de penser que le projet, avec son allure héroïque, n'était pas autrement dangereux ; mais était-il efficace ? Vitrolles, partisan, comme on l'a vu, d'autres desseins, le critique ainsi :

L'Empereur irait au Luxembourg, il ferait cerner les Tuileries pour couper toute communication avec la ville ; il s'emparerait ensuite de toutes les administrations et se ferait obéir sans difficulté à Paris et dans toute la France. Puis, quand les provisions du château seraient épuisées, et les assiégés réduits aux abois, le Roi serait bien forcé de capituler, ou bien de se rendre à discrétion. Un aide de camp de l'Empereur embarquerait le vieux monarque, le prince et toute sa famille dans

l'article des *Débats* du 18 mars, où il est question de la mort attendue sur les chaises curules du Sénat.

(1) *O.-T.*, III, 485.

(2) Cf. Hyde de Neuville, II, 52. — Villemain (*Souvenirs*, II, 30) dit qu'on parle du projet de Chateaubriand, mais que personne ne croit à la possibilité de ce plan chimérique. — Cf. aussi Marmont, *Mémoires*, VIII, 90 ; — Bourrienne, X, 270 ; — Vitrolles, II, 321.

les meilleures voitures, les accompagnerait, avec toutes sortes d'égards, jusqu'à la plus proche frontière, et tout serait fini là (1).

Peut-être bien. On remarquera cependant que Chateaubriand et les libéraux ne séparaient pas dans leur plan le roi des deux Chambres, et que, en admettant qu'on les ait suivis (c'était là le grand point et la vraie difficulté), une telle circonstance eût fort aggravé l'embarras de Napoléon. Le 18-Brumaire était loin. Il avait eu alors l'opinion pour lui. Maintenant, il devait compter avec cette aspiration vers la liberté, si vite développée dans la nation depuis un an, et que, tant mal que bien, représentaient tout de même les deux Chambres. Cela, les libéraux, comme Lainé, Chateaubriand, Benjamin Constant, le savaient et le sentaient, et, avec eux, ceux qui, sans être libéraux, comme l'abbé de Montesquiou, comprenaient, un peu tard, la nécessité d'appuyer la dynastie sur la masse de la nation, et non pas seulement sur les chouans.

Ce sentiment, et le succès des tentatives faites dans ce sens, comme la séance du 16 mars, explique seul que leur espérance ait persisté presque jusqu'au dernier moment; cela explique aussi le ton des articles des *Débats* (2).

Pourtant il vint un temps où il apparut, même aux plus tenaces, qu'il fallait prendre ses précautions, et chacun s'en occupa selon son caractère et ses moyens. Vitrolles a raconté comment Dessolles et Maison se firent donner par Blacas, entre deux portes, à chacun 200 000 francs. Ces guerriers ne furent sans doute pas les seuls à se prémunir. D'ailleurs, quand il fut décidé qu'on s'en irait, on convint de donner 100 000 francs à chacun des ministres qui suivrait le roi.

Chateaubriand, qui était bien l'un des plus compromis (3),

(1) Vitrolles, II, 322.

(2) C'est sur la violence de ces articles que Benjamin Constant voulut surenchérir dans la fameuse diatribe qu'il inséra le 19 mars au même journal : (« Je n'irai pas, misérable transfuge... »), quand il voulut contrebalancer l'influence du grand sabre de M. de Forbin sur le cœur de la douce Juliette. (Cf. de Barante, II, 127, et Herriot, *Mme Récamier*, I, 345.) Entre parenthèses, encore un grand sabre; il n'y avait pas que Chateaubriand!

(3) Benjamin Constant écrit : « Je suis certainement avec Marmont, *Chateaubriand*, et Lainé, l'un des quatre hommes les plus compromis de la France. » (Cité par Herriot, *Mme Récamier*, I, 346.)

eut vent, comme tout le monde, du départ inévitable. Mais où s'en irait-on ? C'est ce que personne ne savait, pas même le roi, car on parlait tantôt de la Vendée, tantôt de la Flandre (1). Quant à Chateaubriand, s'il ne savait où il irait, il savait bien où il aurait voulu s'en aller. C'est à Vienne, retraite assurée et où surtout était en outre l'avenir de la résistance et le dernier espoir des irréductibles. Mais il fallait une mission. C'est pour cet objet que Mme de Duras monta de son appartement des Tuileries au bureau de Vitrolles, et s'y évanouit dans la chaleur de son instance (2). Le désarroi du moment était tel qu'on ne prit pas garde à l'éloquence de la démarche ; et personne, par la suite, ne s'en serait souvenu sans la maligne narration du témoin.

Chateaubriand n'y a fait qu'une allusion infiniment discrète, impersonnelle, et perdue dans d'autres détails :

> Une double procession montait et descendait les escaliers du pavillon de Flore ; on s'enquérait de ce qu'on avait à faire : point de réponse. On s'adressait au capitaine des gardes ; on interrogeait les chapelains, les chantres, les aumôniers : rien, de vaines causeries, de vains débits de nouvelles. J'ai vu des jeunes gens pleurer de fureur en demandant inutilement des ordres et des armes *J'ai vu des Femmes se trouver mal de colère et de mépris*. Parvenir au roi, impossible ; l'étiquette fermait la porte (3).

Ainsi Chateaubriand n'eut pas de mission à Vienne et en fut réduit, le 19, à faire surveiller par un domestique le grand départ qu'une foule curieuse et intriguée, au fond assez indifférente, guettait maintenant, amassée autour des Tuileries.

En attendant, il échangeait ses impressions avec ses amis. La veille, dans la nuit, il avait vu Fontanes. Ils se voyaient encore. D'accord pour déplorer le désastre et constater la débandade, ils différaient grandement sur les causes. Ce sont les absolutistes qui ont tout perdu, pensait Chateaubriand. Ce sont les inventions libérales, disait l'autre, ces « théories constitutionnelles

(1) Macdonald, *Souvenirs*, p. 359 ; — Marmont, VII, 104 ; — Stuart à Castlereagh, 2 avril 1815, dans Romberg et Malet, *Louis XVIII et les Cent-Jours*.

(2) La scène eut lieu le 18. (Vitrolles, II, 346.)

(3) *O.-T.*, III, 487.

qu'on prend pour de la politique » ; et il maudissait Benjamin Constant, et tous ceux qui fabriquent des constitutions « comme des chaussures », à la mode d'Angleterre. Il faisait donc ses malles, brûlait des papiers, envoyait chercher son protégé Villemain, à qui, en connaisseur, il trouvait « l'œil bon » malgré ses « fumées constitutionnelles ». Il le chargeait de le tenir au courant de ce qui allait arriver, et se préparait à partir pour la Normandie, chez Chênedollé (il s'en souvenait alors), quitte à passer de là en Angleterre, comme autrefois, si les affaires se gâtaient trop (1).

Du reste, il ne croyait pas à la durée du nouveau pouvoir. Mauvais indice pour Napoléon, que de voir à son arrivée, de tels hommes, Fontanes, Pasquier, Molé, lui tourner le dos !

Ce soir-là, Chateaubriand, rentré chez lui, et ayant attendu jusqu'à minuit, venait de se coucher, lorsque arriva le cher Clausel de Mme de Chateaubriand. C'en était fait ; le roi partait et allait à Lille. Le chancelier l'avait chargé de remettre des sommes à différents personnages d'importance, probablement pour encourager leur fidélité en facilitant leur départ. Il y en avait une pour Chateaubriand. On avait eu trois fois raison de ne pas l'oublier ; il le méritait, il était fort compromis, et il en avait besoin (2).

Le domestique envoyé en observation étant revenu et confirmant le départ, Chateaubriand monta lui-même en voiture avec sa femme vers quatre heures du matin, et prit, par la barrière Saint-Martin, la route de Lille. L'Empereur arrivait par la barrière du Trône et le faubourg Saint-Antoine (il entra le 20, au

(1) Villemain, *Souvenirs*, II, 37.

(2) Il reçut, paraît-il, 12000 francs (*O.-T.*, III, 492 ; — *Cahier rouge*, p. 120) à valoir sur ses appointements de ministre de Suède. Mais il y a là, pour ceux que cela intéresse, une petite difficulté. M. Ladreit de la Charrière a publié le reçu des 12000 francs, daté par Chateaubriand du 12 mars. (Edit. du *Cahier rouge*, p. 121.) L'intermédiaire étant, d'après cette pièce, non Clausel, mais un certain baron de la Bouillerie, il est probable qu'il y a eu deux versements, que Clausel a bien apporté une somme d'argent, puisque Chateaubriand et sa femme le disent, mais que cette somme ne doit pas être confondue avec les 12000 francs touchés antérieurement d'autre provenance. — Cf. aussi Pailhès, *Lettres de Mme de Chateaubriand à Clausel*, p. 60.

soir, vers neuf heures). Le temps était pluvieux, les chemins détestables. Chateaubriand partait furieux.

J'étais dans un tel accès de rage que je ne savais où j'allais ni ce que je faisais... (1).

Et, au même endroit, repensant à ce qu'il vit de défaillances et de pirouettes :

Hélas! et le roi de France?... il déclare qu'à soixante ans il ne peut mieux terminer sa carrière qu'en mourant pour la défense de son peuple... et il fuit à Gand! A cette impossibilité de vérité dans les sentiments, à ce désaccord entre les paroles et les actions, on se sent saisi de dégoût pour l'espèce humaine !

Était-ce la cause de sa fureur? ou de n'avoir été averti qu'indirectement et de n'être pas de ceux qu'on emmenait? ou de voir sa destinée encore manquée? Était-ce l'âpre déboire du nouvel exil, quand la fortune, somme toute, se montrait souriante? Car, à la veille du retour, l'ascension au pouvoir était presque un fait accompli. Un accident, d'importance, il est vrai, avait tout perdu!

Il y avait vingt-trois ans qu'il avait pris, pour émigrer avec son frère, cette route de Lille, voyage suivi de tant d'épreuves. Allait-on les revivre? Certes, il y avait loin du Chateaubriand de 1815, premier écrivain de son temps, ministre de Suède, et... colonel, au cadet breton obscur et gueux qu'il était en juillet 1792; mais le cadet breton n'avait pas vingt-quatre ans, et l'homme célèbre en comptait maintenant quarante-six! C'était tard pour réédifier encore une fois son destin.

Le plus amer est qu'emporté dans cette débâcle, il ne se sentait guère plus responsable de ce qui arrivait cette fois que la première. Après l'aveugle emportement du début, après *Buonaparte et les Bourbons*, il avait vite vu que le salut était, au sortir du despotisme impérial, dans l'acceptation franche et sincère de la Charte. Ses *Réflexions politiques*, si l'on consent à les considérer comme écrites dans la mêlée, et à ce titre non exemptes de passion, sont, sans aucun doute, une des manifestations politiques les plus intelligentes de ce temps.

(1) *O.-T.*, III, 492.

En général, d'ailleurs, à diverses époques, les historiens lui ont rendu justice, Vaulabelle, Viel-Castel, Duvergier de Hauranne, Thiers, même Thibaudeau, plus tard Bardoux, de Loménie (1), notent la valeur de son intervention conciliante ; tous reconnaissent qu'en n'écoutant guère ses conseils, surtout à droite, on eut grand tort. Villemain, toujours l'écho de Fontanes qui ne pouvait oublier les ricochets imprévus de *Buonaparte et les Bourbons*, Villemain est à peu près le seul à trouver que Chateaubriand eut, en 1814, « bien plus de talent que de prévoyance ».

Le mot du duc de Broglie, qui ne l'aimait guère, reste juste : *C'est Benjamin Constant qui a enseigné le gouvernement représentatif à la nation nouvelle, tandis que Chateaubriand l'enseignait à l'émigration et à la gentilhommerie* (2). Le lecteur un peu au courant pensera certainement que, des deux enseignements, Chateaubriand n'avait pas choisi le plus facile. On ne peut lui en vouloir si les résultats n'ont pas été plus brillants. L'élève était trop vieux, et on l'avait mal commencé.

Peut-être que, si Chateaubriand était resté, le nouveau gouvernement ne lui aurait pas fait une aussi grise mine qu'il croyait, et qui sait si l'Empereur (il sentait bien qu'il n'était plus au temps de Tilsit ou d'Erfurt) ne lui aurait pas tendu la main qu'il tendit à Benjamin Constant ? Cette éventuelle tentation fut épargnée à Chateaubriand par la promptitude de son éclipse.

Le *Nain Jaune,* qui l'avait toujours relativement ménagé, enregistra le fait dans son numéro du 30 mars. Annonçant le départ pour Jérusalem d'une expédition de pèlerins et pénitents français, croisés en expiation et repentance de leurs fautes, il fit place, à côté de *Curvissimus Faciuntasinos* (Fontanes) voyageant sous sa bannière vert impérial bleu de roi, au révérend Père *Aubry de Castel Fulgens*. Ainsi les deux amis, si souvent

(1) Vaulabelle, II, 120 ; — Viel-Castel, II, 113 ; — Thiers, XVIII, 379 ; — Thibaudeau, X, chap. cvii et cviii ; — Bardoux, *Mme de Duras*, p. 177 ; — De Loménie *(ouvr. cité)*, p. 40 ; — Villemain, p. 202. — M. L. Pingaud, dans son article de la *Revue de Paris* (1er avril 1909), s'étend sur *Buonaparte et les Bourbons ;* quant aux *Réflexions politiques*, qui n'en sont, selon lui, qu'un appendice, il se borne à les nommer. Est-ce juste ?

(2) De Broglie, *Souvenirs*, I, 283.

associés, se trouvaient encore réunis, cette fois dans la risée du vainqueur. La carrière de l'un n'était pas loin de sa fin ; l'autre avait encore de beaux jours à vivre, mais il ne le savait pas.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA CONQUÊTE DE ROME

CHAPITRE PREMIER

TATONNEMENTS

CHAPITRE II

ORIENTATION

CHAPITRE III

NOMINATION

CHAPITRE IV

ÉCHEC

CHAPITRE V

DÉMISSION

CHAPITRE VI

APAISEMENT

DEUXIÈME PARTIE

L'OPPOSITION A L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

RÉVOLTE

CHAPITRE II

OPPRESSION

CHAPITRE III

ÉCLAIRCIE

CHAPITRE IV

SOLITUDE

TROISIÈME PARTIE

L'ASCENSION AU POUVOIR

CHAPITRE PREMIER

BUONAPARTE ET LES BOURBONS

CHAPITRE II

LES RÉFLEXIONS POLITIQUES

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16036.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Madame Récamier et ses amis, d'après de nombreux documents inédits, par Edouard HERRIOT, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur de rhétorique supérieure au lycée de Lyon. 4e édition. Deux volumes in-8° avec une héliogravure. . . . . 15 fr.
(Couronné par l'Académie française, prix Bordin.)

Souvenirs du Chevalier de Cussy, garde du corps, diplomate et consul général (1795-1866), publiés par le comte Marc DE GERMINY. 2e édit. Deux vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. Chaque vol. 7 fr. 50

Une Vie d'ambassadrice au siècle dernier. *La Princesse de Lieven,* par Ernest DAUDET. Nouvelle édition. Un vol. in-8° écu. . . . . . . 3 fr. 50

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par Casimir STRYIENSKI. 10e édition. Un vol. in-8° écu avec un portrait. . . . . . 3 fr. 50
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Voyage d'Italie (1826-1827), publié par Casimir STRYIENSKI. Lettres inédites de Caroline, reine de Naples; de Catherine, reine de Westphalie. 2e édition. Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs de la comtesse Golovine, née princesse Galitzine (1766-1821). 3e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50

Chronique de la duchesse de Dino (1831 à 1862), par la duchesse DE DINO (puis duchesse DE TALLEYRAND et DE SAGAN), publiée avec des annotations et un index biographique, par la princesse RADZIWILL, née DE CASTELLANE. Tome Ier : *1831-1835.* 7e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure . . . . 7 fr. 50
Tome II : *1836-1840.* 6e édition. Un volume in-8° . . . . 7 fr. 50
Tome III : *1841-1850.* 5e édition. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50
Tome IV : *1851-1862.* 5e édition. Un volume in-8° avec portrait et deux fac-similés. . . . . 7 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Halphen.)

La Vie privée de Talleyrand. *Son émigration — Son mariage — Sa retraite — Sa conversion — Sa mort,* par Bernard DE LACOMBE. 3e édition. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

Les Anglais à Paris (1800-1850), par R. BOUTET DE MONVEL. 2e édition. Un vol. in-8° écu, orné de 16 gravures hors texte. . . . . 5 fr.

Mémoires du comte de Bray, ministre et ambassadeur de Sa Majesté Maximilien, premier roi de Bavière, auprès des cours de Saint-Pétersbourg, Londres, Berlin, Paris et Vienne. — **La Révolution française et la politique des puissances européennes,** avec une introduction d'Ernest DAUDET, publiés par le colonel d'état-major Ferdinand DE BRAY. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 8 fr. 50

Lettres du comte et de la comtesse de Ficquelmont à la comtesse Tiesenhausen, par le comte F. DE SONIS. Un vol. in-8°. . . . . . 7 fr. 50

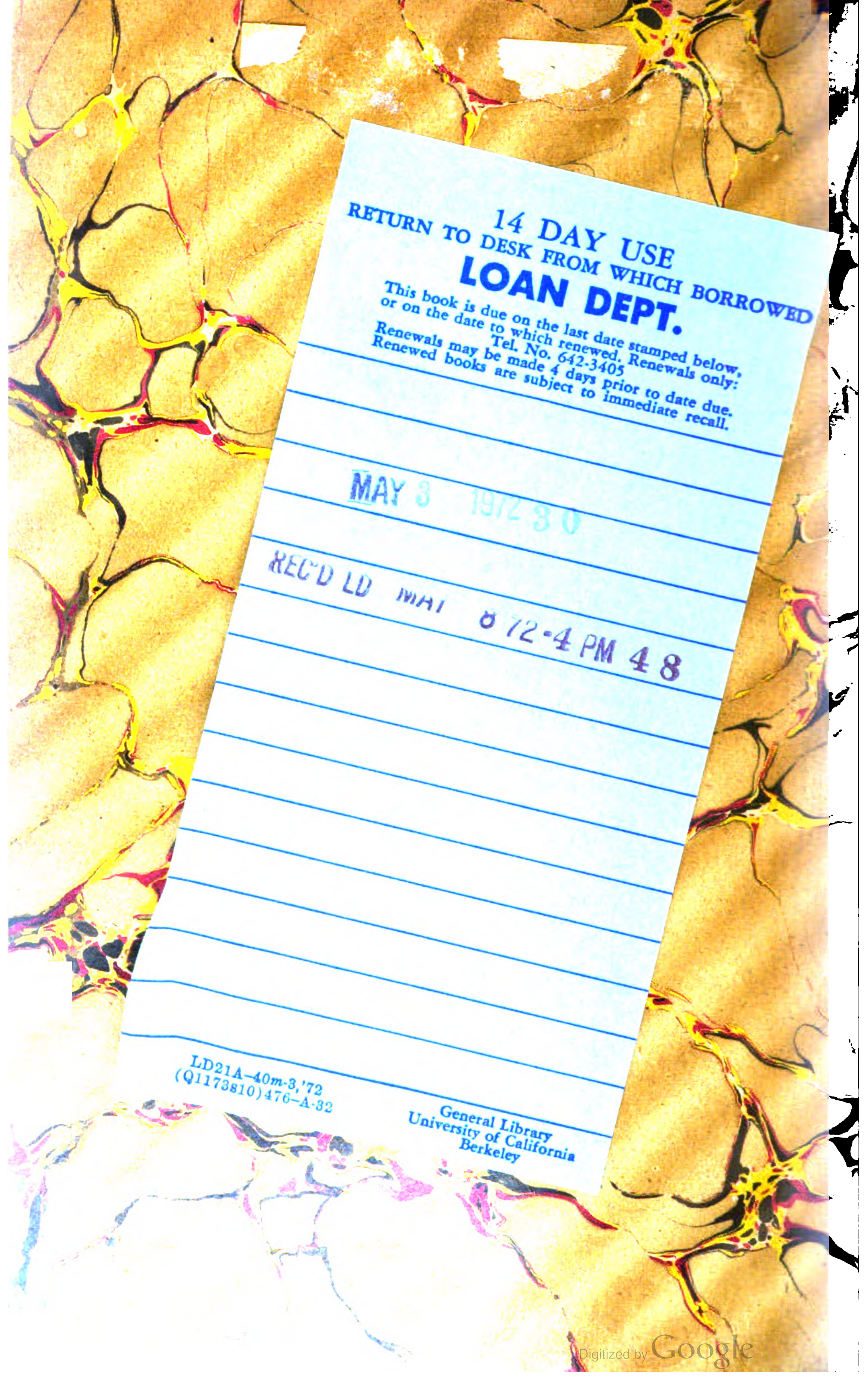
Ma Vie, par Richard WAGNER. Tome Ier : 1813-1842. Traduction de N. VALENTIN et A. SCHENK. 6e édition. Un vol. in-8° . . . . 7 fr. 50

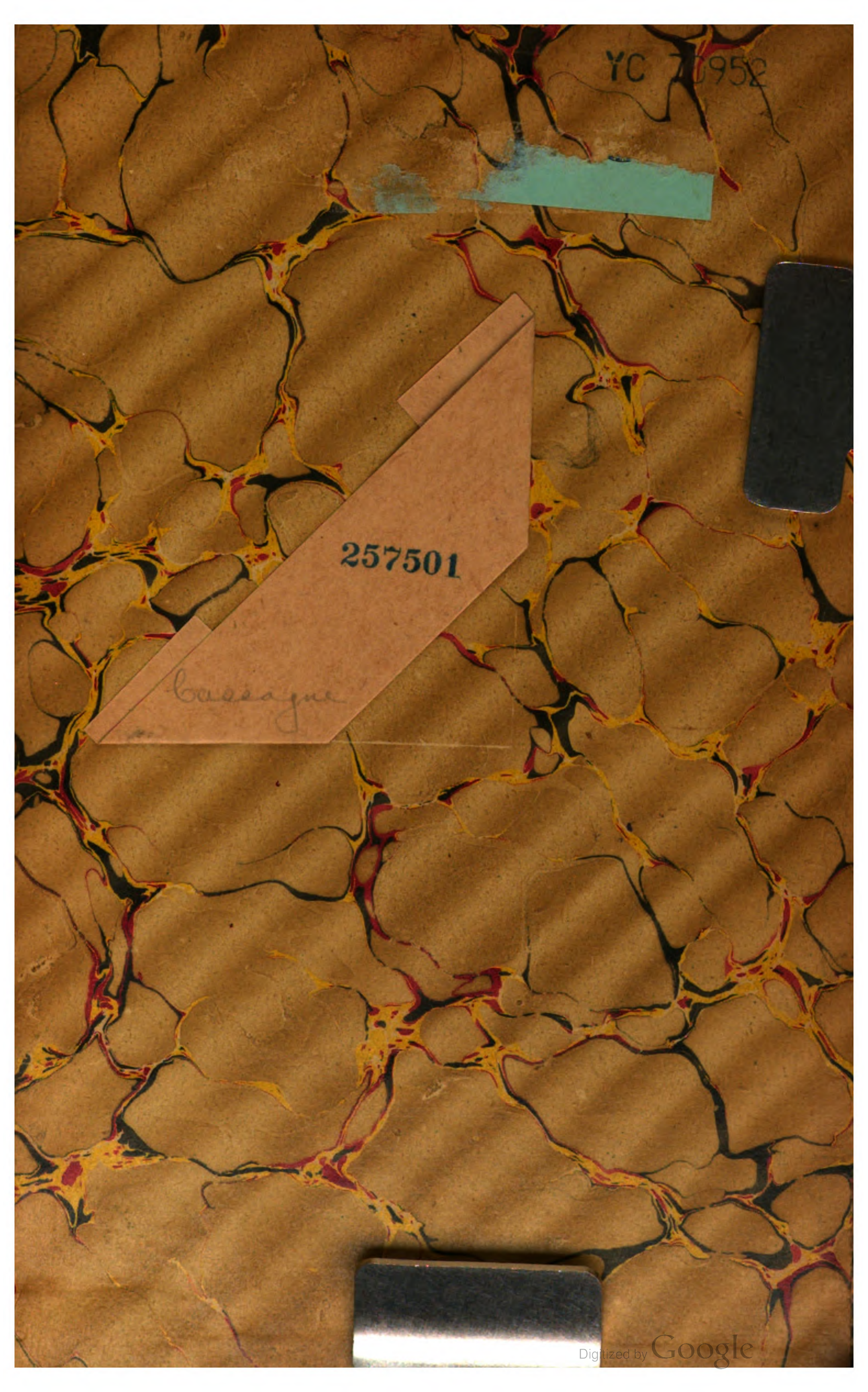
Un ami de Fouché, par le baron DESPATYS, ancien membre du Conseil municipal de Paris, d'après les mémoires de Gaillard, ancien oratorien, vice-président du Corps législatif, conseiller en cassation. — Préface de M. Louis MADELIN. 2e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50

Joseph de Maistre et Blacas. Leur correspondance inédite et l'histoire de leur amitié (1804-1820). Introduction, notes et commentaires par Ernest DAUDET. Un vol. in-8° avec une héliogravure. . . . . 7 fr. 50

L'Ambassade du duc Decazes en Angleterre (1820-1821), par Ernest DAUDET. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16056.


14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed. Renewals only:
Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.
MAY 3 1972 3 0
REC'D LD MAY 8 72 -4 PM 4 8
LD21A-40m-3,'72
(Q1173810)476-A-32
General Library
University of California
Berkeley
Digitized by Google


YC 70952
257501
Digitized by Google

